GENEVIÈVE BOUCHON

INDE DÉCOUVERTE, INDE RETROUVÉE

1498-1630

Études d'histoire indo-portugaise

FUNDAÇÃO
CALOUSTE
GULBENKIAN

CENTRE CULTUREL CALOUSTE GULBENKIAN
COMMISSION NATIONALE POUR LES COMMÉMORATIONS DES DÉCOUVERTES PORTUGAISES
Lisbonne - Paris 1999

CENTRE CULTUREL CALOUSTE GULBENKIAN
51, avenue d'Iéna • 75116 PARIS

•

DIRECTEUR
Francisco Bethencourt

•

BUREAU D'ÉDITION
Luisa Braz de Oliveira

•

EDITEUR
FUNDAÇÃO CALOUSTE GULBENKIAN
45, Avenida de Berna 1067 • Lisboa Codex (PORTUGAL)

•

COMPOSITION ET IMPRESSION
BARBOSA & XAVIER, LDA.
Rua Gabriel Pereira de Castro, 31 C • 4700-385 Braga (PORTUGAL)
Tel. 253 263 063 / 253 618 916 • Fax 253 615 350

•

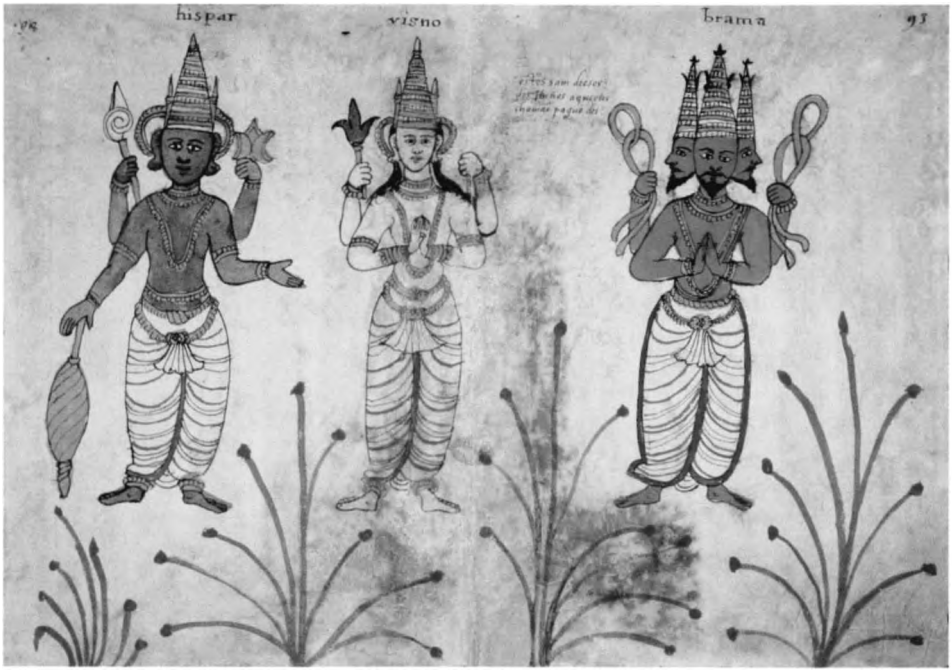
DATE DE LA PUBLICATION
octobre 1999

•

DIFFUSION

À l'Étranger:
Jean Touzot, Libraire-Éditeur
38, rue Saint-Sulpice
75006 PARIS

Au Portugal:
Barbosa & Xavier, Lda.
Rua Gabriel Pereira de Castro, 31 C
4700-385 BRAGA



Hispar, Visno, Brama. Estes sam deoses dos Jentios a que eles chamão paguodes, Ms. 1889, fls. 92-93, Rome, Bibliothèque Casanatense.

INTRODUCTION

Le titre de ce recueil est inspiré de celui du plus ancien ouvrage consacré à l'exploration de terres nouvelles — *Paesi nuovamente ritrovati* —, publié à Vicence en 1507 [1]. Si l'Inde fut alors considérée comme retrouvée plutôt que découverte, c'est qu'elle n'était pas inconnue quand Vasco da Gama en ouvrit la route maritime. Depuis les campagnes d'Alexandre le Grand, les descriptions de ses habitants et de ses produits faisaient partie du patrimoine culturel de l'Europe. Visitée chaque année par les marchands du monde romain qui allaient y troquer l'or contre le poivre, elle était demeurée présente dans les mythes de l'époque médiévale. De fabuleux récits avaient été nuancés par les relations plus précises des négociants et des missionnaires qui avaient réussi à parcourir l'Asie par voie de terre et à en revenir.

Dans le premier quart du XVI^e^ siècle, par une victoire sans précédent sur l'espace, les Portugais firent entrer dans la réalité des contrées jusqu'alors légendaires. Au moment même où l'Europe avait accès à la connaissance du monde gréco-romain, les navigateurs portugais lui en ouvraient un autre, bien vivant celui-là : celui de l'Asie dont les civilisations sont aussi anciennes et aussi riches que celles de l'Antiquité classique. Parmi les pays nouvellement explorés, l'Inde tient une place privilégiée car ce fut la première terre où les Portugais s'établirent, celle que l'expérience quotidienne leur rendit bientôt familière.

Cette évidence devait s'imposer à mon esprit lorsque je commençai d'élaborer le projet d'une thèse consacrée à l'histoire médiévale de l'Inde

1. Francazano di MONTALBODDO, *Paesi nuovamente ritrovati et Novo mondo da Alberico Vespucio florentino intitulato*, Vicenza, 1507

du Sud. Elle m'incita à étudier la langue et la paléographie portugaises pour rechercher les témoignages de ceux qui l'avaient visitée dès l'aube du XVIe siècle. C'est alors que je rejoignis l'équipe de Jean Aubin, qui avait été l'un de mes condisciples à l'Institut des Langues et Civilisations Orientales, et qui avait entrepris la même démarche pour éclairer l'histoire du Golfe Persique. C'est sous sa direction que j'achevai ma thèse et que je publiai mes premiers articles dans *Mare Luso-Indicum*.

Dans le même temps, nous avions commencé d'explorer les archives portugaises relatives à l'histoire des pays de l'océan Indien. Leur richesse et leur diversité allaient permettre de combler une immense lacune. Car la plupart des ouvrages traitant du monde indien pré-colonial étaient alors basés sur des récits de voyageurs arabes, persans et chinois antérieurs au XVIe siècle, et sur les plus anciens témoignages britanniques datant du XVIIe. La période intermédiaire, qui était aussi celle de l'expansion portugaise, avait été délaissée malgré l'importance des changements dont les pays de l'océan Indien avaient été le théâtre.

Ce qu'il est convenu d'appeler le tournant du début du XVIe siècle n'est pas seulement un effet de la chronologie. Aux yeux de l'historien, c'est un moment privilégié où surgissent des sources nouvelles qui permettent de saisir ce qui demeurait caché dans les époques antérieures et de discerner le sens des courants qui détermineront l'avenir. C'est à partir de 1500 qu'apparaissent les premières sources portugaises relatives à l'océan Indien, les premières qui soient à la fois denses et cohérentes. En les comparant à la documentation orientale, il apparaît que certaines structures religieuses, économiques et sociales, qui s'étaient construites au siècle précédent, ont créé des équilibres et des réseaux nouveaux ; que des forces politiques explosent ou sont sur le point de le faire. En marge de l'émergence des sultanats du Deccan et de l'Insulinde, puis de la croissance des empires ottoman, safavide et moghol, se sont accomplies des mutations décisives. C'est au XVIe siècle que s'imposent dans cette région du monde les forces qui marqueront l'histoire moderne : l'expansion du pouvoir politique de l'islam et l'établissement des Européens. Les Portugais n'ont pas seulement été les acteurs du second phénomène, mais aussi les témoins du premier, au moins dans les régions maritimes.

Les documents portugais présentent trois qualités essentielles : la première tient au fait que leurs auteurs ne furent pas des observateurs de passage, mais que la plupart passèrent en Inde plusieurs années consécutives, toute une vie parfois ; la seconde est la précision méticuleuse

avec laquelle ils ont tenu leurs livres, dressé leurs inventaires et surtout daté leurs lettres, leurs rapports, et les innombrables billets de la vie quotidienne (*mandados*, *recibos*, etc.). La troisième enfin est la liberté avec laquelle ils s'expriment, non seulement s'agissant de Vice-rois et de Gouverneurs, mais aussi de simples secrétaires ou agents commerciaux.

L'apport des sources portugaises à l'historiographie est surtout d'ordre économique. Et si l'observation de la vie locale et maritime livre bien des détails négligés par la documentation asiatique, l'on regrette que le domaine socio-religieux indien soit demeuré impénétrable aux Portugais. Il n'est trop souvent éclairé que par des remarques fortuites qui sont pourtant un constant appel à l'histoire des institutions et des sociétés de l'Inde.

Répondre à cet appel est une tâche immense, et les quelques essais réunis ici ne sauraient y suffire. Ils esquissent seulement une méthodologie nouvelle en replaçant les débuts de l'expansion portugaise dans le contexte de l'histoire et des traditions locales, en les rapprochant des sources archéologiques, épigraphiques et littéraires des contrées maritimes de l'Asie du Sud. Par ailleurs, les récents développements de l'anthropologie historique permettent d'interpréter certains faits sociaux et de donner tout leur sens aux réactions dont les Portugais furent témoins.

Une telle démarche devait me conduire à l'étude géopolitique des pays de l'océan Indien, à celle de ses réseaux socio-économiques, et à m'interroger sur les conditions de la plus ancienne colonisation européenne en Asie. Les chemins de l'Inde croisaient sans cesse celui des Portugais qui m'entraînaient jusqu'à Lisbonne. L'ampleur de leur trajectoire m'obligeait à les suivre. C'était là m'engager dans la fascinante histoire des Découvertes où je fus heureusement guidée par l'œuvre fondamentale des plus grands historiens portugais.

Je leur suis infiniment redevable, non seulement pour l'excellence de leurs travaux, mais aussi pour m'avoir accueillie et conseillée tout au long de ma carrière. Après mes regrettés amis, le Professeur Luís de Albuquerque et l'Amiral Avelino Teixeira da Mota, d'autres Universitaires, et tout particulièrement les Professeurs Artur Teodoro de Matos et Luís Filipe Reis Thomaz m'ont fait l'honneur de m'associer à leurs entreprises. C'est ainsi que j'ai pu voir naître une génération d'orientalistes portugais, encore limitée mais pleine de talents, que je souhaite voir s'engager sur les chemins que je n'ai pu que défricher.

La publication de ce recueil d'essais me donne le plaisir de remercier tous ceux qui m'ont accordé leur soutien, tout d'abord de saluer la mémoire du Professeur Jean Aubin qui a toujours encouragé mes projets et prodigué de précieux conseils. À son souvenir est associée la gratitude que nous devons tous deux au Dr José Pereira da Costa qui fut Directeur de l'Arquivo Nacional da Torre do Tombo lors de nos débuts, et qui a bien voulu mettre à ma disposition la documentation archivistique qui m'était nécessaire. Je n'oublie aucun de ceux qui m'ont aidée même si je ne puis ici les nommer tous.

En la personne de deux de ses Commissaires Généraux successifs, les Professeurs António M. Hespanha et Joaquim Romero de Magalhães, la Commission Nationale pour les Commémorations des Découvertes Portugaises a bien voulu soutenir le projet de réunir en un seul volume des articles jusque là dispersés et parfois peu accessibles. Qu'ils trouvent ici tous deux l'expression de ma reconnaissance.

C'est aussi grâce à la générosité de la Fondation Calouste Gulbenkian que ce livre voit le jour, grâce aussi à l'intérêt que ses Directeurs parisiens ont toujours témoigné pour mes recherches : les Professeurs José V. de Pina Martins, qui m'a initiée à la culture portugaise de la Renaissance, José-Augusto França, qui avait permis dès 1988 l'édition d'un premier ouvrage[2], Maria de Lourdes Belchior, trop tôt disparue pour voir paraître ce recueil d'essais dont elle avait proposé la publication. J'exprime toute ma gratitude à S. E. le Dr. António Coimbra Martins, et à l'actuel Directeur, le Professeur Francisco Bethencourt pour l'avoir réalisée. J'adresse enfin mes remerciements à Madame Maria Teresa Salgado, Bibliothécaire du Centre Culturel Calouste Gulbenkian, à Madame Fátima Gil, pour leur efficace et amicale assistance, et plus particulièrement à Madame Luisa Braz de Oliveira, l'admirable maître d'œuvre du Bureau d'édition, qui n'a ménagé ni son savoir-faire ni sa patience.

Geneviève Bouchon

2. *Voyage dans les deltas du Gange et de l'Irraouaddy, relation portugaise anonyme (1521)*, éditée et présentée par Geneviève Bouchon et Luís Filipe Thomaz, Paris, Centre Culturel Portugais-Fondation Calouste Gulbenkian / École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1988.

Portuguese Documents on Sixteenth Century India *

Until very recently, Lusitanian documents had only been used for the glorification of the nautical and military exploits of the Portuguese, or for the criticism of their political conduct and their desire for wealth. One forgets too easily that a great many of those who came to India as captains, factors or missionaries were fascinated by the new world which they had discovered. They have left behind them letters, travel and diplomatic accounts, descriptions of everyday life which bear witness to their desire to familiarize themselves with the political, economic and social structures of the country where they were destined, in some cases, to spend the rest of their lives.

In making these observations, their authors only sought to outline the activities of the Portuguese in Asia. None of them could have guessed that time would destroy most of the historical archives of India and that their writings, which have fortunately been preserved, would be among the only written documents to bear witness to the 16th century. In this tropical climate, the *olas* were irretrievably damaged, although certain manuscripts were rewritten over the centuries, by clerks who embellished the basic historical facts with legends. However, time has left us more reliable documents in the form of archaeological remains and inscriptions.

In the Middle Ages, the history of Southern India was recorded by the chroniclers of the Sultans of Delhi and of the Deccan who were engaged in the Afghan, the Bahmani and the first Moghul conquests. The light which their writings threw upon the North also shone dimly upon the kingdoms of the Peninsula, but left most of Dravidian India in the dark. In the early 16th

---

* First International Seminar of Indo Portuguese History, Goa, November 1978, published by John Correia-Afonso, in *Indo-Portuguese History: Sources and Problems*, Bombay, Oxford University Press, 1981.

century, a different light came from the western Indian Ocean. Like a spotlight directed suddenly upon the kingdoms of Malabar and the spice ports, this beam spread as far as Ceylon, Malacca and the Indonesian archipelago, touched Gujarat and penetrated to the heart of the Vijayanagar Empire. It is this new complementary vision which the Portuguese give us of the Indian world.

We now know and indeed we have known for some time the important contribution made by Dutch, French and particularly British sources to the History of India, upon which so many valuable works are based. However, these sources only date from the end of the 16th century or the beginning of the 17th century. Why then has Portuguese manuscript documentation only rarely been used for the preceding period? Possibly it is due to the virtual isolation of Portugal resulting from the internal situation in the past. These sources, mainly kept in the Archives of Torre do Tombo in Lisbon, have been little used, despite the remarkable work of deciphering and publishing carried out by Portuguese archivists and scholars. For the historians of Asia, the time has come to take notice of these documents, to use them in conjunction with other sources of Indian history, to take account of what is already known and to open up new horizons.

Of what value is Portuguese historiography? This is the first question we must look at. I shall attempt to define its essential features.

The Portuguese were not simply travellers passing from one country to the next. Many stayed in the Orient for several years at a stretch, some for a whole lifetime. Since they were rarely accompanied by their womenfolk, the majority of the those who settled in India married Indian wives who took the faith of their husbands who thus became in a very short time intimately involved in the daily life of the country, even adopting some of its customs. One must never forget this particular aspect of population growth in Portuguese expansion overseas, which differentiated it from the pattern of other European colonial societies. The territories of the *Estado da Índia* were rapidly populated by Portuguese subjects born of Indian mothers and who therefore grew up in an atmosphere of mixed traditions.

Portuguese documents are distinguished by their rigorous precision: financial accounts, inventories and christening registers contain figures and dates which have been entered with the greatest care. Moreover, the discoveries of the sea route to India and the great civilizations of Asia were made during the time of the European Renaissance and the Humanist movement which was associated with it, and which opened up the path of modern scientific research. Thus, the Portuguese chroniclers — notably João de Barros and Diogo do Couto— took great pains in documenting the History of Asia in order to include Portuguese activities within it. Every effort was made to record with precision, as is pointed out in the prologues of their *Décadas*. They employed Asian slaves to translate Persian, Indian and Ceylonese chronicles

in a somewhat condensed form; the original texts have now disappeared but their essence remains. Professor C. R. Boxer has stated that these authors were the 'pioneers of orientalism'.[1] It is possible to add to this that their preoccupation with verifying the authenticity of their information gives a greater value to their accounts than to the hazy information recorded in the accounts left by European, Persian and Arab travellers of the Middle Ages (Ibn Baṭṭūṭa is a notable exception).

The Portuguese testimonies contain a certain freedom of expression, at least in the first half of the 16th century, before the Inquisition imposed its constraints. The letters which were sent to King D. Manuel from India are straightforward, which was unusual at this time. In the correspondence addressed to him, the Portuguese subjects did not hesitate to report scandals, to criticize the initiatives taken by their captains or to make their own suggestions.

However, the description which we have of India in the 16th century is rather incomplete. It is limited geographically to southern and coastal regions, and mercantile activities assume an unduly prominent position in it. The Portuguese, having established themselves in India for commercial purposes, gave priority to economic affairs in reports sent to Lisbon. This does not necessarily imply, however, that the authors took no interest in other matters.

Although there was a great deal of interest in the Indian way of life, its customs and its local legends, there was no attempt made to search for the deep significance underlying the religious and social activities. One wonders whether the Portuguese had only a surface knowledge of the religions of India. Was the early 16th century mind still not ready to recognize the value of beliefs other than Christianity? Secular conflicts between Christians and Moslems in the Iberian peninsula and Morocco served as the basis for hatred of Indian Moslems who were to become the new victims for Portuguese prejudice; a defiance of Hindu gods seem to have impeded any attempt at a deeper understanding of the rituals practised. Even though certain Portuguese, such as Duarte Barbosa, felt motivated to learn the native languages, it seems that they had neither the desire nor the opportunity to learn Sanskrit. The knowledge of the Sacred Books was a privilege held by the Brahmins, and the Portuguese generally lived amongst and carried out their business affairs with non-Hindu or low-caste Indians who, since they were not 'twice-born', had not themselves received the Brahmin revelation. It is not until the great movement of Jesuit evangelization in the second half of the 16th century that we encounter a desire to find out about the spiritual back-

1. C. R. BOXER, *Three Historians of Portuguese Asia*, Macau, 1948, p. 9.

ground of the people whom they were converting, and the first treatises in European languages of the Hindu religion.[2] Fortunately, this gap in Portuguese documentation is filled by the wealth of Indian religious literature of the time.

From the point of view of the orientalist, Portuguese documentation has its greatest interest in the fact that it was composed at a unique moment in the history of India. In Southern Asia, as in Europe, the 16th century was a turning point. Since they arrived at the end of the 15th century, the Portuguese were both the last witnesses of the great kingdoms of Medieval Deccan and the first Europeans to have lived through and experienced the changes brought about by the expansion of Moghul power. They visited the Vijayanagar Empire at the height of Kṛiṣṇa Deva Rāya's power, and they broadly estimated the economic and seafaring power of Gujarat under the rule of the Sultans Mahmud and Bahadur. They were welcomed by all these sovereigns, and they dealt with the most important figures in the business world. They participated in the conflicts within the Malabar kingdoms and were gradually able to learn about their traditions, their social structures, the rivalries that existed between dynasties and between various merchant groups. Over the seven years in which Vijayanagar and Gujarat collapsed, they were aware that the balance of power in the Deccan had been disturbed. They observed and commented upon the conditions created by the conquests of the Emperor Akbar and were able to glimpse the changes likely to come about as a result of the arrival of the Dutch and the British who took the initiative to start trading at this time.

With the knowledge which we already possess, we can spotlight the principal points which Portuguese documents can contribute to the history of India.

The works of the chroniclers contain a wealth of information, but above all they scrutinize political and military events with which the Portuguese were involved. All these works merit a close study since there are in some of them whole chapters describing the local life: this was observed at close quarters by Castanheda, Gaspar Correia and Diogo do Couto who all lived in India for several years; it is also described by João de Barros and Damião de Góis according to the reports given to them. The chronicles provide the main thread of the major events which took place along the coast of the Indian Ocean during the 16th century. However, the information therein must be verified and checked by a careful study of contemporary archives relating to the events and the people referred to.[3]

---

2. Cf. *The Livro da Seita dos Indios Orientais of Father Jacobo Fenicio, S.J.*, ed. J. CHARPENTIER, Paris-Uppsala, 1933. *Tratado do Padre Gonçalo Fernandes Trancoso sobre o Hinduismo (Maduré, 1616)*, ed. J. WICKI, Lisbon, 1973.

3. J. de BARROS, *Ásia*, Lisbon, 1945-1946; Diogo do COUTO, *Da Ásia*, Lisbon, 1778-1788; F. L. de CASTANHEDA, *História do descobrimento e conquista da Índia pelos Portugueses*, Coimbra, 1924-1933;

The information gleaned from a comparative study of these different sources is limited, as we have seen, and sometimes badly interpreted; nevertheless all information is meticulously dated, which allows us to place the slightest detail within a precise chronology. In this way too we can calculate approximately the time during which a king ruled [4] or the time during which day-to-day events took place, or prove that certain customs or certain legends prevailed within a given period.

For example, the established relationship between the Māppilla of Malabar and the royal power in the 16th century harked back to a tradition which apparently stemmed from the conversion of Chēramān Perumāl, the last sovereign of the Cēra dynasty, to Islam. It is worthy of note that this tradition which had never been reported by medieval travellers was recorded for the first time by two Portuguese, Duarte Barbosa and Tomé Pires, who were both writing in 1515, more than fifty years before Zaynuddīn.[5] Both of them, like most chroniclers, gathered together legends from the past and thus continued an oral tradition which might possibly have disappeared were it not for them.

In the same way, the courtly customs of the Kerala kings have been described as early as 1500 by the 'Anonymous Pilot' who accompanied Pedro Álvares Cabral, and later by Duarte Barbosa. The account of wars in which the Portuguese were involved in Malabar, around Goa and in Ceylon, reveals interesting details about the composition of the armies, the provenance of mercenaries the strategy of sieges, the weapons used by Indian soldiers and especially the combat techniques of the military caste of the Nayars; the account of naval battles contains much information about the tactics of the *paraos* and the defensive system of the fleets of Calicut and Gujarat. Letters of military and diplomatic affairs confirm and underline what is already known about the bonds of interdependence which united the lords, the sharing of power within the royal families, the role of mediator or messenger played by the Brahmins. Since after 1510 the Portuguese purchased horses for the King of Vijayanagar, they were able to observe during their frequent business trips many aspects of life within this kingdom: accounts written at this time include the *Chronica*

Gaspar CORREIA, *Lendas da Índia*, Lisbon, 1860-1866; Damião de GÓIS, *Crónica do felicíssimo rei D. Manuel*, Coimbra, 1949-1955. In addition to the above, the recently discovered *Crónica do descobrimento e conquista da Índia pelos Portugueses* (B.M., Egerton 20901), ed. Luís de ALBUQUERQUE, Centro de Estudos de Cartografia Antiga, Coimbra, 1974.

4. G. BOUCHON, "Les Rois de Kōttē au début du XVI[e] siècle," in *Mare Luso-Indicum*, vol. I, 1971, p. 91, et *infra*, p. 272.

5. *O Livro de Duarte Barbosa*, ed. M. LONGWORTH-DAMES, London, 1918-21, Hakluyt Society, 2nd series, pp. 44-48; vol. 2, pp. 3-5; *The Suma oriental of Tomé Pires*, ed. A. CORTESÃO, London, 1944, Hakluyt Society, 2nd series, no. 89-90, vol. II, p. 359.

dos Reis de Bisnaga, the work of Fernão Nunes which was written c. 1536, well before Ferista.[6]

This paper will not deal with economic life in general, even though this is where Portuguese documentation makes its greatest contribution to the History of India, since some of my friends and colleagues, who are better qualified than I, will be dealing with this question in the present Seminar. However, it will suffice to say that because they were able to observe the seas and the shores, the Portuguese understood in its entirety the economic life of the Indian Ocean, noting both the commercial transactions between India and Portugal and Indian coastal and inter-Asian trade.

In the same way, one could study the social history, since Portuguese texts provide plenty of information. Indeed Indian sources of this period have mainly recorded the activities of the upper classes — Brahmins, kings and warriors, the trading world was neglected, there was little reference to either the Śudra or foreign communities, yet these are precisely the people whom the Portuguese encountered. Therefore, when reading their reports whole societies emerge from the shadows. One is able to grasp the links which interrelated these societies and to chronologically place the evolution of certain social groups. Portuguese texts mention castes which have now disappeared or have different functions (e.g. the Nayars). Duarte Barbosa established an invaluable descriptive table of the structure of the society of Malabar.[7] (It is interesting to note that one scarcely comes across the word *casta* in the writings of the early Portuguese authors, but rather finds the words *geração* or *lei*, which reflect quite faithfully the ideas of *jati* and *dharma*. There are also valuable pieces of information which appear from time to time and allow us to measure the growing impact of Islam and the dying influence of the Chinese in the Eastern Indian Ocean.

For the historian of India, it is a time-consuming task to uncover and organize this vast amount of information which is scattered among many documents. One has to sift the occasional remarks and references to aspects of local life which are not dealt with at such great length as economic transactions, and which only become apparent when one is familiar with Indian laws and traditions. For example, all the accounts recording the negotiations which took place at Calicut in 1500 with Pedro Álvares Cabral mention the incidents which followed the captain's decision to hold important hostages on board his ships for several days in exchange for the Portuguese who were locked in the port. The 'Anonymous Pilot' wrote that the Samorin demanded

6. David LOPES, *Chronica dos reis de Bisnaga, manuscripto inédito do século XVI,* Lisbon, 1897. This text was re-edited, translated into English and completed by R. SEWELL, *A Forgotten Empire, Vijayanagar,* Delhi, 1962.

7. BARBOSA, *o.c.*, vol. II, pp. 3-74.

their immediate return, 'because they were noble men and were not allowed to eat or drink on board ship' and that he would only agree to negotiate when these Hindus had been replaced by Muslim Gujaratis. Several days later at Cochin, Cabral took on board two of the King's secretaries, both of whom were Nāyars, and took them back to Lisbon. During this voyage, Cabral realized the gravity of this act and wrote a letter of apology to the King of Cochin. Thirteen years later, in a letter addressed to Albuquerque, the King still felt indignant. All the witnesses were aware of religious rules which forbade these Nayars to eat at sea, and described their desperation when they realized that they had to break these rules.[8] Such an account can be better understood in the light of the History of Dharmaśāstra and the precepts of Vijñaneśvara and Hemādrī who stated that sea travel brought impurities so grave upon members of the upper classes that they could never be expunged.[9] Thus, through casual accounts, the Portuguese have confirmed an important socio-religious fact: in the 16th century, rules forbidding sea travel were strictly observed in Kerala by members of the upper castes and by the Nāyars, unless they were able to obtain special permission from the Brahmins. This strict observance is one of the reasons which explains why the Muslim communities had so much power at this time in overseas trade. Likewise we must refer to the History of Dharmaśāstra in order to understand how truly scandalous were these acts committed by the Portuguese of slaughtering cows in order to feed their crews, or of hanging Brahmins from the yard-arm of their ships.

It is from this sort of casual information that I was led to study the history of the Mount Eli region, north of Kerala. My attention was drawn to a rather mysterious person whom the Portuguese called 'Mamale de Cananor', because his name appeared from time to time in the correspondence sent to the king, D. Manuel, by his subjects of Malabar and Ceylon between the years 1507-28. It seemed to me that this Mamale played an important political role in trying to stop Portuguese expansion.[10] When I started to take an interest in this, I was directed to some well-preserved letters in the oriental archives of Torre do Tombo which were written in Arabic and signed by the king who ruled over the country of Cannanore.[11] At the same time, Professor Jean Aubin

8. G. BOUCHON, "Les Musulmans du Kerala à l'époque de la Découverte portugaise," in *Mare Luso-Indicum*, vol. II, 1973, pp. 13-14, et *infra*, pp. 32-33.

9. KANE, *History of Dharmasastra*, Poona, 1930-62, vol. III, pp. 933-938, IV, p. 391; A. L. BASHAM, "Notes on Seafaring in Ancient India," in *Arts and Letters*, vol. XXIII, 1949-1950, p. 69; HEMADRI, *Caturvagacintamani*, Calcutta, 1967, p. 667.

10. G. BOUCHON, *Mamale de Cananor, un adversaire de l'Inde Portugaise (1507-28)*, Genève-Paris, 1975. Trad. anglaise : *Regent of the Sea*, Delhi-Oxford-New York, 1998.

11. Thanks to Prof. Jean AUBIN, who directed me to these invaluable documents, which he himself translated, as well as the "Lettre de Baba Abdullah à D. Manuel (début 1519)," edited in *Mare Luso-Indicum*, vol. II, 1973, pp. 201-211.

published a letter from Baba Abdullah, ambassador of the Maldive Sultan, which showed the hold that Mamale had over these islands. Thus I was able to focus my research with greater precision. Indeed, these royal letters showed me that the ruler whom the Portuguese mistakenly called 'el-rei de Cananor' —the King of Cannanore— called himself 'Kōḷaṭhiri King of Eli', which suggested that he was the inheritor and possibly the descendant of the famous dynasty of the Kings of Eli which had been praised and acclaimed in the *Sangam* poems. Thus, information from the Portuguese archives provided me with the main thread for my research in the epigraphical collections of Southern India. Here I found several inscriptions relative to Mūṣaka princes and antique places of Eli; this provided me with the key to further study of archaeological and literary sources, and also books relating the traditions of the whole coastal region.

Thus, it was possible to bring together the fragments available and construct a picture, somewhat incomplete it is true, of the history of the kingdom of Eli and of the origins of the Muslim community established there. At the beginning of the 16th century, this community had reached the zenith of its power, and it was possible to place Mamale (Mammali) within a well-defined historical and social frame. In addition, Portuguese authors attached to his name the title 'Adiraja' together with its translation 'Regedor do Mar'. This title identified him as Head of the Mappilla community in Cannanore, 'Lord of the High Seas', Lord of the Maldives, uncle and predecessor of the renowned Muslim princes Arakkal Aḷi Rāja, who became so powerful towards the end of the 16th century that they supplanted the Kōḷaṭhiri Eli.[12]

It is not necessary to pursue this matter any further in this paper, it will suffice to underline the main point which can be drawn from the above example: in preserving the memory of 'Mamale de Cananor' Portuguese witnesses have not only stimulated historical research into his social environment and his line of descent, but have also saved the principal structures of the forgotten kingdom of Eli which, at the beginning of the 16th century, was an interesting example of the sharing of power between the Hindu king and the chief of the Muslim sea merchants. Among other things, they showed that Cannanore was one of the principal ports through which horses from Ormuz passed on their way to Vijayanagar and that thus the Rāja exercised a considerable influence on the town. There are glimpses of the tumultuous political history of the Maldives which illustrate the strategic position of these islands in the response which the trading communities of Malabar, Gujarat and Bengal had to Portuguese expansion.

---

12. *The History of The Ali Rajas of Cannanore* was written by Dr. K. K. N. KURUP, Trivandrum, 1975, at the same time as the writing of my own work, but he dealt with a later period and was based upon the archives of the Arakkal family. See also P. A. Sayed MOHAMED in *History in the March*, Kerala Hist. Association, Ernakulam, 1966, p. 175 ff.

This work was an imperfect experiment carried out on the comparative study of Indian and Portuguese historiography. There are many gaps in it, which point to the problems that have yet to be resolved; but the data at hand opens up opportunities for further fields of research.

It is evident that Indo-Portuguese History can only be studied by multi-disciplinary methods. It must be the work of a group of scholars — linguists, archaeologists, palaeographers, ethnologists and, of course, historians — for it is necessary to approach this period of history with mutual understanding of our civilizations, in order not to perpetuate in today's scientific research the misinterpretations of the past. We must take account of the differences between our respective cultures. On the one hand, 16th century Portugal was a homogeneous nation, sparsely populated, situated on a narrow territory within the confines of Western Europe; on the other hand there was the ethnic, linguistic, political and religious diversity of the vast Indian world, yet held together by a cultural stability based upon thousands of years of civilization. In an article entitled *L'Inde et l'Histoire*, the eminent indologist Madeleine Biardeau has rightly warned Europeans of the dangers of misrepresenting Indian concepts, and pointed out the fact that there can be no superimposition of western concepts on Indian reality. For example, when studying economic facts alone, we are impeded in our understanding by our specific way of western thinking which prevents us from interpreting all the responses which the Portuguese witnessed: 'Economic facts will not reveal to us the last secret of the History of India' —*les faits économiques ne livreront pas le secret dernier de l'Histoire de l'Inde*. Madeleine Biardeau's opinion is shared by Louis Dumont, for whom the history of India cannot be realized from materialistic postulates.[13]

Any work carried out in interpreting Portuguese sources must be founded on a solid background knowledge. Would it be possible to conceive of the drawing up of a list of historical sources from the countries affected by Portuguese expansion (Kerala, Kanara coast, Konkan, Gujarat, Bengal)? Epigraphical and archaeological collections, including short notices of excavations, transcriptions of manuscripts, accounts of traditions scattered among local periodicals, but which are sometimes difficult to find, could be used. The main narrative sources of the Deccan were published and translated — at least in part — during the last century, and have since been re-edited usually without modification; we therefore lack critical editions by trained linguists who could make good use of the scholarly work which has been carried out in India over the past few years; likewise, the great *kavyas* which, despite their legendary character, contain an interesting contribution to the history of ideas

13. M. BIARDEAU, "L'Inde et L'Histoire," in *Revue Historique*, 475, 1965, pp. 47-58; L. DUMONT, "La Civilisation indienne et nous," in *Cahiers des Annales*, 23, Paris, 1964.

and customs, could be treated in this way. Unfortunately, some precious texts, like the *Mūṣakavaṃsa* or the *Payyanūr Patti* are only available in fragments, and sometimes in a summarized form.[14] It is necessary to add that the linguistic diversity of India is yet another obstacle: Sanskrit and Arabic are taught in Portugal; there are specialists in Tamil, Hindi, Marathi, Gujarati, Bengali and Persian in Europe; but we would like to see English translations of the main sources written in Telugu, Kannada and Malayalam. This field of research is immense, from the re-discovery of the material in the Mackenzie Collection in Madras and in London, to searching among the archives of shrines and mosques, to the genealogical chronicles and the histories of castes. A considerable amount of work has already been carried out in India, but very rarely have authors used the data of Indian historiography in conjunction with Portuguese sources.[15]

In the West, our knowledge of published oriental sources is scanty, and the same is the case of Portuguese sources in the Orient. What is known of the admirable work carried out during the last century by Rodrigo José de Lima Felner, Raymundo António de Bulhão Pato, Ramos Coelho, Anselmo Braancamp Freire, David Lopes and so many others who edited thousands of archive papers? They are practically always neglected by so-called specialists of Portuguese history, like Danvers, Whiteway and their followers. Had they known about these edited sources in Portugal, they would have avoided certain mistakes and thus would not have promoted prejudice. It is surprising that it was the linguistic barrier which prevented better understanding, since Portuguese is one of the most important world-wide languages. We are grateful to the modern scholars Fr. António da Silva Rego, the late Armando and Jaime Cortesão, the Members of the Centro de Estudos de Cartografia Antiga (Lisbon and Coimbra) for having provided us with studies in English and bilingual translations of a large part of the documents which they have published. If we also take into account the work of translation carried out by the Hakluyt Society (London) for more than a century, we can see that there already exists quite a considerable number of published documents which are accessible in English and so of course to Indian scholars.

---

14. "Mūṣakavaṃsa," extracts published in *Travancore Archaeological Series*, vol. II, p. 87 ff.; GUNDERT, "Hebrew version of the Jewish sasaram with translation into English, together with a notice of an ancient Malayalam poem called the Song of Payanur," in *Madras Journal of Literature and Science*, 31, 1844, pp. 14-16.

15. A learned example is provided by Prof. Jean AUBIN in "Albuquerque et les négociations de Cambaye," in *Mare Luso-indicum*, vol. I, 1971, pp. 3-63. Dr. M. N. Pearson, *Merchants and Rulers in Gujarat. The Response to the Portuguese in the 16th Century*, Berkeley-Los Angeles, 1976, also made a praiseworthy attempt at this.

However, the complete works of the great chroniclers are still unavailable to those who do not understand Portuguese; certain parts have been translated into English but usually very badly. Unfortunately, the most inaccurate historical text is the best known in India, that is Gaspar Correia's *Lendas da Índia* which contains many errors. This was notably used by William Logan, whose *Malabar Manual* has served as the basis of so many works. Unfortunately, the more exact chronicle of Fernão Lopes de Castanheda is practically unknown in Asia.

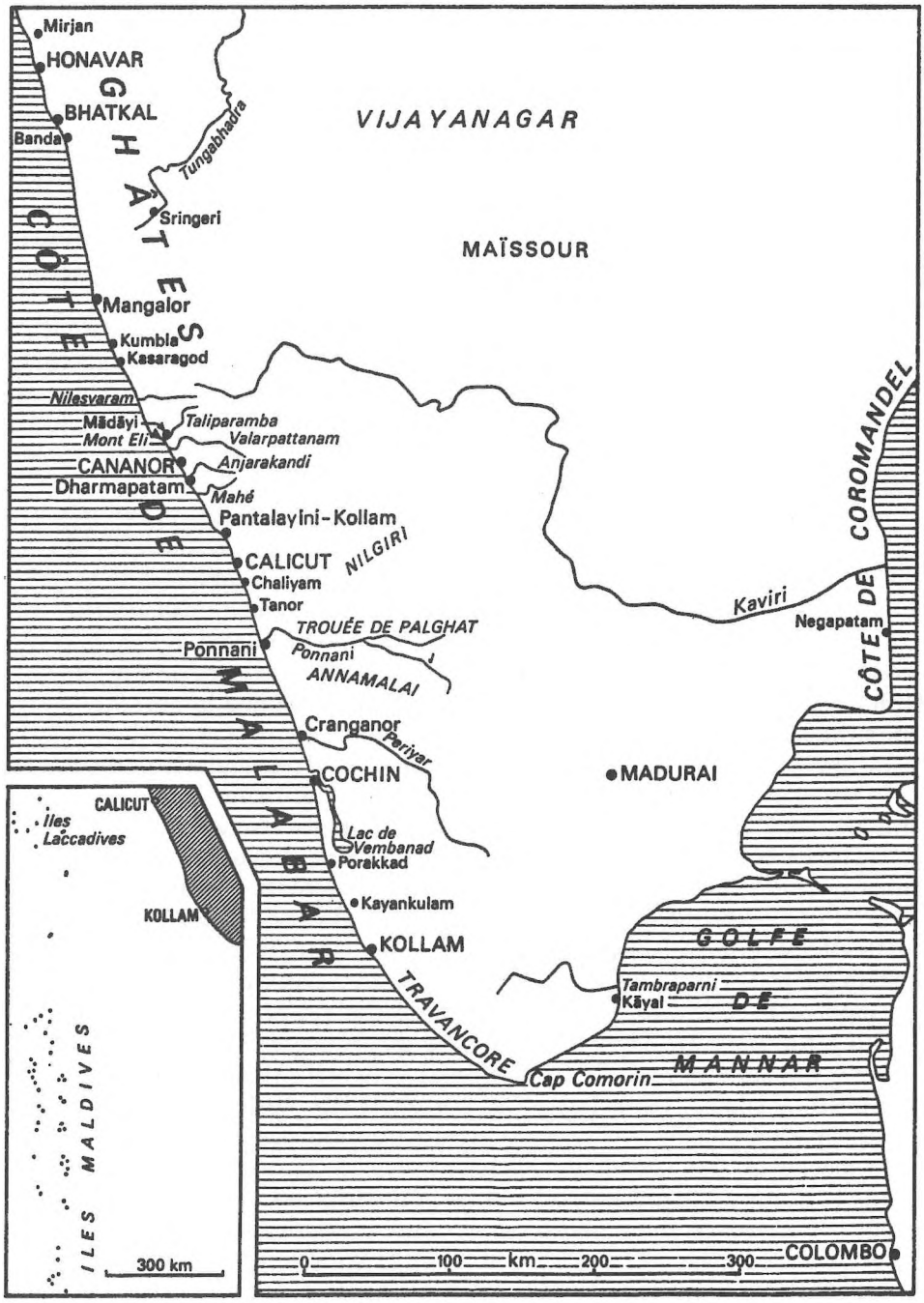
It would be useful if specialists of Indian languages could read all these Portuguese texts in order to transcribe names of places, people and castes clumsily reproduced by the old Portuguese writers, and also the names of certain plants, drugs, objects and cloths. Certainly this work would provide us with interesting exact details on ancient toponymy and onomastics, and an insight into certain techniques employed throughout history.

Finally, it must be added that the history of Portugal's internal affairs affected those of the *Estado da Índia*. Indeed, how can we understand what was happening in Goa if we know nothing of the problems or political intrigues in Lisbon? The evolution of Portuguese society during the 16th century is a truly vast subject, involving economic problems, religious crises, the question of *Cristãos-novos* and the Inquisition, the annexation by Spain (1580), the strain of European conflicts — all of which had important bearing upon the behaviour of the Portuguese in India.

Likewise, the influence of Indian civilization — particularly in the field of art — upon Renaissance Europe, as a result of growing trade with India brought about by the discovery of the Cape route, is also a vast subject area.

The examples and guidelines for future work suggested above have no other aim but to open doors upon new perspectives of the history of the Indian world. Comparative studies begun by Frs. H. Heras and G. Schurhammer, and by Dr. P. Pissurlencar, continued by Professor C. R. Boxer, Fr. J. Wicki and certain members of the Centro de Estudos Históricos Ultramarinos (Lisbon),[16] are now being taken up by the scholars of the review *Indica* and by those working for *Mare Luso-Indicum* (Société d'Histoire de l'Orient, Paris). Is it necessary to state to what degree the research which we have started could be improved by specialists of India and Portugal? We must collect and regulate an enormous bibliography, coordinate precise inquiries within limited areas, train specialists and provide the means to keep all concerned well-informed of all the work that is being carried out: an immense task, but one which would undoubtedly reveal that the West coast of India was, at the dawning of modern times, one of the most dynamic centres of the known world.

16. Most of their works were published in *Studia*, Centro de Estudos Históricos Ultramarinos, Lisbon.



Le Kerala et la côte malabare au début du XVI[e] siècle.

Les Musulmans du Kerala à l'époque de la Découverte Portugaise *

La découverte de l'Inde soulève des questions innombrables. Il ne nous a pas semblé inutile de tenter de répondre à celle qui se pose dès l'abord : qui étaient les musulmans du Kerala, ces *Mouros*) en qui les Portugais eurent de rudes adversaires ?

Les chroniques et les relations lusitaniennes apportent de nombreux éléments à cette reconnaissance de l'ennemi, mais elles ne replacent qu'accidentellement celui-ci dans son cadre historique, religieux et social. Car il faut remonter aux premiers siècles de notre ère pour retrouver l'origine de situations que les Portugais constatèrent sans toujours les comprendre. C'est pourquoi il nous a paru nécessaire de confronter leurs témoignages avec les sources de l'histoire indienne.

Mais ici, d'autres problèmes se posent ; car tout concourt en Inde, la nature et les hommes, pour vouer le passé à l'oubli. Les manuscrits sur feuilles de palmier sont détruits par les vers et les moisissures, bien que certains d'entre eux aient été recopiés, de siècle en siècle, par des scribes qui ne se faisaient pas scrupule de parer l'histoire de légendes ou d'en infléchir le récit en faveur du pouvoir en place. Ceci parce que les peuples de l'Inde s'attachent plus à l'évolution des idées qu'au cours des événements. Leur indifférence à l'égard de ces derniers n'a laissé pour nous guider que les jalons moins vulnérables des documents épigraphiques. Nombre d'inscriptions demeurent enfouies sous la végétation, ou jalousement accumulées par les services archéologiques. Celles qui ont été déchiffrées et publiées composent un matériel considérable, qui ne pourra être bien utilisé que lorsqu'il sera chronologi-

---

* Extrait de *Mare Luso-Indicum*, Tome II, Paris, Centre de Recherches d'Histoire et de Philologie de la IVe Section de l'École Pratique des Hautes Études, 1973, pp. 3-59.

quement et topographiquement classé. Vestiges de donations et de privilèges, d'inaugurations de temples et de mosquées, ces inscriptions permettent de retrouver des dates, la structure d'une dynastie ou le schéma d'une frontière. Mais elles doivent être interprétées avec prudence, car elles flattent généralement les souverains donateurs en leur attribuant la domination de provinces à jamais perdues ou vainement revendiquées.

Pour relier ces données relativement sûres, mais souvent séparées par de grandes distances dans l'espace et le temps, il faut faire appel aux témoignages littéraires, aux grands poèmes écrits à la gloire d'un roi ou d'une cité, parfois même aux légendes, dans la mesure où celles-ci furent un instrument de propagande pour ceux qui s'employaient à les susciter ou à les répandre. C'est à ce titre que doivent être considérées les deux principales chroniques du Malabar, le *Kēraḷamahātmyam* et la *Keraḷōlpatti*, dont les plus anciennes copies remontent au XVIII^e^ siècle, et dont le récit est presque toujours infirmé par les découvertes de l'épigraphie. Cependant, c'est en étudiant ces traditions locales dans toute leur diversité que l'on discerne les conditions dans lesquelles l'islam put naître et s'épanouir.

Ces connaissances diffuses ont parfois été élargies par les récits de voyage rédigés au cours du Moyen Âge par les marchands étrangers ; elles s'éclairent tout à coup, à l'aube du XVI^e^ siècle, grâce au nombre et à la précision des témoignages portugais. Précision limitée, il est vrai, à des documents le plus souvent utilitaires, et à quelques relations plus attentives au comportement extérieur des hommes qu'aux mouvements religieux et sociaux qui les animaient. Prises dans leur ensemble, ces sources permettent de découvrir les structures essentielles de la société du Kerala et les activités de la communauté islamique. Communauté bien différente de celles du Maghreb, mais que les Portugais confondirent en une même méfiance. Il faut reconnaître ici combien leur attitude à l'égard de l'islam fut inspirée par leur propre histoire, par la lutte déjà lointaine contre l'envahisseur arabe, et plus encore par les campagnes récentes du Maroc. La fin tragique de l'Infante Santo, mort en 1443 dans un cachot de Fez était encore vivante dans la mémoire populaire ; et lorsque Vasco da Gama arriva en Inde, dix ans n'étaient pas écoulés depuis le siège de Grenade, auquel de nombreux Portugais avaient participé.

Il importe de faire la part des passions des hommes de ce temps, de cette aversion projetée sans discernement sur tout ce qui, en Inde, était musulman, pour retrouver dans sa réalité la vision que les Portugais nous donnent du Kerala. Nous tenterons de replacer leur témoignage dans le cadre des traditions locales. L'histoire de l'Inde étant trop imprécise pour que l'on puisse discuter toutes les hypothèses que son étude soulève, notre essai sera volontairement bref, et présentera d'inévitables lacunes. Le souci de nous limiter à la découverte des *Mouros* du Malabar ne nous a pas permis de traiter de tous les problèmes surgis au cours de cette enquête. Nous souhaitons que d'autres spécialistes s'attachent bientôt à les résoudre.

I. Les Origines

La position géographique du Kerala et les débuts de son histoire

Le Kerala s'étend entre la mer d'Oman et les Ghâtes occidentaux, depuis Mangalor jusqu'au cap Comorin. Les événements politiques ne modifièrent jamais sensiblement ces limites, marquées par le dessin des côtes et du relief. Parallèlement à la mer, la partie méridionale des Ghâtes se relève pour former le massif des Montagnes Bleues (Nilgiri), et celui des Montagnes des Éléphants (Annamalai)[1]. La vallée de la Ponnani les sépare, en ouvrant la large tranchée de Palghât, qui débouche sur les vallées du Carnatic et du Coromandel. Partout ailleurs la chaîne se dresse comme une muraille déchiquetée, trouée de quelques passes vers le Deccan et le pays tamoul, couverte de forêts, qui enrichissent d'humus les terres qu'elles surplombent, et favorisent ainsi la culture des basses pentes. Plus de quarante rivières descendent des sommets ; elles coulent encaissées dans leurs anciennes vallées, dont les terrasses sont plantées d'étroites rizières. Le rivage est bordé d'une bande sableuse où croissent les cocotiers. Entaillée au nord par une côte accidentée, elle ferme, au sud de la Ponnani, un réseau de lagunes et de canaux qui s'étend jusqu'aux jungles des avant-monts.

Le climat est tropical, dominé par la mousson du sud-ouest. Celle-ci éclate dans les premiers jours de juin, fouettant la côte de tempêtes qui imposaient jadis, au moins jusqu'au mois d'août[2], la fermeture des ports. Les pluies tombent de juin à décembre, inondant les vallées désséchées des fleuves et les forêts des montagnes.

Plus encore peut-être que l'altitude, ces forêts inextricables firent généralement obstacle aux grands mouvements politiques et religieux qui donnèrent aux autres contrées de l'Inde une unité de civilisation[3]. Rejeté vers l'océan par

1. La distance qui sépare les Ghâtes de la côte est évaluée en moyenne à une soixantaine de kilomètres. Le point culminant des Ghâtes occidentaux se trouve dans le massif des Nilgiri (Dodabetta, 2630 m.).

2. Les textes portugais sont très précis sur ce point. Si Vasco da Gama parvint à atteindre le port de Calicut dès le 20 mai 1498, les *armadas* arrivaient généralement à Cananor entre le 20 août et la mi-septembre. Les communications de port à port commençaient à être possibles à partir de cette dernière date.

3. Sur le rôle des forêts dans l'histoire indienne, voir P. Meile, dans *Inde classique*, I, § 44. Sur la position géographique et les ports du Kerala, voir Logan, *Malabar Manual*, t. I, Madras, 1951, pp. 1-80 ; N. Sastri, *A history of South India from prehistoric times to the fall of Vijayenagar*, Londres, 1966, p. 46 ; A. S. Menon, *A survey of Kerala history*, Kottayam, 1967, pp. 1-3.

la barrière des Ghâtes, le Kerala s'ouvrit aux influences des pays riverains. Tout l'y disposait. La présence du bois de construction et de la fibre de cocotier nécessaires à la fabrication des navires ; la direction des cours d'eau qui portaient vers la mer les produits de l'arrière-pays ; une côte découpée au nord par des estuaires tortueux où s'abritaient les ports, au sud par le labyrinthe des lagunes ; la mousson surtout, qui poussait sur ses rivages les vaisseaux d'Afrique, d'Arabie et de Perse. Cette même mousson rythmait sa vie économique et politique, en imposant aux ports l'alternance des périodes d'activité et des mois d'isolement.

*

L'originalité du Kerala apparaît dès le début de l'ère chrétienne, à travers les textes du *Saṅgam* et les premiers témoignages occidentaux. Il n'est pas inutile de s'attarder sur cette période, non seulement parce qu'elle précède l'établissement de l'Islam, mais aussi parce qu'elle nous est assez bien connue pour nous permettre de discerner les conditions qui favoriseront la fortune de celui-ci.

L'absence de sources historiques cohérentes nous oblige à recourir aux textes littéraires laissés par la troisième académie de Madurai, désignée par le nom de troisième *Saṅgam*, et aux œuvres postérieures qui lui furent rattachées [4]. À défaut d'une histoire événementielle précise, ces textes témoignent qu'au cours des sept premiers siècles de notre ère le sud de l'Inde connaissait une unité linguistique et culturelles [5], en dépit de la rivalité qui opposaient entre elles les dynasties Cēra, Pāṇḍya et Cōḷa [6]. Ils font revivre les mœurs et la pensée des peuples dravidiens, qui apparaissent sensiblement différentes de celles de l'Inde aryenne. Ainsi, l'inspiration des poèmes du *Saṅgam* est parfois traversée d'influences brahmaniques, mais ne révèle aucune trace de discrimination ou d'interdit de caste [7]. Les historiens tamouls se complaisent à

4. La fin du troisième *Saṅgam* peut se placer approximativement vers le IIIe siècle après J.-C. (MEILE, *o. c.*, § 1917), mais nous tenons compte ici d'œuvres postérieures. Sur la littérature du *Saṅgam*, voir entre autres MEILE, *Inde classique*, II, § 1904-1928 ; A. L. BASHAM, *The wonder that was India*, New York, 1954, pp. 462-476.

5. MEILE, *o. c.*, vol. 2, § 1905 ; les poèmes du *Saṅgam* sont écrits en tamoul.

6. Nous ne tiendrons compte ici que de ces principaux royaumes. Les Cōḷa dominaient le Coromandel, les Pāṇḍya le pays de Madurai et les Cēra le Kerala. Retenons les textes du *Saṅgam* qui se rattachent à cette dernière dynastie : *Padirruppattu* (Dix décades), qui retrace les exploits des rois du Kerala, et *Purporuḷ veṇpamalai* de Aiyanār Idanār, qui semble avoir été un prince Cēra (éd. P. V. CŌMACUNTASANĀR, Madras, 1955).

7. MEILE, *ibid.*, § 1910.

décrire la liberté sociale et religieuse qui régnait à cette époque[8]. Cette nostalgie n'est sans doute pas exempte d'illusions ; mais il est évident que le peu d'intérêt généralement manifesté par les auteurs du *Saṅgam* pour la vie religieuse reflétait l'attitude de leurs contemporains, et leur tolérance à l'égard des communautés de croyances diverses établies dans les états du Sud.

Au Kerala, l'ancienne religion dravidienne[9] s'effaçait devant l'expansion du bouddhisme, implanté surtout au Vēṇād[10]. De puissants groupes jaïns étaient établis dans les villes[11] ; une communauté juive, probablement chassée de Jérusalem par les armées de Titus, s'était réfugiée sur les rives du Periyar[12] ; une Église chrétienne, qui sera signalée au VI^e^ siècle par le byzantin Cosmas Indicopleustes[13], se réclamait de l'apôtre Thomas. Le brahmanisme orthodoxe, qui comptait peu d'adeptes à l'origine[14], constituait une minorité qui n'allait plus cesser de croître. On perçoit sa présence grandissante dans les œuvres du *Saṅgam*[15] ; mais elle n'était pas alors assez puissante pour freiner

8. A. S. Menon, p. 80. Sur l'époque du *Saṅgam*, cf. P. T. S. Iyengar, *History of the Tamils to 600 A.D.*, Madras, 1929 ; Sesha Aiyer, *Cēra kings of the Saṅgam period*, Londres, 1937, et « The last great Cēra of the Saṅgam period », dans *K. Aiyangar Commemoration volume*, s.l., 1936, pp. 217-221. Citons pour mémoire V. Karakasabhai Pillai, *The Tamils 1800 years ago*, Madras, 1904, qui manque parfois d'objectivité.

9. R. W. Frazer, art. « Dravidians (South India) », dans J. Hastings, *Encyclopaedia of religion and ethica*, v, éd. 1960, pp. 21-28.

10. *Ibid.*, p. 22 ; A. S. Menon, p. 91. On ne peut citer ici toutes les références au bouddhisme que contiennent les textes du *Saṅgam*. Signalons cependant *Maṇimēgalai*, texte postérieur au V^e^ siècle, qui relate les aventures d'une héroïne bouddhiste (Meile, dans l'*Inde classique*, vol. 2, § 1923). Cf. aussi l'étude de K. Aiyangar, *Manimekalai and its historical setting*, Londres, 1928.

11. On trouve la trace des Jaïns dès le II^e^ siècle. Au V^e^ siècle les auteurs jaïns formèrent un *Saṅgam* distinct (J. Filliozat, dans *Inde classique*, II, § 2445 ; Meile, *ibid.*, § 1925-1926).

12. J. Henry Lord, art. « Jews in Cochin », dans Hastings, *o. c.*, vol. 7, pp. 557-559 ; K. P. Menon, II, pp. 504-531.

13. *The Christian topography of Cosmas*, éd. J. W. McCrindle, Londres, 1897, p. 119 ; éd. W. Wolska-Conus, Paris, 1968, pp. 502-503. À propos de cette Église chrétienne cf. aussi E. Tisserant, dans Vacant et Mangenot, *Dictionnaire de théologie catholique*, Paris, 1941, vol. 14/2 et sa traduction anglaise, plus complète, *Eastern christianity in India*, Londres, 1957 ; et A. J. McLean, art. « Syrian christians », dans Hastings, XII, pp. 178-181, qui cite une abondante bibliographie.

14. Nilakanta Sastri (p. 78) place le début des infiltrations aryennes en Inde du Sud aux environs de l'an 1000 avant J.-C. A. S. Menon (pp. 94-95) donne la même date, mais pense qu'une immigration aryenne plus importante se situe au III^e^ siècle de notre ère. L. Renou fait mention d'inscriptions sanscrites dans le Sud au VI^e^ siècle (*Inde classique*, vol. I, § 85).

15. Basham, o. *c.*, pp. 468-469, marque le progrès de l'influence aryenne. Pour Nilakanta Sastri (pp. 143-145), le brahmanisme était déjà bien implanté dans le Sud dès le début de l'ère chrétienne, et inspira les plus belles œuvres du *Saṅgam*, avant que le jaïnisme et le bouddhisme n'en marquent la décadence. En fait, si les noms de Śiva, Indra et autres étaient depuis longtemps révérés dans le Sud, les cultes que les peuples dravidiens rendaient à ces divinités apparaissent trop mal définis pour que l'on puisse les identifier à ceux du brahmanisme orthodoxe, caractérisé par des lois rigoureuses dont on ne relève aucune trace.

de ses interdits la vocation maritime des peuples du Kerala, et pour brimer leur expansion dans le Sud-Est asiatique.

La prédominance du bouddhisme s'étendait encore à la plus grande partie de l'Inde, et provoquait un mouvement unique dans son histoire. Les limites du territoire sacré définies par la tradition védique et hors desquelles il n'y avait point de salut, s'élargissaient devant les exigences de l'esprit missionnaire. Le souci des purifications, impossibles à accomplir en mer, celui de la pollution attachée aux peuples barbares, étaient désormais dépassés. La religion bouddhique ne tenait pas compte de l'impureté provoquée par l'océan, et avait aboli de ce fait les entraves qui avaient retenu jusqu'alors les aryens en Inde. Ébauchée au début de notre ère, l'indianisation de l'Indochine et de l'archipel insulindien allait se poursuivre durant près d'un millénaire. Les mobiles conjugués des intérêts économiques et du prosélytisme donnèrent à cette entreprise un dynamisme constant. Les *Jātaka* bouddhiques, comme les textes du *Saṅgam*, relatent quantité d'aventures maritimes [16]. Les peuples dravidiens participèrent principalement à cet essor vers les pays d'outre-mer.

L'épanouissement littéraire du *Saṅgam* alla de pair avec une prospérité économique exceptionnelle. Dans les ports du Kerala, les produits de l'Extrême-Orient s'échangeaient avec ceux du monde méditerranéen [17]. Les auteurs gréco-romains et les poètes tamouls s'accordent sur l'importance du port de Muçiri, — situé à l'emplacement de l'actuelle Cranganor, — « Muçiri, où les magnifiques vaisseaux des Yavanas arrivent chargés d'or, éclaboussant d'écume blanche les eaux du Periyar... et s'en retournent pleins de poivre... » [18].

L'époque du *Saṅgam* correspond approximativement à celle du premier empire Cēra. La période suivante, celle des Kulaśekhara de Mahodayapuram (VIII[e]-XII[e] siècles) [19] nous retiendra plus longuement, puisque c'est au cours de

---

16. Cf Sylvain LÉVI, « Les "marchande de mer" et leur rôle dans le bouddhisme primitif », in *Bulletin de l'Association des Amis de l'Orient*, n° 7, octobre 1929, pp. 24-39, et parmi les textes du *Saṅgam*, les voyages en Inde extérieure décrits dans *Maṇimēgalai*, *vide supra*, n. 10.

17. De nombreuses études ont été consacrées à ces échanges. Citons seulement P. J. THOMAS, « Roman trade centres in Malabar », in *Kerala Society Papers*, 10, 1932, pp. 259-269 ; P. MEILE, « Les Yavanas dans l'Inde tamoule », dans *Mélanges asiatiques*, Paris, 1940-1941, pp. 85-123 ; J. FILLIOZAT, « Les échanges de l'Inde et de l'Empire romain aux premiers siècles de l'ère chrétienne », in *Revue historique*, n° 201, janvier-mars 1949, pp. 1-29 ; Jacques ANDRÉ et J. FILLIOZAT, *L'Inde vue de Rome, textes latins de l'Antiquité relatifs à l'Inde*, Paris, 1975.

18. *Tāyaṅ kaṇṇanār*, Agam 149, vers 7-10, cité par K. G. Sesha AIYAR, « A problem of ancient South India history », in *Indian Historical Quarterly*, 1/3, 1925, p. 473, et par P. MEILE, *Les Yavanas*, *l. c.*, p. 90, qui ajoute que Muçiri fut aussi chantée par Paranar (*Puram* 343, vers 111), *ibid.*, p. 93. M. J. FILLIOZAT donne à Yavana le sens de « méditerranéen » (*l. c.*, p. 9).

19. Seul A. S. MENON (pp. 123-137) s'attache à cette dynastie dont il s'efforce de prouver la continuité, et qu'il identifie à celle des Perumāl, tout en refusant l'origine étrangère que leur donne la tradition. Nilakanta Sastri, plus spécialisé dans l'histoire du Coromandel, n'y fait que des allusions accidentelles.

celle-ci que s'imposeront au Kerala deux influences apparemment contradictoires : celle de l'hindouisme et celle de l'islam.

La sanscritisation du Kerala et l'apparition de l'islam

À la tiédeur religieuse manifestée par les textes du *Saṅgam* succéda tout à coup, à la fin du VIIIe siècle, un élan mystique qui allait transformer profondément la vie du Kerala. Parmi les causes qui favorisèrent le vigoureux essor que prit alors la communauté hindouiste, la personnalité du réformateur Śaṅkara joua un rôle essentiel. Brahmane, çivaïte, il naquit probablement à Kāladi, sur les rives du Periyar, à une date souvent discutée, située approximativement dans les dernières années du VIIIe siècle. Il s'établit à Śriṅgeri (Maïssour), où il fonda un monastère qui existe encore aujourd'hui ; il mourut dans le premier quart du IXe siècle. Son œuvre reste mal identifiée, mais son influence marqua toute la pensée de l'Inde médiévale. On le soupçonne d'avoir contribué à l'effacement du bouddhisme par l'hostilité qu'il lui témoigna[20].

La popularité de Śaṅkara et la renommée de ses miracles trouvèrent au Kerala une audience particulière, renforcée par l'adhésion des rois Cēra à la nouvelle doctrine. Parmi les premiers souverains de Mahodayapuram, Kulaśekhara Varman et Rājaśekhara Varman furent tous deux de saints personnages, l'un vichnouïte et l'autre çivaïte, que certains hagiographes hindouistes identifient à Kulaśekhara Āḻvār et Chēramān Perumāl Nāyanār[21]. Dès les premières années du IXe siècle, ils encouragèrent l'immigration de Brahmanes étrangers au Kerala et les placèrent sous leur protection. Il est difficile d'affirmer que leur règne fut « l'âge d'or du Kerala »[22], car il fut marqué par une transformation profonde de la vie religieuse et sociale. Celle-ci ne se fit sans doute pas sans difficultés. Les chroniques locales destinées à justifier le pouvoir des Brahmanes sont évidemment tendancieuses, mais les conflits qu'elles exposent, bien que rejetés dans les temps légendaires, n'en sont pas moins révélateurs. D'autres sources reflètent l'évolution de cette période. Les textes religieux et les vestiges des temples témoignent du développement des cultes

20. RENOU, *Inde classique*, II, § 1394.

21. De nombreux auteurs ont écrit sur Kulasekhara Āḻvār, notamment Nilakanta SASTRI, *o. c.*, pp. 145, 346, 371-372 ; MEILE, *Inde classique*, vol. I, § 914 ; K. C. VARADACHARI, *Alvars of South India*, Bombay, 1964, pp. 64-80 ; cf. aussi la série d'articles publiés dans *Kerala Society Papers*, 1, 1925, pp. 30-39 ; 2, 1929, pp. 111-112 ; 3, 1930, pp. 134-135 ; 8, 1931, pp. 133-135. Pour Chēramān Perumāl Nāyanār, cf. A. S. MENON, p. 124. Nilakanta SASTRI, pp. 162, 370, 425, se contente de dire qu'il fut l'auteur d'ouvrages de piété et l'identifie au célèbre empereur Cēra dont il sera question plus loin (*vide infra*, pp. 39-43).

22. A. S. MENON, p. 138 ; N. SASTRI, p. 368 (« Golden age of Tamil Hinduism »). La question de la date de la venue des Brahmanes étrangers au Malabar a été discutée par W. LOGAN, I, p. 26.

de *bakhti*, tant vichnouïte que çivaïte ; l'étude des inscriptions évoque l'unité politique d'un empire subdivisé en royaumes mineurs[23] ; l'importance attachée par Śaṅkara aux textes sacrés et à leur diffusion suppose une sanscritisation assez intense[24] pour donner aux castes leur structure et imposer la rigueur de leurs interdits.

L'un de ces interdits allait à l'encontre de la tradition maritime qui avait de toute antiquité fait la fortune du Kerala[25]. La morale brahmanique place le voyage en mer parmi les péchés graves. Celui qui se risquait à vivre sur l'« eau noire »[26] ne pouvait plus observer les rites attachés aux purifications et aux repas. La rencontre des barbares l'exposait à accepter la nourriture de mains impures, et à subir la souillure d'inévitables contacts[27]. Aussi dès l'époque védique, le *Baudhāyana Dharmaṣāstra* proscrivait les traversées[28], et les lois de Manu recommandaient de se tenir à l'écart de ceux qui s'y étaient livrés[29]. L'hindouisme médiéval reprit les principes de ces textes antiques. À la fin du XI^e^ siècle, Vijñāneśvara flétrissait ceux qui naviguaient sur l'océan[30]. Le Brahmane qui s'y aventurait était exclu des fêtes religieuses et déclaré *apaṅkteya*, c'est-à-dire écarté des repas de sa caste[31]. Au XIII^e^ siècle, Hemādri déclarait que la souillure provoquée par la mer ne pouvait être effacée[32]. Les châtiments varièrent selon les époques et les régions et ne s'appliquèrent qu'aux trois *varṇa* les plus élevés. Mais les Śudra imitaient volontiers les membres des

23. A. S. MENON, pp. 39-40, 123. L'une des inscriptions citées plus loin (*Epigraphia Indica*, III, pp. 66-69, *vide infra*, n. 60) est le principal soutien de cette hypothèse. Le souverain Cēra étant nommé, ainsi que les rājas qui lui étaient soumis, on peut établir que les territoires de l'Ernād, du Vyṇād, du Vravalnād, du Vēnād et du Tellicherry étaient sous sa dépendance (localisation établie par C. A. INNES, *Malabar and Anjengo, Madras district Gazetteer*, Madras, 1908, p. 35). Le royaume Ay, qui occupait le Sud de l'actuel Travancore et qui disparut au X^e^ siècle, et le royaume Mūṣaka au nord du Kōlāthunād semblent avoir été indépendants (A. S. MENON, pp. 103, 113, 169).

24. RENOU, *Inde classique*, II, § 1404 ; le roi Kulaśekhara Āḻvār, comme Śaṅkara, écrivait en sanscrit (MEILE, *ibid.*, I, §§ 914 et 919.)

25. P. V. KANE, *History of Dharmaśāstra*, Poona, 1930-62, III, pp. 933-938 ; IV, p. 391 ; A. L. BASHAM, « Notes on seafaring in ancient India », in *Arts and Letters*, 23, 1949-1950, pp. 67-70 ; Sylvain LÉVI, *l. c.*, pp. 21-23.

26. « Kālapānī » (Sylvain LÉVI, *l. c.*, p. 21).

27. On ne devait même pas apprendre la langue des barbares (*Vasiṣtha Dharmasūtra*, VI, 41, *Sacred Books of the East*, Oxford, 1882, vol. XIV, p. 40).

28. *Baudhāyana*, II, 1/51, cité par KANE, *o. c.*, III, p. 933.

29. *The Laws of Manu*, éd. G. BULHER, pp. 111, 158 et 161 (*Sacred Books of the East*, XXV, pp. 105-106).

30. Cité par BASHAM, *l. c.*, p. 69.

31. KANE, *o. c.*, IV, p. 391.

32. HEMĀDRĪ, *Caturvaga-cintāmani*, Calcutta, 1895, vol. 3/2, p. 667.

hautes castes [33]. Malgré l'influence du bouddhisme, qui réhabilita pour un temps les marchands de mer (*samudra vaṇij*), ceux-ci furent généralement tenus à l'écart de la société indienne [34]. Leur témoignage ne pouvait être considéré comme valable dans un procès [35]. Au premier siècle de notre ère, les négociants d'Alexandrie avaient été frappés par le mépris qui s'attachait, en Inde, aux habitants des régions côtières auxquels ils avaient affaire [36].

On entrevoit cependant, à la lecture des textes, les tolérances que durent imposer les besoins de la vie économique [37]. La présence du brahmanisme en Asie du Sud-Est est la preuve d'une interprétation très nuancée du *Dharma*. Sans doute peut-on penser avec Coedès « qu'il fut peut-être introduit par des anaryens qui dans ces pays neufs ... avaient beau jeu pour appartenir à des classes sociales qui les eussent reniés en Inde propre » et que l'évolution du système des castes en ces contrées lointaines avait modifié la loi originelle [38]. L'importance des vestiges bouddhiques en Inde extérieure [39] ne doit pas dissimuler l'influence exercée par les États hindous. L'empire Cōḷa, qui culmina au cours du XI[e] siècle, disposait d'une flotte puissante qui se risquait jusqu'à la mer de Chine [40]. L'expansion de ce royaume, qui ne semble pas avoir été sérieusement entravée par des motifs d'ordre religieux, soulève un problème que nous ne tenterons pas de résoudre ici, mais qui mériterait une étude particulière. D'autant plus que les interdits de la mer frappaient le royaume voisin des Pāṇḍya, où Marco Polo remarquait que le témoignage des navigateurs était considéré comme nul [41].

---

33. KANE, *o. c.*, III, pp. 933 et 935. Louis DUMONT souligne la tendance à l'imitation des castes supérieures, *Homo hierarchicus*, Paris, 1967, p. 243.

34. Sylvain LÉVI, *l. c.*

35. *Nārada Śāstra*, XIV, 179 (*Sacred Books of the East*, XXXIII, p. 81).

36. Cf. Dion CHRYSOSTOME, éd. J. W. COHOON et H. LAMAR-CROSBY, London-Cambridge (Mass.), 1940, III, p. 412.

37. Yājñavalkya (II, 38) par exemple, stipule qu'une taxe mensuelle devait être appliquée à ceux qui commerçaient par mer (cité par KANE, *o. c.*, III, p. 935, qui mentionne d'autres coutumes du même ordre).

38. G. COEDÈS, *Les États hindouisés d'Indochine et d'Indonésie*, Paris, 1948, p. 48. K. BHATTACHARYA a étudié un exemple d'évolution du brahmanisme en Inde extérieure dans *Les religions brahmaniques dans l'ancien Cambodge*, Paris, 1961.

39. L'article de B. C. CHHABRA, « Expansion of Indo-aryan culture during the Pallava rule, as evidenced by inscriptions », in *Journal of the Asiatic Society of Bengal, Letters*, I/1, 1935, met en lumière cette prédominance des inscriptions d'inspiration bouddhiste.

40. Nilakanta SASTRI, *The Cōlas*, I, Madras, 1935, pp. 258-268 ; R. SEWELL, *The historical inscriptions of Southern India collected till 1923*, Madras, 1932, pp. 65-66.

41. Marco POLO, *La description du monde*, éd. L. Hambis, Paris, 1955, p. 258. Le témoignage de Marco Polo rejoint exactement le texte du Nārada Śāstra cité plus haut, *vide supra*, n. 35.

En ce qui concerne le Kerala, une question essentielle se pose : quelles circonstances permirent aux souverains Cēra, tenus d'assurer la prospérité de leurs peuples, de composer avec la répugnance que devait leur inspirer les traversées maritimes ? Longtemps éloigné de la pensée aryenne, mais réformé par Śaṅkara selon les préceptes les plus rigoristes, le Kerala fut peut-être déjà, comme il l'était naguère, l'un des pays les plus respectueux de la lettre du *Dharma*. La répulsion que la pleine mer inspirait aux membres des hautes castes n'échappa point aux auteurs portugais, car elle créa des difficultés diplomatiques et décida parfois de l'issue des combats. À titre d'exemple, nous retiendrons ici l'un de leurs tout premiers témoignages. Lors des pourparlers engagés à Calicut en 1500, Pedro Álvares Cabral décida de retenir plusieurs jours de suite sur ses vaisseaux les notables qu'il avait demandés pour otages, en échange des Portugais restés à terre. Le Samorin réclama leur retour immédiat « parce qu'ils étaient gentilshommes et ne pouvaient boire ni manger sur ces navires ». Il n'accepta de négocier que lorsque ces notables — probablement Nāyar — furent remplacés par des Gujaratis de religion musulmane[42]. Quelques jours plus tard, à Cochin, Cabral prenait à son bord deux secrétaires du roi[43]. Les menaces de la flotte de Calicut ne lui ayant pas permis de regagner le rivage, il prit avec eux la route du retour et les conduisit à Lisbonne[44]. C'est au cours du voyage qu'il découvrit la gravité d'un acte dont il s'excusa par lettre auprès de leur souverain[45]. Celui-ci, treize ans plus tard, exprimait encore son ressentiment[46]. Le témoin et les chroniqueurs mettent bien l'accent sur les motifs d'ordre religieux qui interdisaient à ces hommes de se nourrir en mer sous peine d'être rejetés de la compagnie de leur roi[47], et sur leur désespoir lorsqu'ils se virent contraints d'enfreindre la loi *cum grande pena e passione*[48]. La restitution de leurs noms — Idikkela et Parangoda

42. Cf. *Libro terzo de la navigatione de Lisbona a Calichut*, dans *Paesi ritrovati*, chap. 174 ; trad. anglaise, GREENLEE, pp. 53-94 ; trad. portugaise, J. CORTESÃO, *A expedição de Pedro Álvares Cabral*, Lisbonne, 1922, pp. 260-297. L'interdit relevé par l'auteur de cette relation anonyme est confirmé par Joseph de CRANGANOR, *ibid.*, chap. 239 ; trad. GREENLEE, p. 110.

43. Le roi de Cochin à D. Manuel, de Cochin, 11.XII.1513, (*CA*), *Cartas de Affonso de Albuquerque*, éd. R. A. de Bulhão Pato et Henrique Lopes de Mendonça, 7 vols., Lisbonne, 1884-1935. vol. III, p. 8.

44. *Paesi ritrovati*, chap. 178 ; trad. GREENLEE, p. 87.

45. *Ibid.*, chap. 179 ; CASTANHEDA, *História do descobrimento e conquista da Índia pelos Portugueses*, Coimbra, 1924-1933, vol. I/41, p. 92.

46. Le roi de Cochin à D. Manuel, de Cochin, 20.XI.1513, *CA*, III, p. 73 ; 23.XI.1513, *CA*, III, p. 77 ; 11.XII.1513, *CA*, III, p. 81.

47. *Paesi ritrovati*, chap. 178 ; trad. GREENLEE, p. 86. CASTANHEDA, I/40, p. 90. J. de BARROS, *Da Ásia*, Lisbonne, 1778, 9 vols., I/5-8.

48. « li quali [Cabral] comenzo a charezarli pregandoli che volesseno mangiare : che già erano tre giorni che non havevano mangiato e cosi mangiorno cum grande pena e passione. » (*Paesi ritrovati*, *o.c.*, chap. 178 ; trad. GREENLEE, p. 86).

Menon[49] — donne raison à Castanheda et à Damião de Góis qui les disent Nāyar[50]. Si l'on en croit Tomé Pires, ceux-ci ne pouvaient manger en mer sans la permission du chef des Brahmanes[51]. Les chroniqueurs reviennent à plusieurs reprises sur le va-et-vient des otages hindous qui, à Cochin comme à Calicut, se relayaient à bord des vaisseaux portugais pour aller se purifier et se nourrir à terre[52].

Malgré les quelque cinq siècles qui séparent de tels témoignages de l'époque qui nous occupe, il convient de souligner ici leur importance, car ils nous permettent de mesurer l'influence que les Brahmanes exercèrent sur les traditions maritimes du Kerala au cours de la période médiévale.

L'activité des cités de la côte et la richesse du port de Kollam n'avaient cependant jamais cessé de frapper les voyageurs. Il est bien difficile de reconnaître les groupes sociaux qui assurèrent cette prospérité. Le rôle assumé par les « marchands de mer » des temps bouddhiques semble avoir été repris par des guildes dont l'existence nous a été révélée par les documents épigraphiques qui consacrent leurs privilèges ou leurs donations[53]. Ces guildes groupaient des activités commerciales de tout ordre auxquelles participaient des marchands de terre et de mer[54]. Les inscriptions relatives au Kerala s'accordent pour souligner la puissance de l'*Anjuvaṇṇam* et du *Maṇigrāmam* dont les dirigeants, tant juifs que chrétiens, firent l'objet des faveurs des souverains Cēra. Au IXe siècle, Bhāskara Ravivarman accordait à Isuppu Irappan (Joseph Rabban), juif de Cranganor et membre de l' *Anjuvaṇṇam*, une charte de soixante-douze privilèges[55]. Ceux du chef de la paroisse de Tariśā, concédés par le rāja du Vēṇād, n'étaient pas moins remarquables et comprenaient, outre

49. C. Achyuta Menon, *The Cochin state manual*, Ernakulam, 1911, p. 62. Dans les lettres du roi de Cochin citées en n. 46, ces noms ont été transcrits par les traducteurs portugais « Etikela » et « Frangora ».

50. Castanheda, I/40, p. 90. D. de Góis, *Crónica do felicíssimo rei D. Manuel*, 4 vols., Coimbra, 1949-1955, I/60, p. 148. Barros les dit Brahmanes, I/5-8, p. 208.

51. Pires, p. 361.

52. *Paesi ritrovati*, chap. 178; trad. Greenlee, p. 86. Castanheda, I/35, p. 81, I/36, p. 82. Barros, I/5-8.

53. A. Appadorai, *Economic conditions in Southern India, 1000-1500*, Madras, 1936, pp. 378, 381-390, 398-402.

54. Cf. l'inscription de Shikārpur (c. 1150), dans *Epigraphia carnatica*, 7, n° 118, pp. 85-88, qui donne la structure de l'une de ces guildes, l'*Ayyāvole*.

55. *Epigraphia Indica*, 3, pp. 66-69. Relevons parmi ces privilèges le droit aux illuminations diurnes, au palanquin et au parasol, l'exemption de droits à payer au palais royal « aussi longtemps que le monde et la lune existeront ». C'est cette même plaque de cuivre, conservée par les juifs blancs de Cochin, qui énumère les seigneurs dépendants de l'Empereur Cēra, *vide supra*, n. 23.

le droit de justice sur les chrétiens, la protection de l'*Anjuvaṇṇam* et du *Maṇigrāmam* qui assuraient la police et la défense de Kollam [56]. Au XIVe siècle, Vīra Raghava Cakravarti plaçait le chrétien Iravi Koṟṟan, « grand marchand du Kerala », à la tête du *Maṇigrāmam* [57] qui était représenté dans la plupart des villes de l'Inde méridionale et dont on retrouve la trace jusqu'au Siam [58].

La rareté de telles inscriptions, et l'intervalle qui les sépare, ne permettent pas d'affirmer que la présence des chrétiens et des juifs ait été exclusive et constante. Il demeure que les seules sources sûres dont nous disposons leur accordent un rôle dominant. Peut-on en conclure que la sanscritisation avait eu pour effet de détourner une partie de la population de certaines activités du commerce extérieur [59], et de les confier à ceux que leur religion laissait libres à cet égard ? Une généralisation serait ici téméraire. Mais il est évident que des groupes sociaux étrangers à l'hindouisme furent officiellement investis de pouvoirs économiques considérables, et que les Juifs et les Chrétiens émergèrent de l'ombre au moment même où le bouddhisme et le jaïnisme s'effaçaient devant la loi des Brahmanes [60]. Durant près de six siècles, ces groupes assurèrent la fortune de Kollam et de Cranganor. Les Portugais les rencontreront encore, et tenteront de défendre leurs antiques privilèges, afin de les opposer à leurs rivaux musulmans [61].

*

56. K. P. Menon, II, pp. 497-503 ; A. C. Burnell, « On some Pahlavi inscriptions in South India », in *Indian Antiquary*, 3, 1874, pp. 313-316 ; Gundert, « Kottayam christian plates », in *Madras Journal of Literature and Science*, 13/1, 1844, p. 144.

57. *Epigraphia Indica*, 4, pp. 290-297, et 6, p. 83.

58. Inscription de Takua-pa (Siam) citée par Appadorai, *o. c.*, I, pp. 398-399.

59. L. Dumont, *Homo hierarchicus*, pp. 211-212, constate que le domaine économique est mal défini par les textes, et souligne la suspicion dont le marchand était l'objet de la part du Brahmane.

60. Au Xe siècle, l'hostilité au bouddhisme était déclarée en Inde du Sud (Frazer, dans Hastings, V, p. 23, se référant au *Jīvaga cintāmani*). Les communautés jaïns furent prospères jusqu'au Xe siècle (J. Filliozat, *Inde classique*, II, § 2445). De nombreuses inscriptions jaïns (VIIe-XIIIe s.) ont été relevées par P. B. Desai, *Jaïnism in South India, some jaïna epigraphs*, Sholapur, 1967 ; cf. notamment, pp. 41, 45, 78.

61. Lorsqu'il rencontra les princes de Kollam à la fin de 1503, Afonso de Albuquerque sollicita leur protection pour les chrétiens de la ville (Giovanni Da Empoli dans Ramusio, I, f. 159*b*). Pressé par le temps, il chargea son *feitor* António de Sá d'intervenir afin que leurs privilèges d'antan soient rétablis (Brás de Albuquerque, *Comentários de Afonso de Albuquerque*, éd. J. V. Serrão, 2 vols., Lisbonne, 1973, I/3). À propos des chrétiens de Cranganor, voir entre autres le récit de Joseph de Cranganor dans *Paesi ritrovati*, chap. 229-242 (trad. Greenlee, pp. 96-105). Un autre groupe de marchands chrétiens était établi à Kayan Kullam (Mathias à D. Manuel, de Kayan Kullam, 18.XII.1504, *CA*, II, p. 268).

Après la chute de l'Empire romain, les guerres qui marquèrent le premier essor de l'Islam avaient relâché les liens établis entre l'Inde et les pays du Proche-Orient. Ce temps d'arrêt, que les études consacrées à la route de la Mer Rouge ont mis en lumière, est moins perceptible pour la route du Golfe Persique, dont l'histoire reste encore à écrire. Les intérêts du Kerala s'étaient alors essentiellement tournés vers les marchés ouverts par l'indianisation de l'Asie du Sud-Est. Dès le VIIIe siècle cependant, des vaisseaux venus du Golfe Persique s'engageaient plus nombreux dans le sillage des flottes marchandes indiennes ; des colonies arabes et persanes s'établissaient dans les principaux ports d'escale, depuis le Sind jusqu'à Canton. L'installation des Abbassides à Bagdad et le réveil économique qui l'avait suivie, la conversion des peuples voisins — et particulièrement celle des Persans — eurent bientôt pour effet de peupler de musulmans la plupart des navires qui parcouraient la mer d'Oman. De plus en plus nombreux, ceux-ci quittaient le Golfe Persique au cours des mois de novembre et de décembre et relâchaient deux semaines à Kollam avant de repartir pour Canton [62].

La *Relation de la Chine et de l'Inde*, rédigée en 851 selon les récits de marchands originaires de Siraf, est le plus ancien témoignage de ces expéditions [63]. Les quelques lignes qu'elle accorde au Kerala permettent de mesurer l'importance de Kollam et l'intensité de ses relations avec la Chine [64]. Tandis que les Musulmans s'assuraient la maîtrise de l'Océan Indien occidental, le mouvement des échanges économiques était modifié par l'apparition des jonques chinoises dans l'archipel insulindien, puis sur les côtes de l'Inde méridionale. Il se concentrait autour du Golfe du Bengale et de la péninsule malaise, mais acheminait aussi les produits de l'Extrême-Orient jusqu'aux ports de la mer d'Arabie et parfois même jusqu'à Siraf. Les navires arabes et persans se bornaient souvent à jeter l'ancre au Kerala où l'on trouvait, outre le poivre et les épices locales, les marchandises apportées par les jonques. Celles-ci payaient à l'entrée de Kollam un droit de mille dinars, qui révèle l'importance de leur cargaison par rapport à celle d'autres navires, taxés seulement de dix à vingt dinars [65]. Qu'il fût un but ou une étape, le port de Kollam était pour les marchands musulmans l'indispensable escale, où l'on prenait l'eau douce, le bois et les cordages. Mais les troubles qui marquèrent un peu

62. Cet itinéraire a été établi et commenté par G. F. Hourani, *Arab seafaring in the Indian Ocean in ancient and early medieval times*, Princeton, 1951, pp. 61-66.

63. J. Sauvaget, éd. et trad., *Aḫbār as-Sīn wa l-Hind, Relation de la Chine et de l'Inde*, Paris, 1948.

64. Sauvaget, *o. c.*, p. 8, § 14.

65. Sauvaget, *ibid.*

partout le Xe siècle ralentirent la croissance du pouvoir maritime des Arabes et des Chinois. L'Empire des T'ang et l'Empire abbasside furent gravement ébranlés par des crises complexes.

En Inde même, les Xe et XIe siècles furent marqués par les guerres incessantes qui durant plus de cent ans mirent aux prises les royaumes rivaux du Sud[66]. Elles eurent sans doute des fortunes diverses, difficiles à apprécier à travers les louanges exagérées que les inscriptions décernent aux souverains. Il est certain que les incursions Cōḷa, si elles ne réussirent pas à soumettre entièrement le pays Cēra, portèrent à celui-ci des coups irrémédiables[67].

La fragilité des témoignages qui subsistent d'une telle époque a laissé libre cours aux hypothèses des érudits locaux. Plusieurs dynasties se flattent d'avoir régné sur le Kerala entre le IXe et le XIIIe siècle. Selon la *Kēraḷōlpatti*, les *Perumāl* — ou souverains du Kerala — étaient remplacés tous les douze ans et chaque fois choisis parmi des princes étrangers. Les inscriptions relevées par R. Sewell[68] ne montrent pas une telle régularité dans leur succession, mais ne prouvent pas non plus que celle-ci ait été héréditaire. A. S. Menon n'hésite pas à nier la tradition et à identifier les *Perumāl* aux Kulaśekhara de Mahodayapuram ; il s'efforce de prouver la continuité de la race des Cēra, perpétuée par les rājas du Vēṇād[69]. En fait, ces conjectures reflètent l'instabilité politique provoquée par les usurpations que les invasions durent favoriser. Il semble que la désintégration de l'Empire Cēra ait livré des provinces entières à la domination intermittente des royaumes voisins, Cālukya et Hoysaḷa au nord, Pallava à l'est, Cōḷa et Pāṇḍya au sud[70]. La barrière des Ghâtes permit aux seigneurs locaux de s'émanciper peu à peu, et de se regrouper au cours des siècles suivants autour des rājas de Eli, de Calicut et de Kollam.

Les transformations sociales accomplies durant ces temps troublés apparaissent à travers les descriptions du Kerala, plus nombreuses à partir du

66. A. S. Menon, pp. 130-133 ; N. Sastri, p. 175-192.

67. Inscription de Rājarāja Cōḷa, *South Indian Inscriptions*, I/2, pp. 237-248.

68. R. Sewell, *A sketch of dynasties of Southern India*, Madras, 1883, p. 56.

69. A. S. Menon, pp. 131-133, se base sur l'inscription du Rameśvarathukhoil de Kollam publié dans *Travancore archaeological series*, 5, p. 44, selon laquelle Ramavarma Kulaśekhara était réfugié à Kollam en K. 278/1102 (*Kerala district Gazetteer, Quilon*, Trivandrum, 1964, p. 87). Selon Śrinivasa Iyengar, « Tamil studies », in *Journal of Annamalai University*, 21, 1957, pp. 153-154, les derniers rājas du Travancore n'étaient issus que de l'une des dynasties mineures qui régnaient sur la côte au XVe siècle, et ne peuvent prétendre à une origine plus ancienne.

70. Fleet, *The dynasties of the Kanarese districts of the Bombay Presidency*, Bombay, 1882, p. 50 ; inscription de Jambukeśvara citée par E. Hultzch, « Materials for calculating the date of Sundara Pandya », in *Indian Antiquary*, 21, 1892, p. 121 ; T. P. Gopinatha Rao, « Six Chola inscriptions of Kanya Kumari », in *Travancore archaeological series*, 8, pp. 161-170 ; Innes, p. 38 ; N. Sastri, p. 215.

XIIe siècle. L'état de guerre avait favorisé la fortune des Brahmanes, à qui les rois avaient fait don de terres respectées par toutes les armées hindoues [71], et celle des Nāyar, que leurs vertus militaires avaient comblés de privilèges [72]. Une communauté nouvelle, celle des Māppiḷḷa, grandie obscurément dans les bas quartiers des ports, avait prospéré en nombre et en richesse, et commençait à jouer auprès de la clientèle arabe le rôle que les corporations de Kollam assuraient en Extrême-Orient.

Les Māppiḷḷa n'ont fait jusqu'ici l'objet d'aucune monographie [73]. L'*Histoire des Portugais au Malabar*, écrite par Zaynuddīn, un Arabe de Ponnani, dans la seconde moitié du XVIe siècle [74], est une geste composée à leur gloire, où les faits réels sont mêlés aux récits légendaires. William Logan, dans le *Malabar Manual*, leur a consacré une longue étude nourrie de la lecture de « manuscrits indigènes » dont il ne donne pas la source précise [75]. Ces deux ouvrages ont inspiré par ailleurs la plupart des travaux traitant de l'histoire moderne du Kerala et particulièrement de la résistance opposée à la *conquista* portugaise [76].

Dans une perspective plus large, on peut considérer que les Māppiḷḷa appartiennent à la communauté des musulmans de l'Inde méridionale, avec les Nāvayat du pays canara, et les Ilappai du Coromandel. Ils ont la même origine et la même fonction sociale [77]. Leur présence n'est pas le fait de conversions imposées par les événements politiques, semblables à celles que subirent les populations conquises par les sultans de Delhi, ou soumises à la suite des razzias arabes en Sind ; elles furent la conséquence des relations constantes que les marchands du Golfe Persique et de l'Arabie n'avaient cessé de maintenir avec l'Inde. Malgré la crise de l'Orient islamique, et les ravages cau-

71. A. S. Menon, p. 156. Sur les *Janmi*, et les dons de terres, cf. A. C. Mayer, *Land and society in Malabar*, Oxford, 1952, chap. 4.

72. A. S. Menon, p. 155 ; K. P. Menon, *History of Kerala*, 3 vols., Ernakulam, 1924-1933, III, pp. 338-347 ; E. Thurston, V, pp. 283-413.

73. Citons pour mémoire l'article très élémentaire de L. Bouvat, « Les Moplas du Malabar », in *Revue du Monde musulman*, 47, 1921, p. 65 sqq. Cf. plutôt les notices ethnologiques d'E. Thurston, IV, pp. 455-501, et de K. P. Menon, II, pp. 532-563. Pour les débuts de l'Islam en Inde il faut surtout se référer à l'œuvre d'André Wink, *al-Hind, the making of the Indo-islamic world*, Leyde, 1990-1997, 2 vols.

74. Avant 1579, date de la mort du 'Adil-Shah de Bidjapur auquel l'ouvrage est dédié. Sur l'auteur, cf. l'introduction de David Lopes, *História dos Portugueses no Malabar por Zinadim*, Lisbonne, 1898, pp. 96-103, et A. S. Menon, p. 13.

75. Logan, I, p. 194, indique seulement que certains d'entre eux sont conservés dans la mosquée de Māḍāyi et par certaines familles arabes de Calicut.

76. Entre autres, K. M. Panikkar, *A history of Kerala, 1498-1801*, Annamalainagar, 1960 ; O. K. Nambiar, *The Kunjalis, admirals of Calicut*, Londres, 1963.

77. V. D'Souza dans *The Nāvayat of Kanara*, expose les caractéristiques de cette origine commune, pp. 26-46.

sés par les incursions Cōḷa, marchands et marins avaient continué à chaque voyage d'y séjourner plusieurs semaines, le temps de réunir une cargaison ; ils se liaient alors avec des femmes de basse caste et peuplaient les ports de leur descendance.

Une enquête menée récemment par M. Victor D'Souza révèle qu'aujourd'hui encore les musulmans des Maldives et de Calicut contractent des mariages temporaires (*mut'a*), et trouvent ainsi une épouse dans chacun des ports qu'ils fréquentent [78]. Dans l'étude qu'il a consacrée aux Nāvayat du pays canara [79], il établit que l'origine des musulmans de l'Inde du Sud n'est pas seulement due à des rencontres de hasard, mais à cette institution, encore en vigueur dans l'Islam, et en particulier chez certaines tribus de l'Arabie méridionale [80]. Cette coutume assurait à celui qui revenait chaque année en Inde l'accueil d'une famille qui préparait sa nourriture — avantage considérable dans un pays où l'étranger se heurtait aux interdits alimentaires [81]. Elle lui permettait aussi d'être introduit dans les milieux adonnés aux métiers de la mer, dont ses compagnes étaient généralement originaires. Celles-ci appartenaient le plus souvent aux Mukkuvan ou aux Tiyan [82], castes de pêcheurs et de marins qui occupaient dans la hiérarchie l'une des positions les plus basses. Le dicton malayali « lorsqu'une Nāyar s'aventure dans certains quartiers, elle devient musulmane », évoque la fréquence d'enlèvements de femmes de statut plus élevé ; dès lors, exclues de leur caste, elles devaient se convertir à l'islam [83].

Les enfants nés de ces unions appartenaient à leur mère, ce qui était conforme aux coutumes matriarcales du Malabar, mais ils étaient élevés dans la foi musulmane sunnite [84]. À la souche originaire des régions du Golfe Persique vinrent se joindre, au cours des siècles suivants, les fils d'Égyptiens, de Syriens et de Maghrébins, et de tous ceux que l'expansion musulmane entraînait sur la route des épices. Par ailleurs, les foyers d'islamisation qui se développaient dans les villes attiraient les bannis de la société indienne, auxquels une conversion épargnait d'être rejetés parmi les intouchables [85].

---

78. V. D'SOUZA, *A unique custom regarding mahr observed by certain Indian Muslims of South India*, dans *Islamic Culture*, 28-29, 1954-1955, p. 274.

79. D'Souza, *The Nāuayat*, pp. 4-10.

80. *Mut'a*. Mariage pour un temps déterminé moyennant indemnisation de la femme, cf. HEFFENING, *EI*[1], s.v. ; aussi W. ROBERTSON-SMITH, *Kinship and marriage in early Arabia*, Londres, 1903, p. 77-79.

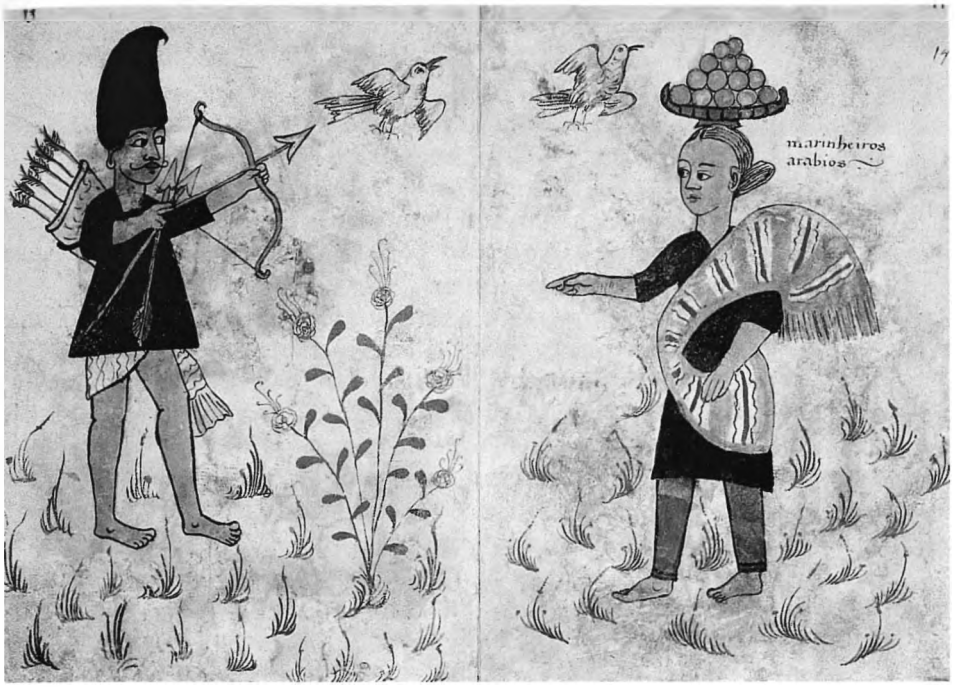
81. Voir le témoignage d'Ibn Baṭṭūṭa, *infra*, p. 32-33.

82. V. D'SOUZA, p. 6 et 7. Sur les Mukkuvan, cf. THURSTON, V, pp. 106-117. Les femmes Tiyan peuvent encore s'unir à des étrangers sans déchoir (*id.*, VII, p. 36).

83. V. D'SOUZA, p. 11.

84. LOGAN, I, p. 199. Les Māppilla sont actuellement de rite chaféite.

85. Selon LOGAN, I, p. 197, la conversion d'un intouchable ou d'un homme de basse caste à l'islam le hausse dans l'échelle sociale, ce qui avait été déjà noté par ZAYNUDDIN (p. 33). Le grand nombre de Mukkuvan convertis à l'islam a été souligné par INNES, p. 126.



Marinheiros arabios, Ms. 1889, fls. 13-14 du codex anonyme portugais, XVI^e siècle, Rome, Bibliothèque Casanatense.

Par quels cheminements une communauté étrangère, mêlée aux castes les plus méprisées, allait-elle réussir à s'affirmer, puis à s'imposer aux souverains locaux ? L'esprit de classification des Indiens eut tôt fait de distinguer les résidents étrangers de leur progéniture. Les Māppiḷḷa — ces « grands enfants » [86] — parce qu'ils étaient musulmans, échappaient à la ségrégation à laquelle leur basse origine les eût condamnés. Leur appartenance à une religion étrangère les dispensait d'observer la « distance de pollution » imposée à l'égard des hautes castes [87]. L'expérience tôt acquise des bateaux et des ports les destinait aux métiers de la mer et aux tractations du commerce. Leur connaissance de la langue et des usages du pays [88], l'hospitalité qu'ils accordaient à leurs coreligionnaires les désignaient pour servir d'intermédiaires entre les marchands étrangers et les producteurs. Aucune contrainte de distance ne les empêchait d'approcher les fonctionnaires royaux, et de négocier le paiement des droits levés par le souverain sur le trafic des marchandises. La tolérance tant vantée des rois du Malabar n'était pas exempte de motifs utilitaires. La nouvelle caste des Māppiḷḷa se chargeait opportunément de prendre des contacts avec les marchés du monde islamique. Malgré les réticences qu'inspirait leur basse extraction, ils occupaient dans la société une place nécessaire. Ils épargnaient aux hindouistes les souillures des voyages maritimes et procuraient aux souverains la richesse indispensable à leurs entreprises guerrières.

La qualité des relations privilégiées établies entre les Māppiḷḷa et le pouvoir royal est attestée par la tradition, encore vivante parmi les peuples du Malabar, qui attribue la puissance des musulmans à la conversion à l'islam de « Chēramān Perumāl », dernier souverain de la dynastie Cēra. Aux difficultés généralement rencontrées par les historiens de l'Inde, s'ajoute ici un réseau de récits légendaires, qui furent probablement répandus à une époque très postérieure à celle qu'ils prétendaient décrire. Ainsi « Chēramān Perumāl », ignoré par les voyageurs du Moyen Âge, apparaît pour la première fois dans les rela-

86. Malayalam Māppilā, tamoul Māppiḷḷa (pluriel Māppiḷḷai), contraction de *mahā* « grand », et *piḷḷa* « enfant ». Nous choisissons ici le sens que nous a proposé M. Jean Filliozat. Les « grands enfants » étaient les gendres, ceux qui, venus de l'étranger, épousaient les indiennes. Cette opinion est aussi celle de K. P. Padmanabha Menon, « Discursive notes on Malabar and its place-names », dans *Indian Antiquary*, 31, 1902, pp. 349-350. Une autre interprétation est donnée par P. Meile : « les enfants de la mère » (*Les Yavanas* [cité *supra*, note 17], p. 102) ; cf. aussi les étymologies diverses énumérées dans *Hobson-Jobson* (pp. 585-586). Notons que certains juifs sont désignés par l'expression Yud Māppiḷḷai, et certains chrétiens par Nasrāni Mappiḷḷai (de l'arabe *nasrānī*, « chrétien »).

87. Logan, p. 197 ; C A. Innes, « Malabar and Anjego », in *Madras district Gazetters*, Madras, 1908, p. 69 et p. 102, précise que le Kerala est le pays où les distances sont le plus respectées mais qu'elles ne sont pas observées à l'égard des juifs et des chrétiens.

88. Zaynuddīn insiste à plusieurs reprises (pp. 4, 32, 44), sur le respect observé par les Māppiḷḷa à l'égard des coutumes indiennes.

tions de Duarte Barbosa et de Tomé Pires[89]. Reprise par les chroniqueurs[90], puis chantée par Camões[91], sa légende était déjà bien connue des Portugais lorsqu'elle fut consignée par Zaynuddīn. Cette version de Zaynuddīn fut directement inspirée par les traditions orales des Māppiḷḷa, et demeure la plus populaire.

Selon ce récit, au second siècle de l'Hégire, un groupe de musulmans s'embarqua pour Ceylan, afin d'accomplir un pèlerinage à la montagne d'Adam[92]. Au cours de leur voyage, ils firent escale dans un port du Malabar, où il furent reçus par le souverain régnant. Celui-ci, dont la puissance s'étendait depuis Kasaragod jusqu'au cap Comorin, conçut un vif intérêt pour la religion islamique, bientôt confirmé par la révélation qu'il en reçut du Prophète. Il résolut de se rendre à La Mecque et de se convertir. Après un bref séjour à Pantalayini-Kollam, puis à Dharmapatam, il traversa l'océan et débarqua sur la côte d'Arabie, aux environs de Šihr. Frappé d'une maladie mortelle, il ne put achever son voyage et chargea ses compagnons de s'établir au Malabar et d'y construire des mosquées ; afin de légitimer leur mission, il leur confia des lettres de créance destinées aux dix-huit rājas entre lesquels il avait partagé son royaume. Conduits par Mālik ibn Dinār, les compagnons du roi regagnèrent le Malabar. Une première mosquée fut érigée à Cranganor, les suivantes à Kollam, Pantalayini-Kollam, Māḍāyi, Bārkūr, Mangalor, Kasaragod, Valarpaṭṭaṇam, Dharmapatam et Chāliyam[93].

Reprise par la *Kēraḷōlpatti*, la légende de « Chēramān Perumāl » fut discutée par William Logan, qui lui accorda cependant quelque crédit. Il s'appuyait sur le fait qu'un tumulus funéraire au nom de « Abdul Rahman Samiri » existait encore à Dhofar, en Arabie méridionale[94], et que cette sépulture avait été reconnue par Zaynuddīn comme étant celle de « Chēramān Perumāl »[95]. En outre la date de celle-ci (H. 216/831) correspondait approximati-

89. Duarte BARBOSA, *The Book of Duarte Barbosa*, éd. Longworth Dames, 2 vols., Londres, 1918-1921, II, pp. 3-5 ; Tomé PIRES, *The Suma Oriental of Tomé Pires*, éd. A. Cortesão, 2 vols., Londres, 1944, p. 359.

90. CASTANHEDA, I/13, p. 34 ; BARROS, I/9-3 ; Gaspar CORREIA, *Lendas da Índia*, éd. R. J. de Lima Felner, 4 vols., Lisbonne, 1860-1866, I, pp. 744-745.

91. CAMÕES, *Lusiades*, VII, 32.

92. La tradition à laquelle se réfère Zaynuddīn place l'événement au premier siècle de l'Hégire (VII^e-VIII^e s.), mais, Zaynuddīn lui-même la trouvait peu vraisemblable et proposait une date plus récente, le début du IX^e s. A.D.

93. ZAYNUDDIN, pp. 19-22. D'après les manuscrits qu'il avait consultés, LOGAN donnait une localisation un peu différente. Le dépouillement des relevés épigraphiques et archéologiques confirme les informations d'INNES et EVANS (*Madras district Gazetteer*, Madras, 1951) : aucune de ces mosquées ne subsiste actuellement, la plus ancienne mosquée du Malabar étant celle de Māḍāyi (1124 A.D.).

94. LOGAN, pp. 191-192, 196-197.

95. ZAYNUDDIN, p. 22.

vement au début de l'ère de Kollam (25.VII.825)[96] dont l'origine laisse les historiens perplexes. Un tel synchronisme autorisait Logan à supposer que le partage de l'Empire Cēra avait été effectué en 825 par le dernier Perumāl, confirmant ainsi une opinion courante au XVI^e siècle et rapportée par Duarte Barbosa[97]. Cette théorie a été rejetée par la plupart des auteurs indiens. C. A. Innes, quoique troublé par la survivance de la légende, n'a pu retrouver aucune preuve en sa faveur, en particulier la trace de la sépulture de Dhofar[98] ; il pense que le mythe de « Cheramān Perumāl » est né de deux événements confondus — la conversion à l'islam d'un souverain local, et la désintégration de l'Empire Cēra[99]. K. Ayyer rapporte le récit de Zaynuddīn et celui de la *Kēraḷōlpatti* avec un égal scepticisme, mais remarque « qu'il n'y a pas de fumée sans feu »[100]. A. S. Menon suppose que l'éventuelle conversion d'un Samorin fut exagérément amplifiée[101]. Nilakanta Sastri trouve la légende douteuse, sans prendre la peine de la critiquer davantage[102].

Aucune source, en effet, ne permet de rattacher à l'histoire politique le personnage de « Cheramān Perumāl ». Son nom, imposé par la tradition, ne révèle même pas son identité puisqu'il désignait d'une manière générale le souverain Cēra régnant[103] ; il n'est porté ni par le héros de Zaynuddīn[104], ni par le Bana Perumāl auquel la *Kēraḷōlpatti* rattache la légende[105]. Son royaume, en revanche, est bien délimité par Zaynuddīn « depuis Kasaragod jusqu'au cap Comorin »[106]. Cet auteur ne précise cependant pas le nom du

96. A. S. MENON a fait le point de cette question, pp. 114-122.

97. BARBOSA, II, p. 3 ; LOGAN, p. 196.

98. LOGAN tenait son information d'un musulman de la côte d'Arabie. En 1882, il lança un appel aux lecteurs de l'*Indian Antiquary* (vol. II, p. 116), dans l'espoir que l'un d'eux pourrait identifier sur place la sépulture de « Abdel Rahman Samiri ». Il ne semble pas qu'il ait jamais reçu de réponse ; il apprit seulement que le *mukri* de Zafar (Dhofar) s'était rendu au Malabar quinze ans plus tôt pour solliciter des aumônes destinées à réparer la tombe et la mosquée.

99. INNES, pp. 40-42.

100. K. V. Krishna AYYAR, *The Zamorins of Calicut*, Calicut, 1938, pp. 84, 312-313.

101. A. S. MENON, pp. 136-137.

102. N. SASTRI, p. 439. Sur les origines de l'islam en Inde du Sud, cf. l'article capital de David SHULMAN, « Muslim popular literatur in Tamil : The Tamīnancāri mālai », dans *The International Conference on Islam in Asia*, The Hebrew University of Jerusalem, 1975.

103. A. S. MENON, p. 136 ; Marvazī nomme « *al-Śaylaman* » le souverain du Kerala (V. MINORSKY, *Sharaf al-Zamān Tāhir Marvazī on China, the Turks and India circa 1120*, Londres, 1942).

104. ZAYNUDDĪN, pp. 19-24.

105. La *Kēraḷōlpatti* consacre sept chapitres aux vingt-quatre Perumāl (2^e partie) inventoriés par Krishna AYYAR (*o. c.*, p. 313). Selon ce texte, Bana Perumāl, originaire de Banapuram, n'était pas le dernier titulaire de l'empire. Cf. aussi LOGAN, I, p. 238.

106. ZAYNUDDĪN, p. 21.

port où était établie la résidence royale, mais il ressort du contexte qu'elle était située à Cranganor, ce que confirment les manuscrits consultés par Logan [107]. Ces fragiles indications rattachent la légende aux souvenirs qui avaient lié la grandeur de l'Empire Cēra à celle de cette dernière cité, mais elles ne nous autorisent nullement à penser qu'un souverain Cēra se soit jamais converti à l'islam. Les relations qui unissaient les rois de cette lignée aux réformateurs çivaïtes sont attestées par la littérature religieuse des IXe et Xe siècles [108], et rendent improbables une telle hypothèse. La succession des « Perumāl étrangers » est plus obscure encore. Nous ignorons tout des circonstances qui accompagnèrent les morcellements dont l'Empire Cēra fut l'objet au cours des Xe et XIe siècles. On ne peut exclure l'éventualité d'une modification des frontières politiques due à la conversion d'un rāja de quelque importance ; mais rien ne permet de situer dans le temps un tel événement, ni de lui attribuer le partage du Kerala tout entier. Les voyageurs arabes — généralement attentifs aux progrès de l'islam — n'auraient pas manqué de proclamer cette victoire de leur foi. Or, les relations qu'ils ont laissées sur le Malabar sont muettes à cet égard ; la conversion d'un prince de Dharmapatam, rapportée par Ibn Baṭṭūṭa, n'eut pas de conséquences politiques notoires [109].

Dans l'état actuel de nos connaissances, « Cheramān Perumāl » échappe à toute investigation scientifique, et ne peut être cerné par aucun document, monnaie ou inscription qui lui soit contemporain. Il est probable que le souvenir d'un souverain Cēra, particulièrement remarquable par sa piété, soit demeuré vivace dans la mémoire des peuples du Malabar, au point de dominer la plupart des récits légendaires qui tinrent lieu d'histoire jusqu'à une époque récente. S'agit-il ici de ce Cheramān Perumāl ami de Sundaramūrtti, et auteur de poèmes mystiques çivaïtes ? (Ce prince devait vivre à l'époque fixée par Zaynuddīn, car on trouve trace de ses œuvres dès le Xe siècle [110]. A-t-on confondu en une seule la geste de plusieurs rois ? Quoi qu'il en soit, la popularité de « Cheramān Perumāl » et la renommée de ses vertus débordèrent les cercles hindouistes, car les bouddhistes, les jaïns et les chrétiens le vénèrent comme l'un des leurs [111]. Comment les Māppilla n'auraient-ils pas, à leur tour,

107. LOGAN, p. 192. Ceci s'accorde avec les traditions locales : on visite à Cranganor, près du grand temple de Tiruvanchikulam, le « Chēramān perambu », palais présumé de « Cheramān Perumāl ».

108. *Vide supra*, p. 29. Les œuvres religieuses des princes Cēra figurent dans l'inventaire établi au Xe siècle par Nambi Āṇḍār Nambi (N. SASTRI, pp. 369-370).

109. IBN BATTŪTA, *Riḥla*, éd. e trad. Defrémery et Sanguinetti, 4 vols., Paris, 1853-1859, IV, pp. 84-86.

110. Il fut notamment l'auteur de *Tiruvalūr-nummaṇik-kōvai*, *Punvaṇṇattandādi* et de *Tirukkalāya-ñāna-ulā*, et désigné par Nambi Āṇḍār Nambi sous le nom de Chēramān Perumāl, *vide supra*, p. 10 et n. 21, et N. SASTRI, pp. 369-370, 425.

111. Diogo do COUTO, VII/10-10, déclare qu'il était chrétien. Cf. aussi INNES, p. 42 et N. SASTRI, p. 163.

rattaché leurs origines au souvenir d'un tel prince ? Ils placent son règne à l'époque des obscurs débuts de l'islam, mais il est remarquable que la légende soit apparue précisément au moment où ils étaient à l'apogée de leur puissance. Telle que nous l'avons rapportée, cette légende laisse apparaître les liens qui unirent la fortune des Māppiḷḷa à celle des maisons royales. S'il est douteux que la conversion d'un souverain ait été à l'origine de l'autonomie des rājas de la côte, il est probable que l'indépendance de ceux-ci dut à l'appui des Māppiḷḷa d'être acquise et maintenue [112].

*

Il est difficile de situer les étapes de la croissance de l'islam au Malabar. Malgré leur abondance, les œuvres des géographes et les cosmographies arabes de l'époque classique ne permettent pas d'établir une chronologie quelconque. Comme le remarquait J. Sauvaget, « il en est peu qui ne puissent être soupçonnées d'avoir exploité quelque auteur antérieur d'un siècle ou deux, voire davantage ; de sorte qu'elles ne fournissent en réalité, dans la plupart des cas, que des indications anachroniques » [113]. L'identification des noms de lieux est souvent impossible, du fait des transcriptions erronées, des variations toponymiques et de la décadence de certains ports aujourd'hui disparus [114]. En outre, ces textes ne donnent qu'une vision imprécise du Malabar et se contentent souvent d'en décrire les produits.

Nous pouvons cependant constater que les premiers témoignages connus, tant arabes que persans, ne font pas mention de musulmans dans cette contrée. On cite fréquemment l'auteur de la *Relation de la Chine et de l'Inde* qui déplorait, en 851, de n'y avoir rencontré aucun coreligionnaire [115]. En fait, il semble n'avoir connu que Kollam, où l'activité commerciale était alors aux mains des chrétiens. L'auteur du *Ḥudūd al-'Ālam* [116], Gardīzī ; [117] et Marvazī [118], semblent aussi n'avoir eu qu'une connaissance limitée de l'Inde péninsulaire.

---

112. Zaynuddīn, p. 32, rapporte qu'aucune cité du Malabar ne fut construite sans leur aide.

113. Sauvaget, *Relation de la Chine et de l'Inde*, p. xl. S. Muhammad Husayn Nainar, *Arab geographers' knowledge of Southern India*, Madras, 1942, a tenté une laborieuse synthèse.

114. Au xv[e] siècle, Ibn Māǧid (trad. Tibbetts, p. 71), notait à propos du savoir des pilotes anciens que « les ports et les villes ont disparu, on n'en connaît plus les noms ».

115. Sauvaget, *Relation*, p. 26.

116. *Hudud al-'Alam*, trad. Minorsky, Londres, 1937 (GMS, n.s. 11), pp. 88, 122-123.

117. V. Minorsky, *Gardīzī on India*, in *BSOAS*, 12/3-4, 1948, pp. 625-640.

118. V. Minorsky, *Sharaf al-Zamān Ṭāhir Marvazī : on China, the Turke and India*, Londres, 1942, §§ 44 et 45 ; l'auteur parle des royaumes du Sud, bien que l'on doute qu'il les ait réellement visités. Selon V. Minorsky (*l. c.*, p. 5), il aurait utilisé une source du début du ix[e] siècle.

Ils signalent bouddhistes et jaïns, mentionnent les musulmans du Sind et du Gujarat, mais ne soufflent mot de ceux du Malabar. Leur silence n'est cependant pas une preuve suffisante pour nier toute présence de l'islam. À l'époque où furent écrites ces relations, les Māppiḷḷa n'étaient sans doute pas encore sortis de leur obscure condition. On peut penser qu'ils furent d'abord mêlés aux milieux d'affaires juifs et chrétiens [119], puis qu'ils s'en différencièrent, peut-être après le sac de Kollam [120] par les Cōḷa et la désorganisation des guildes, en détournant le trafic commercial sur des ports mineurs dont ils allaient faire la fortune. Fortune difficile, sans doute, concurrencée bientôt par la reprise économique de Kollam. Relevée de ses ruines, cette cité inspirait, au XII[e] siècle, la description de Benjamin de Tudèle [121], et celles, plus lyriques, des grands poèmes malayalis [122]. À cette renaissance répondait celle du commerce chinois qui, sous l'impulsion des empereurs mongols, retrouvait son ampleur. Cette double prospérité éclipsa toutes les autres aux yeux de ceux qui, au cours des deux siècles suivants, laissèrent du Malabar des relations moins sommaires.

C'est à la fin du XIII[e] siècle, au moment où les Toscans et les Vénitiens, tant marchands que religieux, apparaissent dans ces régions, que l'on peut commencer à situer l'implantation des communautés islamiques ; les premiers, ils perçurent la présence de ces « Sarrasins », dont ils ne manqueront plus de noter l'influence croissante. En 1292-1293, Giovanni de Montecorvino en remarquait un grand nombre, pour la plupart établis sur la côte, parfois engagés comme archers, mercenaires dans les armées royales [123]. Cinq ans plus tard Marco Polo les rencontrait partout ; au Ma'bar (Coromandel), et particulièrement à Kāyal, où ils trafiquaient de chevaux avec Ormuz et l'Arabie [124] ; au

119. V. D'SOUZA, p. 42, pense qu'ils existaient au sein de l'*Anjuvaṇṇam*, qu'il suppose avoir été composé de membres étrangers à l'hindouisme.

120. A. S. MENON, *Kerala district Gazetteer, Quilon*, Trivandrum, 1964, p. 87, place l'attaque Cōḷa contre Kollam entre 1090 et 1102. N. SASTRI, p. 163, se contente d'y faire allusion sans la situer dans le temps.

121. *Voyayes de Rabbi Benjamin*, éd. J. P. BARATIER, Amsterdam, 1734, I, pp. 203-207.

122. *Unniachi charitam* et *Uṇṇuṇīlisandēsam* (ce dernier a été édité par M. R. Velu Pillai SASTRI, *Trivandrum*, 1949), cités tous deux par T. K. Velu Pillai PATE, *Travancore State Manual*, Trivandrum, 1940, II, p. 111, et A. S. MENON, p. 167. Il faut noter ici que Kollam, malgré sa richesse, ne semble pas avoir eu de marine au long cours. Odoric de PORDENONE (dans H. YULE et H. CORDIER, *Cathay and the way thither*, 4 vols., Londres, 1913-1916, II, p. 131), note que les jonques chinoises assuraient les transports entre Kollam et l'Extrême-Orient.

123. Lettre de Menentillus de Spolète à Bartolomeo di Santo Concordio, 1292 ou 1293, dans YULE, III, pp. 63-64. Cette lettre inspirée de Montecorvino, déplore les difficultés que connaissaient les chrétiens, qui semblaient supplantés par les musulmans.

124. Marco POLO, pp. 254-256, 274. Les propos de Marco Polo peuvent être rapprochés de ceux de Vassāf, dans ELLIOT et DAWSON, *The history of India, as told by its own historians*, Londres, 1867-1877, III, p. 33-34, qui note l'envoi, chaque année, de plusieurs milliers de chevaux originaires

tombeau de l'apôtre Thomas, qu'ils considéraient comme l'un de leurs prophètes, et qu'ils honoraient de leurs pèlerinages [125]; à Ceylan, où ils s'engageaient dans l'armée [126]; à Kollam, où Polo note l'existence des trois communautés, juive, chrétienne et islamique [127]. Le Malabar apparaît comme le carrefour entre le monde musulman et l'Extrême-Orient, « mais ce qui va vers Ponant, et que prennent dans leurs nefs les marchands qui vont vers Aden est ensuite porté à Alexandrie, mais ces nefs ne sont pas une pour dix qui vont au Levant, ce qui, comme, je vous l'ai dit, est une très grande affaire » [128].

Si l'on en croit ces témoignages littéraires, les sociétés musulmanes organisées n'apparaissent au Malabar qu'à partir du XIIIe siècle. Il est malaisé de critiquer ces informations, les inscriptions islamiques n'ayant pas été systématiquement inventoriées dans cette contrée [129]. Relevons toutefois l'existence, aux environs de Trichinopoly, de la sépulture de Sayyid Nathadvali, missionnaire musulman, que Nilakanta Sastri date des premières années du XIe siècle [130]; de la plaque de marbre de la mosquée de Chāliyam, consacrant la mémoire de 'Alī 'Abdullah, mort en H. 720/1320 [131]; et surtout de l'inscription de fondation de la mosquée de Māḍāyi, datée de H. 518/1124 [132], qui évoque la présence d'une communauté islamique assez nombreuse établie à cette date au Kōlāthunād.

Nous déplorons que des données trop souvent incertaines ne permettent pas de retracer les premières étapes de l'intégration d'éléments musulmans dans la hiérarchie de la société indienne. L'étude du contexte historique et religieux dans lequel elles se situèrent n'autorise que des hypothèses. Si l'on fait abstraction des légendes, ces communautés éparses n'apparaissent qu'au XIIe siècle, déjà suffisamment nombreuses pour avoir droit de cité et de culte. Au XIIIe siècle, elles animaient les ports de la côte, spécialisées dans l'exercice

---

d'Ormuz et des îles du Fârs et destinés au prince de Madurai. Sur les Tībī, marchands persans qui se livraient à ce commerce, cf. J. Aubin, « Les princes d'Ormuz du XIIIe au XVe siècle », dans *Journal Asiatique* (1953), aux pp. 90-98.

125. Marco Polo, p. 264.

126. *Id.*, p. 250.

127. *Id.*, pp. 276-277.

128. *Id.*, pp. 279-280.

129. Le dépouillement de l'*Epigraphia Indo-moslemica* laisse particulièrement apparaître la carence des relevés effectués dans l'Inde du Sud.

130. Logan, pp. 190-196; N. Sastri, p. 439.

131. V. Rangacharya, *A topographical list of the inscriptions of the Madras Presidency, collected till 1915*, Madras, 1919, vol. 2, p. 1043.

132. Cette inscription inventoriée par R. Sewell, *Lists of the antiquarian remains in the Presidency of Madras*, Madras, 1882, p. 242, n'a pas été transcrite.

du commerce maritime et du métier des armes. Ceci, à la veille des bouleversements qui, sous l'impulsion des sultans de Delhi, établiront un rapport nouveau entre l'Inde dravidienne et l'Islam.

Les invasions musulmanes du XIVe siècle et leurs conséquences politiques

En 1311, les peuples dravidiens, qui n'avaient connu de l'islam que les artisans d'une activité économique prospère, se heurtèrent pour la première fois à sa puissance politique. Les royaumes Hoysaḷa et Pāṇḍya furent envahis par une armée musulmane qui venue de Delhi, avait traversé toute la péninsule et ravagé la ville de Madurai. Elle était conduite par Malik Kāfūr, l'esclave favori du sultan ʿAlāuddīn Ḫilǧī qui, depuis le début du siècle, multipliait les raids sur le Deccan et se proposait de soumettre l'Inde entière. Poursuivant le même dessein, ses successeurs les sultans Tuġluq infligèrent périodiquement aux royaumes du Sud le passage d'armées dévastatrices, généralement anéanties par les pluies, les jungles et les résistances locales. Au cours de la campagne de 1323, le prince Ulugh Khan réussit cependant à s'emparer de Madurai et à ramener prisonnier à Delhi le roi Parākrama Pāṇḍya [133].

La capture des éléphants et des chevaux, l'esclavage imposé aux femmes étaient conformes aux mœurs guerrières. En revanche, la souillure des grands sanctuaires hindous, occupés par les troupes du sultan, le bris des idoles, le pillage des villages brahmanes, furent ressentis comme autant de scandales [134]. Ravivarma, roi du Vēṇād, accueillit dans les temples de Kollam les divinités soustraites à l'iconoclasme musulman. Le marasme qui régnait alors dans tout le pays tamoul lui permit d'étendre sa souveraineté au-delà du cap Comorin et d'annexer une partie du territoire des vaincus. La sécurité religieuse qu'il apportait à tous ceux qui lui étaient soumis justifiait le titre d'« Empereur du Sud » — *Dakṣina Bhōjarāja* — sous lequel il fut couronné à Kānchipuram [135].

L'émotion suscitée par les dégradations musulmanes provoqua, dans tous les États du Sud, un mouvement de renaissance hindouiste, dirigé essentiellement contre l'Islam. Ce mouvement se cristallisait autour des rājas de Vijaya-

133. Deux ouvrages ont éte consacrés à ces invasions : K. AYANGAR, *South India and her muhammadan invaders*, Oxford, 1921, et N. VENKATARAMANAYYA, *The early muslim expansion in South India*, Madras, 1942. Cf. aussi J. Duncan M. DERRETT, *The Hoysalas*, Londres, 1957, pp. 149-165 ; N. SASTRI, pp. 228-236 ; etc.

134. Cf. T. K. Velu Pillai PATE, *Travancore State Manual*, Trivandrum, 1940, II, p. 102.

135. *Epigraphia Indica*, 4, pp. 145-152.

nagar, qui édifiaient leur empire sur les ruines des royaumes démantelés, et groupaient sous leur protection la plupart des seigneurs du Maïssour, du Telinga et du Coromandel. Seuls, les rois du Vēṇād leur opposaient une résistance obstinée, jaloux de leur disputer le titre de défenseurs de l'hindouisme que les historiens du Travancore revendiquent pour eux aujourd'hui encore [136]. La domination du Vijayanagar s'accompagnait partout d'une recrudescence de l'influence des Brahmanes, principalement sous l'impulsion de Madhava, ministre de Bukka et de Harihara II, qui reprenait les principes de Śaṅkara et s'appliquait à recréer, autour du souverain, l'idéal du *Rājadharma* [137]. Le règne sacrilège des musulmans de Madurai favorisait une politique de croisade, qui fut tout d'abord dirigée contre eux [138]. Dans le même temps les princes du Deccan, convertis ou imposés par les sultans Tuğluq rejetaient la tutelle de Delhi, tout en demeurant fidèles à la foi islamique. Face au pouvoir naissant du Vijayanagar, ils se groupèrent autour de 'Alāuddīn Bahman Shāh, fondateur du royaume Bahmanī [139].

La croissance parallèle de ces deux puissances modifia sensiblement la carte politique de la péninsule. Leur antagonisme, déclaré dès le milieu du XIVe siècle, provoqua des guerres incessantes qui ravagèrent, autour de la forteresse de Raichur, les territoires situés entre la Krishna et la Tungabhadra. Ranimées durant plus de deux siècles, elles créèrent des besoins nouveaux. L'activité des ports fut accrue par une demande intérieure considérable. Les conflits exigeaient avant tout le renouvellement constant de la cavalerie. Le climat de l'Inde méridionale, qui ne permet pas aux chevaux de se reproduire [140], obligeait les belligérants à recourir aux élevages de Perse et d'Arabie.

---

136. T. K. Velu Pillai Pate, II, pp. 109-110.

137. Sur ce mouvement, cf. J. Filliozat, « Recherches sur les réactions hindouistes face à l'Islam », dans l'*Annuaire du Collège de France*, 1961-1962, p. 325. Renou, *Inde classique*, vol. 2, § 1394. Le *Rajadhārma* contient l'énumération des devoirs du roi. Il a fait l'objet de plusieurs recueils, dont le plus classique est le chap. 7 des Lois de Manu (*The Laws of Manu*, éd. G. Buhler, *o. c.*, pp. 216-252).

138. V. T. Mahalingam, « Two centuries of Madura (1334-1530) », dans *Proceedings of the VIIIth Indian Historical Congress*, s.l., 1945, pp. 196-205. Ibn Battūta (t. 4, pp. 192-198) s'était élevé contre les excès du sultan de Madurai, et notamment contre l'exécution du roi octogénaire Ballāla III Hoysala qui fut écorché, empaillé et exposé sur les murs de la ville (cf. aussi Derrett, *o. c.*, pp. 171-173). Les sultans de Madurai furent expulsés en 1365-1370 par Kumāra Kampana de Vijayanagar, qui partagea le pouvoir avec les descendants des Pāṇḍya (N. Sastri, *o. c.*, p. 266 ; H. R. Pate, *Gazetteer of the Tinnevelly district*, Madras, 1917, I, p. 58).

139. Sur la croissance de l'État Bahmanī, voir Wolseley Haig dans *Cambridge History of India*, III, p. 372-404 ; H. K. Sherwani, *The Bahmanis of the Deccan*, Hayderabad, 1953 ; R. C. Majumdar (ed.), *The Delhi Sultanate*, Bombay, 1960, chap. XI (par P. M. Joshi).

140. Marco Polo, p. 256, constatait qu'un couple de beaux destriers n'engendrait en Inde qu'un poulain aux pieds tordus. Il soupçonnait les marchands de ne pas empêcher les mauvaises habitudes alimentaires dont les chevaux étaient victimes, afin d'accroître leurs importations (*ibid.*,

Cette impérieuse nécessité fit la fortune de certains ports de la côte occidentale [141]. Les sultans Bahmanīs s'assurèrent la possession de Dabhol et de Goa. Les rājas de Vijayanagar, qui contrôlaient les échelles du pays canara utilisaient principalement Bhatkal et Honavar [142]; il ne semble pas qu'ils aient exercé sur les ports du Kerala une domination directe, mais leur puissance politique leur permettait de s'y imposer. Le trafic des chevaux, entre autres, était entre les mains des Nāvayat [143] et des Māppiḷḷa [144], seuls capables de négocier avec leurs coreligionnaires d'Arabie et d'Ormuz et surtout d'accompagner, à travers l'Océan Indien, des cargaisons qui exigeaient des soins constants.

Ainsi, la poursuite de leur lutte contre l'Islam contraignait les rois de Vijayanagar à recourir aux musulmans. Cette situation apparemment paradoxale s'explique par le fait que les castes dirigeantes ne confondirent pas en une même aversion les envahisseurs de Delhi et les Māppiḷḷa. Ces derniers ne paraissent pas avoir été sérieusement discrédités par les violences de leurs coreligionnaires. Il semble que l'attitude observée par les hindous à l'égard des musulmans n'ait été hostile qu'envers ceux qui imposaient la loi coranique, et détruisaient l'ordre brahmanique dont le rāja est traditionnellement le gardien [145]. Les Māppiḷḷa, intégrés progressivement dans la société indienne, avaient le souci de respecter « les antiques usages » des infidèles et ne prétendaient pas réformer la hiérarchie des castes; ils se proclamaient les sujets fidèles du prince, participaient à la défense de son royaume, et lui réservaient le droit de justice suprême. Ces règles de conduite, énoncées par Zaynuddīn [146], furent sans doute en usage dès l'origine. Le geste de « Chēramān Perumāl »,

---

p. 255). Il dénonçait le régime de viande et de riz auquel ils étaient soumis (*ibid.*, p. 260). NIKITIN, au XVe siècle, s'étonnera de les voir nourris de pois ou de *kichiri* bouillis dans le sucre et l'huile (dans MAJOR, 3e partie, p. 10).

141. L'antiquité du trafic des chevaux entre la Perse et l'Inde est attestée par Cosmas INDICOPLEUSTES, éd. MCCRINDLE, Londres, 1897, p. 372, et confirmée, en 1178 par CHOU KU-FEI (*Ling-wai-tai-ta*, cité par HIRTH et ROCKHILL, *Chau Ku-Jua*, St-Pétersbourg, 1912, p. 91, n. 16) puis par Marco POLO (o. *c.*, pp. 37, 117, 255-256, 260, 274, 296). Wang TA-YUAN, qui visitait Calicut en 1349 y remarquait de beaux chevaux d'Occident et notait que le marché serait mauvais sans ce trafic (W. W. ROCKHILL, « Notes on the relations and trade of China with the eastern archipelago and the coast of the Indian Ocean during the fourteenth century », dans *T'oung Pao*, vol. 16, 1915, p. 455.

142. « De todos regnos d'Arabia Petrea, d'Ormuz, da Persya, do regno de Cambaya traziam cavaltos a Guoa e daqui se espalhavam pera o regno de Daquem et de Narsimgua antigamente. Despois de Guoa ser tomada dos mouros avia Narsymgua cavallos por Baticala. » (PIRES, p. 375); Nikitin signale des chevaux à Dabhol (dans R. H. MAJOR, *India in the 15th century*, Londres, 1857, 3e partie, pp. 19-20). Cf. *Mare*, II, p. 169.

143. D'SOUZA, p. 52.

144. *Vide infra*, pp. 60-68.

145. L. DUMONT, *Homo hierarchicus*, Paris, 1967, p. 214.

146. ZAYNUDDĪN, pp. 32-33. Cf. au XVe siècle MA HUAN, p. 138.

renonçant à ses droits de souverain en devenant musulman marque symboliquement la séparation des domaines religieux et politique.

On peut tout au plus supposer que les invasions du début du XIVe siècle provoquèrent quelques réactions de disgrâce et de défiance à l'égard des Māppiḷḷa. Il est surprenant qu'Odoric de Pordenone [147] et Jourdain de Séverac [148], qui étaient tous deux au Malabar au moment même de la crise, n'y aient remarqué que des juifs et des chrétiens, alors que Giovanni de Montecorvino et Marco Polo avaient rencontré quelques années plus tôt de nombreuses communautés islamiques établies le long des côtes. Mais cette éclipse, s'il en fut, ne devait en aucune façon retarder leur croissance. Le tangérois Ibn Baṭṭūṭa, présent au Malabar en 1343, nous a laissé un témoignage précis qui nous permet de faire le point.

En confirmant l'ampleur de la présence chinoise, Ibn Baṭṭūṭa notait aussi les points où dominait l'influence islamique. À Calicut, treize jonques étaient amarrées. Le port, décrit ici pour la première fois et déjà jugé digne d'être « au nombre des plus grands de l'univers », était administré par un *shāh-bandar* musulman [149]. Pandarāni (Pantalayini-Kollam), qui comptait trois mosquées, servait de refuge aux jonques durant la mousson [150]. La mosquée de Kollam était la plus belle du Malabar [151], et les Chūliā, ou négociants musulmans, pour la plupart chiites [152], étaient considérés et respectés. On peut supposer que ces marchands, non contents de traiter avec ceux de la mer d'Arabie, avaient capté une grande partie de la clientèle chinoise.

À Ceylan, un tyran musulman était maître de Colombo [153]. Mangalor, port d'escale des marchands du Fârs et du Yémen, abritait quatre mille musulmans [154]. À Dharmapatam, ceux-ci étaient protégés par le roi, dont un ancêtre

147. Odoric de Pordenone (*c.* 1321-1322) dans Yule, *Cathay*, II, p. 129-136.

148. J. Jourdain de Séverac (*c.* 1330), *Mirabilia descripta*, éd. Yule, Londres, 1863, remarque seulement que le roi de Bhatkal est « sarrasin » (p. 41). (Sur sa mission, cf. J. Richard, « Les missionnaires latins dans l'Inde au XIVe siècle », dans *Studi Veneziani*, 12, 1970, pp. 231-242.)

149. Ibn Battūta, IV, p. 185.

150. Ibn Battūta, IV, pp. 88-89. En 1349, le chinois Wang Ta-Yuan vantait la prospérité de Calicut, port principal de l'« Océan occidental » (Rockhill, *l. c.*, p. 454).

151. Ibn Baṭṭūṭa, IV, p. 88.

152. Ibn Baṭṭūṭa, IV, p. 100. Chūliā, nom donné, à Ceylan et au Malabar, à certains musulmans chiites, et par extension aux musulmans en général (*Hobson-Jobson*, p. 207). À propos des musulmans de Kollam, Giovanni di Marignolli, qui visitait la ville en 1346-1347, notait que ce n'étaient pas les « sarrasins » qui étaient propriétaires du poivre, mais les chrétiens de Saint Thomas (Yule, *Cathay*, III, p. 257).

153. Ibn Baṭṭūṭa, IV, p. 100. En 1347 Marignolli reste prisonnier durant quatre mois d'un tyran musulman de Ceylan (Yule, *Cathay*, III, p. 231).

154. Ibn Baṭṭūṭa, IV, p. 80.

s'était jadis converti à l'islam [155]. À Bārkūr, Basrūr Eli, Valarpaṭṭaṅam, Ibn Baṭṭūṭa signale les mosquées [156], précise l'origine des notables, soulignant ainsi les responsabilités confiées à cette époque aux musulmans étrangers. Le *shāh-bandar* de Calicut venait de Bahreyn [157], celui de Kollam d'Irak [158], le cadi de Pantalayini-Kollam venait de l'Oman [159], celui de Kollam de Qazvin [160], en Perse.

Tout en constatant l'influence croissante prise par les musulmans dans les milieux mercantiles, Ibn Baṭṭūṭa ne dissimulait pas l'attitude observée à leur égard par la majorité hindouiste. La considération éveillée par leurs richesses était, dans certains milieux, nuancée par le mépris attaché à une puissance toute temporelle. À « Bodhfattan » notamment, l'hostilité déclarée des Brahmanes les rejetait dans les faubourgs de la ville, où la mosquée servait d'abri aux étrangers [161]. Partout ailleurs leur présence soulevait des réserves, plus motivées sans doute par des contraintes socio-religieuses que par des raisons politiques. « La coutume des idolâtres dans le pays de Malabar, c'est qu'aucun musulman n'entre dans leurs maisons, ni ne mange dans leur vaisselle. Quand un de ceux-ci entre dans une localité de ce pays, où il ne se trouve aucune maison appartenant à des musulmans, les infidèles lui font cuire des aliments, les lui servent sur des feuilles de bananier et versent par-dessus les condiments. Les chiens et les oiseaux mangent le reste. Dans toutes les stations du chemin qui traverse le Malabar, il y a des maisons de musulmans chez lesquels logent leurs coreligionnaires, qui vendent à ceux-ci toutes les choses dont ils ont besoin. Ces gens-là leur font cuire les aliments. Sans ce secours aucun musulman ne voyagerait dans cette contrée (...) Nous rencontrions pendant la nuit sur la route des infidèles qui, dès qu'ils nous voyaient, se détournaient du chemin, jusqu'à ce que nous eussions passé. Les musulmans sont les gens les plus considérés dans ce pays-là, si ce n'est que les indigènes, ainsi que nous l'avons dit, ne mangent pas avec eux et ne les font pas entrer dans leurs maisons. » [162]

---

155. IBN BAṬṬŪṬA, IV, pp. 84-86. L'identification Dehfattan-Dharmapatam est donnée par YULE avec réserves (*Cathay, IV*, p. 76).

156. IBN BAṬṬŪṬA, IV, p. 77-82.

157. *Ibid.*, p. 89. Ibn Baṭṭūṭa ajoute que le Samorin recrutait des musulmans à Ormuz et à Qatīf (*ibid.*, p. 104).

158. *Ibid.*, p. 100.

159. *Ibid.*, p. 88.

160. *Ibid.*, p. 100.

161. *Ibid.*, p. 87. « Bodhfattan » n'est pas identifié. Peut-être s'agit-il de Pudupattanam, au sud de Mahé ; COSMAS (éd. MCCRINDLE, p. 367) citait un « Poudopatana » parmi les ports du Malabar.

162. IBN BAṬṬŪṬA, *ibid.*, pp. 72-74. Au XII^e-XIII^e siècle, une relation chinoise rapportait déjà que « quand les Arabes étrangers venaient dans ce pays, on leur donnait des sièges en dehors des portes et on les logeait dans des maisons séparées meublées avec des lits et des ustensiles » (HIRTH et ROCKHILL, *Chau Ju-Kua*, St.-Pétersbourg, 1911, p. 97).

En dépit de ces réticences, la prospérité des communautés musulmanes du littoral était assurée par les positions prises par l'Islam dans l'Océan Indien. De l'Afrique Orientale à l'Insulinde, les colonies arabes et persanes éparses le long des côtes s'étaient généralement développées grâce à leur activité propre, et à l'exploitation des trafics maritimes qui les liaient entre elles. Cet essor était indépendant de la fortune du Califat, alors à son déclin, mais allait être amplifié par l'expansion de l'islam en Inde même. Les conquêtes des sultans de Delhi, avant de toucher les royaumes du Sud, avaient soumis le Bengale au début du XIIIe siècle, et le Gujarat en 1297. Malgré le pillage de leurs ports, ces deux pays avaient bientôt retrouvé leur puissance économique, animée par la masse des nouveaux convertis. Leurs marchands de mer établirent, au cours du XIVe siècle, des relations de plus en plus intenses avec les ports de l'Afrique Orientale et de l'archipel insulindien. Ainsi, le même mouvement qui avait jadis porté le bouddhisme outre-mer propageait la foi islamique, et suscitait la conversion des souverains locaux.

À Sumatra, les guildes tamoules, encore toutes puissantes au XIe siècle, furent bientôt surclassées par les marchands bengalis. Les noms musulmans apparaissent pour la première fois dans le nord de l'île dans la première décade du XIIIe siècle, au moment même où Samudra — Pasè et Pidië commençaient d'exporter le poivre, et de concurrencer les ports du Malabar. Ces deux cités furent en Insulinde les têtes de pont de l'islam, répandu à la faveur des activités que les musulmans de toute origine développaient dans les villes. Le rôle joué par ceux du Malabar et du Coromandel, que l'on déplore de ne pouvoir préciser ni localiser[163], s'éclipse devant l'action des Gujaratis qui écoulaient leurs cotonnades en les troquant contre les épices et les métaux de l'archipel, et parvenaient à pénétrer la plupart des marchés. À ces échanges à base de textiles, pratiqués de longue date par les marchands du golfe du Bengale, s'ajoutaient ceux des produits d'Occident apportés de Cambaye et négociés contre ceux de la Chine. Dans ce but, les Gujaratis trafiquaient dans les ports de Java, peuplés de colonies chinoises qu'attirait la prospérité du royaume de Majopahit. Alors que s'affirmait la puissance musulmane de Sumatra, Majopahit dominait la majeure partie de l'archipel — Java, Bali, Sunda, quelques échelles de Bornéo — et imposait son influence jusqu'à Banda et aux Moluques. Encore hindouiste au début du XVe siècle, Java n'en était pas moins touchée par le prosélytisme des musulmans du Bengale, de l'Inde méridionale et de Sumatra, et de ceux de Cambaye auxquels se joignaient les Arabes et les Persans embarqués sur leurs navires[164] ; tous assu-

163. Nous renvoyons ici à Mme MEILINK-ROELOFSZ, *Asian trade and European influence in the Indonesian archipelago 1500-1630*, La Haye, 1962, pp. 13-26.

164. Sur leur présenee, cf. G. E. MORRISON, « The coming of Islam in the East Indies », in *JRAS, Malayan Branch*, 14/1, 1951, pp. 28-37.

raient là, comme partout ailleurs, leur emprise économique en créant dans chaque port une communauté de croyants [165]. Tuban, première convertie, resta fidèle à Majopahit, mais la plupart des autres cités côtières devenaient autonomes au fur et à mesure qu'elles étaient gagnées à l'islam.

En chassant les pirates de Palembang (1377), et en libérant l'accès de la péninsule malaise [166], Majopahit avait préparé la fortune de Malacca et hâté sa propre décadence [167]. La situation de cette nouvelle cité, « cabo de mouçoees, primcipio doutras » [168], au point de rencontre des vents de l'Océan Indien et de la mer de Chine, attirait naturellement les navires ; les marchés épars dans l'archipel s'y regroupèrent au cours des dernières années du XIVe siècle. Ce carrefour épargnait notamment aux Chinois et aux Gujaratis le cabotage à travers les îles, puisqu'ils trouvaient à Malacca les marchandises de tout l'Orient et de tout l'Occident [169].

Au début du XVe siècle, en rejetant la tutelle de Delhi, le Gujarat acquit une autorité nouvelle. La conversion à l'islam du rāja de Malacca [170] acheva de donner aux musulmans le contrôle de la route des épices. Ces deux événements n'intéressèrent pas seulement le monde malais, mais le domaine indien tout entier. Les Māppilla du Kerala devinrent largement tributaires de l'hégémonie commerciale du Gujarat ; leur promotion dans la société mercantile fut acquise dès le moment où les principaux trafics de l'Océan Indien tombèrent aux mains des musulmans. Elle fut notée dans les relations des voyages que les Chinois entreprirent entre 1403 et 1433. Envoyés à sept reprises dans l'« Océan occidental », les « navires à joyaux » conduits par Cheng Ho n'étaient pas seulement en quête de richesses, mais témoignaient du souci de la Chine de demeurer présente dans ces contrées et de recevoir le tribut des principales cités côtières [171]. Il est remarquable qu'à cette occasion, les deux chefs

165. MA HUAN, *Ying-yai Sheng-lan. The overall survey of the Ocean shores (1433)*, éd. J. V. G. Mills, Cambridge, 1890, p. 193, place les « étrangers occidentaux » en tête des trois principales classes sociales de Majopahit, les Chinois occupant le second rang. Encore ces derniers devaient-ils compter beaucoup de convertis, car ils suivaient les pratiques islamiques, les jeûnes et les pénitences.

166. MEILINK-ROELOFSZ, p. 22.

167. Geresik, l'un des principaux ports de Java était depuis un siècle abandonné par les Gujaratis lorsque Tomé Pires écrivait que l'on y voyait encore les vestiges de leurs navires (p. 369)

168. PIRES, p. 509.

169. *Id.*, pp. 452-453. Sur les débuts de Malacca, cf. MEILINK-ROELOFSZ, *o. c.*, pp. 27-35.

170. L'inscription de Trenganu, que l'on suppose dater de 1326-1327, est le plus ancien document relatif à l'islamisation de l'Insulinde (COEDÈS [cité *supra*, n. 38], p. 338). La conversion du rāja de Malacca fut provoquée par les pressions du sultan de Pasè (PIRES, II, pp. 473-475).

171. Sur le sujet, cf. maintenant la traduction annotée de MA HUAN procurée par J. V. G. MILLS. Cf. encore PELLIOT, « Les grands voyages maritimes chinois au début du XVe siècle », dans *T'oung Pao*, 30, 1933, pp. 237-452.

musulmans de Calicut aient reçu de la cour de Chine des présents et des distinctions honorifiques [172]. Ces faveurs étaient justifiées par le fait qu'ils dirigeaient toutes les affaires du pays, qui comptait vingt à trente mosquées. La société de Calicut apparut aux Chinois divisée en cinq groupes, dans lesquels les musulmans occupaient le premier rang, devant les Nāyar et les Chetti [173]. Ceux de Cochin avaient conquis la seconde place — après les Nāyar — alors que la ville était pour la première fois reconnue comme une place d'importance [174], héritière de Cranganor qu'une crue du Periyar avait naguère envasée [175].

Ainsi, à la veille de l'arrivée des Portugais, pouvons-nous reconnaître la position des *Mouros* auxquels ils furent affrontés. Le bloc brahmanique de l'Inde dravidienne apparaît à la fin du XVe siècle, entièrement investi par l'Islam ; mais alors qu'il se heurtait, au nord, à une puissance continentale ennemie, il était entouré par ailleurs par des communautés islamiques de marchands de mer, que nous verrons plus occupés à le servir qu'à le combattre.

II. LES COMMUNAUTÉS ISLAMIQUES AU DÉBUT DU XVIe SIÈCLE

Les dernières années du XVe siècle marquent l'apogée de la puissance des musulmans du Kerala. Nous devons aux Portugais d'avoir fixé ce moment de l'Histoire, tant par les observations qu'ils ont fidèlement consignées que par les expériences de leur vie quotidienne. Encore devrons-nous limiter notre étude aux documents datant de la première décade du XVIe siècle, c'est-à-dire avant que les entreprises d'Albuquerque ne modifient la situation politique et les circuits économiques traditionnels [176].

---

172. MA HUAN, p. 140 ; PELLIOT, *l. c.*, p. 411.

173. MA HUAN, p. 138. Cette échelle sociale ne correspond évidemment pas à la hiérarchie des castes ; mais il est significatif qu'elle ait été établie par les observateurs chinois d'après les apparences, et limitée aux groupes sociaux qu'ils avaient fréquentés.

174. MA HUAN, pp. 132-137.

175. En 1341, date d'origine de l'ère Pudiyaveppu de Cochin. Cette catastrophe provoqua non seulement la décadence de Cranganor, mais eut pour effet de rendre la lagune de Cochin plus accessible aux navires (*Imperial Gazetteer of India*, Oxford, 1908, vol. 10, p. 354). Le vénitien Nicolo de' Conti, qui parcourait l'Asie à la même époque (1414-1439) fait aussi mention de Cochin (MAJOR, 2e partie, p. 19) et de Calicut, « marché de l'Inde entière » *(ibid.*, p. 20), mais intéressé surtout par l'histoire naturelle et les mœurs du pays, il ne donne aucun détail sur la présence des musulmans.

176. Dans la mesure où ils décrivent des traditions ou mentionnent les événements du passé, nous aurons cependant recours à des textes plus tardifs ; à ceux de Duarte Barbosa et de Tomé Pires qui composèrent tous deux leurs œuvres aux environs de 1515, et aux indications fournies par Gaspar Correia, particulièrement attentif aux coutumes des autochtones.

Les témoignages portugais toutefois ne font que confirmer et développer les relations de ceux qui, au cours du XVe siècle, soulignèrent la croissance des communautés musulmanes. Sans préjugé de foi ni de nation, le chinois Ma Huan [177], le persan Samarqandī [178], le russe Nikitin [179], les italiens Nicolo de' Conti [180] et Girolamo da Santo Stefano furent unanimes à reconnaître l'emprise de l'Islam sur les cités côtières du Malabar. Les uns et les autres nous permettront d'en définir les principaux caractères.

La situation politique

Si la communauté musulmane était alors assez dense pour paraître majoritaire à certains voyageurs, il est remarquable qu'elle n'ait jamais nulle part exercé de fonctions politiques. Ce fait, loin d'exclure des influences sur lesquelles nous reviendrons plus loin, souligne le respect d'un *modus vivendi* arrêté de longue date. Zaynuddīn insiste sur les conventions établies qui faisaient obligation aux musulmans d'être les sujets du prince légitime [181].

Quatre principaux souverains regroupaient autour d'eux des seigneurs de moindre importance. Le Samorin de Calicut avait la plus grande puissance temporelle, mais la famille royale du Vēṇād l'emportait sur lui en prestige [182]. Le rāja du Kōlāthuṇād, qui était allié à cette dernière, veillait sur les marches du Nord [183]. Bien qu'indépendant, le roi de Perumpadappuṇād occupait une position inférieure, due sans doute à la prospérité plus récente de ses domaines, et à certaines contraintes que lui avaient valu sa rivalité avec le Samorin [184]. Les auteurs portugais désignaient ces royaumes par le nom de leurs villes principales : Calicut, Kollam, Cananor et Cochin.

---

177. MA HUAN, pp. 132-46.

178. Dans MAJOR, 1e partie, pp. 13-20.

179. *Ibid.*, 3e partie, p. 20.

180. *Ibid.*, 2e partie, pp. 6-20. Texte italien dans M. LONGHENA, *Viaggi in Persia, India e Giava di Nicolo di Conti, Girolamo Adorno e Girolamo da Santo Stefano*, Milan, 1962, pp. 11-241.

181. ZAYNUDDĪN, p. 32.

182. Les princes du Vēnād prétendaient descendre des empereurs Cēra, ce qui est discuté par les auteurs contemporains, *vide supra*, p. 17, n. 69.

183. Sur l'alliance des Kōlāthiri du Nord et du Sud, voir notamment LOGAN, pp. 238-239. Sur les traditions royales du Kōlāthunād, cf. G. BOUCHON, *Mamale de Cananor, un adversaire de l'Inde portugaise (1507-1528)*, Genève-Paris, 1975, pp. 34-36.

184. CASTANHEDA, I/1-40, p. 89 et I/1-41, p. 90. Selon Duarte Barbosa, le roi de Cochin n'était même pas considéré comme souverain avant l'arrivée des Portugais. Il n'avait ni le droit de battre monnaie, ni celui de couvrir de tuiles le toit de son palais, et devait au Samorin un tribut annuel d'éléphants (BARBOSA, II, pp. 94-95). Cette question a éte discutée par Achyuta MENON, qui analyse les causes des conflits entre Cochin et Calicut, *Cochin State manual*, pp. 38 et 42-44.

L'incohérence des relevés épigraphiques, dont la synthèse n'a jamais été faite, ne permet pas de définir les limites territoriales de ces États. Par ailleurs les guerres brèves, mais incessantes, que se livraient les seigneurs rivaux, les villes prises et reprises, l'inconstance des liens de dépendance empêchent de fixer la carte politique du Kerala à la veille de l'arrivée des Portugais. Les précisions que ceux-ci nous apportent sont limitées aux villes côtières et aux événements auxquels ils furent mêlés. Grâce à eux, on peut cependant esquisser une mise en place, en utilisant comme point de repère le cours des principales rivières. Au nord, les terres soumises au Kolattiri étaient comprises entre la Nileśvaram et la rivière de Tellicherry [185] ; la zone d'influenee du Samorin s'étendait depuis la rive gauche de cette même rivière jusqu'au royaume de Cranganor, que lui disputait le roi de Cochin [186]. Celui-ci dominait la région des lagunes qui joignaient le cours du Periyar au lac de Vembaṇād. La famille royale du Vēṇād se partageait le gouvernement des provinces de Kollam et du cap Comorin, qui couvraient un territoire englobant toute la partie méridionale du pays tamoul, jusqu'au delta de la Tambraparni [187].

Autour de chacun de ces rois gravitaient les rājas, les *accan* et les *kaimal* de seigneuries mineures, alliés par le sang, *achenmar* ou tributaires [188]. Il est malaisé de préciser la nature des liens de dépendance qui unissaient par exemple, le rāja de Tanor au Samorin, ou celui de Porakkad au roi de Cochin ; plus difficile encore de démontrer que les rājas de Kayan Kullam et de Travancore étaient de la race des princes du Vēṇād. La loi dynastique, matrilinéaire, portait à la souveraineté suprême l'aîné mâle de toutes les branches réunies, mais n'empêchait pas les rois de favoriser leurs enfants et de leur faire don de provinces entières. Ces lignées parallèles provoquaient la fragmentation des royaumes et les conflits soulevés par d'interminables contestations.

Au delà de ces divisions, le Malabar subissait alors l'influence de deux puissances extérieures. À la domination politique du Vijayanagar répondait

185. Nous nous référons ici à Duarte Barbosa (II, p. 82), qui fut de 1503 à 1546-1547 secrétaire-interprète à la *feitoria* de Cananor ; il devait mieux connaître le Kōlāthunād que Tomé Pires (p. 359) qui n'y passa que quelques semaines et qui fixe ses limites méridionales aux ports riverains de la Mahé.

186. Pires, p. 360 ; Barbosa, II, pp. 88-89 ; Achyuta Menon, *o. c.*, p. 46.

187. C'est-à-dire l'héritage de Ravivarma (*vide supra*, p. 46). Ces limites sont données par Barbosa (II, pp. 122-124) et Pires (II, p. 361) qui mentionnent Kāyal comme la dernière place du royaume, sur la côte de Coromandel.

188. Les *achenmar* avaient une indépendance relative, et le droit de guerre privée (P. K. S. Raja, *Mediaeval Kerala*, Annamalai, 1953, p. 65). Sur les seigneurs du Kerala, cf. G. Schurhammer, « Malabar kings and lords », dans *Kerala Society Papers*, 4, 1930, pp. 222-223, Achyuta Menon, *o. c.*, pp. 201-202, et P. K. S. Raja, *o. c.*, pp. 60-75. Sur les liens de Kayan Kullam et du Vēṇād, et les différentes branches de la famille royale du Vēṇād et du Travancore voir A. S. Menon, *Kerala district Gazetteer, Quilon*, Trivandrum, 1964, pp. 89, 99-100.

l'hégémonie commerciale du Gujarat. Le caractère différent de leurs activités respectives s'étaient conjugués pour donner à l'Inde péninsulaire un équilibre qui dura près de trois siècles, jusqu'à ce qu'ils sombrent l'un et l'autre, à sept ans d'intervalle, dans les bouleversements qui accompagnèrent les conquêtes des empereurs Moghols [189]. Malgré les crises dynastiques qui l'affectaient, le Vijayanagar ne laissait pas de manifester sa présence aux frontières du Kerala [190] ; ses souverains intervenaient dans les affaires du Kōlāthuṇād [191] et inspiraient au Samorin une crainte respectueuse [192]. Seuls les princes de Kollam osaient les affronter en une guerre ouverte, et leur disputer la domination du pays tamoul [193]. L'influence du Gujarat s'exerçait par le truchement des communautés mercantiles, et principalement par ces musulmans que nous allons maintenant tenter de saisir dans l'exercice de leurs activités.

La vie économique et les sociétés mercantiles

Nous ne reviendrons pas ici sur la description détaillée de la « route des épices », maintes fois étudiée, notamment par W. Heyd [194], et plus récemment par Mme M. A. Meilink-Roelofsz et M. V. Magalhães Godinho. Tout en renvoyant le lecteur à leurs excellents ouvrages, comment ne pas rappeler l'essentiel des activités économiques dont les musulmans etaient les principaux animateurs ?

Le commerce extérieur de l'Inde faisait partie du vaste courant d'échanges connu sous le nom de « route des épices ». Ces épices, principalement recueillies dans l'archipel insulindien, étaient centralisées à Malacca, où les jonques chinoises apportaient à leur tour les soieries, les métaux, les porcelaines et les drogues de l'Extrême-Orient. Le fait que les marchands venant des rivages occidentaux de la mer d'Oman gagnaient difficilement Malacca en une seule mousson, causa la fortune des ports de Kerala et celle des armateurs du

189. Le royaume de Vijayanagar fut écrasé par une ligue musulmane à la bataille de Talikota (1565) et le royaume du Gujarat fut conquis par l'empereur Akbar en 1572-1573.

190. Selon Duarte BARBOSA, I, p. 199, la barrière des Ghâtes aurait été le seul obstacle à l'annexion du Kerala par le Vijayanagar.

191. Cf. notre travail cité *supra*, note 183, *Mamale de Cananor*.

192. Dans MAJOR, 1e partie, p. 19.

193. BRÁS, I/3 ; CASTANHEDA, I/61, p. 120. Le Vēṇād, finalement vaincu à la bataille de la Tambraparni en 1532, dut céder au Vijayanagar les territoires situés à l'est du cap Comorin (A. S. MENON, *Kerala district Gazetteer, Quilon*, Trivandrum, 1964, p. 111 ; PATE, *Gazetteer of Tinnevelly district*, Madras, 1917, I, p. 58).

194. W. HEYD, *Histoire du commerce du Levant au Moyen Âge*, 2 vols., Leipzig, 1885-1886.

Cambaye. Ces derniers étaient favorisés par leur position géographique qui leur permettait des liaisons relativement rapides avec les principaux ports de l'Océan Indien. « Cambaye étend ses deux bras, écrivait Tomé Pires, l'un saisit Aden et l'autre Malacca » [195]. Les vaisseaux quittaient le Gujarat en janvier pour la péninsule malaise et revenaient en mai, après avoir entreposé une partie de leur cargaison dans les villes côtières du Malabar. Là, les négociants du Moyen-Orient, venus en septembre avec la mousson du sud-ouest trouvaient à la fois les marchandises de Malacca, le poivre, le gingembre et les épices locales. Ils apportaient avec eux les produits de l'Europe et du bassin méditerranéen — particulièrement les métaux et le numéraire. Ils empruntaient, au retour, deux voies différentes. L'une gagnait les rives de la Mer Rouge, Aden et Djeddah d'où les caravanes partaient pour les marchés d'Egypte et de Syrie ; l'autre aboutissait à Ormuz et à Basra, et rejoignait par voie de terre les échelles du Levant que fréquentaient les galées de Venise [196].

Ce bref schéma ne prétend pas décrire l'ampleur, ni détailler la complexité d'un tel mouvement d'échanges, mais plutôt permettre de situer les activités propres au Kerala. Ainsi, l'hégémonie des négociants du Gujarat n'excluait pas les voyages qu'entreprenaient pour leur compte les hommes d'affaires malabars. Ceux de Calicut semblent avoir été plus directement liés au trafic du Cambaye, qui avait établi dans leur ville des agents commerciaux et de vastes entrepôts. Peut-être est-ce à cette association avec le Cambaye que Calicut devait d'être devenu le principal relais de Malacca [197] et d'être axé, plus que les autres ports, sur l'exportation des épices outre-mer.

Les chercheurs se sont penchés plus volontiers sur les productions du Kerala et sur sa participation aux échanges mondiaux que sur ses autres activités commerciales [198]. Celles-ci, essentielles pour l'histoire de l'Inde péninsulaire, nous sont révélées par les textes portugais. Elles mettent en lumière le rôle économique des Māppiḷḷa, mais aussi leur situation à l'égard des communautés marchandes ; dans une perspective plus vaste, elles éclairent certains aspects de la vie politique.

Le commerce des vivres animait tous les ports du littoral. Les produits du cocotier, comme les récoltes des jardins, ne suffisaient pas à nourrir les peu-

195. Pires, p. 367.

196. Joseph de Cranganor, dans *Paesi ritrovati*, chap. 240-241 ; Greenlee, pp. 111-112 ; Barbosa, I, pp. 154-157 ; II, pp. 173-175 ; Pires, II, pp. 368-370.

197. Pires, p. 369.

198. L'ouvrage de A. Appadorai, *Economic conditions in Southern India, 1000-1500*, Madras, 1936, est surtout consacré à l'étude de l'économie des pays du Deccan, du Maïssour et du Coromandel.

ples du Kerala [199] que les Chinois accusaient d'être trop indolents pour cultiver le riz [200]. Cette disposition naturelle, jointe sans doute à des difficultés d'ordre agricole, les maintenait dans la dépendance économique du Vijayanagar. Comme nous l'avons déjà dit, cet empire ne devait pas sa puissance à la seule force de ses armes, mais à la possession des terres nourricières du bassin de la Kāviri [201]. Celles-ci, ensemencées chaque année par ordre du roi, étaient soigneusement exploitées et lui rapportaient des droits considérables payés en monnaie d'or [202]. Les routes du riz empruntaient le cours des principales rivières, qui, depuis le château d'eau du Maïssour, coulaient vers le pays canara, le Kerala et le Coromandel. Au creux de leurs embouchures, les ports de Banda et de Mirjān, d'Honavar, de Bhatkal, de Bārkūr, de Basrūr, de Mangalor et de Kumblah [203] accueillaient les flottilles des marchands du Malabar, chargées de noix de coco, d'huile et de vin de palme [204]. Le riz qu'elles prenaient en échange était de qualités différentes [205]. Celui de Bhatkal était blanc [206], et recherché par une clientèle de riches notables, de musulmans et d'étrangers [207]; celui de Mirjān, d'Honavar et de Mangalor était noir [208], et consommé par le commun des habitants; celui de Basrūr et de Bārkūr était troqué contre le cuivre [209]. Les négociants de Cananor et de Dharmapatam prenaient à ce trafic une part importante et ravitaillaient notamment les îles Maldives [210] et Calicut [211]. De Tanor au cap Comorin, les marchands Māppilla de Cochin dominaient un autre circuit du riz, en provenance du Coromandel [212], de l'Orissa, du Bengale et de Sumatra [213]. Un certain Mame Marakkar avait armé une vingtaine de vaisseaux qui l'allaient quérir sur la côte orientale. Le

199. Le manque de riz est souligné notamment par Pires, II, p. 368 et Correia, I, p. 428.

200. Rockhill, dans *T'oung Pao*, 16, 1915, pp. 446, 448-449; Appadorai, *o. c.*, I, p. 188.

201. Cf. *Mare*, I, 1971, pp. 71-72.

202. Correia, I, pp. 428-429, les estime à « un million d'or » sans préciser à quelle monnaie il se réfère.

203. Barbosa, I, pp. 170, 184-196.

204. *Ibid.*

205. Barbosa, I, p. 192, distingue quatre qualités de riz: *giraçal*, *açal*, *quavagas* et *pachary*, que Appadorai (*o. c.*, I, p. 183) renonce à identifier.

206. Barbosa, I, p. 187.

207. Correia, I, p. 430.

208. Barbosa, I, pp. 184-185, 195.

209. *Id.*, I, p. 197.

210. Sur les rapports entre Cananor et les Maldives, voir notre travail cité *supra*, note 183, *Mamale de Cananor*.

211. Gaspar Pereira à D. Manuel, de Cochin, 30.XII.1505, *CA*, II, p. 361.

212. Pires, p. 358; Correia, I/1, p. 430.

213. Selon Pires, *ibid.*, cette portion du Malabar recevait le riz du Telinga selon les sources chinoises, Calicut recevait le riz d'Orissa et Kollam du Bengale (Rockhill, *l. c.*, pp. 448-449, 454).

riz du Coromandel coûtait quatre fois moins cher que celui du pays canara ; il était acheminé par de petits bateaux plats (*tone*) à travers les lagunes et les villages de l'intérieur où les agents de Mame Marakkar le troquaient contre le poivre. Il se conservait mal, et le ravitaillement devait être constamment renouvelé [214]. À la belle saison, les pagueres et les almadies cabotaient le long du rivage, et le portaient jusqu'aux parages de Calicut [215]. Cette denrée essentielle était le plus souvent accompagnée de sucre, cultivé surtout en terre canara [216], de légumes secs du Gujarat et du Deccan [217], ou de fruits originaires des contrées méridionales [218] ; le poisson, fumé ou séché au soleil, était importé des Maldives par les marchands de Cananor [219].

L'importance attachée à la constitution d'un trésor [220], tant par les princes que par les marchands, donnait au commerce des pierres et des métaux précieux un volume considérable. Les diamants étaient extraits au Vijayanagar et au Berar [221]. Ceylan, « où croissent les joyaux » [222], déversait sur les marchés de Calicut les rubis, les saphirs et les émeraudes. Les pierres plus communes, cornalines du Gujarat, zircons, œils de tigre, améthystes, étaient travaillées par les artisans du Malabar [223]. Les perles de Ceylan et d'Ormuz étaient plus recherchées que celles de Kāyal [224]. Les gemmes les plus rares étaient acquises par les souverains : ceux du Malabar apparurent aux Portugais parés comme

---

Selon Francisco de Albuquerque, le riz de Sumatra nourrissait tout le Malabar et venait lui-même de Java (Dal Bocchier, « L'itinerario indiano di Francisco dal Bocchier del 1518 », in *Atti della Academia Nazionale dei Lincei*, serie 8, Classe di Scienzi morale, storiche e filologiche, vi, 1951, pp. 243-244).

214. Correia, i, p. 430.

215. Correia, i/1, p. 301-302. Duarte Barbosa, ii, p. 125, note que lors des années de famine, les marchands du Malabar ravitaillaient à leur tour le Coromandel, sans doute avec le riz provenant des ports canara. Ils recevaient alors en échange des cargaisons d'esclaves.

216. Varthema, *Les voyages de Ludovico di Varthema*, trad. Balarin de Raconis, éd. C. Schefer, Paris, 1888, p. 137 ; Barbosa, i, p. 187 ; Dal Bocchier, p. 242.

217. Barbosa, i, p. 156.

218. Varthema, *Les voyages de Ludovico di Varthema*, trad. Balarin de Raconis, éd. C. Schefer, Paris, 1888, pp. 177-181, 197.

219. Cf. notre travail cité *supra*, note 183, *Mamale de Cananor*.

220. Varthema/Schefer, p. 175, parle du trésor du roi de Calicut ; Castanheda, ii/16, p. 246, de celui du roi de Vijayanagar ; sur les pierres précieuses à Vijayanagar, cf. Barbosa, i, pp. 202-203.

221. Dal Bocchier, p. 242 ; Barbosa, i, p. 221 ; Conti dans Major, 1e partie, pp. 29-30. Sur les diamants de Vijayanagar, cf. l'étude de K. Aiyangar, dans *Ancient India*, Poona, 1941, i, pp. 526-542.

222. Varthema/Schefer, p. 201.

223. Barbosa, i, p. 200.

224. Sur le trafic des perles de Djolfar et de Bahreyn à Ormuz, cf. Barbosa, i, pp. 73, 81, 93-94. Sur les perles de Kāyal, *ibid.*, ii, p. 124 ; Varthema/Schefer, p. 197 ; Dal Bocchier, p. 243 ; et les études de H. R. Pate, *Gazetteer of Tinnevelly district*, Madras, 1917, i, p. 229-232, et de M. S. Arunachalam, *The history of pearl fishery of the Tamil coast*, Annamalai, 1952.

des châsses. À ces pierreries s'ajoutaient les richesses en numéraire, dont les princes et les hommes d'affaires étaient également avides. Le chapitre consacré par M. V. Magalhães Godinho au gouffre de l'Océan Indien révèle à quel point les monnaies d'or et d'argent de l'Occident étaient prisées en Inde[225]. À la fin du XVe siècle, les ashrafis d'Égypte et les ducats vénitiens, les larins de Perse[226] dominaient les marchés. L'on ne troquait en Inde que les produits d'usage courant. Le poivre était, de toute antiquité, exporté contre de l'or[227]; et c'est de l'or que réclamera le Samorin de Calicut à Vasco da Gama, — six cents ashrafis que les marchands avaient coutume de lui verser avant leur départ[228].

Ce même or commandait certains échanges, particulièrement celui des chevaux, payés par le Vijayanagar en *pardaos*[229]. Ce commerce touchait peu le Kerala, mais donnait à Cananor toute son importance. À la limite méridionale de leur zone d'importation, Cananor assurait, avec Honavar et Bhatkal, le renouvellement de la cavalerie de Vijayanagar, et probablement de celle des princes du Vēṇād[230]. Nous ne savons pas dans quelle mesure le riz, dont ces mêmes ports ravitaillaient Ormuz[231], servait de monnaie d'échange, mais il est certain que c'était à Ormuz que les marchands de Cananor négociaient ces destriers[232]. Ils se chargeaient aussi de transporter les éléphants de Ceylan[233], dont le transfert était également assuré par les vaisseaux de Cochin, qui les livraient jusqu'à Cambaye[234].

C'est en examinant les inventaires des prises faites par les Portugais, et les innombrables présents et paiements en nature consignés par leurs *mandados*, que l'on mesure la place qu'occupaient les textiles dans la vie économique. Rares étaient les navires indiens qui ne transportaient pas de pièces d'étoffe, lesquelles voisinaient dans leurs cales avec les marchandises les plus diverses. Le tissage était, à cette époque, la principale activité industrielle de l'Inde. Il était pratiqué un peu partout, mais surtout au Gujarat et au Bengale.

---

225. V. de Magalhães GODINHO, *Os descobrimentos e a economia mundial*, 2 vols. Lisbonne, 1963-1964, I, pp. 233-280.

226. *Ibid.*, pp. 260-280.

227. *Vide supra*, p. 59 et PELLIOT, *Les grands voyageurs maritimes*, p. 413; MA HUAN, p. 135.

228. *Diário da viagem de Vasco da Gama*, éd. Porto, 1945, I, ff. 47, 57, 62.

229. BARBOSA, I, p. 210.

230. Sur le commerce des chevaux à Cananor, voir notre travail cité *supra*, note 183, sur Mamale de Cananor. Les Chinois Wang TA-YUAN et FEI SIN parlent d'un trafic de chevaux à Calicut (dans ROCKHILL, *l. c.*, pp. 455 et 461), dont nous n'avons jamais trouvé mention dans les textes portugais.

231. BARBOSA, I, p. 187; DAL BOCCHIER, p. 242; *Mare*, II, p. 156.

232. Voir notre travail cité *supra*, note 183, *Mamale de Cananor*, pp. 28-29.

233. *Inquirição*, Ceylan, 23.I.1522, ff. 3*a* et 13*a*. AN/TT, *CC*, II-99-102.

234. CORREIA, I, p. 196; PIRES, p. 347, note que Cambaye était un marché d'éléphants.

Les « panos de Cambaya » inondaient les marchés de l'Inde, de l'Afrique[235] et du monde malais. Les cotonnades blanches et les indiennes imprimées étaient originaires du pays ; elles se mêlaient aux soieries rapportées de Perse ou de Malacca, aux tapis et aux tissus brochés de l'Orient arabe[236]. Les marchands de Cochin et de Cananor armaient des navires pour s'en procurer, contre des épices, à Chaul et aux ports du Gujarat[237]. Les dix-sept mille pièces de tissu de Cambaye prises par Albuquerque à la petite *feitoria* de Cananor[238] donnent une idée du volume d'étoffes entreposées dans les cités marchandes du Kerala. Les textiles du Bengale, d'une plus grande finesse, comme ceux du Coromandel, accompagnaient souvent les cargaisons de riz et se trouvaient diffusés, de ce fait, le long des mêmes circuits[239].

La plus grande partie des échanges du Kerala se faisait par mer, à l'exception de la circulation des pierres précieuses et des quelques convois de poivre qui étaient acheminés, à dos de bœuf, vers le Vijayanagar et d'autres contrées septentrionales[240]. De septembre à avril, la flottille des sambouqs, pagueres et almadies[241] naviguait le long du rivage et portait jusqu'à Dabhol, Chaul, Bassein, Diu et Surat, comme aux ports du Coromandel, non seulement les produits du Kerala, mais aussi ceux de l'Occident, cuivre, vermillon, corail, eau de rose et mercure[242]. Les marchands de Calicut et de Cochin allaient à Ceylan chercher la cannelle[243], ceux de Cananor rapportaient des Maldives le caire et les cordages dont ils pourvoyaient les armateurs de Calicut et du Cambaye[244]. Tous ces produits étaient accompagnés d'une infinité d'autres espèces, la cire, l'arec et le bétel, l'indigo et les teintures, l'épicerie, les parfums et les drogues destinés à la consommation intérieure[245].

---

235. La présence de tissus de Cambaye en Afrique Orientale est attestée entre autres par Barbosa, I, pp. 8, 28, 31, 53, 64.

236. Sur les étoffes de Cambaye et de l'Inde méridionale, cf. Barbosa, I, p. 141 ; Dal Bocchier, pp. 240-241 ; Pelliot, *l. c.*, pp. 424-430, développe et commente Ma Huan qui déclarait avoir trouvé à Calicut des cotonnades de Cambaye, des soieries à fleurs et à rayures que l'on achetait à prix d'or (cf. Ma Huan, p. 143).

237. Barbosa, I, p. 159.

238. *Mandado*, Cananor, 24.IV.1511, *CA*, V, p. 168. Dès leur arrivée en Inde, les Portugais furent frappés par l'abondanee de textiles de toutes sortes vendus à Calicut (G. Sernigi à un gentilhomme florentin, 1499, dans *Paesi ritrovati*, chap. 164, et Ravenstein, *A journal of the first voyage of Vasco da Gama*, éd. Hakluyt Society, n° 99, Londres, 1898, p. 128.

239. Correia, I, pp. 301-302, 430.

240. Correia, I/1, p. 312 ; selon Joseph de Cranganor, les épices allaient au-delà des montagnes, vers Cathay (*Paesi ritrovati*, chap. 238 ; Greenlee, p. 118).

241. Varthema/Schefer, pp. 172-174, décrit ces bateaux.

242. Barbosa, I, pp. 128-129, 151, 163-165, 167, 174 ; Pires, p. 363.

243. Cf. notre étude dans *Mare*, I, 1971, p. 73, et *infra*, p. 256.

244. Voir notre travail cité *supra*, note 183, *Mamale de Cananor*, p. 28.

245. Sur les épices dans le monde oriental, cf. Godinho, *o. c.*, vol. I, pp. 513-528.

*

La société mercantile que découvrirent les Portugais est assez complexe. Trois traits la caractérisent dès l'abord : l'importance des communautés étrangères au Kerala, la spécialisation de certains groupes et la prédominance des musulmans.

Nous ne dénombrerons pas ici toutes les castes autochtones qui touchaient plus ou moins directement au monde du commerce. L'époque est trop reculée pour que l'on puisse distinguer leurs fonctions précises. Il apparaît cependant que certains Nāyar — encore loin d'avoir ébauché la mutation qu'ils ont aujourd'hui accomplie — participaient aux profits de la vie économique. Un grand nombre d'entre eux exploitaient leurs terres, et en confiaient les productions au groupe plus spécialisé des Rāvarī Nāyar[246]. Ceux-ci coordonnaient la plupart des trafics intérieurs et recueillaient le poivre et le gingembre, qu'ils obtenaient en échange des cotonnades de Cambaye et des produits d'outre-mer. Experts dans les opérations de change des monnaies, ils avaient accumulé des fortunes considérables. Ils avaient leur propre justice, indépendante de celle du souverain, et occupaient un rang assez élevé dans l'échelle sociale pour traiter directement avec les hautes castes[247]. Ils se gardaient cependant de se mêler du commerce extérieur, qu'ils abandonnaient à des castes étrangères au Kerala, ou aux communautés non hindouistes.

Les Gujaratis — que Tomé Pires comparait aux Italiens pour leur compétence en affaires — se distinguaient par leur nombre, leur efficacité et leur rapidité de calcul. Leurs agents étaient présents dans tous les ports du Kerala[248] où ils disposaient de quartiers spéciaux[249]. Les premiers témoignages portugais soulignent leur présence à Calicut : Vasco da Gama fut hébergé chez l'un d'eux[250], et les otages demandés par Pedro Álvares Cabral furent choisis dans la famille d'un autre[251]. Toute la société du Cambaye semblait être intéressée aux tractations commerciales ; les hindouistes eux-mêmes paraissaient moins sensibles aux interdits de la mer que leurs coreligionnaires du Kerala[252]. Certains Brahmanes, — tel Malik Gopi[253], — ne dédaignaient

246. THURSTON, *Castes and tribes of South India*, Madras, 1909, VI, p. 245.

247. BARBOSA, II, pp. 56-57.

248. PIRES, II, p. 366.

249. Notamment à Calicut, Cochin et Cananor, BARBOSA, II, p. 73.

250. *Diário da viagem*, Porto, 1945, I, f. 49.

251. *Relation anonyme* dans *Paesi ritrovati*, chap. 174 ; GREENLEE, p. 76.

252. PIRES écrit : « sam dados muito ao navegar hos Jemtios de Cambaia », II, p. 369.

253. Sur ce personnage, voir J. AUBIN, *Albuquerque et les négociations de Cambaye*, in *Mare*, I, 1971, pp. 9-63, *passim*, notamment pp. 9-12 et 50-52.

pas d'armer des navires et d'accumuler d'énormes fortunes, sans participer toutefois aux voyages au long cours. La plupart des Gujaratis établis au Malabar appartenaient à la caste *vaiśya* des Bania, vouée aux activités mercantiles, particulièrement au commerce des étoffes et des bijoux [254]. Il semble que sous ce nom les Portugais les confondirent souvent avec les jaïins du Gujarat qui étaient comme eux de mœurs vertueuses et témoignaient d'un profond respect pour la vie animale [255].

Une autre caste *vaiśya*, celle des Chetti [256], était originaire du Coromandel. Ses membres étaient assez influents pour avoir été, dès 1500, remarqués par les Portugais. Ils leur apparurent comme de grands enchanteurs « qui s'entretenaient quotidiennement avec le diable », et qui allaient demi-nus, coiffés de petits turbans [257]. Ils dominaient le marché du corail et des pierres précieuses [258]. Leurs guildes étaient présentes au Kerala bien avant l'avènement de l'islam [259]. Nous savons par l'un d'entre eux, le converti João, qui fut ambassadeur du Samorin auprès des autorités portugaises, qu'ils étaient particulièrement considérés à Calicut [260]. Il ne semble pas qu'ils se soient mêlés de commerce maritime. À Kollam, ils étaient changeurs, banquiers et orfèvres [261] ; à Kāyal, le commerce des perles était entre leurs mains, bien que les pêcheries fussent affermées à un musulman, qui en percevait les droits pour le principal rāja du Vēṇād [262]. Les Chetti, de ce fait, se trouvaient être en relations avec la communauté islamique des Ilappai, que l'on peut sans doute reconnaître dans l'expression *chatim mouro* des documents portugais [263].

---

254. Gujarati *vāṇiyo*, de la caste des marchands (du sanscrit *vaṇij*, marchand), cf. *Hobson-Jobson*, p. 63 ; Thurston, I, pp. 146-147 ; Barbosa, I, pp. 110-111 ; « Relation anonyme », dans *Paesi ritrovati*, *o. c.*, chap. 175 ; Greenlee, p. 81.

255. D'autant plus que le terme Bania désigne aussi les Mārvārī, qui comptent de nombreux jaïns (*Hobson-Jobson*, p. 561). M. J. Filliozat relève cette confusion entre Banias et Jaïns dans *Recherches sur les réactions hindouistes* [cité *supra*, note 137], p. 323.

256. Tamoul *settis*, cf. Barbosa, II, p. 71-73 ; Appadorai [cité *supra*, note 198], I, p. 379-381 ; Thurston, II, pp. 91-97. Cet auteur signale que le nom de Chetti est également porté par certains Nāyar.

257. « Relation anonyme », dans *Paesi ritrovati*, chap. 175 ; Greenlee, pp. 81-82.

258. Ma Huan, pp. 136 et 143 ; « Relation anonyme », dans *Paesi ritrovati*, chap. 4, p. 175 ; Greenlee, p. 82 ; Barbosa, II, pp. 71-73.

259. Une guilde chetti apparaît dans les traditions de « Cachilpattanam », relatées par la *Payyanūr Patti* (Gundert, « A notice of an ancient malayalim poem called the song or legend of Payanur », dans *Madras Journal of Literature and Science*, 31, 1844, pp. 14-16).

260. D. João à D. Manuel, s.l.n.d., *CA*, III, p. 208. Ma Huan, p. 138, plaçait les Chetti au troisième rang de la société de Calicut, après les musulmans et les Nāyar.

261. Giovanni da Empoli, dans Ramusio, f. 159*a*.

262. Barbosa, I, pp. 123-124.

263. *Livro da receita e despeza de Manuel da Gama, feitor e capitão da costa de Coromandel, anno de 1526*, AN/TT, NA 808, ff. 1*b*, 2*b*.

À ces communautés organisées se joignaient des groupes de moindre importance venues de toutes les contrées de l'Inde, particulièrement du Telinga[264].

Les anciennes communautés marchandes semblaient en décadence. Les juifs ne paraissaient pas jouir d'une prospérité particulière. Quelques-uns d'entre eux subsistaient dans le vieux port de Māḍāyi, que leurs ancêtres avaient jadis enrichi de leurs dons[265]. D'autres, très méprisés, étaient demeurés à Cranganor, que beaucoup avaient abandonnée lors de la crue du Periyar pour se réfugier à Cochin[266]. Ils semblaient avoir déserté Kollam, où leur guilde avait été puissante[267]. Ils étaient divisés en « juifs noirs » et en « juifs blancs », plus ou moins indianisés[268]. Les textes portugais, qui ne s'attachent qu'à leurs croyances religieuses, ne permettent pas de déterminer exactement leurs activités, mais tout porte à croire qu'ils avaient perdu l'influence qu'ils exerçaient encore quelques siècles plus tôt. Certains individus, transfuges d'autres contrées, venaient chercher fortune au Kerala, et finissaient par s'intégrer aux juifs autochtones[269].

Bien qu'accueillis avec réserve par les chrétiens du Malabar, les Portugais marquèrent le plus vif intérêt aux activités de leur Église ; mais ils s'appliquèrent plutôt à décrire leurs rites et leurs mœurs que le rôle qu'ils assumaient dans la vie économique. Vasco da Gama les rencontra, avant même de toucher l'Inde, au large de Malindi ; ils montaient quatre vaisseaux dont ils composaient sans doute l'équipage, car ils parurent aux Portugais de modeste condition[270]. Deux ans plus tard, Cabral ramenait à Lisbonne le Père Joseph de Cranganor, qui révélait l'importance de la communauté chrétienne établie dans cette ville[271]. Elle rivalisait avec celle de Kayan-Kullam[272] qui comptait d'importants marchands de poivre — comme ce Mathias qui chargea les navires portugais en 1503 et 1504[273]. À Calicut, les chrétiens étaient assez nom-

264. Région située sur le golfe du Bengale, entre la Kistna et la Mahanadi.

265. R. SEWELL, *List of the antiquarian remains in the Presidency of Madras*, Madras, 1882, p. 242.

266. Joseph de CRANGANOR dans *Paesi ritrovati*, chap. 232 ; GREENLEE, p. 99.

267. *Vide supra*, p. 33.

268. *Vide supra*, note 12.

269. Telle cette juive de Séville rencontrée en 1500 par les Portugais à Cranganor (« Relation anonyme », dans *Paesi ritrovati*, chap. 178 ; GREENLEE, p. 86) et surtout Gaspar da Índia, probablement originaire d'Europe Orientale, qui avait épousé une juive de Cochin et fut le premier informateur des Portugais (sur ce personnage, voir F. HÜMMERICH, *Estudo crítico sobre o roteiro da primeira viagem de Vasco da Gama*, Porto, 1945, pp. 242-305).

270. *Diário da viagem de Vasco da Gama*, éd. Porto, 1945, f. 33.

271. Joseph de CRANGANOR, dans *Paesi ritrovati*, chap. 231-234 ; GREENLEE, pp. 99-105.

272. VARTHEMA/SCHEFER, p. 196.

273. Mathias à D. Manuel, de Kayan Kullam, 18.XII.1504, *CA*, II, p. 268.

breux pour que le Samorin leur eût consacré une salle d'audience [274]. Mais c'était à Kollam, siège de leurs plus anciennes paroisses, que l'on pouvait saisir les signes de leur décadence. Girolamo da Santo Stefano estimait à un millier le nombre de leurs maisons [275], mais « ils étaient, écrivait Giovanni da Empoli, comme les juifs chez nous » [276]. Ils n'avaient plus le droit de rendre la justice, et étaient dépossédés du sceau et du poids de la ville [277]. On les rencontrait à Cochin et nombreux dans l'arrière pays [278], sur la route de Negapatam, où leurs communautés étaient plus puissantes, et de Mailapur, où ils se rendaient en pèlerinage au tombeau de Saint Thomas [279]. On les trouvait aussi dans le pays du poivre [280], plante qui croissait surtout dans les montagnes de Tekkumkur, dont le prince Chempene Kōyil avait été surnommé par les Portugais *Rey da Pimenta* [281]. Les chrétiens voisinaient sans doute avec les propriétaires Nāyar, mais il est difficile de savoir si leurs activités étaient agricoles ou commerciales.

L'effacement des communautés chrétiennes paraît avoir été la conséquence de la politique musulmane qui avait réussi à attirer à Calicut une partie de la clientèle chinoise des guildes de Kollam [282]. Ce mouvement, sensible à partir du XIVe siècle, s'affirma au siècle suivant avec les expéditions de Cheng Ho. Si l'on ignore la nature des conflits qui poussèrent les Chinois à abandonner bientôt Calicut pour les ports du Coromandel [283], il est certain que les Portugais trouvèrent le Kerala encore hanté par leur présence. Dès le retour de Vasco da Gama, Girolamo Sernigi informait son correspondant florentin des incursions faites au Malabar par des guerriers à cheveux longs qu'il croyait slaves ou germains [284]. Le récit de Joseph de Cranganor évoque le sou-

274. Joseph de Cranganor, dans *Paesi ritrovati*, chap. 239 ; Greenlee, p. 110.

275. Santo Stefano, in Longhena, *o. c.*, p. 35.

276. Giovanni Da Empoli, dans Ramusio, f. 159*a*.

277. Brás, I, pp. 9-10.

278. Barbosa, II, p. 100.

279. Varthema/Schefer, p. 199 ; Barbosa, II, pp. 126-129.

280. Godinho, *o. c.*, pp. 514-520.

281. G. Schurhammer, « Some malayalam words and their identification », dans *Kerala Society Papers*, 4, 1931, p. 221. Dans ce même périodique, cf. une étude sur la communauté chrétienne de H. Hosten, « Malabar christians, 1490-1504 », 5, 1931, pp. 225-229.

282. À l'époque du voyage d'Ibn Battūta, *vide supra*, p. 49.

283. Après avoir détruit la ville selon Joseph de Cranganor, dans *Paesi ritrovati*, chap. 239 ; Greenlee, p. 109. Les Chinois n'en demeurèrent pas moins les principaux acheteurs de poivre du Malabar.

284. Girolamo Sernigi à un gentilhomme florentin (1499) dans *Paesi ritrovati*, chap. 156 et Ravenstein [cité *supra*, note 238], p.131.

venir de ces « malasines » [285] que D. Manuel décrivait, en 1501, aux Rois Catholiques [286]. Les Chinois avaient eu un syndic à Calicut [287], et un entrepôt qui portait encore le nom de *Chinacotta* lors du voyage en Inde de Gaspar Correia [288]. La population comptait sans doute des éléments métissés, descendants de ces *Čīnī bačagān* — « fils de Chinois » qui composaient, au temps de Samarqandī, les équipages de Calicut [289]. On ne peut malheureusement saisir aucun signe concret de la survivance de ce groupe social, que son origine et ses fonctions rapprochaient des Māppilla et qui finit peut-être par s'assimiler à eux.

Dès la seconde moitié du XV[e] siècle, le retrait des Chinois laissait aux Gujaratis le champ libre pour distribuer au Kerala les produits de l'Extrême-Orient. L'hégémonie économique des musulmans put alors achever de s'étendre à tous les rivages de l'Océan occidental.

Les fonctions sociales des communautés islamiques

« Tous les marchands de mer sont musulmans », écrivait Tomé Pires [290] : il confirmait ainsi les propos de Varthema, qui ajoutait que « les Gentils ne naviguaient point » [291]. Pour l'auteur de la *Relation anonyme*, les musulmans, puissants et riches, commandaient à tout le pays de Calicut [292]. Leurs communautés, étrangères ou autochtones, étaient éparses dans tous les ports du littoral mais c'est à Calicut, que tous les auteurs présentent comme le premier marché de l'Océan Indien [293], que l'on pouvait les observer dans toute leur diversité.

Elles étaient dominées par le groupe des Pardeśi [294] — ou étrangers — qui régnaient sur le commerce extérieur. Ces *Mouros da Meca*, comme les dénom-

285. Joseph de CRANGANOR, *ibid.*

286. D. Manuel aux Rois Catholiques, de Santarém, 29.VII.1501, publiée par NAVARRETE, *Colección de los viajes y descobrimientos*, Madrid, 1825-1837, III, pp. 94-101 ; reprise dans J. CORTESÃO, *Cabral*, p. 323. « Malasines » (dans le texte italien des *Paesi ritrovati*), « Malchima » (dans la lettre de D. Manuel), pour « Mahā-chīna », expression par laquelle les Indiens désignaient la Chine et ses habitants (références dans H. YULE & A. C. BURNELL, *Hobson-Jobson*, Londres, 1909, pp. 530-531).

287. Joseph de CRANGANOR, *ibid.*

288. CORREIA, I, p. 186.

289. SAMARQANDĪ, p. 787 ; dans MAJOR, 1[e] partie, p. 19.

290. PIRES, p. 362.

291. Varthema/Schefer, p. 171.

292. « Relation anonyme », dans *Paesi ritrovati*, chap. 175 ; GREENLEE, p. 82.

293. Entre autres Samarqandī, Nicolo de' Conti, Nikitin, dans MAJOR, 1[e] partie, p. 14 ; 2[e] partie, p. 20 ; 3[e] partie, p. 20 ; MA HUAN, p. 137.

294. BARBOSA, II, p. 76.

mèrent les Portugais, ne venaient pas seulement de La Mecque et de tous les ports d'Arabie, mais aussi de Perse, de Syrie, d'Égypte, de Tunis et de Turquie, et même d'Éthiopie, de Sumatra et de Pegu [295]. Le marchand étranger jouissait d'un statut privilégié. Dès son arrivée à Calicut, il pouvait disposer d'un Nāyar pour le garder et le servir, d'un Chetti pour gérer ses biens, et d'un courtier pour lui procurer la marchandise. Il leur devait un salaire mensuel fixe, auquel s'ajoutaient les commissions que leur versaient les fournisseurs. Chaque année, en février, dix à vingt vaisseaux partaient pour la Mer Rouge, avec des cargaisons de mille à mille deux cents *bahar*. Certains d'eux entreprenaient deux voyages par an, en février et en octobre, ce qui rapportait des profits considérables. Au retour, entre la mi-août et octobre, ils prenaient à leur bord d'autres marchands [296], parmi lesquels se glissaient parfois des chrétiens, généralement italiens, comme Ludovico di Varthema ou Benvenuto d'Abano [297]. Certains Pardesi s'établissaient à Calicut avec femmes et enfants et y menaient grand train [298].

Du fait que le commerce extérieur était entre les mains des Gujaratis et des négociants étrangers, les Māppilla occupaient à Calicut une position subalterne. Reconnaissables à leur longue barbe et à leur bonnet rond [299], ils étaient agioteurs, courtiers ou transporteurs [300]. Ces *Mouros da terra* dominaient, en revanche, les autres cités de la côte, plus spécialisées dans le commerce d'Inde en Inde. Duarte Barbosa estime qu'ils composaient le cinquième de la population totale du Kerala [301]. Cette proportion, un peu excessive, devait approcher de la réalité dans les agglomérations du littoral.

La communauté Māppilla du Kōlāthunād paraît avoir été très anciennement établie. Ses traditions s'étaient mêlées à celles de « Cheramān Perumāl » et donnaient à ses chefs une autorité assez grande pour exercer une souveraineté de fait sur les trois ports principaux de Mādāyi, Cananor et Dharmapa-

---

295. *Diário da viagem de Vasco da Gama*, f. 39 ; Varthema/Schefer, p. 171 ; « Relation anonyme », dans *Paesi ritrovati*, *o. c.*, chap. 176 ; Greenlee, pp. 82-83.

296. Barbosa, II, pp. 76-78.

297. Marchand vénitien établi à Cananor et ramené en 1502 par João da Nova (Sanuto, 4, pp. 544 et 546). Sur ce personnage, cf. Amat di San Filippo, *Biografia dei viaggiatori italiani colle bibliografie delle loro opere*, Roma, 1882, p. 173 ; Leonardo da Ca' Masser, dans *Centenário do descobrimento da América*, Lisbonne, 1900, pp. 72-73 ; Barros, I/8-3, donne pour son retour à Lisbonne la date erronée de 1504.

298. Barbosa, II, pp. 77-78.

299. *Ibid.*, p. 74.

300. O. K. Nambiar, *The Kunjalis, admirals of Calicut*, Londres, 1963, p. 27.

301. Barbosa, II, p. 74. La population musulmane devait être assez dense pour que Barros (I/6-1, p. 225) puisse écrire qu'il y avait plus de *mouros* entre Goa et Cochin qu'entre Ceuta et Alexandrie.

tam. Indépendamment du Kōlāttiri, les notables de Cananor avaient étendu leur domination sur l'archipel des Maldives. Ils tiraient leur principale richesse du transfert des chevaux d'Ormuz à Vijayanagar, et de la distribution du riz canara [302].

À Cochin, les musulmans parurent aux Chinois occuper dans la hiérarchie la seconde place, après les Nāyar [303]. Une puissante famille Māppilla régnait sur le monde des affaires. Chacun de ses membres portait le titre de *Marakkar* [304], qui lui avait sans doute été accordé par le roi, et leur donnait le privilège de porter un turban de soie [305]. Ils étaient divisés en deux clans — Cherian Marakkar et ses frères, Mamale Marakkar et ses frères [306] — étroitement associés. Ainsi, tous deux allaient à Malacca quérir les épices de l'archipel, et à Ceylan chercher les éléphants et la cannelle [307]. Dès 1504, et pendant plus de dix ans, ils réunirent la cargaison de poivre des vaisseaux portugais [308]. Ce poivre était recueilli au pied des montagnes de l'arrière pays, où les agents de Mame Marakkar — qui était peut-être Mamale — le troquaient contre le riz que celui-ci rapportait du Coromandel [309]. Autour d'eux s'activaient leurs parents et alliés : Pate, Belina et Samala Marakkar [310], et ce

---

302. Voir notre travail cité *supra*, note 183, *Mamale de Cananor*, pp. 28-29, 33.

303. MA HUAN, p. 133.

304. Plusieurs étymologies ont été proposées à ce titre, réservé aux Māppilla. Pour E. THURSTON, V, p. 1, il vient de l'arabe *markab*, « bateau ». Pour les auteurs du *Madras Glossary* (III, p. 474), il est composé du mot malayalam *marakkalam*, « bateau » et du suffixe *kar*, qui marque la possession (cité dans *Hobson-Jobson*, p. 561). Ce titre était effectivement donné aux armateurs. LOGAN (I, p. 332), le fait dériver du malayalam *mārggam* = loi, le Marakkar étant celui qui, chrétien ou musulman, obéit à une loi. V. D'SOUZA le considère comme le pluriel de respect de Marakkan, surnom donné aux Mukkuvan, qui s'allièrent fréquemment aux musulmans (*Nāvayat*, p. 45). Krishna AYYAR précise que le chef pilote de chaque port était désigné par l'expression « Tura Marakkar » (*The Zamorins of Calicut*, Calicut, 1938, p. 280). Dans les ports du Coromandel, les musulmans d'un rang élevé portent le titre de *Marakkayar* (D'SOUZA, p. 44).

305. K. AYYAR, *o. c.*, p. 262.

306. Lourenço Moreno à D. Manuel, de Cochin, 30.XI.1513, *CA*, III, p. 401 : « Cherme Marcar e seus jrmaaos, e Mamale Marcar e seus jrmaaos sam mercadores de Cochim muyto primçipaes, e primcipallmemte o Cherme Marcar, que he cabeça delles, (...) e elles trazem toda a canella de Ceylam e outras mercadarias e drogarias, e asy cravo a maças, amtes que Malaca fose feito » ; *recibo*, Cochin, 20.V.1514 (*CA*, VI, p. 79).

307. Lourenço Moreno à D. Manuel, doc. cité ; BARROS, I/5-6.

308. Álvaro Vaz à D. Manuel, de Cochin, 24.XII.1504, *CA*, II, p. 257 ; Gaspar Pereira à D. Manuel, de Cochin, 11.I.1506, *CA*, II, pp. 361, 366, 368 ; Afonso de Albuquerque à D. Manuel, de Cochin, 1.IV.1512, *CA*, I, p. 58.

309. CORREIA, I, pp. 428-430 ; *vide supra*, p. 42.

310. CASTANHEDA, I/37, p. 83 ; I/66, p. 137 ; I/80, pp. 167-169.

Nine Marakkar qui tenta, le premier, de conduire les Portugais à Malacca [311]. Icimale Marakkar était si bien en cour auprès du souverain que le *cerame* de celui-ci était installé dans sa propre maison [312]. En 1503, un frère de Cherian Marakkar s'était établi à Kollam où, peut-être parce que Kollam ne participait pas aux trafics du Cambaye [313], les résidents musulmans étaient rares [314].

D'autres ports, de moindre rang, comptaient d'importants groupes Māppiḷḷa. Apres avoir été la Kollam des Kōlāttiris du Nord [315], Pantalayini-Kollam était tombée sous la domination des Samorins de Calicut [316]. Bien que Varthema prétende qu'elle était « bien peu de chose » [317], elle abritait les vestiges d'un des plus anciens centres musulmans [318] ; son site rocheux avait gardé une importance stratégique et son port pouvait, au début du XVI[e] siècle, charger pour l'Arabie une escadre de dix-sept vaisseaux [319]. La cité fortifiée de Ponnani [320] était la résidence du Maḫdūm Tangal chef spirituel des Māppiḷḷa, et le siège d'une école coranique fondée, au XIV[e] siècle, par l'arabe Zaynuddīn [321]. La ville comptait plus de huit mille musulmans [322] dont l'activité assurait au Samorin de substantiels revenus [323]. À Cranganor et à Kayan Kullam, les Māppiḷḷa s'effaçaient devant les chrétiens, mais animaient partout ailleurs l'économie locale. Quelques-uns allaient chercher fortune bien au-delà du Kerala, le plus souvent dans les ports méridionaux du Coromandel, à Kāyal ou à Negapatam [324], et même en Afrique, sur la côte de Malindi [325].

---

311. Gaspar da Índia à D. Manuel, de Cochin, 16.XI.1506, *CA*, II, p. 378 ; Barros (I/6-6) mentionne un Nine Mercar, marchand de Calicut, qui venant de Ceylan, entrait en 1502 dans le port de Cochin, et qui est peut-être le même personnage.

312. Álvaro Vaz à D. Manuel, de Cochin, 24.XII.1504, *CA*, III, p. 263. Un *cerame* (du malayalam *śtāmbi)* est une sorte de véranda ou de pavillon ouvert qui servait aux rois du Malabar de salon de réception et d'observatoire (cf. *Hobson-Jobson*, p. 181).

313. Barbosa, II, p. 97.

314. Brás, I/4.

315. Logan, p. 168.

316. Varthema/Schefer, pp. 151-152.

317. *Ibid.*, p. 152.

318. La mosquée de Pantalayini-Kollam passait pour avoir été fondée par Mālik ibn Dinār (Zaynuddīn, pp. 21-22).

319. Castanheda, I/95, pp. 198-199.

320. Varthema/Schefer, p. 284.

321. *Maḫdūm*, arabe « le maître », littéralement « le servi » ; *Tangal*, malayalam *tanḍal*, « le chef » (*Hobson-Jobson*, p. 923). Selon Innes-Evans, *Madras district Gazetteer, Malabar*, Madras, 1951, pp. 482-483, l'école coranique existe encore aujourd'hui.

322. Varthema/Schefer, p. 285. Actuellement, 95 % de la population de Ponnani est musulmane (*Madras district Gazetteer, Malabar*, p. 482).

323. Barbosa, II, p. 88.

324. Varthema/Schefer, p. 197.

325. En 1503, un Koya Mama Marakkar y entretenait un important commerce, selon Correia, I, p. 308.

Les Māppiḷḷa n'étaient pas seulement présents dans tous les secteurs du négoce. Certains choisissaient le métier des armes. Montecorvino avait déjà noté la dualité de leurs fonctions [326]. L'antagonisme qui allait les opposer aux Portugais au cours du XVI[e] siècle devait attirer vers l'armée un nombre croissant d'entre eux. Certains des Marakkar de Cochin, par exemple, émigrèrent à Ponnani puis devinrent, à titre héréditaire, les amiraux de Calicut [327] ; une même mutation s'accomplit au sein de la famille des Āḷi Rāja de Cananor [328]. Il semble qu'à l'époque des découvertes portugaises le rôle militaire des Māppiḷḷa ait été plus limité. Lorsque Duarte Pacheco affronta, en 1504, les troupes du Samorin dans les lagunes de Cochin, les musulmans combattaient aux côtés des Nāyar [329] ; mais le récit de ces batailles — précieux à plus d'un titre — insiste plutôt sur leur rôle politique, sur l'ingéniosité de leurs conseillers et la diligence de leurs agents de renseignements [330]. L'artillerie du Samorin lui avait été fournie par les « musulmans de La Mecque » [331] ; mais alors que les Māppiḷḷa s'engageaient librement dans l'armée, les Pardeśi ne pouvaient combattre sans la permission du roi [322].

Varthema a dépeint ces guerriers vêtus de pourpoints et de bonnets de toile rouge matelassés de coton. Protégés par un bouclier rond, ils étaient armés d'arcs, de lances ou d'épées ; quelques-uns savaient mettre à feu les bombardes [333]. Leurs chants de guerre célébraient les prouesses de leurs héros et décrivaient naïvement les délices qui attendent au Paradis le croyant mort au combat [334]. Le rôle privilégié des Nāyar dans l'armée de terre incitait plutôt les Māppiḷḷa à se distinguer sur mer. Ils montaient nombreux les *paraos* de Calicut ; un Mayimani Marakkar commandait, en 1504, la flotte du Samorin à la bataille de Palipurte [335]. Ils assuraient aussi la défense des navires marchands. Les Portugais durent souvent essuyer les pluies de flèches que leur tiraient ces *Mouros de peleja* : ils étaient trois cents à bord du vaisseau

326. MONTECORVINO, dans YULE, *Cathay*, III, pp. 63-64.

327. ZAYNUDDĪN, pp. 52-53 ; NAMBIAR, *The Kunjalis*, p. VIII et 50.

328. Voir notre travail cité *supra*, note 183, *Mamale de Cananor*, pp. 169-182.

329. Álvaro Vaz à D. Manuel, de Cochin, 24.XII.1504, *CA*, III, p. 263 ; CASTANHEDA, I/68, p. 143.

330. CASTANHEDA, I/66 à I/95 ; Barros, I/7-5 à I/7-8.

331. BARROS, I/7-5.

332. CORREIA. I, p. 711.

333. VARTHEMA/SCHEFER, p. 273.

334. FAWCETT, « War songs of the Mappilas of Malabar », dans *Indian Antiquary*, 30, 1901, pp. 499-508, 528-537.

335. BARROS, I/7-10 ; GÓIS, I/97, p. 234.

cochinois qui transportait quelques éléphants de Ceylan à Cambaye et qui fut arraisonné, en 1501, par Pêro de Ataíde [336].

Ainsi les Māppilla, par leurs qualités mercantiles, maritimes et militaires avaient-ils pris leur place dans la société indienne. Il est plus difficile de les situer dans la hiérarchie ; tout au plus peut-on préciser la nature de leurs relations avec certains autres groupes sociaux.

L'association séculaire conclue entre les souverains du Kerala et les marchands musulmans reposait sur le principe de la protection mutuelle de leurs cultes, et sur le respect des institutions locales. Ces principes, maintes fois énoncés par Zaynuddīn [337], sont confirmés par Ma Huan, qui avait eu connaissance d'un accord selon lequel les deux communautés devaient s'abstenir de manger du bœuf et du porc [338]. Le respect de la vache était en effet une condition à l'installation de résidents étrangers. En revanche, le roi garantissait à ceux-ci la liberté de culte, les exonérait de taxes foncières et interdisait à quiconque de pénétrer sans autorisation dans leurs demeures. Les musulmans avaient en outre le droit d'exercer leur propre justice. Seule, la sentence de mort devait être prononcée par le souverain, mais après l'accord des chefs musulmans ; les coupables étaient exécutés selon les usages islamiques et avaient le privilège d'être inhumés, alors que la dépouille des criminels infidèles était livrée aux chiens et aux chacals [339].

Ces institutions étaient déjà établies au XIVe siècle, lors du voyage d'Ibn Baṭṭūṭa, qui citait les cadis des principales villes. Il mentionnait aussi les *shāhbandar* qui dirigeaient le trafic des ports [340]. Les Portugais n'employèrent jamais ce titre que pour désigner certains notables de Goa et de Malacca. Le responsable du port de Calicut leur était connu sous le nom de *Catual (Koṭvālā)*, que Castanheda définit que he como corregedor da corte [341], et qui semble recouvrir les fonctions d'administrateur et de commissaire. Ce *catual* était-il nāyar ou musulman ? Il est probable qu'il était distinct du

336. *Crónica do descobrimento e conquista da Índia pelos Portugueses* (B.M., Egerton 20901), éd. Luís de Albuquerque, Coimbra, 1974, f, 11*b* ; Castanheda, I/37, p. 84.

337. Zaynuddīn, pp. 4, 32 et 44.

338. Ma Huan, p. 138.

339. Zaynuddīn, p. 32-33. Barbosa, II, p. 30. Les musulmans étaient aussi soumis à une ordalie particulière. On les obligeait à lécher une hache rougie au feu ; si leur langue portait trace de brûlure, ils étaient déclarés coupables et exécutés au fil de l'épée.

340. Ibn Baṭṭūṭa, IV, pp. 88-89, 100 ; Samarqandī, dans Major, 1e partie, p. 14.

341. Castanheda, I/16, p. 41. L'auteur du *Diário da viagem de Vasco da Gama*, f. 38, décrit le *bal* (il semble que ce soit là la pénultième de *koṭvālā)* accompagné de Nāyar « comme un alcaide ». Autre équivalenee chez Correia, I, p. 98 : « O Catual da casa d'El-Rey, que he Guarda mór de seos paços ».

Talachaṇṇa Nāyar, gouverneur de la ville, — le « Talixe » de Duarte Barbosa [342]. Les textes portugais sont peu clairs sur ce point, et ne définissent pas non plus les termes de *gozil*, *regedor*, *feitor del rey*. De même, alors qu'Ibn Baṭṭūṭa précisait l'origine des notables, généralement choisis par les Pardeśi [343], les Portugais ne nous éclairent guère sur les charges confiées aux *Mouros da Meca* et aux *Mouros da terra*. On sait toutefois qu'à Calicut, ces deux groupes étaient respectivement représentés par Koya Shamsuddīn et Koya Pakki, qui gouvernaient deux domaines distincts. Le premier, chef des Pardeśi, régnait sur le commerce maritime ; le second dirigeait les Māppiḷḷa et les échanges intérieurs [344]. Doit-on reconnaître là les deux chefs musulmans avec lesquels traitaient les Chinois de Cheng Ho, et qui répondaient de toutes les tractations du port ? [345] À Cananor, les principales charges, — « *regedor* » et « *justiça* », — étaient confiées à une puissante famille Māppiḷḷa [346]. À Cochin, la souveraineté de fait exercée par les Marakkar sur leurs coreligionnaires ne paraît pas avoir été confirmée par des titres officiels.

Ces notables musulmans étaient en constants rapports avec les dignitaires Nāyar et prenaient part, à leurs côtés, à certains conseils royaux [347]. Les Nāyar de plus basse classe louaient leurs services aux hommes d'affaires ; les gardes veillaient sur leur marchandise, les secrétaires offraient leurs talents de comptables [348]. Banian et Chetti traitaient avec les musulmans [349]. Mais c'était en bas de l'échelle sociale que ceux-ci trouvaient leurs collaborateurs les plus proches, parmi les Moger et les Mukkuvan qui comme eux étaient gens de mer. Les Moger avaient la particularité de suivre l'escorte du roi lorsqu'il était en voyage ; à cette occasion, ils étaient chargés de transporter ses vêtements. Mais pendant les longues périodes où le souverain demeurait sédentaire, ils retournaient à leur métier de pêcheurs ou de marins. Certains d'entre eux possédaient des navires, et s'associaient avec les musulmans pour en tirer profit [350]. Les Mukkuvan, de caste plus basse encore, étaient au service de la communauté islamique. Avec les Māppiḷḷa, ils composaient la majeure partie des équipages, et s'adonnaient aux multiples tâches d'entretien des navires. Ces occu-

342. BARBOSA, II, p. 27.

343. IBN BAṬṬŪṬA, IV, pp. 88-89, 100.

344. CASTANHEDA, I/36, pp. 82-83 ; BARROS, I/5-6 ; GÓIS, I/58, p. 143.

345. MA HUAN, p. 140.

346. Voir notre travail cité *supra*, note 183, *Mamale de Cananor*, p. 33.

347. À Cochin, Álvaro Vaz à D. Manuel, de Cochin, 24.XII.1504, *CA*, III, p. 257 ; à Cananor, cf. LOGAN, p. 236.

348. PIRES, p. 362.

349. BARBOSA, I, p. 111 ; II, p. 77.

350. BARBOSA, II, p. 64 ; THURSTON, V, p. 65.

pations communes poussaient beaucoup d'entre eux à se convertir à l'islam, pour abolir les distances qui les séparaient de la plupart des autres castes, et pour échapper au privilège royal qui permettait au souverain de s'emparer de leurs biens [351]. Par ailleurs, la promiscuité de la vie quotidienne, et les règles d'endogamie qui interdisaient aux femmes de bonne caste de s'unir à des musulmans poussaient ceux-ci à choisir leurs compagnes parmi les Mukkuvan, ou parmi les Tiyan [352], qui n'étaient retenues par aucun interdit. C'est par ces conversions, comme par ces unions, que l'islam prenait place dans certains groupes sociaux, et s'indianisait quelque peu. La première génération Māppiḷḷa adoptait un système de succession inspiré de la coutume matrilinéaire : la moitié des biens allait aux enfants, l'autre moitié aux neveux, c'est-à-dire aux enfants de la sœur du père. Tout en demeurant polygames [353], les générations suivantes tendaient à pratiquer l'endogamie, ce qui perpétuait des usages, et peut-être des croyances spécifiquement indiens. De très anciennes familles, comme celle des Āḷi Rāja de Cananor, prétendaient avoir des origines Nāyar et même Kṣatriya [354]. Par le mythe de « Chēramān Perumāl », l'islam atteignait les traditions royales. Le Samorin de Calicut gardait encore l'épée que le souverain avait donnée à son ancêtre en disant : « combats avec elle, frappe avec elle, et tu seras roi » [355]. Le mahārāja du Vēṇād, en recevant celle du sacre proclamait : « je conserverai cette épée jusqu'au retour de l'Oncle parti pour La Mecque » [356]. Le jour de son couronnement, le Samorin recevait le bétel d'un homme travesti en femme Māppiḷḷa [357]. Tous les douze ans, présidée par le Samorin, la fête du Māmānkam réunissait à Tirunāvāyē les foules hindouistes et musulmanes [358]. C'est à de tels traits que l'on mesure combien la légende de « Chēramān Perumāl » avait contribué à donner droit de cité aux communautés islamiques. Elle était largement diffusée au début du XVIe siècle et habilement exploitée par de riches familles Māppiḷḷa qui se vantaient d'y rattacher leurs origines.

Cette participation des Māppiḷḷa aux traditions locales ne les empêchait pas de suivre fidèlement la pratique de la religion islamique. Sunnites, de

351. Barbosa, *l. c.* ; Thurston, v, pp. 106-117.

352. Barbosa, ii, p. 60 ; Thurston, vii, p. 36-116.

353. Barbosa, ii, pp. 74.

354. Voir notre travail cité *supra*, note 183, *Mamale de Cananor*, pp. 35-37.

355. Zaynuddīn, p. 24. Cette épée est reproduite en frontispice de l'ouvrage de K. Ayyar, *The Zamorins of Calicut*, Calicut, 1938.

356. Logan, p. 231.

357. K. P. Menon, i, p. 277, citant Fawcett, *Madras Government Bulletin*, vol. 3/3, pp. 295-296.

358. K. Ayyar, o. *c.*, p. 91.

rite chaféite [359], ils célébraient le vendredi [360]. Après un bain purificateur, ils priaient jusqu'à midi dans les mosquées [361]. Celles-ci étaient nombreuses, relevant probablement des différents rites que représentaient les résidents des grandes villes. À Calicut, Ma Huan avait compté plus de vingt mosquées [362], auxquelles s'ajoutèrent plus tard celles qu'un riche musulman fit édifier dans les dernières années du XVe siècle [363].

À la lecture des textes de l'époque, il apparaît qu'une remarquable solidarité liait entre eux les musulmans du Kerala. Les tensions observées à Calicut entre Pardeśi et Māppiḷḷa n'étaient que vétilles en face du front sans faille que les deux groupes présentaient dès que l'un d'eux se trouvait menacé. La société Māppiḷḷa, par sa nature même, était en continuelle formation. Les liens qui unissaient les étrangers à leurs enfants de l'Inde, l'apport constant des bannis de toute caste qui se tournaient vers l'islam, provoquaient un brassage de la société toute entière. C'était là le facteur d'unité d'un pays figé dans ses morcellements ; aux divisions du territoire, à la rigidité des institutions brahmaniques, s'opposait la mobilité des musulmans pour qui les routes maritimes ne connaissaient pas de frontières. La pratique du cabotage multipliait les liaisons et les alliances. « Tous sont parents et amis des musulmans de Calicut, écrivait Gaspar Correia, et ont des intérêts dans leurs affaires » [364]. Cette solidarité, qui se manifesta surtout contre la présence portugaise, existait probablement auparavant. Dès les conflits de 1502, un réseau de renseignements et de complicités couvrit spontanément tous les ports de la côte. Lors de la guerre qui opposa, en 1504, Calicut et Cochin, les musulmans des deux royaumes ne cessèrent d'ourdir des complots, ni d'établir des filières de communications qu'utilisaient les souverains eux-mêmes.

Nous dirons en leur temps ce que furent les conflits qui opposèrent les Portugais aux *Mouros de Malabar*. Au cours des premières années, l'affrontement se fit en deux phases. Dès l'abord, les Portugais se heurtèrent aux *Mouros da Meca* qu'ils voulaient éliminer de l'Océan Indien, et déclarèrent la guerre à Calicut, qui était leur principal repaire. Mais ils ne cessèrent, en même temps, et pendant toute la durée du gouvernement de D. Francisco de Almeida, de traiter avec les *Mouros da terra*, avec les Marakkar de Cochin, et,

359. Samarqandī, p. 781 ; trad. Major, p. 14.

360. Barbosa, II, p. 74

361. Ma Huan, p. 140 (aux heures *wu* et *ssu*, c'est-à-dire entre 9 et 11, et 11 et 13 heures).

362. Ma Huan, *ibid.*

363. Logan, p. 295.

364. Correia, I, p. 245.

plus dangereusement, avec les chefs musulmans de Cananor. Ce furent les conquêtes d'Afonso de Albuquerque, et la situation nouvelle qu'elles imposèrent, qui consacrèrent la rupture des intérêts qui avaient lié jusque là les Māppiḷḷa du Malabar à leur clientèle portugaise. En donnant à Goa une position de monopole, en choisissant de s'allier à Calicut, Afonso de Albuquerque dépossédait Cananor du commerce des chevaux et du gingembre, et vouait à l'abandon le marché de Cochin. Les Portugais durent alors compter avec l'hostilité déclarée des chefs Māppiḷḷa. Mais pour ceux-ci une page était aussi tournée. L'étude de la *conquista* portugaise révélera leurs résistances, et les mutations qu'ils durent accomplir au cours du XVIe siècle.

Les mers de l'Inde
à la fin du XVe siècle
Vue générale *

Si l'Inde a donné son nom a l'Océan qui l'environne, c'est parce qu'elle est au carrefour des routes maritimes qui relient les trois continents du Vieux Monde. Le souffle des moussons dirige sur ses rivages les voiles venues d'Afrique orientale, du Moyen Orient et de la mer de Chine. Lorsque les voyageurs arabes entreprirent, au IXe siècle, leurs navigations au long cours, depuis Siraf jusqu'à Canton, ils durent relâcher dans les ports de la péninsule pour prendre l'eau et le bois, renouveler leur gréement et attendre les vents favorables à la poursuite de leur croisière.

Les témoignages des Arabes permettent de découvrir quelques fragments de ce qui fut, au cours de l'époque médiévale, la vie de l'Océan Indien. C'est à l'un d'eux, le Tangérois Ibn Baṭṭūṭa, que l'on doit de pouvoir faire le point, pour le milieu du XIVe siècle. Aussi, le récit de ses pérégrinations a-t-il servi de base à la plupart des études faites sur le siècle suivant, à défaut de sources cohérentes pour cette période.

Il apparaît pourtant que le XVe siècle marque un tournant dans l'histoire de l'Océan Indien. C'est aussi le moment où les communautés islamiques de l'Inde, déjà signalées par Ibn Baṭṭūṭa, prennent les commandes des routes maritimes du commerce des épices et de la plupart des trafics qui lui étaient associés.

Sans prétendre à une étude exhaustive, il ne semble pas inutile de jeter un nouveau regard sur cette période, et de donner un cadre général aux

---

* Extrait de *Moyen Orient et Océan Indien, XVIe-XIXe siècle*, Tome I, Paris, Société d'Histoire de l'Orient, 1984.

travaux ponctuels accomplis au cours de ces dernières années sur les sociétés et les économies des pays maritimes de l'Asie du sud. Sans négliger l'espace océanique, nous nous limiterons aux mers qui baignent la péninsule indienne, depuis le Kathiavar jusqu'aux rivages de l'Indochine occidentale.

Peu nombreuses pour le vaste domaine qu'elles couvrent, les sources dont on dispose sont de nature très diverse. Les pays de l'Océan Indien sont riches en vestiges archéologiques, épigraphiques et numismatiques dont la synthèse en bien des points reste encore à faire. Connues à travers des manuscrits trop souvent apocryphes, les œuvres des chroniqueurs attachés aux dynasties royales ne s'attardent guère sur les activités maritimes. Les archives locales ont gardé peu de traces des communautés de marchands de mer, bien que l'Égypte et la péninsule arabique aient conservé des collections précieuses —littérature juridique, documents fiscaux, routiers, recueils biographiques. Ces sources ont déjà livré de nombreuses informations. difficiles toutefois à relier entre elles. Aussi c'est aux récits des voyageurs étrangers que l'on doit recourir pour donner vie aux grands courants d'échanges dont l'Océan Indien était alors le théâtre.

L'œuvre d'Ibn Baṭṭūṭa peut être mise à jour par les observations de ceux qui visitèrent l'Asie au cours du XV^e^ siècle. Précurseurs des Temps Modernes, ils témoignèrent d'un grand souci d'exactitude, mais ils sont trop dispersés dans le temps et l'espace pour permettre de suivre l'évolution des sociétés et des marchés. Dès le début du XV^e^ siècle les rapports chinois décrivent avec sobriété et précision les produits négociés dans les ports des « mers du sud » et la population qu'ils y rencontrent. Par sept fois en trente ans (1403-1433), les empereurs Ming envoyèrent l'eunuque musulman Zheng He conduire la flotte des « navires à joyaux » dans les pays riverains pour y lever tribut. Plus ou moins descriptives, les relations de ces expéditions se répètent souvent, tout en livrant chaque fois quelques informations nouvelles.

Les voyageurs venus de Perse et d'Asie centrale furent sans doute fort nombreux. Le Persan 'Abdorrazzāq Samarqandī laissa une relation assez détaillée, rédigée à l'occasion d'une ambassade au Vijayanagar dont l'avait chargé Chāh Rox. Parti d'Ormuz en 1437, il visita Dabul, Calicut et Honavar. C'est aussi d'Ormuz que s'embarqua, en 1469, le marchand russe Afanasij Nikitin, qui séjourna en Orient jusqu'au début de 1472. Il décrivit Mascate, Cambay, Chaul et Dabhol, ainsi que d'autres cités maritimes qu'il ne connaissait peut-être que par ouï-dire.

Depuis l'Antiquité les Italiens fréquentaient les ports de l'Inde dont il semble qu'ils n'aient jamais oublié le chemin. À partir du XIII^e^ siècle, leurs voyages sont attestés par des textes. Dans le premier tiers du XV^e^ siècle, Nicolo de' Conti, originaire de Vénétie, parcourut le Malabar, Sumatra et le Golfe du Bengale. Converti à l'islam par commodité, il fit pénitence à son retour en dictant le récit de ses pérégrinations à l'humaniste florentin Poggio Bracciolini (1439). À la fin du siècle, les relations se font plus nombreuses et plus

denses : entre 1496 et 1499, le Gênois Girolamo da Santo Stefano retraça les étapes d'une navigation qui le mena du Malabar à Pégou, à Sumatra et aux Maldives ; peu après, un voyageur plus mystérieux, Ludovico di Varthema, effectuait un périple en Asie, dont la description colorée doit être soumise à une critique rigoureuse.

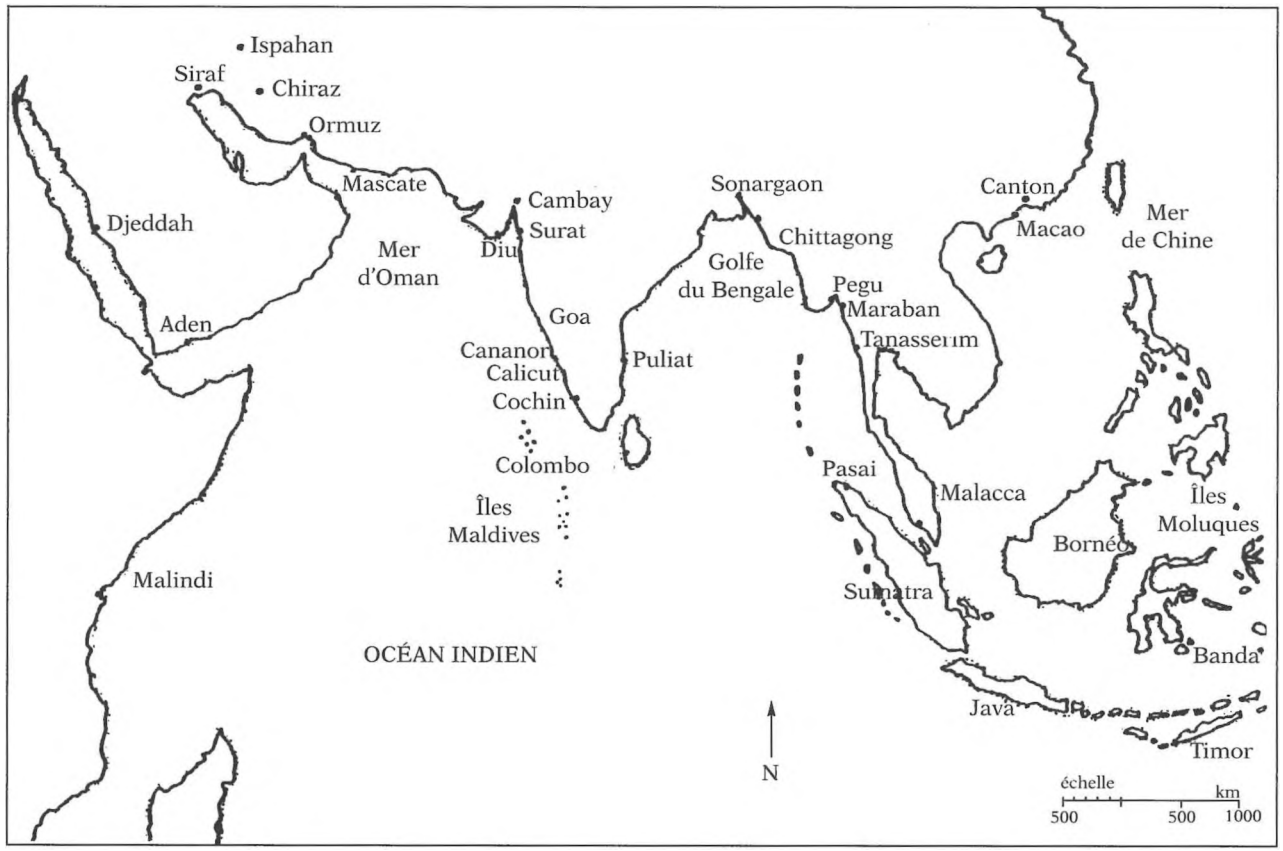
À la veille du XVIe siècle enfin, lorsque les Portugais apparaissent dans les mers de l'Inde, ils découvrent un monde dont ils seront à la fois les meilleurs observateurs et les derniers témoins. En poursuivant leurs explorations, ils saisiront dans leur ensemble les structures économiques et sociales de la vie maritime. Leurs journaux de bord, les inventaires de cargaisons, la correspondance de Lisbonne, de Cananor et de Cochin constituent des témoignages tardifs, mais dont l'ampleur permet une étude comparative avec les sources antérieures.

La Situation Politique

Alors que la plupart des pays riverains de l'Océan occidental présentaient une situation politique confuse, les États de l'Inde connaissaient dans la seconde moitié du XVe siècle une relative stabilité. Dans la plaine indo-gangétique, le rapide passage et la mort de Timur (1405) avaient laissé le trône de Delhi aux mains de princes d'aventure jusqu'à l'avènement, en 1450, de la dynastie des sultans Lodi, qui réorganisèrent l'administration et assurèrent leur domination jusqu'aux portes du Bengale.

Le Deccan avait achevé de se libérer de la tutelle de Delhi qui s'était étendue jusqu'au sud de la péninsule à la suite des invasions turco-afghanes dont Ibn Baṭṭūṭa avait encore perçu les dramatiques échos. Tout en demeurant fidèles à la foi islamique les gouverneurs provinciaux avaient rejeté tour à tour leur allégeance. La rupture fut consommée lorsque le Gujarat s'affranchit en 1401. Après des débuts tumultueux le royaume s'organisa surtout sous le règne de Mahmud Bigarhā (1459-1511) qui soumit le Kathiavar et donna un vigoureux essor à la vie économique.

L'expansion croissante de l'islam avait rassemblé les roitelets hindous autour du rāja de Vijayanagar qui avait réussi, au cours du XVe siècle, à construire un empire immense que baignaient les deux mers, celle de l'Oman et celle du Bengale. Au nord de la Krishna, il se heurtait aux forces armées d'un autre empire, celui des princes Bahmani qui regroupait les seigneuries musulmanes. Limitées aux régions frontalières, les guerres incessantes n'avaient pas empêché une civilisation brillante de se développer de part et d'autre ; elles contribuèrent même à la prospérité des ports de l'ouest qui importaient les chevaux de Perse et d'Arabie pour renouveler la cavalerie des combattants. Dans les dernières années du XVe siècle, l'Empire Bahmani se



Les mers de l'Inde, XVe-XVIIe siècles

brisa en cinq sultanats — Berar, Bijapur, Ahmadnagar, Bidar et Golconde — tandis que le Vijayanagar, malgré ses crises internes, pesait de toute sa puissance sur presque tous les pays du sud. Les royaumes du Kerala subissaient son influence mais avaient réussi à garder leur autonomie. Forts de l'ancienneté de leurs traditions dynastiques, les rājas d'Eli, de l'Ernad, du Perumpadappuṇād et du Vēṇād régnaient sur les ports des épices et ne se souciaient que des rivalités intestines qui les opposaient dans l'arrière-pays.

Les îles de l'Océan équatorial échappaient aussi à toute dépendance à l'exception de certains atolls des Maldives dont les sultans relevaient, dans les dernières années du siècle, des chefs musulmans de Cananor. Depuis longtemps islamisés, les ports de la côte septentrionale de Sumatra étaient autant de métropoles rivales qu'éclipsait le prestige du sultan de Pasai qui prétendait être le seul à mériter ce titre. À Ceylan, après le règne unificateur de Pārakramabāhu (1421-*c*.1467), l'île se fragmenta en trois royaumes autour de Jaffna, Kandy et Kōṭṭē dont dépendaient les ports de Colombo et de Galle.

Au nord de l'Océan oriental, le Bengale sortait d'une époque troublée, où le pouvoir dominant était resté aux mains de princes musulmans d'origine diverse. En mettant fin au règne sanglant des sultans abyssins, le Sayyed Alāuddin Husayn Shāh (1494-1519) instaurait une période de paix où le commerce put prospérer et la civilisation s'épanouir. Une zone d'instabilité demeurait autour du port de Chittagong que lui disputaient les rājas de Tripura et d'Arakan.

À leurs entreprises turbulentes s'exposait le long règne paisible du prince Mōn Binnyarān (1492-*c*. 1532) qui dominait le delta de l'Irraouaddy et le cours supérieur des rivières qui drainaient vers la mer les produits de l'Indochine occidentale. On ne sait de quel royaume dépendait, à cette époque le port de Tanasserim situé plus au sud, au débouché de la route qui menait au royaume siamois d'Ayuthia.

C'est aux confins des mers indiennes, au sud de la péninsule malaise, que rayonnait l'une des plus puissantes métropoles de l'Océan Indien. À l'aube du XVe siècle l'apparition de Malacca sur un site libéré du pouvoir des pirates avait profondément modifié les circuits commerciaux en centralisant sur un seul marché les productions de l'Extrême Orient et du monde occidental. La conversion du rāja à l'islam avait stimulé la vie sociale en provoquant l'afflux des marchands musulmans. Mais les richesses du sultan n'avaient guère fortifié son pouvoir politique: lorsque les Portugais assiégèrent Malacca (1511) il demanda secours à l'empereur de Chine dont il se proclamait encore le vassal.

La Vie Économique

Les productions

Les épices ont fait la fortune des pays de l'Océan Indien. Elles poussent spontanément sur les rivages de la zone tropicale particulièrement au Malabar, à Ceylan et en Insulinde.

Le poivre qui croît sur les pentes occidentales des Ghâtes était aussi cultivé dans les jardins du littoral. Le gingembre était récolté dans les régions de Calicut et d'Eli. À la production, le poivre et le gingembre étaient troqués contre le riz par les marchands du Malabar qui les acheminaient jusqu'à Calicut et aux échelles de la côte. Quant à la cannelle, qui foisonnait à Ceylan, elle était distribuée par ces mêmes marchands qui la prenaient chaque année à Colombo en échange de riz, de corail et de mercure.

L'Insulinde produisait les épices les plus précieuses. Plus creux et moins piquant que celui du Malabar, le poivre de Sumatra était très apprécié de la clientèle chinoise. On trouvait à l'état sauvage le giroflier aux Moluques et le muscadier dans les îles Banda ; l'écoulement en était assuré par les Javanais qui les troquaient contre du riz, des marmites et des cotonnades de basse qualité puis les acheminaient vers Malacca.

Base de l'alimentation asiatique, le riz était distribué à partir de trois grandes contrées productrices : le Vijayanagar, qui depuis ses ports de l'ouest et de l'est alimentait l'Inde péninsulaire, Ceylan et le Golfe Persique ; le Bengale et le Pégou qui, depuis Sonargaon et Martaban, pourvoyaient l'Indochine occidentale, Sumatra, Ceylan et les Maldives ; Java, qui ravitaillait Malacca et les îles de l'archipel.

Le sucre était recueilli au Vijayanagar et surtout au Bengale où il était en partie utilisé à la fabrication de conserves. Les insulaires des Maldives produisaient la plus grande part du poisson séché nécessaire aux navigateurs.

Les plantes médicinales et aromatiques foisonnaient dans la flore tropicale où leurs vertus étaient reconnues de longue date. Limités à l'usage local les végétaux masticatoires — bétel, noix d'arec — se trouvaient presque tous en bordure de mer. Cultivé en Égypte dans toute la région de Thèbes, l'opium était exporté depuis Aden dans tout l'Orient en quantités importantes, le plus souvent par le relais du Gujarat qui produisait aussi un opium de plus basse qualité. D'autres plantes étaient aussi recherchées dans le monde occidental pour leurs vertus thérapeutiques : tamarins et myrobolans du Malabar, aloès de Socotra, camphre de Sumatra et de Bornéo, rhubarbe de Chine, celle-ci transitant par Ormuz.

La demande de parfums était considérable. L'encens d'Arabie et l'eau de roses du Proche Orient étaient entreposés dans les ports de la Mer Rouge et

du Golfe Persique, tandis que le benjoin et le musc étaient diffusés depuis ceux de l'Indochine occidentale. Le bois de santal blanc aux multiples usages était chargé à Timor, le santal rouge de l'Inde étant réservé à la construction.

La faune ne fournissait pas seulement ses produits aromatiques (musc, ambre gris) mais elle était exploitée pour elle-même. Utilisés dans toute l'Asie tropicale comme animaux domestiques, les éléphants étaient dressés à Ceylan spécialement pour la guerre puis, par mer, exportés dans l'Inde toute entière par les marchands du Malabar

Les chevaux d'Arabie et de Perse étaient très prisés par les souverains de l'Inde au XVe siècle ; les conflits de Vijayanagar et de l'Empire Bahmani provoquèrent une demande considérable, d'autant plus que le climat de ces pays ne permettait pas le renouvellement naturel de la cavalerie. Quelques indices permettent de supposer que les chevaux étaient échangés contre le riz à Ormuz, d'ont ils étaient transportés par mer jusqu'à Dabhol, Chaul, Goa et Kāyal. Par les chemins de terre ils étaient conduits jusqu'aux cours princières où ils étaient revendus à prix d'or.

Les princes et les marchands mettaient un point d'honneur à se constituer un trésor de pierres et de métaux précieux, Les rois de Kōṭṭē se réservaient le monopole des saphirs et des émeraudes, des zircons et des autres gemmes dont leurs terres étaient prodigues, et qui étaient vendues et montées sur les marchés de Calicut. Le Deccan récelait des diamants, que l'on exploitait surtout au Vijayanagar et au Berar. Les carrières du Gujarat produisaient des pierres plus communes, cornalines, agates et améthystes dont on taillait des bijoux et des bibelots. Les côtes méridionales du Coromandel et le Golfe de Mannar abritaient des pêcheries de perles. Les joyaux les plus rares étaient importés des contrées voisines — rubis du royaume d'Ava ou perles du Golfe Persique. L'on accumulait l'or et l'argent, monnayé ou non, sous des formes diverses : ducats vénitiens, ashrafis d'Égypte, larins de Perse, poudre d'or d'Afrique orientale ou anneaux d'argent du Siam.

Outre le coton et l'indigo, d'autres espèces naturelles étaient utilisées à des fins artisanales : brai et soufre de Sumatra, laque de Pégou, salpêtre du Bengale et d'Honavar. Les usages multiples des produits du cocotier émerveillaient les voyageurs, notamment l'exploitation du caire des Maldives dont les cordages imputrescibles équipaient toutes les flottes.

Les produits manufacturés des pays riverains étaient principalement fabriqués au Moyen Orient et dans le sous-continent indien. La plupart d'entre eux — bijoux, armes, cuirs dorés, tapis — relevaient de l'artisanat local. En revanche, les structures de production des textiles préfiguraient déjà l'ère industrielle. Outre la Chine, dont les damas à fleurs et les satins transitaient dans tous les ports, la Perse produisait des étoffes de soie. Au Bengale, celle-ci était le plus souvent brodée, et mêlée de fils de coton.

L'industrie cotonnière indienne était alors la première du monde, implantée principalement dans trois régions productrices : le Bengale, dont les

étoffes étaient tissées selon de savantes techniques, était surtout réputé pour les mousselines de la région de Sonargaon qui étaient demandées jusqu'en Europe ; le Coromandel dont les toiles peintes étaient distribuées à Ceylan, à Java et dans les pays « sous le vent » ; le Gujarat spécialisé dans la fabrication des tissus imprimés, s'efforçait de surclasser les autres pays producteurs par l'efficacité de ses réseaux de diffusion.

Dès les premières années du XVIe siècle, les Portugais mesurèrent l'ampleur de l'expansion du commerce gujarati, qui avait sans doute été organisé au siècle précédent. Cotonnades écrues, blanchies ou teintes à l'indigo, étaient chargées par grandes quantités dans tous les ports du Cambay, accompagnées des produits de l'artisanat local : bijoux de pierres dures, objets de bois d'ivoire et d'écaille, armes et parfums. Ces produits manufacturés étaient distribués sur tous les marchés de l'Océan Indien en échange des valeurs les plus précieuses : or, épices et pierreries.

Les échanges

Le commerce au long cours de l'Océan Indien est généralement connu sous le nom de commerce des épices, un nom qui recouvre en réalité une quantité de marchandises diverses. Si l'on sait que le XVe siècle fut une période d'apogée de ce commerce les sources de l'époque sont insuffisantes pour en saisir l'infinie complexité. Elles permettent cependant de retrouver certains courants autour desquels s'ordonnaient des réseaux secondaires.

Les ports demandeurs d'épices — Aden, Djeddah, Ormuz — étaient situés au débouché des routes de terre où étaient transportés par caravanes les produits du Moyen Orient et de la Méditerranée : ducats de Venise et ashrafis d'Égypte, cuivre, plomb, mercure et vermillon, corail, alun et safran, armes et miroirs. Chaque année en juillet, poussés par les vents de la mousson du sud-ouest, les navires quittaient les ports de l'Océan occidental en direction de l'Inde.

Quelques-uns se rendaient directement à Calicut où le poivre était échangé contre l'or monnayé, le gingembre contre le cuivre, les épices de Malacca contre d'autres produits d'Occident. Ces navires regagnaient leur port d'attache dans les premiers mois de l'année suivante.

D'autres marchands entreprenaient des voyages plus longs et plus rémunérateurs. Au lieu d'aller au Malabar ils se rendaient dans les ports du Gujarat où ils négociaient une partie de leur cargaison contre les textiles. Ils chargeaient l'autre partie de cette cargaison dans les navires gujaratis pour échanger le tout à Malacca contre les épices de l'Insulinde et les produits de l'Extrême Orient.

D'autres navires encore quittaient le Gujarat pour les ports poivriers de Sumatra. Ils échangeaient les cotonnades contre le poivre ; puis ils prenaient

la route « des pays sous le vent », remontaient le golfe du Bengale jusqu'aux ports de Pégou où ils troquaient ce poivre, l'eau de roses et l'opium contre les rubis, le benjoin et la laque. Tous ces navires regagnaient l'Océan occidental par la mousson du nord-est et par deux voies différentes. Les uns voguaient vers Ceylan, déposaient les épices de l'Insulinde dans les ports du Malabar et regagnaient le Gujarat ; les autres prenaient la route en droiture à travers les atolls des Maldives où ils hivernaient pendant la mousson suivante. Ils regagnaient ensuite les ports de la Mer Rouge et du Golfe Persique où les attendaient les caravanes qui, depuis Suez et Ormuz, conduisaient les épices jusqu'aux ports de la Méditerranée. Mais la quantité qui passait par là ne pouvait être comparée à ce qui était consommé en Asie. Ibn Baṭṭūṭa, comme plus tard Albuquerque, constatait que ce qui passait en Occident n'était qu'une petite partie d'un immense trafic.

On voit que la péninsule indienne divisait l'Océan en deux zones, que caractérisaient deux types d'échanges différents : dans l'Océan occidental, le poivre, le gingembre et la cannelle étaient négociés contre le riz à la production, puis contre l'or et les métaux dans les ports distributeurs. Dans l'océan oriental : le poivre, les clous de girofle, les noix et les macis de muscade étaient troqués sur place essentiellement contre le riz puis contre les produits manufacturés (porcelaines, armes et surtout textiles) sur les marchés de Malacca et de l'archipel. Ce bref schéma du « commerce des épices » permet ainsi de constater que l'or s'accumulait alors en Inde sans jamais s'en écouler et qu'au-delà de la péninsule les textiles servaient de base aux échanges.

Les Cités Maritimes

La péninsule indienne occupe une position privilégiée au centre septentrional de l'Océan. C'est autour d'elle que s'ordonnaient presque tous les échanges de la « route des épices ». Le fait que les marchands venant des rivages occidentaux de la mer d'Oman ne pouvaient atteindre Malacca en une seule mousson avait fait de la côte occidentale de l'Inde une escale indispensable. Le plus souvent, il était inutile de pousser au-delà, grâce aux marchands de mer du Gujarat et du Malabar qui se chargeaient d'acheminer et d'entreposer dans leurs ports les produits de la Chine, de l'Insulinde et de Ceylan.

Les ports du Gujarat étaient groupés aux embouchures de la Mahi, de la Tapti et de la Narmada, autour de Cambay qui était encore le plus grand d'entre eux, bien qu'il ne fut accessible qu'à marée haute. En dépit des courants et des bas-fonds qui en avaient rendu l'accès dangereux, la ville avait un tel prestige qu'elle avait donné son nom à la région tout entière. Ses maisons de pierre blanchie aux portes monumentales et aux fenêtres ouvragées formaient une cité ouverte que Nicolo de' Conti estimait à douze milles

de pourtour. Les marchands étrangers n'étaient pas seulement attirés par un emporium bien achalandé mais aussi par l'élégance de la vie citadine et le raffinement des mœurs.

Le marché de Cambay, où l'on trouvait tous les produits du monde connu, était stimulé par l'activité de ports satellites : Broach — la Barygaza des Anciens —, mais aussi Goga, à l'entrée du golfe et plus encore Surat et Rander. Situés face à face sur les deux rives de la Tapti, ces ports avaient des fonctions complémentaires, puisque les hommes d'affaires hindous du premier faisaient monter leurs navires par les gens de mer musulmans du second. En 1509, les Portugais trouveront Surat sous la domination du brahmane Malik Gopi qui avait considérablement enrichi la ville ; aussi peut-on présumer que son œuvre avait été commencée au cours des dernières années du siècle précédent. La fortune de Surat allait de pair avec celle de Rander, dont les demeures ornées de porcelaines de Chine exposées en montre, attestaient de relations plus spécifiques avec l'Extrême Orient et l'Asie du sud-est.

L'ensemble de ces cités maritimes était protégé par la forteresse de Diu, dont les remparts s'élevaient sur une île de la côte sud du Kathiavar. Sous l'impulsion du gouverneur Malik Ayāz, sa garnison fut renforcée dans les dernières années du XVe siècle. Armées d'une bombarde et de deux petites bouches à feu, une centaine d'*atalayas* [1] gardaient les côtes. Diu avait aussi une activité commerciale plutôt tournée vers le Moyen Orient, où ses navires échangeaient les produits du Deccan occidental contre ceux d'Ormuz, de la Mer Rouge et du littoral de la Corne africaine.

Situées aux sources mêmes de production du poivre, les échelles du Malabar étaient fréquentées depuis l'Antiquité. Ce fut au XVe siècle que la cité maritime de Calicut acheva d'éclipser toutes celles qui avaient fait la fortune du Kerala au cours de l'époque médiévale. Cette prédominance avait été favorisée par des phénomènes naturels récents — la crue du Periyar (1341) qui envasa l'antique Cranganor, et la progression du cordon littoral qui ferma le port d'Eli. Cochin et Cananor avaient repris en partie à leur compte l'activité de ces cités déchues mais ce fut Calicut qui en recueillit l'héritage. La ville avait même surclassé le grand port de Kollam, en détournant à son profit la clientèle chinoise qui l'avait enrichi naguère.

La cité de Calicut était pourtant établie sur un rivage inhospitalier puisque c'était aux havres voisins de Pantalayini-Kollam et de Kappatt que les jonques et les sambouqs se réfugiaient pendant la mousson ou se rassemblaient pour prendre la mer après avoir été chargés. À Calicut boutiques et entrepôts s'alignaient le long de la plage. La ville s'étendait au-delà. Couvertes de cadjans [2], les maisons de pierre s'élevaient au milieu de jardins spacieux où

1. Grandes barques servant aux opérations côtières.
2. Feuilles de palmier dont on couvrait les maisons.

les poivriers s'enroulaient aux arbres. De grandes portes de bois ouvragé fermaient ces demeures. Dominée par un temple couvert de plaques de cuivre, la ville comptait plusieurs mosquées et de nombreux et vastes tanks.

C'est à Calicut que l'on pouvait observer les communautés de marchands étrangers dans toute leur diversité. Ils ne venaient pas seulement d'Arabie et de Perse, mais aussi de Syrie, d'Égypte, du Maghreb, de Sumatra, de Pégou et de Chine. Certains y séjournaient chaque année de la mi-août à janvier, d'autres y étaient établis à demeure. Mais il semble que l'essor de Malacca et l'expansion maritime du Gujarat aient entraîné au XVe siècle une mutation importante : n'ayant plus besoin d'aller au-delà de la péninsule malaise, les Chinois abandonnèrent Calicut : les marchands de la ville s'associèrent de plus en plus aux échanges des Gujaratis, qui y établirent leurs agents et de vastes entrepôts.

Tous ceux qui visitèrent Calicut à cette époque sont unanimes pour s'émerveiller de la probité de ses marchands et de l'organisation du commerce. À l'arrivée de chaque navire les marchandises étaient inventoriées et estimées, puis gardées jour et nuit par les agents des douanes. Ce caractère est d'autant plus remarquable que des communautés de pirates très actives étaient embusquées en de nombreux points de la côte occidentale. La sécurité de ses eaux et l'efficacité de ses hommes d'affaires contribuèrent à faire de Calicut le port le plus fréquenté de toute la contrée.

L'activité des autres villes de la côte occidentale était plutôt tournée vers la distribution des vivres et des produits locaux. Ils participaient peu au commerce transocéanique, à l'exception de celui des chevaux qu'ils importaient d'Ormuz. Pour cette raison Chaul, Dabhol, Honavar, Bhatkal et Goa étaient disputés par les rājas de Vijayanagar et les sultans Bahmani.

Les voyageurs n'ont laissé des cités maritimes du Golfe du Bengale que des descriptions sommaires mais elles permettent d'entrevoir l'étendue et la nature de leurs activités. Toutes situées au débouché des pays producteurs de riz, elles assuraient la subsistance des régions riveraines. Près des bouches du Brahmapoutre, Sonargaon, le grand entrepôt du Bengale, exportait en outre le sucre et les étoffes précieuses ; sur la côte orientale de Vijayanagar, Pulicat et Nagapattinam diffusaient les cotonnades du Coromandel ; Kāyal et Kalikarai, qui appartenaient au rāja du Vēṇād s'adonnaient au commerce des chevaux et des perles ; de l'autre côté du Golfe, reliés au circuit des « pays sous le vent », Martaban, Dagon et Kusmin, les trois ports du Pégou ; exportaient le benjoin, la laque et les rubis, et Tanasserim les produits du Siam. À la faveur de ces activités économiques, les ports du Golfe du Bengale tissèrent des liens culturels entre les rivages du sous-continent indien et de l'Indochine occidentale.

Au sud de la péninsule malaise, entre la mer et la forêt équatoriale, Malacca était une métropole établie sur un petit territoire. Son prestige était si grand que les Chinois l'appelaient « l'œil-soleil ». Situé « où les moussons

finissent et où d'autres commencent »[3] son port bénéficiait d'une constante activité. Il apparut aux Portugais comme « l'essieu autour duquel tout tourne »[4] : les jonques venues de Chine, du Champa, du Siam et de tout l'archipel succédaient aux navires de l'Océan occidental et de la mer du Bengale. Fondée dans les premières années du XVe siècle, Malacca s'était rapidement peuplée de gens de Pasai, du Bengale, du Gujarat, d'Arabie et de Perse, bientôt rejoints par des marchands de toute nation, à tel point que l'on y parlait, au début du XVe siècle, quelque quatre-vingt quatre idiomes différents.

La colline où se dressait le palais du sultan était séparée des quartiers marchands par une rivière. L'administration était adaptée au caractère international de la cité : un *shāh-bandar*[5] était attribué à chacun des quatre groupes d'étrangers répartis selon leur provenance : les Gujaratis, dont le nombre allait croissant, les ressortissants des « pays sous le vent » (Tamouls, Bengalis, Pégouans, gens de Pasai), ceux de Java et de l'archipel malais, et ceux qui venaient des pays riverains de la mer de Chine. Le statut de ces négociants différait selon leur origine : ceux qui venaient de l'ouest étaient soumis à de lourdes taxes, tandis qu'il suffisait à ceux du monde malais et de l'Extrême Orient d'offrir quelques présents aux notables et au sultan. La faveur de ce dernier était disputée entre les clans gujaratis et tamouls dont les rivalités sont évoquées dans la littérature malaise.

Les sources étudiées mettent en évidence quelques structures communes aux cités maritimes de l'espace indien. Presque partout, un port océanique principal était renforcé par l'activité de ports satellites, qu'il s'agisse des ensembles portuaires de Gujarat, du Malabar ou du Bengale, même si le rôle majeur passait périodiquement d'un port à l'autre (dans le cas d'Eli et de Cananor par exemple). Par ailleurs la topographie de ces cités respectait l'ordre social établi : les pêcheurs et les marins au bord du rivage ; dans la ville même les marchands de diverses nations regroupés par quartiers ; la citadelle royale nettement séparée, bien que le souverain ait parfois disposé d'une résidence en ville. Cette disposition souligne la pratique de la séparation des pouvoirs économique et politique, qui fut l'une des caractéristiques dominantes de l'organisation du monde indien à l'époque médiévale.

3. Tomé Pires, *Suma oriental*, p. 509.

4. Rui de Brito à Albuquerque, de Malacca, le 6.1.1514, dans *Cartas de Afonso de Albuquerque*, éd. Bulhão Pato et Lopes de Mendonça, Lisbonne, 1903, vol. III, p. 225.

5. Fonctionnaire attaché au port faisant à Malacca office de consul.

Les Marchands de Mer

Si l'activité des marchands de mer fut au XVe siècle particulièrement intense, on connaît encore mal les structures de leurs réseaux. Groupés en guildes ou agissant en particuliers, ils présentaient une grande diversité ethnique mais appartenaient presque tous à la communauté islamique. Tout puissants dans le domaine économique et maritime, ils étaient dépendants des dirigeants politiques auxquels ils payaient des taxes. Même s'ils exerçaient fréquemment les fonctions de *shāh-bandar* ou de *qādi*, ces négociants accédaient rarement aux postes de gouvernement.

Les marchands de mer de l'Inde avaient essaimé sur tous les rivages au cours des siècles, et véhiculé non seulement des produits, mais aussi des idées, des croyances et des institutions. Il est très difficile de reconnaître les groupes sociaux qui durant l'Antiquité et le haut Moyen Âge ont assuré la prospérité de l'Inde péninsulaire. On sait seulement qu'après la période d'expansion maritime des premiers siècles de notre ère une renaissance très vive de la religion brahmanique avait ravivé les interdits liés à l'impureté des voyages transocéaniques et détourné certaines castes dirigeantes des navigations au long cours. Aussi, le commerce extérieur de l'Inde fut-il en grande partie pris en charge par des communautés non-hindouistes.

Au Kerala ce furent les guildes de marchands juifs ou chrétiens, établis là au moins depuis le Ve siècle, qui en recueillirent les profits, tout comme les Jaïns dans les cités côtières du Gujarat et du pays canara ou comme la communauté bouddhiste de Nagapattinam qui subsista longtemps dans l'Empire Cōḷa. Mais dans le même temps, porté par l'expansion arabe, l'islam était apparu dans l'Océan Indien. De l'Afrique orientale à l'Insulinde, les colonies musulmanes éparses le long des côtes se développaient grâce aux échanges qui les liaient entre elles. En Inde même, stimulées par l'essor des sultanats du Gujarat et du Bengale, ou favorisées par les conflits des royaumes du sud, les communautés islamiques du littoral réussirent à dominer la plupart des trafics océaniques au cours du XVe siècle.

On ne peut exactement situer le moment où les Gujaratis s'imposèrent sur les marchés de l'Océan Indien, mais il semble qu'ils aient été établis dans certaines îles de l'archipel indonésien dès le début du XVe siècle, comme en témoignent les sépultures islamiques retrouvées à Sumatra et les vestiges des navires que les Portugais remarquèrent à Gresik. À la fin du siècle, lorsque ces derniers firent irruption dans l'Océan Indien, ils furent les premiers à décrire ce qui fut, sans doute, l'apogée de l'expansion gujaratie. À ce moment-là, toute la société du Gujarat semblait participer aux affaires commerciales.

Les musulmans — généralement Bohra ou Khodja — s'expatriaient plus volontiers que les autres. Négociants, mais aussi gens de mer, ils montaient

leurs propres navires ou ceux des seigneurs du royaume. Leurs équipages comptaient les marins les plus habiles, les pilotes les plus expérimentés ainsi que les archers qui assuraient la défense des escadres. La présence des musulmans gujaratis dans les ports de l'Océan Indien ne doit pas dissimuler l'importance du rôle joué par les hindous dans le commerce extérieur. À Cambay, presque tout le négoce était entre leurs mains. Certains brahmanes ne dédaignaient pas d'armer des navires et d'accumuler d'énormes fortunes. D'autres, de rang moins élevé, accompagnaient par voie de terre les convois de marchandises et faisaient office de messagers grâce à l'impunité que leur conférait un statut respecté par les brigands eux-mêmes. Mais la plupart des hommes d'affaires appartenaient à la caste vaiśya des Bania experte à toutes les transactions mercantiles, particulièrement les activités bancaires. Établis dans tous les ports de l'Océan Indien, et surtout à Calicut, groupés autour de leurs temples dans un quartier spécial, ils avaient organisé un réseau de correspondants actifs et solidaires, chargés d'établir partout des liaisons entre les producteurs et les armateurs. Il semble que les voyageurs les confondirent souvent avec les Jaïns qui assuraient les mêmes fonctions.

Quel qu'ait été leur groupe social, la compétence et l'habileté des hommes d'affaires gujaratis émerveillèrent tous ceux qui les rencontrèrent. Maîtres du marché des textiles, présents à toutes les escales de la route des épices, coordonnant la plupart des trafics tramés depuis la Chine jusqu'aux portes de la Mer Rouge, ils réussirent à faire du Gujarat, à la fin du XV^e^ siècle, la plus grande puissance économique de l'Océan Indien et peut-être du Vieux Monde.

Grandies obscurément dans les ports du Deccan au cours du Moyen Âge, d'autres communautés islamiques — Ilappai du Coromandel, Nāvayat et Māppiḷḷa de la côte occidentale — avaient la haute main sur des échanges plus spécifiques. Leur origine remontait aux premiers temps de l'islam, lorsque la pratique du *muta* ou mariage temporaire, permettait aux navigateurs du Moyen Orient de trouver l'accueil d'un foyer dans tous les ports qu'ils fréquentaient. Cette coutume était particulièrement répandue au Kerala, où les musulmans étrangers se liaient avec des femmes de basse caste, les seules qui pouvaient s'unir à eux et préparer leur nourriture. Les enfants nés de ces unions étaient élevés dans la foi sunnite. Leur appartenance à une religion étrangère les dispensait d'observer la distance de pollution imposée à l'égard des hautes castes, et leur permettait d'approcher les fonctionnaires royaux. Leur connaissance de la langue et des usages du pays, l'hospitalité qu'ils accordaient à leurs coreligionnaires les désignaient pour servir de courtiers et d'intermédiaires. Les Nāvayat du pays canara avaient régné sur le commerce des chevaux jusqu'au massacre de 1427, perpétré pour des raisons obscures par un rāja hindou vassal de Vijayanagar. Les survivants s'étaient regroupés dans d'autres ports, mais n'avaient pu retrouver leur prospérité de naguère. Plus puissants et plus nombreux, les Māppiḷḷa du Malabar avaient réussi à prendre en main une partie de leurs activités, mais aussi à régner sur le

marché local des épices. Ils parvinrent à surclasser définitivement les communautés juives et chrétiennes qui perdaient peu à peu leurs privilèges à Cranganor, à Māḍāyi et à Kollam où leurs guildes avaient été puissantes. La fin du XVe siècle marque l'apogée de la puissance des musulmans du Kerala, tout comme celle des marchands du Gujarat auxquels ils étaient fréquemment associés.

Illustrée par la légende de « Chēramān Perumāl », l'association séculaire conclue entre les souverains du Kerala et les Māppiḷḷa reposait sur le principe de la protection mutuelle de leurs cultes et sur le respect de la hiérarchie des castes. Ainsi, hindous et musulmans devaient s'abstenir de manger bœufs et porcs. Les Māppiḷḷa pratiquaient l'endogamie et observaient la loi de succession matrilinéaire en usage au Malabar. Le roi garantissait aux musulmans la liberté de culte, les exonérait de taxes foncières et interdisait à quiconque de pénétrer dans leurs maisons. Les Māppiḷḷa avaient le droit d'exercer leur propre justice et celui de posséder des territoires outre-mer, tels les Āḷi Rāja de Cananor qui, en 1494 avaient étendu leur domination sur les Maldives. Mais en terre indienne, le pouvoir économique assumé par les chefs Māppiḷḷa était distinct du pouvoir politique du roi dont ils devaient demeurer les sujets.

L'emprise croissante des Gujaratis sur la plupart des trafics de l'océan oriental se faisait aux dépens des marchands de la mer du Bengale qui avaient assuré la liaison, au cours de l'époque médiévale, entre les ports de l'Asie du sud-est, de l'Insulinde et de la péninsule indienne. L'activité des marchands du Bengale était encore très importante, appuyée sur les nombreuses communautés de musulmans bengalis installées dans les régions maritimes : à Sumatra où ils formaient la classe dirigeante et la plus grande partie des habitants de Pasai, à Malacca qu'ils avaient contribué à peupler dès ses origines, à Pégou, à Java, à Ceylan et jusqu'aux Maldives où ils venaient chaque année troquer le riz contre les cauris[6]. Les marchands de mer tamouls s'étaient implantés dans les états hindouisés de l'Indochine et de l'Insulinde dès les premiers siècles de notre ère. Ils y avaient encore de nombreux comptoirs et animaient le commerce extérieur du Vijayanagar. Les Chetṭi du Coromandel avaient la haute main sur le change, les perles et les pierres précieuses. Plus spécialisés dans l'exportation des textiles, les Kling[7] étaient tout puissants à Java et à Malacca où ils étaient dejà menaces par leurs rivaux gujaratis.

Il convient de compter parmi les marchands de mer de l'Inde les étrangers qui s'établirent définitivement sur ses rivages. Les Karimi fréquentaient depuis longtemps les ports de la côte occidentale. Leur association s'était

6. Coquillages utilisés comme menue monnaie au Bengale et dans certains pays de l'Asie du sud-est.

7. Nom par lequel on désignait les marchands tamouls dans le monde malais.

développée en Égypte au cours du Moyen Âge au point d'avoir évincé ou absorbé presque toutes les autres. Du Maghreb à la Chine ils avaient contrôlé à la fois le transit caravanier et le transit maritime de la « route des épices ». Ce réseau d'affaires périclita en 1429, quand le sultan mamlouk Barsbay s'arrogea le monopole du poivre et imposa ses prix. La réaction des Karimi entraîna des brimades qui poussèrent un grand nombre d'entre eux à émigrer au cours du XVe siècle à Cambay et à Calicut.

Plus difficile à saisir est l'organisation du réseau des négociants persans, bien que leur présence dans les cités maritimes de l'Océan Indien ait été à la fois ancienne et influente. Puissants dans les ports du Gujarat de Sumatra et du Bengale, on les trouvait souvent parmi les notables de la société mercantile. Nombreux étaient ceux qui venaient chercher fortune au Deccan. Leur emprise sur l'économie des sultanats bahmanides fut stimulée par la promotion de l'homme d'affaires gilani Mahmud Gāwān qui s'était élevé au rang de vizir de Bidar, et avait favorisé l'intensification des échanges entre l'Empire Bahmani et le Golfe Persique. Certains marchands de chevaux s'établissaient aussi dans les ports du Vijayanagar, où ils accumulaient d'énormes fortunes.

La société marchande de l'Océan occidental comptait aussi quelques Juifs d'Occident émigrés de Grenade ou de l'Europe Centrale, que les Portugais rencontrèrent au Gujarat et au Malabar.

À l'afflux des marchands de mer venus d'Occident s'oppose le retrait des Chinois qu'Ibn Baṭṭūṭa avait rencontrés dans les ports du Kerala. La croissance de leur communauté dans la première moitie du XVe siècle fut accentuée par la fréquence des expéditions de Zheng He, mais elle fut sans lendemain. Abdorrazzāq Samarqandī remarquait encore quelques « fils de Chinois » dans les équipages des flottes de Calicut mais les Portugais ne trouvèrent plus au Kerala que le souvenir de leur présence. Il est évident que l'essor de Malacca fut l'une des principales causes de ce reflux, puisque les Chinois trouvèrent sur ses marchés tous les produits de l'Océan occidental.

Les marchands des mers de l'Inde s'associaient en compagnies pour les voyages au long cours. Les navires de Vijayanagar transportaient les Malabars, ceux du Bengale les négociants de Dabhol et de Chaul. Au cours du XVe siècle, les Arabes et les Persans empruntèrent de plus en plus les vaisseaux gujaratis pour se rendre au-delà de la péninsule indienne.

*

Cette brève synthèse permet de mesurer l'ampleur des changements survenus dans les mers de l'Inde depuis le voyage d'Ibn Baṭṭūṭa. Ils sont presque tous marqués par l'expansion de l'islam, notamment au Kerala et au Bengale. Le plus significatif est l'apparition simultanée des sultanats de Malacca et du Gujarat, dont les intérêts conjugués modifièrent les structures

de la vie économique en créant de nouveaux circuits maritimes et d'autres réseaux de marchands de mer.

Dans le même temps, les communautés mercantiles indiennes participèrent de plus en plus au commerce transocéanique en armant leurs propres navires. Cette prise en charge, assumée surtout par les Gujaratis, se fit au détriment des Arabes qui, au début du XVIe siècle, n'étaient plus majoritaires que dans les ports de Calicut ; encore doit-on compter parmi eux les Karimi qui avaient quitté le Moyen Orient pour s'y établir à demeure.

Ainsi, loin d'être figée dans les structures immuables, l'organisation des échanges et des sociétés maritimes avait subi dès le début du XVe siècle, des changements notables. Il conviendra de les prendre en compte pour évaluer la portée des interventions portugaises dans les mers de l'Inde au cours de la période suivante.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Certains récits des voyageurs du XVe siècle (Conti, Abdorrazzāq Samarqandī, Nikitin, San Stefano) ont été en partie traduits en anglais par R. H. MAJOR, *India in the 15th century*, Londres 1857, mais l'on se reportera plutôt à l'édition annotée de M. LONGHENA, *Viaggi in Persia, India e Giava di Nicolo di Conti, Girolamo Adorno e Girolamo da San Stefano*, Milan, 1929, rééd. 1962, et à celle, déjà ancienne, du texte d'Abdorrazzāq par QUATREMÈRE, *Notice de l'ouvrage persan... qui contient l'histoire des deux sultans Schahrokh et Abou Saïd*, dans *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, Paris, 1843. Le voyage de Nikitin a été récement traduit et présenté par C. MALAMOUD, *Le voyage au-delà des trois mers*, Paris, 1982 ; celui de Varthema fut traduit en français dès le XVIe siècle par Balarin de RACONIS (éd. C. SCHEFER, *Le Viateur*, Paris, 1888), puis en anglais par G. B. BADGER et J. WINTER-JONES, Londres, 1863. Les rapports des envoyés chinois ont été réunis par W. W. ROCKHILL, « Notes on the relations and trade of China with the Eastern archipelago and the coast of Indian Ocean during the fourteenth century », dans *T'oung Pao*, XVI, 1915, pp. 61-139, 256-271, 375-392, 435-467, 604-626 ; celui de Ma Huan traduit et annoté par J. V. G. MILLS, *Ma Huan's Ying-yai Sheng-lan, the overall survey of the Ocean's shores (1433)*, Cambridge, 1970.

Un bon inventaire des sources portugaises a été établi par A. A. Banha de ANDRADE, *Mundos novos do mundo*, 2 vol., Lisbonne, 1972, parmi lesquelles l'on doit particulièrement mentionner les traités de Duarte BARBOSA (*The book of Duarte Barbosa*, trad. Longworth DAMES, 2 vol., Londres, 1918-1921) et de Tomé PIRES (*The Suma oriental*, éd. et trad. A. CORTESÃO, Londres, 1944).

Pour un bref aperçu de la situation politique en Inde, cf. l'excellent manuel de R. THAPAR, *A History of India*, I, Penguin books, éd. 1983, pp. 226-237. Plusieurs études sur la vie économique ont été publiées dans *The Cambridge Economic History of India*, Cambridge, 1982 (cf. plus particulièrement l'article de S. DIGBY, « The Maritime trade of India », pp. 125-162).

L'œuvre capitale de V. Magalhães GODINHO, *L'économie de l'Empire portugais aux XV^e^ et XVI^e^ siècles*, Paris, 1969 (dont l'édition portugaise est mieux documentée, *Os Descobrimentos e a economia mundial*, Lisbonne, 1963, vol. II) demeure la base indispensable de toute étude sur les productions et les échanges. P. CHAUNU en a utilisé les données pour établir une synthèse claire mais limitée dans *Conquête et exploitation des nouveaux mondes, XVI^e^ siècle*, Paris, 1969, pp. 315-323. Ces deux ouvrages qui ne traitent pas des sociétés mercantiles locales, sont un peu dépassés par des études plus récentes et par les travaux faits à partir de sources orientales.

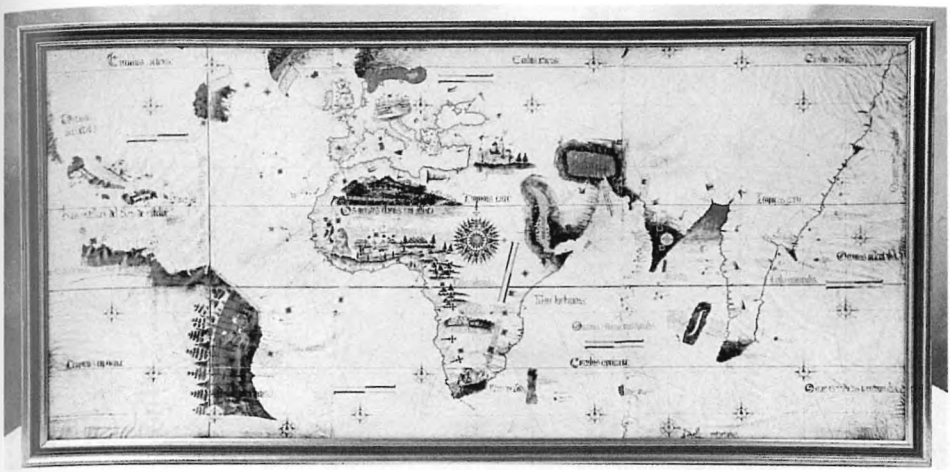
Pour les routes maritimes et le commerce du Moyen Orient, cf. G. R. TIBBETTS, *Arab navigation in the Indian Ocean before the coming of the Portuguese being a translation of Kitab al-Fawa'id fi usul al-bahr wa'l-qawa'id of Ahmad b. Majid al-Najdi*, Londres, 1971 ; W. FISCHEL, « The spice trade of Mamluk Egypt », dans *Journal of the Economic and Social history of the Orient*, I, 1958 ; M. S. LABIB, « Les marchands Karimis en Orient et sur l'Océan Indien », dans *Sociétés et Compagnies de Commerce en Orient et dans l'Océan Indien*, Paris, 1970, pp. 209-214 ; J. AUBIN, « Le royaume d'Ormuz au début du XVI^e^ siècle », dans *Mare Luso-Indicum*, II, 1973, pp. 77-179.

Pour l'organisation des sociétés mercantiles indiennes, cf. G. BOUCHON, « Les Musulmans du Kerala à l'époque de la découverte portugaise », dans *Mare Luso-Indicum*, III, 1973, pp. 3-59 ; *Mamale de Cananor, un adversaire de l'Inde portugaise (1507-1528)*, Genève-Paris, 1975 ; Arun Das GUPTA, « Aspects of Bengal's Sea-borne trade in the pre-European period », dans *Merchants and Rulers of Gujarat, the response to the Portuguese in the 16th century*, Berkeley, 1976, pour une époque un peu postérieure.

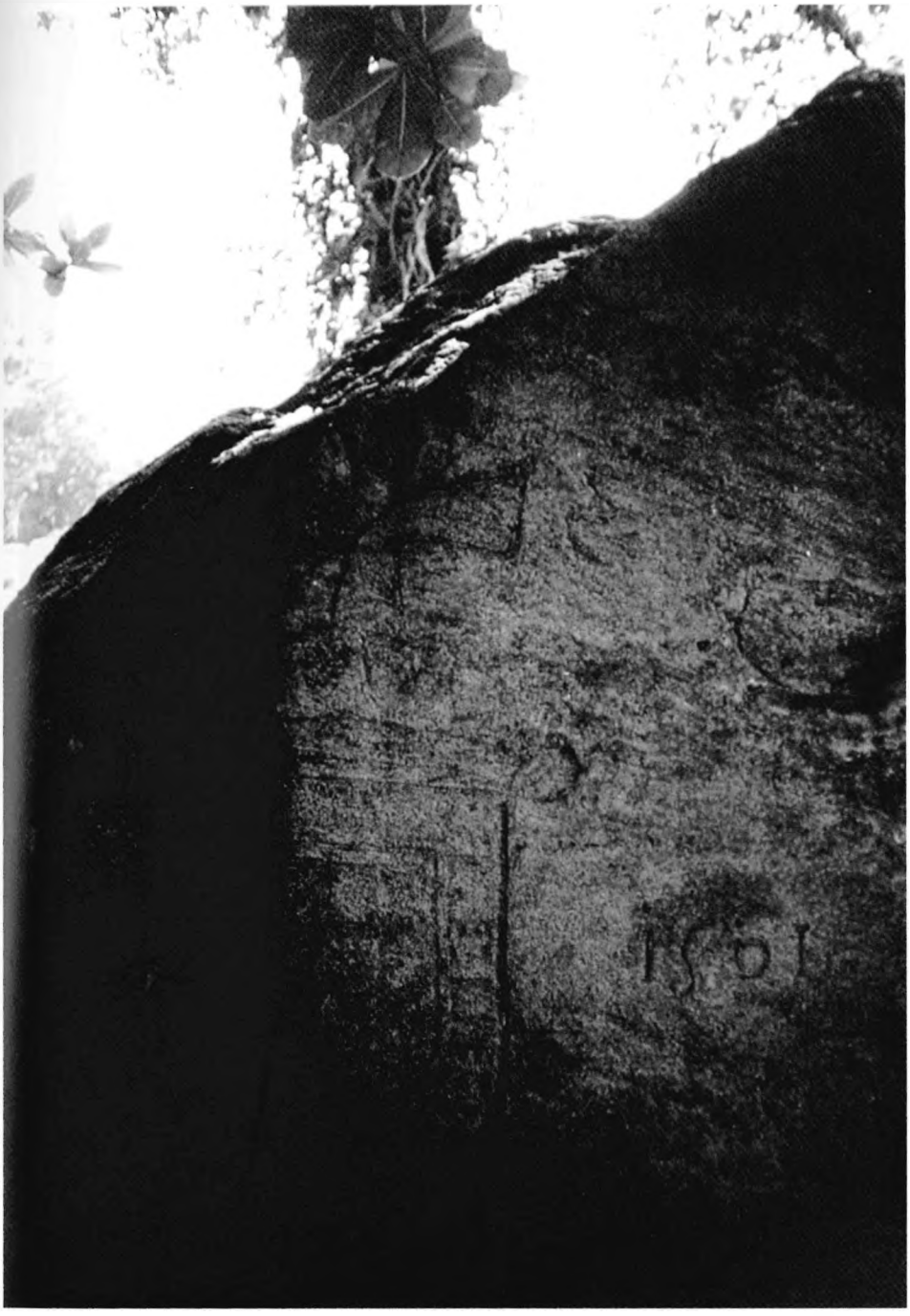
Deux documents portugais publiés par L. F. THOMAZ décrivent avec précision l'organisation du commerce des pays « sous le vent » : *De Malaca a Pegu, viagens de um feitor português*, Lisbonne, 1966 et *A viagem de António Correia a Pegu em 1519*, Lisbonne, 1976 ; ils ont été analysés dans la perspective historique locale par G. BOUCHON, « Les premiers voyages portugais à Pasai et à Pégou (1512-1520) », dans *Archipel*, XVIII, 1979, pp. 127-158. Pour tout ce qui concerne Malacca, l'on doit se référer à l'excellent ouvrage de M. A. P. Meilink-Roelofsz, *Asian trade and European Influence in the Indonesian archipelago (1500-1630)*, La Haye, 1962, pour l'archipel indonésien, aux études ponctuelles, mais indispensables de L. F. Thomaz, réunies dans *De Ceuta a Timor*, Lisbonne, 1994.

Deux colloques internationaux d'Histoire maritime (VI^e^ et VII^e^) ont été consacrés à l'Océan Indien, *Méditerranée et Océan Indien* (Venise, 1962), Paris, 1970 et *Sociétés et compagnies de commerce en Orient et dans l'Océan Indien* (Beyrouth, 1966), Paris, 1970, dont les actes ont été présentés par M. MOLLAT.

On consultera avec profit les séries suivantes : *Mare Luso-Indicum*, I-IV (1971-1980), devenu *Moyen Orient et Océan Indien* ; les travaux du Centro de Estudos de Cartografia Antiga (sections de Lisbonne et de Coïmbre), et des périodiques spécialisés, notamment : *Archipel*, Paris ; *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, Leyde ; *The Indian Economic and Social History Review*, New Delhi ; *Indian Historical Review*, New Delhi ; *South Asia*, Nedlands (Australie).



Plan de Cantino, 1502, copie de l'original de la Bibliothèque de Modène (Italie) réalisée par le prof. Luigi MONTI en 1950 et exposée au Musée de la Marine de Lisbonne (Portugal).



Inscription de Colombo, 1501, in Jorge FLORES, Os *Portugueses e o Mar de Ceilão. Trato, diplomacia e guerra (1498-1543),* Lisbonne : éd. Cosmos, 1998.

Moulage de l'*Inscription de Colombo, 1501* (détail du blason). Musée de Colombo.

À PROPOS DE L'INSCRIPTION DE COLOMBO (1501)

QUELQUES OBSERVATIONS SUR LE PREMIER VOYAGE DE JOÃO DA NOVA DANS L'OCÉAN INDIEN *

Sotto di rocco da quella pendice
La isola si trova Taprobana
Che quasi un'altro mondo la si dice

Enrico di MAGONZA

Parmi les nombreux moulages de ses monuments lapidaires, le Musée de Colombo conserve celui d'une inscription portugaise. Une colonne de plâtre en forme de *padrão* porte les armoiries royales surmontées d'une croix et d'une date: 1501. Ce chiffre inattendu mais parfaitement lisible avait retenu notre attention lors d'une récente visite. N'allait-il pas à l'encontre d'une tradition bien établie, selon laquelle l'île de Ceylan avait été « découverte » en 1506 par D. Lourenço de Almeida ? Un tel anachronisme nous incita à entreprendre sur place une rapide enquête, qui révéla que l'empreinte exposée au Musée avait été relevée sur un rocher dressé dans les Gordon Gardens, actuellement rattachés au Ministère des Affaires Etrangères de Sri Lanka. Ce bloc, qui ne pèse pas moins de vingt-cinq tonnes, s'élève à environ deux mètres au-dessus du sol. À hauteur d'homme, la pierre partiellement polie porte l'écu du Portugal — cinq blasons disposés en sautoir, chargés chacun de cinq besants ou *quinas* entourés d'une bordure à sept tours et timbrés d'une couronne ouverte. On distingue au-dessus une croix pattée, si grossièrement gravée qu'elle semble avoir été hâtivement esquissée. La date est tracée avec soin, à droite du blason.

---

* Extrait de *Revista da Universidade de Coimbra*, 28, Coïmbre, 1980, en hommage au Professeur Armando Cortesão.

Ayant déjà signalé la présence d'armoiries portugaises à Colombo [1], nous nous devions de pousser plus loin nos investigations. D'où venait ce vestige insolite, dont la date remettait en cause toutes les études faites à ce jour sur les premiers voyages portugais à Ceylan ?

Le Rocher de Colombo

Au début de septembre 1898, la presse locale faisait état de travaux entrepris dans le quartier du Fort de Colombo, à l'entrée de la digue. Le lundi 5, en démolissant le vieux bâtiment de la police portuaire. un groupe de coolies mettait à jour un rocher frappé aux armes du Portugal [2]. Au-dessous, quelques ossements humains gisaient dans une cavité [3]. On ne put identifier ces restes poudreux, qui accréditaient les légendes de revenants attachées à ces lieux, mais on reconnut qu'ils avaient été ensevelis près du site de l'ancienne église St. Lawrence. Déjà en 1836, la tombe d'un chapelain avait été retrouvée tout près de là [4]. Ces deux sépultures semblaient marquer l'emplacement de l'ancien cimetière de la forteresse portugaise, mais le mystère du bloc de pierre demeurait entier.

Aussitôt, les érudits locaux échafaudèrent des hypothèses dont la chronique du *Journal of the Ceylon branch of the Royal Asiatic Society* nous a laissé quelques exemples. Tous s'accordaient pour reconnaître les armoiries du Portugal, mais bien des points restaient obscurs. Pourquoi les écus étaient-ils disposés en sautoir alors qu'ils auraient dû être en croix [5] ? Ne marquaient-ils pas la tombe d'un grand personnage ? N'était-ce pas là l'œuvre d'une première mission chrétienne, celle de l'un des moines venus avec Vasco da Gama [6] ? Ne s'agissait-il pas d'un *padrão* que D. Lourenço aurait fait graver sur place, parce qu'il était arrivé à Ceylan « par hasard » ? La date, il est vrai, était embarrassante par son évidence même, mais n'avait-elle pas été tracée plus tard, par

1. G. Bouchon, « Les Rois de Kōṭṭē au début du xvi[e] siècle », dans *Mare Luso-Indicum*, I, 1971, p. 75, note 77, et *infra*, p. 258.

2. *The Ceylon independent*, 7 septembre 1898.

3. « Report of the Assistant Engineer », Colombo, dans *JCBRAS*, vol. 16, 1899, p. 17.

4. *Ceylon observer*, 11 novembre 1836. L'épitaphe est reproduite dans S. G. P., « The first Portuguese inscription in Ceylon », dans *The Ceylon antiquary*, vol. 9, 1924, p. 209. Nous n'avons pu identifier le nom que recouvrent ces initiales.

5. « Antiquarian discovery relating to the Portuguese in Ceylon », *JCBRAS* (Proceedings), vol. 16, 1899, p. 17.

6. Cette hypothèse a été réfutée avec juste raison par Donald Ferguson (*ibid.*, p. 26). Il ne semble pas que des missions aient été établies en Asie dès ces premières années mais plutôt des paroisses attachées aux *feitorias* et aux forteresses.

erreur ? Certains croyaient distinguer deux factures, celle de l'écu adroitement exécuté, celle de la croix et des chiffres, plus frustes. On alla même jusqu'à prétendre que le lapicide de D. Lourenço aurait, en 1506, gravé la date d'un voyage antérieur. Une polémique s'engagea entre De Vos et Buultjens, le premier ayant interprété les signes tracés à droite des armoiries non comme une date, mais comme les initiales de « Jesus Salvator Orientalium Indicorum » ; ce qui fut réfuté par le second, qui avançait que Ceylan aurait pu être touchée par l'un des capitaines de Pedro Álvares Cabral ou de João da Nova. Les arguments de Buultjens n'étaient guère convaincants, mais au moins s'appuyait-il sur quelques références de João de Barros [7]. Donald Ferguson, alors en Grande-Bretagne, fut sollicité pour trancher le débat, ce qu'il fit avec une témérité surprenante : pour lui, D. Lourenço de Almeida était le premier Portugais à avoir « posé le pied » à Ceylan, et la date de 1501 était qualifiée d'« impossible » [8].

En dépit de quelques remarques pertinentes, toutes ces opinions témoignaient d'une évidente méconnaissance des sources portugaises. Il faut bien dire que celles-ci n'étaient alors accessibles sur place que sous forme de traductions, ou d'éditions défectueuses [9]. Il ressort pourtant de ces médiocres palabres une information que nous devons retenir : celle que donne Mgr Ladislas Michael Zaleski, délégué apostolique à Kandy, qui cite un texte alors inédit du P. Fernão de Queirós, lequel témoignait qu'il existait, vers 1687, l'écu du Portugal taillé dans un rocher, face à la mer [10].

La controverse devait rebondir après quelques années de silence [11]. En avril 1917, James Ryan plaidait pour l'authenticité de l'inscription. Comment pourrait-on prouver qu'un sujet portugais n'ait pas abordé l'île en 1501, alors qu'une *feitoria* était établie à Cochin depuis le début de la même année ? L'écu, la croix et la date pouvaient marquer le passage de l'un des aventureux capitaines de l'escadre de Cabral ou de João da Nova ; ou peut-être avaient-ils été

7. *Ibid*, p. 22-27.

8. « Antiquarian discovery », *l. c.*, p. 26-27. C'est ce même Donald FERGUSON qui publiera quelques années plus tard une excellente étude sur l'expédition de D. Lourenço de Almeida, « The Discovery of Ceylon by the Portuguese in 1506 », *JCBRAS*, vol. 19, 1906-1907, pp. 284-400.

9. Cf. par exemple : D. FERGUSON, «History of Ceylon from the earliest times to 1600, as related by João de Barros and Diogo do Couto », *JCBRAS*, vol. 20, 1908, et les traductions de chroniques portugaises publiées dans *Ceylon literary register*, 3rd series, qui contiennent de nombreuses erreurs.

10. Ladislaus Michael au Gouverneur de Ceylan, de Kandy, 13.XII.1898, dans « Antiquarian discovery », *l. c.*, pp. 22-23 ; F. de QUEIRÓS, *Conquista temporal e espiritual de Ceylão*, Colombo, 1916, p. 142 : « O capitão mor (...) mandou abrir em hũa rocha, de fronte da bahia, as quinas de Portu-gal ; memória posto que guastado do tempo, que sempre, no nosso, ali permaneceo ».

11. Entre temps, le rocher qui était demeuré dans le quartier des douanes fut transporté en 1912 jusqu'aux pelouses des Gordon Gardens.

tracés par quelque *degredado* abandonné dans les parages [12] ? Ces romantiques conjectures, qui n'étaient pas invraisemblables, furent condamnées sept ans plus tard. Reprenant les assertions de Donald Ferguson, un érudit signant S. G. P. s'efforça de démontrer que le rocher des Gordon Gardens n'était autre que le *padrão* de l'expédition de 1506, en citant à l'appui les textes portugais de João de Barros, Gaspar Correia et Castanheda. Mais il passa rapidement sur les points — essentiels, nous le verrons plus loin — sur lesquels ces auteurs infirmaient son hypothèse, pour s'attarder sur le témoignage du P. de Queirós et conclure avec lui sans aucune discussion que l'écu du Portugal avait été gravé sur ordre de D. Lourenço de Almeida. De là à se débarrasser d'une date encombrante, il n'y avait qu'un pas : il devenait évident que la croix et les chiffres n'étaient pas de la même main que les armoiries et qu'aucun rapport ne pouvait être établi entre eux [13].

Rien n'est plus facile que d'être négatif sous prétexte de scepticisme, et de rejeter ce qui dérange certaines traditions historiques. Aussi ne nous contenterons-nous pas des conclusions de S. G. P. Nous ne prétendrons pas pour autant résoudre un problème difficile, nous essaierons seulement d'en étudier les données. Ne convient-il pas, après plus de cinquante ans, de réexaminer cette inscription à la lumière des nombreux travaux publiés depuis lors, principalement au Portugal, sur l'exploration de l'Océan Indien ?

*

« Ce n'est pas une nouveauté, écrivait João de Barros, que de trouver ce souvenir d'une découverte gravé sur les arbres, car en ce temps-là les nôtres avaient coutume de faire ainsi (...) parce que cette date inscrite dans l'écorce des dragonniers leur suffisait pour prendre possession de ce qu'ils découvraient, ainsi que quelques croix de bois (...) » [14]. Tel était l'usage, à l'époque du Prince Henrique, lorsqu'un navigateur jetait l'ancre sur une terre inconnue. À partir de 1484, ces rustiques témoignages furent remplacés par des *padrãos*. Surmontés d'une croix plombée, ces piliers de pierre de la hauteur de deux hommes, frappés aux armes royales sur leur face principale, portaient du côté opposé une inscription, en latin et en portugais, mentionnant le nom du roi qui avait ordonné l'expédition, celui du capitaine qui avait dressé le monument et la date de la découverte [15].

12. J. RYAN, « Who was the first Portuguese in Ceylon ? », dans *The Ceylon antiquary*, vol. 2/3, avril 1917, pp. 221-223.

13. S. G. P., « The First Portuguese inscription in Ceylon », dans *The Ceylon antiquary*, vol. 9/4, avril 1924, pp. 202-211.

14. BARROS, 1/2-2, p. 74.

15. *Ibid.*, 1/3-3, p. 85.

D'après les vestiges qui ont été retrouvés, les *padrãos* de la fin du XV^e^ siècle étaient généralement plantés en haut d'une falaise et mesuraient un peu plus de vingt centimètres d'épaisseur. Ceux de São Gregório et de Angras das Voltas étaient taillés dans une pierre calcaire tout à fait semblable à celle que l'on extrait au nord du Tage [16], ce qui laisse supposer qu'ils avaient été fabriqués à l'avance et embarqués à bord des navires. L'archéologie confirme ici les propos de Gaspar Correia qui déclarait que D. Manuel faisait charger de ces piliers sur les bâtiments qui allaient vers des terres nouvelles, afin de signaler à ceux qui passeraient là que le pays avait déjà été « découvert » pour son compte [17].

En fait, s'il existait des *padrãos* exécutés au Portugal et tout prêts à être scellés, d'autres étaient confectionnés impromptu avec les matériaux pris sur place [18]. Par ailleurs, il est très probable que la coutume des *memórias* gravées sur l'écorce des arbres ait continué de se perpétuer. L'essentiel était de marquer son passage et l'écu, comme la devise, n'étaient pas toujours disposés de la même manière [19]. Au demeurant, les fragments retrouvés, usés par les intempéries, ne permettent pas de reconstitution intégrale.

Quant au rocher de Colombo, il est bien évident qu'il ne peut être considéré comme un *padrão* traditionnel, et que son poids exclut qu'il ait été acheminé depuis les rives du Tage. Il demeure qu'une question essentielle se pose, en préalable à toute discussion: s'agit-il du *padrão* que D. Lourenço de Almeida fit graver à Ceylan en souvenir du premier voyage des Portugais dans l'île ?

Si les commentaires du P. de Queirós doivent être interprétés avec prudence, on ne peut contester son témoignage. Le rocher blasonné de Colombo qui se dressait face à la mer à la fin du XVII^e^ siècle contre la chapelle de São Lourenco était probablement le même que celui qui fut exhumé en 1898 à l'entrée de la digue, près des ruines d'une église du même nom. Si l'on admet cette présomption, il faut ajouter que les signes qu'il portait étaient déjà

16. E. AXELSON, « Descoberta do padrão de S. Gregório erguido por Bartolomeu Dias », dans *Boletim da Sociedade de Geografia de Lisboa*, 56^e^ série, 1938, pp. 266-276; E. de VASCONCELOS, « O último padrão de Bartolomeu Dias », *ibid.*, pp. 259-269; E. AXELSON, « O padrão de Angra das Voltas », *ibid.*, 73^e^ série, 1955, pp. 23-32.

17. CORREIA, 11/1, p. 42.

18. Le *padrão* de S. Filipe était en bois, cf. E. AXELSON, *O padrão de S. Filipe de Bartolomeu Dias* (*BSGL*, 1939, pp. 123-131). La croix dressée par Cabral sur la côte brésilienne était aussi probablement en bois, les armes royales, la devise et la croix de l'Ordre du Christ ayant été préparées à l'avance et appliquées ensuite (J. CORTESÃO, A *carta de Pero Vaz de Caminha*, Lisbonne, 1962, p. 252).

19. Voir la disposition particulière, en croix, du *padrão* de Angras das Voltas dans AXELSON, *l. c.*, d'après une peinture du capitaine T. B. Thomson executée en 1786 (p. 23). Quelques vestiges de *padrãos* sont exposés au siège de la Société de Géographie de Lisbonne.

usés du temps de Queirós : « (...) *memória posto que gastado do tempo que sempre, no nosso, ali permaneceo* » [20]. Cette observation, tout comme le fait que les armoiries soient timbrées d'une couronne ouverte [21], permet de dater celles-ci du XVI[e] siècle. Mais peut-on pour autant affirmer qu'elles aient été exécutées dans sa première décennie ?

Selon les manuels d'héraldique portugaise, l'écu royal porte, depuis D. Afonso I[er], d'argent à cinq blasons d'azur disposés en croix et chargés chacun de cinq besants d'argent en sautoir. En 1295, on y ajouta une bordure de gueules chargées de tours, dont le nombre fut officiellement ramené à sept en 1495 [22]. Ce sont bien ces sept tours qui entourent l'écu de Colombo mais les blasons sont disposés en sautoir et non en croix. Il est vrai qu'au cours de l'époque médiévale, le nombre et la disposition des meubles de l'écu ont présenté quelques variantes. Il y a cinq blasons en croix dans le *Livro do Armeiro mor* (1509) et sur les monnaies émises sous le règne de D. Manuel [23]. En revanche, ils sont en sautoir sur les bannières qui décorent le planisphère de Martin Benhaim (1492), ceux de Cantino (1502) et de Caverio (1505), ainsi que sur les *padrões* représentés en pied par Francisco Rodrigues (1513) [24]. Ce dernier témoignage est de ceux qui comptent, car Francisco Rodrigues était allé en Inde et avait pris de nombreux croquis de la côte africaine ; mais il est déroutant de retrouver cette même disposition — plus rarement il est vrai — sur des documents de la fin du siècle, notamment sur une carte de Fernão Vaz Dourado, composée en 1568 [25].

Si les deux représentations de l'écu se retrouvent l'une et l'autre à cette époque, il semble que la disposition en sautoir ait été plus courante dans les

---

20. QUEIRÓS, *Conquista temporal e espiritual de Ceylão*, *o. c.*, p. 142.

21. C'est sous le règne de D. Sebastião qu'apparaît la couronne fermée au-dessus de l'écu royal.

22. Francisco José de ALMEIDA, *Archaeologia chronologica do escudo d'armas de Portugal*, dans *Boletim architectónico e de archaeologia da Real associação dos architectos e archeólogos portugueses*, vol. 1, 1874, pp. 12-16 ; António de VASCONCELOS, « O escudo nacional português, lenda e história », dans *Lusitana* 11, 1924, pp. 178-179 ; CONDE DE TOVAR, *Estudos históricos, a reforma do brasão real por D. João II (1485)*, pp. 163-166.

23. A. Machado de FARIA et João DU CROS, *Livro do Armeiro Mor*, Lisbonne, 1956 ; Sylvie DESWARTE, *Les enluminures de la* Leitura Nova *(1504-1552). Étude sur la culture artistique au Portugal au temps de l'Humanisme*, Centre Culturel Portugais, Fondation Calouste Gulbenkian, Paris, 1977.

24. Les *padrãos* sont très nets sur le manuscrit de Francisco Rodrigues, conservé à la Bibliothèque de l'Assemblée Nationale de Paris (1248 ED 19, f. 24), reproduit dans A. CORTESÃO, *The* Suma oriental *de Tomé Pires and the Book of Francisco Rodrigues, rutter of a voyage in the Red Sea nautical rules, almanack and maps, written and drawn in the East before 1515*, Londres, Hakluyt Society, n° 89-90, 1944, p. 417, et dans A. CORTESÃO et A. Teixeira da MOTA, *Portugaliae Monumenta Cartographica* Lisbonne, 1960, vol. 1, p. 84, fig. 11.

25. *Ibid.* p. 246.

milieux des cartographes et des navigateurs, tout comme l'usage des chiffres arabes, très répandus parmi les marchands qui s'adonnaient au commerce outremer, surtout à la fin du XVe siècle [26]. Il est très probable que les armoiries de Colombo aient été sculptées dans les premières années du règne de D. Manuel sur le modèle des *padrãos* dont Francisco Rodrigues nous a transmis l'image, mais on ne peut se prévaloir d'aucune référence pour les dater avec certitude.

Pour le P. de Queirós, il ne fait aucun doute que le rocher de Colombo ait été gravé sur ordre de D. Lourenço de Almeida. Il ajoute même que l'ermitage dédié à son saint patron avait été édifié en même temps. Mais il ne fait aucune allusion à la date inscrite à droite de l'écu. À l'instar des érudits anglo-ceylanais de naguère, Queirós n'en a-t-il tenu aucun compte, afin de respecter une tradition bien établie ? ou la date de 1501 a-t-elle été burinée *a posteriori* ?

La tradition rapportée par Fernão de Queirós résiste mal à l'épreuve des textes. Le Vice-Roi D. Francisco de Almeida écrivait au Roi D. Manuel, le 27 décembre 1506, que son fils était allé à Ceylan : « (...) *a cruz de Christo e as armas reaes e a devisa ficam em Ceilão em padram* » [27]. Il ajoutait deux ans plus tard : « *De Ceylão* (...) *estes que agora de la vierão assy acharão* (...) *o padrão em pé como o pôs meu filho* » [28]. Il n'y a pas trace de devise sur le rocher de Colombo et il est difficile de reconnaître dans sa forme massive un *padrão* « en pied ». Les récits des chroniqueurs confirment les propos du Vice-Roi. Tous s'accordent pour décrire le *padrão* établi par D. Lourenço comme un pilier traditionnel : « un *padrão* en pierre avec les armes du Portugal d'un côté et la devise de la Sphère de l'autre » précise Castanheda [29] ; « sur une pointe de terre qui dominait la baie, il érigea une colonne de pierre avec les écus. Et le marbre ayant été dressé et mis en place, D. Lourenço s'agenouilla et se mit en prière devant la croix qui y était tracée », ajoute Correia [30]. Barros en dit plus encore : « (...) il mit en terre un *padrão* de pierre sur une falaise et ordonna que l'on gravât quelques lettres pour indiquer comment il était arrivé là et avait découvert cette île. Et Gonçalvo Gonçalves, qui était maître d'œuvre le signa de son nom, au pied (...) » [31]. Ceci s'accorde avec les instructions de D. Manuel, qui avait enjoint au Vice-Roi de faire exécuter les *padrãos* par « *os pedreiros que vão* » [32]. À peine l'*armada* de D. Lourenço avait-elle quitté Colombo que

26. J. Barradas de CARVALHO, « Sur l'introduction et la diffusion des chiffres arabes au Portugal », dans *Bulletin des Études Portugaises et de l'Institut Français au Portugal*, vol. 20, 1957, p. 114, 126.

27. D. Francisco de Almeida à D. Manuel, de Cochin, 27.XII.1506, *CA*, II, p. 393.

28. Du même au même, 5.XII.1508, cité par CORREIA, 1/2, p. 899.

29. CASTANHEDA, II/23, p. 262.

30. CORREIA, I/2, p. 654.

31. BARROS, I/10-5, p. 415.

32. Regimento de D. Francisco de Almeida, *CA*, II, pp. 327-328.

Nuno Vaz Pereira, qui avait brisé la grande vergue de son navire, dut revenir au port, où il trouva le *padrão* roussi par le feu, comme si on avait tenté de l'incendier[33]. Si l'on en croit Gaspar Correia, ce monument ne résista pas aux déprédations des *Mouros* et il était déjà détruit lorsque Lopo Soares débarqua à Colombo en 1518 pour y construire une forteresse[34].

Il n'y a pas trace de flammes sur le rocher de Colombo, ni empreinte d'une quelconque devise, ni signature de maître d'œuvre. On peut admettre que l'un des ces vestiges ait été effacé par le temps mais on a peine à croire que la croix, placée dans les mêmes conditions climatiques ait résisté malgré sa facture grossière, et qu'elle ait été exécutée par l'habile Gonçalvo Gonçalves. Le récit des chroniqueurs, comme les propos du Vice-Roi, évoquent l'image d'un *padrão* conforme aux traditions, portant la devise, l'écu et la croix soigneusement gravés par un spécialiste embarqué tout exprès pour consacrer la « découverte » de D. Lourenço par un monument digne d'elle.

L'inscription de Colombo semble relever d'une autre coutume, celle des *memórias* (n'est-ce pas là le nom que Queirós lui donne ?) dont parle João de Barros : « *memória de escritura em as árvores* »[35]. Arbre ou falaise, qu'importe le support si les navigateurs peuvent y marquer leur passage : un écu bien exécuté — mais n'était-ce pas chose courante à une époque où la technique du bas-relief était très répandue[36] ? Une croix gravée par une main plus maladroite — mais ne peut-on se mettre à deux pour une pareille besogne quand on est pressé par le temps ?

Faisons le point. On ne peut écarter l'hypothèse que le rocher de Colombo, qui était voisin de la forteresse, ait été entaillé après coup pour remplacer un *padrão* détruit, et que l'inconnu qui avait inscrit la date ait cru, en toute bonne foi, que D. Lourenço avait débarqué à Ceylan en 1501. Mais cette conjecture ne saurait nous autoriser à éluder, cette fois encore, la difficulté du problème initial. Car s'il est probable que l'écu de Colombo date des premières années du règne de D. Manuel, il est douteux qu'il s'agisse là du *padrão* dressé en 1506 par D. Lourenço de Almeida. Cette tradition est de toute évidence infirmée par la date apposée à côté des armoiries. Mais peut-on pour autant donner à cette date valeur de document ?

L'année 1501 est celle du silence. Aucun témoignage original n'a subsisté des activités portugaises en Inde entre le 15 janvier 1501 et le mois d'août

33. Barros, 1/10-5, p. 416.

34. Correia, II/2, p. 540.

35. Barros, 1/2-2, p. 74. Une anecdocte rapportée par cet auteur à la page précédente (73-74) précise que ces *memórias* étaient datées.

36. Les figures parfois très élaborées que l'on peut voir sur les murs des prisons de la Tour de la Lanterne à La Rochelle (France) témoignent entre autres que la pratique du bas-relief était alors chose courante chez les gens de mer du Ponant.

1502[37]. Répondre à la question posée par l'inscription de Colombo conduit à réexaminer les derniers jours passés au Malabar par Pedro Álvares Cabral et à s'interroger sur certains aspects du voyage de João da Nova (1501-1502) dont tous les documents ont disparu. C'est aussi l'occasion de se pencher sur une époque encore obscure et de proposer quelques hypothèses de travail sur les conditions dans lesquelles s'est accomplie la reconnaissance des rivages de l'Inde.

La Recherche de Taprobane

Les voyages de Pedro Álvares Cabral et de João da Nova procèdent tous deux d'un même projet. S'ils se succèdent dans le temps, ils n'ont aucune relation de cause à effet puisque João da Nova quitta Lisbonne avant le retour de Cabral. Leurs expériences furent différentes, mais réalisées l'une et l'autre à partir des informations de Vasco da Gama et des résolutions qui en découlèrent.

L'essentiel des connaissances acquises au cours de cette première expédition apparaît dans les missives officielles que D. Manuel écrivait au retour de l'*Almirante*, et dans le bref traité de géographie économique inspiré par les propos de Gaspar da Índia[38]. Ces relations sommaires furent confirmées et développées par les hommes d'affaires toscans de Lisbonne qui transmirent à leurs compatriotes les stimulantes nouvelles recueillies auprès des navigateurs. Ces lettres nous sont parvenues sous forme de copies d'époque, rédigées par les soins de l'érudit florentin Piero Vaglienti[39].

---

37. C'est-à-dire entre le départ de Pedro Álvares Cabral (15 janvier 1501) et l'arrivée au Mont Eli de Vasco da Gama (août 1502).

38. D. Manuel aux Rois Catholiques, de Lisbonne, 11/12.VII.1499; du même au Cardinal Protecteur D. Jorge da Costa, de Lisbonne, 28.VIII.1499; « Relação geográfico-comercial dos reinos ao Sul de Calecute », dans [A. VELHO], *Roteiro da primeira viagem de Vasco da Gama (1497-1499)*, éd. Fontoura da COSTA, Lisbonne, 1969, pp. 192-199 et pp. 83-92.

39. Deux lettres de Girolamo Sernigi à un gentilhomme florentin (juillet 1499) ont été publiées par F. DA MONTALBODDO, sous une forme incomplète, dans *Paesi nuovamente ritrovati et Novo mondo de Alberico Vesputio intitulato*, Vicence, 1507, puis recopiées d'après les originaux par Piero VAGLIENTI avant 1514 (Florence, Biblioteca Riccardiana, n° 1910, fol. 61-68). Ces deux lettres, et le résumé que C. PEUTINGER fit d'une troisième — celle-là adressée au frère de l'auteur — ont été traduites en anglais par E. G. RAVENSTEIN, *A Journal of the first voyage of Vasco da Gama 1497-1499*, Londres, 1898, pp. 136-144; Guido di Messer Tommaso Detti (Cod. Vaglienti, fol. 68-70). Ces lettres ont été traduites en français par Paul TEYSSIER, *Voyages de Vasco da Gama. Relation des expéditions de 1497-1499 et 1502-1503*, Paris: Chandeigne, 1995, pp. 171-188. Pour l'étude critique de cette collection, cf. UZIELLI, « Piero Vaglienti », dans *Toscanelli*, Florence, 1893, vol. I et H. VIGNAUD, *Histoire critique de la grande entreprise de Christophe Colomb*, 2 vol., Paris, 1911, p. 154 *sqq.*, ainsi que l'analyse de M. A. Banha de ANDRADE, dans *Mundos novos do mundo*, 2 vol., Lisbonne, 1972, pp. 731-733.

La correspondance italienne met en évidence les objectifs immédiats des expéditions futures : Calicut, marché du poivre et des épices, la mine d'or d'Afrique orientale, et Ceylan — la Taprobane des Anciens — terre de la cannelle et des pierres précieuses[40]. Dans chacune des trois lettres écrites au cours de l'été de 1499, Girolamo Sernigi s'étendait longuement sur les ressources et les trafics de l'Océan Indien, insistant à plusieurs reprises sur « Silan », « Zilon » ou « Zelong » dont il soulignait l'accès facile « à une lieue du continent »[41]. Il annonçait pour janvier 1500 l'envoi d'une escadre de quatre voiles pour l'Inde et de deux pour la « nouvelle mine d'or »[42]. Ces propos étaient confirmés le 10 août par Guido di Messer Tommaso Detti, qui précisait que les Portugais allaient incessamment repartir « fino al albero della chanella e del pepe » et que l'on commençait d'armer cinq navires pour Calicut et deux pour la nouvelle mine d'or[43]. Ce premier projet fut abandonné, sans doute à la fin de 1499, pour faire place à une entreprise beaucoup plus importante, une flotte de treize vaisseaux armés en guerre, qui prit la mer le 13 mars 1500 sous le commandement de Pedro Álvares Cabral.

Cette expédition est la mieux connue de toutes celles qui ont précédé l'établissement de l'*Estado da Índia*. Les documents qui s'y rattachent sont riches d'informations qui furent diffusées sans réserve afin de donner une grande renommée à la découverte de la route de l'Inde et des côtes du Brésil[44].

Le *regimento* de Cabral nous est parvenu par fragments. Des instructions annexes, retrouvées au siècle dernier par F. Vernhagen révèlent que Bartolomeu Dias, l'un des capitaines de l'escadre, avait reçu des consignes distinctes, qui furent englouties dans le naufrage de son navire[45]. L'existence

---

40. Taprobane (pâli : Tambapanna), ancien nom de Ceylan (cf. *Mahavamsa* et *Rajaratnakara*) surnommée dans le *Mahabharata* « Ratnadvipa », l'île aux joyaux. « Taprobanae insula » est mentionnée par PLINE L'ANCIEN (C. *Plinni secundi Naturae historiarum libri XXXVII e castigationibus*, Venise, 1497) et PTOLÉMÉE (*Geographia Cl. Ptolomaei*, Rome, 1490, p. 124(3)).

41. Cod. Vaglienti, fol. 65a, 66b ; RAVENSTEIN, *o. c.*, p. 139.

42. Cod. Vaglienti, fol. 67b ; RAVENSTEIN, *o. c.*, p. 140.

43. Cod. Vaglienti, fol. 69b.

44. Quelques-uns de ces documents avaient été imprimés dès le début du XVI[e] siècle, cf. F. DA MONTALBODDO, *Paesi nuovamente ritrovati*, *o. c.*, et *Itinerarium Portugallensium et Lusitana in India et idem occidentem et demum aquilonem*, s.l., 1508. Tous les documents originaux connus ont été traduits en anglais par W. BROOKS-GREENLEE, *The Voyage of Pedro Álvares Cabral to Brazil and India from contemporary documents and narratives*, Londres, 1937, Hakluyt Society 2nd series, n° 81 ; cf. aussi J. CORTESÃO, *A expedição de Pedro Álvares Cabral*, Lisbonne, 1922 et Fontoura da COSTA, *Os sete documentos de 1500 conservados em Lisboa referentes à viagem de Pedro Álvares Cabral*, Lisbonne, 1940.

45. F. VARNHAGEN, *Regulamento (incompleto) dado ao chefe de uma das primeiras armadas que foram à Índia depois de Pedro Álvares Cabral*, dans *Annaes maritimos e coloniaes*, vol. V/5, 1845, p. 287. La mention des instructions données à Bartolomeu Dias se trouve dans un document

de ces instructions permet de soupçonner que Pedro Álvares Cabral n'avait pas été le seul à recevoir des directives et que l'expédition de 1500 comportait plusieurs objectifs : une mission diplomatique et commerciale officielle qui devait ouvrir au Portugal les marchés du Malabar, mais d'autres aussi dont nous ne savons rien, auxquelles répondent peut-être la découverte du Brésil et la reconnaissance du littoral de la Corne de l'Afrique menée par Diogo Dias [46]. S'il nous faut écarter ici de trop faciles suppositions, il importe de souligner que les capitaines de ces premiers voyages jouissaient d'une initiative suffisante pour ne perdre aucune occasion de rechercher des terres nouvelles [47]. Mais eurent-ils pour autant le désir et la possibilité de naviguer jusqu'à Ceylan au cours des quatre mois qu'ils passèrent au Malabar ?

Il ne fait aucun doute que l'attention des Portugais, déjà éveillée par les rapports de Gaspar da Índia, fut attirée durant leur séjour à Calicut par les propos tenus en leur présence sur les richesses de l'île — cannelle, pierres précieuses, éléphants. Ce fut sans doute à ce moment-là qu'ils formèrent le projet d'aller bientôt en explorer les parages, mais on conçoit mal comment un navire de l'armada aurait eu la possibilité de pousser jusqu'à Colombo dans les premiers jours de 1501. La chronologie des événements ne laisse guère de place pour une telle reconnaissance. À la suite des dramatiques incidents du 16 décembre 1500, les Portugais avaient bombardé Calicut et appareillé pour Cochin où ils avaient jeté l'ancre à la veille de Noël. Malgré l'accueil empressé du roi, il est peu probable que Mamale et Cherian Marakkar, qui avaient la haute main sur le commerce de la cannelle [48], aient toléré que l'on conduisît les nouveaux venus aux sources de sa production. Les documents des années suivantes témoignent de leurs réticences à l'égard des agents portugais avec lesquels ils refusèrent parfois de traiter [49]. Tel fut peut-être le cas au début de

---

publié à la suite du *Regulamento* (celui-ci n'est autre que le *regimento* de Lopo Soares que nous avions identifié dans notre étude « Le premier voyage de Lopo Soares en Inde (1504-1505) », dans *Mare Luso-Indicum*, III, 1976, pp. 63-64, et *infra*, pp. 133-158).

46. BARROS, I/5-9, p. 215.

47. « E posto que asy myudamente, neste regymento, vos apomtemos as cousas que façaes e gardes, porque segumdo os tempos e modo dos negocios, especialmente neste, de que ate ora tem pouco he sabido, e pella diversidade que, pela ventura, poderes achar nos costumes da terra, parecemdo vos que em outra maneira devês mudar e fazer as coussas, pera que as tragaes e venham ao fim que conveem, e dessejamos por nosso serviço, neste casso, pella muita comfiança que de vos teemos, aveemos por bem e vos mandamos, que façaes e syguaaes todo o que milhor vos parecer, tomando ssempre em tudo comselho dos capitãaes e feytor e de quaesquer devaes meter ; e emfym, o que escolherdes e acordardes seguyrês e farees » (« Fragmentos de instruções a Pedro Álvares Cabral, 1500 », dans *Alg. Doc.*, p. 107).

48. Sur les Marakkar de Cochin, cf. G. BOUCHON, « Les Musulmans du Kerala à l'époque de la découverte portugaise », dans *Mare Luso-Indicum*, II, 1973, pp. 52-53, et *supra*, p. 68.

49. Álvaro Vaz à D. Manuel, de Cochin, 24.XII.1504, *CA*, III, p. 257.

1501 puisque l'*armada* quitta Cochin le 9 janvier afin de se procurer de la cannelle à Cananor. Dès le 16 du même mois elle faisait voile pour Lisbonne.

Il ressort pourtant d'une lettre inédite de Bartolomeo Marchionni qu'une expédition à Ceylan était d'ores et déjà inscrite dans les projets immédiats de prospection des mers indiennes : « On dit qu'ils ont eu des nouvelles de l'île de Taprobane, écrivait-il le 20 juin 1501, ils espèrent y aller dans un temps très court. Dieu veuille qu'ils s'y rendent et s'en retournent saufs » [50]. Était-ce aux quelques hommes laissés à Cochin par Cabral qu'il incombait de s'informer de Ceylan — voire d'entreprendre le voyage à bord d'un navire du pays, comme le fit Varthème à la même époque [51], ou devaient-ils préparer la croisière pour la mission suivante ?

*

Les archives portugaises n'ont gardé aucun souvenir du voyage de João da Nova. Seul un laconique *mandado*, rédigé plus de douze ans après le départ de l'escadre, témoigne de son passage au Malabar. Encore ne s'agit-il que d'un document sans importance — l'ordre de jeter au rebut quelques centaines de miroirs et de peignes, dérisoires vestiges d'une *feitoria* dont il avait été le fondateur [52].

C'est aux négociants et aux informateurs italiens de Lisbonne que nous devons de pouvoir donner à l'expédition de 1501 une réalité historique. À l'affût des nouvelles du retour, ils ont recueilli les propos des navigateurs, évalué les profits et commenté les projets futurs [53]. Il est vrai que l'on doit tenir

50. De Lisbonne, 20.VI.1501, Cod. Vaglienti, fol. 47-48. Partiellement traduite par BROOKS-GREENLEE, *o. c.*, p. 150.

51. VARTHEMA, *Le Viateur en la plus grande partie de l'Orient*, trad. de l'italien en français, par J. Balarin de RACONIS, publié et annoté par C. SCHEFER, Paris, 1888, pp. 200-201. Varthema s'embarqua à Negapatam sur la côte de Coromandel. Les Malabars partaient aussi de Cochin et surtout de Kollam, qui était alors en relations constantes avec Colombo (G. BOUCHON, « Les Rois de Kōṭṭē, » *l. c.*, p. 72, et infra, p. 255).

52. Mandado, Cananor, 20.VI.1513, *CA*, VII, p. 87.

53. Matteo DA BERGAMO dans PERAGALLO, « Viaggio di Matteo da Bergamo in India nella flota di Vasco da Gama (1502-1503) », dans *Studi bibliografici e biografici sulla storia della geografia in Italia*, Roma, 1875, p. 115 ; Lettres de Gian Francesco Affaitati, de Lisbonne, 10.IX.1502, dans SANUTO, *Diarii*, vol. IV, p. 485 et 16.IX.1502, dans *Paesi nuovamente ritrovati*, p. 127 *sqq*. et SANUTO, *ibid.*, pp. 663-675 ; Bartolomeo Marchionni, de Lisbonne, 20.IX.1502, *ibid.*, pp. 544-545 ; Lunardo Nardi, de Lisbonne, 20.IX.1502, *ibid.*, pp. 546-547 ; Cesare Barzi, de Valence, 17.X.1502, *ibid.*, pp. 662 ; Piero Rondinelli, de Séville, 3.X.1502 (Cod. Vaglienti, fol. 55b-57a) ; G. PRIULI, « Diarii (1494-1512) », dans MURATORI, *Raccolta degli storici italiani*, Bologne, 1937, vol. 24/3 (1), pp. 242-243 ; Rapport anonyme aux autorités de Venise, de Lisbonne, 15.IX.1502, dans A. de GUBERNATIS, *Storia dei viaggiatori italiani nelle Indie orientali*, Livourne, 1875, pp. 394-398 ; Lettre 13 de la léga-

compte des réserves de certains, trop directement concernés par l'exploitation de la route maritime de l'Inde pour révéler les moyens d'en atteindre les richesses. La colonie italienne était depuis longtemps puissante et nombreuse à Lisbonne, à tel point que l'*orator* Domenico Pisani, lorsqu'il avait présenté ses lettres de créance, n'avait vu dans l'assistance que Gênois et Florentins parmi les résidents étrangers [54]. Intéressés depuis l'origine à l'entreprise des Découvertes, ils prenaient une part de plus en plus active au financement des expéditions. Les Florentins étaient si bien en Cour que le banquier Bartolomeo di Domenico Marchionni était devenu l'un des personnages les plus influents de l'entourage royal [55].

Le voyage de João da Nova fut particulièrement marqué par la participation des Florentins, tout comme celui que Vespucci entreprit la même année vers l'Atlantique sud pour le compte du Portugal. À la suite de João de Barros et de Gaspar Correia, on a maintes fois souligné l'importance de leur contribution financière [56], mais on oublie trop souvent que les Italiens offrirent aussi aux navigateurs portugais une expérience séculaire des marchés de l'Asie. À l'époque où Marco Polo prenait la route de Cathay, Ugolino et Guido Vivaldi cherchaient à rejoindre la Mer Prasode en contournant l'Afrique. Déjà les négociants gênois et toscans allaient régulièrement quérir les pierreries, les perles et les mousselines jusqu'aux portes de l'Inde. C'étaient là des marchan-

---

tion de Nicolo Machiavelli, 16.XI.1502, dans SARDELLA, *Nouvelles et spéculations à Venise au début du XVI^e siècle*, Paris, s.d., p. 34, note 2. Le témoignage de Ca'Masser est un peu postérieur, celui-ci n'etant arrivé à Lisbonne que le 3 octobre 1504 (*Archivio veneto*, vol. 22, 1881, pp. 203-205).

54. Domenico Pisani, de Lisbonne, 23.II.1501, dans SANUTO, vol. III, p. 1595. Sur la colonie italienne de Lisbonne, cf. entre autres, CANESTRINI, « Intorno alli relazioni commerciali de Fiorentini co' Portoghesi avanti e dopo la scoperta del Capo di Buona Speranza », dans *Archivio storico italiano*, série 1, app. 3, pp. 93-110 ; PERAGALLO, *Cenni intorno alla colonia italiana in Portogallo nei secoli XIV, XV e XVI*, Gênes, 1907 ; VERLINDEN, « La colonie italienne de Lisbonne et le développement de l'économie métropolitaine et coloniale portugaise », dans *Studi in onore di Armando Sapori*, Milan, 1957, vol. 1, pp. 615-628 ; G. CARACI, « Il tema di collaborazione italo-portoghese all'epoca delle grandi scoperte geografiche », dans *Bolletino della Società geografica italiana*, vol. 8/2, 1949 ; Virgínia RAU, « Uma família de mercadores em Portugal no século XV : os Lomellini », dans *Revista da Faculdade de Letras*, Lisbonne, vol. 22, 2^e série, n° 2, 1956, pp. 56-83 ; « Um grande mercador banqueiro italiano em Portugal : Lucas Ciraldi », dans *Estudos italianos em Portugal*, 24, 1956, pp. 3-35 et « Affari e mercanti in Portogalo dal XIV al XVI secolo », dans *Rivista italiana di storia economica e sociale*, vol. 14, 1967, pp. 447-456.

55. Ce personnage (qui ne doit pas être confondu avec Bartolomeo di Jacopo di Ser Vanni, qui fut aussi négociant à Lisbonne au XV^e siècle) domina le monde des affaires de *c.* 1480 à *c.* 1520. Sur ses origines et ses activités, cf. F. MELIS, *Documenti per la storia economica dei secoli XIII-XVI*, Florence, 1972, pp. 67-68, 126, 440, 446, 454 et « Di alcune figure di operatori economici fiorentini attivi nel Portogallo nel XV secolo », dans H. KELLENBENZ, *Fremde Kaufleute auf der iberischen Halbinsel*, Cologne-Vienne, 1970, pp. 56-73.

56. BARROS, 1/5-10, p. 216 ; CORREIA, I/1, pp. 233-234.

dises peu encombrantes qu'ils troquaient contre le corail et l'or et dont ils tiraient grand profit, à condition de survivre au long voyage qui les menait le plus souvent des rivages de la Mer Noire à Tabriz et Ormuz, parfois même en Afghanistan[57]. Aussi mirent-ils tout en œuvre pour s'associer à la réussite du projet portugais qui répondait à un désir exprimé de longue date, tant par les marchands que par les poètes transalpins: atteindre la source même des joyaux et des épices, mais aussi une île fabuleuse que marquaient quatre étoiles, et la célèbre Taprobane où ils plaçaient le Paradis[58].

Ces notions confuses avaient été récemment précisées par les révélations de Nicolo de' Conti et Girolamo da Santo Stefano que leur quête de pierres précieuses avaient poussés jusqu'à Pégou. Tous deux avaient confirmé que Ceylan recelait quantité de perles et de gemmes. Les rois de Portugal avaient été parmi les premiers informés des nouvelles qu'ils rapportaient de l'Inde[59]. Tandis que João da Nova voguait à son tour vers l'Océan Indien, Valentim Fernandes préparait à Lisbonne l'édition de leurs textes. Comparant l'Asie à la Terre Promise, il insistait, dans son prologue, sur l'abondance des pierres précieuses et sur le prestige de Taprobane qu'il identifiait à Ceylan[60].

---

57. RICHARD, « Les navigations des Occidentaux sur l'Océan Indien et dans la Mer Caspienne (XIIe-XVe siècles), dans *Sociétés et Compagnies de Commerce dans l'Océan Indien*, pp. 358-362; M. BALLARD, « Precursori di Cristoforo Colombo. I Genovesi in Estremo Oriente in XIV secolo », dans *Atti del Convegno internazionale di studi colombani* (13-14 ottobre 1973), Gênes, 1974, p. 154. Mme C. Giuliani a déclaré à cette occasion avoir trouvé trace de lapidaires gênois dans les archives afghanes (p. 165); cf. aussi M. LOMBARD, « Le commerce italien et la route mongole », dans *Annales*, 1948, pp. 382-383; R. S. LOPEZ, « Nuove luci sugli Italiani in Estremo Oriente prima del Colombo », dans *Atti del Convegno internazionale di studi colombani* (1951), Gênes, 1952, vol. 3, p. 346.

58. G. GABRIELI, *Dante e l'Oriente*, Bologne, 1921, p. 35.

59. LONGHENA, *Viaggi in Persia, India e Giava di Nicolo de' Conti, Girolamo Adorno e Girolamo da Santo Stefano*, Milan, 1929, rééd. 1962, pp. 227-228. On sait que le Pape Eugène IV Condulmero avait imposé pour pénitence à Nicolo de' Conti de confier le récit de ses aventures à l'humaniste florentin Poggio Bracciolini. La somme d'informations qui circula alors en Toscane fut sans doute bien plus complète que ce qui fut consigné dans *De varietate fortunae*. Elles étaient familières aux Marchionni, Nardi, Giraldi, Sernigi et à tous les Florentins de Lisbonne qui préparaient l'exploration de l'Océan Indien (LONGHENA, « I manoscritti del IV libro del *De varietate fortunae* di Poggio Bracciolini contenente l'acconto dei viaggi di Nicolo de 'Conti », dans *Bolletino della Società geografica italiana*, série 7/2, 1925, pp. 191-215. Ces mêmes nouvelles auraient été directement communiquées à D. João II par un compagnon de Nicolo de' Conti, le Castillan Pero Tafur (JIMÉNEZ DE ESPADA, *Andanças e viajes de Pero Tafur per diversas partes del mundo (1435-1439)*, Madrid, 1874; C. DESIMONI, « Pero Tafur e il suo incontro con il veneziano Nicolo de' Conti », dans *Atti della Società ligure di Storia Patria*, vol. 15, 1881, pp. 329-352.

60. Valentim FERNANDES, *Marco Paulo, ho lyvro de Nycolao veneto e trellado da carta de hũu genoves das ditas terras*, Lisbonne, février 1502, fol. 2a-6a, 81b, 96b. Le retour du Gênois Girolamo da Santo Stefano était si impatiemment attendu dans la péninsule ibérique que Christophe Colomb, le 21 mars 1502, déclarait ne rien oser entreprendre avant de l'avoir rencontré (Lettre à Nicolo Oderico, de Séville, 21.III.1502, dans G. BERCHET, *Fonti italiani per la storia delle scoperte del Nuovo Mondo*, Rome, 1892-1893, vol. 3/1, p. 13.

L'importance de la contribution florentine est peut-être l'une des raisons de la discrétion qui entoura, dès l'origine, le voyage de João da Nova, alors que celui de Cabral fut précédé et suivi d'une renommée manifeste ; sans doute parce que celui-ci comportait une mission officielle — l'ouverture de relations diplomatiques avec les rois de l'Inde, qui assureraient aux Portugais une priorité incontestable pour s'y établir. Mais la reconnaissance accomplie par Vasco da Gama impliquait aussi d'autres desseins. Doit-on croire, comme la plupart des chroniqueurs, que la petite escadre de João da Nova n'avait été armée qu'à des fins mercantiles ? Le présence d'hommes d'affaires à son bord justifie ce jugement, partagé par la plupart des historiens, mais qui ne saurait être exclusif. De tous temps, les grandes entreprises commerciales ont mené de pair le négoce et la recherche. Or, la plupart des sources contemporaines témoignent que l'*armada* de 1501 n'était pas composée de lourdes *naos* destinées à être gorgées d'épices, mais de quatre caravelles, instruments privilégiés des voyages de découverte[61]. Ce fait, et d'autres que nous mentionnerons plus loin, nous incline à penser avec Nunes Dias que João da Nova conduisit une « patrouille de reconnaissance »[62] chargée de réunir des informations techniques et d'approfondir les données de Gaspar da Índia. C'est à Vasco da Gama qu'il incombera, l'année suivante, après le retour de Cabral, de marchander et de fixer le prix des épices au Malabar.

Voyage d'affaires ou de découverte ? Il ne s'agit pas ici de choisir entre deux hypothèses, mais de souligner que ces objectifs, loin d'être incompatibles, relevaient d'une même préoccupation. Dès 1499, la curiosité des Castillans avait été attisée par les précisions que la « découverte » de l'Inde apportait à la connaissance des marchés d'épices. L'on savait que Calicut était le port du poivre mais aussi une étape d'un immense circuit. Où était Ceylan, la légendaire Taprobane, « Samatarra » parfois confondue avec elle, et Malacca où l'on trouvait girofle et muscade à foison ? Peut-être les navigateurs espagnols pourraient-ils les atteindre par les chemins encore inconnus du Nouveau Monde. Aussi étaient-ils avides de toute information propre à éclairer la vaste zone d'ombre qui s'étendait de Calicut à l'archipel des Antilles.

---

61. D. Pisani, dans SANUTO, vol. III, p. 1597 ; P. Rondinelli, de Séville, 3.IX.1502 (Cod. Vaglienti, fol. 55b) ; rapport anonyme envoyé à Venise, de Lisbonne, 15.1X.1502, dans GUERNATIS, *Storia*, p. 398 ; lettre 13 de la légation de Nicolo Machiavelli, n° 1, du 16-XI.1502, dans SARDELLA, *o. c.*, p. 34, n. 2 ; PRIULI, *o. c.*, p. 227 ; Affaitadi dans SANUTO, vol. IV, p. 485 ; Ca'Masser dans *Centenário do descobrimento da América, Memórias da Comissão portuguesa*, Lisbonne, 1892, p. 71. Marchioni parle de *nave*, Nardi est plus précis : *nave piccole* (SANUTO, vol. IV, pp. 544, 547). Les chroniqueurs emploient le terme *naos* (BARROS, I/5-10, p. 216 ; CASTANHEDA, 1/42, p. 93 ; CORREIA, 1/1, p. 234 ; Anonyme de la BL, p. 26 ; GÓIS mentionne trois *naos* et une grande caravelle, 1/63, p. 155).

62. Nunes DIAS, *O capitalismo monárquico português*, Coïmbre, 1964, vol. 2, pp. 75, 119.

On a beaucoup écrit sur la représentation que les hommes de la Renaissance se faisaient de l'Univers. La documentation de l'époque reflète le plus souvent la conception des humanistes, fidèles à Ptolémée et à Marin de Tyr qui avaient imaginé des terres étirées vers l'Orient sans soupçonner l'étendue réelle de la surface des mers ni l'immensité du Pacifique. Il est plus difficile de définir la conception des pilotes, sans doute très différente, sur des expériences dont ils n'ont laissé que de très rares témoignages [63]. La vision des uns et des autres ne se recouvrait pas toujours, mais il semble qu'aucun d'eux ne connaissait la nature de ce qui séparait l'Inde du continent américain. Les protocoles du traité de Tordesillas expriment ces incertitudes. Castillans et Portugais s'accommodèrent d'un partage virtuel du monde à partir du méridien de l'Atlantique sans souffler mot de celui qui se trouvait à l'opposé [64].

Le 26 septembre 1493, la Bulle *Dudum siquidem* avait donné aux Rois Catholiques le droit de s'établir aux Indes orientales au cas où leurs capitaines y aborderaient les premiers. C'était là remettre en question les prérogatives antérieurement accordées au Portugal, et notamment les dispositions prises en 1455 par Nicolas V qui laissaient aux navires lusitaniens la voie libre « *usque ad Indios* ». En juillet 1497, le mémoire de la Mejorada, inspiré par les Colomb, fixait au Cap de Bonne Espérance la limite des terres que les Portugais avaient le droit de conquérir en direction de l'Orient [65]. Si l'idée de l'antiméridien ne fut formulée que plus tard, elle était déjà suggérée dans ce texte. Les Portugais ne tinrent aucun compte de ses implications, forts de l'espérance d'être les premiers à toucher les ports poivriers du Malabar tandis que les Castillans, déterminés à aborder les îles où naissaient les autres épices, cherchaient sans désemparer le passage qui les conduirait au-delà du Nouveau Monde. Contrairement à ce qu'ont déclaré la plupart de ceux qui se sont penchés sur les conséquences du traité de Tordesillas, l'ordre de rechercher la

63. Cf. entre autres l'important chapitre de VIGNAUD, *Histoire critique de la grande entreprise de Christophe Colomb*, Paris, 1911, vol. 1, pp. 221-238.

64. Pour la question de l'antiméridien de Tordesillas, cf. « A viagem de Fernão de Magalhães e a questão das Molucas », dans *Actas do II colóquio luso-espanhol de História ultramarina*, éd. A. Tei-xeira da MOTA, Lisbonne, 1975, et notamment : Ramón EZQUERRA ABADIA, *La idea del antimeridiano*, pp. 3-46 ; Rolando A. LAGUARDA TRIAS, *Las longitudes geográficas de la membranza de Magellanes y del primer viaje de circunnavigación*, p. 143.

65. J. Martins da Silva MARQUES, *Descobrimentos portugueses*, Lisbonne, 1971, vol. 3, p. 421 ; « Bulas e breves », dans *I.° Congresso da História da expansão portuguesa no mundo*, Lisbonne, 1937, p. 106 ; A. R. de ARMAS, *Un escrito desconocido de Cristóbal Colón : el memorial de la Mejorada*, Madrid, 1972, app. Sur cette question, cf. aussi Ch. M. DE WITTE, « Les bulles pontificales et l'expansion portugaise au XV^e siècle », dans *Revue d'Histoire ecclésiastique*, Louvain, 1953-1958 ; A. CORTESÃO, *The Mystery of Vasco da Gama*, Coïmbre, 1973, pp. 151-156 ; R. EZQUERRA ABADIA, *La idea del antimeridiano*, *l. c.*, pp. 7-10, 24.

« *demarcación* » orientale est bien antérieur à 1512 [66]. Dans une lettre adressée au début de 1506 au Vice-Rei de l'État portugais de l'Inde, D. Manuel lui enjoignait de devancer certaine flotte castillane que l'on armait pour Malacca parce que l'on contestait que la ville fut « *demtro das nossas marcas* » [67]. Les instructions que recevra Juan Díaz de Solis en 1512 révéleront que la limite orientale avait été fixée par les Castillans, non plus au Cap de Bonne Espérance, mais « *en medio de la isla de Celan* » [68].

Le Cap de Bonne Espérance, puis Ceylan. Bien plus qu'un antiméridien encore insaisissable, ces deux points délimitent ce que fut, dans les années 1500, l'enjeu des Découvertes, par la route du Levant comme par celle du Ponant : l'Océan Indien, espace maritime indécis où Girolamo Sernigi confondait les Maldives et « les îles découvertes par le roi de Castille » [69]. À la date du 18 juillet 1500, une lettre de Séville, attribuée à Amerigo Vespucci, déclarait que les Rois Catholiques armaient trois navires pour le mois de septembre. L'un des buts de l'expédition était la découverte de « *l'isola Taprobana, infra il mar indico e il mar gangetico* » [70], mais l'escadre annoncée ne devait pas aller au-delà de l'Amérique australe.

---

66. *A viagem de Fernão de Magalhães*, *o. c.*, introduction par A. Teixeira da MOTA, p. XV, et EZQUERRA ABADIA, *La idea*, *l. c.*, p. 12.

67. « (...) porque se oferecia ca huum pejo d'huua certa armada de Castella que nos foi noteficado que se fazia prestes pera, neste verão, aver d'hyr em busca da dita Mallaca, fazemdo duvidoso ser dentro das nosas marcas ; e que, por ser tomada primeiro por nos a posse que, nestas cousas, daa muito direito (...) ». (D. Manuel à D. Francisco de Almeida, [début 1506], s.l., *CA*, III, p. 270).

68. « Item, porque a mi es fecha relacion por personas muj sabias en el arte de navegar que la demarcacion se debe nacer a la linea equinocial en medio de la isola de Celan, e por longitud de nuestro meridiano ciento e veinte grados a la parte oriental (...) », dans NAVARRETE, *Colección de los viajes y descubrimientos que hicieron por mar los Españoles, desde fines del siglo XV con varios documentos ineditos concernientes a la historia de la marina castellana y de los establecimentos españoles*, Madrid, 1825-1836, vol. I, doc. 22, de Burgos, 27.III.1512. Cette limite avait été probablement fixée par le cosmographe Martin Martínez de Ampies (R. A. LAGUARDA TRIAS, *Las longitudes geográficas*, *l. c.*, p. 144).

69. G. Sernigi, de Lisbonne, 10 juillet 1499, dans RAVENSTEIN, *o. c.*, p. 135.

70. A. Vespuci, de Séville, 28.VII.1500, dans H. VIGNAUD, *Americ Vespuce*, Paris, 1917, p. 401. Vignaud doute que cette lettre qui avait été transcrite avant 1514 dans le Codice Vaglienti (fol. 41-47) ait été réellement de Vespucci (*Americ Vespuce*, pp. 59-63). Cette opinion a été vigoureusement contestée par G. CARACI, « Amerigo Vespucci e la ciencia portuguesa », dans *Questionie polemiche vespucciane*, Rome, 1955, vol. 2, pp. 247-251. F. J. POHL, *Amerigo Vespucci, pilot major*, Londres, 1966, pp. 89 et 128 et L. A. VIGNERAS, *The Discovery of South America and the Andalusian voyages*, Chicago-London, 1976, pp. 138-139, ne mettent ni l'un ni l'autre en doute la personnalité du scripteur. Sur Vespucci, cf. aussi J. A. ABOAL AMARO, *Amerigho Vespucci, ensayo de bibliografía crítica*, Madrid, 1962. Dans une lettre postérieure, adressée à Pier di Lorenzo de' Medici (de Bezeguiche, 4.VI.1501, Cod. Vaglienti, fol. 52a et b et VIGNAUD, *o. c.*, pp. 406-407) Vespucci, après avoir rencontré au Cap Vert Gaspar da Índia, manifeste encore un tres vif intérêt pour Ceylan.

À la veille du départ de João da Nova, les prétentions espagnoles ne pouvaient être ignorées à Lisbonne, même si l'on savait déjà que la *raia* réservait au Portugal la plus belle part. Le littoral de l'Inde avait été touché sans avoir été entièrement reconnu. Afin de ne pas se trouver devant le fait accompli, il importait de gagner de vitesse les flottes castillanes, de déceler de nouveaux marchés et de pousser toujours plus loin vers l'Orient, au-delà des terres déjà visitées.

Le date du rocher de Colombo n'est pas insolite dans un tel contexte tant il est vrai que Taprobane fut, entre 1499 et 1502, l'un des points de mire de l'actualité, et tant il est facile de s'y rendre depuis les ports du Malabar. Mais l'hypothèse n'est étayée pas aucun témoignage irrécusable. On ne peut que scruter les récits apocryphes des chroniques et les interpréter à la lumière de la documentation de l'époque. Pour suivre le sillage de João da Nova, il faut se garder de deux écueils : croire que tout est possible parce que les sources ont disparu ou céder au préjugé contraire.

Les Inconnues de l'Expédition de 1501

Au début de 1501, l'*orator* vénitien Domenico Pisani avait été reçu en grande pompe par D. Manuel qui l'avait assuré de son ardeur à répondre à l'appel que la République avait adressé aux souverains chrétiens pour l'aider à repousser les attaques des Turcs. Le roi de Portugal l'avait longuement entretenu de l'*armada* de trente-cinq voiles que D. João de Meneses devait commander en Méditerranée. Mais ne lui avait-il rien dit de ces quatre navires que Pisani remarqua sur les rives du Tage et dont il découvrit la destination ? La lettre qu'il adressa à Venise pour rendre compte de son ambassade mentionne aussi le départ imminent de quatre caravelles pour Calicut[71]. C'est la seule trace que l'on puisse retrouver dans la correspondance de l'époque du départ de João da Nova. Les lettres écrites trois mois plus tard au retour de Cabral n'y font aucune allusion mais elles annoncent presque toutes la préparation de l'escadre que Vasco da Gama allait conduire en Inde au printemps de 1502[72].

Domenico Pisani pouvait-il pressentir que la laconique nouvelle serait plus lourde de conséquences que la croisade projetée contre la puissance otto-

71. Domenico Pisani, de Lisbonne, 23.II.1501, dans Sanuto, vol. III, pp. 1595-1596.

72. D. Manuel aux Rois Catholiques, de Lisbonne, 29.VII.1501 dans Cortesão, *A expedição de Pedro Álvares Cabral*, *o. c.*, pp. 316-325 ; G. F. Affaitadi, de Lisbonne, 26.VI.1501, dans Sanuto, vol. IV, pp. 66-67 ; Cretico, de Lisbonne, 27.VII.1501 dans Sanuto, *ibid.*, p. 99-101 ; D. Pisani, de Lisbonne, *ibid.*, p. 101 ; Priuli, *o. c.*, 14.IX.1501, p. 174 et 23.XI.1501, p. 187 ; B. Marchionni, dans Brooks-Greenlee, *The Voyage*, o. *c.*, p. 149.

mane et que l'on dirait bientôt que « le voyage en Inde est chose plus importante pour l'état vénitien que la guerre contre les Turcs ou n'importe quel autre conflit qui pourrait advenir » [73] ? Les activités portugaises parurent à l'*orator* assez dignes d'intérêt pour l'inciter à profiter de cette première mission à Lisbonne pour y mettre en place ses informateurs [74].

Le nom même de João da Nova n'apparaît pas dans la correspondance de 1501. Comme la plupart de ses contemporains, ce personnage — un moment mis en lumière par sa participation aux Découvertes — ne se laisse pas aisément discerner. On sait seulement qu'originaire de Galice, il avait occupé des postes de responsabilité en Afrique avant d'être nommé *alcaide pequeno* de Lisbonne [75]. Cette charge était traditionnellement réservée à des *fidalgos* « *de boa consciência* ». Tout autant qu'à ses compétences navales [76], il semble que c'est à sa qualité d'homme de confiance que João da Nova dut d'être choisi pour continuer l'œuvre de Vasco da Gama. Son amitié pour Tristão da Cunha — il était parrain d'un de ses enfants [77] — le place dans le milieu privilégié qui, autour du Roi, préparait l'exploitation de la route du Cap. Hommes d'affaires, nobles et pilotes, parfois le tout ensemble, qui constituèrent peut-être cette première compagnie commerciale dont les statuts ont été perdus.

De même, la composition de l'escadre demeure indécise. Si les sources de 1501-1502 s'accordent pour affirmer qu'il s'agissait de quatre caravelles, elles ne soufflent mot de ceux qui les montaient [78]. Quelque cinquante ans plus tard, les chroniqueurs ont avancé les noms de Diogo Barbosa et de Francisco de

---

73. PRIULI, *l. c.*, p. 153.

74. D. Pisani avait été nommé en septembre 1500 *orator* de Venise en Espagne, avec mission de se rendre aussi à Lisbonne où il arriva en janvier 1501 accompagné de deux secrétaires dont il fit ses informateurs : Matteo dit « il Cretico », qui avait enseigné le grec à l'Université de Padoue, et Angelo Tervisani di Bernardino qui avait été attaché à l'annaliste Domenico Malipiero. Après le départ de Pisani, les lettres lui furent transmises par l'intermédiaire de la compagnie commerciale des Affaitadi (et particulièrement par Gian Francesco), originaires de Crémone et établis à Lisbonne depuis le dernier tiers du XVe siècle. Spécialisés à l'origine dans le négoce du sucre de Madère, les Affaitadi participèrent des 1502 à l'armement des flottes envoyées en Inde et à la distribution des épices. Sur cette firme, ses filiales et ses agents en Europe, cf. J. DENUCÉ, *Inventaire des Affaitadi, banquiers italiens à Anvers, de l'année 1568*, Anvers, 1934, pp. 17-63, et F. MÉLIS, *Documenti per la storia economica dei secoli XIII-XVI*, Florence 1972, p. 125 *sqq*.

75. Nous n'avons pas trouvé trace du mandat de João da Nova, dans *Documentos da Câmara de Lisboa*, Lisbonne, 1959. L'*alcaide pequeno* était nommé pour trois ans (E. Freire de OLIVEIRA, *Elementos para a história do município de Lisboa*, Lisbonne, 1882-1885, vol. 1/2, p 34)

76. GÓIS, 1/53, p. 155. BARROS s'exprime ici de manière assez vague : « (...) por ser homem que entende bem os negocios do mar ». (1/5-10, p. 216).

77. A. A. Banha de ANDRADE, *História de um fidalgo quinhentista português, Tristão da Cunha*, Lisbonne, 1974, p. 87.

78. Cf. note 61.

Novais [79], tandis que le *Livro* de Lizuarte de Abreu, rédigé à la même époque, les remplace par ceux de Rui de Abreu et de Duarte Pacheco [80]. Contradiction unique, mais combien intéressante quand on sait quelles missions d'exploration étaient alors confiées à ce découvreur d'élite, qui avait été l'un des négociateurs de Tordesillas [81].

L'organisation du voyage soulève moins d'incertitudes. Deux navires étaient armés par le Roi, deux autres par Bartolomeo Marchionni et son associé D. Álvaro, fils du Duc de Bragance, selon le régime *ao partido do meio* [82]. Si l'on connaît le nom du *feitor* de D. Álvaro — Paio Rodrigues selon Thomé Lopes qui le rencontra en 1502 — on suppose que celui de Marchionni se nommait Messer Vinet ou plus probablement Vicente [83].

---

79. BARROS, I/5-10, p. 216 ; GÓIS, 1/43, p. 155 ; CASTANHEDA, 1/43, p. 93, ajoute « (...) e outro », que CORREIA nomme Fernão Pacheco (I/1, p. 235). L'Anonyme de la British Library n'identifie personne.

Selon Barros et Góis, Diogo Barbosa, criado de D. Álvaro, commandait le navire de son protecteur. Francisco de Novais sera *feitor das presas* sous le gouvernement de D. Francisco de Almeida (Inquirição, de Cochin, 22.II.1509, *CA*, II, p. 436) à qui sa famille était alliée, ainsi qu'aux Brandão de Porto (Alão de MORAIS, *Pedatura lusitana*, Porto, s.d., vol, I, pp. 66-67).

80. « Este livro he de Lizuarte de Aureo que ho mandou fazer : começou na nao Rainha ha primeira viagem que fez ; que foi o anno de 1558 (...) ». Sur ce manuscrit et les peintures d'*armadas* qu'il contient, cf. Frazão de VASCONCELOS, *As pinturas das armadas da Índia e outras representações artísticas de navios portugueses do século XVI. Subsídios históricos e bibliográficos*, Lisbonne, 1941, pp. 22-26. Je remercie ici M. Luís de Albuquerque, qui m'a communiqué une reproduction de cet ouvrage actuellement conservé à la Pierpont Morgan Library de New York.

81. La mission de reconnaissance discrètement accomplie par Duarte Pacheco sur les côtes américaines en 1498 a suscité de nombreux commentaires. Le point a été fait par M. J. Barradas de CARVALHO, *L'Esmeraldo de Situ Orbis de Duarte Pacheco et la littérature portugaise de voyages à l'époque des Grandes Découvertes*, Paris, 1975 (dactylographié), qui établit par ailleurs que le Duarte Pacheco signalé par les chroniqueurs dans l'*armada* de Cabral ne pouvait être identifié au célèbre cosmographe (vol. I, p. 167). Sa présence aux côtés de João da Nova est tout à fait plausible. Sur Rui de Abreu, cf. CONDE DE LAGOA, *Grandes e humildes na epopeia portuguesa do Oriente, séculos XV, XVI e XVII*, Lisbonne, 1942-1943, vol. I, p. 214 ; A. BRAAMCAMP FREIRE, *Os Brasões da sala de Cintra*, 3 vol., Lisbonne, 1899-1908, vol. I, pp. 383-444 ; Rui de Abreu était en janvier 1506 *alcaide mor* de la forteresse de Cochin (Gaspar Pereira à D. Manuel, de Cochin, 11.I.1506, *CA*, II, p. 369).

82. Mandado, Cananor, 20.VI.1513, *CA*, VII, p. 87 : « (...) no tempo do feitor de D. Álvaro que veo na frota de Joaham da Nova ». D. Álvaro s'était déjà associé à Bartolomeo Marchionni pour prendre une participation aux profits du voyage de Cabral (Affaitadi, dans SANUTO, vol. IV, p. 66). Cf. aussi Marchionni et Nardi, *ibid*, pp. 545-547.

83. Tomé Lopes, dans RAMUSIO, *Delle navigationi e viaggi*, Venise, 1550, vol. I, fol. 148b. On trouve un Paio Rodrigues *contador mor* de Lisbonne en 1468 (A. BRAAMCAMP FREIRE, « Maria Brandoa », dans *Archivo Historico Portuguez*, vol. 6, 1908, pp. 436-437) et *feitor da roupa velha* à S. Jorge da Mina à partir du 28.VIII.1503 (A. BRAAMCAMP FREIRE, « Cartas de quitação de D. Manuel », dans *Archivo Historico Portuguez*, vol. 4, 1906, p. 479), mais on ne peut affirmer qu'il s'agisse du même personnage. Le *feitor* de Marchionni se nomme Fernão Vinet dans Barros (I/5-10, p. 216) et Góis (I/43, p. 55), Mice Vinete dans CORREIA (I/1, p. 235), Mice Vicente dans Lizuarte de ABREU, *l. c.*

C'est à ce même Bartolomeo Marchionni et à son compatriote Lunardo Nardi que l'on doit les premières relations du voyage. Leurs informations sommaires mais sûres, seront complétées trois ans plus tard par celles d'une prétendue missive de D. Manuel aux Rois Catholiques que l'on ne peut prendre à la lettre, les noms des capitaines étant grossièrement falsifiés[84]. De ces données disparates quelques traits se recoupent qui ont été retenus par les chroniqueurs sans que l'on puisse savoir de quels documents ils ont disposé. Documents assurément fort laconiques si l'on en juge par les brefs récits de Castanheda, Barros et Damião de Góis, et par l'escamotage auquel se livre l'auteur de la chronique de la British Library[85]. Plus prolixe, Gaspar Correia offre une version un peu différente mais conforme en bien des points aux lettres florentines[86].

Les uns et les autres mettent en évidence le contraste qui oppose la pauvreté des sources à la longueur du voyage : parti de Lisbonne le 9 ou le 10 mars 1501, João da Nova n'y revient que le 12 septembre 1502. Dix-huit mois et trois jours — deux mois de plus que Cabral — que ne parviennent pas à combler les informations transmises par les épistoliers et les chroniqueurs. Quel que soit l'ordre dans lequel celles-ci sont présentées, elles laissent de vastes laps de temps inemployé qui furent peut-être consacrés à la reconnaissance de terres nouvelles. En examinant de plus près les seules sources de l'époque — les lettres écrites en septembre 1502 par Gian Francesco Affaitadi, Bartolomeo Marchionni et Lunardo Nardi, nous pouvons retenir les faits suivants :

Deux mois après son départ de Lisbonne en mars 1501, l'escadre de João da Nova s'égare au large du Cap de Bonne Espérance qu'elle double à l'estime à deux cents lieues de part et d'autre de la terre, dans les frimas de la mer australe. On la retrouve à Quiloa où le *capitão-mor* doit renoncer à laisser deux navires pour la mine d'or de Sofala, parce qu'il n'en trouve pas l'échelle et qu'il apprend que le précieux métal ne peut être échangé que contre les textiles de

84. *Chopia de una littera del Re de Portogallo al Re de Castella del viaggio et successo de India* impresso in Roma per Maestro Joanni de Besicken, nel anno 1505 a di XXIII de octobre. Ce texte a été reproduit en fac-similé par Eugenio do CANTO, Lisbonne, 1906 ; réédité par P. PERAGALLO, en latin et en portugais, dans *Centenário do Descobrimento da América*, *o. c.*, pp. 21-25 ; en portugais et anglais par A. da Silva REGO, *Documentos sobre os Portugueses em Moçambique e na África central*, Lisbonne, 1962, vol. I (1497-1506), pp. 58-60, et récemment en anglais par Sergio J. PACIFICI, *Copy of a letter of the King of Portugal sent to the King of Castile concerning the voyage and success of India*, Minneapolis, 1955. Dans ce texte, João da Nova se nomme Gonçalvo Maletra (cf. critique de A. A. Banha de ANDRADE, *Mundos novos do mundo*, *o. c.*, vol. 1, pp. 425-433).

85. BARROS, 1/5-10, pp. 216-22 ; CASTANHEDA, 1/43, p. 93-95 ; GÓIS, 1/63, pp. 154-158. Le récit de l'Anonyme de la British Library commence à l'escale de Quiloa et passe sans transition au combat naval de janvier 1502 (cf. Chap. 12, pp. 26-29).

86. CORREIA, 1/1, pp. 233-265.

l'Inde[87]. Lunardo Nardi énumère les étapes suivantes, Mozambique, Mombasa, Malindi[88], puis Cananor, première escale indienne après la traversée de la Mer d'Oman. Là, le Kōḷaṯhiri d'Eli propose à João da Nova une cargaison qu'il refuse, alléguant qu'il doit aller charger en priorité à Cochin où Cabral a laissé une petite *feitoria*. Mais celle-ci n'a pu écouler les marchandises européennes que les marchands locaux dédaignent. Dépourvus d'or, les Portugais ne pourront obtenir ni poivre ni épices. Ils rebrousseront chemin vers Cananor, trop heureux d'accepter le maigre chargement que le Kōḷaṯhiri leur offre en échange des produits qu'ils laisseront sur place avec un capitaine, un *feitor*, un écrivain et quelques hommes. Les Italiens font aussi allusion à une bataille livrée victorieusement par la petite *armada* contre la flotte de Calicut, prouesse qui sera reprise et amplifiée par les chroniqueurs portugais. L'escadre de João da Nova quitte tardivement le Malabar en n'ayant même pas eu le temps de négocier ses marchandises[89].

Les informations données par la *carta* attribuée à D. Manuel sont beaucoup moins dignes de foi, mais peuvent être prises en considération dans la mesure où elles sont confirmées par d'autres témoignages. Ainsi, João da Nova touche le Brésil au Cap Saint Augustin avant de décrire un large cercle autour du Cap de Bonne Espérance, ce qui est noté par Gaspar Correia et confirmé par les démonstrations de l'Amiral Gago Coutinho et du Commandant Teixeira da Mota, selon lesquels les premiers navigateurs furent contraints par les vents alizés de l'Atlantique à tirer « la bordée du Brésil »[90]. Notons aussi la prise de deux sambouqs malabars armés pour La Mecque, dont la cargaison fut transférée sur les caravelles, ainsi que la capture d'un troisième où l'on saisit des joyaux, des perles et trois instruments astronomiques d'argent d'un type inconnu en Europe, une carte marine, et un pilote à qui l'on apprendra le portugais pour mieux utiliser ses compétences[91].

---

87. SANUTO, vol. IV, pp. 546, 663. CORREIA a noté aussi la demande de textiles pour Sofala, 1/1, p. 236.

88. Nardi, dans SANUTO, p. 146, cite ces escales dans l'ordre inverse.

89. SANUTO, vol. IV, pp. 544-547 et 663-664.

90. Teixeira da MOTA, « A viagem de António de Saldanha em 1503 e a rota de Vasco da Gama no Atlântico Sul », dans AECA n° 64, Lisbonne, 1971, pp. 5-6. Ce détour par le Brésil avait semblé impossible à Duarte LEITE, *História dos Descobrimentos. Colectânea de esparsos*, Lisbonne, 1959, vol. 2, pp. 64-66.

91. « Carta », éd. A. da Silva REGO, dans *Documentos*, o. *c.*, pp. 56-58. Ces instruments astronomiques auraient été, selon l'auteur, originaires de l'île de Sanponim que Yule et Burnell identifient au Japon (*Hobson-Jobson*, Londres, 1969, p. 451). Cette interprétation est erronée, l'argent n'étant pas utilisé à cette époque au Japon à des fins utilitaires selon M. Paul Akamatsu, Maître de recherche au CNRS, à qui nous devons cette mise au point. En l'état actuel de nos connaissances, il faut admettre que « Saponim » est un toponyme fantaisiste, probablement destiné à dissimuler la véritable origine des prises.

Tous les épistoliers insistent sur l'importance des rencontres. Un pilote d'origine inconnue mais aussi d'autres personnages : une Juive de Séville qui avait fui l'Inquisition et s'était fixée à Calicut avant de tomber entre les mains des Portugais lors de la prise des sambouqs [92] ; trois rescapés de l'attaque de la première *feitoria* de Calicut ; un Valencien qui avait séjourné plusieurs années au Malabar et surtout Benvenuto d'Abano, rencontré à Cananor, qui avait passé un quart de siècle à sillonner les mers de l'Inde, jusqu'à Malacca et peut-être au-delà [93]. Captifs, transfuges, courtiers, autant d'informateurs qui contribuèrent à éclairer pour les Portugais les horizons encore indécis de l'Océan Indien.

C'est à partir de ces données, tirées de documents d'époque, que l'on peut aborder la lecture des chroniques. Toutes mettent en avant les exploits militaires de la petite flotte portugaise traquée dans les eaux du Malabar par un ennemi plus de cinquante fois supérieur en nombre. Tout en reconnaissant l'audacieuse tactique des Portugais et l'efficacité de leur artillerie, nous ne nous attarderons pas ici sur le récit de ces victoires — nous nous attacherons plutôt à retrouver les temps et les étapes de la croisière de João da Nova en soulignant les points de convergence des sources.

Les lettres italiennes permettent de dater le départ de Lisbonne du 9-10 mars 1501 [94]. Après une probable escale aux rivages du Brésil et une trop large bordée autour du Cap de Bonne Espérance, João da Nova jette l'ancre à l'*agoada* de São Bras où il édifie une petite chapelle [95]. C'est là que selon les chroniques il trouve une lettre de l'un des compagnons de Cabral — Pero de

92. Il y a peut-être ici confusion avec la femme rencontrée à Cochin par Cabral (Relation anonyme, dans *Paesi nuovamente ritrovati*, *o. c.*, p. 178 et BROOKS-GREENLEE, *o. c.*, p 86).

93. Ces trois rescapés sont identifiés par Bartolomeo Marchionni : Ferrando, Nero et Rodrigo (SANUTO, vol. IV, p. 545). Les chroniques mentionnent aussi Gonçalo Peixoto, émissaire du Samorin (GÓIS, 1/63, p. 156 ; BARROS, 1/5-10, p. 221 ; CASTANHEDA, 1/43, p. 95). Le Valencien est signalé par Marchionni (SANUTO, vol. IV, p. 545) et Affaitadi (*ibid.*, p. 665). Quant à Benvenuto de Abano, il était Bergamasque selon Affaitadi (*ibid.*) et Vénitien selon Marchionni et Nardi (*ibid.*, p. 544 et 546). Amat di SAN FILIPPO lui donne pour véritable nom « Del Pan » (*Biografia dei viaggiatori italiani colle bibliografie delle loro opere*, Rome, 1882, p. 173). Sur ce personnage, cf. PERAGALLO, « Viaggio di Matteo da Bergamo in India sulla flotta di Vasco da Gama (1502-1503) », dans *Studi bibliografici e biografici sulla storia della geografia in Italia*, Rome, 1875, p. 128. BARROS donne pour son retour en Europe une date erronée (1504) (1/8-3, p. 312) ainsi que MORELLI (1505), dans *Dissertazione intorno ad alcuni viaggiatori eruditi veneziani poco noti*, Venise, 1803, p. 69. Cf. aussi Sousa VITERBO, *Trabalhos náuticos dos Portugueses*, Lisbonne, 1898, vol. I, p. 24 et vol. 2, p. 139.

94. Cette date peut être déduite des informations de Nardi, qui annonce l'arrivée des caravelles à Lisbonne le 12 septembre 1502 après dix-huit mois et trois jours d'absence (dans SANUTO, vol. IV, p. 545). Les chroniques donnent des dates différentes.

95. L'information de BARROS (I/1, I/5-10) et GÓIS (I/63, p. 155) est confirmée par Pero Quaresma : « (...) huma ermyda que vymos demtro que fez Johao da Nova (...) » (P. Q. à D. Manuel, de Mozambique, 31.VIII.1506, dans A. da Silva REGO, *Documentos*, *o. c.*, vol. 1, p. 264).

Ataíde ou Sancho de Tovar — qui le met au courant de la situation au Malabar. Cette information est douteuse, car Gian Francesco Affaitadi précise que c'est seulement en arrivant en Inde que João da Nova eut des nouvelles de l'expédition précédente[96]. Quoi qu'il en soit, c'est en Afrique que les capitaines décidèrent de ne pas se séparer des deux caravelles primitivement armées pour charger l'or de la « nouvelle mine » qu'ils ne purent découvrir[97]. La petite flotte traversa sans encombre la Mer d'Oman — en dix-huit jours selon Correia, ce qui est conforme aux temps de navigation de l'époque[98]. Mais ici surgit une première contradiction: Damião de Góis signale le passage des Portugais à Mozambique en août et leur arrivée en novembre à Angedive, au nord du Malabar[99].

Cette dernière date est en accord avec d'autres témoignages selon lesquels, en croisant près du Mont Eli, les Portugais capturèrent deux navires malabars qui faisaient voile vers La Mecque[100]. Quand on sait que la traversée n'était pratiquée dans cette direction qu'à partir de novembre, on peut se demander où était allée l'escadre de João da Nova durant les deux mois qui s'écoulèrent entre son départ de la côte africaine et son arrivée dans les eaux d'Eli. Gaspar Correia propose à cette question une réponse assez plausible encore qu'insuffisante. Il déclare qu'après avoir abordé aux îlots Santa Maria les Portugais se rendirent à Bhatkal, l'un des principaux ports du Vijayanagar, où ils tentèrent de négocier leurs marchandises[101]. Peut-on penser aussi qu'ils mirent à profit le mois de septembre — le meilleur pour naviguer au sud du Malabar — pour s'enquérir de Taprobane ?

L'absence de toute chronologie dans les sources d'époque permet d'envisager cette hypothèse. Il faut alors supposer qu'après un temps de repos dans une île côtière, et peut-être une reconnaissance à Bhatkal, l'escadre de João da Nova ait touché Cananor, puis appareillé pour Cochin afin de prendre contact avec les Portugais de la *feitoria*. Rencontre décevante, car bien des témoignages portent à croire que Gonçalo Gil Barbosa et ses compagnons avaient été traités avec méfiance au cours des mois précédents. Les avanies ne leur

96. Selon BARROS (I/5-10, p. 217) et CASTANHEDA (1/43, p. 93) une lettre de Pero de Ataíde fut trouvée dans un soulier pendu à un arbre ; selon CORREIA, la missive était de Sancho de Tovar et déposée dans une marmite (1/1, p. 236). Ces chroniqueurs assurent que d'autres informations furent données en Afrique orientale par un *degredado* laissé par Cabral.

97. Affaitadi, dans SANUTO, vol. IV, p. 663 ; *Carta*, p. 56.

98. Du 28 juillet au 15 août (CORREIA, 1/1, p 238).

99. GÓIS, 1/63, p. 155.

100. *Carta*, p. 56 ; BARROS, I/5-10, p. 218 ; Anonyme de la British Library, p. 26 ; CORREIA, I/1, p. 244 ; CASTANHEDA ne mentionne qu'une seule *nao* au depart de Cananor (I/43, p. 94).

101. CORREIA, 1/1, pp. 238-243. L'escale aux îlots Santa Maria est aussi signalée par BARROS (1/5-10, p. 218).

avaient pas été épargnées [102]. À l'aversion des marchands locaux s'ajoutait le ressentiment du rāja qui ne pardonnait pas à Cabral de s'être embarqué pour Lisbonne en enlevant à son bord deux scribes de sa maison [103]. Sous prétexte de les protéger de l'hostilité des agents de Calicut, les Nāyar surveillaient étroitement les Portugais au point de ne pas les laisser sortir sans escorte. Accueilli par les siens comme une « résurrection » [104], João da Nova se heurta aux réticences des notables de la ville dont il ne put rien obtenir. Les épices lui furent refusées faute de numéraire [105]. Ce fait, sur lequel les sources sont unanimes, donne à réfléchir sur le véritable caractère de l'expédition de 1501. Etrange voyage d'affaires que celui de ces négociants dépourvus d'or qui connaissaient pourtant fort bien son rôle irremplaçable [106]. Qu'allait donc faire en Inde cette « *frota de mercadores* » ? N'était-elle pas en quête de nouveaux marchés plutôt que de marchandises ?

L'on sait que João da Nova ne s'attarda pas à Cochin et que sa déconvenue l'obligea à reconsidérer les offres du Kōlaṯhiri d'Eli. Sans doute regagna-t-il finalement Cananor pour y prendre sa cargaison, mais il n'est pas évident que cette démarche ait immédiatement suivi son départ de Cochin. On peut penser qu'avant de se résigner à charger à Cananor, le conseil des capitaines ait résolu de prospecter ailleurs. Placé deux ans plus tard dans des circonstances semblables, Francisco de Albuquerque ne craindra pas de pousser plus loin : « Ayant perdu tout espoir, mécontents d'avoir tant épuisé nos corps et d'être venus de si loin pour devoir nous en retourner sans épices, nous décidâmes, plutôt que de rentrer au Portugal, de tenter notre chance plus avant dans un autre lieu encore inconnu » [107]. Peut-être est-ce après la décevante escale de Cochin que João da Nova décida de reconnaître la côte de

---

102. GÓIS, 1/63 ; CASTANHEDA écrit que la maison des Portugais fut incendiée (1/43, p. 94) et CORREIA que leur présence provoqua une attaque de Calicut (1/1, pp. 252-253).

103. Sur cet incident et ses suites, cf. G. BOUCHON, « Les Musulmans du Kerala à l 'époque de la découverte portugaise », dans *Mare Luso-Indicum*, II (1973), pp. 13-14, et *supra*, pp. 32-33.

104. GÓIS, 1/63, p. 156 ; CASTANHEDA, 1/43, p. 94.

105. Affaitadi, dans SANUTO, vol. IV, p. 664 ; Nardi, *ibid.*, p. 546 ; CASTANHEDA, 1/43, p. 94 ; CORREIA, I/1, p. 252. Selon Damião de GÓIS, le rāja de Cochin aurait offert du numéraire (1/63, p. 156).

106. Depuis l'Antiquité, le poivre était échangé contre l'or. Cette primauté de l'or sur les marchés du Malabar avait été signalée dès 1499 avec insistance par l'auteur du *Roteiro da primeira viagem de Vasco da Cama*, *o.* c., pp. 49, 51, 59, 61, 63, et réaffirmée par Girolamo Sernigi le 10 juillet 1499 (RAVENSTEIN, *o. c.*, p. 140). On a peine à croire que les armateurs des quatre caravelles aient entièrement compté sur l'or de la « nouvelle mine » d'Afrique orientale, alors que Sofala fut touchée pour la première fois par Sancho de Tovar quelques jours après que João da Nova eut quitté Lisbonne (cf. W. G. L. RANDLES, *L'Empire du Monomotapa du XV^e^ au XIX^e^ siècle*, La Haye, 1975, pp. 76-81).

107. Giovanni da Empoli, dans RAMUSIO, fol. 157a.

Travancore et de s'enfoncer, dans les vapeurs de la fin de mousson, à la rencontre de Taprobane. Si l'on admet cette supposition, on peut considérer que la prise des sambouqs eut bien lieu en novembre, lors du retour à Cananor de l'escadre portugaise, et que les événements s'enchaînèrent ensuite selon le récit des chroniques.

Dans le cas contraire, on doit faire abstraction des dates données par Damião de Góis et placer immédiatement après l'escale de Cochin le retour à Cananor en considérant que ce port fut pris pour base d'autres opérations. Les récits des chroniqueurs ne sont pas assez cohérents pour que l'on puisse situer dans le temps et l'espace les péripéties de la guerre sur mer qui opposa les quatre caravelles aux innombrables *paraos* de Calicut. La disproportion même des forces en présence ne permet d'évoquer que de brefs engagements dont la durée totale ne put excéder quelques jours [108]. On peut alors avancer une seconde hypothèse : celle d'un voyage d'exploration en novembre ou décembre après que les Portugais aient pris contact avec leurs informateurs : la Juive sévillane, Gonçalo Gil Barbosa, Benvenuto d'Abano, le Valencien inconnu, et les prisonniers portugais de Calicut envoyés par le Samorin pour tenter une négociation qui devait être vouée à l'échec [109]. Tous ayant vécu dans les ports du Malabar au rythme de l'arrivée et du départ des navires ne pouvaient ignorer qu'à quelques jours de mer le marché de Colombo offrait à profusion la meilleure cannelle de l'Asie. Par ailleurs, les données cartographiques que nous examinerons plus loin semblent bien confirmer qu'un pilote ait été capturé au cours d'une prise. Il est fort probable que l'on n'ait point attendu qu'il fût exposé aux périls de la traversée du retour pour utiliser ses connaissances et qu'il ait été contraint de révéler sur le champ le secret de ses routes.

Au début de 1502, une longue période s'écoule à nouveau où les Portugais s'attardent en Inde au point de risquer de perdre la mousson [110], c'est-

108. Les chroniqueurs placent la principale de ces batailles navales devant Cananor, quelquefois devant Calicut, mais s'accordent tous sur sa courte durée : cinq jours d'attente et une demi-journée de combat devant Calicut le 15.XII.1501 (*Carta*, pp. 58-61) ; BARROS, deux jours devant Calicut (1/5-10, pp. 219-220) ; CASTANHEDA, du 15 au 17.XII.1501 dans les eaux d'Eli (I/43, pp. 94-95) ; GÓIS, trois jours à partir du 16.XII.1501 devant Cananor avec départ immédiat pour le Portugal (1/63, p. 157) ; CORREIA, deux batailles, l'une devant Calicut, l'autre devant Cananor (1/1, pp. 250-251 et pp. 255-256) ; Anonyme de la British Library, le 31.XII.1501 et les deux jours suivants (pp. 27-28).

109. Un certain Gonçalo Peixoto qui avait été fait prisonnier en 1500 lors de l'attaque de la *feitoria* de Calicut avait été envoyé à Cananor par le Samorin pour inviter les Portugais à venir dans son port ; mais dans le même temps, il avait été chargée par le Mäppilla Koyya Pakki de mettre en garde João da Nova contre le piège qui lui était tendu (CASTANHEDA, 1/43, p. 95 ; GÓIS, 1/63, pp. 155-156 ; BARROS, 1/5-10, p. 221). Selon CORREIA, l'émissaire du Samorin était Näyar, et ce fut un espion chrétien qui se rendit à Calicut pour consulter Koyya Pakki sur les intentions du Samorin (I/1, pp. 247-251). Ni la *Carta*, ni les lettres italiennes ne font allusion à cet épisode.

110. Marchionni, dans SANUTO, vol. IV, p. 544.

à-dire jusqu'à la seconde partie de février. Selon Gaspar Correia, ce temps fut consacré à l'établissement de la *feitoria* de Cananor, dans un hameau de paillotes situé sur la pointe rocheuse qui fermait le port [111]. Une lettre du Kōḷaṯhiri d'Eli confirme que le premier comptoir portugais fut bien installé cette année-là ; Tomé Lopes précise que Paio Rodrigues en était *feitor* au nom de D. Álvaro [112]. Mais l'on doit tenir compte des dires de Bartolomeo Marchionni qui insistait sur la précipitation du départ et déplorait que les Portugais aient dû quitter Cananor à une date tardive sans même avoir eu le temps de négocier leurs marchandises. De tels propos laissent le champ libre à d'autres conjectures [113]. Quoi qu'il en soit, loin d'être, comme l'a prétendu Barros « *tam carregadas de victoria como de especearia* », les caravelles quittèrent le Malabar à moitié vides [114].

En tout état de cause, et de quelque manière dont on ordonne les épisodes du séjour en Inde de João da Nova, de longs temps creux demeurent. Nos sources les plus sûres soulignent la brièveté des escales et la hâte des négociations. Il nous faut donc admettre que les périodes qui nous échappent furent passées en mer. L'île de Ceylan aurait-elle été touchée au cours de ces croisières dont la mémoire s'est perdue ?

C'est encore aux témoignages des Italiens que l'on doit faire appel pour connaître les réactions suscitées par la rentrée de João da Nova à Lisbonne. Girolamo Priuli ne se trompait pas sur la signification de ce retour qui consacrait la persévérance portugaise. Le retard des quatre caravelles, qui n'avaient franchi la barre du Tage que le 12 septembre, avait pourtant fait naître à Venise l'espoir de quelque naufrage qui eût découragé D. Manuel de poursuivre ses entreprises [115].

À la déconvenue des Vénitiens répondait la jubilation des Toscans : « *Le nove son tanto e tanto buone che più dir non se pode* (...) *Se avuto tanto el piacer in questa terra quanto mai avesero, che in vero hanno ragione* » écrivait alors Bartolomeo Marchionni. Et il ajoutait : « *perché la venuta di queste quattro*

111. Pour l'installation de la *feitoria*, cf. CORREIA, 1/1, pp. 168-169 et G. BOUCHON, *Mamale de Cananor un adversaire de l'Inde portugaise (1507-1528)*, Genève-Paris, 1975, pp. 60-61.

112. Le Kōḷaṯhiri à D. Manuel, de Cananor, 6.XII.1507, *CA*, II, p. 400 ; T. Lopes dans RAMUSIO, fol. 148b ; BARROS, I/5-10, p. 220.

113. Marchionni, dans SANUTO, vol. IV, p. 544. Une partie de ces marchandises ne fut jamais écoulée : en 1513, huit cent trente sept miroirs et trois mille cent trente cinq peignes détériorés datant « do tempo do feitor de D. Álvaro » furent jetés par ordre de Jorge de Melo (Mandado, Cananor, 20.VI.1513, *CA*, VII, p. 87).

114. BARROS, I/5-10, p. 221 ; Affaitadi, dans SANUTO, vol. IV, p. 664. Il est possible qu'une seconde visite à Cochin ait permis aux Portugais d'améliorer leur cargaison (ce qui est conforme aux dires de BARROS, I/5-10, p. 221 ; GÓIS, I/63, p. 156 ; CORREIA, I/1, p. 254 ; Anonyme de la British Library, p. 28), sans doute avec le numéraire provenant du butin de leurs prises.

115. PRIULI, *o. c.*, p. 242.

nave hano costo il sigelo che la cossa hè vinta per costoro » [116]. Pourquoi cette joie « jamais éprouvée encore » ? Quel « sceau » était levé, quelle « chose » vaincue par ceux-là mêmes dont on saluait le retour ? Les mots sont forts, qui confirment la maîtrise de la route du Cap, mais évoquent aussi quelque exploit porteur d'espérances nouvelles. Nous ne savons pas ce que ces propos sibyllins recouvrent. Seule une indiscrétion parvenue à Venise révèle que les Portugais étaient allés dans tous les lieux qu'ils avaient visités auparavant « et aussi dans quelque autre » — « *et qualche altro di più* » [117].

Quoi qu'il en soit, l'enthousiasme exprimé par les épistoliers florentins était sans commune mesure avec une cargaison que tous s'accordaient à trouver médiocre : 900 *cantari* de poivre, 550 de cannelle, 30 de gingembre, 25 de laque, des pièces de tissu, du benjoin et des pierreries [118]. Une première lecture de ces données évoque une escale à Ceylan : la présence des joyaux, mais aussi une proportion considérable de cannelle (plus de la moitié de la quantité de poivre) [119], à laquelle on doit ajouter encore 200 *cantari* qui représentent la part des navigants [120]. Il est remarquable que précisément au retour de João da Nova la participation aux profits ait été payée en cannelle et non en poivre ; mais l'importance de ce fait, unique à notre connaissance, n'entraîne pas pour autant la certitude que la cannelle ait été chargée à Ceylan. Ce que nous savons du marché de Colombo nous incline à refuser cette séduisante hypothèse. Cannelle et pierres précieuses étaient le monopole du roi de Kōṭṭē qui en exploitait si jalousement les profits que les Portugais, même lorsqu'ils furent plus tard au faîte de leur puissance, eurent de grandes difficultés à se les procurer sans le truchement des intermédiaires traditionnels. Les

116. SANUTO, vol. IV, p. 544.

117. Arch. gen. di Venezia, *Instruzioni della Repubblica Veneta al suo oratore presso il Soldano per impedire i danni che provenivano ai Veneziani del commercio dei Portoghesi in India*, 14.XII.1502 (d'après une lettre de Lisbonne, du 15 septembre), éd. par GUBERNATIS, *Storia, o. c.* pp. 397-398. Cette nouvelle est confirmée par PRIULI (p. 243) : « (...) et chome non erano statte a Chalocut, ma in uno altro loco in India (...) ».

118. Nous donnons ici les chiffres de Nardi (SANUTO, vol. IV, pp. 546-547). Les estimations des autres informateurs sont très voisines : 1000 *cantari* de poivre, 450 de carenelle, 50 de gingembre, selon Affaitadi (*ibid.*, p. 663) ; 1000 *cantari* de poivre, 500 de cannelle, selon P. Rondinelli (Cod. Vaglienti, fol. 55a) ; 1050 de poivre, 450 de cannelle, 150 de gingembre, selon Cesare Barzi (SANUTO, vol. IV, p. 662).

119. Proportion tout à fait inhabituelle si on la compare aux cargaisons de Cabral (1501), 2000 *cantari* de poivre pour 600 de cannelle ; Vasco da Gama (1503), 18000 *cantari* de poivre pour 6000 de cannelle ; Albuquerque (1504), 10000 *cantari* de poivre pour 500 de cannelle (chiffres donnés par V. Magalhães GODINHO, *Os Descobrimentos e a economia mundial*, 2 vol., Lisbonne, 1963, vol. 2, p. 103). Lopo Soares chargea 20895 *quintais* de poivre pour 171 de cannelle (G. BOUCHON, « L'inventaire de la cargaison rapportée de l'Inde en 1505 », dans *Mare Luso-Indicum*, III, 1976, p. 102, et *infra*, p. 160.

120. Piero Rondinelli s'exprime clairement : « 500 *cantari* de cannelle sans compter 200 *cantari* de cannelle à laquelle ont droit les marins » (de Séville, 3.X.1502, Cod. Vaglienti, fol. 55b).

marchands de Calicut avaient l'exclusivité de la revente des pierres et le commerce de la cannelle était entre les mains des Māppilla du Malabar [121]. Peut-être quelques épices furent-elles chargées à Cochin peut-être aussi les négociants de Cananor achevèrent-ils d'écouler dans les cales portugaises cette « *triste sorte di cannella* » dont ils ne savaient que faire et dont ils avaient déjà rempli les navires de Cabral [122]. Mais il est plus probable encore que la cargaison que rapportait João da Nova ait comporté, pour sa plus grande part, le butin de ses prises [123] : deux sambouqs malabars chargés pour l'Arabie et un autre encore, qui paraissait venir de l'Océan Indien oriental.

Quelle que fut la provenance de la cannelle et des joyaux, il demeure que ces deux produits de Ceylan figurent en bonne place dans la cargaison de João da Nova. Particulièrement sensibles à la présence des pierres précieuses, les épistoliers italiens approuvaient la résolution des Portugais de se les procurer sur place : « *Hanno l'animo d'andare a la propria fonte che hè zoie* » [124]. Cette « *propria fonte* », que Nardi se gardait bien de préciser, était-elle déjà reconnue ? S'agissait-il du Pégou, encore lointain, ou de Ceylan que l'on savait proche ?

Là où les textes se dérobent, les documents cartographiques permettent d'affirmer qu'au retour de João da Nova, la situation de l'île n'était pas inconnue des navigateurs portugais. Le 19 novembre 1502, le marchand de chevaux Alberto Cantino, agent du duc Ercole d'Este, annonçait de Rome à son protecteur qu'il avait réussi à se procurer à Lisbonne, pour la somme de douze ducats d'or, une carte de navigation digne de le satisfaire [125]. Telle qu'on peut l'admirer encore aujourd'hui, cette image du monde marque une rupture avec les traditions antiques et médiévales. Pour reprendre les termes de Luís de Albuquerque, c'est la première fois que la représentation de certaines contrées de l'Asie se détourne du tracé ptoléméen [126]. Comme l'a justement observé A. Teixeira da Mota, c'est aussi la première fois que « l'île de Ceylan est

121. G. BOUCHON, « Les Rois de Kōṭṭē », *l. c.*, pp. 70, 73-74, 78-82, et *infra*, pp. 253, 255-256, 260-264, et *Mamale de Cananor*, o. *c.*, pp. 157-160.

122. L'expression est de Matteo DA BERGAMO, *l. c.*, p. 115. Cf. Relation anonyme, dans *Paesi nuovamente ritrovati*, p. 179.

123. C'est ainsi que l'entend l'auteur de la *Carta* (p. 60). C'est aussi probablement l'origine des espèces avec lesquelles João da Nova acheta des épices à Cananor à un prix élevé, selon les propos recueillis par Matteo da Bergamo en 1502 (*l. c.*, p. 115).

124. SANUTO, vol. IV, p. 546. Selon Lunardo da CA' MASSER, ce pactole avait une valeur de 4000 cruzados (*Centenário do descobrimento da América, Memórias da Comissão portuguesa*, Lisbonne, 1892, p. 71).

125. Cette lettre a été notamment publiée par H. HARRISSE, *Les Corte-Real et leurs voyages au Nouveau Monde*, Paris, 1883, p. 215, et par Luís de ALBUQUERQUE et J. Lopes TAVARES, « Algumas observações sobre o planisfério « Cantino » (1502) », dans AECA, n° 21, Coïmbre, 1967, p. 10-11.

126. *Ibid*, p. 5. Le planisphère est exposé à la Biblioteca Estense de Modène.

bien localisée et a des dimensions assez inférieures et plus correctes que celles de la cartographie antérieure »[127]. Encore doit-on préciser que les cosmographes du Moyen Âge ne connaissaient que Taprobane à laquelle ils donnaient une surface presque égale à celle de l'Inde propre et qu'ils plaçaient à l'ouest du Malabar, comme l'avaient fait avant eux les géographes alexandrins[128].

Les circonstances clandestines dans lesquelles fut négocié le « *Cantino* » laissent dans l'ombre son auteur et les documents dont il disposa. On sait seulement que les portulans, routiers et instructions nautiques de toute origine étaient réunis et conservés dans un bâtiment de la Casa da Mina où les cartographes royaux élaboraient un schéma de l'univers que l'on mettait à jour au fur et à mesure que l'expérience des navigateurs permettait de préciser le contour des continents. C'est probablement une copie de ce prototype qu'Alberto Cantino réussit à détourner au profit du duc de Ferrare.

Cette « fuite » permet de faire la somme des connaissances portugaises à une date bien déterminée (septembre-octobre 1502). D'éminents spécialistes ont tenté de faire la part de l'expérience directe et celle des conjectures[129]. Tous s'accordent pour reconnaître que le planisphère fut établi à partir de deux types de sources : le premier résulte des explorations et des sondages effectivement accomplis par les Portugais, le second découle des informations tirées des documents nautiques orientaux qu'ils avaient rapportés ou saisis. A. Teixeira da Mota a bien souligné « le contraste très net entre la correction du dessin des côtes vues par les Portugais (...) et l'imperfection des autres

127. A. Teixeira da MOTA, « Méthodes de navigation et cartographie nautique dans l'Océan Indien avant le XVI^e siècle », dans AECA, n° 5, Lisbonne, 1963, p. 31.

128. Ceux-ci suivaient eux-mêmes la tradition brahmanique qui plaçait sur le même méridien Ujjain et Ceylan (E. BURNOUF, « Recherches sur la géographie ancienne de Ceylan », dans *Journal Asiatique*, vol. 9, 1857, p. 12).

129. Plutôt que de citer ici toute la bibliographie relative au « Cantino », nous renvoyons le lecteur à A. CORTESÃO, *Cartografia e cartógrafos portugueses dos séculos XV e XVI*, Lisbonne, 1935, pp. 142-151 et, en collaboration avec A. TEIXEIRA DA MOTA, *Portugaliae Monumenta Cartographica*, Lisbonne, 1960, vol. 1, pp. 7-13. On peut s'interroger sur la nature des documents nautiques orientaux qui ont inspiré le tracé des rivages de l'Océan Indien. Luís de Albuquerque et J. Lopes Tavares en ont souligné les erreurs qu'ils attribuent à une estimation trop hasardeuse des équivalences dans la mesure des latitudes entre les systèmes asiatique et européen (*Algumas observações*, o. *c.*, pp. 18-23). Pour Armando Cortesão, il était peu probable que les cartographes de la Casa da Mina aient pu tirer parti des cartes marines arabes dont l'interprétation demande des connaissances très spécifiques (« The Mystery of Vasco da Gama », dans AECA, n° 12, Coïmbre, 1973, p. 111). Les récentes recherches entreprises par M^me L. Varadarajan sur les *roznama* permettent de penser que les Portugais avaient su se servir assez tôt de ces routiers indiens de portée limitée mais de lecture facile (« Traditions of indigenous navigation in Gujarat », *International Conference on Indian Ocean studies*, Perth, August 1979, pl. 6. dactylographié).

zones » [130]. L'étude du « *Cantino* » est tout à fait convaincante à cet égard. Enrichies de peintures à motifs, les côtes septentrionales du Brésil atteignent d'énormes proportions tandis que celles de l'Afrique et des bouches de la Mer Rouge sont presque exactement reproduites. Elles s'opposent au tracé dépouillé d'une Asie seulement esquissée mais déjà conforme, malgré d'insignes erreurs, à la réalité. Bien qu'arbitrairement découpés, le littoral du Malabar et celui de Ceylan sont traités de manière identique et présentent une densité toponymique remarquable tandis que le profil du Coromandel est encore rectiligne et la péninsule malaise informe et démesurée. On a bien l'impression que le schéma de l'Asie avait été laissé en attente, prêt à être perfectionné chaque fois que l'avance portugaise dans l'Océan Indien permettait d'acquérir de nouvelles certitudes. L'emplacement de certaines terres encore inconnues (Madagascar, le Golfe Persique, Sumatra) est marqué par un rectangle sommairement colorié comme si l'on avait dû, après une hâtive mise au point, terminer rapidement le décor d'un document dont il fallait au plus tôt se défaire.

Peut-on déduire de ces observations qu'aux progrès de la cartographie correspondait toujours une reconnaissance effective ? Il suffit de se pencher sur un cas bien précis pour percevoir le danger des généralisations. Que Ceylan apparaisse en bonne place sur un planisphère portugais quelques mois après la date de la *memória* de Colombo est un fait important que l'on doit souligner et retenir. Ne nous hâtons pas pour autant de conclure car quelques points demeurent obscurs.

— L'auteur du planisphère présente « Taprobana » et « Ceilão » comme deux îles distinctes, la première située à l'emplacement de Sumatra, la seconde à sa place réelle. Alors que le commentaire accompagnant Taprobane « la plus grande île du monde et la plus riche » est tout à fait conforme à sa légende, la notice relative à Ceylan, plus brève, est aussi plus concise, mentionnant la présence de cannelle, de perles, et l'existence de relations commerciales avec Calicut. Les cartographes ne partageaient-ils point l'assurance de D. Manuel qui, dès le 28 août 1499, proclamait que Taprobane n'était autre que Ceylan et qu'elle se trouvait beaucoup plus près de la terre ferme que l'on n'avait coutume de le croire ? Cette affirmation fut reprise et publiée par Valentim Fernandes en février 1502 [131]. La méconnaissance des textes pâlis qui

130. A. TEIXEIRA DA MOTA, *Méthodes de navigation. o. c.*, p. 32.

131. Il est important de rappeler que dès 1499, D. Manuel pouvait identifier exactement l'île : « (...) a ylha Taprobana a qual se chama Ceylam (...) » (lettre au Cardinal Protecteur D. Jorge da Costa, de Lisbonne, 28.VIII.1499, dans *Roteiro da primeira viagm de Vasco da Cama*, *o. c.*, p. 198), alors que Gaspar da Índia, son principal informateur, ne lui connaissait pas d'autre nom que Ceylan. Son ignorance jeta le doute dans l'esprit de Girolamo Sernigi qui écrivait la même année : « L'isola dove nasce la chanella (...) se chiama l'isola de Silon » (seconde lettre à un gentilhomme

attestent que Taprobane est l'ancien nom de Ceylan [132] n'explique pas seule la méprise du cartographe. À la renommée de la Taprobane antique s'était superposée celle d'une terre mystérieuse marquée par quatre étoiles où Dante avait placé le Purgatoire et que Giovanni da Empoli devait reconnaître en Sumatra [133]. Il semble que l'on ait eu beaucoup de mal à remettre en cause les notions de l'époque médiévale. En greffant les nouvelles connaissances géographiques sur des schémas anciens, certains cosmographes ont perpétué la confusion et l'erreur jusqu'à la fin du XVI[e] siècle.

— Bien que légèrement décalée vers le Nord, l'île de Ceylan figure en bonne place sur le planisphère. Mais on s'étonne de n'y trouver que les toponymes de la côte orientale, comme s'ils marquaient les escales d'une voie maritime reliant directement le Golfe du Bengale à la Mer d'Oman, par Galle et les Maldives. Cette route était effectivement utilisée, notamment par les navires en provenance de Pégou et de Tenasserim qui portaient la laque et le benjoin jusqu'aux ports du Gujarat. Aussi peut-on penser que les cités de la côte orientale de Ceylan ont été relevées sur quelque routier asiatique. Les signes d'une éventuelle reconnaissance portugaise sont plus difficiles à déceler. Il n'est fait aucune mention de Colombo, ni d'aucune ville de la côte occidentale ; mais il est troublant de constater que les récifs de la Chaussée d'Hanuman, qui relie le sous-continent indien à la terre ferme de Ceylan, sont reproduits en pointillé avec une précision surprenante.

— Certains documents orientaux rapportés par Vasco da Gama et Pedro Álvares Cabral furent utilisés par les cartographes de la Casa da Mina tandis que les pilotes de l'*armada* de 1501 s'initiaient à leur tour à l'usage du *kamal*

---

florentin, cod. Vaglienti, fol. 66b) et plus loin : « De l'isola Taprobana (...) non vene notizia alchuna che per ventura sarà più avanti » (*ibid*, fol. 67a). Vespucci, qui rencontra Gaspar au Cap Vert en juin 1501 confirme que celui-ci n'avait jamais entendu parler de Taprobane, et se demande s'il ne s'agit pas là de Sumatra : « Item mi disse ch'era stato in una altra isola che si dice Samatara, la quale è di tanta grandezza, come Ziban (...) sicchè non essendo Ziban l'isola Taprobana sarà Sciamatarra » (A. Vespucci à Lorenzo di Pier Francesco de' Medici, du Cap Vert le 4.VI.1501 dans VIGNAUD, *Américi Vespuce*, *o. c.*, pp. 406-407). Cette interprétation erronée semble être d'origine italienne, car on la trouve aussi dans le récit de voyage de Nicolo de' Conti : « (...) Sciamutera, a qual he porto muy nobre da ylha de Taprobana » (*Marco Paulo, ho lyvro de Nycolao veneto*, *o. c.*, fol. 181b). Mais, comme D. Manuel, l'éditeur de ce texte, Valentim Fernandes, ne s'y était point trompé et avait reconnu formellement Ceylan en Taprobane dans son Prologue : « (...) esta aquelle famosissima cidade et ylha de Taprobana, a qual aguora he chamada Seylã (...) » (*ibid.*, fol. 6a). L'erreur fut cependant fréquemment reproduite encore. On la retrouve dans Ortelius (carte 48 Indiae orientalis, *Theatrum orbis terrarum*, Anvers, 1570).

132. Cf. note 40.

133. F. L. PULLÉ, *La cartografia antica dell'India*, dans *Studi italiani di filologia indo-iranica*, vol. 5/5 (1905), pp. 1-66 ; *Lettera di Giovanni da Empoli a Leonardo suo padre intorno al viaggio da lui fatto a Malacca e frammenti di altre lettere del medesimo aggiuntavi la vita di esso Giovanni scritta da Girolamo da Empoli suo zio*, Livorno, [1842], p. 52-53.

et des routiers locaux. La présence de l'île de l'Ascension sur le planisphère témoigne que son auteur eut le souci de tenir compte des découvertes de João da Nova ; mais eut-il le temps de prendre connaissance des instruments et de la carte nautique saisis au large de Calicut, et d'interroger le pilote capturé ? La concentration des toponymes et des notices sur les côtes de la Mer de Chine découle peut-être de cette prise. Pour l'île de Ceylan, rien ne permet de préciser le moment où elle fut esquissée. Les traces de corrections et les différences de calligraphie relevées çà et là confirment seulement que le « Cantino » fut élaboré en plusieurs phases et sans doute maintes fois retouché. De tels indices ne permettront pas de situer dans le temps les étapes de la composition du planisphère tant que l'on ne saura pas par qui et dans quelles conditions il fut exécuté. Que Ceylan ait été dessinée avant ou après le retour de João da Nova ne change rien à l'essentiel, à savoir qu'à l'automne de 1502 — et peut-être plus tôt — les pilotes portugais connaissaient parfaitement la position de l'île.

*

Il faut se rendre à l'évidence. La documentation dont nous disposons n'est pas de nature à résoudre l'énigme posée par l'inscription de Colombo. Chercher une réponse dans l'étude critique des textes ne suscite que des questions. Mais elles sont assez stimulantes pour remettre en cause bien des idées reçues. Elles permettent aussi de discerner de nouvelles directions de recherche à partir de quelques données positives.

— Le blason et la date relevés sur le rocher de Colombo ne répondent pas à l'image du *padrão* dressé en 1506 par D. Lourenço de Almeida. Ces figures rappellent plutôt les *memórias* qui marquaient la reconnaissance des terres. Les armoiries présentent les caractères héraldiques de la première moitié du XVI^e^ siècle, mais l'érosion à laquelle elles ont été soumises ne permet pas de les situer plus exactement dans le temps. Seules les techniques avancées de l'archéologie mettraient peut-être à jour des signes révélateurs.

— Il ressort de la documentation de l'époque que la recherche de Taprobane était l'un des objectifs premiers des projets de découverte. Dès 1499 l'on savait à Lisbonne que Taprobane et Ceylan étaient une seule et même île et qu'elle n'était pas éloignée des rivages du Malabar. Le désir d'y aborder dans les plus brefs délais est exprimé à plusieurs reprises dans la correspondance des années 1499-1502.

Les expéditions de Cabral et de João da Nova s'inscrivent dans une période de prospection intense. Ce qui est manifeste pour la première (découverte du Brésil, reconnaissance de la Corne de l'Afrique) l'est également pour la seconde : une escadre composée de quatre caravelles, l'absence de numéraire — pourtant indispensable sur les marchés de l'Inde —, une mystérieuse escale officiellement révélée par les autorités vénitiennes, la cargaison médiocre

rapportée à Lisbonne, tout évoque un voyage d'exploration plutôt qu'une opération d'approvisionnement. Par ailleurs, et quelles que soient les sources consultées, les activités de João da Nova dans les mers de l'Inde ne peuvent être reconstituées que par bribes. Elles mettent en évidence de vastes laps de temps dont l'emploi demeure inconnu.

— L'année 1502 marque un tournant dans l'histoire de la cartographie. Achevé à Lisbonne au retour de João da Nova, le planisphère dit « *Cantino* » — le premier qui soit digne des Temps modernes — permet de faire le point des connaissances des navigateurs lusitaniens. L'image de l'Afrique est correctement tracée, celle de l'Asie se précise, l'île de Ceylan est pour la première fois représentée à sa place réelle.

— Dans l'état actuel de nos connaissances, on ne trouve aucune trace du voyage de João da Nova dans les archives portugaises. Qu'il s'agisse de la conséquence d'une catastrophe naturelle, d'une destruction délibérée ou d'une négligence ne change rien à ce fait : ce que nous savons de l'expédition de 1501 repose presque entièrement sur la documentation italienne. Malgré trop d'informations de seconde main et de sous-entendus, elles ont transmis l'essentiel et confirmé l'importance de la participation, tant matérielle que scientifique, que les Italiens ont prise à la découverte de l'Univers. L'immense masse des archives transalpines recèle sans doute encore de précieux témoignages de l'expansion portugaise.

À ces observations s'ajoutent deux remarques.

— On cherche en vain dans la correspondance de João da Nova quelque allusion à son premier voyage en Inde. Les récompenses qui lui furent décernées au retour, comme les donations octroyées plus tard à ses héritiers, ne sont accompagnées que de commentaires formels [134]. Il faut noter pourtant qu'au début de 1506, João da Nova se préparait à accompagner son ami Tristão da Cunha, qui aurait été le premier Vice-Roi de l'Inde s'il n'en avait été empêché au moment du départ et remplacé par D. Francisco de Almeida. Le *regimento* donné par D. Manuel au chef de l'*Estado da Índia* comportait l'ordre de « découvrir » Ceylan, Pégou et Malacca, et recommandait d'envoyer dans chacune de ces contrées la personne qui en avait reçu la charge [135].

João da Nova devait-il accomplir quelque mission particulière ? Dans une lettre confiée à Cide Barbudo au début de 1506, D. Manuel enjoignait au Vice-Roi de se rendre au plus tôt à Malacca et d'y laisser une escadre sous le

134. Par lettre du 10.xi.1502, D. Manuel doubla les revenus de la charge d'alcaide de Lisbonne à l'intention de João da Nova « (...) avendo nos respeito aos muytos serviços que temos recebidos e esperamos ao diamte receber de Joham da Nova (...) » dans Sousa Viterbo, *Trabalhos*, *o. c.*, vol. 2, p. 222 ; pour ses héritiers, cf. A. Braamcamp Freire, « Cadernos dos assentamentos », dans *Archivo Historico Portuguez*, vol. 7, 1905, p. 75 et vol. 10, 1912, p. 179.

135. Regimento, 15.iii.1505, *CA*, ii, p. 327.

commandement de João da Nova, choisi pour ses qualités et pour l'expérience qu'il avait acquise du commerce et de la mer [136]. Le fait que João da Nova ait été considéré comme un spécialiste de l'Océan indien équatorial est confirmé par un document apocryphe, selon lequel il aurait été porteur d'un *alvará* secret lui confiant le secteur du Cap Comorin et des Maldives [137].

En cette même année 1506, D. Manuel réitérait ses instructions en spécifiant qu'il serait souhaitable, compte tenu de « l'information qu'il avait reçue » de passer par Ceylan en revenant de Malacca. Il ne s'agissait pas seulement d'y construire une forteresse, mais d'y établir la principale résidence (« *principal assento* ») du Vice-Roi. Sans jamais employer le mot « *descobrir* » [138]. D. Manuel donnait force détails sur les ressources et la position stratégique de l'île. Or, cette missive, confiée à Tristão da Cunha en mars 1506, fut rédigée plus de six mois avant que D. Lourenço de Almeida ne débarque à Ceylan, et bien avant que l'on ait pu recevoir quelque nouvelle de l'Inde.

Qui donc avait, entre temps, inspiré au Roi ce regain d'intérêt pour l'île ? On pense à Duarte Pacheco, qui avait regagné Lisbonne en juillet 1505 avec Lopo Soares [139]. Quoi qu'il en soit, il est bien difficile de croire que D. Manuel ait pris la décision de faire de Ceylan le siège de l'État portugais de l'Inde sans avoir été sûr de son informateur et sans avoir disposé de données très précises, qui ne pouvaient résulter que d'une connaissance effective.

— À cette présomption s'oppose une objection dont on doit tenir compte. Il paraît étrange que les Portugais aient touché Colombo dès 1501 sans que le bruit s'en soit répandu. Le silence qui recouvre le voyage de João da Nova peut servir d'argument à la thèse défendue par l'illustre historien dont nous célébrons ici la mémoire : pour Armando Cortesão, le souci de réserver au Portugal l'exploitation de la route du Cap et celui de s'implanter sur les rivages du Nouveau Monde aurait justifié le secret d'État qui, selon notre auteur, protégeait certaines entreprises maritimes de la concurrence castillane. Aussi s'attacha-t-il à démontrer qu'une découverte n'était officiellement proclamée

136. D. Manuel à D. Francisco de Almeida, s.l., [1506], p. 272 : « (...) e olhando por quem ficarya por capitam da dicta armada, parecenos que, pellas calidades que tem Joham da Novoa, assy pello conhecimento que tem das cousas do trauto como do mar, e pella booa conta que, em ambas estas cousas, de sy tem dado, que elle deve ser ».

137. Biblioteca de Ajuda, mss. 51.VII.18, *História dos Vice-Reis das Índias*, parte 2, fol. 198b.

138. D. Manuel à D. Francisco de Almeida, *l. c.*, pp. 275-276. Pour l'étude sémantique de *descobrir*, *descobrimento*, etc., cf. entre autres, A. CORTESÃO, « Descobrimento e descobrimentos », dans AECA, n° 62, Coïmbre, 1972. Notons que D. Manuel emploie le mot *descobrir* pour enjoindre à Cide Barbudo d'explorer certaines parties de la côte orientale de l'Afrique, qui n'etaient pas tout à fait inconnues (Regimento de Cide Barbudo, 1506, *CA*, pp. 346-348).

139. G. BOUCHON, « Le premier voyage de Lopo Soares en Inde », dans *Mare Luso-Indicum*, III, 1976, p. 83, et *infra*, p. 157. Selon Lizuarte de ABREU, Duarte Pacheco aurait accompagné João da Nova en 1501 (*vide supra*, note 80).

qu'après une ou plusieurs reconnaissances [140]. On peut se demander si nous n'assistons pas, en 1501, au processus décrit par Armando Cortesão pour les dernières années du XVe siècle, encore si proches : découverte en deux temps, d'abord secrète, puis officielle, disparition des sources originales du premier voyage, renommée universelle donnée au second. L'île de Ceylan fut-elle reconnue en 1501, puis « découverte » cinq ans plus tard par D. Lourenço de Almeida ? Nous n'entrerons pas ici dans la polémique qui opposa naguère les partisans et les adversaires de la *política do sigilo*. Nous pensons qu'il est bien difficile d'établir qu'un secret d'État ait été imposé aux découvertes maritimes de manière systématique, et bien naïf de croire qu'une entreprise aussi importante que l'exploration de la planète ait été jouée cartes sur table et n'en ait comporté aucun.

Aussi préférons-nous, en l'occurrence, parler de discrétion plutôt que de secret. Discrétion qui relève tout d'abord de la réserve traditionnelle des gens de mer et de négoce, qui en offrent encore aujourd'hui maint exemple. On ne divulgue rien, dans ces milieux, qui ne soit nécessaire. Pilotes et capitaines n'étaient pas tenus d'informer leurs équipages du nom des terres reconnues. Vue de la mer, la côte nord-ouest de Ceylan n'est pas très différente de celle du Travancore : la profusion des îlots et des pointes sableuses, l'imbrication des bras de mer et des lagunes, la monotonie des rivages bordés de cocotiers ne signalent en rien l'abord d'un pays nouveau. La proclamation d'une éventuelle « découverte » pouvait aisément être réservée au Roi et aux armateurs. Or, la mission de João da Nova ne comportait aucune démarche officielle que le Roi eût jugé opportun de révéler. Sans préjuger du motif majeur de sa prudence,

---

140. Cf. entre autres, *A.* Cortesão, *Cartografia e cartógrafos*, *o. c.*, pp. 136-138 ; *The Mystery of Vasco da Gama*, *o. c.* ; Jaime Cortesão avait aussi traité de cette question, notamment dans « Do sigilo nacional sobre os descobrimentos » (*Lusitania*, 1924, fasc. 1, pp. 45-81) ; *A política do sigilo nos descobrimentos*, Lisbonne, 1960. Cf. aussi C. Verlinden, « Un précurseur de Colomb, le Flamand Ferdinand van Olmen (1487) », dans *Revista Portuguesa de História*, vol. 10, 1962, pp. 453-466, trad. anglaise de Y. Freccero, dans *The Beginnings of Modern Colonization*, Ithaca, 1970 ; R. A. Laguarda Trias, « El predescubrimento del Rio de la Plata por la expedición portuguesa de 1511-1515 », dans AECA, n° 13, Lisbonne, 1973, p. 64 *sqq*. Nous ne citerons pas ici tous les ouvrages où l'hypothèse du secret a été discutée. Notons seulement Damião Peres, *História dos descobrimentos portugueses*, Coïmbre, 1960, p. 573 *sqq.* ; A. da Costa Pimpão, *A história oficial e o sigilo sobre os descobrimentos* (Primeiro Congresso da História da expansão portuguesa no mundo, Lisbonne, 1938 (1/2, pp. 199-231) ; Duarte Leite, « O conhecimento precolombino por Portugueses de terras americanas » et « A divisória de Tordesilhas segundo Duarte Pacheco », dans *História dos Descobrimentos. Colectânea de esparsos*, 2 vol., Lisbonne, 1959, p. 345-349 et 473-486. Pour une bibliographie plus exhaustive cf. A. Cortesão, *The Mystery of Vasco da Gama*, *o. c.*, p. 23, note 1. Sur les erreurs, fortuites ou volontaires de la cartographie de l'époque, cf. A. Teixeira da Mota, « Reflexos do tratado de Tordesilhas na cartografia náutica do século XVI », dans AECA, n° 80, Coïmbre, 1973, pp. 12-15. Sur la disparition de certains documents originaux de la fin du XVe siècle, cf. A. Braamcamp Freire, « A chancelaria de D. João II », dans *Archivo Historico Portuguez*, vol. 2, 1904, p. 338.

on peut en soupçonner quelques raisons. L'étonnante succession de victoires sur l'espace qui marque le début du règne de D. Manuel masque trop souvent le climat de contestation dans lequel elles s'accomplirent [141]. Les difficultés de la situation intérieure commandaient la circonspection, tout autant que les intrigues des agents étrangers. Que Venise n'ait officiellement réagi que plus tard, que la Castille n'ait fait valoir ses visées sur Malacca qu'en 1506 n'exclut en rien le fait que Lisbonne devait déjà se tenir sur ses gardes. Tant de menées souterraines précèdent, en politique, une position ouvertement déclarée!

*

Il ressort de toutes ces observations que dès l'année 1501 les Portugais avaient d'impérieuses raisons de reconnaître Ceylan, qu'ils voulaient y aller vite et qu'ils pouvaient s'y rendre parce qu'ils en connaissaient la route. Bien qu'insuffisantes pour trancher le débat, ces propositions étayent une sérieuse hypothèse qui ne peut plus être écartée. Les questions qu'elle pose ne seront résolues que par l'inlassable quête de sources nouvelles et par leur rigoureuse critique.

Surgi de terre après cinq siècles, le rocher de Colombo lance un défi au silence des textes, mais il est condamné par leur mutisme même à ne pas être reconnu pour l'authentique garant d'une découverte oubliée.

Quels que soient les doutes qui planent encore sur l'inscription de 1501, elle n'en est pas moins vénérable, et digne d'être préservée. Qu'il nous soit permis de formuler un vœu : souhaitons que les services archéologiques de Sri Lanka prennent les mesures nécessaires pour la protéger des ravages de la mousson. Ils effaceront bientôt, si l'on n'y prend garde, ce qui est peut-être le plus ancien souvenir de la présence portugaise en Asie.

141. La poursuite des voyages de découverte dans l'Océan Indien fut remise en cause dès le retour de Cabral (BARROS, 1/6-1, pp. 223-226).

Abréviations Bibliographiques

AECA = Agrupamento de Estudos de Cartografia Antiga.

Alg. Doc., Coelho (Ramos), *Alguns documentos da Torre do Tombo acerca das navegações e conquistas portuguezas*, Lisbonne, 1892.

Anonyme de la British Library = *Crónica do descobrimento e conquista da Índia pelos Portugueses* (códice anónimo, Egerton 20901). Introdução e notas de Luís de Albuquerque, AECA, n° 86, Coïmbre, 1974.

Barros = Barros (João de), *Ásia. Dos feitos que os Portugueses fizeram no descobrimento e conquista dos mares e terras do Oriente*, 4 vol., Lisbonne, 1945-1946.

BSGL = *Boletim da Sociedade de Geografia de Lisboa.*

CA = Albuquerque (Afonso de), *Cartas de Afonso de Albuquerque seguidas de documentos que os elucidam*, éd. R. A. de Bulhão Pato et H. Lopes de Mendonça, 7 vol., Lisbonne, 1884-1935.

Carta = *Chopia de una lettera del Re de Portogallo al Re de Castilla del viaggio et successo de India*, impresso in Roma per Maestro Joanni de Besicken nel anno 1505 a di xxiii de octobre. Éd. portugaise et anglaise de Peragallo, dans A. da Silva Rego, *Documentos sobre os Portugueses em Moçambique e na África Central*, vol. 1, Lisbonne, 1962, pp. 40-75.

Castanheda = Castanheda (Fernão Lopes de), *História do descobrimento e conquista da Índia pelos Portugueses*. 8 vol. Coïmbre, 1924-1933.

Correia = Correia (Gaspar), *Lendas da Índia*, 8 vol., Lisbonne, 1860-1866.

Góis = Góis (Damião de), *Crónica do Felicíssimo rei D. Manuel*, 4 vol., Coïmbre, 1949-1955.

JCBRAS = *Journal of the Ceylon Branch of the Royal Asiatic Society.*

Sanuto = *I Diarii di Marino Sanuto*, 58 vol., Venise, 1879-1903.

Le premier voyage de Lopo Soares en Inde (1504-1505) *

On ne saurait trop souligner l'intérêt que présentent les premiers voyages de découverte, tant pour l'histoire de l'Orient que pour celle du Portugal. Ceux qui participèrent à ces expéditions ont été les derniers témoins d'un monde que leurs propres entreprises allaient bientôt conduire à sa décadence. En élargissant le champ des activités traditionnelles de l'univers médiéval, ils ont saisi dans leur ensemble l'essentiel des structures économiques et sociales des pays de l'Océan Indien, au moment même où les communautés musulmanes jouissaient de la maîtrise absolue de ses routes maritimes [1]. Sans doute ces hommes de mer n'ont-ils point eu le souci de faire œuvre d'humanistes et de se pencher sur des civilisations qui leur semblèrent suspectes. Mais leurs relations, leurs récits de bataille, leurs inventaires, les *conhecimentos* et les *mandados* qui consignaient toutes leurs tractations révèlent des aspects généralement mal connus de la vie des peuples qu'ils rencontrèrent.

Les premiers voyages portugais ont été relativement négligés par les historiens de la Renaissance. Alors que le public érudit est bien documenté sur la découverte des Amériques, il ne sait presque rien de celle de l'Asie ; et si de nombreux ouvrages traitent des exploits nautiques des navigateurs portugais, de trop rares études ont été consacrées aux conditions dans lesquelles ils prirent contact avec les peuples orientaux. L'expérience des premières expéditions a pourtant dicté les lois de la plus ancienne des hégémonies européennes en Asie. Aussi peut-on s'interroger sur les réactions des hommes qui vécurent

---

* Extrait de *Mare Luso-Indicum*, III, Paris, Société d'Histoire de l'Orient, 1976.

1. Cf. G. Bouchon, « Les Musulmans du Kerala à l'époque de la découverte portugaise », dans *Mare Luso-Indicum*, II, 1973, pp. 3-59, et *supra*, p. 23-75. Voir notre carte du Malabar, *ibid.*, au début de cet article.

cette expérience, sur ce qu'elles révèlent des sociétés dont ils étaient issus, sur les idéaux et les intérêts qui les animaient. C'est en essayant de répondre à ces questions que l'on découvre le milieu social des capitaines, des hommes d'affaires et des équipages, la hiérarchie des responsabilités, le système de partage des profits, les gestes et les usages de la vie quotidienne.

Jusqu'au milieu du XIX[e] siècle, le souvenir de ces voyages fut transmis essentiellement par les récits des chroniqueurs portugais, et par quelques brèves relations dont les plus célèbres ont été réunies dans le recueil de Gianbattista Ramusio. Le souci de rechercher et de publier manuscrits et matériaux d'archives ne s'est manifesté qu'au cours des cent cinquante dernières années. Ainsi furent éditées les sources des expéditions de 1498, 1500 et 1502[2], commandées par Vasco da Gama et Pedro Álvares Cabral. De tels témoignages permettent d'ébaucher une étude critique des chroniques. Étude fragmentaire, il est vrai, qui ne peut rétablir dans sa continuité l'histoire de la découverte de l'Inde, car rien ne subsiste de l'entreprise de João da Nova (1501), et seulement quelques billets originaux de celle des Albuquerque (1503).

Les documents du voyage de Lopo Soares n'ayant pas encore été publiés, nous avons réuni seize pièces d'archives retrouvées à la Torre do Tombo[3]. Parmi celles-ci figure l'inventaire de la cargaison du retour, qui chiffre le plus ancien chargement d'épices que nous connaissons. Il fut établi proba-

---

2. L'inventaire des sources imprimées a été fait par M. A. A. Banha de ANDRADE dans *Mundos novos do mundo, panorama da difusão, pela Europa, de notícias dos Descobrimentos geográficos portugueses*, Lisbonne, 1972, 2 vol.

3. a) Relação da especearia pertecente a el-Rei que trouxera Lopo Soares da Índia, s.d., AN/TT, CM 3-337 et Relação das especearias que pertenciam a varios sugeitos empregados nas naos da Índia, s.d., CM 3-367. Bien que désignées par des notices et des cotes différentes, ces deux *relações* ne sont que les deux parties d'un seul et même document auquel nous donnerons pour plus de commodité le titre factice d'« inventaire de 1505 ».
   b) D. Manuel au roi de Cochin, s.l.n.d. [1504], AN/TT, CVR 59.
   c) *Mandado*, Cananor, 5.IX.1504, AN/TT, CC. II-9-2.
   d) *Mandado*, Cananor, 5.IX.1504, AN/TT, CC. II-9-1.
   e) *Mandados*, Cananor, 7.IX.1504, AN/TT, CC. II-9-3 et 4.
   f) *Mandado*, Cananor, 13.X.1504, AN/TT, CC. II-9-11.
   g) *Conhecimentos*, Cananor, 4.I.1505, AN/TT, CC. II-9-32 et 33.
   h) *Mandado*, Cananor, 4.I.1505, AN/TT, CC. II-9-35.
   i) *Mandado*, Cananor, 5.I.1505, AN/TT, CC. II-9-36.
   j) *Conhecimentos*, Cananor, 5.I.1505, AN/TT, CC. II-9-34 et 37.
   k) *Mandado*, Cananor, 5.I.1505, AN/TT, CC. II-9-38.
   l) *Conhecimentos*, Cananor, 6.I.1505, AN/TT, CC. II-9-40.
   m) D. Manuel au Vicaire Provincial de l'Ordre de Saint Dominique, de Lisbonne, 10.VII.1505, AN/TT, CC. I-5-31. Toutes ces pièces sont publiées ci-après, pp. 163 à 188.

blement à la fin de 1505, c'est-à-dire au moment même où le régime du commerce d'outre-mer subissait d'importantes modifications [4]. En consignant les comptes du Roi et les *quintaladas* des autres participants, cet inventaire apporte une intéressante contribution à l'histoire économique et financière de l'Empire portugais.

Deux textes récemment édités permettent de donner au voyage de Lopo Soares une certaine vérité narrative. Le premier, conservé à la British Library et publié par M. Luís de Albuquerque, présente des événements une version un peu différente de celle des textes classiques [5]. Le second, découvert à la Bibliothèque Nationale de Florence par M. Avelino Teixeira da Mota, relate le périple d'António de Saldanha qui rejoignit Lopo Soares dans les eaux de l'Inde [6]. L'étude comparative de ces diverses sources invite à serrer de plus près les péripéties d'un voyage dont l'importance fut généralement méconnue, car il fut éclipsé par la renommée des événements qui l'avaient précédé et suivi : les combats de Duarte Pacheco Pereira et la fondation de l'*Estado da Índia*.

I. De Lisbonne à Cananor

En avril 1504, la flotte de Lopo Soares attendait l'ordre de départ. Gian Francesco Affaitato écrivait de Lisbonne le 7 avril à l'ambassadeur vénitien en Espagne qu'elle avait été retardée par l'incendie de la nef capitane. Par la négligence de l'équipage, qui avait abandonné un chaudron de poix sur le feu, le *Nunciada* avait brûlé tout entier avec son chargement de vivres, soit quatre cents *botte* de vin et mille cinq cents *cantari* de biscuit. Les pertes s'élevaient à vingt mille ducats, sans compter celle du bâtiment, le plus grand de la flotte portugaise, qui pouvait transporter jusqu'à huit mille *cantari* d'épices. On n'avait pu sauver que sept à huit cents *cantari* de cuivre, et trois cents *cantari* de plomb qui devaient être troqués contre les marchandises indiennes [7].

---

4. Cf. notre introduction à l'inventaire de 1505, publié ci-après, p. 163.

5. *Crónica do descobrimento e conquista da Índia pelos Portugueses*, introdução e notas de Luís de Albuquerque, leitura de Adélia Lobato, éd. Agrupamento de Estudos de Cartografia Antiga, n° 86, Coïmbre, 1974. Paru simultanément dans *Revista de Ciências do Homem da Universidade de Lourenço Marques*, vol. 5, série B, 1974. Nous désignerons ce texte par le titre de « Anonyme de la British Library ».

6. A. Teixeira da Mota, *A viagem de António de Saldanha em 1503 e a rota de Vasco da Gama no Atlântico Sul*, éd. Agrupamento de Estudos de Cartografia Antiga, n° 64, Lisbonne, 1971. Nous désignerons ce texte par le titre de « Relation anonyme de Florence ».

7. Dans Sanuto, *Diarii*, vol. VI, p. 26-27. L'incendie du *Nunciada* est aussi mentionné par Ca' Masser dans *Relazione di Lunardo da Cha Masser* (*Centenário do descobrimento da América. Memórias da comissão portuguesa*, Lisbonne, 1892, appendice, p. 73). Ce même auteur dénombre ainsi les marchandises emportées effectivement par l'escadre : 2800 *cantari* de cuivre à 12 ducats le

Le sinistre survenu sur le *Nunciada* est ignoré des chroniqueurs. Cette lacune explique la confusion de leurs données qui ne s'accordent pas sur le nombre des voiles qui composaient l'escadre[8]. Les atermoiements qui précédèrent le départ étaient de nature à donner libre cours aux fausses nouvelles. Gian Francesco Affaitato avait vu onze vaisseaux ancrés au Restelo. On disait que le *Nunciada* devait être remplacé par deux bâtiments, jaugeant chacun quatre cents *tonelli*; mais l'un d'eux avait été commandé en Biscaye et ne devait pas être prêt avant la fin du mois d'avril. Le roi D. Manuel et ses capitaines avaient décidé de ne point l'attendre et de faire partir les navires déjà armés dès que le temps serait favorable[9].

Le 22 avril, ces onze vaisseaux franchirent la barre du Tage. Ils étaient montés par mille deux cents hommes et par des *fidalgos* choisis dans les meilleures familles du Portugal. Lopo Soares, le *capitão-mor*, était le fils d'un grand chancelier du royaume[10], allié aux Cabral, aux Almeida et aux Albuquerque. De 1495 à 1499, il avait commandé la forteresse de São Jorge da Mina[11]. Désigné pour diriger l'*armada* de l'Inde en 1504, il était accompagné

---

cantar, 6500 onces de corail à 1 ducat l'once, 500 *cantari* de plomb à 6 ducats le *cantar*, 300 *cantari* de cinabre et autant de mercure, respectivement à 20 et 18 ducats le *cantar* (*l. c.*, pp. 74-75).

8. Onze selon l'Anonyme de la British Library, p. 116, et Ca' Masser, *l. c.*, p. 73; douze selon CASTANHEDA, I/90, p. 191, G. PRIULI, *I Diarii di Girolamo Priuli (1499-1512)* a cura di Roberto CESSI, II, Bologne, 1937, p. 385 (*Raccolta degli storici italiani*, vol. 24/3) et la *Copia d'una lettera del Re de Porlogallo mandata al Rei de Castella del viaggio e successo de India 1504*, éd. Ernesto do CANTO, Lisbonne, 1906, non paginé; treize capitaines selon BARROS, I/7-9, p. 289 et Góis, I/96, p. 231. En fait, treize vaisseaux furent chargés en Inde en 1505 (inventaire de 1505, AN/TT, CM 3-337) dont trois appartenaient à l'escadre d'António de Saldanha (la *Taforea*, la *nao* de Setúbal et le navire de D. Nuno). Celle de Lopo Soares comprenait donc onze navires, compte tenu de celui que commandait Manuel Teles de Vasconcelos qui demeura en Inde. Sans doute ce dernier montait-il le *Nunciada* — homonyme de la capitaine incendiée — qui fut signalé à Cochin le 24.XII.1504 par Álvaro Vaz (*CA*, III, p. 257) mais qui ne figure pas sur l'inventaire du retour.

9. SANUTO, *Diarii*, vol. VI, pp. 26-27.

10. Sur la famille, cf. BRAAMCAMP FREIRE, *Brasões da Sala de Cintra*, 3 vols., Lisbonne, 1899-1908, II, pp. 278, 336, 337, 402. Rui Gomes de Alvarenga, père de Lopo Soares, fut *chanceler-mor* de D. Afonso V, de 1463 à sa mort.

11. Sa nomination eut lieu à la fin de 1494, cf. la *mercê* de D. João II, octroyée à Évora le 20.XII.1494 à « Llopo Soarez fidalguo de nosa casa que ora vay por noso capitam ha nosa cidade de Sam Jorje da Mina com prazer e consentimento da cidade de Lixboa — a que sobrello estprevemos e nos envyou dizer que lhe prazya — temos por bem e fazemollo vizinho da dita çidade e queremos que daquy em diante aja e gouva de todallas homrras privylegios lliberdades framquezas que ham e de que guouvem os vizinhos e moradores della posto que elle em ella nom viva nem tenha casas nem a outras cousas que o fazem vizinho (...) Elle mandara tirar em cada huum anno carta de vizinhamça da dita çidade como custumam fazer os vizinhos e moradores della » (*mercê* transcrite dans la confirmation de D. Manuel, Évora, 15.IX.1497, dans *Chanc. D. Manuel*, 28, f. 98a). Lopo Soares prit ses fonctions de capitaine à la mi-septembre 1495 et les exerça jusqu'à la fin de juin 1499 (cf. le manifeste du 12.VII.1499 publié par João Martins da Silva MARQUES, *Descobrimentos portugueses*, III, Lisbonne, 1971, aux pp. 521-522).

par Pero de Mendoça, Lionel Coutinho, Tristão da Silva, Lopo Mendes de Vasconcelos, Lopo de Abreu, Filipe de Castro, Afonso Lopes da Costa, Pero Afonso de Aguiar, Vasco da Silveira, Vasco de Carvalho et Manuel Teles de Vasconcelos [12]. Aux noms de ces capitaines, dont il est fait mention dans les documents originaux de l'expédition, certains auteurs ajoutent ceux de Pero Dinis de Setúbal, Cristóvão de Távora et Simão de Alcáçova [13] dont nous n'avons pas retrouvé la trace. Ces mêmes pièces d'archives révèlent les noms des bateaux de l'escadre, que l'on peut reconstituer ici pour la première fois :

Nom	Capitaine
Cirne (capitane) [14]	
Leitoa Nova [15]	Pero de Mendoça
Batecabello [16]	Pero Afonso de Aguiar
Rey Grande [17]	

12. Castanheda, I/90, p. 191. Les autres chroniques donnent cette même liste mais ne s'accordent pas sur le véritable nom de Manuel Teles. L'Anonyme de la British Library l'omet (p. 116), tandis que Barros (I/7-9, p. 289) et Góis (I/96, p. 231) le confondent avec Manuel Teles Barreto. Tous deux écrivent que ce capitaine demeura à Cochin en décembre 1504 et ne rentra pas au Portugal cette année-là (Barros, I/7-11, p. 295 ; Góis, I/99, p. 242), puis se contredisent en le faisant figurer sur la liste de ceux qui partirent en Inde en avril 1506. Cette erreur est répétée par Luís de Figuereido Falcão, *Livro em que se contem toda a fazenda e real património dos reinos de Portugal, Índia e ilhas adjacentes e outras particularidades*, Lisbonne, 1859, p. 140. La confusion a été reproduite dans les « Ementas da Casa da Índia », éd. A. Braamcamp Freire, *Boletim da Sociedade de Geografia de Lisboa*, 1907, p. 3). Il faut suivre ici Castanheda et distinguer : d'une part Manuel Teles de Vasconcelos, de l'*armada* de Lopo Soares, qui resta à Cochin, participa à l'incendie du port de Kollam en novembre 1505 (Castanheda, II/18, p. 252) et ne quitta l'Inde que le 26 novembre 1505 (*ibid.* II/21, p. 256) ; d'autre part Manuel Teles Barreto, capitaine du *Rey Pequeno*, qui partit de Lisbonne en avril 1506 (*ibid.*, II/30, p. 277 ; Barros, II/1-1, p. 6). Sur la famille de Manuel Teles de Vasconcelos, cf. J. Aubin, « Duarte Galvão », dans *Arquivos do Centro Cultural Português*, IX, 1975, à la p. 49, tableau II. Sur Lopo de Abreu et Pero Afonso de Aguiar, cf. Lagoa, *Grandes e humildes na epopeia portuguesa do Oriente, séculos XV, XVI e XVII*, Lisbonne, 1942-1943, vol. I, pp. 214-217 et II, pp. 162-170. Sur Tristão da Silva, cf. Fr. Felix Lopes, dans *Studia*, 37, 1973, pp. 34-35.

13. Pero Dinis de Setúbal est nommé par Castanheda, Barros, Góis et Figueiredo Falcão (cf. références de la note précédente) ; selon Correia, Simão de Alcáçova et Cristóvão de Távora commandaient tous deux de petits bâtiments qui accompagnaient la flotte (I/2, pp. 493-494).

14. Álvaro Vaz à D. Manuel, de Cochin, 24.XII.1504, *CA*, III, p. 257 ; inventaire de 1505, AN/TT, CM 3-337, f. 1 ; *mandados*, Cananor, 7.IX.1504, AN/TT, CC. II-9-3 et 4, publiés ci-après, pp. 181-182, doc. 1, 5 et 6.

15. Álvaro Vaz à D. Manuel, *ibid.* ; inventaire de 1505, *l. c.*, fol. 18 et *mandado*, Cananor, 13.X.1504, AN/TT, CC. II-9-11, publiés ci-après, p. 163, doc. 1 et p. 184, doc. 7. Le *Leitoa Nova* était déjà allé en Inde en 1502 avec la flotte de Vasco da Gama (A. A. Banha de Andrade, *História de um fidalgo quinhentista português, Tristão da Cunha*, Lisbonne, 1972, pp. 200-201).

16. Álvaro Vaz, *ibid.* ; inventaire de 1505, fol. 8 ; *conhecimento*, Cananor, 4.I.1505, AN/TT, CC. II-9-32, publié ci-après, p. 184, doc. 8.

17. Álvaro Vaz, *ibid.* ; Mathias à D. Manuel, de Kāyankuḷam, 18.XII.1504, *CA*, II, p. 268 ; inventaire de 1505, f. 5.

Nom	Capitaine
Rey Pequeno [18]	Filipe de Castro
Julioa ou Sant'Esprito [19]	Afonso Lopes da Costa
Nunciada [20]	Manuel Teles de Vasconcelos
Francesa [21]	
Ferros [22]	
Sant'Antônio [23]	
Navire de Catarina Dias [24]	

À l'occasion de cette expédition furent définies les règles de navigation de la route maritime de l'Inde. Elles sont exposées dans un *regimento* non daté,

18. Inventaire de 1505, fol. 16.

19. L'identification du *Julioa* (inventaire de 1505, fol. 10) et du *Sant'Esprito* peut être établie grâce au *conhecimento* du 5.I.1505 (AN/TT, CC. II-9-33) signé par cet Álvaro Lopes qui apparaît sur les deux documents comme le *feitor* de la « nao Santo Espritos que se chama ha Jelioa » (*conhecimento* publié ci-après, p. 185, doc. 9). Il semble que le nom de ce *Jelioa* ou *Julioa* ait été lu *Índia* par le transcripteur du volume III des *Cartas de Affonso de Albuquerque* (Álvaro Vaz à D. Manuel, de Cochin, 24.XII.1504, *CA*, III, p. 257). Selon BARROS, le *Julioa* avait participé à l'expédition de 1502 (I/6-3, p. 238). C'est sans doute de ce même navire qu'il est question dans un *alvará* de D. Manuel du 9.II.1512, concernant le paiement du jaugeage « (...) da nao Espirito Santo que fez Julyam em enxobreguas de cento e trinta toneladas e quarto (...) » (publié par A. A. Banha de ANDRADE, *História de um fidalgo quinhentista português*, p. 210).

20. Álvaro Vaz à D. Manuel, *l. c.*, p. 257. *Vide supra*, note 8.

21. Inventaire de 1505, fol. 20.

22. Inventaire de 1505, fol. 24 ; *conhecimento*, Cananor, 5.I.1505, AN/TT, CC. II-9-37, publié ci-après p. 187, doc. 13.

23. Inventaire de 1505, fol. 22. C'était ce navire que montait Lopo Soares selon les « Ementas da Casa da Índia » publiées par A. BRAAMCAMP FREIRE (*Boletim da Sociedade de Geografia de Lisboa*, 1907, p. 5).

24. Mathias à D. Manuel, de Kāyaṅkulam, 18.XII.1504, CA, II, p. 268 : inventaire de 1505, f. 28. Il s'agit sans doute ici de Catarina Dias de Aguiar, qui prit part au commerce d'outre-mer entre 1477 et 1518, (« Cartas de quitação del-Rei D. Manuel », éd. A. BRAAMCAMP FREIRE, dans *Archivo Historico Portuguez*, vol. I, 1903, pp. 363-365), et que l'on peut reconnaître pour celle qui fut en relations d'affaires avec Tristão da Cunha (A. A. Banha de ANDRADE, *História de um fidalgo quinhentista português*, pp. 32, 43, 103). SANUTO définit ainsi ses activités « (...) Catelin Dies che dà li letti a li cortesani (...) », (vol. VI, p. 26) ; mais il est difficile de prendre cette phrase peu claire au sens littéral. Faisait-elle commerce des lits à l'italienne, fort en vogue à l'époque ? Un navire portant le nom de cette Catarina Dias faisait partie de l'escadre de Afonso de Albuquerque en 1503-1504 et se perdit en mer (Giovanni da Empoli dans RAMUSIO, fol. 158a). Cette liste, établie selon les données de l'inventaire de 1505 et des documents annexes, permet de dénoncer les erreurs et les lacunes de celles qui furent composées au XVII[e] siècle (Figueiredo FALCÃO, *Livro em que se contem toda a fazenda...* p. 140 ; « Ementas da Casa da Índia », *l. c.*, p. 5 ; Manuel XAVIER, *Compêndio universal de todas as naos, galleões, urcas e caravellas que partirão de Lisboa para a Índia oriental e tornarão da Índia para Portugal*, Nova Goa, 1917 ; Simão Ferreira PAIS, *Recopilação*

destiné à un capitaine qui n'a pas été identifié, mais que l'on peut reconnaître pour Lopo Soares à la lecture des chroniques; d'autant plus que les instructions contenues dans ce document recoupent et complètent celles que l'on retrouve dans les textes de Castanheda et de l'Anonyme de la British Library [25].

Le 2 mai 1504, Lopo Soares ordonnait de mettre en panne au large du Cap Vert pour faire part aux capitaines, pilotes et maîtres d'équipage de ces dispositions précises, destinées à éviter les collisions et à rallier les navires égarés. Ainsi, la nef capitane devait aller en tête, escortée par deux autres bâtiments [26]. La nuit, son fanal guidait toute l'escadre à sa suite [27]. Nul vaisseau n'était autorisé à dépasser un autre [28]. Deux feux allumés signifiaient que l'on devait virer de bord, trois feux ordonnaient de tirer la bonnette, quatre de carguer les voiles. Lorsque plusieurs foyers brûlaient en poupe, il fallait défaire le gréement des navires [29]. Tous ces signaux devaient être transmis et répétés de bord en bord. Mais entre chaque manœuvre, seul devait briller le fanal de la capitane; le reste de la flotte voguait dans l'ombre à la lueur de l'unique chandelle autorisée dans la cabine de chacun des commandants [30].

Pour la navigation diurne, les salves remplaçaient les feux [31]. Ceux qui ne répondraient pas aux signaux devraient payer une amende de dix *cruzados* et être mis au cachot, sans solde, jusqu'à leur arrivée en Inde [32]. Certains maîtres et pilotes, dont la négligence avait provoqué des collisions, furent mutés sur un autre bord [33]. Ces instructions furent transcrites sur une ordonnance qui

---

das famosas armadas portuguesas, 1497-1650, éd. D. I. Afonso da Costa, Rio de Janeiro, 1937) et qui ont jusqu'ici servi de base aux travaux des historiens. Ainsi Quirino da Fonseca, qui utilisa ces sources, n'a-t-il pu mentionner pour cette expédition que le *Sant'António* et le *Rey Grande* (*Os Portugueses no mar, Memórias históricas e arqueológicas das naus de Portugal*, Lisbonne, 1926, pp. 158 et 697).

25. Regimento de Lopo Soares, *CA*, III, p. 187; Anonyme de la British Library, p. 116; Castanheda, I/90, p. 191-192. Ce sont les allusions aux incidents du second voyage en Inde de Vasco da Gama qui permettent de fixer le *regimento* dans le temps, c'est-à-dire après son retour (septembre 1503). On date ce document plus sûrement encore lorsque l'on constate que D. Manuel ignorait, lors de sa rédaction, les graves événements qui s'étaient déroulés à Cochin et qu'il ne devait apprendre qu'en août 1504, lorsque Afonso de Albuquerque eut à son tour rejoint Lisbonne.

26. Castanheda, I/90, p. 191.

27. Anonyme de la British Library, p. 116; Castanheda, I/90, p. 191.

28. Castanheda, I/90, p. 192.

29. Regimento de Lopo Soares, *CA*, III, p. 187.

30. Castanheda, I/90, p. 192.

31. Regimento de Lopo Soares, *CA*, III, p. 187.

32. Anonyme de la British Library, p. 116; Castanheda, I/90, p. 192.

33. Castanheda, I/90, p. 192.

fut contresignée par tous les capitaines [34]. Puis on reprit la mer car il importait de faire diligence pour rattraper le retard du départ.

Tant de précautions n'allaient pas épargner à l'*armada* les tempêtes du Cap de Bonne-Espérance, qu'elle doubla à la fin de juin. Les navires dispersés coururent à la dérive deux jours durant, fouettés par des averses glaciales et perdus dans une obscurité telle que l'on ne distinguait plus le jour de la nuit [35]. Lorsque les ténèbres commencèrent à se dissiper et que l'on aperçut enfin la terre, Lopo Soares s'efforça de rassembler ses bâtiments. Chaque fois que l'on retournait le sablier de l'horloge de la capitane, deux coups de bombarde étaient tirés en signe de ralliement, auxquels chacun devait répondre de la même manière. Tous les navires furent ainsi regroupés, à l'exception de celui de Lopo Mendes de Vasconcelos qui s'était égaré. La houle avait jeté l'un contre l'autre les vaisseaux d'Afonso Lopes da Costa et de Pero Afonso de Aguiar. Celui-ci, qui menaçait de couler, fut aussitôt secouru par une chaloupe équipée de renforts pour écoper. En dépit d'une mer forte, l'eau fut pompée en quelque vingt-quatre heures et les brèches colmatées avec des pièces de cuir clouées et enduites de brai [36].

Le 25 juillet, l'*armada* touchait Mozambique pour une escale de cinq jours. Le cheykh de la cité remit à Lopo Soares une lettre que Pero de Ataíde lui avait confiée avant de mourir, par laquelle le *capitão-mor* prit connaissance du naufrage des frères Sodré au large de la côte d'Arabie [37]. Mais Pero de Ataíde, soucieux de raconter ses propres aventures, avait négligé de relater l'essentiel, à savoir les événements survenus en Inde à la fin de 1503. Lopo Soares devait en être informé à Malindi quelques jours plus tard, par les seize rescapés de la caravelle de ce capitaine [38].

---

34. Castanheda, I/90, p. 191.

35. Castanheda, I/90, p. 192 ; Barros, I/7-9, p. 281.

36. Castanheda, I/90, p. 192. Nous devons de connaître les noms des capitaines sinistrés à l'Anonyme de la British Library, p. 117.

37. Vicente et Brás Sodré avaient été chargés par Vasco da Gama de garder les côtes de l'Inde durant l'année 1503. Mais plutôt que de remplir leur mission, ces deux capitaines se postèrent au débouché de la Mer Rouge pour y faire des prises. Ils se perdirent dans une tempête au large des îles Curia et Muria. Pero de Ataíde capitaine du *São Paulo*, qui faisait partie de l'escadre des frères Sodré, fut recueilli dans les eaux du Malabar par Francisco de Albuquerque à la fin d'août 1503. Chargé de partir en avant à Lisbonne pour porter à D. Manuel la nouvelle de la trêve conclue avec Calicut, Pero de Ataíde s'échoua sur les côtes de Mozambique en février 1504 et mourut de maladie peu après cette date (cf. la lettre de Pero de Ataíde à D. Manuel, de Mozambique, 20.II.1504, *CA*, II, pp. 262-267 et Castanheda, I/54, pp. 114-115 ; Barros, I/7-2, pp. 262-263 ; Góis, I/74, p. 178-179).

38. Anonyme de la British Library, p. 118 ; Castanheda, I/90, p. 192 ; Góis, I/93, p. 232 ; Barros, I/7-9, p. 290 est seul à écrire que les rescapés étaient au nombre de six.

Malgré les instructions reçues[39], il ne semble pas que le *capitão-mor* ait pris le temps de rencontrer le roi de Malindi. Le cap fut mis sur l'île d'Angedive ou l'escadre retrouva Lopo Mendes de Vasconcelos, ainsi qu'António de Saldanha et Rui Lourenço qui hivernaient là en attendant de courir les côtes du Cambaye[40]. Lopo Soares réunit toutes ces voiles sous son commandement et entra en grande pompe dans le port de Cananor aux premiers jours de septembre 1504. Il reçut dès son arrivée le *feitor* Gonçalo Gil Barbosa, qui lui donna une relation détaillée de la situation au Malabar[41].

II. Les hostilités au Malabar et la destruction de la flotte des musulmans de Calicut

L'arrivée des Portugais en Inde avait eu pour effet de ranimer la rivalité déjà séculaire qui opposait entre eux les souverains du Kerala[42]. Le Samorin de Calicut était en conflit avec le Portugal depuis le bombardement que Pero Álvares Cabral avait infligé à la ville en 1500, pour venger le sac de la *feitoria*

39. Regimento de Lopo Soares, *CA*, III, pp. 189-190 ; Anonyme de la British Library, p. 118 ; Castanheda, I/90, p. 193. Selon Barros (I/7-9, p. 290) Lopo Soares rendit visite au roi ; selon Correia, il se contenta de déléguer Pero de Mendoça (I/2, p. 495).

40. António de Saldanha commandait une escadre de trois navires qui partirent de Lisbonne le 14 mars 1503 avec mission de reconnaître le cap Gardafui et l'*Estreito* de la Mer Rouge. Il montait un navire que l'auteur de la Relation anonyme de Florence nomme *Cavaglio* (dans Teixeira da Mota, *o. c.*, p. 30) et l'inventaire de 1505 « A de D. Nuno » (fol. 12), sans doute D. Nuno Manuel, grand intendant du Roi (sur ce personnage, cf. A. Braamcamp Freire, *Os Brasões da sala de Cintra*, 3 vol., Lisbonne, 1899-1908, vol. 3, pp. 211-213 et Caetano de Sousa, *História genealógica da casa real portuguesa*², XI, Coïmbre, 1953, pp. 251-259). António de Saldanha était accompagné de Rui Lourenço Ravasco, capitaine de la *taforea* et de Diogo Fernandes Pereira, capitaine de la *nao* de Setúbal. Pour les détails de cette expédition, cf. Castanheda, I/64, pp. 132-134 ; Barros, I/7-2, p. 261 et I/7-4, pp. 269-274 et l'étude de M. Avelino Teixeira da Mota citée plus haut.

41. Lopo Soares arriva à Cananor le 1er septembre selon Castanheda (I/91, p. 193) et Góis (I/96, p. 232). On sait que Lopo Soares quitta Cananor le 7 au plus tôt (vide *infra*, note 59) ; or, si l'on en croit Barros, qui écrivait que Lopo Soares ne s'attarda pas plus de trois jours dans la ville, on peut situer l'arrivée de l'*armada* le 4 ou le 5 septembre, cette dernière date correspondant à celle du plus ancien document de cette expédition (*mandado*, Cananor, 5.IX.1504, AN/TT, CC. II-9-2).

42. Le Malabar était alors divisé en quatre principaux royaumes, c'est-à-dire, du nord au sud : le Kōlathunāḍ ou royaume d'Eli, l'Ernāḍ, le Perumpadappunāḍ et le Venāḍ, que les Portugais appelaient du nom de leurs villes principales : Cananor, Calicut, Cochin et Kollam. Fort des richesses que lui procurait le commerce extérieur, le Samorin de Calicut tentait d'étendre son hégémonie sur la plus grande partie du Kerala. Il exerçait une pression politique constante sur les souverains voisins, qui supportaient mal d'être frustrés par sa puissance économique. L'antagonisme entre Calicut et Cochin, ouvertement déclaré depuis le XVe siècle, avait pour prétexte une rivalité dynastique (cf. Achyuta Menon, *Cochin State Manual*, Ernakulam, 1911, pp. 38 et 42-44).

et le massacre de ses hommes. Les rois de Cochin et de Cananor avaient aussitôt pris parti pour Cabral et lui avaient offert de s'établir sur leurs terres. La tension s'aggrava deux ans plus tard par l'intervention de Vasco da Gama qui dirigea une série d'actions offensives contre la flotte et les notables de Calicut. Malgré la situation menaçante créée par ces attaques, Vasco da Gama avait obtenu pour le Portugal d'importants avantages économiques : la fixation du prix des épices et un statut pour les *feitorias* de Cochin et de Cananor.

L'hospitalité que le rāja de Cochin avait accordée à la délégation portugaise avait donné au Samorin de Calicut le prétexte de rallumer la guerre et d'envahir au début de 1503 le royaume de son rival. Mais plutôt que de livrer à son vainqueur les quarante Portugais confiés à sa garde, le roi de Cochin s'était réfugié dans l'île sacrée de Vaipin avec ses protégés [43]. La situation se retournait en sa faveur dès septembre, à l'arrivée de Francisco et Afonso de Albuquerque qui chassèrent rapidement les troupes de Calicut et rendirent au roi de Cochin ses territoires et ses droits [44]. Cette restauration fut remise en cause au début de 1504, quelques jours après que l'*armada* des Albuquerque eût repris la route du Portugal. Ces deux capitaines avaient laissé à Cochin une défense à la mesure de leurs faibles moyens : deux caravelles et quelques centaines d'hommes, commandés par Duarte Pacheco Pereira [45]. Durant les six premiers mois de 1504, celui-ci réussit à refouler la ruée des armées de Calicut au cours d'une guerre d'embuscades dont les épisodes inspirèrent la légende épique du Portugal et furent célébrés par Camões [46].

Si l'essentiel avait été sauvé par la ténacité de Duarte Pacheco, la position des Portugais en Inde demeurait précaire. À Cananor Gonçalo Gil Barbosa et ses compagnons avaient été menacés de mort [47]. Les communautés islamiques du Malabar se vantaient d'avoir obtenu l'alliance du Sultan du Caire qui armait une escadre montée par ces redoutables guerriers turcs ou turquisés que l'on nommait les *Rumes* et dont l'arrivée imminente devait anéantir les forces du Portugal [48]. Le bruit s'en était répandu dans tous les ports de la côte,

---

43. Diogo Fernandes Correia à Afonso de Albuquerque, de Cochin, 25.XII.1503, *CA*, II, p. 211 ; BARROS, I/7-1, pp. 257-260 ; CASTANHEDA, I/49-53, pp. 103-113 ; GÓIS, I/73, pp. 174-177.

44. BARROS, I/7-2 et 3, pp. 261-268 ; CASTANHEDA, I/55-63, pp. 115-132 ; CORREIA, I/1, pp. 374-409.

45. Álvaro Vaz à D. Manuel, de Cochin, 24.XII.1504, *CA*, III, pp. 256-257 ; Anonyme de la British Library, pp. 72-113 ; CASTANHEDA, I/65-85, pp. 135-183 ; BARROS, I/7-5 à 8, pp. 275-288 ; GÓIS, I/85-92, pp. 197-221 ; CORREIA, I/1, p. 418-489.

46. *Lusiades*, chant X (edição nacional, Lisbonne, 1928, pp. 327-329).

47. CASTANHEDA, I/91, p. 193.

48. BARROS, I/8-2, pp. 305-308 ; GÓIS, I/93, pp. 221-222 ; CORREIA, I/2, p. 495 ; PRIULI, *o. c.*, pp. 342 et 353. Cf. aussi l'étude de Ch. M. de WITTE, « Un projet portugais de reconquête de la Terre Sainte (1505-1507) », dans *Actas do Congresso internacional de História dos Descobrimentos*, V/1, Lisbonne, 1961, pp. 419-448).

à tel point qu'António de Saldanha et Rui Lourenço, en apercevant les voiles de Lopo Soares au large d'Angedive, les avaient prises pour l'avant-garde de la flotte mamlouke [49].

L'attitude ambiguë du roi de Cananor, qui n'avait pas empêché ses sujets musulmans d'envoyer des renforts au Samorin [50], ne fit que confirmer Lopo Soares dans la résolution de gagner sa faveur. Il lui demanda audience, donna à tous ses vaisseaux l'ordre de pavoiser, et à ses capitaines celui de se vêtir de leurs plus riches atours. Le lendemain, alors que le Kōḷaṭhiri se rendait sur la plage, précédé de ses éléphants et suivi de plusieurs centaines de Nāyar, Lopo Soares débarquait au son d'un orgue installé sur une chaloupe de son escorte. Les bombardes mises à feu toutes ensemble saluèrent la rencontre des deux interlocuteurs.

Lopo Soares accueillit le souverain dans un *cerame* édifié sur le rivage et lui offrit, au nom du roi D. Manuel, un lit à courtines de satin cramoisi où le Kōḷaṭhiri s'installa aussitôt, tandis que le *capitão-mor* prenait place sur une estrade. Tous deux étaient accompagnés de leurs interprètes respectifs. Les chroniqueurs, qui s'attardent à décrire le fastueux décor de cette rencontre [51], ne laissent pas soupçonner la teneur des propos qui furent échangés durant plus de deux heures [52]. Mais les instructions de Lopo Soares permettent de supposer que celui-ci, après avoir remercié le Kōḷaṭhiri de sa fidélité, le pria de se porter garant du prix des épices, tels qu'ils avaient été fixés par Vasco da Gama dans les premiers jours de 1503 [53].

Deux jours après l'arrivée de Lopo Soares une almadie de Calicut amenait deux messagers à la *feitoria*. L'un d'eux était musulman et accompagnait un mousse portugais qui avait été fait prisonnier en 1503 lors des combats de Cranganor [54]. Le mousse fit part au *capitão-mor* de la situation troublée qui régnait à Calicut depuis les défaites militaires que Duarte Pacheco avait infligées à l'armée royale [55]. Le Samorin s'était réfugié dans un sanctuaire depuis

---

49. Castanheda, I/90, p. 193 ; Correia, I/2, p. 495.

50. Castanheda, I/81, p. 171.

51. Anonyme de la British Library, pp. 118-119 ; Castanheda, I/91, pp. 193-194 ; Correia, I/2, p. 496. Aux présents apportés du Portugal, Lopo Soares ajouta deux bracelets d'or qu'il négocia sur place (*conhecimento*, Cananor, 5.IX.1504, AN/TT, CC. II-9-2, publié ci-après, p. 182, doc. 4).

52. Trois heures selon l'Anonyme de la British Library, p. 119.

53. Regimento de Lopo Soares, *CA*, III, p. 191. Selon Simão Botelho (*Tombo do Estado da Índia*, 1554, pp. 28-29, dans *Subsídios para a história da Índia portugueza*, ed. R. J. de Lima Felner, Lisbonne, 1868), Lopo Soares demanda et obtint l'autorisation d'édifier une forteresse. Le sujet fut peut-être abordé, mais aucun accord ferme ne fut réalisé sur ce point avant l'intervention de D. Francisco de Almeida (cf. G. Bouchon, *Mamale de Cananor, un adversaire de l'Inde portugaise (1507-1528)*, Genève-Paris, 1975, p. 77-78).

54. Góis, I/93, p. 222.

55. Anonyme de la British Library, p. 119 ; Castanheda, I/91, p. 194 ; Barros, I/7-9, p. 290 ; Góis, I/96, p. 232.

la fin du mois de juin, obéissant à l'usage qui voulait que les souverains fissent retraite lorsqu'ils avaient perdu la confiance de leurs peuples. Il avait délégué ses pouvoirs à son frère Nambiadari, qui avait toujours souhaité se rapprocher des autorités portugaises. Les alliés du Samorin avaient levé le camp, certains même avaient fait alliance avec Duarte Pacheco. La famine menaçait, les marchands étrangers fuyaient vers Kollam et Cananor[56].

Tandis que certains membres de la communauté islamique étaient délégués vers l'ermitage du roi pour le supplier de revenir[57], la famille royale décidait de prendre contact avec le nouveau *capitão-mor*. Aussi s'était-elle assuré la complicité des prisonniers portugais rescapés du massacre de 1500 en leur promettant de mettre fin à leur captivité s'ils parvenaient à convaincre Lopo Soares de ne pas poursuivre les hostilités. Le mousse qu'ils avaient envoyé à Cananor était porteur d'une lettre collective, où les prisonniers suppliaient le *capitão-mor* d'accueillir avec bienveillance les ouvertures de paix de Calicut. Lopo Soares se contenta d'offrir au jeune messager une liberté immédiate que celui-ci refusa, ne voulant pas trahir la confiance qu'on lui avait accordée, ni compromettre le salut de ses compagnons[58]. Sa résolution contribua à convaincre Lopo Soares de venir négocier sur place.

Le 7 septembre[59] l'*armada* appareillait pour Calicut. Le mousse était venu l'accueillir, accompagné cette fois d'un envoyé de Koya Pakki, — le chef des Māppilla de Calicut qui n'avait cessé, depuis 1500, de manifester sa fidélité à la cause portugaise et d'aider secrètement les prisonniers à supporter leurs épreuves. Lopo Soares refusa le cadeau de bienvenue qui lui fut offert, parce qu'il ne voulait rien accepter d'une ville dont il soupçonnait la bonne foi ; mais il fit dire à Koya Pakki qu'il pouvait librement se rendre à son bord sans aucun sauf-conduit. Koya Pakki se présenta le lendemain, accompagné de deux prisonniers chrétiens dont il avait la garde ; il se disait mandaté par les gouverneurs de la cité et priait le *capitão-mor* de bien vouloir attendre quatre jours, le temps de laisser le Samorin revenir de son lieu de retraite[60]. Selon

56. Castanheda, I/86, p. 184 ; I/87, p. 185 ; I/91, p. 194 ; Góis, I/92, p. 220.

57. Correia, I/2, p. 497.

58. Castanheda, I/91, p. 194 ; Góis, I/96, p. 232.

59. Les chroniques donnent à tort cette même date du 7 septembre pour celle de l'arrivée à Calicut (Castanheda, I/91, p. 194 ; Barros, I/7-9, p. 290 ; Góis, I/96, p. 233), ce qui est infirmé par deux pièces d'archives signées à Cananor le même jour par Lopo Soares (*mandados*, Cananor, 7.IX.1504, AN/TT, CC. II-9-3 et CC. II-9-4). Ce dernier document fut signé à bord du *Cirne* « davante Cananor » et mentionne un chargement de matériel naval, ce qui laisse à penser que l'*armada* était sur le point de lever l'ancre. Notons que l'Anonyme de la British Library qui donne ce 7 septembre pour date de départ de Cananor (p. 119) s'accorde avec ces documents (publiés ci-après, pp. 182-183, doc. 5 et 6).

60. Castanheda, I/91, pp. 194-195 ; Barros, I/7-9, pp. 290-291 ; Góis, I/96, p. 233 ; Anonyme de la British Library, p. 120.

Gaspar Correia, Koya Pakki avait justifié ce délai par un accident arrivé au Samorin, ce que le mousse avait démenti en affirmant que le roi avait déjà regagné la ville[61]. Ces propos contraires attisèrent l'impatience de Lopo Soares, qui répondit aux premières ouvertures du Samorin en proclamant que les autorités de Calicut étaient bien mal placées pour parler de paix alors qu'elles avaient, à plusieurs reprises, rompu délibérément celle que les Portugais leur avaient offerte.

Il réclama pour préalable à toute négociation le retour de deux déserteurs italiens — que certains disaient « esclavons » et agents de Venise[62]. Partis en Inde avec l'une des premières *armadas* pour acheter des pierres précieuses, ils s'étaient révélés être d'habiles techniciens de l'artillerie après être passés à Calicut[63]. Les exigences de Lopo Soares à leur égard révèlent l'importance de leurs activités ; importance dont ils prirent vite conscience, car ils s'employèrent à persuader les autorités de Calicut de ne les livrer sous aucun prétexte et de ne se priver à aucun prix d'aussi précieux auxiliaires[64].

La discussion qui s'ensuivit entre leurs défenseurs et les partisans de la paix différa de quelques jours la réponse attendue par Lopo Soares. Une semaine n'était pas encore écoulée depuis les premiers contacts qu'il décidait déjà de consommer la rupture. Il ne sembla pas se soucier du sort des captifs portugais dont il avait promis d'organiser secrètement l'évasion et qui furent bientôt soumis à une détention plus sévère[65]. Il donna l'ordre aux six plus petits bâtiments de sa flotte de s'approcher du rivage, tandis qu'il prenait place sur l'une des chaloupes armées qui se glissèrent nuitamment jusqu'à la plage[66]. À l'aube, un *berço* tira un coup d'avertissement, auquel la redoute du port répondit par deux tirs[67]. À ce signal, toutes les bouches à feu de l'*armada* furent braquées sur la ville, qu'elles bombardèrent durant tout le jour. Le lendemain — le silence persistant des autorités de Calicut ayant été ressenti comme une offense — la cité fut à nouveau soumise aux tirs de l'artillerie jusqu'à midi. Le *cerame* du roi et les murs d'une mosquée s'écroulèrent ; plus de trois cents morts gisaient dans le port en ruines lorsque Lopo Soares donna l'ordre de mettre le cap sur Cochin[68].

61. Correia, I/2, p. 498.

62. Godinho, *Économie*, pp. 733-744.

63. Anonyme de la British Library, p. 120 ; Castanheda, I/91, p. 195 ; Barros, I/7-9, p. 291. Ludovico di Varthema fréquenta ces deux personnages qui périrent assassinés en 1506 (Varthema/Schefer, pp. 255-258 et 271-272).

64. Castanheda, I/91, p. 195.

65. Castanheda, *ibid.*

66. Anonyme de la British Library, p. 120.

67. Correia, I/2, p. 499.

68. Castanheda, I/92, p. 195 ; Barros, I/7-9, p. 291 ; Góis, I/96, p. 233 ; Correia, I/2, p. 499 ; l'Anonyme de la British Library donne le chiffre de 370 morts (p. 120).

L'impitoyable rigueur de Lopo Soares, que met en évidence la lecture des chroniques, trouve une explication dans le texte de ses instructions ; son intransigeance ne fut que l'effet d'une scrupuleuse obéissance. D. Manuel lui avait dicté ce comportement : « Si d'aventure », avait-il écrit, « le roi de Calicut vous envoyait dire qu'il recherchait notre amitié et désirait réparer les dommages que nous avions subis, écoutez-le ; mais votre réponse ne devra pas être autre que celle-ci : vous n'êtes pas mandaté pour établir un accord, mais plutôt pour faire tout le mal que vous pourrez, à lui-même [le Samorin] et à tout ce qui lui appartient ». Le Roi ajoutait encore : « Et même s'il [le Samorin] vous donnait satisfaction, parce que nous tenons pour certain que ce serait [prétexte] à des manœuvres dilatoires (...), ne perdez pas de temps à cela, allez directement à Cochin » [69].

Lopo Soares avait pour mission de renforcer avec Cochin une alliance que l'on croyait encore précaire [70]. Mais était-il besoin de rassurer le rāja sur la sécurité et les bénéfices que lui vaudrait la présence portugaise ? Duarte Pacheco avait devancé les désirs de D. Manuel au delà de toute espérance. Sans doute devons-nous faire la part de l'admiration que lui vouèrent tous les chroniqueurs. Il demeure que la famille royale de Cochin l'honora comme un héros [71] et que la renommée de ses prouesses militaires se répandit dans tout le Malabar. Le 14 septembre [72], l'arrivée de Lopo Soares à Cochin devait porter l'euphorie à son comble ; car si l'on comptait déjà sur la ponctualité des navigateurs portugais, fidèles au rendez-vous de fin de mousson, l'on s'émerveillait encore, en ces premières années, qu'ils eussent triomphé des tempêtes de deux océans. En outre, les renforts qu'apportait chaque nouvelle escadre consolidaient à la fois les positions lusitaniennes et la défense des frontières cochinoises.

Aussi le souverain s'était-il déplacé pour accueillir Lopo Soares à la porte de la forteresse portugaise. Il lui donna l'accolade et le prit par la main pour le conduire à la salle d'audience. Pour répondre aux protestations d'amitié du roi, Lopo Soares lui fit l'hommage de l'*armada* qu'il commandait ; puis il lui remit une lettre de D. Manuel [73] et vingt mille *cruzados* d'or qui furent apportés dans dix bassins d'argent, avec des armes et des tissus précieux [74].

---

69. Regimento de Lopo Soares, *CA*, III, p. 192.

70. *Ibid.*, p. 193.

71. Correia, I/2, p. 506 ; Castanheda, I/88, pp. 185-188 ; Góis, I/100, pp. 243-246.

72. La date donnée par les chroniques (cf. note suivante) est confirmée par Álvaro Vaz, secrétaire de la *feitoria* de Cochin, (Álvaro Vaz à D. Manuel, de Cochin, 24.XII.1504, *CA*, III, p. 256).

73. Anonyme de la British Library, p. 121 ; Castanheda, I/92, p. 195 ; Barros, I/7-9, p. 291 ; Góis, I/97, pp. 233-234. Une copie de cette lettre est publiée ci-après, p. 180, doc. 2.

74. Correia, I/2, p. 500.

Le roi de Cochin avait fait de son mieux pour assurer aux Portugais leur cargaison d'épices. Il en avait confié les préparatifs à Mamale et Cherian Marakkar qui étaient les deux plus puissants marchands Māppiḷḷa de la ville [75]. Mais les circuits de distribution ayant été désorganisés par la guerre, les réserves de poivre se révélèrent insuffisantes pour remplir les cales d'une flotte dont la capacité était supérieure à celle des *armadas* précédentes [76]. Ces difficultés d'approvisionnement nous sont confirmées par le récit d'un Italien embarqué à bord de la « nao de Setúbal » [77], que commandait Diogo Fernandes Peteira. Ce bâtiment, qui avait été séparé de l'escadre d'António de Saldanha au large de l'Afrique, était arrivé à Cochin quelques semaines avant Lopo Soares. Jaloux de se réserver la totalité de la production locale, le *capitão-mor* avait enjoint à Diogo Fernandes Peteira d'aller charger ailleurs. C'est ainsi que la « nao de Setúbal » se présenta devant Kollam, où elle ne put obtenir de poivre, en raison des conflits qui opposaient alors les princes de cette ville au souverain de Vijayanagar ; mais elle y trouva de la cannelle, des clous de girofle et d'autres aromates [78]. Pour compléter sa propre cargaison, Lopo Soares dut envoyer une petite escadre aux ports de Kollam [79] et de Kāyaṇkuḷam [80], que les faits d'armes de Duarte Pacheco avaient incités à bien

75. Anonyme de la British Library, p. 121. Ceci confirme les propos d'Álvaro Vaz qui écrivait que les épices avaient été marchandées — non sans mal — avec ces deux négociants avant l'arrivée de Lopo Soares, et que les Portugais n'avaient obtenu satisfaction qu'après l'intervention du roi de Cochin (Álvaro Vaz à D. Manuel, de Cochin, 24.XII.1504, *CA*, III, p. 257). Sur les activités de ces deux personnages, cf. G. Bouchon, « Les Musulmans du Kerala à l'époque de la découverte portugaise », dans *Mare Luso-Indicum*, II, pp. 52-53, et *supra*, pp. 68-69.

76. Le tonnage supérieur des bâtiments de cette expédition a été souligné par Barros, I/7-9, p. 289. Nous savons par G. F. Affaitato, qui ne tenait pas compte de l'escadre d'António de Saldanha, que la flotte de Lopo Soares comprenait au départ de Lisbonne un bâtiment de 300 *tonelli*, quatre de 200 à 250 *tonelli*, le reste jaugeant de 100 à 150 *tonelli* (dans Sanuto, vol. VI, p. 26).

77. Relation anonyme de Florence dans A. Teixeira da Mota, cité *supra* n. 6, p. 135.

78. *Ibid.*, pp. 45-46. L'inventaire de la cargaison de la *nao* de Setúbal fait pourtant état de 2334 *quintais* de poivre, qui durent être pris dans un autre port (inventaire de 1505, fol. 14).

79. Anonyme de la British Library, p. 121 ; Castanheda, I/92, p. 196 ; Barros, I/7-11, p. 295 ; Góis, I/97, p. 234. Álvaro Vaz précise que cette petite escadre était composée du *Rey Grande*, du *Leitoa Nova*, du *Batecabello* et du *Julioa* (alias *Índia*), *l. c.*, p. 257. Les chroniqueurs ne sont pas d'accord sur les noms des capitaines qui participèrent à cette mission, exception faite pour Pero Afonso de Aguiar, commandant le *Batecabello*.

80. Le Roi avait recommandé à Lopo Soares de prendre contact avec Kāyaṇkuḷam (Regimento, *CA*, III, p. 193) ; le marchand chrétien Mathias se chargea de la cargaison de poivre du *Rey Grande* et d'une partie du *Catarina Dias* (Mathias à D. Manuel, de Kāyaṇkuḷam, 18.XII.1504, *CA*, II, p. 268). Relevons ici que Correia et Ca' Masser [cité n. 7] sont seuls à signaler, à juste titre, le chargement pris dans ce port (Correia, I/2, p. 506) ; Ca'Masser ajoute que l'escadre poussa jusqu'à Viliñjam (« Belam ») et au cap Comorin *l. c.* (p. 75).

accueillir les Portugais [81]. Par ailleurs, Tristão da Silva, qui avait été combattre des *paraos* ennemis embusqués dans les marigots de Cranganor, avait réussi à s'emparer d'un grand sambouq rempli de poivre [82]. Gaspar Correia ajoute qu'à cette prise le roi de Cochin avait joint quatre cents *quintais* de sa réserve personnelle [83], achevant ainsi de constituer la plus riche cargaison qui eût jamais été réunie par une *armada* portugaise.

Pero de Mendoça et Vasco de Carvalho avaient été chargés de surveiller la côte afin d'empêcher tout bâtiment ennemi de gagner le large [84]. Il appartenait à Lopo Soares de consolider les victoires de Duarte Pacheco en anéantissant la flotte de Calicut que les patrouilles portugaises bloquaient dans les estuaires. Définitivement sorti de sa retraite, le Samorin regroupait ses unités navales à Cranganor, la cité frontière, pomme de discorde séculaire entre Cochin et Calicut. C'était là que se précisait le péril le plus immédiat et que se concentraient les forces d'invasion qui ne manqueraient pas de fondre de nouveau sur Cochin dès le départ de l'*armada*. En accord avec Duarte Pacheco, Lopo Soares décida d'attaquer la place. Il comblait ainsi les désirs du rāja de Cochin [85] qui multipliait pourtant les conseils de prudence [86]. Le bruit courait que le Samorin avait envoyé à Cranganor cinq grands vaisseaux et quatre-vingts *paraos* commandés par l'amiral musulman Maimane Marakkar, que Nambiadari et son armée de Nāyar devaient rejoindre par les chemins de terre [87].

Lopo Soares tenta d'échapper à la vigilance des espions du Samorin qui s'infiltraient dans les milieux musulmans de Cochin, et prépara sa campagne dans le plus grand secret [88]. Les vaisseaux portugais étant trop lourds pour manœuvrer dans les chenaux du Periyar, le *capitao-mor* arma quinze

81. CASTANHEDA, I/89, pp. 189-91 ; I/93, p. 196 ; CORREIA, I/2, p. 505 ; GÓIS, I/92, p. 221.

82. CASTANHEDA, I/92, p. 196 ; CORREIA, I/2, p. 505.

83. Dont la moitié était exempte de droits selon CORREIA, I/2, p. 506.

84. CASTANHEDA, I/92, p. 196 ; GÓIS, I/97, p. 234. Nous savons par un *mandado* que Pero de Mendoça, *capitão-mor* de cette expédition, poussa jusqu'à Cananor pour prendre des vivres, le 13 octobre 1504 (riz et poisson pour le *Leitoa Nova*, AN/TT, CC. II/9-11).

85. BARROS, I/7-10, p. 292 ; CASTANHEDA, I/94, p. 197 ; GÓIS, I/97, p. 234. Sur Cranganor (mal. Kotunnallūr), l'un des principaux sièges de l'Église nestorienne du Kerala, cf. la description du P. Joseph dans Francazano de MONTALBODDO, *Paesi nuovamente ritrovati et novo mondo da Alberico Vesputio florentino intitulato*, Vicence, 1507, chapitres 231-234, traduction anglaise de GREENLEE, *The Voyage of Pedro Álvares Cabral to Brazil and India*, Londres, 1937, WHS, 2nd series no. 81, aux pp. 99-105 ; GÓIS, I/98, pp. 236-240.

86. Anonyme de la British Library, p. 122.

87. Anonyme de la British Library, p. 122-123 ; CASTANHEDA, I/94, p. 197 ; BARROS, I/7-10, p. 292 ; GÓIS, I/97, p. 234.

88. BARROS, I/7-10, p. 292.

chaloupes et une vingtaine de *paraos*, accompagnés d'une seule caravelle[89], qui se réunirent à Palipurte avant le lever du jour. Le prince de Cochin et quelques centaines d'archers qui gagnaient Cranganor par voie de terre[90], parvinrent à faire leur jonction avec les forces de Lopo Soares alors que celles-ci étaient déjà en armes[91].

À la tête de la flotte de Calicut, Maimane Marakkar et ses deux fils commandaient deux grands vaisseaux tout récemment construits, que l'on avait enchaînés ensemble. Tristão da Silva, Afonso Lopes da Costa, Vasco de Carvalho, António de Saldanha et Pero Afonso de Aguiar foncèrent aussitôt sur cette cible, tandis que les pièces d'artillerie étaient mises à feu de part et d'autre. Les vaisseaux amiraux furent bientôt agrippés de tous côtés et envahis par les équipages portugais. Bientôt la mort de Maimane et de ses deux fils mit leurs troupes en déroute. Les navires abordés et incendiés furent abandonnés par leurs défenseurs[92].

Les abords du rivage étant dégagés, Lopo Soares donna l'ordre de débarquer au son des trompettes et des timbales[93]. Mais à une portée de lance de la plage, les assaillants furent pris dans un nuage de flèches tirées de tous côtés par les archers ennemis embusqués aux alentours. À coups de traits d'arbalète et de tirs d'arquebuse, il fallut s'ouvrir un chemin jusqu'aux premières maisons de Cranganor[94]. Les forces de Nambiadari postées dans ce quartier prirent la fuite à la vue des avant-gardes portugaises, échappant de justesse à Duarte Pacheco et à Diogo Fernandes Correia qui entraient dans la ville par une autre porte et commençaient d'incendier les paillotes[95]. L'adversaire avait abandonné dans la rade trois grands vaisseaux neufs qui furent brûlés, et trente-cinq *paraos* et sambouqs qui vinrent aussitôt renforcer l'*armada*[96].

Les chroniqueurs se plaisent à raconter que la cité fut sauvée par l'intervention des chrétiens autochtones qui sortaient un peu partout des maisons en flammes et venaient implorer la pitié du *capitão-mor*[97]. L'auteur de la Rela-

89. 15 chaloupes et 25 *paraos*, montés par 1200 Portugais et 1000 Nāyar, Castanheda, I/94, p. 197 ; 1000 Portugais et 1000 Nāyar, Góis, I/97, p. 234 ; 20 *paraos* seulement, Anonyme de la British Library, p. 122.

90. 800 Nāyar, Castanheda, I/94, p. 197 et Góis, I/97, p. 234 ; 150 hommes, Anonyme de la British Library, p. 123.

91. Barros, I/7-10, p. 293

92. Anonyme de la British Library, p. 123 ; Castanheda, I/94, p. 197 ; Barros, I/7-10, p. 293 ; Góis, I/97, p. 234.

93. Anonyme de la British Library, p. 123.

94. Barros, I/7-10, p. 293.

95. Castanheda, I/94, pp. 197-198 ; Góis, I/97, p. 235.

96. Anonyme de la British Library, p. 123 ; Barros, I/7-10, p. 293.

97. Castanheda, I/94, p. 198 ; Barros, I/7-10, p. 293 ; Góis, I/97, p. 235 ; Correia, I/2, pp. 508-509.

tion anonyme de Florence, qui ne souffle mot de cet épisode, confirme cependant que Lopo Soares ordonna d'interrompre le pillage et l'incendie[98]. Mais il donne à ce geste un tout autre mobile que celui d'épargner les sanctuaires « de Notre-Dame et des Saints Apôtres »[99] : Lopo Soares aurait cédé à la requête du Prince de Cochin, qui s'inquiétait de voir réduire en cendres les biens des Nāyar de Cranganor et se tarir la source d'un tribut de quarante mille *fanam* que ces Nāyar devraient payer au souverain de Cochin comme ils l'avaient fait naguère[100]. Le prince fit abattre un cocotier en signe de victoire[101], tandis que Lopo Soares armait quelques chevaliers dans une église de la ville[102]. Puis tous deux regagnèrent Cochin avec leur flottille et leurs prises, en apportant au roi l'assurance que la cité de Cranganor s'acquitterait à nouveau de ses impôts[103].

Deux jours plus tard, les ambassadeurs du rāja de Tanor, le plus puissant vassal du Samorin, se présentaient à la forteresse. Pour parer aux représailles auxquelles l'exposait cette volte-face, le rāja demandait l'aide du *capitão-mor* qui lui envoya aussitôt une caravelle commandée par Pero Rafael ; mais bien avant que ce dernier eût atteint Tanor, la menace se trouvait conjurée. Sans attendre le retour des ambassadeurs, les troupes du rāja avaient dressé une embuscade sur la route du Samorin qui revenait sur Cranganor avec son armée, et l'avaient contraint à renoncer à ses projets de revanche[104].

On était alors à la fin de décembre et le temps approchait de regagner le Portugal. Lopo Soares prit congé du roi de Cochin. Il lui laissait une escadre de deux *naos* et de deux caravelles commandée par Manuel Teles, au grand regret du souverain qui eût préféré garder Duarte Pacheco à son service[105].

---

98. Dans Teixeira da MOTA, *o. c.*, p. 48.

99. CASTANHEDA, I/94, p. 198.

100. Relation anonyme de Florence, *l. c.*, p. 48.

101. Anonyme de la British Library, p. 123 ; BARROS, I/7-10, p. 293, ajoute que le prince de Cochin rapporta ce cocotier en trophée. Lopo Soares aurait voulu tenter un second débarquement près de Cranganor, mais il en fut empêché par le prince de Cochin parce que rien ne délimitait la frontière entre les terres de son oncle le rāja et celles du Samorin (Anonyme de la British Library, *ibid.*).

102. CASTANHEDA, I/94, p. 198 ; GÓIS, I/97, p. 236. Sept chevaliers précise la Relation anonyme de Florence, *l. c.*, p. 47.

103. Le paiement des droits est confirmé par Álvaro Vaz (lettre à D. Manuel, de Cochin, 24.XII.1504, *CA*, III, p. 267).

104. Anonyme de la British Library, p. 124 ; CASTANHEDA, I/95, p. 198 ; BARROS, I/7-10, pp. 293-294 ; GÓIS, I/99, p. 240.

105. Les chroniqueurs ne s'accordent pas ici sur la composition de l'escadre : deux caravelles et une *nao*, commandées par Manuel Teles de Vasconcelos, Pero Rafael et Diogo Pires selon CASTANHEDA (I/96, p. 199) ; Diogo Dias (et non Pires), Manuel Teles Barreto (et non Vasconcelos), et Cristóvão Jusarte selon BARROS (I/7-11, p. 295) ; deux *naos*, deux caravelles et 200 hommes sous le

L'*armada* quitta Cochin le 26 décembre [106] et mit le cap sur le Mont Eli, les vaisseaux chargés naviguant au large, et les autres au plus près de la côte [107]. Elle était escortée par les caravelles de Pero Rafael et de Diogo Pires, envoyées en avant pour déceler le lieu de refuge de la flotte marchande de Calicut, qui se dissimulait dans l'une des profondes anfractuosités de la côte afin de gagner la Mer Rouge dès le départ des Portugais [108].

Lopo Soares devait faire escale à Ponnāni pour y rencontrer le rāja de Tanor, mais une erreur de pilotage ne lui permit pas de reconnaître le site du port [109]. L'*armada* avait dépassé Calicut sans être inquiétée quand elle fut attaquée à l'aube du 31 décembre [110] par une escadre de *paraos* qui croisaient devant l'embouchure de l'Elattur.

Avant d'aborder le récit d'une bataille restée fameuse dans les traditions du Portugal [111], il convient d'examiner les deux principales questions qu'elle pose, auxquelles les documents inédits que nous avons étudiés peuvent apporter une réponse.

Les chroniqueurs ne s'entendent point sur le lieu du combat. Ce désaccord tient au fait que les pilotes portugais n'avaient, en 1504, qu'une connaissance encore sommaire du littoral malabar, et particulièrement des parages de Calicut qu'ils n'avaient pu explorer de peur d'être surpris par la flotte ennemie. Le fait qu'ils n'aient pu repérer un port de l'importance de Ponnāni est révélateur. Les chroniqueurs ne durent recueillir que des toponymes fantaisistes, que l'on tentait de rapprocher des noms de lieux déjà connus : Ponnāni [112],

commandement de Manuel Teles selon l'Anonyme de la British Library (p. 125). Nous penchons pour la version de Damião de Góis (I/99, p. 241) qui nomme Manuel Teles, dont le navire fut détaché de l'*armada* et qui rejoignit les trois bâtiments qui avaient participé l'année précédente à la défense de Cochin, c'est-à-dire ceux de Pero Rafael, Diogo Pires et Cristóvão Jusarte.

106. Anonyme de la British Library, p. 125 ; BARROS, I/7-11, p. 296.

107. BARROS, I/7-11, p. 296 ; CORREIA, I/2, p. 509.

108. CASTANHEDA, I/95, p. 198 ; BARROS, I/7-11, p. 295 ; GÓIS, I/99, p. 241. Selon la Relation anonyme de Florence, Lopo Soares cherchait surtout à prendre contact avec les autorités de Calicut et s'était assuré les bons offices d'un musulman de Cochin qu'il avait pris à son bord (p. 48).

109. CASTANHEDA, I/96, p. 199 ; Anonyme de la British Library, p. 125.

110. Les chroniqueurs datent le lendemain de la bataille du 1er janvier 1505 (CASTANHEDA, I/97, p. 201 ; BARROS, I/7-11, p. 298 ; GÓIS, I/99, p. 241).

111. Cet épisode fut choisi par D. Manuel pour être représenté sur l'une des tapisseries qui devaient illustrer les hauts faits d'armes de la *conquista* (cf. « Instrucções dadas por el-Rei D. Manuel pera uns pannos que mandava fazer, onde se figurassem o descobrimento da Índia, varios costumes d'ella e alguns dos successos dos primeiros tempos da conquista », dans *Alguns documentos da Torre do Tomo acerca das navegações e conquistas portuguezas*, publ. par Ramos Coelho, Lisbonne, 1892, pp. 517-518).

112. BARROS, I/7-11, p. 295.

Pantalāyini Kollam [113], Dharmapaṭam [114]. C'est à un *mandado*, signé par Lopo Soares à Cananor quelques jours après le combat que nous devons de savoir qu'il s'agissait de « Capocate » [115] — la Kappatt moderne — située entre Calicut et Pantalāyini Kollam, au nord de l'embouchure de l'Elattur et de l'Agalapuḷa : position stratégique remarquable, le site portuaire étant placé dans une rade rocheuse, dissimulée en partie par une flèche littorale.

Par ailleurs les récits des chroniqueurs, unanimes pour la plupart, ne donnent pas dans le même ordre les principales phases du combat. On peut penser que leurs informateurs furent occupés en des points différents et n'eurent pas le loisir de dominer l'ensemble de la bataille ni d'établir l'exacte chronologie de ses péripéties. Les Anonymes de Florence et de la British Library apportent ici des éléments de comparaison appréciables. En regroupant ces diverses données, nous avons tenté de donner des faits la relation la plus plausible.

Les deux caravelles de reconnaissance voguaient en direction de Pantalāyini Kollam lorsqu'elles furent surprises par les tirs d'artillerie d'une vingtaine de *paraos* surgis d'une anfractuosité de la côte [116]. En manœuvrant pour riposter, les bâtiments portugais découvrirent le havre où était ancrée l'escadre de la Mer Rouge. Les *paraos* s'étant repliés dès qu'ils eurent aperçu le gros de la flotte portugaise [117], Lopo Soares eut le loisir de convoquer le conseil des capitaines qui résolurent d'accepter la bataille malgré la disproportion des forces en présence [118] ; car on ne voulut point risquer de perdre les navires chargés d'épices, qui devaient croiser au large. Montées par trois cent soixante hommes, les deux caravelles et les quinze chaloupes furent seules envoyées au combat [119].

L'escadre de Calicut présentait un front de seize [120] vaisseaux de haut bord enchaînés quatre par quatre, les « gouvernails placés en travers des

113. CASTANHEDA, I/96, p. 199 ; GÓIS, I/99, p. 241 ; « jumto de Pãodarane » selon l'Anonyme de la British Library, p. 126 ; Relation anonyme de Florence, p. 48.

114. CORREIA, I/2, pp. 510-513.

115. *Mandado*, Cananor, 5.1.1505, AN/TT, CC. II-9-38, publié ci-après, p. 187, doc. 14.

116. Anonyme de la British Library, p. 126 ; BARROS, I/7-11, p. 296 ; GÓIS, I/99, p. 241. CASTANHEDA ne compte que dix *paraos* (I/96, p. 199) tandis que l'auteur de la Relation anonyme de Florence écrit que ce fut l'esquif du négociateur musulman de Cochin qui fut attaqué (dans Teixeira da MOTA, *o. c.*, p. 48), *vide supra*, n. 108.

117. BARROS, I/7-11, p. 296.

118. BARROS, *ibid.*, CASTANHEDA, I/96, p. 199. L'Anonyme de la British Library répartit ainsi les adversaires : 360 hommes du côté portugais contre 4000 hommes, 17 *naos* et 150 *paraos* (p. 126).

119. Anonyme de la British Library, p. 126 ; CASTANHEDA, I/96, p. 199 ; BARROS, I/7-11, p. 296.

120. Nous avons ici retenu le chiffre donné par le témoin (Relation anonyme de Florence dans Teixeira da MOTA, *o. c.*, p. 48). Ce chiffre est porté à dix-sept par Anonyme de la British Library

proues »[121] et les poupes tournées contre la terre. Ce dispositif permettait à la fois de fortifier l'avant des navires et de constituer plusieurs carrés de défense. Ces vaisseaux, déjà chargés[122], étaient montés par des guerriers musulmans parmi lesquels dominaient les archers de race blanche[123]. À l'entrée de la rade, un boulevard était défendu par quelques bombardes[124]. Le vent étant tombé, Lopo Soares entreprit de remorquer les caravelles avec quelques-unes des chaloupes dont il avait pris le commandement[125]. Mais dès qu'elles eurent passé la barre, elles furent prises sous une pluie de boulets et de flèches. À peine la ligne de feu était-elle franchie que les Portugais se trouvaient en grand péril : la caravelle de Pero Rafael avait été précipitée contre un grand sambouq qui la dominait de toute sa hauteur, tandis que celle de Diogo Pires, dont le maître timonier avait été tué, allait à la dérive et se jetait contre une falaise[126]. Toutes deux devaient demeurer immobiles, exposées jusqu'à la fin du combat aux flèches, aux coups de sagaie et aux jets de pierres que leur envoyaient les guerriers ennemis avec de grands cris de victoire.

À ces cris répondait le « Santiago ! » des combattants portugais dont les chaloupes chargeaient à toutes rames jusqu'au fond de la rade, tandis que Lopo Soares faisait donner les trompettes[127]. Chacune de ces embarcations avait pour mission d'aborder l'un des vaisseaux enchaînés. Tristão da Silva lança le premier le grappin d'abordage et commença d'escalader une haute

---

(p. 126), Barros (I/7-11, p. 296), Castanheda (I/96, p. 199), Góis, (I/99, p. 241), Ca' Masser (*Relazione*, p. 75). D'autres sources, antérieures au retour du *capitão-mor* et inspirées par le témoignage de Lopo de Abreu qui le précéda de trois semaines à Lisbonne, donnent une estimation encore moins précise : de quatorze à vingt-huit selon Priuli (*o. c.*, p. 385), et treize selon D. Manuel dans la lettre qu'il adressa de Lisbonne aux magistrats de Porto le 8 juillet 1505 (*CA*, II, p. 257 ; A. de Magalhães Basto, *História da Santa Casa da Misericórdia do Porto*, Porto, 1933, pp. 217-218), et dans celle qu'il écrivit au Vicaire Provincial de l'ordre de Saint Dominique (AN/TT, CC. I-5-31). Ce document, publié ci-après p. 188, doc. 16, a été transcrit par Maria José Silva Leal que nous remercions ici de son obligeance.

121. « (...) os lemes atravessados nas proas » (Castanheda, I/96, p. 199). Il s'agit ici de la partie amovible du gouvernail.

122. La Relation anonyme de Florence précise que quatorze d'entre eux étaient chargés d'épices et deux d'argent et d'or (*l. c.*, p. 49).

123. Castanheda, I/96, p. 199. Sur la « gente branca », cf. J. Aubin, dans *Mare Luso-Indicum*, II, pp. 175-179.

124. Six bombardes selon l'Anonyme de la British Library, p. 126 ; deux seulement selon Castanheda (I/96, p. 199) et Góis (I/99, p. 241).

125. Castanheda, I/96, p. 200.

126. Anonyme de la British Library, p. 126 ; Castanheda (I/96, pp. 200-201) place cet incident tout à la fin de son récit, ainsi que Góis (I/99, p. 241) ; pour Barros, (I/7-11, p. 297), la caravelle de Diogo « Dias » s'enlise.

127. Anonyme de la British Library, p. 126 ; Castanheda, I/96, p. 200 ; Barros, I/7-11, p. 297.

coque, mais il dut lâcher prise, tant les jets de pierres et de flèches tombaient dru. Il s'attaqua aussitôt à un autre navire qui semblait plus vulnérable [128], tandis que Duarte Pacheco et Manuel Teles s'en prenaient à la capitane, chargée cette année-là des aumônes d'or et d'argent que les musulmans de l'Inde avaient coutume de réunir tous les sept ans pour les autorités religieuses de La Mecque [129]. Elle était défendue par des « *turcos* » qui pointèrent leurs bombardes sur les assaillants, mais le recul de l'une d'elles enleva tout un pan du vibord, ouvrant une brèche où les Portugais se précipitèrent [130]. Ils envahirent le pont et tuèrent le capitaine ; pris de panique, les guerriers de Calicut se jetèrent à la mer, bientôt entraînés au fond de l'eau par le poids de leur cotte de mailles, ou achevés à coups de lance par les équipages des chaloupes [131].

Cependant, à la tête de leurs hommes, les capitaines portugais se hissaient sur les ponts des autres bâtiments. Le feu allumé sur la capitane ennemie se propageait le long des navires enchaînés, achevant de chasser leurs défenseurs. Trop peu nombreux pour occuper leurs prises, les Portugais les livraient aux flammes, créant un nouveau foyer chaque fois qu'un navire tombait entre leurs mains. À midi, c'en était fait de la flotte marchande de Calicut, qui brûlait jusqu'au ras de l'eau [132].

La fin de la journée fut employée à soigner les blessés, particulièrement nombreux sur la caravelle de Pero Rafael. On compta de vingt-deux à vingt-cinq morts et environ cent soixante blessés du côté portugais [133]. Dès son arrivée à Cananor, Lopo Soares recommanda à Gonçalo Gil Barbosa de ne rien épargner pour soigner les victimes du combat [134].

---

128. Castanheda, I/96, p. 200 ; Barros, I/7-11, p. 297 ; Góis, I/99, p. 241.

129. Anonyme de la British Library, p. 127. Ce détail est confirmé par l'auteur de la Relation anonyme de Florence (*l. c.*, p. 49) qui compte deux vaisseaux chargés de métaux précieux.

130. Castanheda, I/96, p. 200.

131. Barros, I/7-11, p. 298.

132. Anonyme de la British Library, pp. 127-128 ; Barros, I/7-11, p. 298 ; Castanheda, I/96, p. 200.

133. 22 morts, 70/80 blessés selon Ca' Masser (*l. c.*, p. 75) ; 22 morts selon Priuli (*o. c.*, p. 385) ; 25 morts et 167 blessés selon l' Anonyme de la British Library, p. 128 ; 23 morts et 170 blessés selon Barros (I/7-11, p. 298) ; 25 morts et 127 blessés selon Castanheda (I/96, p. 201) et Góis (I/99, p. 242). Il est difficile d'évaluer les pertes de la partie adverse : 700 à 1700 victimes, selon les chroniques portugaises.

134. *Mandado*, Cananor, 5.I.1505, AN/TT, CC. II-9-38.

III. Le Retour

Plusieurs billets, signés ces jours-là, nous restituent une partie du chargement pris à Cananor: riz et poissons, matériel naval pour le retour, mais aussi poivre, gingembre, cardamome et drogues médicinales [135]. Sans doute devons-nous tenir compte des pièces d'archives perdues qui ne permettent pas de recomposer complètement la cargaison de Cananor; celles qui subsistent suffisent cependant pour souligner la relative précision des chiffres donnés par Leonardo da Ca' Masser qui écrivait que les Portugais avaient rapporté cinq cent trente *cantari* de gingembre [136]. En fait, neuf cent cinquante et un *quintais* au moins furent chargés à Cananor [137], dont trois cent soixante furent perdus dans le naufrage du *Leitoa Nova* [138].

Le dernier de ces documents, daté du 6 janvier, confirme les propos de l'auteur de la Relation anonyme de Florence qui écrit que l'*armada* fit voile pour Lisbonne ce jour-là [139]. Avant de quitter Cananor, Lopo Soares adressa à ceux qui restaient sur place une allocution que l'Anonyme de la British Library nous a transmise en style direct. Sa teneur correspond à l'analyse qu'en donne Castanheda : le *capitão-mor* exaltait les mérites de Duarte Pacheco qu'il offrait en exemple et exhortait ses hommes à tenir coûte que coûte contre les entreprises de ceux qui voudraient les chasser des rivages de l'Inde [140]. Mieux que ce discours, l'ampleur des pertes qu'il avait infligées à Calicut rassurait ceux qui demeuraient à Cananor et qui étaient quotidiennement exposés aux gestes d'hostilité de la population musulmane.

Le 1er février, la flotte fit escale à Malindi, où elle fut accueillie par des présents de vivres. Le temps pressait trop pour que Lopo Soares eût le loisir de faire visite au roi [141]. Il préféra lui promettre de faire un raid sur les terres de son ennemi le roi de Mombassa. Mais ce projet ne fut pas mis à exécu-

135. Cf. les documents publiés ci-après, pp. 184-188, doc. 8 à 15.

136. Ca' Masser, *Relazione*, pp. 73-74.

137. 107 quintaux pour le *Sant'Esprito* (4.I.1505, AN/TT, CC. II-9-33); 108 pour le *Batecabello* (4.I.1505, AN/TT, CC. II-9-32); 316 pour le *Ferros* (5.I.1505, AN/TT, CC. II-9-37). L'inventaire de 1505 ne mentionne pour ce dernier navire que 279 *quintais* pris à Cananor (fol. 25).

138. *Conhecimento*, Cananor, 6.I.1505, AN/TT, CC. II-9-40.

139. *Ibid.*; Relation anonyme de Florence, *l. c.*, p. 49.

140. Anonyme de la British Library, pp. 128-129; Castanheda, I/97, p. 201.

141. Anonyme de la British Library, p. 129; Castanheda, I/97, p. 201; Barros, I/7-11, p. 298; selon la Relation anonyme de Florence, l'*armada* toucha Malindi au matin du lundi 2 février pour une escale de deux jours (*l. c.*, p. 50). Góis est seul à écrire que Lopo Soares fut « bem festejado del-Rei » (I/99, p. 242).

tion [142], le *capitão-mor* jugeant plus urgent de se rendre à Mozambique pour prendre l'eau et le bois, et réparer les navires de l'escadre d'António de Saldanha qui avaient été éprouvés par une trop longue croisière [143]. Au cours de cette escale, un bâtiment fut dépêché à Quiloa pour recueillir le montant de deux années de tribut ; mais il ne ramena que deux chrétiennes de Tabriz qui s'étaient réfugiées à son bord pour ne pas être vendues au souverain local [144].

Lopo Soares avait envoyé en avant Pero de Mendoça et Lopo de Abreu pour porter à D. Manuel la nouvelle du retour. Le *Leitoa Nova* se perdit après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance et Lopo de Abreu rentra seul à Lisbonne où il jeta l'ancre le 30 juin [145]. Le gros de l'*armada* — soit neuf autres navires — rejoignit le port le 22 juillet suivant [146]. Au milieu d'août, deux retardataires — la *Taforea* et la « nao de Setúbal » — franchissaient à leur tour la barre du Tage [147]. On put alors faire le bilan d'une expédition qui se révéla plus

142. Anonyme de la British Library, p. 129 ; Barros, I/7-11, p. 298.

143. Relation anonyme de Florence dans Teixeira da Mota, *o. c.*, p. 50.

144. *Ibid.* Nous préférons ici le récit du témoin à celui des chroniqueurs portugais, pour lesquels Lopo Soares fit escale à Quiloa avant de s'arrêter à Mozambique (Anonyme de la British Library, p. 129 ; Castanheda, I/97, p. 201 ; Barros, I/7-11 p. 299 ; Góis, I/99, p. 242).

145. Cà Masser, *Relazione*, p. 74 ; Priuli, *Diarii*, p. 385. On douta longtemps, à Lisbonne, du sort du *Leitoa Nova*. Selon des informations datant du retour de Lopo de Abreu (fin juin 1505), Priuli écrivait : « (...) si dubitava fusse smarita ». Lopo de Abreu ayant vu l'épave d'un navire naufragé près de la baie de S. Brás sans pouvoir l'identifier, Cide Barbudo fut envoyé dès septembre 1505 à la recherche de Pero de Mendoça et de Francisco de Albuquerque, perdu en mer au début de 1504 (Regimento de Cide Barbudo, *CA*, II, pp. 345-354 ; Barros, I/9-6, p. 385 ; Castanheda, II/32, pp. 282-283). À propos du retour de Lopo de Abreu, Barros (I/7-11, p. 299) et Góis (I/99, p. 243) écrivent tous deux que ce capitaine rentra neuf jours avant Lopo Soares, c'est-à-dire le 13 juillet. Cette date est infirmée par deux lettres de D. Manuel : l'une adressée aux magistrats de Porto (de Lisbonne, 8.VII.1505, *CA*, II, p. 257), l'autre au Vicaire Provincial de l'ordre de Saint Dominique (de Lisbonne, 10.VII.1505, AN/TT, CC. I-5-31, publiée ci-après, p. 188, doc. 16) et relatant les faits les plus marquants de l'expédition.

146. Barros, I/7-11, p. 299 ; Góis, I/99, p. 243 ; Cà Masser, p. 74. Castanheda donne par erreur la date du 22 juin (I/97, p. 202), Priuli celle du 18 août (*o. c.*, p. 389).

147. Une selon Priuli (p. 389) arrivée le 26 août ; deux selon Cà Masser (p. 74), arrivées le 23. Elles sont identifiées par la Relation anonyme de Florence qui précise que la *Taforea* et la *nao* de Setúbal se rencontrèrent près du Cap Vert. Cette dernière quitta Terceira le 4 août pour Lisbonne (dans Teixeira da Mota, *o. c.*, p. 58). Malgré les chiffres différents donnés par les chroniqueurs, on peut ici faire le point des bâtiments au retour de l'escadre. Sur onze navires armés au départ, l'un — celui de Manuel Teles — fut laissé à Cochin, un second — le *Leitoa Nova* — se perdit en mer. Aux neuf bâtiments qui restaient de l'*armada* primitive, il faut ajouter la *nao* de D. Nuno commandée par António de Saldanha et la *Taforea* par Rui Lourenço Ravasco, qui rejoignirent la flotte à Angedive, ainsi que la *nao* de Setúbal qui l'avait précédée à Cochin. On peut ainsi établir que douze vaisseaux rentrèrent à Lisbonne au cours de l'été de 1505. L'inventaire de 1505 en mentionne treize (fol. 30) dont il faut soustraire le *Leitoa Nova*. Ce même chiffre de treize est donné par Priuli (*Diarii*, p. 389), Cà Masser (*Relazione*, p. 74) et Barros (I/7-11, p. 299). Góis en compte quinze (I/99, p. 243) et Castanheda quatorze, soit deux de plus qu'au départ (I/97, p. 202).

fructueuse que les précédentes, et auquel les marchands vénitiens furent particulièrement attentifs. Dès le 8 juillet, Gian Francesco Affaitato annonçait à Venise que la cargaison comprenait beaucoup de poivre et de cannelle, un peu de gingembre et de girofle, une petite quantité de macis atteignant en tout vingt deux mille *cantari* d'épices [148], Leonardo da Ca' Masser donnait des chiffres plus précis [149].

Ainsi João de Barros pouvait écrire que cette expédition « *foi aos melhores* (...) *que se naquelas partes viu* » [150]. Dans les semaines qui suivirent le retour de Lopo Soares et de Duarte Pacheco, les processions sillonnèrent les rues, et des cérémonies d'actions de grâces furent célébrées dans toutes les villes du Portugal [151], tandis que D. Manuel décrivait au Pape et aux principaux souverains de la chrétienté les faits d'armes de ses capitaines [152].

*

Il convient de faire la part de l'enthousiasme des contemporains pour apprécier la valeur des entreprises de Lopo Soares. Il ne fait pas de doute que sa mission se trouva facilitée par le prestige que Duarte Pacheco Pereira avait acquis au Malabar. Lopo Soares recueillit le fruit de ses victoires, — à savoir une cargaison exceptionnelle, réunie dans des conditions économiques difficiles, grâce à l'empressement des marchands indigènes à rechercher la clientèle de ceux qu'ils croyaient les plus forts.

Cette réussite ne doit pas dissimuler l'échec politique que fut la rupture avec Calicut. La destruction de sa flotte marque la fin de la guerre ouverte. Les hostilités prirent dès lors un tout autre caractère. En effet, au cours des années suivantes, Calicut n'attaqua plus directement les forces portugaises mais ne cessa de susciter des révoltes et des coalitions, jusqu'à ce qu'Afonso de Albu-

148. Priuli (*o. c.*, p. 385). Cet auteur ajoute : « et questa nova fece rimanir morti tuta la citade venetta (...) ». Les marchands vénitiens d'Alexandrie étaient alors soumis aux tracasseries du Sultan « vendendo quello viazo quasi ruinato rispecto le charavelle de Portogallo » (*ibid*, p. 384). Cette même année, à la foire de la Saint Jacques (*c.* 25 juillet) les Allemands n'avaient pas acheté de poivre, parce qu'on savait déjà qu'il y en aurait à meilleur compte à Lisbonne (*ibid.* p. 382).

149. Ca' Masser, *Relazione*, p. 74 (*vide infra*, p. 161). « (...) cantera 25 milia di specie » selon Sanuto (vol. vi, pp. 238-239), d'après une lettre de Lisbonne transmise le 6 septembre 1505 par Francesco Donato, ambassadeur vénitien en Espagne, et non publiée.

150. Barros, i/7-11, p. 299.

151. Castanheda, i/97, p. 202 ; D. Manuel au Vicaire Provincial de l'ordre de Saint Dominique, de Lisbonne, 10.vii.1505, AN/TT, CC. I-5-31 ; le même aux magistrats de Porto, de Lisbonne, 8.vii.1505, CA, ii, p. 257.

152. Castanheda, *ibid.*

querque prît l'initiative de la paix. Ces dix années de guerre auraient peut-être été évitées si Lopo Soares n'avait pas dédaigné les ouvertures de Calicut. Il ne nous appartient pas de juger une attitude qu'il faut rattacher aux critères moraux de l'époque. Grâce à l'identification de son *regimento*, on peut seulement affirmer qu'en refusant la négociation, Lopo Soares n'avait pas agi de son propre chef, mais s'était strictement conformé aux ordres de D. Manuel.

Sur le plan militaire enfin, les actions de Duarte Pacheco et de Lopo Soares ne peuvent être dissociées. L'un sur terre, l'autre sur mer, firent montre d'une ténacité et d'une audace qui ébranlèrent la puissance séculaire que les communautés musulmanes avaient acquise dans cette partie de l'Inde. Tous deux créèrent les conditions favorables à l'établissement de l'*Estado da Índia* que le vice-roi D. Francisco de Almeida devait fonder au Malabar quelques semaines après leur retour à Lisbonne.

L'INVENTAIRE DE LA CARGAISON RAPPORTÉE DE L'INDE EN 1505 *

Le principal intérêt de l'inventaire de la cargaison de 1505 est de clarifier les propos imprécis que les informateurs de l'époque nous ont laissés sur le régime du commerce d'outre-mer. Aucun document ne semble avoir subsisté de la compagnie commerciale créée par D. Manuel en 1499 pour cinq ans. On sait seulement que ses statuts arrivaient à expiration en 1504 et que de nouvelles dispositions furent prises à l'occasion de l'expédition de Lopo Soares. Déjà en 1503, les négociants avaient été autorisés à armer des navires à condition de débarquer leurs marchandises à la Casa da Mina et de payer un droit de quart et de vingtième sur les produits qu'ils rapportaient d'Orient. Le même droit était appliqué à ceux qui chargeaient sur les bâtiments du Roi [1]. En 1504, sans doute pour parer aux menaces d'une crise économique, D. Manuel prit d'autres mesures. Nous savons par Gian Francesco Affaitato qu'il arma tous les navires de la flotte de Lopo Soares à l'exception de celui de Catarina Dias. Les particuliers reçurent l'autorisation de participer aux profits de l'expédition en important une certaine quantité d'épices (les *quintaladas*), variable selon leur statut et seulement contre argent comptant, lequel devait être remis au *feitor* royal. Celui-ci se chargeait des achats en Inde, en quantité correspondante à la somme versée par chacun. Cette opération était tout au bénéfice du Roi puisque les épices étaient échangées à la fois contre des espèces et des marchandises exportées du Portugal, selon les accords conclus en 1502 par Vasco da Gama. Au retour, les participants devaient encore

---

* Extrait de *Mare Luso-Indicum*, III, Paris, Société d'Histoire de l'Orient, 1976.

1. Ca' Masser, « Relazione di Lunardo da Cha Masser », dans *Centenário do descobrimento da América, Memórias da comissão portuguesa*, Lisbonne, 1892, pp. 82-83.

donner au Roi la moitié de leur part (*partidos de meio*), l'autre moitié étant en franchise jusqu'à concurrence de 30 *cantari* de poivre. Ces dispositions, énoncées par Gian Francesco Affaitato[2], sont confirmées et complétées par l'inventaire de 1505. Ainsi, les navigants bénéficiaient de licences d'importation de valeur différente : celles des capitaines allaient de 1300 à 300 *cruzados*[3] ; Mestre Diogo, le médecin, put importer pour 200 cruzados[4] ; le *mestre*, pour 150 *cruzados*[5], les *feitores* et les secrétaires pour 30 *cruzados* chacun, exception faite pour Lopo da Fonseca et Lourenço Vargas qui achetèrent pour une valeur de 100 *cruzados* chacun[6]. D'autres personnages jouissaient des mêmes privilèges : l'*Almirante* D. Vasco da Gama, le baron de Alvito, Pantalião Dias, D. Manuel Pereira, l'épouse d'Henrique da Silveira[7], ainsi que certains agents résidant en Inde — Diogo Correia et Lourenço Moreno, *feitor* et secrétaire de la forteresse de Cochin, et António de Sá, *feitor* de Kollam[8]. Certains n'avaient pas la possibilité d'investir la totalité de la valeur de leur licence, comme Lionel Coutinho qui céda à Pero de Mendoça une partie de sa *quintalada*[9]. Notons que les hommes d'armes et les marins pouvaient aussi participer à ces opérations, dans des conditions qui ne sont malheureusement pas précisées.

Deux sommes récapitulatives, incluses dans le document, permettent de dresser la liste des produits importés et de donner quelques chiffres[10].

	Quintais	*Arrobas*	*Arráteis*
Poivre ordinaire	20895	1	17
Poivre long	1	2	18
Gingembre	554		
Cannelle	171		17
Clous de girofle	139	3	30
Cardamome	4		14

2. Sanuto, vol. vi, pp. 27-28. Pour plus de détails sur l'évolution du commerce d'outre-mer, cf. Heyd, *Histoire du commerce du Levant au Moyen Âge*, Leipzig, 1885-1886, ii, pp. 529-531 et Godinho, *Économie*, pp. 683-687.

3. Lionel Coutinho, 1300 *cruzados* (fol. 6) ; Lopo de Abreu, 600 *cruzados* (fol. 21) ; Vasco de Carvalho et Vasco da Silveira, chacun 500 *cruzados* (fol. 23 et 25) ; Manuel Teles, 300 *cruzados* (fol. 19).

4. Fol. 3.

5. *Id.*

6. Fol. 3 et 19.

7. Fol. 9 et 32 ; fol. 21 ; fol. 6 et 23 ; fol. 19 ; fol. 6.

8. Fol. 15.

9. Fol. 6.

10. Fol. 30, 36 et 37.

	Quintais	*Arrobas*	*Arráteis*
Macis	1	1	8
Tamarins	6		
Myrrhe	10		
Camphre	3	1	12
Galbanum	4	1	4
Erva lombrigueira (*artemísia índica*)	2	2	
Aloès de Socotra	2	1	
Laque	8		
Indigo	26	3	13

Ca' Masser donnait de la cargaison une estimation un peu différente[11] :

	Cantari	
Poivre ordinaire	21090	
Poivre long	10	
Gingembre	530	
Cannelle	350	
Clous de girofle	150/200	
Macis	7	
Camphre	15	
Laque	60	
Perles		750 *onzas*

On remarquera que les différences portent surtout sur le macis, le camphre, la laque, et que Ca' Masser passe sous silence certains produits (indigo, galbanum, tamarins, aloès, *artemísia indica*, myrrhe), mais parle de perles dont notre document ne fait pas mention.

L'inventaire est daté de novembre et de décembre d'une année qui n'est pas précisée, mais que nous pouvons supposer être 1505. Il ne saurait s'agir, en effet, de la cargaison rapportée en 1518 par le même Lopo Soares : les documents que nous avons retrouvés par ailleurs, et que nous publions en annexe, excluent une telle hypothèse, car ils sont très précisément datés et citent

11. CA' MASSER, « Relazione », *l. c.*, p. 74. Le *quintal* en usage à cette époque pour la pesée des épices est évalué à 51,405 kg par M. V. Magalhães GODINHO (*Les Finances de l'État portugais des Indes orientales au XVI^e^ et au début du XVII^e^ siècles*, Paris, 1958, dactylographié, p. 469), le *cantar* du Portugal à 50,100 kg par M. F. LANE d'après des sources vénitiennes (*Navires et constructeurs à Venise pendant la Renaissance*, Paris, 1965, appendice, p. 238). *L'arroba* est la 4^e^ partie du *quintal*, l'*arrátel* la 32^e^ partie de l'*arroba*.

certains noms de bateaux et de navigants que l'on retrouve dans l'inventaire [12]. Mais peut-on pour autant affirmer que ce dernier fut entièrement rédigé à la fin de 1505 ? Les comptes attendaient alors parfois plusieurs années avant d'être achevés. Il est question des hommes « qui vont avec l'*armad*a de Tristão da Cunha » [13], lequel partit en avril 1506 ; mais une allusion aux héritiers d'António de Sá [14] dont la mort survenue à Kollam en octobre 1505 ne devait être connue à Lisbonne qu'au cours de l'été 1506, permet d'établir que l'inventaire fut terminé plus tard. Il ne semble pas cependant avoir été rédigé au delà de l'été 1507, puisqu'il tient compte de la cargaison du *Leitoa Nova* qui avait disparu au sud de l'Afrique et dont on espérait encore le retour. La perte de ce navire ne fut confirmée qu'en 1507, par Cide Barbudo qui avait été envoyé à sa recherehe [15].

*

Nous publions, à la suite du « Caderno de toda a espeçearia que pertençe ha el-Rey noso senñor », les autres documents se rapportant au voyage de Lopo Soares de Albergaria.

12. Cf. ci-après, doc. 3 à 15. M. Luís Filipe F. Reis THOMAZ a fait mention de notre document, mais en le rattachant à la seconde mission de Lopo Soares en Inde (1518), (*De Malaca a Pegu, Viagens de um feitor português (1512-1515)*, Lisbonne, 1966, p. 15). L'inventaire de la cargaison de 1518 a été publié par nos soins, cf. *Navires et cargaisons retour de l'Inde en 1518*, « Caderno dos ofiçiaes da India da carreguaçam das naos que vieram o anno de bcxbiij », Paris, Société d'Histoire de l'Orient, 1978.

13. Fol. 33,

14. Fol. 15.

15. BARROS, I/9-6, p. 385 ; CASTANHEDA, II/32, pp. 282-283 ; Regimento de Cide Barbudo [1505], *CA*, II, pp. 345-344.

1

[CADERNO DE TODA A ESPEÇEARIA QUE PERTENÇE HA EL-REY NOSSO SEÑNOR]

Tem trymta e seys folhas este espritas e brancas

[1] Caderno em que esta stprito toda a espeçearia que perteçe ha el-Rey nosso señnor da que veio na viagem de Lopo SSoarez asy da que sse comprou de sua fazemda na Ymdea, como da que sse ca recadou de seus direitos. E que tambem ja he comprada a partes e de quinteladas ataa ora xb de novembro. E asy da pimemta que aimda ha na cassa de partes e cuia he.

Primeiramente O Çyrne

Item. Trouve a naao Çyrne de pimemta fora da tara[16] ..... iij Lxxxij quintais j aroba xxij.

saber, ij biij^{c}Lij.iij.ij arateis a granel

e ijexxix.ij.xx arateis na camara do capitam moor

De que ssam del-Rey nosso señnor ..... ij bij^{c}Lxiij.iij.j aratel

saber, j exiiij quintais iij arateis dos j exxiiij.j aroba ix. que se montam nos j conto iijcLbij biij^{c} reis que sse mostra vi rem aquy empregados da fazenda do dito senhor a rrezam de j ij^{c} bij reis o qintall fora da quebra da Indea por que por os x quintais j aroba

[2] bj arateis que faleçem \\ pera comprimento dos ditos j cxxiiij quintais j arroba ix arateis sse pagam as quymteladas dos mareantes dos navios da armada da Indea que aquy nomearam suas quinteladas e foram pagas ca da fazemda do dito senhor, das quaaes sse recadam aquy os direitos e asy o que na Indea custaram as ditas qimteladas, em pimenta a xxij cruzados o quintall.

E bj^{c}biij quintais iij arrobas xxx arateis que sse recadaram da metade dos que vieram ao partydo do meo

E xxb.ij.xxiiij arateis de vintena

E cxxj.iij.bj arateis de quarto

16. La *tara* était estimée à une valeur de 6 à 7 % par *cantar* par Cᵃ' Masser (« Relazione », p. 82).

E Rix.j.xxx arateis do direito de b por çento de toda a pimenta de partes e quinteladas

E j quintal ij arrobas que sse recadam da compra das qimteladas dos mareantes da Imdea

E biij^{c}Rij quintais j arroba iiij arateis que ata ora ssam compradas a partes e de qimteladas

[3] E asy ficam aimda na casa de partes desta naao iij^{c}xbiij quintais ij arobas xxj arateis

Que sam das pessoas abaixo stpritas

[4] Item. De Luis Afonso, mestre, por cL cruzados do meo ..... xxb quintais xbj arateis

Item. De Diogo Lopez, fisico, por cL cruzados de meo dos ij^{c} de sua liçemça ..... xxx.ij.xxxj.

Item. De Bras Teixeira por ij^{c}cruzados do meo xxx.ij.xxxj.

Item. D'Afonso Lopez, piloto, que lhe ainda ficou da sua pimenta ..... b.ij arrobas

Item. D'Amtonyo de Momtarroyo por c cruzados do meio e sua qimtelada ..... xix.j.xxix.

Item. De Lopo da Fonseca [17], feitor, por c cruzados do meio ..... xbj.ij.xbj.

Item. De Diogo Tregueiros por xxx cruzados do meio ..... iiij.ij.xiij.

Item. De Diogo Fernandez, feitor, de parte de sua quintelada ..... xj.ij.xiiij.

Item. Que sam aimda por pagar de qinteladas d'ofiçiaaes e homes d'armas de Cochy e mareantes das caravellas ..... cxxbiij.iij.xxb.

Item. De qimteladas de mareantes da naao R.iij.x //////

Item. Que fica na cassa pera a ssegumda quebra da pimenta que he comprada ..... ix.iij.xxbiij.

Outras espeçearias que vieram na dita naao todas auidas per fazenda do dito senhor

Item. D'anyll per o pesso da Imdea ..... xxiiij.ij.xxb.

Item. De lacar ..... biij quintais

Item. De cravo per o pesso da cassa ..... cxix.iij.xx.

Item. D'erva lombrygueira ..... ij quintais ij arrobas.

Item. D'aloes çecotry ..... ij quintais j arroba

17. *Dans le texte* : d'a° seca.

Item. De galbano ..... iiij quintais j arroba
Item. De camfora ..... iij quintais xij arateis
Item. De tamaryndos ..... bj quintais
Item. De mirra ..... x quintais xix arateis
Item. De jemjivre ..... cLxbij quintais

[5] O REY GRANDE

Item. Trouve a naao Rey Gramde de pimemta fora de tara ..... $\overline{ij}$ iij^{c}Lxiij quintais j.ix.

saber, $\overline{ij}$ cLRiij.j.xbj. a granell e cLxix.iij.xxb na camara do capitam

De que sam del-Rey nosso senhor ..... $\bar{j}$ ix^{c} Lxxb.ij.b 1/2

saber, $\bar{j}$ LRb quintais b arateis dos j cLxij quintais xiiij arateis que sse montam nos j conto ijcLxx biij^{c}Lxxbiij reis que aquy veem da fazenda do dito senhor que sayo aquy a rezão de $\bar{j}$ LRbiij reis 21/48 o quimtall por que per os Lxbij.j arroba sse pagam os mareamtes da armada que aquy nomearam suas quinteladas de que se rendam os direitos e compra.

E ij^{c}LRij.j.xxix. dos meos das liçenças

E xxxiiij quintais xxx arateis meio de vintena

E cLxij.j.bij. meio de quarto

E xxxbiij.iij.xxbiij meio do direito de b por çento de toda a pimemta que aquy vão de partes.

[6] E biij.ij.biij arateis que se recadam da compra das qimteladas dos mareamtes da Imdea

E iij^{c}Riiij quintais ij arateis que atee ora ssam comprados a partes e de quinteladas

E asy ficam aimda na cassa de partes ..... iij^{c}Lxxxbij.iij.iiij arateis

Que sam das pesoas abaizo stpritas

Item. De Pero de Mendoça pollos bj^{c} cruzados do meo que Lionel Coutinho lhe deu dos $\bar{j}$ iij^{c} de sua liçemça ..... cj.ij.xix 1/2

Item. A Manuel Telez por cL cruzados do meo xxb.j.xx 1/2

Item. A molher d'Amrique da Silveira por c cruzados ..... xbj.iij.xxiiii.

Item. A Françisco Negrim (?) por Lx cruzados do meio ..... x quintais xx arateis

Item. A Pantliam Diaz por xxx cruzados que aquy nomeou dos c de sua liçemça ..... b quintais x arateis

[7] Item. Ao stprivam da naao por xxx cruzados do meo ..... b quintais x arateis

Item. A Lionel Coutynho que teem dado a partes da sua pimenta ..... xxb.ij.xj arateis

Item. Que aimda ssam [por] pagar das quinteladas dos mareamtes da naao ..... xxij.j.xbiij.

Item. De quinteladas d'ofiçiaaes e marinheiros da Ymdea ..... cLxbj.ij arrobas

Item. Que fica na cassa pera a ssegunda quebra da pimenta que he comprada ..... ix quintais

Outras espeçearias que sam da fazemda do dito senhor

Item. De jengivre ..... cbiij quintais
Item. De cardamomo ..... iiij quintais
Item. De canella ..... Lxj fardos em que avera cl quintais

[8] Batecabello

Item. Trouve o dito navyo de pimemta fora da tara ..... j xxbij quintais iij.b arateis

saber, ix^{c}Lxxx.ij.xxj meio a granell

E Rij quintais xb arateis meio na camera do capitam

De que ssam del-Rey nosso senhor ..... ix^{c}xxj.j.xj meio

Saber, Lxiij quintais xij arateis dos cbiij.o.xiiij arateis que se momtaram nos cxxiiij ii ^{c}Lij reis que veem da fazenda do dito senhor a rezam de mil cL reis 1/5 o quimtall porque per os Rb quintais j aratel sse pagam os mareantes da Imdea que aquy nomearam suas quinteladas.

E iij^{c} Riiij quintais xix arateis meio que se recadam da metade dos partidos do meo que aquy vieram per liçença.

E xiij.ij.xiiij de vintena em que emtra a pimenta do Almirante.

E Liij.ij.biij arateis xj onzas de quarto.

E xxbij.o.xxbiij arateis iiij onzas do direito de b por çento de toda a pimenta de partes e quinteladas.

E bj.o.iij arateis xij onzas que sse recadam da compra das quinteladas dos mareantes da Indea.

[9] E ij quintais iij arrobas que aquy veem d'esmolla pera Nossa Senhora de Coullam que o thesouro teem recebido.

E iiij^{c} x.iij.xxj arateis que atee ora sam comprados a partes e de quinteladas.

E asy ficam aimda na cassa de partes ..... cb.j.xxb arateis meio

Que sam das pesoas abaixo stpritas

Item. Do Almiramte da Imdea ..... Rij quintais.o.xxxj arateis

Item. De Gonçalo da Silveira stprivam dos xxx cruzados da liçemça do meo ..... iiij.iij.xij meio

Item. De Lopo d'Abreu pera comprimento dos Riiij quintais xb arateis que se momtam nos iij^{c} cruzados que aquy nomeou dos bj^{c} de sua liçença do meo ..... xbj.iij.xbj meio

Item. De quinteladas de mareantes e marinheiros da Imdea que aimda ssam por comprar ..... xxx quintais

Item. Que fica na cassa pera resgardo da ssegumda quebra da pimenta que he comprada ..... xj quintais j.xxbij.

[10] JULIOA

Item. Trouve a Julyoa de pimemta fora de tara $\bar{j}$ ij^{c}iij quintais ij arrobas x 1/2.

saber, $\bar{j}$ LRbj.iij arobas, meio aratel a granell

E cbj.iij.x arateis na camara do capitam

De que sam del-Rey nosso sẽnor ..... $\bar{j}$ cLxj.j.xxbj arateis xj onzas

saber, bij ^{c}Rix.ij.xxiiij dos bij ^{c}Lij.j.xxj arateis que se montaram nos biijcRix iiij^{c} Lxxxb reis que aquy vieram da fazenda do dito senhor a rezam de $\bar{j}$ cxxix o quintal, por que per os ij quintais iij arrobas ssam pagos aos mareamtes da Indea que aquy nomearam suas quinteladas

E cbiij.iij.biij arateis ix onzas que se recada da metade dos que aquy foram ao partydo do meo

E xj.iij.biij arateis e x onzas de vintena

E Lbj quintais xix arateis bj onzas de quarto

E xiij.iij.xiij arateis meio de b por çento de toda a pimenta que aquy veo de partes

E j arroba xiiij meio que se recada da compra das quinteladas dos mareantes da Indea que aquy nomearam

E ij exx.iij .ij arateis que atee ora sam comprados

[11] E assy ficam ainda na cassa de partes ..... Rij quintais xb arateis x onzas

Que sam das pesoas abaixo stpritas

Item. D'Alvaro Lopez, feitor, por xxx cruzados de meo ..... iiij.iij.xxij. j onza

Item. De Gonçalo Gill que lhe Alvaro Lopez manda dar ..... xij.iij.xxx arateis

Item. Que aimda ssam por pagar das quinteladas dos mareantes da naao e da Indea ..... xx.j arroba

Item. Que fica pera ssegunda quebra da pimenta que he comprada ..... iij.iij.xxbij.

[12] A de Dom Nuno

Item. Trouve a dita naao de pimemta fora de tara ..... j̄ xiij.j.b arateis meio

Aquy nom trouve o capitam camara

De que sam del-Rey nosso senhor ..... ix^{c}Lx quintais j aroba ij arateis

saber, Lxbj.iij.xbj arateis que he a metade dos cxxxiij.iij arrobas que aquy renderam os Rbiij bares xix farazolas xij fees que se na Indea aquy carregaram da fazenda do dito senhor porque a outra metade levou D. Nuno per alvara

E ij^{c}xix quintais iij arobas xbij arateis do quarto dos bxij^{c}Lxxix.ij.b arateis que ficaram a Dom Nuno tirando os ditos cxxxiij.iij arobas da fazenda del-Rey nosso senhor

E xxxbj.iij.x. de çinquo por çento

E bjexxxbij quintais xxiij arateis comprada de Dom Nuno e partes

E asy ficam ainda na cassa de partes ..... Liij quintais iij arateis meio

D'Amtonio de Ssaldanha ..... Riiij.iij.xxiij.

De Martim Mendez, piloto ..... biij.o.xj ////////

[13] Item. Trouve a dita naao de cravo xxxiiij quintais em que avera de quebra iij quintais

Fficam xxxj quintais de que pagam de direitos x quintais

Item. De canella bij quintais na Imdea e tirada a quebra ficam bj.ij arrobas de que sse remdaram de direitos ..... ij quintais bj arateis

[14] A NAAO DE SETUVELL

Item. Trouve a dita naao de pimemta a granel e emfardelada fora de tara ..... $\overline{ij}$ iij^{c}xxxiiij quintais

De que sam del-Rey nosso senhor ..... $\bar{j}$ bij lxxb.xxiij.

saber, b^{c}Lxxxiij.ij arobas de quarto

E Lxxxbij.ij.iij arateis de b por çento

E ij.ij.xbj arateis que sse recadaram por $\overline{xxij}$ b^{c}Lxxj reis em que foram avaliadas as coussas do almazem que lhe deram na Indea

E $\bar{j}$ Lj quintais xbj arateis que ssam comprados dos armadores

E L.ij arobas xxj arateis que ssam comprados de qimteladas e partes

E asy ficam aimda na cassa de partes ..... b^{c}Lbiij.ij.biij arateis

Que sam das pesoas adiante stpritas

[15] Item. Dos herdeiros d'Amtonio de Ssaa ..... Lxxiij.iij.biij.

Item. De Ruy d'Araujo ..... Lxxxj quintais

Item. De Lopo Rrabello ..... xxbj.ij.x.iij.

Item. De Diogo Fernandes Correa, feitor ..... Lxb.ij.o.o.

Item. De Lourenço Moreno ..... xxix.ij.x.o.

Item. De partes de partydo que Lopo Ssoarez ffez pera ellas ..... Lxxxix.iij arobas

Item. Que os armadores leixaram pera a ssegunda quebra da que venderam ..... Lxxxb quintais xbiij arateis

Item. D'outras partes e de qimteladas que aimda ssam por comprar e pimenta que os armadores mais terem alleem da que lhe he comprada ..... cbij quintais xxiij arateis

Item. Trouve de canella ix quintais ij arrobas de que se remdam de direitos ..... iij quintais x arateis

[17] O REY PEQUENO

Item. Trouve o dito navyo de pimenta fora de tara ..... ix^{c}Lxj quintais iij arrobas

saber, biij^{c}Lxiij quintais biij arateis a granell
E LRbiij.ij.xxiiij arateis na camara
De que sam del-Rey nosso senhor ..... ix^{c}xxbiij.j.xbiij.
saber, bexxxbij.ij.xj meio que monta nos bjcxbj bij^{c}xxxiiij reis que aquy veem da fazenda do dito senhor.
E ix.iij.xxiij de vintena
E Rbij quintais xxb arateis de quarto
E cxij quintais xxx arateis que sse recada da metade dos que vieram ao meo,
E xij.ij.xxiij de b por çento de toda a pimenta de partes
E ij^{c}biij.ij. que ateeora he comprada a partes e quinteladas
E asy ficam aimda de partes na cassa ..... xxxiij ////////////////

[17] *Que sam das pesoas abaixo stpritas*

Item. De Felipe de Crasto, capitam ..... biij quintais
Item. De Duarte Teixeira, feitor por xxx cruzados do meo ..... iiij.iij.xiij.
Item. Do stprivam outros ..... iiij.iij.xiij.
Item. Que sam aimda por comprar de quinteladas dos mareantes ..... xij quintais o.o.
Item. Que fica pera a ssegunda quebra ..... iij.ij.xbiij.

[18] LEYTOA

Item. Trouve a naao Leitoa de pimenta fora de tara ..... ij biiij^{c}L quintais bij arateis

saber, ij bj^{c}iij.j.iiij arateis a granell
E ij^{c}Rbj.iij.iij arateis na camara do capitam
De que sam del-Rey nosso senhor ..... ij b^{c} quintais j aroba bj.

saber j bj^{c}Liiij.j.xj. dos j bij^{c}b.iij.xb. que se compraram por os j conto ix^{c}Lxxiiii reis que aquy veem

da fazenda do dito senhor porque per os Lj.iij.iiij arateis sse pagam os mareantes da Indea que aquy nomearam suas qinteladas

E ij^{c}xxxiiuj quintais j.xx arateis dos meos

E xxxbj.j.xij meio de vintena

E cLxxij.ij.xiij de quarto

E xxxbij.ij.b arateis de b por çento de toda a de partes

E x quintais x arateis que se rrecada da compra das quinteladas dos mareantes da Indea

E iiii^{c}Lb quintais que atee ora he comprada a partes e de qimteladas

[19] E asy ficam aimda na cassa de partes ..... iij^{c}Rix quintais
iij arrobas

Que sam

Item. De Tristam da Silva ..... cxbij quintais bj arateis

Item. De Manuel Telez por cL cruzados dos iij^{c} de sua liçença ..... xxiiij.o.xxbj.

Item. De Lourenço de Vargas, feitor, por c cruzados de meo ..... xbj.o.xbij meio

Item. Do stprivam por xxx cruzados ..... iiij.iij.xij meio

Item. De Dom Manuel Pereira por c cruzados em [18] ..... xij.o.xbij.

Item. De qimteladas d'ofiçiaes da Indea e jente [19] do castello de Cochy ..... cbiij.j.xxbiij.

Item. De qimteladas dos mareantes da Ymdea xxxbj.iii.x.

Item. De qimteladas dos mareantes da nao ..... xx.ij.bij.

Item. Pera a ssegunda quebra ..... ix.iii.iiii.

[20] As comtas das naaos adiante stpritas vãao ficaam per orçamento com quebra de doze por çento do pesso da Imdea ao pesso da cassa por atee ora nam serem pesadas.

18. *Rayé* : compr....

19. *Texte* : jenti.

A FRAMÇESSA

Item. A naao Françesa carregou na Imdea iiij^{c} Lxbij bares 1/4 e bij quintais ij arrobas de pimenta em que momta j̄ iiij^{c} Lxxxix quintais ij arrobas a rrezam de iij quintais xxij arateis o baar.

E abatemdo cLxxbiij quintais iij arrobas de quebra a rrezam de xij por çento ficam j̄ iij^{c}x quintais iij arobas e comtando aquy cx quintais ij arobas iiij arateis da camara do capitam ssam ao todo for a de tara ..... j̄ iiij^{c}xxj.j.bj arateis

De que ssam del-Rey nosso senhor ..... j̄ cxj.iij arrobas

saber, bij^{c}Lxxxj quintais xxbiij arateis dos bij^{c}Lxxxbij.j.xbj arateis que se montaram nos ix^{c}ccc de biij^{c}Rix reis que aquy vem da fazenda do dito senhor, porque os bj quintais xx arateis se deram aos mareantes da Indea de suas quinteladas que aquy nomearam

E cLxbiij.ij.xxiiij arateis que se recada da metade dos partidos do meo ///////

[21] E xiiij quintais j arroba de vintena

E Lxbij.ij.xij arateis de quarto

E xbj quintais xij arateis de b por çento de toda a pimenta que aquy vão de partes

E iij arrobas ij arateis que se recada da compra das quinteladas dos mareantes da Indea

E Lxiiij.j.xbiij que atee ora ssam comprados

E asy ficam ainda de partes na cassa ..... iij^{c}ix.ij. b arateis

Que sam das pesoas abaixo stpritas

Item. De Lopo Mendez de sua camara e dos bj^{c} cruzados do partydo do meo e de sua quintelada ..... cLxxx. quintais iij arateis

Item. De Lopo d'Abreu por iij^{c} cruzados dos bj^{c} da liçença ..... Rbij quintais xxx arateis

Item. Ao Baram [20] por cruzados dos iij^{c} de sua liçenca ..... xb quintais iij arateis

Item. Ao feitor da naao por xxx cruzados do meo ..... iiij.ij.xxbiij arateis

20. D. Diogo Lopes selon CA' MASSER (*Relazione*, p. 88). Il s'agit du célèbre baron de Alvito.

Item. Ao stprivam por outros xxx cruzados outros ..... iiij.ij.xxbiij

Item. A çertos marinheiros da Indea de suas quinteladas ..... xxix.j.xiiij.

Item. Que ainda ssam por comprar das quinteladas dos mareantes da naao e dos da Indea ..... xxiij.j arroba

Item. Que fica na cassa da ssegunda quebra da pimenta que he comprada ..... iij.iii.ii arateis

[22] SSAMTO AMTONIO

Item. O navyo Ssamto Amtonio carregou na Ymdea iij^{c}xxxbiij bares 1/4 e bij quintais meio de pimenta em que ha j̄ Lxxx quintais j.xbiij arateis e abatendo cxxxix.ij.xbiij arateis da quebra fficam ix^{c}L quintais iij arobas e comtando aquy LRiij quintais xb arateis da camara do capitam ssam ao todo fora de tara ..... j̄ Riij quintais iij. xb arateis

De que ssam del-Rey nosso senhor ..... biij^{c} .LRij.j.biij.

saber bj^{c}xx quintais j.xxx arateis dos bj^{c}xxbj.-ij.xbiij arateis que se montam nos bij^{c}xxxbj biij^{c}xxxbj reis que aquy veem da fazenda do dito senhor porque os bj quintais xx arateis sse deram aos mareantes da Indea que aquy nomearam suas quinteladas

E ciiij quintais ij arrobas da metade dos partidos do meo que aquy veem

E xij quintais xxj arateis de vintena

E L.ij.xxij arateis de quarto

E xij.iij.biij arateis do direito de b por çento de toda a pimemta que aquy veem de partes

E iij arrobas ij arateis que se recadam dos mareantes da Indea pola compra de suas quinteladas

E LR.[21] iij.xxj que ate ora ssam comprados

[23] Asy fica aimda na cassa de partes ..... cLj.[22] ij.bij.

21. *Suscrit* : LR. *Rayé* : Lxxxij.

22. *Souscrit* : cLj. *Rayé* : *illisible.*

Que sam das pesoas abaixo stpritas

Item. De Vasco de Carvalho de sua camara e dos b^{c} cruzados da liçença do meo e de sua quintelada a allem do que lhe ja hecomprado ..... LRbj.iij.x arateis

Item. Ao feitor da naao por xxx cruzados do meo ..... iiij.ij.xxbiij.

Item. Ao stprivam por outros xxx cruzados de meo ..... iiij.ij.xxbiij.

Item. A Pantliam Diaz por Lxx cruzados que aquy nomeados c cruzados de sua liçença ..... x.iij.xxx.

Item. Qua aimda he por comprar de qinteladas da naao e dos mareantes e marinheiros da Indea ..... xxbiij.ij arobas o.

Item. Que fica na cassa da ssegumda quebra da pimenta que he comprada ..... b.iij.bij arateis

O Fferros

[24] Item. O navyo Fferros carregou ij^{c}Lbj bares e meio e bij quintais ij arrobas de pimenta em Cochy e Lxiiij quintais iij arrobas em Cananor em que he ao todo biij^{c} Lxxxbj quintais e abatendo cbj quintais ij arrobas de quebra ficam bij^{c} Lxxix.ij arrobas e comtando cbij.j.xbij da camara do capitam ssam ao todo for a da tara ..... biij^{c}Lxxxbj.iij.xbij.

De que sam del-Rey nosso senhor ..... bj^{c}LRix quintais

saber, iiij^{c}Lxxxbij.iij.xxbij que se montam em b^{c}Lxxbj iiij^{c} reis que aquy veem da fazenda do dito senhor

E LRij.iij.xj arateis dos que vieram ao partydo do meo

E x.ij.xxbij de vintena

E L.iij.xxj de quarto

E xij.j.iij arateis ix onzas de b por çento de toda a pimenta de partes

E Riiij.j.bij que atee ora ssam comprados de quinteladas e partes

Asy ficam na cassa de partes ..... cLxxxb /////

[25] *Que sam das pesoas abaixo stpritas*

Item. De Vasco da Silveira da liçença de b^{c} cruzados e da quintelada e sua camara aaleem da que lhe ja he comprada ..... cLx quintais xxj arateis

Item. Do feitor por xxx cruzados do meo ..... iiij.ij.xxbiij.
Item. Do stprivam por outros xxx cruzados ... iiij.ij.xxbiij.
Item. Que ssam por comprar de quinteladas ... xiiij.iij.xbiij.
Item. Que fica pera a segumda quebra ..... iii.j.xbij.
Item. Trouve de gengivre que tomou em Cananor ..... ij^{c}Lxxix quintais

[26] TAFFOREA

Item. A Taforea carregou na Imdea iij^{c}LR bares e bij quintais ij arrobas de pimenta em que ha j̄ ij^{c}Riiij quintais ij arrobas iiij arateis e abatendo cRix.j.xij da quebra fficam j̄ LRb quintais xxiiij arateis e comtando aquy cxxxiij.ij.xxj das camaras do capitam e stprivam ssam ao todo sem tara ..... j̄ ij^{c}xxbiij.iij.xiij arateis
De que sam del-Rey nosso senhor ..... j̄ LRbiij quintais xj arateis

saber, ix ^{c}Rb quintais iij arrobas que se montam em j conto cx̄b iiij^{c}LRb reis que aquy veem empregados da fazenda do dito senhor
E xiiij quintais xxij arateis de vintena
E Lxb quintais xxbiij de quarto
E ix quintais iij arrobas x arateis do direito de b por çento de toda a pimenta de partes
E Lxiij quintais xb arateis comprada a partes e de qinteladas
E asy ficam ainda na casa de partes ..... cxxx.iii<j> //////////

Que sam das pesoas adiante stpritas

[27] Item. De Ruy Lourenço, capitam ..... Lxxiij quintais xxbiij arateis
Item. De Gomez Carrasco, stprlvam ..... xxxiij quintais
Item. Que sam aimda por comprar de quinteladas ..... xbj quintais j aroba
Item. Que sam ainda por comprar de marinheiros da Indea ..... bj quintais iij arateis
Item. Que fica pera a ssegunda quebra da pimenta comprada ..... ij.j.iij.

[28] A DE CATHARINA DIAZ

Item. Caregou a dita naao na Imdea b^{c} xxx bares em que ha j̄ bj^{c}Lxxxj quintais xij arateis e descontando ij ^{c}j quintais iij arobas de quebra a xij por çento ficam fora de tara ..... j iiijeLxxix quintais j aroba

De que sam del-Rey nosso senhor ..... bij^{c}xxxiiij.ij.xiiij arateis

saber, iij^{c}Lxix.iij.x arateis de quarto

E Lb.j.xxb de b por çento

E iij^{c}Riij.j.biij comprada a partes e de qimteladas em que entra a divida de j comto cxxbj reis que deve a Sua Alteza

E asy ficam aimda na cassa de partes ..... bij^{c}x.ij.xbiij.

De que ssam de quinteladas dos mareantes da naao ..... xb.ij.x [arateis]

E os bj^{c}LRb quintais biij arateis de Catharina Diaz e parçeiros ////

[29] Item. Trouve de canella L quintais deu de direitos ..... xbj quintais

Item. De canfora ix faraçolas deu de direitos .... j aroba xxbiij arateis

Item. De maçis iiij quintais x arateis deu de direitos ..... j quintal j aroba biij.

Item. De pimenta lomga b quintais j arroba de direitos ..... j quintal ij arobas xbiij.

Item. D'anyll bij.o.xij arateis de direitos ..... ij quintais xx arateis

[30] SOMA DE TODA A PIMENTA QUE VEO NA VIAJEM DE LOPO SSOAREZ

xx̄ biijeLRb quintais j aroba xbij arateis

saber, iij̄ Lxxxij.j.xxij. no Çirne

E ij̄ iij^{c}Lxiij.j.ix no Rrey Grande

E j̄ xxbj.iij.b. Batecabelo

E j̄ ij^{c}iij.ij.x 1/2. Julioa

E j̄ xiij.j.b 1/2. a de Dom Nuno

E ij̄ iij^{c}xxxiiij. a de Setuvel

E ix^{c}Lxj.iij. arobas o Rey Pequeno

E ij̄ biij^{c}L.o.bij. a Leitoa

E j̄ iiij^{c}xxj.j.bj. a Françessa

E j̄ Riij.iij.xb. Ssanto Amtonio

E biij^{c}Lxxxbj.iij.xbij.o Fferros

E j̄ ij^{c}xxbiij.iij.xiij. a Taforea

E j̄ iiijeLxxix.j aroba a de Catharina Diaz.

[31] De que sam del-Rey nosso senhor ..... x̄bij b^{c} Liiij.j.xxj.

ate ora xb de novembro, saber, b̄iij cxbj quintais x arateis por ix contos x̄biij cLxx reis que aquy veem empregados de sua fazenda

E īj Lxbij quintais xij arateis dos partidos do meo

E cLxxxij.uj.xij de vintenas

E īj xx.ij.xiiij de quartos

E iiijex.ij.xiij de b por çento

E xxbiij quintais biij arateis da compra das qimteladas dos mareantes da Imdea

E īiij bij^{c} xxix quintais xbj arateis que ate ora ssam comprados a partes e de qinteladas

E assy ficam ainda na cassa de partes ..... īij iij^{c}R.iij.xxbiij.

[32] Que sam de partes que foram ao partido do meo ..... j̄ ij^{c}j quintais iij. xxiiij.

De quinteladas da viajem que haymda ssam por comprar ..... ij^{c}xbj quintais xxx arateis

[23] De quinteladas dos mareantes da Yndea per orçamento porque vãao comtadas em cada naao atras stpritas com as quinteladas dos ofiçiaes da Imdea ..... Lxxxbj quintais

Das ordenadas dos ofiçiaaes e jemte[24] de Cochy e Coullam a alleem das quinteladas dos mareantes açima stpritas ..... bij^{c}Lxxxix quintais bj.

D'armadores, saber, Catharina Dias e parçeiros, os da naao de Setuvell e partes da de de Dom Nuno ..... biij^{c}Rix.j.xbj.

Do Almiramte da Indea ..... Rij quintais xxx.

Que fica pera a ssegunda quebra da pimenta que he comprada ..... cLbj quintais xxbiij

//////////

[33] Dos quaaes x̄x̄ biij^{c}LRbj quintais j.xbij. que asy vieram na dita armada ssam ataa ora fim de de-

23. *En marge :* dos x̄ cruzados que Vosa Alteza mandou dar pera estas duas adiçõoes sam ainda por despender j̄ biij^{c} cruzados que sam Lxxxiiij quintais de pimenta.

24. *Texte* : jemti.

zembro vendidos e despesos biij ixᶜLxxj.j.iij arateis comtando que levaram Alemais ij biije quintais em que emtram os bjᶜxiiij que sse deram a Lazaro em comprimento de seu trauto e bijᶜL quintais deste derradeiro trauto de Lucas e rendimento do trigo

E comtamdo os ij iiijᶜLiiij.ij.b arateis que se agora deram a Bertolameu de sseu contrauto

[25] E asy ficam aimda por vemder da pimenta da dita viajem ..... xj ixᶜxxiij.iij.xb.

Nos quaaes biij ixᶜLxxj.ij.iij arateis que asy atee ora ssam vendidos monta cLRbij iiijᶜLxxiij cruzados

De que Gonçalo Queymado reçebeo per venda do ij cLxxxj quintais xxbiij arateis que vendeo em sseu tenpo ..... Rbij ixᶜLxxxij cruzados

em que emtram as mercadorias que sse ouviram de Lazaro e outros que vãao na armada de Tristam da Cunha em pagamento d'alguns desembargos e pimenta que foy a Arzilla.

[34] E Francisquo Pestana reçebeo per vemda de bj bijeLR.j.bij que vendeo ate a fim de dezembro ..... cRix.iijᶜLRj cruzados

saber, iii iiijᶜLbiij cruzados per bjᶜLRj quintais iij.ix de cobre a ij c reis o qintall

E ij ijᶜxx cruzados per iijᶜxxbiij quintais de manilhas a preços

E ijᶜLij cruzados per xxij.ij arrobas de baçias de mijar a iiij iijᶜLxxb o quintall

E iiijᶜRiij cruzados per Riij.j.xx arateis de baçias de barbeiro a preços

E cRiiij cruzados per xx quintais bij arateis de paynas a ij biijexij o qimtall

E ij cruzados per cLxxiij.j.xj arateis d'azougue

E Lxxx cruzados per biij.ij.biij arateis d'estanho

E j iiijᶜ cruzados per bj cxxb bordos e por x milheiros de fornimento, bordos //////////////////

E iijᶜLiij cruzados per c moyos de [çevada] ///////

E Rb cruzados per as mercadorias e desenbar[gados] de Bertolameu ///

25. *En marge:* biij bᶜ Lxxxij quintais iij arrobas xix arateis del-Rey e os mais de partes.

[35] E xxiiij bᶜLxxb cruzados per iij b ᶜxij moyos de trigo a preços de sua grados

comtando o do contrauto derradeiro dos alemães e nam contando o do trauto de Bertolameu

E xxxbiij bijᶜ Lxxiij cruzados em direito contado

E xxx bjᶜLRiij cruzados a termos comtando xij que ainda Bertolameu teem por entregar dos xb de seu contrauto

Que se am d'arrecadar

[26] Em x de janeiro	ij bᶜbiij cruzados
Em xxbij de janeiro	j ijᶜ
Em fim de janeiro	iij biijᶜLRb
Em xj de feveiro	Lx cruzados
Em xx de feveiro	bijᶜ
Em bij de março	j cruzados
Em xij de março	ij ijᶜ
Em ij d'abrill	bᶜxxx
Em bj de mayo	j c
Em mayo dos alemãais	b bᶜ cruzados
Bertolameu	xij cruzados

[36] Soma de toda a canella que veeo na dita viajem pera el-Rey nosso senñor ..... cL xxj quintais xbij arateis

[27] saber, cL de sua fazenda e xxj.xbij arateis de direitos.

Soma do cravo	cxxxix.iii.xxx.

[28] saber, cxxx.iij.xx. de sua fazenda e ix quintais de direitos.

Soma do jenjivre	bᶜLiiij quintais
E d'anyll	xxbj.iuj.xiij.
E de lacar	biij quintais
E d'erva lombrigueira	ij.ij arrobas
E d'alloes çocotry	ij.j arroba
E de galbano	iiij.j.iiij.

26. *En marge* : estes ha de dar a çidade.

27. *En marge* : nam he vendida nenhũa por aver na casa ainda da viagem d'Afonso d'Alboquerque.

28. *En marge* : sam vendidos LRj quintais.

	E de camfora	iij.j.x ///////////
	E de tamaryndos	bj //////////////
	E de mirra	//////////////////
[37]	E de cardamomo	iiij.o.xiiij arateis
	E de maças	j.j.biij arateis
	E de pimenta lomga	i.ii.xbiii arateis

Original.
AN/TT, CM 3/337 et 367.

2

D. MANUEL AU ROI DE COCHIN
s.l.n.d. [1504]

D. Manuel accuse réception au roi de Cochin de la lettre que lui a remise Vasco da Gama. Il lui exprime sa satisfaction pour son attitude loyale et lui donne en retour l'assurance de son amitié. Il annonce l'arrivée prochaine d'une flotte importante, et fait part au roi de Cochin de la mort des otages et des émissaires de son royaume, que Vasco da Gama avait emmenés au Portugal. Il lui recommande Lopo Soares, porteur de la présente lettre et lui demande d'accueillir avec bienveillance toutes ses requêtes.

Pera el-Rey de Cochy

Muito nobre e honrrado Rey de Cochy, nos, Dom Manuell etc. vos fazemos saber que vymos vosa carta que nos escrevestes per Dom Vasquo da Gama, noso almiramte e do noso comselho, e por ela e por todo o que ho dito almyrante nos disse do que achara em vos e vosa boa vomtade pera todas nosas cousas, soubemos como estaes çerto pera tudo fazerdes como rrey verdadeiro e noso amiguo com ho que temos rreçebido e cada vez mais reçebemos muito prazer e comtemtamemto e por yso nosa boa vomtade pera vos e todas vosas cousas cada vez mais se nos acreçemta e çerto que senpre em nos achares aquela prestamça e amizidade que os taes como vos mereçem, e todas vosas cousas seram asy como propias nosas e como taees mandamos a todos nosos capitães que as ajam, favoreçam e trautem, e porque apos esta nosa armada mandamos loguo despachar outro noso capitam com mais grosa armada. Ouvemos por escusado agorra mais largamemte vos esprever porque emtam ho faremos mais compridamemte em todas as cousas, e prazera a Noso Senor Deus que se acreçemtaram de bem em <mylhor> pera d'iso se vos segir tamta honra, proveito e descamso e asy a todos os vossos e a toda vosa tera como desejamos pela booa vomtade que por vossos mereçimemtos vos temos e somente aguora vos rogamos muito que o bem que hatee quy esta feito por vos e em voso porto ho queiraes conservar e acreçemtar de bem em mylhorz porque asy o deve fazer quem tanbem ho começou e atee quy ho fez, e vos deves teer esperamça em Deus que se vos syguira d'iso muito bem e dar-lhe muitos

louvores porque aquelo que de tamtos annos e tempos teve escondido o guardou e descobrio em vosos tenpos, e aguora abaste que nosa booa vomtade e amyzidade estaa pera vos e todas vosas cousas muy çerta e segura e que no comto dos nosos amiguos vos avemos por muito prinçipal, do que vos roguamos que sejais sempre muito lenbrado pera o comservardes asy como de vos ho esperamos e vos ho deves a vos mesmo pola obriguaçam que tendes a vosa terra e aos vosos. As arrefeens e pesoas vosas que com o almyrante emviastes, çhegaram a nos e foram de nos rreçebidos, favoreçidos e trautados como pesoas de rey tamto noso amiguo como vos soes e a que temos tamta booa vomtade e depois de pasados muytos hos prouve a Noso Senñor deles despoher e acabaram seus dias, e que sejam estas as coussas que neste mundo mais çertas todos os homẽs tem e com que a Noso Senñor Deus senpre se deve fazer louvores em qualquer maneira e modo em que de todos desponha, çerto que a nos Deus prouve d'iso muito porque muito nos prouvera, que por eles fores çerte<fica>do de nosa boa vontade que pera vos e todas vosas cousas temos... prazemdo a Deus o que por eles se nam fez se fara per outros e per nosas boas obras que esperamos que senpre mereçaes, e este seu que aguora vay vos dara comta imteira de como faleçeram e o modo de que se comprio todo o que leixaram mandado. E açerqua d'isto e de todas outras cousas, Lopo Soarez, fidalguo de nosa casa e noso capitam moor desta armada, que he pessoa de que muito comfiamos e a nos muito çheguado, vos falara de nosa parte. Rogamos vos muito que ho creaes e lhe dees emteira fee e cremça e asy na caregua das naaos como em toda outra cousa que de nosa parte vos requerer, açhe em vos toda ajuda e boom aviamemto asy bem como de vos ho esperamos por que cada dia seja em nos mais acreçemtada pera vos e vosas cousas nosa boa vomtade e amizidade. Escripta.

Adresse: Pera el-Rey de Cochy.
Minute.
CRV 59

3

MANDADO

Cananor, 5 septembre 1504

Lopo Soarez, capitam moor etc. mamdo a vos Gonçalo Gill Barbossa, feytor del-Rey nosso senhor em Cananor que des e emtregues a Gonçalo de Matos, despemsseyro da naao *Çirne* capitoa seys moras d'arroz e çem pexes pera mantimento da dita naao e per este com conheçimento, feito pello estprivam da dita naao e assemto de vossos estprivãees vos sera levado em despessa. Feito em Cananor, a b dias de setembro de myll b^{c} iiij.

Signé: Lopo Soarez

Reçebeo Gonçalo de Matos, despenseiro da dita nao do dito Gonçalo Gyl to [*sic*] este mantimento conteudo neste dito mandado. E porque e verdade que o reçebeo e

fyea quarregado em reçeita sobre ele lhe deu este /// feito por mim Joam [E]stam estprivam da dita nao e asynado por ambos. Feito no dito dia e era.

Signé : Joam Estam Gonçalo de Matos

Apostille : Conheçimento de seys muras d'arroz e çem pexes que dey pera a naao *Çirne*

Original.
CC II-9-1

4

CONHEÇIMENTO

Cananor, 5 septembre 1504

Conheçimento dos çimquoenta cruzados que deu Lopo Soarez a el-Rey de Cananor.

Lopo Soarez, capitam moor etc. mando a vos Gonçalo Gill Barbossa feytor del-Rey nosso senhor em Cananor que me des e pagues çimquoenta cruzados d'ouro que pessaram as duas manylhas d'ouro que vistes que dey a el-Rey de Cananor. E per este conheçeo e comfesso reçeber de vos ditos çimquoenta cruzados e com este com ho asemto de vossos esprivães vos sera levado em despessa. Feito davante Cananor na naao *Çirne* capitayna a b dias de setembro Bastiam Alvarez o fez de myll b^{c} iiij.

Signé : Lopo Soarez

Original.
CC II-9-2

5

MANDADO

Cananor, 7 septembre 1504

Lopo Soarez, capitam moor etc. mando a vos Gomçallo Gill, feytor em Cananor, que emtregues a Luys Afomso, mestre da naao *Çirne* capitayna hum cabre de fyo da tera dos que temdes feitos pera a dita naao ; e pera este com seu conheçimento e asemto dos estprivães de vosso carrego vos sera levado em despessa. Feito em Cananor a bij dias de setembro de myll b^{c} iiii.

Signé : Lopo Soarez

Reçebeo Luys Afomso, mestre da naao *Çirne* capitayna de Gonçalo Gill feytor ho cabre conteudo no conheçimento de çima. Feito em Cananor, a bij dias de setembro de myll b^{c} iiij.

Signé : Luys Affonso

Original.
CC II-9-3

6

MANDADO

Cananor, 7 septembre 1504

Lopo Soarez, capitam moor, etc, mamdo a vos Gonçallo Gill, feytor em Cananor, que des e emtregues a Luys Afomsso mestre da nao *Çirne* capitayna quimze tavoas, saber treze pequenas e duas gramdes que lhe mamdo dar pera[29] corregimento das guarytas da dita naao e assy quorenta canas grandes que tambem ssam neçessaryas pera a dita naao e per este com seu conheçimento e asento dos estprivães de vosso carrego vos sera levado em despessa. Feito davante Cananor na dita naao a bij dias de setembro de myll b^{c} iiij.

Signé : Lopo Soarez

Reçebeo Luis Afomso mestre da dita nao do dito feitor quinze tavoas saber treze pequenas e duas grandes e corenta canas gramdes pera corygymento da dita nao e porque e verdade que as rreçebeo e fycam caregadas em reçeyta sobre ele lhe deu este feito por mim Joam Estam estprivam da dita nao e asynado por ambos. Feito no dito dya e era.

Signé : Joam Estam
Luis Afomso

Custaram estas canas e tavoas[30] L fanões bj tangas com b fanões do masto pera aljobatel que reçebeo Afonso Lopez piloto.

Apostille : Conheçimento de tavoas e canas
Original.
CC II-9-4

29. *Rayé* : despesa e
30. *Rayé* : Rbj fanões

7

MANDADO

Cananor, 13 octobre 1504

Mandado e conheçimento de Pero de Mendoça de iiij moras e mil pexes

Pero de Mendoça, fidalguo da cassa del-Rey nosso senhor e capitam

Pero de Mendoça, fidalguo da cassa del-Rey nosso senhor que ora venho por capitam moor etc. mamdo a vos Goncalo Gill, feytor em Cananor, da parte do dito senhor que des e emtregues a Pero Gonçallez despemsseyro da naao *Leytoa Nora* em que eu venho quatro moras d'arroz e myll pexes pera despessa desta armada e cobray este com o conheçimento do dito despensseyro e per este com seu conheçimento vos sera levado. Feito em Cananor a xiij dias d'outubro de b^{c}iiij.

Signé : Pero de Mendoça

Dyguo eu Pero Gonçallez despençeyro desta nao *Leytoa Nova* que he verdade que rreçeby de Gonçalo Gyll ffeytor de Quananor ho conteudo neste conheçymento, saber d'arroz quatro ffardos e de pexes mill e esto per mandado do senñor Pero de Mendomça quapytam mor porque he verdade lhe dey este conheçymento. Ffeito per mim Ffrrançisco Correa escrryvão da dita nao, feito xbij dias d'outubro de be iiij anos.

Signé : Ffrrançisco Correa
Pero Gonçallez

Apostille : Conheçyme[nto]//////
Original.
CC II-9-11

8

CONHEÇIMENTO

Cananor, 4 janvier 1505

Sejam çertos os que este conheçimento virem como he verdade que Pero Afonso da Guiar, fidalguo da cassa del-Rey nosso senhor e capitão de *Batecabello* reçebeo de Gonçallo Gill Barbossa feitor do dito senhor em Cananor çento e oyto quintaes de gengyvre fora da tara e quoatro quintaes e treze arates e çinquo onças de cardamomo fora da tara emfardelado em çinquo fardos e por verdade lhe deu este conheçimento. Feito per mim Gonçalo da Sylveira, esprivão da dita nao que tendo ssobre elle earegey em reçeita. Feito a quoatro dias de janeiro de mill e quinhentos e çimquo anos.

Signé : Pedr'Affonsso
Gonçalo da Sylveira

Original.
CC II-9-32

9

CONHEÇIMENTO
Cananor, 4 janvier 1505

Sejam çertos hos que este conhyçimento vyrem como Álvaro Lopez, cavaleyro da cassa del-Rey nosso senhor he feytor da nao *Santo Espritos* que sse chama ha *Jelioa* de que he capitam Afonso Lopez da Costa, rreçebeo de Gonçalo Gill, feytor de Cananor, presente mim Artur de Lemos esprivam çento he onçe quyntaes he duas arrobas he meia de cravo de bastam, he de cravo linpo tres quintaes he duas arrobas he xij arates, he de erva lonbirogueyra dous quintaes he hũa arroba he xxxix arateis he duas onças, he de loos çitocory dous quintaes he hua aroba he de galvano de goma serapino quatro quintais he hũa aroba he quatro arateis he biij onças, he de canfora tres quintaes he xij arates he quatro onças, e de tamarindos seis quintaes, he de mira x quyntaes he xix arates he quarto onças, e de gingivre çento e sesenta he sete quintaes, a quall mercadaria vay em rreçeyta sobre elle feytor he porque he verdade lhe dey este[31], feyto por mim esprivam he assynado por nos anbos em Cananor, nas casas da feytoria, ha iiij dias do mes de janeyro de 1505.

Signé : Artur de Lemos
Alvaro Lopez

Original.
CC 11-9-33

10

MANDADO
Cananor, 5 janvier 1505

Lopo Soarez, fidalguo da cassa del-Rey nosso senhor e do seu comsselho e capitam moor desta ssua frota, vos mando que des a Pero de Memdoça, outro ssy fidalgo da cassa do dito senhor e capitam da naao *Leytoa Nova*, paaos pera hũas somes e hum paao pera hum penam de huma verga pera a dita naao e per este com ho assento de vossos estprivães vos sera levado em comta. Feito em Cananor a b dias de janeiro Bastiam Alvarez o fez de myll bcb.

Signé : Lopo Soarez

Apostille : Mandado de penam e sumeis
Original.
CC 11-9-35

31. *Suit rayé* : por mim

11

CONHEÇIMENTO

Cananor, 5 janvier 1505

Sejam çertos os que este conheçimento virem e como e verdade que Lopo da Fonçequa, cavaleyro da casa del-Rey noso senhor e feitor da sua nao *Çyrne* de que e capitam mor Lopo Soarez, conheçeo e confesou per verdade reçeber de Gonçalo Gyl feitor em Cananor trinta e oito pesas de panos pagãees de quatro panos cada pesa e porque e verdade que as rreçebeo e fycão caregadas em reçeita sobre o dito Lopo da Fonsequa lhe deu este conheçimento, feito por mim Jam Estam est[pr]ivam da dita nao e asynado por ambos. Feito em Cananor aos b de janeiro de mil b^{c} çymquo anos, e sam trinta e oito pesas nam seja devida em syma nam estarem bem asentados. Trinta e oito.

Signé: Jam Estam
Lopo da Fonsequa

Original.
CC II-9-34

12

MANDADO

Cananor, 5 janvier 1505

Lopo Soarez, fidalguo da cassa del-Rey nosso senhor do seu comsselho e capitam moor desta frota, vos mando que emtregues a Afomso Lopez pilloto desta nao *Çirne* seys myll e quynhentos e çinquoenta caçoes e dezoyto myll cavallynhas que ssam neçessaryas pera mantimento desta armada e per este com seu conheçimento e assemto dos estprivães de vosso cargo vos seram levados em despessa. Feito em Cananor a b dias de janeiro de myll b^{c}b.

Signé: Lopo Soarez

Eu Afonso Lopez pilloto, digo que he verdadeiro que reçeby de Gonçalo Gill Barbossa feytor em Cananor os seys myll quinhentos e çinquoenta caçoes e dezoyto myll cavalynhas comteudos no mandado desta outra parte estprito, o qual pescado logo reparty pellas naaos segundo cada hũa o mereçia e gente que levava. Feito em Cananor a b dias de janeiro de myll b^{c}b.

Signé: Afomso Lopez
Original.
CC II-9-36

13

CONHEÇIMENTO

Cananor, 5 janvier 1505

Conheçeo e confesou Joam Fernandes, feytor da nao *Ferros* que reçebeo de Gonçalo Gill Barbosa, feytor de Cananor, sesenta e quatro quintays e tres arrobas e meia de pimenta fora da tara e trezemtos e dezaseys quintaes de jemgybre tyrados da tara e por que todo asy he verdade lhe mandou ser feito este conheçimento per mym Chrisptovam de Sande, esprivam da dita nao por el-Rey noso senhor que esto lhe reçeby. Fyca carregado em reçepta e asynado per a[m]bos feitores aos çinquo dias de janeiro da era de b^{c}çynquo anos.

Signé : João Fernandez
Chrisptovam de Sande

Original.
CC II-9-37

14

MANDADO

Cananor, 5 janvier 1505

Mandado pera a cura dos doentes.

Lopo Soarez, fidalgo da cassa del-Rey nosso senhor do seu comsselho e sseu capitam moor desta frota etc. mando a vos Gonçalo Gill Barbossa, feytor em Cananor, que aos ferydos que vos aquy deixar que me ora feryram na pelleja que ouve em Capocate jumto de Callecut em que queymey as naaos, mandes muy bem curar e pera ssua ssaude se gaste largamente todo o que for neçessaryo e per este com o assento de vossos estprivães vos sera levado em despessa. Feito em Cananor a çinquo dias de janeiro Bastiam Alvarez o fez de myll b^{c}b.

Signé : Lopo Soarez

Original.
CC II-9-38

15

CONHEÇIMENTO
Cananor, 5 janvier 1505

Sejam çertos hos que este conheçimento virrem como he verdade que eu Ffrrançisco Correa, ffeitor escrivam da *Lleitoa Nova* rreçebi de Gonçalo Gyll, ffeitor em Cananor, iij semto e sesemta quimtaes de gemgivrre hos quaes etrreguarrem ao ffeitor da casa da Mina e trratos de Giné e Hyndyas. Ffeyto per mim dito Fffrançisco Correa oje b dias de janeyro de mill e quinhentos e symquo anos.

Original. *Signé*: Ffrrançisco Correa
CC II-9-40

16

D. MANUEL AU VICAIRE PROVINCIAL DE L'ORDRE DE SAINT DOMINIQUE
Lisbonne, 10 juillet 1505

D. Manuel annonce le retour du premier navire de l'expédition de Lopo Soares, et la nouvelle de la victoire navale remportée sur la flotte de Calicut. Il demande la célébration d'offices d'actions de grâces.

Vigairo provençiall da ordem de Sam Domingos d'auservamçia nos el-Rey vos emviamos muyto saudar pollas booas novas que ora ouvemos por esta naao que veyo da Imdia da companhaa da armada de Lopo Soarez dos gramdes vemçimentos e destroços que nossos capitaees fizeram em El-Rey de Calecut e os mouros que em sua çidade e terra estam depois da partida d'Afonso d'Alboquerque e Françisco d'Alboquerque nossos capitaees e pello que tanbem depois lhe fez o dito Lopo SSoarez que lhe queymou treze naaos grossas e allgũas dellas carregadas de espeçearyas em que tanbem moreram muytos mouros. Nos pareçeo cousa muyto devida darmos graças e llouvores a Noso Señnor asy como por todas suas obras lho devemos e mais nestas coussas em que tamta merçe delle rreçebemos e de que com sua ajuda esperamos que tamto bem e honrra se syga a estes nosos regnos com muy mayor acreçemtamento de sua samta ffee catholica pello quall muyto vos encomemdamos que em todas as cassas de vossa ordem façaees fazer graças e louvores a Nosso Senhor por estas merçes e beens que nos ffaz o que vos encomemdamos que se faça o mais devotamente que ser possa e com muyto prazer o reçeberemos. Scprita em Lixboa a 10 dias de Julho de 1505.

Rey

Adresse: Pera o vigario provymçiall de Sam Domingos
Pera el-Rey
Ao vigario provemçiall da ordem de Sam Domingos.

Original?
CC I-5-31

GLIMPSES OF THE BEGINNINGS OF THE "CARREIRA DA ÍNDIA" (1500-1518) *

Thanks to the sea route opened by the Portuguese sailors, direct and regular economic relations were established for the first time between Europe and South Asia. The *Carreira da Índia* was born at the time when the first exploration voyages to the Indian Ocean were organized. At once it established a link between India and Portugal. It enhances the steadfastness of the Portuguese fleets which never drew back from the dangers of the transoceanic voyages in order to purchase spices in the Malabar ports every year.

In spite of their importance for the history of the modern types, the origins of the *Carreira da Índia* are still in the dark. Nevertheless, they gradually come to light and enable to catch some glimpses of concrete facts. Everyone bears in mind the outstanding syntheses Drs. Nunes Dias and Magalhães Godinho [1] elaborated from the data available to them more than ten years ago. Since then, more research has been done and published. This throws light on this still unknown period and gives some clues for further research.

No doubt we shall have first to become aware of the reasons why these notions remained in the dark. The major cause is the scarcity of the original documents which, for the most part, must have been destroyed by the earthquake which swallowed up Lisbon in 1755. They may have disappeared before, because of the discretion generally prevailing on great enterprises that

---

* First published by Teotónio R. de SOUSA, in *Indo-Portuguese History: Old Issues, New Questions*, through New Delhi: Concept Publishing Co., 1984.

1. Nunes DIAS, *O capitalismo monárquico português*, Coimbra, 1964, 2 vol.; V. Magalhães GODINHO, *L'Économie de l'Empire portugais aux XV^e et XVI^e siècles*, Paris, 1969; *Os Descobrimentos e a economia mundial*, Lisbon, 1963, 2 vol.

were still in the bud. We will not enter into the argument which formerly brought together the Portuguese historians and opposed the ones who were advocating "the policy of secrecy" — which would have been meant to keep the exploration of the Cape Route for the Portuguese — against those who were denying it.[2] We cannot assert that a State secret was systematically imposed on the pioneers of the Portuguese expansion but we may guess that some pieces of information were not revealed, thanks to the seamen's and businessmen's well-known discretion. It is a fact that some of the letters written about those first voyages contain lots of sibylline allusions and that some few maps show deliberate inaccuracies.[3] It is also a fact that, except for a few official letters from King D. Manuel, no important text dealing with the activity of the Portuguese in India had been printed in Portugal before the second half of the sixteenth century. Nevertheless, in Flanders and more especially in Italy, much was written about those newly found lands — *Paesi nuovamente ritrovati*. A few Portuguese reports came out under this title in Vicenza (1507),[4] and some more accounts were published by G. B. Ramusio in Venice (1550).[5] It is only after this date that the famous Portuguese chronicles, on which most of the works dealing with the first *Carreiras da Índia* were based, began to be published in Portugal, that is to say, about half a century after they took place.

The concern for researching and publishing manuscripts has only expressed itself during the last hundred and fifty years. Hence some original accounts of the expeditions of 1498, 1500 and of the following years were published, as well as a part of the correspondence sent from India by the Viceroys and Governors. At the same time were published collections of letters dating back to the early sixteenth century which had been gathered in Venice by Girolamo Priuli and Marino Sanuto.[6] Their Italian correspondents settled in Lisbon used to report the navigators' talks and to assess the cargoes they had brought back. However, their figures which have enabled to draw up several statistics and charts, particularly by Nunes Dias and Magalhães Godinho, take only the spices which arrived in Lisbon into account. One cannot reckon the ones which were actually loaded in the Indian ports.

2. A. CORTESÃO, sums up the matter in *The Mystery of Vasco da Gama*, Centro de Estudos de Cartografia Antiga, 12, Coimbra, 1973.

3. A. Teixeira da MOTA, *Reflexos do tratado de Tordesilhas na cartografia náutica do século XVI*, Centro de Estudos de Cartografia Antiga, 80, Coimbra, 1973.

4. F. da MONTALBODDO, *Paesi nuovamente ritrovati et novo mondo da Alberico Vespucci intitulato*, Vicenza, 1507.

5. Gianbattista RAMUSIO, *Delle Navigatione e Viaggi*, Venice, 1550, vol. I.

6. Girolamo PRIULI, *Diarii (1494-1512)*, dans MURATORI, *Raccolta degli storici italiani*, Bologna, 1937, vol. 24/3 (1); M. SANUTO, *I Diarii di Marino Sanuto*, Venice, 1879-1903, 58 vol.

I should add that these figures do not take into account the different systems of weights which were in use at the time: the *peso velho* and the *peso novo*, for instance.[7]

The publication of those documents has provided us with a considerable amount of information about the naval, military and diplomatic operations, as well as the social and political context in the regions affected by the Portuguese expansion. But it only allows a fragmentary grasp of the first activities of the *Carreira da Índia*. Since the various data were very much scattered, no complete cargo could be built up again. One had to resort to apocryphal and erroneous *Livros das armadas* [8] so as to find out the fleets as well as the captains. The scarcity of the *regimentos* left the actual mission of the first *capitães mores* in the dark. Even if some noblemen and businessmen appeared in King D. Manuel's entourage, it was none too easy to guess their role and to determine what part they had actually played in the spice trade.

A new approach to the study of Portuguese expansion has extended the scope of the research area to the European basic archives and given greater importance to the economic documents scattered in some Portuguese collections. I would like to pay tribute to those who have left too early, having opened the way to such stimulating prospects, particularly Admiral Teixeira da Mota, who edited the sources published in the collections of the "Centro de Estudos de Cartografia Antiga" and whose colleague, Dr. Luís de Albuquerque, fortunately carries on the brilliant work. I would also like to honour the memory of Dr. António Banha de Andrade whose *Mundos novos do Mundo* [9] has become the guide of those who follow in the wake of the first Portuguese ships.

One cannot forget the late Virgínia Rau [10] and Federigo Melis [11] whose investigations through the Italian archives reawakened the cosmopolitan

---

7. 1 *quintal* (*peso velho*) = 51,405 kg.
1 *quintal* (*peso novo*) = 58,752 kg. Cf. G. BOUCHON, *Navires et cargaisons retour de l'Inde en 1518*, Paris, 1977, pp. IX-X.

8. Quirino da FONSECA, *Os Portugueses no Mar, Memórias históricas e arqueológicas das naus de Portugal*, Lisbon, 1926.

9. A. Banha de ANDRADE, *Mundos novos do mundo*, Lisbon, 1972, 2 vols.

10. Virgínia RAU, "Affari e mercanti in Portogallo dal XIV al XVI secolo," in *Rivista italiana di storia economica e sociale*, vol. 14, 1967; "Francisco Corbinelli feitor de Goa," in *Memórias do Centro de Estudos de Marinha*, vol. 4, 1974, pp. 107-141; "Um grande mercador banqueiro italiano em Portugal: Lucas Giraldi," in *Estudos italianos em Portugal*, no. 24, 1956, pp. 3-35; "Uma família de mercadores em Portugal no século XV: os Lomellini," in *Revista da Faculdade de Letras*, Lisbon, vol. 22, 2nd series, no. 2, 1956, pp. 56-83.

11. Federigo MELIS, "Di alcune figure di operatori economici fiorentini; attivi nel Portogallo nel XV secolo," in Hermann KELLENBENZ, *Fremde Kaufleute auf der iberischen Halbinsel*, Koln-Wien, 1970, pp. 56-73: *Documenti per la storia economica dei secoli XIII-XVI*, Florence, 1972. Later published, see S. SUBRAHMANYAM, "Piero Strozzi, a Florentine in Portuguese Asia, 1510-1522," in *Improvising Empire*, Delhi, 1990, pp. 1-15; M. SPALLANZANI, *Mercanti fiorentini nell'Asia Portoghese*, Florence, 1997.

society of the merchants of Lisbon and revealed the scope of the part they played in the armaments of ships and the exploitation of the Indian markets. Hence these scholars were able to be more accurate about the origins and parts played by the Italian businessmen settled in Portugal who had joined the great undertaking for the discovery of the Cape Route since the middle of the fifteenth century: the Palastrellis from Piacenza, the Passagnas from Genoa and the powerful Florentine group including the Marchionnis, the Sernigis, the Nardis and the Corbinellis. Those Italian people brought the Portuguese Crown not only a considerable financial help but also the experience of the Oriental markets they had reached since the fourteenth century after going through the Black Sea, Central Asia and the Persian Gulf.[12]

More research has been made in Europe on the organization of the early Indo-Portuguese trade, notably by J. Kieniewicz (Poland) [13] and H. Kellenbenz (Germany).[14] All those scholars and those who are carrying on their work enable us to cast a new look at the first years of the *Carreira da Índia*. I should add that accurate countable data have become available, thanks to the study of the economic documents, so far neglected, of the Torre do Tombo in Lisbon: orders and receipts of the ship captains and factors as well as notes scattered in the second part of the *"Corpo Cronológico"* and in the *"Fragmentos"*. And mostly thanks to the patient restoration carried out by Dr. José Pereira da Costa who enabled the researchers to have access to the precious collection of the *"Núcleo Antigo"*.

For a long time, the History of the Great Discoveries has been confined to specific geographical and cultural areas. The study of the Portuguese and Spanish expansion was carried on according to distinct fields of research. Therefore, the history of the discovery of America has been dissociated from that of the sea-route to Asia.

Such a conception of history is not in keeping with the ideas of the fifteenth and sixteenth centuries. It is true that at the time of the Treaty of Tordesillas, the Portuguese and the Castilian had come to an agreement and had potentially divided the world from the Atlantic meridian but they had

12. M. BALLARD, "Precursori di Cristoforo Colombo. I Genovesi in Estremo Oriente," in *XIV secolo, Atti del Convegno internazionale di studi colombani* (13-14 Ottobre 1973), Genova, 1974.

13. Jan KIENIEWICZ, *Factoria e farteca (Handel pilprzemma oceanic Indyjk im i ekspansja portugalska w XVI wicku)*, Warszawa, 1970; "The Portuguese factory and trade in pepper in Malabar during the 16th century," in *The Indian Economic and Social History Review*, vol. 6, 1969, pp. 61-84.

14. Hermann KELLENBENZ, "La participation des capitaux de l'Allemagne méridionale aux entreprises portugaises d'outre-mer au tournant du XV^e siècle," in *Les Aspects internationaux de la découverte océanique aux XV^e et XVI^e siècles, 7^e Colloque international d'Histoire maritime*, ed. M. Mollat DU JOURDIN, Paris, 1966; *Fremde Kaufleute auf der iberischen Halbinsel*, Koln-Wien, 1970.

warily kept silent about the Asian one. Such silence does not allow us to define the real geographic knowledge of the pilots since there was no account left. Nevertheless the documentation of the time shows that any layman or businessman, far from realizing the vastness of the Pacific Ocean, believed that America and Asia were close together. Indeed both continents are very close on the sketch maps drawn by the learned Venetian Alessandro Zorzi,[15] and in 1500, Girolamo Sernigi kept on mistaking the Maldive islands for the West Indies.[16]

As the proceedings of the "Coloquios Luso-españoles de Historia Ultramarina" (Valladolid 1973/Lisbon 1974) [17] have confirmed, the discovery of America and of Asia was the outcome of the same enterprise. The fruitful meeting between the Spanish and the Portuguese historians leads us to regard the division of Tordesillas as irrelevant to the historical research. It is advisable to consider again the Iberian documentation as a whole. It shows, for instance, that the competition for the conquest of Malacca, Sumatra and Ceylon existed well before the one for the Moluccas.[18] In 1506, in order to get ahead of a Castilian fleet bound for Malacca, D. Manuel of Portugal ordered to explore the roundabouts in order to make sure the town was 'within our limits'.[19] It was to avoid to present themselves with a *fait accompli* that the Portuguese *armadas* had to outstrip the Castilian fleets, to find new markets and to go farther towards the East beyond the lands that had already been explored. Therefore, the first spice quests were showing some sort of empiricism. The fragments that have been found out from the *regimentos* of Pedro Álvares Cabral (1500) and Lopo Soares (1504) testify that nearly all initiative was left to the *capitães mores*. During those years of intense prospecting, the early *Carreiras da Índia* were fitted out to achieve much more than just a

15. S. CRINÒ, *Schizzi cartografici inediti dei primi anni della scoperta dell'America*, in *Rivista marittima*, nov. 1930, supplemento.

16. G. Sernigi, de Lisboa, 10.VII.1499, trad. in RAVENSTEIN, *A Journal of the First Voyage of Vasco da Gama, 1497-1499*, London, 1898.

17. *El Tratado de Tordesillas y su proyección* (Segundas jornadas americanistas de la Universidad de Valladolid, Primer Coloquio Luso-español de Historia de Ultramar), Seminario de Historia de America, Universidad de Valladolid, t. I, 1973; t. II, 1974; *A viagem de Fernão de Magalhães e a questão das Molucas*, Actas do II Colóquio luso-espanhol de História ultramarina, ed. A. Teixeira da MOTA, Lisbon, Centro de Estudos de Cartografia Antiga, 16, 1975. Cf. also M. MAHN-LOT, *Conceptions géographiques et découverte: la question des Moluques jusqu'en 1521*, in *Archipel*, vol. 22, 1981, pp. 75-86.

18. G. BOUCHON, "À propos de l'inscription de Colombo (1501). Quelques observations sur le premier voyage de João da Nova dans l'Océan Indien," *in Revista da Universidade de Coimbra, 28*, Coimbra, 1980, pp. 233-270, and *supra*, pp. 95-132.

19. A. de ALBUQUERQUE, *Cartas*, ed. Bulhão PATO, vol. 3, p. 270.

mercantile purpose; they had to convey the spices from Malabar and explore new lands so as to extend the supremacy of Portugal as far as possible.

One can cast another look at those first voyages in the only light of the original sources, formerly or newly discovered. As there is no time for us to deal with all the aspects, we shall make do with some information about the beginnings of the Portuguese spice trade. Thanks to Álvaro Velho's logbook, a relevant source is available concerning the first call of Vasco da Gama's three ships at Calicut from where he only brought back a small number of spice samples.[20] Their origin was confirmed: out of the five well-known spices, two came from Malabar (pepper and ginger), one from Ceylon (cinnamon) and the other two from the Moluccas (clove and nutmeg). All of them were available in the Malabar ports and especially in Calicut where they could be exchanged for gold (as far as pepper was concerned) and for other western goods such as silver, copper, scarlet, coral and mercury. The Portuguese decided to set up a factory in Calicut until they were able to go to Ceylon and Insulindia by themselves.

Some original documents dating back to the voyages of Pedro Álvares Cabral (1500) remain.[21] Calicut had to be deserted because of serious incidents. The Portuguese were welcomed in Cochin where they could set up a factory and where they loaded spices. They called at Cannanore where they loaded 100 *bahars* of cinnamon of poor quality. This last piece of information is available, thanks to the anonymous account of a witness; but the other estimates of the cargo loaded by Cabral (about 4,000 *cantari*) had been made according to the Italian correspondents who only took what had actually reached Lisbon into account. What had been loaded onto the ships in the Indian ports remains unknown since five vessels were wrecked on the way back. It seems that profit-sharing was practised in favour of the sailors but we must be careful when dealing with the figures conveyed by Gaspar Correia.[22]

As there is no original document left from the third expedition (1501), commanded by João da Nova, there only remains second-hand data. Yet, those who witnessed the arrival in Lisbon are unanimous in stating the smallness of the cargo probably mainly composed of the loot plundered from the ships sailing on the Indian waters. All of them agree to enhance that the four caravels — two of which had been fitted out by the king and the other two by

20. A. VELHO, *Roteiro da primeira viagem de Vasco da Gama (1497-1499)*, ed. Fontoura da COSTA, Lisbon, 1969; E. G. RAVENSTEIN, *A Journal, o. c.*; *Les voyages de Vasco da Gama*, relations traduites et annotées par Paul Teyssier et Paul Valentin, présentées par Jean Aubin, Paris, 1995.

21. J. CORTESÃO, *A expedição de Pedro Álvares Cabral*, Lisbon, 1922; W. BROOKS-GREENLEE, *The voyage of Pedro Álvares Cabral to Brazil and India from contemporary documents and narratives*, London 1937; Moacir Soares PEREIRA, *Capitães, naus e caravelas da armada de Cabral*, Centro de Estudos de Cartografia Antiga, 11, 1979.

22. G. CORREIA, *Lendas da Índia*, Lisbon, 1860-1866, vol. I/1, p. 147.

private individuals — had not carried along the quantity of gold necessary to obtain pepper. However, a factory was set up in Cannanore. João da Nova's expedition must have included an exploratory mission to the Indian Ocean about which only surmises can be made.[23]

This brief appraisal of the first three voyages underlines not only the scarcity of original documents stemming from economic sources, but also the affluence of second-hand and apocryphal pieces of information which enable only a questionable assessment of the first cargoes of the *Carreira da Índia.*

The shadows clear up, thanks to the accounts of witnesses taking part in Vasco da Gama's second voyage (1502). Tomé Lopes's account, published by Ramusio, is well-known.[24] It relates how the *Almirante,* commanding a squadron of twenty ships, confirmed the split with Calicut and managed to set the prices of the spices in agreement with the kings and merchants of Cochin and Cananor. A second account by an anonymous Flemish man is more confused and less reliable.[25] A third account is so unknown that economic historians have never mentioned it. It was written by Matteo da Bergamo, an agent of the Affaitati from Cremona, who had gone on board a ship of *'mercadores'* commanded by Giovanni Buonagrazia. The fact that such an account had been overlooked is all the more surprising since it is the only genuine testimony in which the terms of the agreement between Vasco da Gama and the kings of Malabar are mentioned. It is much more detailed than what had been recorded by António Nunes more than fifty years later.[26] Hence it deserves to be quoted here.[27]

More numerous are the original documents which throw light on the voyage undertaken by Afonso de Albuquerque and his cousin Francisco in 1503-1504. The account of a witness (the Tuscan Giovanni da Empoli) some letters from Cochin and some notes from Cananor enable to grasp some more features of the *Carreira.* The partnership between the king and the merchants is confirmed: out of ten ships, two were fitted out by the Florentine Girolamo Sernigi, and one by Catarina Dias, a businesswoman of Lisbon, whom we meet again later on.

---

23. G. BOUCHON, "À propos de l'inscription de Colombo (1501)," *o. c.*

24. Tomé Lopes, in RAMUSIO, *o. c.*, fol. 143b-156a; *Les voyages de Vasco da Gama*, *o. c.* pp. 201-282.

25. *Calcoen, a Dutch narrative of the second voyage of Vasco da Gama to Calicut printed at Antwerp circa 1504.* Ed. J. P. BERJEAU, London, 1871; J. POLISENSKY & P. RATKOS, "Eine new Quelle zur zweiten Indienfahrt Vasco da Gama," in *Historica*, vol. 9, 1964, pp. 53-67.

26. A. NUNES, "Livro dos pesos e moedas da Índia, 1554," in *Subsídios para a História da Índia portugueza,* ed. R. J. de Lima FELNER, Lisbon, 1868, pp. 33-34,

27. P. PERAGALLO, *Viaggio di Matteo da Pergamo in India nella flotta di Vasco da Gama (1502-1503), Studi bibliografici e biografici sulla storia de la geografia in Italia,* Roma, 1875, cf. Appendix; *Les voyages de Vasco da Gama*, *o. c.*, pp. 319-340.

When he reached India in late August 1503, Francisco de Albuquerque found Malabar at war. The presence of the Portuguese in Cochin had rekindled the secular conflict between the Rāja of Cochin and the Zamorin of Calicut. The latter had invaded his rival's kingdom at the beginning of 1503; but instead of handing the forty Portuguese entrusted to his safekeeping over to his conqueror, the rāja had taken refuge in Vaipin island with them. After a few dazzling raids, Francisco de Albuquerque gave his rights and territories back to the rāja of Cochin. It enabled the captain to obtain 12,000 *cantari* of pepper; but he refused to share the cargo with Afonso de Albuquerque who had arrived later, so that the latter had to purchase spices elsewhere. On Christmas of 1503 his squadron went to Kollam where plenty of pepper was loaded and a factory set up with the Prince's agreement. While the forces of Calicut were blockading the backwaters of Cochin and were diverting the pepper boats towards Cranganor, a few Portuguese managed to contact the merchants of the town and obtained at least 200 *bahars* of pepper.

The original sources are too incomplete to allow us to assess the whole cargo loaded in India, since most of it was destroyed in the shipwrecks on the way back. But a few short notes from Cananor give important information. The captain's *mandados* and the ship factor's *conhecimentos* reveal the dates of the various calls as well as the names of the ships. For instance, those notes help to establish the identity of the ships lost on the way back: the *São Miguel* known as *Rainha Nova* with her captain Francisco de Albuquerque and the *Santa Maria de Fayal* with her captain Nicolau Coelho. The *conhecimentos* also reveal the role played by the factory of Cananor, the first and the last port of call for the *armadas* in India. This was the place where fresh supplies were provided and the ships repaired. A variety of goods were loaded there such as rice, dry fish, sails, masts and tar, oil for the lamps and medicines for the doctor of the ship. An order signed by Alfonso de Albuquerque to recruit a pilot ready 'to go to the islands' shows that a reconnaissance mission to the Laquedive or the Maldive islands had perhaps been carried out or at least planned.[28] Such are the details given by the archives they allow some glimpses of a reality that cannot be grasped throroughly, and they open new horizons for further research.

One can summarize the principal features of the early *Carreiras da Índia* on the eve of the establishment of the *Estado da Índia* (1505), thanks to the documents dating back to the Lopo Soares' voyage (1504-1505).[29] Two reliable

28. J. AUBIN, "L'apprentissage de l'Inde-Cochin, 1503-1504," in *Le Latin et l'astrolabe*, I, Paris, 1996, pp. 49-110.

29. G. BOUCHON, "Le premier voyage de Lopo Soares en Inde (1504-1505)," in *Mare Luso-Indicum*, III, 1976, pp. 57-84, and *supra*, pp. 133-158.

accounts were recently published: the anonymous *Crónica* [30] of the British Library edited by Dr. Luís de Albuquerque, which presents a slightly different interpretation from that of the other chronicles; and an anonymous Florentine account, edited by A. Teixeira da Mota, which was written by a sailor belonging to António de Saldanha's *armada* (1503-1505).[31] In addition to these two texts, there are sixteen documents that I have found scattered through the collections of the Torre do Tombo. Among them there is a major piece, namely, the oldest account of the *Carreira da Índia* which assesses the cargo of each ship, (including the wrecked ones) and counts up the profits of the King, private persons and sailors.[32] The whole documentation enables to find out some reliable pieces of information.

About the regulations of the overseas trade

In 1503 already, some merchants were entitled to fit out ships provided they unloaded their cargoes at the *Casa de Mina* in Lisbon and paid a fee (a quarter and a twentieth) on the goods they brought back from the East. The same fee was enforced for those who loaded goods on the King's vessels. In 1504, D. Manuel equipped all the ships of Lopo Soares's fleet, except the one of Catarina Dias who fitted her own ship by herself. Private persons and sailors were entitled to share the profits of the voyage if they imported a certain quantity of spices. The *quintaladas* — or importation licences — allowed anyone who sailed to India to import into Portugal, but at one's own expense, a certain quantity of pepper or, in particular instances, of other spices which were to be sold as a profit.

The system used to work as follows: the participants had to give the royal *feitor* a certain amount of cash which had been determined according to the status of each person: the captains were allowed to give from 300 to 1300 *cruzados*, the doctor 200, the *mestre* 150, the *feitor* and the *escrivão* 30, and so on. The men-at-arms could also participate, but the conditions are unfortunately not mentioned. The *feitor* was entrusted with the purchases in India — the quantity corresponding to the sum paid by each of the participants.

---

30. *Crónica do descobrimento e conquista da Índia pelos Portugueses* (códice anónimo Egerton 20901). Introdução e notas de Luís de ALBUQUERQUE, Centro de Estudos de Cartografia Antiga, no. 86 (Coimbra, 1974); J. AUBIN, "Un nouveau classique, L'Anonyme du British Museum," in *Mare Luso-Indicum*, III, 1976, pp. 183-188.

31. A. Teixeira da MOTA, *A viagem de António de Saldanha em 1503 e a rota de Vasco da Gama no Atlântico Sul*, Centro de Estudos de Cartografia Antiga, 64, Lisbon, 1971; A. LOBATO, *António de Saldanha, his time and his achievements*, Lisbon, 1962.

32. G. BOUCHON, "L'inventaire de la cargaison rapportée de l'Inde en 1505," in *Mare Luso-Indicum*, III, 1976, pp. 101-136, and *supra*, pp. 159-188.

Such a deal was profitable for the Crown for the participants had to give the King a quarter and a twentieth fee (*quarto e vintena*), or half their share (*partidos do meio*). Through our document, it appears that some of them could not invest the whole of the value of their license and had to sell a part of their *quintalada* to other people.

About the participants' identity

Among the business people in Lisbon and the nobility of the Court: Bartolomeo Marchionni, Girolamo Sernigi, Catarina Dias, Pantalião Dias, the Baron of Alvito, D. Álvaro, D. Nuno Manuel, D. Manuel Pereira, Henrique da Silveira's wife and so on.

About the ships

For the first time in 1504, the names as well as the complete list of the ships sailing on the routes there and back could be established. Such information shows that the lists that had previously been made out according to the apocryphal *Livros das armadas* were more or less erroneous.

About the navigation regulations

For the first time as well, Lopo Soares's *regimento* mentioned the navigation laws of the sea-route to India. It includes the order of the ships, the instructions of the round-up, the signals and the disciplinary regulations of the crew.

About the conditions of the loading in India

The documentation mentioned above confirms that Lopo Soares inflicted two severe defeats on the forces of Calicut: one on land by conquering Cranganor again in favour of the rāja of Cochin, and another at sea by wiping out, in the port of Kappatt; the Calicut fleet that had been fitted out for the Red Sea. Such military successes provided him with an exceptional cargo, yet gathered under difficult circumstances since the networks for the supplies with pepper had been disrupted by the Cochin wars and by the conflict opposing Kollam to Vijayanagar.

For the first time, the names of some Malabari merchants appear: the Māppiḷḷa Cherian and Mammali Marakkar from Cochin, who had at first been reluctant to supply the Portuguese fleet because of the debts run up by a few captains of the previous expedition, but who yielded to the order of the rāja

of Cochin; and the Christian Matias who gathered up the cargo of two Portuguese ships in Kāyaṅkuḷam.

About the nature and the volume of the cargo

Whereas the only countable documents of the time (the *Cartas de quitação do Rey D. Manuel*) [33] only draw up the list of the stocks of the factories and give a partial account of the movement of the goods, the account-book 1505 assesses, ship after ship, the cargo of pepper and makes out the list of the other products loaded by Lopo Soares's *armada*.

Cargo loaded in India

1504-1505	*Quintais*	*Arrobas*	*Arrateis*
Pepper	20 895	1	17
Pepper (long)	1	2	18
Ginger	554		
Cinnamon	171	17	17
Cloves	139	3	30
Cardamon	4		14
Nutmeg mace	1	1	8
Tamarinds	6		
Myrrh	10		
Camphor	3	1	12
Galbanum	4	1	4
Artemisia indica	2	2	
Socotra aloes	2	1	
Lac	8		
Indigo	29	3	13

Lisbon, Torre do Tombo: *Cartas Missivas*, 3/337 & 367 [34]

The biography by António Banha de Andrade of Tristão da Cunha [35] provides more information about the system of the *Carreira da Índia*, soon

33. A. BRAAMCAMP FREIRE, "Cartas de quitação de D. Manuel," in *Archivo Historico Portuguez*, Lisbon, 1903-1917/1923-1925, *passim*.

34. G. BOUCHON, "L'inventaire," *o. c.*

35. A. Banha de ANDRADE, *História de um fidalgo quinhentista português, Tristão da Cunha*, Lisbon, 1974; J. AUBIN, "Pour une biographie de Tristão da Cunha," in *Mare Luso-Indicum*, III, 1976, pp. 188-193.

after the creation of Portuguese State in India. The author shows that, at the time, the Crown wished to give the Portuguese expansion an essentially mercantile character. Thanks to the documentation he gathered, including unpublished pay-books, he was able to present an unquestionable study of the armada of 1506. Through a series of clear charts, he reveals the formation of the fleet, and an almost complete list of the crew and men taken on board, with their birthplace, the duration of their duty, their pay, the value and quantity of spices brought back, thanks to the *quintaladas,* as well as an assessment of the death-rate among the crews. Exclusively based on original data, his study introduces us into the business circles of Lisbon. It shows the variety of interpretations the people of the time made about the voyage to India, and this on the eve of Albuquerque's government which was to give the Portuguese expansion another nature and a wider scale.

A study which would enable us to follow the evolution of the *Carreira da Índia* at the time of Afonso de Albuquerque had not been made yet because there remains a considerable and difficult palaeographic work to be undertaken in the collection of the *Núcleo Antigo.* But a major document from the same collection allows us to assess the situation two years after the famous captain's death. The *Caderno dos officiais da India* [36] gives an account of the loading of six ships which was begun in Cochin in November 1517, carried on in Kollam and achieved in Cochin on the 11th of January 1518. Besides the nature and the tonnage of the cargo of the Crown and of the merchants — *peso velho* and *peso novo* — this document gives a detailed list of the spices loaded as *quintaladas* and other *liberdades.* Nearly 300 people are registered — captains, gunners, pilots, factors and men-at-arms with their names, duties, service records and transfers from one vessel to another. More than forty ships are also mentioned, each with the name of her *capitão mor,* which enables us to assess the fleets of India as a whole or in part during the period 1505-1518. But the movement of those ships cannot be grasped correctly since different ships were often given the same name. However, the data given by the *Caderno* complete and correct at several points the apocryphal lists of fleets to which the historians had referred so far. This document is also the last testimony of the *quintaladas* system which was superseded, right from the following year, by annual instalments in cash so as to avoid the excesses and speculations begotten by the previous system.

The few works and texts that I have just presented contribute greatly to the elaboration of the history of the *Carreira da Índia* but they are not at all exhaustive. Other research works are carried on, the results of which must be

36. G. BOUCHON, *Navires et Cargaisons retour de l'Inde en 1518, Caderno dos oficiaes da India da carreguaçam das naos que vieram o anno de bcxiij* (AN/TT, *Núcleo Antigo,* 705), Paris, Société d'Histoire de l'Orient, 1977.

taken into account at each of our ISIPH [37] so as to bring our knowledge up to date. None the less we have already a much more complete image of the beginnings of the *Carreira da Índia* — an image more precise and sometimes very different from the one that had been popularized so far by the numerous history handbooks and the various chronicles. It is necessary to spread these essential new data, which must not be overlooked by the specialists of social and economic history of the great oceanic voyages which opened the way to the modern times.

APPENDIX

PRICE SET IN COCHIN & CANANOR (MARCH 1503)

From Matteo da BERGAMO

(ed. PERAGALLO, *Viaggio de Matteo da Bergamo in India...*)

COCHIN

Pepper*	150 ±	*fanam* + duties	9 % per *bahar*
Cinnamon	245	*fanam* + duties	15 *fanam* per *bahar*
Camphor	100	*fanam* + duties	6 ± % per *bahar*
Aloes wood	1000	*fanam* + duties	6 ± % per *bahar*
Cloves	400	*fanam* + duties	15 *fanam* per *bahar*
Nutmeg	145	*fanam* + duties	8 *fanam* per *bahar*
Benzoin	500	*fanam* + duties	6 ± % per *bahar*

* 20% per *bahar* was to be paid with copper (Price of copper: 720 *fana* per *Bahar*)

CANANOR

Pepper	210	*fanam* + duties	2 *fanam* per *bahar*
Ginger	55	*fanam* + duties	6% per *bahar*
Indigo	50	*fanam per farazola***	
Mirobolans	7	*fanam* per *farazola*	

** 1 *bahar* = 20 *farazolas*

37. International Seminars on Indo-Portuguese History.

NOTES ON THE OPIUM TRADE IN SOUTHERN ASIA DURING THE PRE-COLONIAL PERIOD *

In traditional history, the opium trade in the Indian Ocean does not appear before the seventeenth century. While its importance can be measured from the time when the English East India Company took over the monopoly (1773),[1] its place in intra-Asian trade during the pre-colonial period is not very well known.

Recent investigation of Portuguese documentation reveals the existence of this traffic. Although the state of our research is not sufficient yet to present a complete study of the distribution networks and the quantitative and financial evolution of the market, it is nevertheless possible to spot the production centers in the sixteenth century, to trace the maritime trade routes and to specify the place occupied by opium in the Asian merchants' economic policy as well as the different habits of its consumers.

The Portuguese, as close observers of the seas and coasts, were able to catch a global view of the economic life in the Indian Ocean. When stopping over in harbours, they noticed the presence of opium in the warehouses and the role that opium played in the everyday life of the people among which they settled. They also found opium in the inventories of ships which they took as booty. However, generally speaking, during the first half of the sixteenth century they were rather interested in the trade of spices and horses and payed little attention to the trade in other commodities, including opium. The structures of the opium trade, therefore, were not destroyed by the Portuguese but the Portuguese contributed to their modification.

---

* First published by the South Asia Institute of Heidelberg University as Volume no. 141 of the series "Beitraege zur Südasienforschung" through Franz Steiner Verlag, Stuttgart, Germany, 1991, "Emporia, Commodities and Entrepreneurs in Asian Maritime Trade, c. 1400-1750," ed. by Roderich Ptak and Dietmar Rothermund, pp. 95-106.

1. Om PRAKASH, "*Opium* Monopoly in India and Indonesia in the Eighteenth Century," in *The Indian Economic and Social History Review*, 24.1, 1987, pp. 64-80.

Opium has been known in Egypt and in the Occident ever since Antiquity. Dioscorides and Pliny described the properties of this *papaver somniferum* which would send people to sleep and relieve their pains, sometimes for ever, when a heavy dose was applied for the purpose of euthanasia. The therapeutic use of opium was not forgotten during medieval times, when it was part of the theriac composition; but it does not seem to have been part of a specific trade in the Mediterranean world. Its name neither appears in the list of drugs bought by the Venitians in Damas and Alexandria,[2] nor in the oldest Portuguese cargos.[3]

Poppies were cultivated in Egypt, in the Thebes area (hence the name of *opio tebaico*),[4] as well as in Turkey,[5] and also, probably in a more desultory fashion, in the other Middle-Eastern countries. The crop was collected when most of the plant capsules started turning yellow. When cut, tiny white latex drops exsude and coagulate. This dried out latex turns brown when exposed to the sun.[6]

In 1511, Afonso de Albuquerque, then governor of Portuguese India, seized eight Gujarati ships off Pasai. They contained "many good stuffs and rich merchandise and *arfium* [7] (for so they call *opio tebaico*), which they eat to cool themselves".

In 1513, a Jewish Castillan who had converted to Christianity and was Albuquerque's godson, informed King D. Manuel of Portugal about the Asian markets; he also pointed out that opium would play an important role in these markets: "It is worth a lot of money in India. Without it, they cannot live." [8] One month later, these words were confirmed by his godfather and master: "It is the best merchandise in all these countries; it brings much money; people in India feel lost when they do not eat it [...]." [9]

---

2. E. ASHTOR, "The Volume of the Levantine Trade in the Later Middle Ages (1370-1498)," in *Journal of European Economic History*, 4, 1975, pp. 573-612, and "The Venetian Supremacy in Levantine Trade: Monopoly or Pre-Colonialism?," *ibid.*, 3, 1974, pp. 5-53; both reprinted in *Studies in the Levantine Trade in the Middle Ages*, London, 1978.

3. G. BOUCHON, "L'inventaire de la cargaison rapportée de l'Inde en 1505," in *Mare Luso-Indicum*, III, 1976, pp. 101-136, and *supra*, pp. 159-188; *Navires et cargaisons retour de l'Inde en 1518* (Paris, 1978).

4. Greek: οπιον, Arabic: *ahyūn*.

5. Francisco de Albuquerque to D. Manuel, Dabul, 20 October 1513, in R. A. de Bulhão PATO / H. L. de MENDONÇA (eds.), *Cartas de Affonso de Albuquerque seguidas de documentos que as elucidam*, 7 vol., Lisbon, 1881-1887, III, p. 373.

6. J. M. PELT, *Les drogues, leur histoire, leur effets*, Paris, 1980, p. 94.

7. M. SPALLANZANI, *Giovanni da Empoli mercante e navigatore fiorentino*, Florence, 1984, p. 152.

8. Francisco de Albuquerque to D. Manuel (as in n. 5).

9. Afonso de Albuquerque to D. Manuel, Cannanore, 1 December 1513, in *Cartas*, I, p. 174.

Which were the uses of this highly wanted commodity? To generate fast therapeutic effects, it was, first of all, mostly taken orally. Although it was consumed in small quantities, its use was widespread due to its multiple properties.[10] It had sleep-inducing and analgesic qualities but also brought illusion and enjoyment. Moslem sailors would never miss taking small amounts of opium along with them on a sea voyage, because it would curb hunger. On one such occasion they had given some opium — "of the size of a pepper corn" — to João de Borba's men who had been caught in a tempest off Sumatra, and had not eaten or drunk anything for nine days.[11] Its aphrodisiac properties were equally famous, as long as it stimulated erotic phantasy; this was only the case when the dose was not too strong, an excess of it leading to impotence and detachment from physical pleasures.[12]

Opium would also bring death, not only through the well-known effects of addiction and withdrawal, but also because it was the way to "soft" suicide and clandestine murder. "The Indian women take it to kill themselves when they have fallen into any folly, or for any loss of honour, or for despair. They drink it dissolved in little oil, and die in their sleep without perception of death." [13] Many private and political murders were performed in this way, for instance that of the pirate Timoji, who was poisened by opium in Vijayanagar in 1512.

Opium was approached prudently: "They begin to eat it in such small quantities that it can work them no ill, as they are reared on it, and as they grow up, they are accustomed to it." Such was the "training" imposed on Sultan Mahmud of Gujarat (1459-1511) from his very childhood to protect him against any attempt of poisoning.[14] Progressive doses could reach three *tolas* a day (i.e. about 35 grams), like the one taken by a secretary of Nizam Shah of Ahmadnagar, whom Garcia da Orta knew well; this secretary was a cultured and competent man but always half-asleep.[15] It seems that during the first years of the sixteenth century, the use of opium was mostly spread among princes and wealthy merchants who consumed it in portions as big as hazel-

10. Garcia da ORTA, *Colóquios dos simples e drogas da India*, ed. by CONDE DE FICALHO, 2 vol., Lisbon, 1895, II, pp. 171-175; PELT, *Les drogues*, pp. 85-94.

11. João de BARROS, *Da Ásia*, 8 vol., Lisbon, 1777, III, pp. 5-8.

12. Garcia da ORTA, *Colóquios*, II, pp. 171-175.

13. M. Longworth DAMES, ed. and trans., *The Book of Duarte Barbosa*, 2 vol., London, 1918-1921, I, pp. 122-123: "If on top of it they drink anything sour or stimulating, or oil or coconut water, it kills forthwith." Also see Tomé Pires to D. Manuel, Cochin, 27 January 1516, in A. CORTESÃO, ed. and trans., *The Suma Oriental of Tomé Pires...*, 2 vol., London, 1944, II, p. 513.

14. DAMES, *The Book of Duarte Barbosa*, I, pp. 122-123.

15. Garcia da ORTA, *Colóquios*, II, p. 174.

nuts. The sultan of Malacca was an addict, according to an old habit in the royal family, if we must believe Tomé Pires.[16]

Around 1513 a change may have occurred in the pattern of consumption and distribution of opium. It was perhaps also at this time that the Portuguese seem to have become generally more aware of the role that opium played in Asian trade. Contemporary correspondence shows, for example, that the Portuguese were well aware of the fact that prohibitive steps were taken in the Middle East against a further production of opium: "It is not made in Turkey and Cairo, because it is forbidden by Mahomet's faith, like wine which is a sin to drink; and they refuse to grow it on their lands." [17] These prohibitive measures along with a blocade which the Portuguese themselves inflicted upon the Red Sea region, perhaps led to a temporary decline in opium supplies from the Middle East to the Indian Ocean area. Francisco de Albuquerque, who was more clever as a businessman than his Portuguese masters, clearly saw that much profit could be derived from this "unique" situation. He wrote to the king of Portugal: "Your Highness owns in his territories a merchandise out of which, I believe, a lot of money could be drawn [...]. I swear, My Lord, that this year, when the Aden ships did not come, it reached the value of twenty-five *cruzados* per *faraçola*.[18] And it will be worth any price you ask for [...]. Poppies are infinitely numerous in Portugal and, for this reason, Portuguese opium should be better than the Aden variety, because we see that Turkish opium is much more appreciated than that from Cairo and Aden [...]." [19] Convinced by this suggestion, Afonso de Albuquerque also proposed to D. Manuel: "If Your Highness cares to believe me, let poppies from the Azores be sown all over Portugal. Do order to make opium [...]. It does not come to India any more — and, where it was worth twelve *pardaos* per *faraçola*, one only finds it at eighty now. Opium is nothing else but poppies milk. It usually comes from Cairo, it does not come from Aden [...]. This is why, my Lord, do order to sow and produce it; because the whole of a carrack's cargo will be consumed every year in India where people feel lost without it [...]". Together with this letter, Afonso de Albuquerque sent to Lisbon a Moor who knew how to deal with poppies and extract opium out of them.[20] But

16. Rui de Brito to D. Manuel, Malacca, 7 January 1514, in *Cartas*, III, p. 228; A. CORTESÃO, *Suma Oriental*, I, p. 251.

17. Francisco de Albuquerque to D. Manuel (as in n. 5).

18. One *faraçola* was 8.313 kilograms.

19. Francisco de Albuquerque to D. Manuel (as in n. 5). Also see J. AUBIN, "Francisco de Albuquerque, un Juif castillan au service de l'Inde portugaise (1510-1515)," in *Arquivos do Centro Cultural Português*, VII, 1974, pp. 175-202.

20. Afonso de Albuquerque to D. Manuel, Cannanore, 1 December 1513, in *Cartas*, I, p. 174. The *pardao*, a Vijayanagar gold currency, then had the same value as the Portuguese *cruzado*.

these efforts were in vain. No opium came from Portugal to India and the Portuguese lost an opportunity to increase their wealth. Gujarati merchants were quick to fill in the gap and prepared to make big profits, as we shall see.

The close relationship existing since the Roman period between the Red Sea harbours and those of the Indian Ocean allows us to conjecture that opium had been known in India for a long time. It seems to have been particularly widely spread in medieval times when Karimis merchants were trading in Calicut and along the west coast of India all the commodities the Occident could produce. Although on the decline, the long tradition of Arabic trade still existed at the beginning of the Portuguese period, and observers knew the "Aden and Mecca merchants" well. These brought opium all the way to Malacca and to Kusumi in the Irrawadi delta.[21]

During the years 1513 to 1516, when Duarte Barbosa, scrivener of the Calicut factory, and Tomé Pires, the king's apothecary and also scrivener and accountant in Malacca, were writing up their famous treaties on the Asian countries and markets, several changes seem to have affected the trade in opium: the centers of opium production diversified, the distribution of opium spread and its consumption increased. All this took place in spite of religious prohibitions in the Middle East that had been noticed by the Portuguese only three or four years earlier. "Opium", confirmes Tomé Pires now, "is a good merchandise, consumed in great quantities and of a high value." [22]

Which were the places that produced opium and which the varieties traded in Asia? Most texts only mention white opium or *opio tebaico*, the most expensive "Cairo brand", also called *mesri* in the Orient, an Arabic term derived from the word *misri* — *"Egyptian"*. Other brands are less frequently referred to. One brand came from the countries bordering the Red Sea, but its origin cannot be precisely located; it was generally called "Aden opium", was black, very hard, and its prices varied according to individual tastes and countries. Another brand, the so-called "Cambay opium", came from Rajasthan; it was softer and lighter in colour.[23] Tomé Pires is the only Portuguese writer to mention a third production center, located in the "Cous" area of Hindu Bengal,[24] but this area appears to have produced limited quantities of opium

21. A. CORTESÃO, *Suma Oriental*, I, p. 269; António Dinis to Francisco Pessoa and Tristão da Silva, Malacca, 15 September 1516, in G. BOUCHON / L. F. THOMAZ, *Voyage dans les deltas du Gange et de l'Irraouaddy (1521)*, Paris, 1988, p. 354.

22. Tomé Pires to D. Manuel, in A. CORTESÃO, *Suma Oriental*, II, p. 513.

23. See Garcia da ORTA, *Colóquios*, II, p. 173. Poppies were cultivated in the region of Mandu and Chittor. Their capsules were very big and were called *khaschkash*, a generic word which was then used in the Deccan.

24. A. CORTESÃO, *Suma Oriental*, I, p. 89; II, p. 513.

and therefore perhaps was rather insignificant as a supplier to the Asian markets. Nevertheless, Pires was able to distinguish clearly between this brand and the Aden variety when examining the cargo of Bengali junks going to Malacca each year.[25]

The trade in *mesri* opium was handled by Melkite and Jacobite merchants who owned warehouses in Aden where they also sold the local opium. Aden maintained close relations to Berbera, and ivory, gold and opium were frequently found aboard the ships sailing between these two places. Opium, according to Pires, was also "highly appreciated in Abyssinia." [26] The Christian merchants of Aden probably consigned much of the opium that came from these and other places to Cambay where they traded it for products which Gujaratis brought back from Malacca and the Cambay merchants themselves came to Aden with "large quantities of textiles" to purchase opium, too.[27]

Contemporary sources indicate that the Gujaratis gradually extended their influence on the opium markets. In every place where Middle Eastern merchants sold opium on the spot, or where they had sent it for further distribution overseas, we find one or several Gujarati ships, be this in Berbera,[28] Sumatra,[29] Malacca,[30] or in Kusumi, Dagon and Martaban.[31] Taking advantage of the fact that the flow of commodities from the Near East to India was disrupted by the naval war waged by the Portuguese against all ships coming from the Arabic world, Gujaratis successfully attempted to take over the role as sole distributor of Aden opium throughout the eastern part of the Indian Ocean. In this way they gained hold of an extremely profitable business. However, competition soon arose. In 1512, in Pegu for example, while Gujaratis supplied opium to Kusumi, Tamils were doing the same thing in Martaban.[32]

Valuable information on Tamil trading activities is contained in a most ununsual document, an account book by the Portuguese factor Pero Pais, published more than twenty years ago, but still unknown to many specialists

25. *Ibid.*, I, p. 93.

26. *Ibid.*, I, pp. 13-18

27. *Ibid.*, I, pp. 16-17, 43.

28. DAMES, *The Book of Duarte Barbosa*, I, p. 34.

29. SPALLANZANI, *Giovanni da Empoli*, p. 152.

30. A. CORTESÃO, *Suma Oriental*, I, p. 270.

31. Letter by António Dinis (as in n. 21).

32. Fernão Lopes de CASTANHEDA, *História do descobrimento e conquista da Índia pelos Portugueses*, 4 vol., Coimbra, 1924-1933, II, chap. 112, p. 459, reveals that there was an opium market in Pulicat at that time. Perhaps supplies were brought by the Malabar merchants who also brought other goods from the Middle East and Cambay (also see A. CORTESÃO, *Suma Oriental*, I, p. 272). We do not know whether Pulicat was the source of products distributed by the Tamils in Malacca and in the Gulf of Bengal.

in the field.[33] Pero Pais had embarked on board a junk belonging to Nina Chatu, a Tamil residing in Malacca, for Pasai and Martaban. He was one of several Portuguese merchants who, almost immediately after the capture of Malacca in 1511, began to explore Oriental trade routes as associates on board native merchant vessels. In his account book Pero Pais recorded the precise amounts of cargo loaded by the junk of Nina Chatu. This junk carried a consignment of 960 kilograms of opium; opium thereby registered third in weight after pepper (87,304 kilograms) and copper (978 kilograms), and second in terms of profits (i.e. 14.19 percent of the total freight value).[34] Nina Chatu's dry Aden opium was unloaded in Martaban and taxed with the duty of slightly more than 12 percent of its market value.[35]

The Portuguese learned much from this first trip but they did not learn the entire lesson. When in 1514 they hired several *petak* [36] in the junks of some Malacca merchants, they filled these spaces almost entirely with Aden products among which opium ranked first in terms of weight (918 kilograms, i.e. only a little less than in 1512) and value (42.07 percent of the total freight), but they did not know how to preserve opium well which was then contained in skins so that, when unloaded, it turned into little balls and much of it had to be thrown away; the rest could only be sold at reduced prices and profits fell far behind the expected rates.[37]

Contemporary sources also reveal some interesting details on the fluctuations of prices and it is possible to gain a general idea of the cost level of opium if the opium prices are compared with the prices of other commodities. In 1512, for example, 30 chicken, a jar of arrack or half a kilogram of low quality opium from Aden would roughly cost 1 *viss de gança* in Martaban while in 1514 good quality opium was sold for 4 *viss de gança* per *viss* there and the most rotten one for 1 *viss de gança* (which would imply a drop in prices). Borneo campher, it is interesting to note, cost up to 35 *viss de gança* per *viss* in 1514 [38] which clearly shows that opium was not among the dearest

33. L. F. THOMAZ, *De Malaca a Pegu, viagens de um feitor português (1512-1515)*, Lisbon, 1966; G. BOUCHON, "Les premiers voyages portugais à Pasai et à Pégou (1512-1520)," in *Archipel*, 18, 1979, pp. 127-158, trans. into English for the *Workshop on Maritime Trade-Routes*, Bangkok, 1985.

34. *Ibid.*; also THOMAZ, *De Malaca a Pegu*, chart 6. The value of pepper amounted to 51.58 percent of the cargo's value, that of copper to 6.47 percent.

35. BOUCHON, "Les premiers voyages," p. 141; THOMAZ, *De Malaca a Pegu*, pp. 75-81.

36. *Petak* (Malay): a partition in a junk, rented by merchants for their own cargoes; see BOUCHON, "Les premiers voyages," p. 135.

37. *Ibid.*, p. 143, following THOMAZ, *De Malaca a Pegu*, chart 6, pp. 118-121.

38. Payments were made in cash, with *gança* (Sanskrit: *kansa*), an amalgam of metals (copper, pewter and lead), composed of scraps from domestic utensils which were traded by weight; one *viss* was equal to 1.354 kilogram of *gança* (A. CORTESÃO, *Suma Oriental*, I, p. 100; THOMAZ, *De Malaca a Pegu*, pp. 51, 53; BOUCHON, "Les premiers voyages," pp. 145-147.

goods in Martaban and remained accessible, even in crisis times although, according to Tomé Pires, it was still too expensive for the poor.[39]

In a letter of 15 August 1516, António Dinis, who had tried to establish a Portuguese factory in Martaban, confirmed that opium was of common use and in strong demand: "The highest consumption is that of opium, together with pepper and china." More important — Dinis also reveals the presence of very big Gujarati ships in the harbour of Martaban which brought opium and textiles from Cambay and left with benzoin and lacquer from Burma.[40]

These pieces of information indicate that by 1516 Gujarati merchants, who had already taken over the trade in Dagon and Kusumi, were in the process of asserting themselves in Martaban as well, where they successfully competed with the Tamils. It is at this moment that the Gujaratis not only surpassed the Near-Eastern merchants in the distribution of opium, but also developed their own production areas. Or, to put it differently, Gujarati businessmen quickly seized the momentary advantages resulting from the partial blockade of the Red Sea through the Portuguese and the building of a Portuguese fortress in Calicut both of which caused a sharp decline in the supply of Aden opium to the Indian markets where only old, dried out and rotten stocks remained, as the cargo lists of 1512 and 1514 have revealed. With Malacca being more or less cut off from direct West Asian supplies, Aden opium was now mainly channelled to the Gujarati ports of Diu and Cambay. In Diu it was chiefly bought by Malabar, Chaul and Dabul merchants for food and spices; [41] from Cambay, where Middle Eastern traders [42] were still able to go — often on Gujarati vessels — opium was in part trans-shipped to Malacca. For this passage the "Aden and Mecca merchants" would also embark on Gujarati ships which could navigate in peace because the Portuguese granted safe-conducts to them. Tomé Pires' remark (around 1515) that opium would sell "in large quantities", has to be seen against the background of these developments.[43]

Gujaratis met the demands of India and Southeast Asia from three markets: Diu, Cambay, Malacca, and, soon after, also from Calicut. They catered to Vijayanagar, as "here is used a great store",[44] to the Deccan sultanates, the Malabar coast, Pegu and, to a minor extent, to Cochinchina.[45]

---

39. A. CORTESÃO, *Suma Oriental*, II, p. 513.

40. António Dinis to Francisco Pessoa and Tristão da Silva, in BOUCHON/THOMAZ, *Voyage*, p. 355. Also see J. AUBIN, "Francisco de Albuquerque," p. 201.

41. DAMES, *The Book of Duarte Barbosa*, II, p. 129.

42. *Ibid.*, I, p. 154; A. CORTESÃO, *Suma Oriental*, I, pp. 41-42.

43. *Ibid.*, I, p. 269.

44. *Ibid.*, I, p. 203.

45. A. CORTESÃO, *Suma Oriental*, I, p. 115.

Moreover, Chinese and Siamese junks picked up opium in Malacca and distributed it further to the East.[46] At the same time, the cultivation of poppies was intensified in Rajasthan where a variety with enormous capsules grew.[47] "Cambay produces a good deal of good opium", says Tomé Pires.[48] This variety began to penetrate many markets and, within a short time, became almost as popular as Aden opium. One of the advantages of Cambay opium was that its sale did not meet with excessive competition, if we are to believe Duarte Barbosa, who also has some information about opium prices in Calicut. According to Barbosa, Aden opium, probably shipped to Calicut by way of Gujarat, was worth between 280 and 320 *fanams* per *faraçola* in Calicut while the Cambay variety sold for 200 to 250 *fanams* there. This implies that one *faraçola* of opium was worth as much as twenty *faraçolas* of Ceylon cinnamon.[49]

It is not known whether the Gujaratis succeeded in pushing the Tamils out of the Martaban market, but we know that the Portuguese suffered from Gujarati competition. An expedition led by António Correia in 1519 failed because the Gujaratis had firm control over this market and would not allow the Portuguese to establish themselves there. However, from a note in the account book of the Portuguese *feitor* it can be concluded that the opium price had risen by then — one *viss* of opium was worth 10 *viss de gança* in 1519.[50]

The success of Cambay opium had only started. The limits of this paper do not allow us to present the "full story" which would imply a meticulous examination of the sixteenth century documents, most of which are still buried in archives. Instead I shall restrict myself to a brief survey of some mid-sixteenth-century texts which will bring to light enough evidence to show that the trade in Cambay opium did, in fact, expand very quickly. In 1548, Cambay opium was exported to all Malabar and Coromandel ports, to Pegu, Sumatra and the whole of the Malayan archipelago. Of the many Cambay products that were available in the Asian maritimes, "cotton goods, indigo and opium, of which there was plenty in the country", enjoyed the highest consumption. Although Aden opium was still accessible, the preparation and sale of this brand was now in Gujarati hands and therefore Cambay opium had largely

46. *Ibid.*, I, p. 108; DAMES, *The Book of Duarte Barbosa*, II, p. 215.

47. Garcia da ORTA, *Colóquios*, II, p. 174. This variety was a farm product; see Surendra GOPAL, *Commerce and Crafts in Gujarat*, New Delhi, 1975, p. 8.

48. A. CORTESÃO, *Suma Oriental*, I, p. 43.

49. DAMES, *The Book of Duarte Barbosa*, II, p. 231.

50. L. F. THOMAZ, *A viagem de António Correira a Pegu em 1519*, Lisbon, 1976, p. 76; BOUCHON, "Les premiers voyages," pp. 147-154.

taken over the lead in the drug markets.[51] This is also reflected in the Portuguese factory accounts written between 1525 and 1554 which, in almost all cases, refer to Cambay as *the* place of origin or producer of opium. Cambay opium at that time was perhaps the best-liked product in Malabar and Malacca and in those areas which were linked to these two major importers.[52] Cesare Federici and Gasparo Balbi, two Venetian merchants who travelled through South Asia some years later (after 1554), both reported that demand in Pegu continued to be strong: "No Indian goods are suitable for export to Pegu, except [...] Cambay opium [...]." Prices of opium sometimes went up to 50 *viss de gança* but they would go down to 2.5 *viss de gança* when new supplies arrived. Most of the opium was still brought by Gujarati merchants but they no longer seem to have had any monopoly now as the Red Sea ships sailed out to Syriam again and S. Tomé opium (from Mailapur, close to Pulicat) was also present on the markets.[53]

Garcia da Orta's work (1568) sheds further light on the geo-economic context, on the use of drugs and on their impact upon society. It has to be remembered here that Garcia da Orta would often travel from Goa to the Deccan and that he was the doctor of Nizam Shah of Ahmadnagar; therefore, his chapter on opium [54] and his remarks on *bangue*, the common name for haschich, can be considered as highly reliable. *Bangue*, at that time, was as popular as opium for which it was often mistaken. Both drugs were used for similar purposes and also to lessen the pain and fatigue of heavy work, and, as they were reported to have aphrodisiac properties and the addicts would neglect their duties, the names *bangue* and *anfião* were commonly applied to lazy people and rakes. When mixed together their effects would multiply, and, with the addition of arec or nutmeg, cloves, Borneo campher and ambergris they were highly appreciated by the Moslems who savoured the pleasures of "moving out of themselves and feeling uplifted and carefree".[55]

While *bangue* seems to have been accessible to everybody, even to the poorest who smoked or drank it like tea, opium was rather expensive and its consumption therefore limited to the rich; those who were less well-off only took it for therapy. Yet, it was a "necessary" good, consumed by everybody, for "if they do not eat it, they are in danger of death. And for this reason, in the

51. "Livro que trata das cousas da India e do Japão," ed. by A. de Almeida CALADO, see *Boletim da Biblioteca da Universidade de Coimbra*, 24, 1960, pp. 56-59.

52. A. NUNES, "Lyvro dos pesos da India portugueza," in R. J. de Lima FELNER (ed.), *Subsídios para a história da India portugueza*, Lisbon, 1868, p. 13.

53. Olga PINTO (ed.), *Viaggi di Gasparo Balbi e Cesare Federici*, Rome, 1962, pp. 9, 13, 50, 60.

54. Garcia da ORTA, *Colóquios*, II, pp. 171-175.

55. *Ibid.*, I, pp. 95-98.

regions where it is lacking, it is worth a lot of money".[56] This passage, also taken from Garcia da Orta, dearly illustrates the economic effects of opium addiction. But even though the dangers of drug consumption were known and some people even stored opium to sell it at the right time and became rich on it, nobody raised moral objections against its distribution and use. It is evidently impossible to estimate to what degree the population of South Asia depended on intoxicants, however it seems that most people generally knew how to master the use of opium. Certainly, addiction prevailed and posed a threat to some but for most opium brought relief from physical and moral distress, rather than spiritual rapture.

At the end of this brief study, many questions remain unanswered, particularly about the conditions of contributing to the spread of opium in China, where opium was known as *ah-fu-jung* (a name derived from Arabic; other names also prevailed in China). It may have been found in limited quantities among the drugs brought by Arabic and Persian merchants to Zaytun (Quanzhou) during the Middle Ages, but it neither appears in a recently discovered thirteenth century ship inventory, nor in publications on the excarvations of this site which are in progress,[57] nor in the accounts relating to the expeditions of Cheng Ho.

It is also unclear to what degree the Portuguese participated in the diffusion of opium. We saw that, in the early stages of their Asian venture, they only assigned marginal importance to this trade and thereby missed the opportunity to enter a profitable market; opium, at the same time, practically only shows up in the accounts of *rendas* from Portuguese places such as Bassein, Ormuz or Goa.[58] Yet, we cannot ascertain the part played by private Portuguese merchants in the opium "network" as too little is known about the profit which these merchants derived from their business transactions. However, it is known that Portuguese documents which appeared after the sixteenth century contain scattered references to the opium traffic, but these would have to be examined in a separate study.

In spite of gaps in the documents for the sixteenth century, the above notes make it possible to establish that an important trade in Middle-Eastern

---

56. *Ibid.*, II, p. 171.

57. C. SALMON / D. LOMBARD, "Un vaisseau du XIII[e] siècle retrouvé avec sa cargaison au large dans la rade de «Zaitun»," in *Archipel*, 18, 1979, pp. 57-68; Chen DASHENG / D. LOMBARD, "Le rôle des étrangers dans le commerce maritime de Quanzhou (Zaytun) aux XIII[e] et XIV[e] siècles," in Denys LOMBARD / Jean AUBIN (eds.), *Marchands et hommes d'affaires asiatiques dans l'Océan Indien et dans la Mer de Chine*, Paris, 1988, pp. 21-30.

58. S. BOTELHO, "Tombo do Estado da Índia 1554," in Lima FELNER (ed.), *Subsídios*, pp. 53, 55, 124, 140, 154; "Lembranças d'algumas cousas que sam passadas em Malaqua e assi nas outras partes da India, 1525," *ibid.*, pp. 45, 50, 55.

opium existed at that time. It was taken over and expanded by Gujarati businessmen. By developing its own production, Gujarat succeeded in promoting the sale of "Cambay opium" in Asian markets, but at the same time it also continued to distribute the Aden brand.

It is impossible to evaluate the volume of opium imported to and produced in India. In 1513 Afonso de Albuquerque estimated the annual Indian consumption at about 350 to 400 metric tons, but, of course, this estimate does not include the Cambay brand.[59] It is also known that Tamil traders brought at least one ton of opium to Martaban every year, but we are not informed about the amount shipped by Arabs and Gujaratis to Dagon, Syriam and Kusumi. However, it would appear that Southeast Asia was not producing opium at that time, and that it was completely dependent on imports to meet high consumption demands.

The story of opium still remains to be written, and the present paper is only to provide an introduction to it and to draw the attention of maritime historians to some obscure facets of their field which, in the end, may be of some use to economic and social history.

59. According to V. M. GODINHO, *Os descobrimentos e a economia mundial*, 2 vol., Lisbon, 1965, II, p. 15.

Quelques aspects de l'islamisation des régions maritimes de l'Inde à l'époque médiévale (XII^e-XVI^e siècles) *

La représentation traditionnelle de l'islamisation de l'Asie du Sud évoque les vagues successives des invasions afghanes, turques et mogholes qui déferlaient depuis la plaine du Gange jusqu'au royaume Pandya, laissant dans leur reflux quelques communautés musulmanes éparses, groupées autour des princes et des soufis. La fortune des uns et le prestige des autres occupent une grande part de l'historiographie et de la littérature mystique de l'Inde médiévale. L'on oublie encore trop souvent qu'à l'époque même où le sous-continent était traversé par le flot des conquêtes, il était touché par une autre forme d'islamisation, entreprise par de pacifiques marchands arabes et persans que la mousson portait chaque année sur ses rivages.

Si le premier phénomène est aujourd'hui assez bien connu, le second commence seulement d'éveiller l'attention des Historiens. Aussi ce bref article ne prétend-il pas présenter une étude exhaustive des communautés islamiques du littoral indien, mais faire le point des travaux déjà accomplis dans ce domaine [1], et donner quelques clés à la recherche future.

---

* Extrait de *Puruṣārtha*, 9, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1986. Cet article a été traduit en portugais dans *Oceanos*, 33, 1998, pp. 12-24.

1. Le groupe le mieux étudié est celui des Māppilla du Malabar, notamment par S. F. Dale, *Islamic society on the South Asian frontier: the Mappilas of Malabar*, 1498-1922, Oxford ; R. E. Miller, *Mappila Muslims of Kerala. A study in Islamic trends*, Bombay, 1976 ; G. Bouchon, « Les Musulmans du Kerala à l'époque de la découverte portugaise », dans *Mare Luso-Indicum*, II, 1973, pp. 3-59, et *supra*, pp. 23-75. V. D'Souza a traité des Navāyat, mais aussi des Māppilla et des Ilappai dans *The Navayat of Kanara, a study in culture contact*, Dharwar, 1955 ; « Social organisation and marriage customs of the Moplas on the South-West coast of India », dans *Anthropos*, 54, 1959,

*

Au cours de l'époque médiévale (XII^e-XVI^e siècles), les musulmans des régions côtières ont laissé peu de traces de leur existence hormis quelques sépultures [2], quelques allusions dans la littérature et dans les traditions locales. Si les visiteurs persans et chinois en firent parfois mention [3], c'est la relation d'Ibn Baṭṭūṭa [4], au milieu du XIV^e siècle, qui permet de situer précisément leurs implantations que confirment, à la même époque, les voyageurs européens toujours sensibles à la présence de « Sarrasins » [5].

Une autre vision d'ensemble peut être établie pour le début du XVI^e siècle, grâce aux témoignages des Portugais qui non seulement s'établissent dans certaines cités maritimes mais encore, parce qu'ils parcourent les mers, seront les premiers à saisir d'une manière globale les structures économiques et sociales des pays de l'Océan Indien. Aussi ont-ils mesuré l'ampleur de la présence musulmane dans les régions côtières et celle de leur diaspora outremer. En outre, les conflits qui les opposèrent aux réseaux musulmans les rendirent particulièrement attentifs à leurs activités et leur donnèrent mainte occasion d'évaluer leur puissance. Confrontées à celle d'Ibn Baṭṭūṭa, les relations portugaises permettent de situer la croissance du pouvoir musulman entre le XIV^e et le XVI^e siècle et d'esquisser une étude comparative [6]. Ces informations demeurent cependant fragmentaires, limitées aux régions visitées tant par Ibn Baṭṭūṭa que par les Portugais, et plus ou moins précises selon la durée et les conditions de leur séjour. Il serait téméraire de prétendre que certaines régions n'ont pas été touchées par l'Islam parce que l'on n'en a pas encore retrouvé les traces. Mais l'on peut déjà commencer d'étudier l'histoire des communautés musulmanes établies dans les ports du Gujarat, du Malabar

---

pp. 487-516. Pour des données plus générales, cf. J. F. Richards, « The islamic frontier in the East, expansion into South Asia », dans *South Asia* 4, 1974, pp. 91-109 ; D. Rothermund (ed.), *Islam in Southern Asia. A survey of current research*, Weisbaden, 1975.

2. *Epigraphia indo-moslemica*, ed. by E. Denison Ross, J. Horowitz and C. Yazdani, Calcutta-Delhi, 1907-1935. Continué par *Epigraphia Indica, Arabic and Persian supplement*, 1964 et suivants.

3. Cf. G. Bouchon, *o. c.*, pp. 25-27 et 33, n. 162, et *supra*, pp. 43-45 et 50, n. 162.

4. Ibn Baṭṭūṭa, *Voyages d'Ibn Batoutah*, éd. et trad. par G. Defremery et B. R. Sanguinetti, Paris, 1853-1858, vol. 4, p. 58. Cf. l'excellente synthèse de S. Digby dans *Cambridge Economic History of India*, ed. by T. Raychaudhuri and I. Habib, Cambridge, 1982, pp. 125-162.

5. Lettre de Menentillus de Spolète à Bartolomeo di Santo Concordio dans Yule et Cordier, *Cathay and the way thither*, Londres, 1913-1916, vol. 2, pp. 63-64 ; Marco Polo, *La Description du Monde*, éd. L. Hambis, Paris, 1955, pp. 254-256, 274. Cf. aussi J. Richard, « Les missionnaires latins dans l'Inde au XIV^e siècle », dans *Studi Veneziani*, 12, 1970, pp. 231-242.

6. G. Bouchon, « Les mers de l'Inde à la fin du XV^e siècle », dans *Moyen-Orient et Océan Indien*, I, 1984, pp. 101-114, et *supra*, pp. 77-94.

et du Bengale, et signaler la présence de groupes actifs dans les cités maritimes du Maharashtra et du Coromandel.

Connue depuis l'Antiquité par les Méditerranéens, la route de l'Inde était fréquentée par les peuples du Yémen et de l'Hadramaut qui auraient atteint, à l'époque pré-islamique, l'île de Sri Lanka et la mer du Bengale[7]. C'est sans doute des ports de la péninsule arabique que partirent les premiers convertis à la foi du Prophète car cette région est celle à laquelle se réfèrent les traditions quand on évoque les origines. Le rite chaféite prédomine au Malabar, et certains *tangal* Māppiḷḷa se réclament encore d'un ancêtre hadrami. Aussi est-il probable que le prosélytisme des marchands de l'Arabie du Sud fut particulièrement actif au cours des deux premiers siècles de l'Islam[8]. La *Relation de la Chine et de l'Inde* (851) est le plus ancien témoignage de l'itinéraire Siraf-Canton, mais son auteur, qui n'avait fait escale qu'à Kollam, n'avait pas rencontré de musulmans au Malabar[9].

La difficulté de dater l'introduction de l'Islam dans les régions côtières tient aux conditions mêmes de la pénétration musulmane. Point ici de médailles commémoratives de conquêtes, mais de rares témoignages d'une lente infiltration. Marchands et prêcheurs ne furent sans doute pas « *warmly accepted* » comme le prétend R. E. Miller[10], mais tenus à distance par les populations locales hindoues « qui ne mangeaient pas avec eux et ne les faisaient pas entrer dans leurs maisons »[11]. Pour survivre au cours des longs mois (d'août à janvier) où il leur fallait attendre les vents du retour, ils se mettaient en ménage avec des femmes de basse caste, filles de pêcheurs ou de marins, qui acceptaient de préparer leur nourriture. Le *mut'a* — ou mariage temporaire — fut prévu par les institutions musulmanes pour permettre aux navigateurs de trouver un foyer dans chaque port d'escale et une progéniture élevée dans la foi islamique[12]. Le fait que l'on ne trouve aucune mention de ces familles dans les récits des voyageurs arabes antérieurs à Ibn Baṭṭūṭa atteste que les musulmans des régions côtières — Māppiḷḷa du Malabar, Navāyat du pays canara, Ilappai du Coromandel, Chūliā de Kollam — mirent

7. C. R. TIBBETTS, « Preislamic Arabia and South-East Asia », dans *Journal of the Malayan Branch of the Asiatic Society*, 29, 1956, 3, pp. 182-208.

8. A. D. W. FORBES, « Southern Arabia and the islamicization of the Central Indian Ocean archipelagoes », dans *Archipel*, 21, 1981, pp. 82-92.

9. J. SAUVAGET (éd. et trad.), *Ahbār as-Šīn wa l-Hind, Relation de la Chine et de l'Inde*, Paris, 1948, p. 28.

10. R. E. MILLER, *o. c.*, pp. 41-42.

11. Ibn BAṬṬŪṬA, *o. c.*, pp. 72-74.

12. Robertson SMITH, *Kinship and marriage in early Arabia*, Londres, 1903, pp. 77-79; V. D'SOUZA, *o. c.*, pp. 4-10; G. BOUCHON, « Les Musulmans du Kerala », pp. 19-21, et *supra*, pp. 38-39, et le classique T. ARNOLD, *The preaching of Islam*, London, 1896.

plusieurs siècles à sortir de leur obscure condition, c'est-à-dire jusqu'à ce que leur groupe puisse trouver une fonction spécifique dans la société locale.

La répugnance des membres des hautes castes (ou qui se prétendaient telles) à entreprendre les voyages au long cours favorisa la prise en charge du commerce transocéanique par les communautés musulmanes dans les régions où les interdits de la mer étaient rigoureusement respectés [13]. Ce processus est perceptible au Kerala où ces fonctions avaient été confiées à des guildes juives et chrétiennes au cours du haut Moyen Âge, et dans lesquelles il semble que les musulmans aient pris place avant d'avoir leurs propres compagnies [14]. Partout au Kerala, même au niveau le plus modeste, le Māppiḷḷa devint l'interlocuteur privilégié de l'étranger, et particulièrement des marchands du monde islamique auxquels il accordait l'hospitalité et offrait ses services de marinier, de courtier ou d'interprète. Son appartenance à une religion étrangère le plaçait à l'écart de la hiérarchie brahmanique et lui permettait d'approcher les fonctionnaires royaux qui n'auraient pas souffert la présence d'un hindou de basse caste.

Pour s'insérer dans les structures sociales du monde indien, une autre filière permettait aux musulmans d'exercer une fonction militaire en s'engageant comme mercenaires. Dès la fin du XIII[e] siècle, Giovanni di Montecorvino les remarquait dans les armées des rājas du Kerala, et Marco Polo, quelques années plus tard, les voyait servir un tyran de Ceylan [15]. En fait, les musulmans des régions côtières apparaissent dans l'Histoire au moment où leur rôle devient indispensable, où lorsque la conjoncture se prête à laisser libre cours à leurs initiatives, comme lors des désordres qui suivirent, au début du XII[e] siècle, les incursions des empereurs Cōḷa dans les royaumes du Malabar. L'inscription de fondation de la mosquée de Māṭāyi, près du palais des rois d'Eli, prouve qu'ils jouissaient dès cette époque (H. 518/1124) du droit de cité et de culte [16].

Pour d'autres raisons, les marchands de chevaux du Golfe Persique acquirent dans les royaumes du Deccan une influence notable. Dès la fin du XIII[e] siècle Marco Polo les rencontrait à Kāyal (Coromandel) où ils achemi-

13. La question des interdits de la mer et de leurs effets sur le commerce maritime a été discutée par G. BOUCHON, « Les Musulmans du Kerala », pp. 10-15, et *supra*, pp. 31-33; M. N. PEARSON, *Coastal Western India*, New Delhi, 1980, pp. 116-144 et, plus spécialement pour le Gujarat, par L. VARADARAJAN, « Indian seafaring : The Precept and Reality of Kalivarjiya », dans *The Great Circle*, V, 1983, 1, pp. 1-12.

14. P. GUNDERT, « Hebrew version of the Jewish sasaram with the translation into English together a notice on an ancient malayalim poem called the song or legend of Payanur », dans *Madras Journal of Literature and Science*, 31, 1844, pp. 14-15; G. BOUCHON, *Mamale de Cananor, un adversaire de l'Inde portugaise (1507-1517)*, Genève-Paris, 1975, p. 9.

15. Cf. n. 5 et G. BOUCHON, « Les Musulmans du Kerala », pp. 54-55, et *supra*, pp. 70-71.

16. G. BOUCHON, *Mamale de Cananor*, pp. 9-11.

naient chaque année plusieurs milliers de chevaux d'Ormuz ou du Fars destinés aux princes de Madurai [17] ; c'est dans cette même région que M. Jean Aubin reconnaîtra la communauté des négociants Ṯībī [18]. Sur la côte occidentale, le commerce de ces animaux fut stimulé par la croissance simultanée de l'Empire Bahmani et du royaume de Vijayanagar dont les guerres continuelles épuisaient une cavalerie qui ne pouvait se reproduire en Inde tropicale et devait être constamment renforcée d'éléments importés de Perse et d'Arabie. Payés à prix d'or par les uns et les autres, les marchands islamiques se gardaient de prendre en compte l'antagonisme qui opposait les puissances hindoues et musulmanes du Deccan qu'ils servaient avec le même zèle. Ainsi les Navāyat du pays canara et les Māppiḷḷa de Cananor avaient-ils pour principal client le rāja de Vijayanagar [19]. Au demeurant, les marchands de chevaux du Golfe Persique eurent la possibilité d'accéder au pouvoir politique dans l'Empire Bahmani, où le XV^e^ siècle fut dominé par l'influence de Khalaf Hasan Basri, « Prince des négociants » et surtout de Maḥmūd Gāwān Gīlānī qui débarqua à Dabul en 1453 et devint le Ministre tout-puissant de trois sultans successifs [20]. Leur faveur encouragea les hommes d'affaires persans — et particulièrement Gīlānī — à s'établir en grand nombre dans le royaume pour en animer les réseaux commerciaux.

Ibn Baṭṭūṭa insistait sur la présence, dans les cités maritimes de l'Inde, de musulmans de toute nation ayant déjà un statut de notable (*shāh bandar* ou gouverneur) qu'ils fussent originaires de Bahreyn, d'Iraq, d'Oman ou de Qazwin [21]. Bon nombre d'entre eux appartenaient sans doute aussi aux compagnies des Kārimī d'Egypte qui avaient la haute main sur le commerce des épices et des agents dans tous les ports du littoral [22]. Négociants et armateurs, grands constructeurs de mosquées et de tanks, leur fortune était immense et leur descendance innombrable.

---

17. Marco POLO, *La Description du Monde*, pp. 254-256, 274 ; Vāssāf, dans ELLIOT et DAWSON, *The History of India as told by its own Historians*, Londres, 1867-1877, vol. III, pp. 34-35.

18. J. AUBIN, « Les princes d'Ormuz du XIII^e^ au XV^e^ siècle », dans *Journal Asiatique*, 1953, pp. 90-98.

19. V. D'SOUZA, *The Navayat*, *passim* ; G. BOUCHON, *Mamale de Cananor*, pp. 33 et *passim* ; « Les Musulmans du Kerala », pp. 43-44, et *supra*, p. 60.

20. H. K. SHERWANI, *The Bahmanis of the Deccan* (Hyderabad, s.d.) ; *Maḥmūd Gāwān the Great Bahmani wazir*, Allahabad, 1942 ; J. AUBIN, « Les relations diplomatiques entre les Aq-Qoyunlu et les Bahmanides », dans *Iran et Islam*, éd. par G. E. BOSWORTH, Edimbourg, 1971 ; « La vie et l'œuvre de Nimdihi », dans *Indo-Islamica, Revue des Études islamiques*, I, 1966, pp. 61-81.

21. IBN BATTŪTA, III, pp. 88, 100, 104, 185.

22. M. S. LABIB, « Les marchands Kārimīs en Orient et sur l'Océan Indien », dans *Sociétés et Compagnies de commerce en Orient et dans l'Océan Indien*, éd. par Michel Mollat DU JOURDIN, Paris, 1970, pp. 209-214.

*

Du Kathiawar à Chittagong, ces foyers de peuplement islamique étaient assez dynamiques pour dépasser les rivages de l'Inde et se répandre outremer. Les sépultures des Gujaratis retrouvés à Sumatra [23], les vestiges de leurs navires signalés à Java [24], la population musulmane bengalie établie de longue date à Pasai témoignent du rôle, trop souvent méconnu, que les musulmans de l'Inde ont joué dans l'islamisation de l'archipel indonésien et plus particulièrement dans la conversion décisive du rāja de Malacca [25].

Par leur nature même, les sociétés islamiques côtières étaient en perpétuelle formation. Les liens qui unissaient les étrangers à leurs enfants de l'Inde, l'apport constant des bannis de toute caste qui se tournaient vers l'Islam provoquait une évolution qui allait conduire certains groupes à réagir — tels les Māppilla qui commençaient, au début du XVIe siècle, à pratiquer l'endogamie. Aux divisions du territoire, à la rigidité des institutions brahmaniques s'opposait la mobilité des sociétés musulmanes. La pratique du cabotage multipliait les liaisons et les alliances, et favorisait la consommation de produits nouveaux et la transmission des techniques.

Les Portugais firent irruption dans l'Océan Indien au moment où les marchands de mer musulmans jouissaient de la maîtrise absolue de ses routes maritimes. C'est à partir de leurs premiers témoignages que l'on peut mesurer la place que tenaient les communautés islamiques de l'Inde dans l'animation de l'immense trafic des épices et des textiles. Si la fin du XVe siècle marque une période d'apogée, c'est que non seulement tous les gens d'affaires du monde islamique se retrouvaient dans les ports de l'Inde, mais surtout parce que les musulmans de ce pays étaient présents dans toutes les cités maritimes, de Mombassa aux Moluques et sans doute au-delà [26].

Les Gujaratis occupaient à cette époque une position prédominante. Il est bien difficile de distinguer l'origine de leurs communautés musulmanes du fait que le Gujarat avait été islamisé à la fois par le commerce et par la

---

23. L. DAMAIS, « L'épigraphie Musulmane dans le Sud-Est asiatique », dans *Bulletin de l'École Française d'Extrême Orient*, 54, 1968, p. 582.

24. Tomé PIRES, *The Suma oriental of Tomé Pires*, éd. A. CORTESÃO, Londres, 1944, p. 369. Le rôle des Gujaratis dans l'islamisation de l'Insulinde a été particulièrement souligné par M. A. Meilink ROELOFZ, *Asian trade and European influence in the Indonesian archipelago (1500-1630)*, La Haye, 1962.

25. Tomé PIRES, *o. c.*, pp. 142-145, 229-259.

26. J. AUBIN, « Ormuz au début du XVIe siècle », dans *Mare Luso-Indicum*, II, 1973, pp. 150-179 ; L. F. THOMAZ, « The Indian merchant communities in Malacca under the Portuguese rule », dans *Indo-Portuguese History, Old issues, New questions*, pp. 56-72 ; E. A. ALPERS, « Gujarat and the trade of East Africa c. 1500-1800 », dans *The International Journal of African Historical Studies*, IX, 1961, 1, pp. 22-24.

conquête. Ibn Baṭṭūṭa avait reconnu à Cambay et dans ses ports satellites des groupes d'Ismaéliens Khodja et Bohra auxquels se joignaient d'importantes colonies venues de tout le monde islamique [27]. Les marchands de mer gujaratis bénéficiaient à la fois du soutien de sultans puissants, du support financier des hindous Bania et d'un arrière-pays riche en produits manufacturés. Avec le Bengale et le Coromandel, le Gujarat était producteur de cotonnades qui étaient échangées contre les produits les plus précieux : or et ivoire d'Afrique, ducats de Venise et ashrafis d'Egypte, épices et bois d'Indonésie, rubis de Pégou, cannelle et gemmes de Ceylan. Puissamment implantés à Malacca, ils constituaient la « nation » la plus nombreuse de la ville dont ils avaient fait le marché de « tout l'Orient et de tout l'Occident », épargnant ainsi aux Chinois le long voyage du Malabar. Maîtres des routes de l'Océan oriental, où ils avaient surclassé les marchands de la mer du Bengale, ils avaient profité des difficultés suscitées aux marchands Kārimī, par les sultans mamlouks pour s'insérer dans le commerce du poivre et l'acheminer eux-mêmes jusqu'aux ports de la Mer Rouge. Ainsi, vers 1515, Tomé Pires pouvait-il écrire : « Cambay étend deux bras, l'un touche Aden et l'autre Malacca » [28].

La position des musulmans du Bengale est moins bien connue, du fait de l'instabilité physique du delta du Gange qui engloutissait périodiquement des cités entières et de la situation politique troublée de Chittagong, déjà convoité par les marchands de mer gujaratis qui commençaient de s'installer dans les ports de l'Indochine occidentale et dans la plupart des zones d'influence que les Bengalis avaient dominés naguère. L'on sait que l'islamisation des ports de la côte septentrionale de Sumatra avait été leur œuvre, et que leurs descendants peuplaient la plus grande partie de la ville de Pasai, bengalie par ses mœurs et ses institutions ; l'on connaît l'ampleur de la diffusion de leurs vivres et de leurs textiles, mais il semble bien que la diaspora avait été restreinte dès le début du XVI[e] siècle par l'expansion gujaratie [29].

Les Portugais furent surpris par le nombre de musulmans qu'ils rencontrèrent au Malabar « aussi nombreux que de Fes à Tunis » [30]. Nombreux, certes, mais non majoritaires comme ils pouvaient le paraître parce qu'ils étaient, partout, ceux qui accueillaient l'étranger et traitaient avec lui. La société islamique du Kerala était divisée en deux groupes : celui des Pardeshī (étrangers) et celui des Māppiḷḷa. Saisonniers ou résidents, les premiers

27. IBN BATTUTA, III, *passim*.

28. Tomé PIRES, *Suma oriental*, p. 367. Cf. aussi G. BOUCHON et D. LOMBARD, « Indian Ocean in the 15th Century », dans *Indian Ocean 1500-1800*, ed. par Ashin DAS GUPTA et M. N. PEARSON, New Delhi, 1986.

29. G. BOUCHON / L. F. THOMAZ, *Voyage dans les deltas du Gange et de l'Irraouaddy, relation portugaise anonyme (1521)*, Paris, 1988.

30. BARROS, *Da Ásia*, Lisbonne 1778, vol. I/2, p. 358.

vivaient surtout à Calicut et comptaient des musulmans de toute nation, Persans, Turcs, Arabes d'Égypte, d'Arabie et de Syrie, ou Kārimī ayant choisi de se fixer au Malabar, et une importante « nation » de Maghrébins originaires de Tlemcen, d'Oran et de Djerba, auxquels se joignaient des réfugiés de Grenade et quelques renégats européens.

En minorité à Calicut, les Māppiḷḷa étaient nombreux à Ponnani, Pantalāyini, Kollam, Dharmapaṭam et Cananor où ils se spécialisaient dans le commerce d'Inde en Inde et la distribution des vivres. À Cochin et à Calicut, on remarquait quelques éléments d'origine extrême-orientale qui descendaient sans doute des musulmans chinois qui avaient participé, un siècle plus tôt, aux expéditions de Zeng-He[31]. Les uns et les autres envoyaient à la Mecque, tous les sept ans, le produit de leurs aumônes : en 1505, les Portugais avaient saisi deux vaisseaux remplis de monnaies et de métaux précieux[32].

*

La puissance des musulmans du littoral de l'Inde s'appuyait, comme nous l'avons vu, sur la richesse que leur assurait la maîtrise du commerce transocéanique, mais aussi sur leur aptitude à entreprendre des actions militaires et à améliorer sans cesse leurs techniques de guerre navale. Notre propos étant limité, nous ne pouvons nous attarder sur le destin particulier de despotes locaux ou de capitaines d'aventure dont chacun mériterait une étude particulière[33].

Les Portugais n'ont pas seulement constaté l'emprise des musulmans de l'Inde côtière sur le monde des affaires maritimes, ils ont aussi fourni les données du problème de leurs relations avec le pouvoir royal.

Les musulmans du littoral relevaient soit d'un sultan (Gujarat, Ahmadnagar, Bijapur, Golconde, Bengale) soit d'un rāja hindou ou bouddhiste (Vijayanagar, royaumes du Kerala, Ceylan, Arakan). Il ne semble pas que le statut des uns et des autres ait été différent, bien que dans le premier cas, les marchands de mer aient fréquenté les Cours où il arrivait qu'un homme d'affaires accédât au pouvoir politique comme l'attestent, entre autres, la fortune de Maḥmūd Gāwān Gīlānī ou les exemples gardés par certaines traditions du Bengale. Dans le second cas, les musulmans devaient respecter l'ordre social brahmanique, s'abstenir de manger de la viande bovine et se

31. *Marchands et hommes d'affaires asiatiques dans l'Océan Indien et la Mer de Chine, XIII^e-XX^e siècles*, études publiés sous la direction de Denys Lombard et Jean Aubin, Paris, 1988.

32. G. BOUCHON, « Le premier voyage de Lopo Soares en Inde (1504-1505) », dans *Mare Luso-Indicum*, III, 1976, p. 80, n. 129, et *supra* p. 154.

33. S. DIGBY, *l. c.*, pp. 154-156.

conduire comme des sujets fidèles, s'acquittant régulièrement de leurs taxes et participant à la défense du territoire [34]. Tout en se gardant de généraliser, l'on peut observer que l'une et l'autre situation relevaient de la séparation des pouvoirs politique et économique qu'assumaient respectivement le roi et les négociants, quelque fût leur origine et leur foi. Ce partage n'empêchait pas les souverains et les seigneurs d' investir dans le commerce d'outre-mer ni même d'armer des navires [35] ; mais il épargnait aux hommes d'affaires de prendre parti dans les luttes dynastiques et territoriales tout en leur laissant la liberté d'assurer par les armes la défense de leurs intérêts, surtout, et peut-être seulement, dans le domaine maritime. Cette structure était particulièrement apparente au Gujarat et dans le royaume d'Eli (Kerala) où le roi hindou régnait sur les terres tandis qu'un certain Āḷi Rāja, chef des Māppiḷḷa de Cananor, avait tout pouvoir sur la haute mer et s'était rendu maître d'une partie de l'archipel des Maldives [36]. La terre au roi, l'océan aux marchands, ce principe légitima partout, a des degrés divers, les initiatives des communautés mercantiles.

L'apogée du pouvoir islamique est souvent marquée par l'éclosion d'un cycle de légendes destinées à justifier la puissance des musulmans et la faveur que le souverain leur accorde en les rattachant aux traditions de fondation des dynasties. Ainsi répandait-on au Kerala, dans les premières années du XVI[e] siècle, l'histoire de Chēramān Perumāl, le dernier empereur Cēra, qui avait eu la révélation de l'Islam à la suite de la visite de pèlerins venus d'Arabie. Avant de s'embarquer pour la Mecque, il avait divisé son royaume entre ses neveux et leur avait confié la protection des musulmans [37]. Jusqu'à une époque récente, les musulmans de Calicut participaient aux cérémonies d'investiture du rāja hindou, et celui-ci conduisait le cortège de leur fête de Mamankam [38]. Un autre cycle mythique rattachait les Āḷi Rāja (malayalam = Roi de la haute mer) de Cananor aux Kōḷathiri de Chirakkal, en rappelant les services rendus par les dignitaires musulmans à la dynastie régnante et en évoquant des alliances princières rattachées à certaines traditions vishnouites [39].

---

34. G. BOUCHON, « Les Musulmans du Kerala », p. 55, et *supra*, p. 71.

35. M. N. PEARSON, *Merchants and Rulers of Cujarat*, Berkeley-Los Angeles, 1976 ; J. AUBIN, « Albuquerque et les négociations de Cambaye », dans *Mare Luso-Indicum*, I, 1971, pp. 3-63.

36. G. BOUCHON, *Mamale de Cananor, passim.*

37. Une intéressante variante de ce mythe a été retrouvée et étudiée par Y. FRIEDMANN, « Qissat Shakarwati Farmad, a tradition concerning the introduction of Islam to Malabar », dans *Israel Oriental Studies*, 5, 1975), pp. 233-244.

38. K. AYYAR, *The Zamorins of Calicut*, Calicut, 1938, p. 91 ; FAWCETT, *Madras Government Bulletin*, vol. 3/3, pp. 295-296 ; W. LOGAN, *Malabar Manual*, Madras, 1887, p. 231.

39. G. BOUCHON, *Mamale de Cananor*, p. 34-47.

Au Bengale, les implications politiques des légendes d'origine sont plus claires encore. En 1522, les Portugais recueillirent celle de l'ancêtre du sultan régnant, Nusrat Shāh, présenté comme un marchand *sayyid* venu de La Mecque, qui sauva le royaume du Bengale de l'invasion étrangère et fut promu général des armées et premier ministre du souverain hindou avant de l'assassiner pour prendre sa place. Une autre légende fait dépendre la fortune de ce personnage de l'intervention d'un brahmane, tout en le reconnaissant comme un apôtre de l'Islam. Dans ce cas précis la critique est possible à partir des évidences de la numismatique et de l'épigraphie pour établir que cette légende, comme la plupart des autres, n'a aucune authenticité historique[40]. Le mythe est ici orienté à des fins de propagande pour légitimer une usurpation et destiné — comme l'a remarqué Romila Thapar[41] — à donner un statut social à ceux qui ont acquis le pouvoir politique.

Une remarque ici s'impose : dans le cas particulier des légendes d'islamisation, répandues dans les régions côtières, on ne se réfère ni à quelque conquérant afghan ou turc, ni à quelque soufi persan. Partout l'Islam est venu de la mer, porté par un croyant originaire des lieux saints d'Arabie.

*

Le XVI^e^ siècle est marqué par la marche vers le pouvoir des communautés islamiques du littoral indien. Pouvoir économique pour les Gujaratis qui, dès la seconde moitié du XV^e^ siècle, avaient profité du retrait des Chinois pour pénétrer les mers et les marchés de l'archipel indonésien, et de la crise des guildes arabes pour commencer d'acheminer en Mer Rouge les épices et les textiles. Au début du XVI^e^ siècle, l'emprise des Portugais sur les échelles du Malabar et la conquête de l'Égypte par les Turcs leur donna l'occasion de coordonner tous les trafics des mers du Sud[42].

Au Kerala, un même mouvement, plus ou moins associé au réseau gujarati et plus directement dirigé contre la présence portugaise, allait conduire les Māppiḷḷa de Calicut à armer en guerre leurs navires et à réagir à l'attitude louvoyante de leurs rājas en briguant le pouvoir politique. Si la rébellion des

40. Cette démonstration a été faite dans BOUCHON / L. F. THOMAZ, *Voyage dans les deltas du Gange et de l'Irraouaddy (1521)*, Paris, 1988.

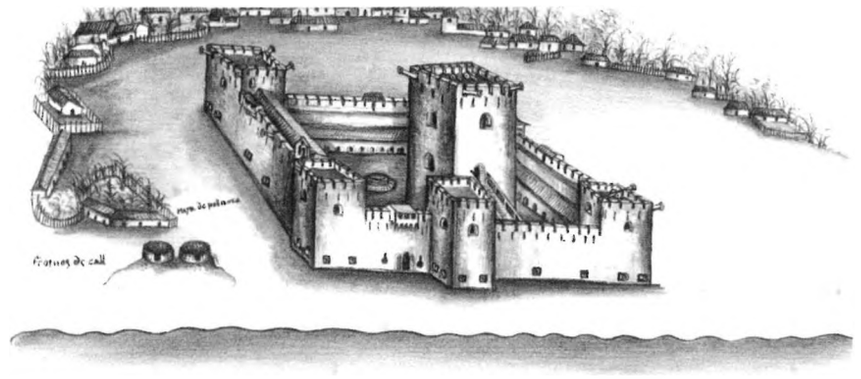
41. Romila THAPAR, « Origin myths and the early Indian Historical tradition », dans *History and Society, Essays in honour of Professor Niharanjan Ray*, éd. par D. P. CHATTOPADHYAYA, Calcutta, 1978, pp. 271-294.

42. Ashin DAS GUPTA, Introduction, part 2 to *Indian Ocean 1500-1800*, *o. c.*

Kunjalis de Calicut échoua, les Āḷi Rāja réussirent, en évinçant le roi hindou, à fonder à Cananor une dynastie musulmane[43].

Les communautés islamiques de l'Inde ne parvinrent pas à garder la maîtrise de l'Océan Indien que devaient leur ravir les Arabes de Mascate et les navigateurs de l'Europe du Nord. Mais leurs échecs ne doivent pas dissimuler le rôle essentiel qu'elles jouèrent au cours de l'époque médiévale. Elles contribuèrent à assurer la circulation des produits et des hommes entre la Méditerranée et la Mer de Chine et à maintenir, contre vents et marées, ce grand courant civilisateur qui fut l'artère du Vieux Monde.

43. G. BOUCHON, « Reis e piratas do Malabar: o jogo da guerra marítima nas vésperas da segunda expansão europeia » dans *A Abertura do Mundo. Estudos de História dos Descobrimentos Europeus – em homenagem a Luís de Albuquerque*, vol. II, Lisbonne, Editorial Presença, 1987, pp. 139-149



O REY DE CALEQVV CO TEMOR QVE OS NOSOS TOMARIA DELE VINGANÇA DA MORTE DO MANICHAL CO MVITO
ROGOS AFONSO DALBOQVERQVE LHE ASENTOV PAS FAZENDO ESTA FORTELEZA ASVA CVSTA QVE ESTEV
EM MVITA DAS ATE O ANO DE 1525 QVE DO IOAM DE LIMA SENDO CAPITAM ALEVATOV BEM E SEDESFES ES
FORTELESA EM TENDO DO GOVERNADOR DOM ANRIQVE DE MENESES

Le Fort de Calicut, in Gaspar CORREIA, *Lendas da Índia*, vol. 2, T. II, Lisbonne : Typographia da Academia Real das Sciencias, 1860.

CALICUT AT THE TURN OF THE SIXTEENTH CENTURY *

Calicut is a privileged field of research, first as one of the most important ports of the old medieval world, and also because at the turn of the sixteenth century, during a period of intense activity, it is suddenly revealed to the historian of today as seen through Portuguese eyes. After the first contacts, the Portuguese presence triggered reactions which led to concrete transformations. Rather than dwell on events which are known to every specialist, I shall examine the data of recent research, ask a few questions, and try to go beyond the generally accepted facts. To begin with, it should be useful briefly to describe Calicut from Asian and European sources.

The appearance of Calicut is a recent phenomenon in the history of the Malabari ports of call which had known in turn, since antiquity, various changes. The winds of the monsoon used to carry the vessels of the Arab world onto this coast, which was the first country where they could renew their provisions and wait for favourable winds to sail to China. Kerala was also the country of pepper and ginger and a market for other products.

Until the twelfth century, Arab travellers only mentioned the name of Kollam (Quilon): Kollam, where the Christians of St. Thomas had at the time the monopoly of pepper. Towards 1100, after the destruction of the city by the Cōḷa armies, a dark era began during which time one would think important changes took place. When written accounts reappeared at the end of the thirteenth century, they highlighted different landscapes and structures. Kerala had been divided into several Hindu kingdoms whose ports were dominated by more or less influential Islamic trading communities. Kollam was reborn from its ashes, but had found a competitor in Eli, north of Malabar, where a Muslim community was firmly established. In 1343, Ibn Baṭṭūṭa visited

---

* First published by *Revista de Cultura*, no. 13-14, pp. 39-47, Macao, 1991.

Calicut which suddenly appeared to be the most important port of Kerala, whose wealth had already overshadowed all the others.

It is interesting to dwell on the origins of Calicut, because they highlight the exceptional position later to be enjoyed by the Muslim communities of the city. Although Calicut appeared in the mid-fourteenth century in travel literature, according to the local tradition its foundation dates back to 825. The legend of the foundation of the city has been related for the first time by the Portuguese Duarte Barbosa seven centuries later (*c.* 1515). This legend has no historical value in itself, but reflects what one believed or was made to believe at the beginning of the sixteenth century, when the Muslims of Calicut were at the peak of their influence. As everywhere in India, the legend was meant to legitimize power — in this case that of the Islamic community and to justify the support given by the reigning Hindu dynasty. The story went in Calicut that the last Cera emperor (Chēramān Perumāl), after his conversion to Islam, had divided Kerala between his nephews before leaving for a pilgrimage to Mecca: the Calicut Rāja had the mission of welcoming and protecting the Muslims and the promise of a prestigious future.

The date given by the legend (825) is invalidated by a Sanskrit chronogram which situates the foundation of the city in 1042, therefore at the time when the Cōḷa expansion was beginning to reach all the Southern kingdoms, driving towards the West coast the rājas of the hinterland. It is probable that the King of Eṛnād settled at Calicut at this time and that several years later his successors took advantage of the destruction of Kollam to welcome at the port Arab seamen. Eṛnād was then a poor region. Its king had no dynastic prestige; he used to support temples which his neighbours were trying to take away from him. The rulers of Calicut managed to strengthen their power by giving Islam its chance. Long sea voyages were particularly strictly forbidden to the members of high Hindu castes in Kerala, where Jewish and Christian guilds were in charge of some overseas exchanges in the late Middle Ages, like in other places the Buddhists and the Jains. Therefore, when Islam appeared in Malabar, it found immediately its main social function, the more so because a network of Muslim merchants was already established in most parts of the Indian Ocean, from the Horn of Africa to the shores of the China Sea.

Islam spread in Kerala because of the practice of temporary marriages which allowed Arab and Persian seamen to have a home in each port of call. They generally married women of low castes, the only ones allowed to cook their food. The children born from these marriages were called Māppiḷḷa. They were brought up in the Sunni Islamic faith, and trained from an early age as tradesmen and seamen. Many of them became brokers, for they were acquainted with languages and habits of the country. In Calicut, these Muslims of various origins flourished and became more dynamic, because they knew to find their place in the social structures, whilst in other Kerala ports they often stayed apart.

It cannot be doubted that the Muslims of Calicut created the wealth of the city, the peak period of which can be situated in the mid-fifteenth century, before the growth of Malacca and Cambay started to make them competitors. However, the beach of Calicut was so inhospitable that ships had to find shelter in the mouths of neighbouring rivers or in the creeks of satellite ports such as Kappatt, Pantalāyini-Kollam, Puthupattanam, which were inhabited by fishermen and sail-menders. To this strip of land, neighbouring regions had been annexed by the Erṇād rājas which were among the best producers of pepper and ginger. Moreover, natural phenomena had contributed to establish the supremacy of Calicut in the mid-fifteenth century: a flood of the Periyar silted up the port of Cranganore and the progress of the spit had closed the port of Eli.

As the city of Calicut was not fortified, it spread without constraint among large gardens. Warehouses and shops lined up behind the beach. Merchants lived beyond there in wooden or whitewashed houses roofed with *cadjans*, scattered in grounds planted with trees. These houses were enclosed in walls with high carved wooden doors. They were carefully guarded, as merchants stocked their goods there, because they were afraid of the fires which often destroyed the warehouses. The town had also many temples, mosques, numerous tanks to bathe and wells to drink from.

The merchant town was separated from the royal palace by coconut woods. This palace had been built a few kilometres away from the coast, on the slopes of the Ghats. Further away spread the large rural estates inhabited by the Nāyars and the Brahmin Nambuttiris. The structures of Calicut were thus in keeping with the structures of its society. The hierarchy was respected: secluded castes on the coast, well out of the Nāyars' sight; the service staff near the warehouses; the merchants' city divided according to faith and origin: the Rāja, the Brahmins and the Nāyars in their estates. The King, however, used to move to one of his residences, situated near the merchants' boroughs, in order to receive gold cash from the pepper trade. He took then the opportunity to welcome the merchants in four different audience rooms: for the Hindus, the Muslims, the Christians and the Jews. This residence also had a belvedere from where he surveyed the movements of the ships. He had the title of Zamorin (Sāmūttiri, lord of the sea) and worshipped Kapalotta, the goddess of sailors.

This was his only interference in commercial business, although it brought him important taxes. The administration of the port was not part of his power, the charges of which had been entrusted to foreign merchants, already at the time of Ibn Baṭṭūṭa when the Shāhbandar was an Arab from Bahrein. At the end of the fifteenth century, two Muslim dignitaries were responsible for all trading operations. One was the leader of the foreigners (Pardeśi), the other was the Head of the Māppiḷḷas and in charge of the coastal trade. Administrative and judicial duties were not clearly defined. It is only

known that the merchant communities had their own justice, most often based on the practice of the ordeal and that the death sentence could be only pronounced by the Zamorin after the previous agreement of their chiefs. These dignitaries were entitled to wear a brocade turban, to use palanquins, and used to go preceded by trumpets made of gold or of less precious metal according to their rank. The Pardeśi enjoyed a privileged status provided they respected local institutions. Protection of the Brahmins and abstinence from bovine meat were the conditions of their rights of residence. In exchange, freedom of worship, exoneration from some land taxes and the inviolability of their private houses were guaranteed by the Zamorin. Such an organisation was based on the principle of the separation of some political and economic powers respectively assumed by the King and the merchant communities.

Open to all the businessmen of the Ancient World this society was in constant evolution. It was, however, marked by the permanent character of predominance of the Islamic community. According to the early Portuguese accounts, recent changes had occurred. In Calicut, people were still talking about the long-haired Chinese who used to visit the port sixty odd years ago. Their grandchildren could be met among the seamen integrated into the Māppiḷḷa community. Mentioned by Ibn Baṭṭūṭa (1343), their active presence intensified with the successive expeditions ordered by the Ming. We shall see later why the Chinese deserted Calicut. Among other reasons, the growth of Malacca, where all the western products were routed by the Gujaratis, spared the Chinese the long voyage to Malabar which they had given up for good when the Portuguese anchored there.

At the same time, the character of the Arab presence was becoming different. The Kārimī merchants who had controlled most of the networks of the spice route had to abandon the Red Sea, because they were molested by the Mamluk Sultans. It is known that an important number of them had settled in Calicut. Could one recognize them among those Arab residents whose activities were described by the Portuguese? Those 'Egyptians' equipped each year ten to fifteen ships built in the shipyards of Malabar without iron nails, according to the local techniques. These ships set sail in January towards the West, frequently taking on board pilgrims on their way to Mecca. Other ships coming from the Red Sea used to arrive between August and November in Calicut, carrying other Middle East merchants who settled there for a few months. Rich and influential, they led a high life in their splendid houses and occupied the prime position in the Pardeśi society which also included other communities from Syria, East Africa, Khorassan, Persia and Maghreb. Most of them were Muslims, but there were also Jews and Christians. An Islamic name covered people of various origins — refugees from Granada, the Balkans and Italian renegades.

The word *Pardeśi* designated all the elements foreign to Kerala, even if they came from neighbouring kingdoms. The crowd of the Indian merchants

included important groups from the sultanates of Deccan and Bengal, and powerful traders from the Vijayanagar Empire. The Cheṭṭis — a Hindu caste from Coromandel enjoyed a prestigious status and were entitled to golden trumpets. They shared with the Brahmins the privilege of being respected by the armies and the highwaymen who let them carry cash and precious stones in their large shoulder bags. The Cheṭṭis had control over exchange, usury, jewels and pearls trade. Here we can only underline the growing influence of the Gujarati businessmen whose networks took shape during the fifteenth century. They took part in the prosperous trade of Malacca, establishing their predominance on the traffic of the Western Ocean. Although they contributed to the decline of Calicut, they owned large warehouses in the town.

Whilst, at the beginning of the sixteenth century, the overseas trade was in the hands of the Pardeśi, the Māppiḷḷa were specialising in the Indian coastal and inland trade, more particularly in foodstuffs (rice and sugar, dried fish, coconut palm products). Such goods, together with a few textiles, were an even-handed exchange with which they purchased pepper and ginger from the Nāyar and Christian inland producers. They routed these species to Calicut following down the course of the rivers. Some Māppiḷḷa merchants bought cinnamon in Ceylon and made profits up to 300%. Others went to the ports of the Gulf of Bengal to bring back goods from Western Indo-China, going at times as far as Malacca. Their coastal fleets distributed all these products in the Malabar ports. A strong solidarity linked them to the Māppiḷḷa of Cochin and Eli.

It is difficult to know the organisation of the trading societies. Given the important social mobility of the time, later documents are not helpful. It is only known that commerce was based on strict practices. All the visitors who stayed in Calicut during the pre-Portuguese period were impressed by the probity of its brokers and the safety of its waters — which was noticeable at a time when pirates were active in the estuaries of the western coast. Each time a ship arrived, goods were carried ashore in small boats, unpacked on the beach, then estimated. They were guarded day and night by a Nāyar who was at the disposal of the foreign merchant, together with a Cheṭṭi or a Māppiḷḷa broker. As usual, the whole cargo was loaded in the same port.

The Portuguese saw the merchant society of Malabar as groups of families whose members were posted at the key points of the network. They met a few businessmen but did not state if they acted as individuals or as members of any association. They have not said a word about the sea merchants' guilds whose existence had been known since the previous centuries by epigraphic documents. A recent study on Coromandel trading society states that the end of the fifteenth century saw the decline of the guilds and the growth of the independent merchants. Was the situation the same in Kerala? May we establish a relationship between the decline of the local associations and the hold of the Islamic communities on the international trade? Dr. Jean Aubin has

recently studied a still fairly unknown letter from Francisco de Albuquerque which reveals the presence of the Korram, a merchant group in Cochin in 1503, which was probably a Christian one.

In the beginning, the Portuguese were in conflict with the Pardeśi whom they wanted to eliminate from the spice trade, and were almost constantly at war against Calicut where most of them lived. Some light has now been thrown on these early clashes by recent research in relation to the attack of the Portuguese *feitoria* (1500) and reprisals ordered by Pedro Álvares Cabral.

It is generally believed that the eruption of the Portuguese fleet in Calicut — seven ships — created a new situation. However, two articles recently published by Dr. Hariprasad Ray state that, around seventy years before, tragic incidents had taken place in Calicut due to the presence of a Chinese fleet. One can remember that, over thirty years, fleets with artillery aboard and composed not of seven but of over one hundred ships used to come regularly to Calicut to demand a tribute and claim a monopoly (1405-1435). Although the Chinese contributed to the Zamorin's wealth by increasing the exchanges and the amount of the custom taxes, this was at the expense of the powerful Arab traders. Ray gives credit to a Joseph de Cranganore's report (1501) that the Pardeśi provoked rupture by slaughtering Chinese merchants and the Ming fleet retaliated. The Chinese deserted Calicut ever after. Ray's papers suggest why the Pardesi had a defensive reaction when they saw Cabral's fleet with guns aboard. They followed the same strategy as before, hoping for the same results.

The Portuguese who had been settled in the "Chinakotta" were slaughtered and the reprisal was the same. However, the comparison does not go any further. Unlike the Chinese, the Portuguese did not give up. They obstinately came back every year. Such perseverance was to decide the Zamorin to start again the war against the rāja of Cochin in order to wipe out the small Portuguese *feitoria* which was under his protection. Clinging to the Cochin shore, the Portuguese were stimulated by the famous captain Duarte Pacheco. The struggle for Cochin (1503-1505) is part of the epic legend of Portugal and is depicted as such in the *Lusíadas*. For the historian, this war put a new light on four points.

Firstly, thanks to Portuguese sources, the strategy of the armies of Malabar and the techniques of the lagoon war are described for the first time, as well as the pieces of the network of alliances and dependence links. They also point out the importance of the Brahmins' role. Have these sources been already compared to the local inscriptions and military Nāyar traditions? Has anyone identified, on the spot, the very deformed toponyms which appear in Portuguese documents, which should enable us to follow the movement of the fights?

Secondly, the Portuguese documents confirm what the Chinese sources mention regarding the considerable importance of Calicut. According to Ray,

the loss of Calicut was one of the reasons why the Ming gave up the sea voyages in the Western Ocean. The Portuguese sources stress Calicut's influence all over the world and the power of its Islamic communities. The importance of their diplomatic networks was such that Gujarat and Mamluk Egypt very quickly took alarm and the movement was to spread and reach the Pope and the Catholic Kings of Castile. The Hindu political power appears fragile compared to that of the Islamic communities of Calicut. A failure was enough to make a rāja retire to a sanctuary. The rāja's sovereignty could be questioned by members of his own family whenever he was found to have failed in his honour. It could be challenged by his brothers who had been known to pass sentences of abdication and death. One can see how Afonso de Albuquerque was able to make such customs work in his favour. There was nearly always a prince conspiring in secret to win favour with the Portuguese. Thus in 1513, on Albuquerque's advice, Prince Nambiador poisoned the Zamorin in order to take his place and negotiate the first Portuguese fortress in Calicut.

Thirdly, in the light of these ancient texts, one can see why the Portuguese were less well accepted than the other foreigners. There was, of course, the military character of their presence (although it was restricted to a few spots), the constraint of the *cartaz*, the monopoly claimed on spices. Above all, unlike the Eastern Christians and the Muslims, they did not want to know anything about the local habits and the organisation of society. This is known to us through the correspondence of the kings of Kerala generally written in Arabic, now kept in the Torre do Tombo. They blamed the Portuguese for their lack of respect towards the Brahmins (Duarte Pacheco used to snap the Zamorin's messengers, and Vasco da Gama hanged them at the end of the main yard of his flagship); for slaughtering cows and eating their flesh; and for disorganising the caste hierarchy by enticing the converts from their duties towards the members of higher castes.

Lastly, prizes were for the Portuguese part of the privileges of naval war, but it was contrary to the maritime traditions of Calicut. The honour of the Zamorins was linked with the safety of their waters so that they will be seen, at the end of the sixteenth century, reluctant to tolerate the inevitable pillages of the naval war. It should be noted that most of the conflicts of this early period opposed the Portuguese to the Pardeśi. During this time, the Portuguese kept contact with the Māppiḷḷas of Caticut and started business relations with the Māppiḷḷas of Cochin and Cannanore.

In 1513, Afonso de Albuquerque decided to favour Calicut at the expense of Cochin and Cannanore. He made peace with a Zamorin who granted him some place to build a fortress. Such alliance reversal was the origin of the first changes. The Arabs, and among them probably the last Kārimī, immediately fled Calicut for the ports of Gujarat. The merchants from Maghreb (Oran, Tlemcen, Tunis, Djerba, Tripoli) remained in Calicut and tried to trade with

the Portuguese. The beneficiaries of these changes were the Chettis because they were Hindus. as the Keling were in Malacca for the same reasons.

The Portuguese presence in Calicut had mobilised the Gujaratis who were trying to take advantage of the new conjuncture to take over the maritime routes from the Arabs. After the capture of Malacca by Albuquerque (1511) they had to find new routes and organise new networks with the support of whoever had been harmed by the Portuguese expansion. Thus the Aḷi Rāja of Cannanore had diverted the spice trade through a direct route from Sumatra to Aden via the Maldives. The Māppiḷḷa of Kerala began to put guns aboard their ships and *paraos*. They all managed to besiege and reconquer Calicut (1525).

By the end of the 1520's, in what concerns Calicut, the set-up for the transformations to come was already in place. From then on, the Māppiḷḷa occupied the first place in Calicut as the Arabs had left for ever. Until the end of the century, they fought the Portuguese for the control of the spice route. They developed their own military fleets and kept harassing the *armadas* without any regard for the periods of war and peace agreed by the Zamorins and the Portuguese Governors.

Whilst fighting so for the control of the Indian Ocean, they found an opportunity to carry out their own politics. Thus, these reactions to the Portuguese interferences led a social group of mercantile origin to military functions, and to ambitions for political power. This transformation was achieved at the end of the sixteenth century. At this time, after the conquest of Gujarat by the Mughals and the temporary disorganisation of the maritime networks, the Māppiḷḷa admiral of Calicut rose against the Zamorin and proclaimed himself Emperor of Malabar. With the help of his followers he launched a rebellion. Although a failure, this uprising appears as the Muslim community's final attempt to keep the control of overseas trade in the hands of its sea merchants.

Bibliography

Abdurrazaq Samarqandi, in *Quatremere* (E. M.), "Notice de l'ouvrage persan...," in *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, Paris, 1843.

Albuquerque, Afonso de, *Cartas*. Edited by R. A. de Bulhão Pato and H. Lopes de Mendonça. 7 vol. Lisbon, 1884-1935.

Aubin, Jean, "L'apprentissage de l'Inde. Cochin 1503-1504," in *Moyen-Orient et Océan Indien*, 1988.

Ayyar, K. V. K., *The Zamorins of Calicut*. Calicut, 1938.

Barbosa, Duarte, *The Book of Duarte Barbosa*, 2 vol., edited by Longworth Dames, London, 1918-1921.

Barros, J. de and Couto, Diogo do, *Da Ásia*, 24 vol., Lisbon, 1778.

Bouchon, G., "Les Musulmans du Kerala à l'époque de la découverte portugaise," in *Mare Luso-Indicum*, II, 1973, pp. 3-59, et *supra*, pp. 23-76.

Bouchon, G., "Sixteenth Century Malabar and the Indian Ocean," in *India and the Indian Ocean*, edited by A. Das Gupta and M. N. Pearson, Calcutta,1987, pp. 162-184.

Bouchon, G., *'Regent of the Sea', Cannanore's Response to Portuguese Expansion*, New Delhi, 1988.

Castanheda, F. L. de, *História do Descobrimento e Conquista da Índia pelos Portugueses*, 4 vol., Coimbra, 1924-1933.

Conti, Nicolo de, in Longhena, M., *Viaggi in Persia, India e Giava*, Milano, 1929.

Correia, G. *Lendas da Índia*, edited by R. J. de Lima Felner, 4 vols., Lisbon, 1860-1866.

Crónica do Descobrimento e Conquista da Índia pelos Portugueses, edited by Luís de Albuquerque, Coimbra, 1974.

Ibn Battūta, *Voyages*, edited by Defrémery and Sanguinetti, vol. 4, Paris, 1958.

Logan, W., *Malabar Manual*, 3 vol., Madras, 1887.

Lopes, Marília dos Santos, "Tradition und imagination. «Kalikutische Leut» im Kontext alt neuer Weltbeschreibungen des 16. Jahrhunderts," in *Asia Maritima*, ed. D. Lombard und R. Ptak, Weisbaden, 1994, pp. 13-26.

Ma Huan's ying yai Sheng-lan, the overall survey of Ocean shores, Cambridge (G. B.), 1970.

Mathew, K. S., *Society in Medieval Malabar*, Kottayam, 1979.

Menon, A. S., *Kerala District Gazetteers*, Kozhikode-Trivandrum, 1972.

Menon, A. S., *Social and Cultural History of Kerala*, New Delhi, 1979.

Nambiar, K., *The Kunjalis, Admirals of Calicut*, London, 1963.

NIKITIN, A., *Voyage au-delà des trois mers*, edited by C. MALAMOUD, Paris,1982.

PIRES, Tomé, *The Suma Oriental*, edited by A. CORTESÃO, London, 1944.

PTAK, R., "Cheng Hos Reisen in einer erzahlung aus der Spaten Ch'ing zeit," in *XXIII Deutscher Orientalistentag, Wurzburg*, 1985, Stuttgart, 1989, pp. 460-469.

PTAK, R., "Ein mustergültiges «Barbarenland»? Kalikut nach chinesischen quellen der Yuan und Ming zeit," in *Asia Maritima*, ed. D. LOMBARD und R. PTAK, Weisbaden, 1994

RAMASWAMI, Vijaya, "Some inquiries into the condition of weavers in Medieval South India," in *Indian Historical Review*, 6, 1979-1980, pp. 119-140.

RAY, Hariprasad, "An analysis of the Chinese maritime voyages into the Indian Ocean during the early Ming dynasty and their raison d'être," in *China Report*, 23/1, 1987, pp. 65-87.

RAY, Hariprasad, "The eighth voyage of the Dragon that never was, an inquiry into the causes of cessation of voyages during the early Ming dynasty," in *China Report*, 23/2, 1987, pp. 157-178.

ROCKHILL, W. W., "Notes on the relations and trade of China with the Eastern Archipelago and the coast of the Indian Ocean," in *T'oung Pao*, 16, 1915.

Roteiro da Primeira Viagem de Vasco da Gama 1497-1499, edited by A. Fontoura da COSTA, Lisbon, 1949.

THURSTON, E., *Tribes and Castes of South India*, 7 vol., Madras, 1909.

VARTHEMA, Ludovico di, *Itinerário*, Rome, 1510.

WINKS, A., *Al-Hind, the making of the Indo-Islamic world*, I, Leiden, 1990.

ZAYNUDDĪN, *Tuḥfat al-mujāhidin fi ba'd aḥwad al-Burtukāliyīn*, English ed. by J. ROWLANDSON, London, 1833; Portuguese ed. by D. LOPES, Lisbon, 1898.

TIMOJI, UN CORSAIRE INDIEN AU SERVICE DU PORTUGAL (1498-1512)*

Le titre de cette conférence demande une mise au point : Timoji, pourquoi corsaire plutôt que pirate ? Il est si difficile de définir l'un et l'autre que la Commission Internationale d'Histoire Maritime, réunie en 1976 à San Francisco (USA) y avait renoncé, du fait de la diversité des régions et des époques et surtout à cause de l'ambiguïté de personnages qui furent le plus souvent pirates et corsaires à la fois. Je me suis donc tenue aux définitions les plus simples. Un pirate commet des actes de brigandage sur mer pour son propre compte ; un corsaire se livre aux mêmes activités, mais à des fins politiques ou militaires et partage les profits avec l'État ou le souverain dont il est le sujet. Bien que Timoji ait commis quantité d'actes de piraterie, j'ai préféré pour lui le terme de corsaire parce qu'il a joué un rôle très important, aussi bien au service des rois de Vijayanagar que des gouverneurs de l'État portugais de l'Inde.

Comment le connaît-on ? On n'a pas à ce jour retrouvé sa trace dans les inscriptions et dans les textes canaras, marathis, télegous ou persans du XVI^e siècle. Sa mémoire n'a été gardée que par les Portugais, sous un nom qui ne permet même pas de préciser son origine : Timoji dans certains documents manuscrits qui lui sont contemporains, ce qui permettrait de le reconnaître pour un Marathe ; ou Timoja, comme le désignent les chroniques de la seconde moitié du XVI^e siècle, qui peut être interprété comme Timayya, un nom canara. J'ai ici préféré la forme la plus ancienne.

---

* Extrait de *Ciclo de Conferências – Portugal e o Oriente*, Lisbonne, Quetzal Editores e Fundação Oriente, 1994.

Au cours des premières années du XVI^e siècle les Portugais ont observé les trafics, les coutumes, les techniques d'une vie maritime que n'ont pas retenus les sources locales. Leurs témoignages portent sur des régions précises, sur des personnages qu'ils ont bien connus et dont ils ont conservé les lettres et les messages. Les relations privilégiées que les autorités portugaises ont entretenues durant plus de dix ans avec Timoji leur valurent de s'établir de façon durable sur la côte occidentale de l'Inde. Si ce rôle déterminant est bien mis en évidence dans leurs documents, ceux-ci ne nous laissent pas ignorer les autres activités de Timoji, lesquelles permettent de le situer dans l'histoire de la piraterie asiatique.

Entre Goa et le Mont Eli, la côte occidentale de l'Inde présente un profil propice aux actes de brigandage. Le littoral est découpé par les embouchures de nombreux cours d'eau, dissimulées parfois par un cordon sableux. Depuis l'Antiquité, ces rivages étaient le lieu d'élection des pirates dont les repaires étaient cachés en amont des estuaires. Pline l'Ancien les avait signalés, et les voyageurs arabes et chinois y firent de nombreuses mais imprécises allusions au cours de l'époque médiévale. Plus précis, Marco Polo nous décrit leurs procédés. Une première technique d'attaque consistait à établir un barrage de vingt à trente voiles qui se postaient sur la route des navires marchands. Au premier signal (généralement un feu allumé à bord), les pirates se réunissaient pour foudre sur leur proie et l'encercler. Par ailleurs, certaines cités ouvraient le piège de leurs estuaires aux navires étrangers que l'on conduisait sur des hauts fonds où ils s'enlisaient. Leur cargaison était alors saisie, les négociants rançonnés et parfois torturés pour révéler la cachette secrète de leurs richesses. Mais les équipages étaient laissés libres et saufs, parfois en pleine mer à bord de leurs navires, parfois abandonnés sur un rivage inconnu. Le récit de Marco Polo se situe à la veille de la conquête du Karnataka par les rois de Vijayanagar qui le domineront pendant plus de deux siècles. L'ordre politique et économique qu'ils instaureront dans la péninsule se perpétuera jusqu'à l'arrivée des Portugais dont les témoignages décrivent les mêmes procédés et permettent de reconnaître en Timoji l'un des derniers acteurs de la piraterie médiévale.

Quel était le rôle de Timoji dans les dernières années du XV^e siècle ? On sait qu'à la suite des invasions entreprises par les Turco-Afghans au XIV^e siècle, le Deccan avait été scindé en deux blocs rivaux : celui des sultans bahmanides et celui des rājas hindous groupés autour du souverain de Vijayanagar. Une guerre presque incessante, ranimée pendant plus de deux siècles, imposait le renouvellement fréquent de la cavalerie des belligérants. Le fait que les chevaux dégénèrent en climat tropical rendait nécessaires des importations massives depuis la Perse et l'Arabie. Ils étaient achetés en Inde à prix d'or. Les ports de Chaul, Dabhol et Goa avaient été âprement disputés par les sultans et les rājas. À la fin du XV^e siècle, ils approvisionnaient les Adil Shāhs

de Bijapur tandis qu'Honavar, Bhatkal et Cananor pourvoyaient les armées de Vijayanagar.

Répartis sur les territoires des uns et des autres, les pirates s'étaient mis au service des rois dont relevaient leurs repaires. Ils allaient à la rencontre des convois de chevaux pour les détourner par la force vers leurs ports respectifs. Les vassaux des rois de Vijayanagar n'étaient pas les moins intéressés par ce trafic car ils ne gardaient leur indépendance qu'à condition de pouvoir fournir en temps de guerre un certain quota de chevaux. Bhatkal, Bārkūr et Honavar (Onor dans les textes portugais) étaient des cités corsaires. Timoji était virtuellement le maître d'Honavar (une ville située à l'embouchure de la Sheravati), tant il avait d'ascendant sur le roitelet local. Ce dernier était sous la dépendance du roi de Gersoppa et tous deux payaient tribut à l'empereur de Vijayanagar, leur souverain suprême.

Le détournement des chevaux était la tâche essentielle de Timoji, mais aussi la seule dont il devait rendre compte au rāja d'Honavar. La course lui donnait l'occasion d'innombrables rapines. Il participait avec ses comparses au pillage des flottes marchandes du Kerala qui s'acheminaient chaque année en mars vers les ports du Gujarat avec une cargaison de poivre et de cordages destinée à être troquée contre des textiles. Les pirates canaras étaient si redoutables que certains rājas du Kerala, comme ceux de Cochin et de Cananor, demanderont à des escadres portugaises d'escorter leurs propres convois. Selon l'antique coutume, les pirates respectaient les équipages qui n'offraient pas de résistance; ils se contentaient des prises qu'ils revendaient aux marchands locaux. Le rāja d'Honavar avait sa part des profits sous forme d'une redevance de 4.000 *pardaos* d'or dont Timoji s'acquittait chaque année, ce qui lui permettait de payer à l'empereur de Vijayanagar un tribut de 80.000 *pardaos* d'or que les seuls bénéfices du commerce local ne pouvaient lui fournir.

Ce rāja n'avouait-il pas à Albuquerque qu'il n'aurait jamais pu le faire sans recourir à la piraterie ?

Une telle servitude donnait à Timoji toute son importance. Il pouvait lever et payer jusqu'à deux mille mercenaires. Sa flotte comptait au moins quatorze bâtiments à rames — des *atalayas* (embarcations garde côtes que l'on pouvait armer en guerre) et quelques *kattyas* (navires à deux mâts et à voile latine) — le tout réparti en quatre escadres commandées chacune par un capitaine. Timoji disposait de messagers brahmanes qui allaient par voie de terre. Par mer, il envoyait des émissaires et des espions capables de couvrir à la nage des distances considérables en portant un message entre leurs dents. Timoji n'opérait pas en haute mer, mais dans un domaine bien délimité, entre le cap Rama (au Sud de Goa) et l'île d'Angedive dont il avait fait son fief personnel. Toutes ces forces déployées permettent de penser — mais ce n'est là qu'une hypothèse — que Timoji était chargé de surveiller la côte du royaume voisin de l'Adil Shāh de Bijapur, seigneur de Goa. Les Portugais le rencontrèrent

souvent au cours de ses patrouilles, bien qu'il dissimulât sa flottille sous des branchages.

C'est dans cet appareil que le rencontre Vasco da Gama en septembre 1498 dans les eaux d'Angedive, d'où il surveillait les navires portugais. Une fois découvert, il se présente dans deux fustes pavoisées, au son d'une trompette et de tambours ; mais Vasco da Gama refuse ses avances, tant il redoute les espions. C'est à partir de cette date que l'on peut suivre les faits et gestes de Timoji dans le cadre de ses rapports avec les Portugais. Cependant, lorsque l'on cesse de voir les faits dans l'optique de la *conquista* pour les replacer dans la lumière de l'histoire du Deccan, les agissements de Timoji prennent une toute autre dimension : ce sont les réactions du sujet de Vijayanagar qui apparaissent en contrepoint de ses rapports avec les Portugais. Ainsi peut-on constater que durant le règne de Vira Narasiṇha, qui fut une époque traversée de troubles et de violence, les apparitions de Timoji sont si discrètes qu'on ne peut dire avec certitude qu'il ait alors été en relation avec le pouvoir central. Il semble plutôt qu'il agissait de son propre chef et qu'il ait devancé, en se rendant indispensable, la mission qui lui sera confiée plus tard. Son intervention dans les affaires politiques coïncide exactement avec l'avènement de l'empereur Krishna Deva Rāya (1509). La tradition portugaise ne voit en Timoji qu'un quelconque pirate local qui se serait mis, par intérêt, au service du Portugal. Mais il semble bien que les autorités portugaises aient imparfaitement pris la mesure d'un personnage qui n'agissait ainsi que dans le cadre de plus vastes desseins.

Après avoir été éconduit par Vasco da Gama, Timoji disparaît pendant six ans. En 1505, il essaie de reprendre contact et tente une manœuvre d'intimidation en attirant le Vice-roi D. Francisco de Almeida au fond d'un estuaire. Il y monte une embuscade et fait attendre le Vice-roi trois jours avant d'apparaître enfin, couvert de bijoux, pour lui offrir ses services. Il laisse aux Portugais la libre disposition du port de Mirjam et consent à leur payer un tribut de mille *pardaos*, ce qui est peu. En échange, il obtient de naviguer en liberté et reçoit une bannière portugaise pour sauf-conduit. Puis s'écoule à nouveau une longue période de silence, un silence plutôt hostile, brisé de temps à autre par des escarmouches. Est-ce parce qu'une forteresse portugaise s'élève sur l'île d'Angedive que Timoji considérait comme l'un de ses domaines ? Le fait est que lorsqu'elle est démantelée, au début de 1507, Timoji réapparaît et semble choisir définitivement l'alliance portugaise. C'est aussi le moment où l'on annonce l'arrivée imminente de la flotte mamlouke commandée par Amir Husayn, envoyée au secours du Samorin de Calicut et destinée à exterminer les Portugais. En fait, cette flotte n'est pas prête, il faudra attendre plusieurs mois pour la voir entrer dans les mers de l'Inde, des mois au cours desquels Timoji ne cessera de venir en aide aux Portugais. C'est lui qui avertit le Vice-roi du siège imminent de la forteresse de Cananor, lui encore qui fait parvenir du riz, des poules et des conserves aux assiégés alors que les tempêtes de la

mousson commencent de fermer le port, c'est lui enfin qui quatre mois plus tard, lorsque la mer commence enfin à se calmer, ravitaillera de nouveau la garnison.

Il ne cessera plus désormais de jouer ce rôle de pourvoyeur qui lui permet d'être partout. Très vite, il va se révéler indispensable. Un exemple : Honavar est producteur de salpêtre, ce salpêtre qui est, avec le soufre et le charbon de bois, l'un des composants de la poudre à canon. L'approvisionnement doit être assuré par un fournisseur fidèle qui ne peut être que Timoji. À la faveur de tels services, il donne quelques nouvelles. À la fin de 1507, quand la flotte mamlouke tant attendue apparaît enfin dans les eaux de l'Inde, Timoji devient le principal informateur du Vice-roi D. Francisco de Almeida. Les pièces justificatives de ses missions abondent : ordres récompensant les espions de Timoji, lettres du Vice-roi se félicitant de ses services, trois lettres enfin de Timoji lui-même — traduites, hélas ! — qui donnent des renseignements précis, notamment sur les mouvements de la flotte mamlouke qui se dirige vers Diu, au Gujarat. Timoji évalue les forces des combattants, dénombre les pièces d'artillerie entreposées à Diu. L'on peut penser qu'il révéla à D. Francisco la nature des différends qui opposaient l'amiral égyptien à Malik Ayāz, gouverneur de Diu. Différends que le Vice-roi exploitera si bien qu'il obtiendra la complicité de Malik Ayāz pour détruire à Diu la flotte mamlouke en février 1509.

C'est quelques mois après cette victoire navale portugaise que l'on peut situer la rencontre entre Timoji et Krishna Deva Rāya de Vijayanagar, qui vient d'accéder au trône (sa première inscription date de juillet 1509). Si l'on en croit les chroniques portugaises, qui furent écrites quelque cinquante ans après ces événements, Timoji avait fui Honavar pour ne pas rencontrer le nouvel empereur qui était venu pour y recevoir son poids d'or. Il semble qu'il y ait là quelque confusion avec un incident antérieur ou postérieur, ou peut-être avec une manœuvre destinée à donner le change. J'ai retrouvé en effet aux Archives de la Torre do Tombo une lettre inédite de Timoji au Vice-roi, non datée, mais que le contexte permet de situer en août ou septembre 1509 (publiée dans *Mamale de Cananor, un adversaire de l'Inde portugaise (1507-1528)*, Genève-Paris, 1975, p. 187). Timoji déclare avoir répondu à l'invitation de Krishna Deva Rāya qui l'avait convoqué et lui avait remis un pectoral d'or, avec un bracelet également en or — l'on sait quelle valeur les Indiens attachent à ce métal précieux entre tous — ainsi que deux mille pièces d'étoffe pour vêtir ses hommes. À ces somptueux présents s'ajoutaient 10.000 *pardaos* d'or, soit plus du double du tribut que Timoji versait au roi d'Honavar. On ne sait quelle mission le Rāya lui avait confiée en échange de telles largesses, mais on constate que c'est à partir de ce moment-là, la lettre précitée en témoigne, que Timoji appelle l'attention du Vice-roi sur un territoire qui n'avait jamais éveillé son intérêt, c'est-à-dire celui de Goa.

Goa n'est pas seulement le nom de l'ancienne capitale des rois Kadamba, c'est aussi un ensemble de cités qui naissent et meurent le long des estuaires du Zuari et du Mandovi. C'est une place stratégique importante, au débouché des routes qui mènent par Belgaum jusqu'à Bijapur et par Dharvar jusqu'à Vijayanagar. C'est surtout le plus important des ports importateurs de chevaux, placé à égale distance des deux adversaires. Depuis Goa, les chevaux étaient directement menés sur la zone frontière par les chemins des Ghâts. La ville était passée de la domination de Vijayanagar à celle de l'Adil Shāh qui l'avait conquise et brûlée en 1496 puis avait construit la cité musulmane sur l'île de Tiswari toute proche.

Au cours des vingt dernières années du XV^e siècle, les rois de Vijayanagar avaient plusieurs fois tenté de reprendre Goa. Il est probable qu'ils en aient eu le désir dans les années 1509-1510 car les rescapés de la flotte mamlouke détruite à Diu s'y étaient réfugiés. Ils tentaient de reconstituer leur flotte, rançonnaient la population et prétendaient réorganiser tous les échanges, y compris le commerce des chevaux. C'était là un grand sujet d'inquiétude pour Timoji qui l'exprime dans ses lettres à plusieurs reprises. Etait-il l'interprète du roi et des seigneurs de Vijayanagar ? Aucun texte ne permet de l'affirmer, mais on peut établir que Timoji conduisit les Portugais à Goa grâce à un réseau de renseignements et de complicités établi de main de maître. Comme nous l'avons vu, ce même Timoji, en 1509, recevait des présents et des subsides du souverain de Vijayanagar. C'est là un fait important, établi à partir d'un texte irréfutable, qu'il importe de souligner et de retenir, mais qui n'emporte pas pour autant la conviction que la conquête portugaise de Goa fut faite avec l'accord du roi de Vijayanagar, alors empêché d'intervenir lui-même par des troubles intérieurs et des guerres aux frontières .

Le Vice-roi D. Francisco de Almeida n'a fait aucune mention de Goa dans sa correspondance. Il est vrai qu'il dut transmettre ses pouvoirs à la fin de 1509 au gouverneur Afonso de Albuquerque dont le caractère entreprenant se manifesta aussitôt. Deux mois n'étaient pas écoulés qu'il armait une flotte de vingt-deux voiles dont la destination proclamée était le Golfe Persique.

On a cru longtemps que l'expédition avait tout à coup changé de cap en passant devant Honavar, parce que Timoji s'etait porté à sa rencontre pour avertir Albuquerque que le moment était propice pour s'emparer de Goa : l'Adil Shāh venait de mourir, son fils était retenu par des combats aux frontières et la population de la ville, excédée par les pillages des Mamelouks, était prête à se livrer à qui les ferait fuir. Albuquerque avait réuni le conseil des capitaines, emporté leur adhésion et appareillé pour Goa. Timoji guidait la flotte portugaise et avait fomenté quelques troubles dans la ville à l'encontre de la garnison de l'Adil Shāh. L'étude de documents récemment retrouvés nous incline à penser que la rencontre fortuite d'Albuquerque et de Timoji au large d'Honavar n'était qu'une mise en scène et que la conquête de Goa avait été préméditée. Selon la *Crónica do descobrimento e conquista da India pelos*

Portugueses (p. 203), conservée à la British Library (Egerton 20901) et éditée pour la première fois en 1974 par notre regretté ami le Professeur Luís de Albuquerque, Timoji avait rendu visite à Cochin à Afonso de Albuquerque et tous deux avaient convenu dans le plus grand secret de marcher sur Goa. Les *mandados* rédigés à Cochin en décembre 1509 ne font pas mention de Timoji — secret oblige — mais confirment la visite de ses émissaires. La volonté affichée de se rendre à Ormuz fut sans doute destinée à prévenir les indiscrétions.

Je ne raconterai pas ici la conquête de Goa qui est bien connue de tous ceux qui sont ici, mais je voudrais mettre en lumière quelques points.

— Il est bien évident que Timoji connaissait Goa. Il avait dit — mais peut-on le croire ? — qu'il en était originaire (la forme marathi de son nom permettrait de le penser), qu'il avait fui la ville lors de sa conquête par l'Adil Shāh qui avait massacré sa famille et qu'il ne s'adonnait à la piraterie que pour combattre l'islam, paroles bien faites pour plaire aux Portugais. Le fait est que Timoji connaissait parfaitement la topographie du territoire, ses moyens d'accès et qu'il avait des relations avec les nayaks, gankars et notables de la cité. En quelques jours, il put réunir plus d'un millier de combattants levés dans les parages. J'ai compté cinquante et un chef nayaks récompensés par Albuquerque pour services rendus lors de la prise de la ville, et ceci seulement selon les documents qui ont subsisté.

— La conquête de Goa s'est faite en deux temps, à la faveur de l'évolution de la situation intérieure du Deccan. La victoire de février 1510 fut relativement facile, les clés de la cité ayant été remises à Afonso de Albuquerque par les notables après quelques heures de combat. Mais elle fut suivie de réticences. Albuquerque avait pris soin d'envoyer un émissaire à la cour de Vijayanagar alors qu'il passait à Cananor avant de faire voile pour Goa. Ce Frei Luís do Salvador était-il chargé d'avertir le rāja des intentions portugaises ? Dès la prise de la ville, Albuquerque envoyait à Vijayanagar une ambassade accompagnée d'un convoi de chevaux. Si elle traversa en toute sécurité les quelque trois cents kilomètres qui séparent Goa de Vijayanagar, elle attendit longtemps avant d'être reçue. Par ailleurs, les seigneurs vassaux de l'empire hésitaient à traiter avec les Portugais et éludaient leurs propositions. Tout se passait comme si la présence portugaise à Goa était considérée comme un intermède, comme un mal nécessaire pour gagner du temps en attendant que Krishna Deva Rāya, empêtré dans les guerres du Maissour et de l'Orissa, ait enfin les mains libres à l'ouest. C'est sans doute dans ce but que ce dernier signa, en avril 1510, une trêve avec l'Adil Shāh qui fondit aussitôt sur Goa et obligea la flotte portugaise à se replier au Malabar.

Lorsqu'en octobre 1510 la trêve fut rompue, Timoji envoya ses émissaires à Cochin pour en avertir Albuquerque. Quelques semaines plus tard, alors que la flotte portugaise faisait voile vers Goa, il se portait à nouveau à sa rencontre, cette fois pour inviter les capitaines portugais à fêter en mer ses noces avec la fille du roi de Gersoppa, un vassal jaïn de Vijayanagar. Il ne fait

aucun doute que cette alliance marquait l'entrée officielle de Timoji dans la vie politique de la région. Ce fut au cours de la fête que Afonso de Albuquerque rencontra les rois d'Honavar et de Gersoppa qui mirent plus de quatre mille hommes à sa disposition, lesquels prirent la route pour attaquer Goa par voie de terre.

Le 25 novembre 1510, Goa était reprise avec l'aide des hommes de Timoji et des nayaks de son beau-père. Il s'employa à initier les Portugais aux affaires locales, au système de prélèvement des impôts et aux usages de la vie sociale. En récompense de ses services, Albuquerque confia à Timoji le commandement des armées indiennes pour lequel il était assisté par trois capitaines portugais par groupe de mille hommes. Il se rendit très vite insupportable à tous par son arrogance, par son refus d'obéir à Afonso de Albuquerque qu'il dénigrait et critiquait à plaisir. Il prétendit même pouvoir reconquérir Goa pour son propre compte. Il fut enfin désavoué par les nayaks, qui ne supportaient plus d'être commandés par un homme de caste inférieure à la leur. Ce fut là le prétexte que saisit Albuquerque pour le démettre de ses fonctions. Il lui laissa pourtant la ferme des circonscriptions fiscales de l'arrière-pays contre 40.000 *pardaos* par an.

Cependant, le roi d'Honavar, allié des Portugais, était mort en désignant pour successeur un jeune prince qui n'envoyait à Goa que quelques sacs de riz noir en guise de tribut. Un autre prétendant —le frère aîné du souverain régnant— avait été écarté et s'était réfugié auprès des seigneurs jaïns de Bhatkal où il faisait office de condottiere pour le roi de Vijayanagar. C'est à ce prince, nommé Melrao, qu'Albuquerque fit appel pour remplacer Timoji. Il le fit chercher à Bhatkal et lui confia le commandement des nayaks qui acceptèrent ce chef de naissance royale. Timoji dut se soumettre à ses ordres, ce qui le rendit enragé. Il tenait de tels propos contre Afonso de Albuquerque que celui-ci craignait qu'il ne passât à l'ennemi, d'autant plus que Frei Luís lui avait conseillé de ne plus lui faire confiance.

Plutôt que de déserter, Timoji retournait à ses habitudes de pirate, ce qui acheva de le perdre. Par dépit d'être supplanté par Melrao, il reprit contact avec ses comparses d'Honavar. Il arma deux *atalayas* et les envoya faire la course au large de Chaul. Trois vaisseaux chargés de chevaux et de perles furent saisis et conduits directement à Honavar où le roi refusa de répondre aux réclamations des autorités de Chaul, qui se plaignirent alors auprès d'Afonso de Albuquerque. Timoji fut aussitôt convoqué, confondu et arrêté. Melrao intervint en sa faveur et demanda qu'on le lui livre, en se portant garant de ses agissements.

Cet incident eu lieu à la veille du départ d'Albuquerque, qui devait bientôt faire voile pour Malacca. La documentation portugaise n'a gardé que le souvenir de sa conquête. Nul ne sait ce qui s'est passé entre Melrao et Timoji. Le silence des sources ne nous autorise qu'à poser des questions. L'un ou l'autre a-t-il pris ombrage du fait qu'Albuquerque s'était arrogé le monopole

du commerce des chevaux, ce qui ruinait à la fois les ports de Bhatkal et d'Honavar où l'un et l'autre avaient des intérêts ? Les accrochages entre les corsaires de Bhatkal et la flotte portugaise n'étaient pas rares à cette époque. L'on peut aussi s'interroger sur la nature des relations entre Melrao, Timoji et les autorités de Vijayanagar. L'un d'eux avait-il été chargé de faire passer à nouveau Goa sous le joug de l'empereur ? On sait seulement que lorsque les forces de l'Adil Shāh tentèrent un raid sur Goa, Melrao ne résista pas à l'assaut. Il s'enfuit à la cour de Vijayanagar, traînant derrière lui Timoji dans les fers. Quelque temps après son arrivée dans la capitale, le corsaire mourait empoisonné par une trop forte dose d'opium.

Dans le même temps, le roi d'Honavar mourut fort à propos puisque le rāja de Vijayanagar fit de Melrao l'héritier de la couronne. La femme et les enfants de Timoji durent fuir Honavar et se réfugier à Goa où une rente leur fut versée par les autorités portugaises. Albuquerque ne devait prendre connaissance de ces événements qu'à son retour de Malacca au début de 1513 ; mais il ne put les interpréter, car son informateur, Frei Luís, avait été assassiné à Vijayanagar.

Lorsqu'on tire des Enfers un personnage comme Timoji, il ne vient pas seul, mais avec tous ceux qui constituent son environnement politique et social. Son aventure ne peut être éclairée que par l'étude des seigneuries de la région côtière et du rôle des Portugais dans la stratégie des pouvoirs locaux. Bien des questions se posent, qui sont autant de nouvelles directions de recherche.

LES ROIS DE KŌṬṬĒ
AU DÉBUT DU XVI^e SIÈCLE *

De toutes les îles de l'Océan Indien, Ceylan fut sans doute celle qui inspira les plus fréquentes descriptions. Cependant, à l'abondance des relations plus ou moins authentiques qui jalonnent la période médiévale [1] s'oppose, au début du XVI^e siècle, le silence de ceux dont on pourrait attendre le plus fidèle témoignage. En effet, les Portugais qui s'établirent à cette époque en Inde n'ont transmis sur Ceylan que des informations de seconde main. Il ne subsiste aucun récit de la découverte de Colombo et de la citadelle de Kōṭṭē ; les navigateurs qui relâchèrent sur les rivages de l'île n'ont pas laissé trace de leurs observations ; les premiers documents originaux, écrits de Colombo en 1519, émanent des capitaines de la forteresse, plus soucieux d'exposer leur propre situation que celle du pays où ils résidaient [2].

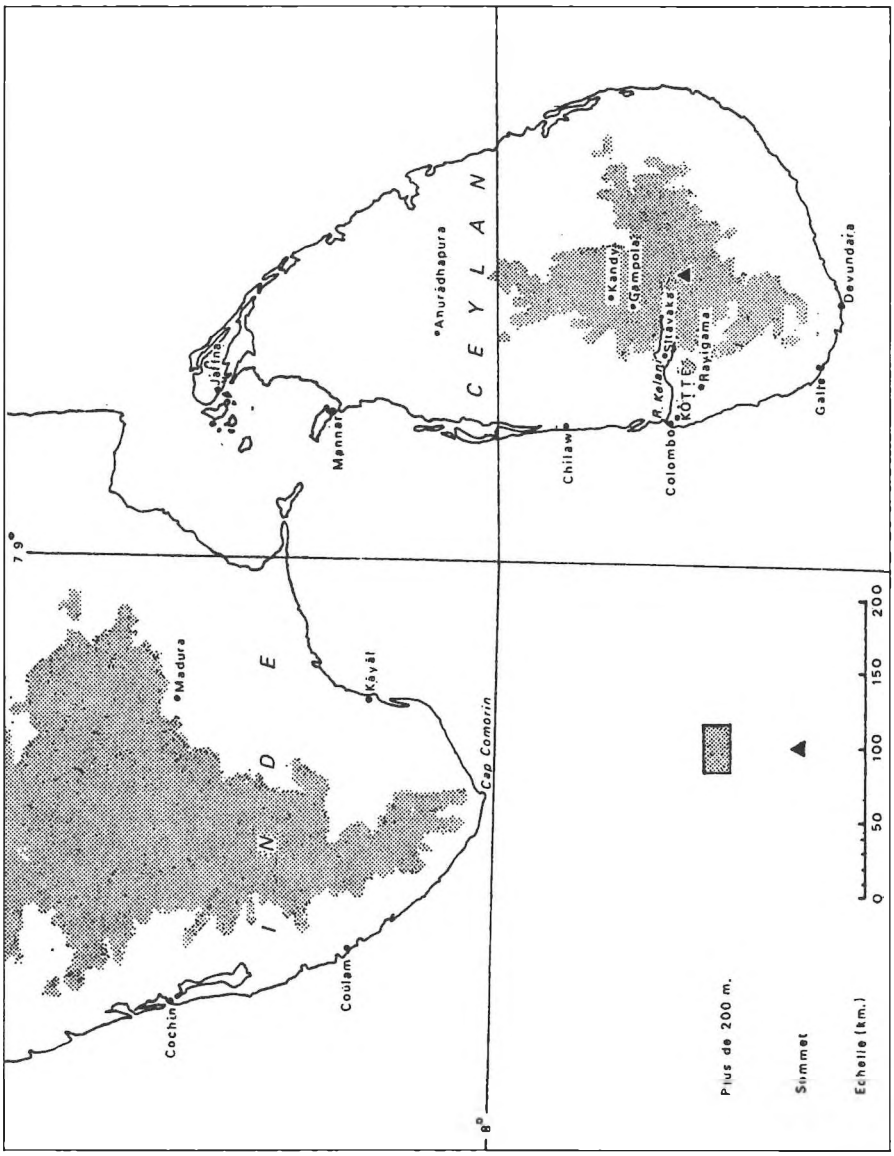
À défaut d'une relation directe, les écrits de ceux qui vécurent en Inde tracent de Ceylan une image assez exacte, mais limitée par les préoccupations économiques de leurs auteurs. Ludovico di Varthema échappe à cette critique, mais on le soupçonne d'avoir ajouté à la connaissance réelle qu'il avait du

---

* Extrait de *Mare Luso-Indicum*, I, Paris, École Pratique des Hautes Études, 1971.

1. Nous ne les citerons pas ici. Pour la période médiévale, on peut se reporter à deux classiques : C. FERRAND, *Relations de voyages et textes géographiques arabes, persans et turcs relatifs à l'Extrême-Orient du VIII^e au XVIII^e siècles*, 2 vol., Paris, 1913-1914 et H. YULE, *Cathay and the way thither*[2], Londres, 1913-1916. Pour la période précédant les découvertes portugaises en Asie, voir les relations de Abd al-Razzāq, Nicolo de' Conti et Afanasij Nikitin, dans R. H. MAJOR, *India in the xvth century*, Londres, 1857 (I, p. 59 ; II, pp. 7-8 ; III, p. 21) et celle des Gênois Adorno et San Stefano, dans Mario LONGHENA, « Il testo originale del viaggio di Girolamo Adorno e Girolamo di San Stefano », dans *Studi italiani di filologia indo-iranica*, 5/5, 1905 ; LONGHENA, *Viaggi in Persia, India i Giava di Nicolo di Conti, Girolamo Adorno e Girolamo di San Stefano*, Milan, 1929, rééd. 1962.

2. D. João da Silveira à D. Manuel, [de Colombo], 27.X.1519, AN/TT, CC. I-25-68, inédit, mais résumé dans *Alg. Doc.*, p. 436 ; António de Miranda de Azevedo à D. Manuel, [de Colombo], 8.XI.1519, AN/TT, Gav. 15-2-37, résumé dans *Alg. Doc.*, p. 436, publié dans *As Gavetas*, IV, pp. 140-144.



Ceylan au début du XVIe siècle

Malabar, la description de contrées qu'il n'avait pas visitées. Toutefois, si l'on conçoit mal les circonstances qui lui auraient permis de séjourner à Ceylan, on peut louer l'exactitude de ses informations[3].

Les pages que Duarte Barbosa[4] et Tomé Pires[5] consacrèrent à Ceylan furent inspirées par les milieux mercantiles du Malabar. Le premier — depuis 1503 secrétaire-interprète de la *feitoria* cle Cananor[6] — fut probablement informé au hasard des propos que sa position lui permettait d'échanger avec les marchands du port, qui étaient alors en relations constantes avec le royaume de Kōṭṭē[7]. Le second — *feitor de drogarias* à Malacca — fit deux séjours en Inde en 1511-12 et en 1515-16, avant de disparaître en Chine. Il passa plusieurs mois à Cananor et à Cochin, où il rencontra les agents portugais de la *feitoria* ; certains d'entre eux fréquentaient depuis plus de dix ans les négociants qui leur fournissaient la cannelle, et qui se rendaient chaque année à Ceylan[8]. Ces mêmes milieux informèrent le chroniqueur Gaspar Correia[9], qui recueillit aussi sans doute, aux environs de 1520, les rapports de ceux qui revenaient de la forteresse de Colombo.

Ces descriptions et ces récits, auxquels il faut ajouter les trop brèves relations de Francisco de Albuquerque[10] et d'Andrea Corsali[11], permettent d'entrevoir la situation politique de Ceylan et la portée de ses échanges. Mais on déplore qu'elles n'aient pas l'authenticité d'une expérience, semblable à celle que leurs auteurs vécurent au Malabar.

Le document que nous publions aujourd'hui est la première relation portugaise originale qui soit parvenue jusqu'à nous. Elle fut adressée au roi D. Manuel de Portugal par un obscur secrétaire de la *feitoria* de Colombo, à

3. VARTHEMA/JONES, p. 188-194.

4. BARBOSA, II, pp. 109-117.

5. PIRES, pp. 453-455, trad. p. 84-87.

6. CASTANHEDA, I/48, p. 102. Il mourut à Cananor entre septembre 1546 et mai 1547, et ne doit pas être confondu avec deux autres personnages du même nom, dont l'un accompagna Magellan et mourut en Inde en 1533, et l'autre exerça les fonctions de pilote (SCHURHAMMER, « Doppelgänger in Portugiesisch-Asien », dans *Aufsatze zur portugiesischen Kulturgeschichte*, I, 1960, réédité dans *Gesammelte Studien* II, *Orientalia*, Rome, 1963 (Bibliotheca Instituti Historici S.I., vol. 21), aux pp. 121-123.

7. *Vide infra*, p. 256.

8. Notamment Lourenço Moreno, secrétaire (CASTANHEDA, I/40, p. 90) puis *feitor* (*ibid.*, II/20, p. 256) était établi à Cochin depuis 1500 ; *vide infra*, p. 256, n. 60.

9. L'arrivée de Gaspar Correia en Inde date de 1512.

10. R. CESSI, « L'itinerario indiano di Francisco dal Bocchier di 1518 », dans *Atti della Accademia Nazionale dei Lincei, Rendiconti*, Serie Ottava, Classe di scienze morali, storiche e filologiche, 6/5-6, maggio-giugno 1951, pp. 244 *sqq*.

11. Andrea Corsali à Giuliano de' Medici, de Cochin, 6.I.1615, dans RAMUSIO, I, p. 195.

l'issue d'un séjour qui dura plus d'un an [12]. On ne sait de son auteur que ce qu'il voulut bien nous dire. Cristóvão Lourenço Caracão comptait en 1522 dix-huit années au service du Roi. Il avait fait ses premières armes au Manicongo qu'il avait quitté, malade, pour le Maroc. Après plus d'une année passée à Azemmour, il s'était embarqué pour l'Inde à bord du *Santa Maria da Luz* [13]. Nous ne savons rien des trois années qui s'écoulèrent jusqu'à sa nomination à la *feitoria* de Colombo, qui lui fut signifiée par Diogo Lopes de Sequeira, probablement au cours de l'été de 1520. Le rapport qu'il adressait à D. Manuel n'était qu'un prétexte pour intéresser le Roi à sa carrière. Il le terminait en demandant un poste de secrétaire à Ormuz ou sur le continent indien [14]; mais il ignorait que D. Manuel était mort depuis un mois, et que D. João III recevrait sa supplique. Sans doute fut-elle entendue, car on retrouve en février 1529, au large de Bombaim [15], un « Cristóvão Lourenço Carracão », calfat de Chaul et capitaine d'un navire engagé contre la flotte de Diu [16].

L'intérêt que présente la lettre de Cristóvão Lourenço Caracão pour l'histoire économique de l'*Estado da Índia* n'ayant pas échappé à M. Vitorino Magalhães Godinho [17], nous ne reviendrons pas ici sur ce point. Nous nous attarderons plutôt aux aspects qu'elle présente par ailleurs. Elle ouvre, en effet, de très larges perspectives, tant sur les relations établies par les Portugais que sur les intrigues provoquées par leur présence. En outre, elle donne sur la situation intérieure du royaume de Kōṭṭē et sur les conditions dans lesquelles s'y exerçait le pouvoir royal des informations qui recoupent les sources cinghalaises, et permettent de replacer dans le temps les éléments disparates dont on disposait jusqu'ici.

Nous nous limiterons à l'examen de cette dernière question. Les propos de Cristóvão Lourenço Caracão nous ont inspiré d'autres enquêtes, qui seront exposées dans une prochaine étude. Nous tenterons tout d'abord ici de déterminer la situation politique que les Portugais trouvèrent à Ceylan, et de reconnaître les princes auxquels ils furent affrontés.

---

12. Cristóvão Lourenço Caracão à D. Manuel, de Cochin, 13.I.1522, AN/TT, CVR. 15.

13. Probablement en 1517. Le *Santa Maria da Luz* était rentré à Lisbonne le 24 mai 1515. Il repartit sans doute en Inde deux ans plus tard, car un bâtiment de ce nom fit naufrage en 1517 (Quirino da Fonseca, *Os Portugueses no mar*, Lisbonne, 1926, I, pp. 821-822, d'après Falcão, *Livro de toda a fazenda*, p. 146). Cristóvão Lourenço Caracão, en Inde depuis cinq ans (fol. 1a), fait allusion aux pertes qu'il subit durant ce voyage (fol. 6a).

14. Cristóvão Lourenço Caracão, fol. 6a.

15. Site de l'actuelle Bombay.

16. Castanheda, VII/94, p. 167.

17. V. M. Godinho, *Économie*, pp. 822-828.

I. CEYLAN ET LE ROYAUME DE KŌṬṬĒ

Au cours du Moyen Âge, Ceylan avait été le théâtre de maintes invasions. Tous ceux qui conquirent le Sud de l'Inde tentèrent de soumettre l'île. Après les Cōḷas et les Pāṇḍyas[18] le souverain musulman de Madura (1326-1342) y établit une domination fugace[19], mais favorable au développement d'une colonie islamique puissante dont Ibn Baṭṭūṭa signale la présence (1344)[20]. Vers 1385, alors que le Vijayanagar étendait à son tour sa domination sur les États du sud, le roi Harihara II (1377-1404) envoya ses troupes à Ceylan[21], mais dut limiter sa souveraineté au royaume tamoul de Jaffna. Au début du XVe siècle certains seigneurs payaient à la Chine un tribut imposé à la suite de fréquentes incursions[22].

Le roi Parākramabāhu (1412-*c.* 1467) réussit à rétablir l'unité de l'île. Il fixa le siège de son gouvernement à Kōṭṭē en 1415, afin de commander les routes qui traversaient la Kelaṇi. Son fils adoptif, le prince indien Sapumal Kumarāja, conquit le royaume tamoul du Nord. Le tribut à la Chine fut payé pour la dernière fois en 1459[23].

L'île se fragmenta de nouveau sous le règne de Bhuvanekabāhu VI (1473-1476/1480). Les princes de l'Uḍa-raṭa (Hautes terres) devinrent indépendants et commencèrent à constituer le futur royaume de Kandy en étendant leur domination sur les provinces orientales ; les Tamouls du Nord reprirent leur autonomie et couronnèrent le prince Pararāja Sekaran, fils du roi détrôné par Sapumal Kumarāja[24].

La succession royale était patrilinéaire, mais les fils d'un même souverain régnaient généralement tour à tour en commençant par l'aîné[25]. Après la mort

---

18. H. W. CODRINGTON, *A Short History of Ceylon*, Londres, 1946, pp. 50-61. Ces invasions faisaient suite à d'incessantes guerres de conquête. Les combats contre Ceylan sont évoqués dès le début de l'ère chrétienne par les poèmes tamouls du Sangam (J. FILLIOZAT, dans *L'Inde Classique*, I, Paris 1947, p. 245).

19. R. C. PROCTOR, « The Invasion of Ceylon by Muslims », dans *JCBRAS*, 31, 1930, p. 583.

20. Ibn BATTŪTA, ed. DEFRÉMERY, IV, p. 185.

21. L'inscription d'Ālampūṇḍi (1383) atteste que Virūpāksa, fils de Harihara II, avait conquis le pays des Cōḷas, des Pāṇḍyas et des Cinghalais (*Epigraphia Indica*, III, pp. 224-228.

22. W. W. ROCKHILL, « Notes on the relations and trade of China », dans *T'oung Pao*, 16, 1915, pp. 375, 377 et 381). La pierre trilingue de Galle porte une inscription rédigée en tamoul, en chinois et en persan ; elle date de l'expédition de Tcheng Houo de 1409 (*Spolia Zeylanica*, 8, 1912, p. 30). Voir aussi S. PARANAVITANA, « The Tamil inscription on the Galle trilingual slab », dans *Epigraphia Zeylanica*, 3, pp. 331-341.

23. Yule, *Cathay*², I, p. 78.

24. G. C. MENDIS, *Early history of Ceylon*, Calcutta, 1946, pp. 103-104.

25. A. L. BASHAM, *The Wonder that was India*, New York, 1954, p. 92.

de Bhuvanekabāhu VI, le rāja d'Ambulugala, frère de celui-ci, contesta la légitimité du pouvoir dont était investi son neveu et le fit mettre à mort [26]. Sous le nom de Vīra Parākramabāhu, il inaugurait une période de troubles et de violences, au cours de laquelle les Portugais tenteront de soumettre Ceylan.

L'île était alors divisée en trois royaumes [27]. Au nord, celui de Jaffna était situé dans la zone d'influence du Vijayanagar. Dans la région de Kandy, le prince Vikramabāhu (1475-1511) tentait de réunir sous son sceptre les seigneurs de l'Uḍa-raṭa [28], mais devait encore lutter contre les sécessions. Le royaume de Kōṭṭē enfin occupait tout le sud-ouest de l'île. Son souverain dépassait les autres en richesse et en puissance, à tel point que les auteurs européens de l'époque le désignaient souvent sous le nom de « roi de Ceylan ». Ce quiproquo rend malaisée l'interprétation de leurs données, qui ne permettent pas non plus de discerner si le royaume de Kōṭṭē était lui-même divisé. Généralement enclins à rapprocher les liens de dépendance qu'ils observaient de ceux du système seigneurial européen, ces auteurs ont tantôt parlé de rois de Ceylan, tantôt de princes vassaux d'un roi principal, et apparentés entre eux. En fait, les documents que nous examinerons plus loin suggèrent un partage de la fonction royale, souvent pratiqué dans le monde indien médiéval entre les princes d'une même famille [29], qui portaient parfois tous le titre de rāja [30]. Ce système

---

26. CODRINGTON situe la mort de Bhuvanekabāhu VI entre 1472-73 et 1480-81 (« The Oṛavala sannasa », dans *Epigraphia Zeylanica*, 3, p. 57). S. PARANAVITANA, en se basant sur le *Buduguṇa alaṃkāra* la place en 1476 (« The Emperor of Ceylon at the time of the arrival of the Portuguese in 1505 », dans *University of Ceylon review*, 19/1, april 1961, p. 14).

27. *History of Ceylon*, vol. I, part II, éd. University of Ceylon, Colombo, 1960, p. 682.

28. H. W. CODRINGTON, « Some documents on Vikramabābu of Kandy », dans *JCBRAS*, 32, 1931, p. 64-75.

29. Sur l'autorité plurielle à l'intérieur d'un groupe, voir L. DUMONT, *Homo hierarchicus*, pp. 233-234. Cet usage était particulièrement répandu dans l'Inde, où les Portugais l'ont maintes fois remarqué, notamment à Coulam (CASTANHEDA, IV/1, pp. 383-384). Ce partage était soumis à des règles diverses : tantôt les princes assumaient une fonction déterminée, tantôt ils régnaient tour à tour.

30. CASTANHEDA rapporte à propos de Ceylan (II/22, p. 261) : « E estoutras cidades tirando a de Columbo sam governadas por huns señores que se chamão reys. E assi tem estado segundo seu costume : porem todos dam vassalagem e obediencia ao principal rey que esta em Columbo e a ele conhecem por senhor ». D'autres auteurs peuvent avoir été abusés par ce titre de « roi », particulièrement quand il s'agissait d'un personnage assez puissant pour faire figure de souverain. Ainsi VARTHEMA mentionne quatre rois, en guerre les uns contre les autres (*o. c.*, p. 188), D. Manuel, six rois relevant d'un souverain principal (D. Manuel à Jules II, d'Abrantès, 25.IX.1507, dans SANUTO, VI, p. 198, et *CDP*, I, p. 116) ; Damião de GÓIS, sept seigneurs que l'on appelle rois, dont le principal règne à Colombo (II/11, p. 38) ; BARBOSA, les neveux du roi, ses vassaux, parfois révoltés (II, p. 117), Tomé Pires cinq rois, tous parents et amis (II, pp. 453-454). Plutôt que de s'attacher à la terminologie fantaisiste employée par la plupart des auteurs pour décrire les liens de dépendance il nous faut distinguer deux situations. D'une part, celle du *r*āja, frère ou fils du souve-

n'impliquait pas toujours une division territoriale du pouvoir, mais favorisait de fréquentes rivalités [31].

Les ressources du royaume de Kōṭṭē ont souvent été confondues avec celles de l'île tout entière. Nous pouvons retrouver dans tous les textes les richesses énumérées par Cristóvão Lourenço Caracão. La cannelle, qui poussait à profusion sur les terres du royaume ; les éléphants, épars dans toute l'île, mais spécialement dressés à Kōṭṭē pour la guerre et réputés pour assurer la victoire à ceux qui les possédaient [32] ; les pierres précieuses enfin, saphirs, rubis, œils-de-tigre [33], topazes, hyacinthes, qui fascinèrent les voyageurs occidentaux. Le souverain de Kōṭṭē exerçait sur ces pierres précieuses un droit de préemption, en vertu des prérogatives royales attachées aux produits minéraux du sol [34]. On ne pouvait, sous peine de mort, s'approprier ni vendre les plus belles sans les lui présenter auparavant [35] — ce qui n'empêchait pas les trafics illicites. Aux environs de Mannar et de Chilaw, les pêcheries de perles étaient disputées « entre les seigneurs et les rois de ces régions » [36].

Tous ces produits étaient acheminés vers Colombo, dont l'essor avait été favorisé par le transfert de la résidence royale de Rayigama à Kōṭṭē, et par le fait que « les autres rois manquaient de ports » [37]. Jadis fréquenté par les jonques chinoises, Galle était encore prospère mais déjà délaissé au profit de Colombo. La proximité de ce dernier port permettait au souverain de contrôler le commerce de la cannelle dont il avait le monopole [38]. Il disposait d'une flotte dérisoire [39], mais la cannelle « *che per tutto si naviga* » [40] attirait à

---

rain principal et participant aux affaires du gouvernement. D'autre part, celle du seigneur local, soumis au cours d'un raid de conquête et contraint de payer tribut à son vainqueur (pour ce dernier cas, voir G. C. MENDIS, *Ceylon to-day and yesterday*, Colombo, 1963, p. 23).

31. VARTHEMA, *o. c.*, p. 189 ; BARBOSA, II, p. 244.

32. Nous ne citerons pas ici les innombrables descriptions des éléphants de Ceylan, mais seulement cette remarque de Francisco de Albuquerque dans CESSI, *l. c.*, p. 244.

33. Les œils-de-tigre étaient particulièrement appréciés des indigènes et des « Maures » (CORSALI, *l. c.*, p. 145 ; Cristóvão Lourenço Caracão, fol. 4b).

34. Sur les droits du roi sur les minéraux, voir DUMONT, *o. c.*, pp. 173 et 371.

35. Ibn BAṬṬŪṬA, éd. DEFRÉMERY, IV, p. 173 ; Cristóvão Lourenço Caracão, fol. 4b ; VARTHEMA précise « au-dessus d'une valeur de cinq ducats » (*o. c.*, p. 190) ; Tomé PIRES « de plus de cinquante *cruzados* » (II, p. 453) ; Francisco de Albuquerque « de plus de huit carats » (CESSI, *l. c.*, p. 244).

36. Antônio de Miranda de Azevedo ; cf. *As Gavetas*, IV, p. 142. Ces pêcheries de perles étaient exploitées par un musulman, sujet du prince de Kāyal (royaume de Coulam) (BARBOSA, II, p. 116). Voir aussi G. VANE, « The Pearl fisheries of Ceylon », dans *JCBRAS*, 10, 1887, pp. 14-40.

37. PIRES, II, p. 454.

38. BARBOSA, II, p. 113.

39. PIRES, II, p. 454.

40. CORSALI, *l. c.*, p. 195.

Colombo tous les vaisseaux des mers indiennes. La route du Bengale au Cambaye contournait l'île par le sud. En revenant de Malacca, les nefs gujaraties y faisaient escale. Les sambouqs du Malabar se réservaient la route la plus périlleuse et gagnaient Colombo par le golfe de Mannar. La cannelle était distribuée partout, les éléphants livrés au Vijayanagar, aux royaumes du Deccan, au Cambaye, l'arec expédié aux marchés du Coromandel [41]. Tous ces produits s'échangeaient contre le riz du Vijayanagar, les cotonnades du Cambaye et les tissus précieux du Bengale, mais aussi contre l'or, l'argent, le mercure et le cinabre, le corail, le safran, le santal blanc, le sucre du Bengale et quelques épices de Malacca [42].

La diversité de cette activité commerciale permettait au souverain de Kōṭṭē d'échapper en partie à la puissance du Vijayanagar, alors à son apogée [43]. À la menace guerrière que ce royaume laissait peser sur tous les pays du sud s'ajoutait une contrainte économique inéluctable. Le Vijayanagar, en effet, s'était assuré la possession des plus importantes rizières de la péninsule indienne [44]. Les pays de la Kāviri — dont un vieux poème tamoul dit qu'elle nourrit les peuples de l'Est avec les eaux de la grande mousson venue des Ghâtes occidentales [45] — assuraient aussi la subsistance de la plupart des États méridionaux. L'île de Ceylan tout entière dépendait de la venue saisonnière des sampans du Coromandel [46]. L'importance en était si grande qu'il arrivait aux souverains locaux de suspendre leurs combats pour permettre aux convois de riz d'arriver jusqu'à leurs terres [47]. L'apport essentiel que procurait le Vijayanagar n'excluait cependant pas l'appoint fourni par d'autres contrées, comme le Bengale [48], ou Sumatra, qui ravitaillait alors occasionnellement Kollam [49]. D'autre part, quelques rizières étaient encore éparpillées çà et là, maigres vestiges d'une prospérité qui avait permis jadis à l'île de suffire à ses besoins [50].

---

41. Barbosa, II, p. 114 ; Pires, II, pp. 453-454.

42. Varthema, *o. c.*, p. 194 ; Barbosa, II, p. 112-117 ; Pires, II, p. 454.

43. Sur le Vijayanagar, voir entre autres R. Sewell, *A Forgotten Empire*, Londres, 1900 ; S. K. Aiyangar, *Ancient India and South India history and culture*, Poona, 1941.

44. Correia, I/1, pp. 428-430.

45. Cité par P. Meile, *L'Inde Classique*, I, p. 34.

46. Varthema, *o. c.*, p. 192 ; Barbosa, II, p. 111 ; cf. Pires, II, pp. 368 et 453 ; Francisco de Albuquerque écrit : « non si pono semenar cosa niuna per suo viver, ma tutto li viene di terra ferma » (Cessi, *l. c.*, p. 244) ; D. João da Silveira, fol. 2a ; António de Miranda de Azevedo, cf. *As Gavetas*, IV, p. *142* ; Cristóvão Lourenço Caracão, fol. 1b et 5b.

47. Cristóvão Lourenço Caracão, fol. 3a.

48. Le Bengale, producteur de riz, devait aussi ravitailler Ceylan, à la faveur de relations souvent attestées ; cf. Barbosa, II, p. 117 ; Pires, II, p. 454 ; Meile, *L'Inde classique*, I, p. 40.

49. Francisco de Albuquerque dans Cessi, *l. c.*, p. 243. Il ajoute que le riz fourni par Sumatra était originaire de Java (p. 244).

50. J. Severatna, *Rice in ancient Ceylon*, 1919, pp. 16-18.

L'activité extérieure du royaume de Kōṭṭē était par ailleurs tournée vers d'autres rivages. Un lien particulier l'unissait au royaume de Kollam [51] — le seul qui résistât encore aux conquêtes du Vijayanagar [52]. Il avait été le plus riche du Malabar, avant d'être éclipsé par Calicut. En 1503, les rois de Kollam recevaient encore un tribut de Ceylan [53] : « Quarante éléphants » précisera Tomé Pires quelques années plus tard, payés chaque année par le roi de Ceylan o *primcipall*, celui dont le royaume s'étend « face à Kāyal et au cap Comorin » [54], c'est-à-dire le roi de Kōṭṭē. Celui-ci faisait du négoce avec Kollam [55], et c'était là qu'il recrutait les mercenaires [56] destinés à renforcer des effectifs éventuellement levés sur place, et naturellement peu disposés aux entreprises guerrières [57].

La plus forte influence à laquelle était alors soumis le royaume de Kōṭṭē était celle qu'exerçaient les Māppiḷḷa [58] du Malabar. Signalés de longue date, les marchands musulmans de Colombo semblent avoir appartenu à des communautés diverses, difficilement identifiables. Au début du XVIe siècle, celle des Māppiḷḷa dominait toutes les autres. Traditionnellement liés aux activités économiques du Cambaye, ils se trouvaient privilégiés par le fait que les Gujaratis ne pouvaient prendre en main la distribution des marchandises qu'ils rapportaient de Malacca, car leurs vaisseaux ne pouvaient s'attarder dans les ports de l'île et devaient rejoindre la côte indienne avant que la mousson n'en fermât les ports [59]. Les Māppiḷḷa recueillaient, dès septembre, la cannelle de

51. Kollam était à cette époque la principale ville du Vēṇād, qui couvrait approximativement l'actuel Travancore, mais s'étendait à l'est au-delà du cap Comorin.

52. CASTANHEDA, I/61, p. 126. En 1503, le roi de Coulam était en guerre contre le Vijayanagar (BRÁS, I/3, p. 8). Le Vēṇād se soumettra aux environs de 1532. Au delà de cette date, les inscriptions du territoire situé à l'est du cap Comorin sont rédigées au nom du souverain de Vijayanagar (PATE, *Gazetteer of Tinnevelly district*, Madras, 1917, I, p. 58).

53. BRÁS, I/3, p. 10.

54. PIRES, II, p. 453 et 454.

55. *Ibid.*, p. 454.

56. Cristóvão Lourenço Caracão, fol. 5b. Il y avait déjà des mercenaires du Kerala à Anurādhapura à la fin du Xe siècle (CODRINGTON, *Ceylon coins and currency*, Colombo, 1924, p. 50).

57. Sur le recrutement, voir PIERIS, *Ceylon and the Portuguese*, Ceylon, 1920. La nature pacifique de la population cinghalaise a été signalée par BARBOSA (II, p. 110) ; VARTHEMA la qualifie de couardise (*o. c.*, 193) ; Cristóvão Lourenço Caracão l'attribue au mauvais état de santé des habitants de l'île (fol. 5b).

58. Nom donné aux musulmans originaires du Malabar. Voir A. K. AYER, *Cochin tribes and castes*, II, p. 27 ; THURSTON, *Tribes and castes of South India*, IV, p. 455 ; L. BOUVAT, « Les Moplas du Malabar », dans *Revue du Monde musulman*, 47, 1921, p. 65.

59. M. A. P. MEILINK-ROELOFSZ, *Asian trade and European influence in the Indonesian archipelago between 1500 and about 1630*, La Haye, 1962, p. 38.

l'année. Ce marché était entre les mains de Cherian Marakkar[60], le principal négociant de Cochin, où se faisait aussi un important trafic d'éléphants[61]. L'abondance des documents portugais relatifs à Cochin ne doit pas nous dissimuler l'importance qu'avaient à Colombo les agents de Calicut, ni celle que prendra, vers 1518, Mamale de Cananor, dont le rôle politique auprès du roi de Kōṭṭē sera particulièrement efficace. Les textes témoignent de la richesse et des libertés dont jouissaient les marchands du Malabar[62], en dépit de l'impopularité qui s'attachait à leur présence[63].

II. Les premières interventions portugaises

L'expansion portugaise allait à son tour s'étendre sur Ceylan. Nous rappellerons brièvement ici les principaux événements qui marquèrent, entre 1506 et 1521, les relations du Portugal et du royaume de Kōṭṭē.

Dès le premier voyage de Vasco da Gama, le prestige légendaire de Ceylan avait été confirmé par la renommée de ses richesses[64]. Les premières expéditions portugaises s'étaient heurtées à de trop périlleux obstacles pour se risquer jusqu'à ses rivages. Il faut attendre jusqu'à 1505 pour trouver, dans les instructions données au vice-roi D. Francisco de Almeida, l'ordre de « découvrir » Ceylan[65].

Le 8 août 1506, commandée par D. Lourenço de Almeida, une flotte de sept navires prenait la mer[66] pour explorer l'archipel des Maldives et les côtes cinghalaises. Cette expédition a fait l'objet d'une importante étude de Donald

60. Gaspar Pereira à D. Manuel, de Cochin, 11.I.1506, *CA*, II, p. 361 ; António Real au même, de Cochinm, 15.XII.1512, *CA*, III, p. 349 : « e a canela que la vay trazem aquy os mouros... » ; Lourenço Moreno au même, de Cochin, 30.XI.1513, *CA*, III, p. 401 : « e elles [Cherian Marakkar et ses frères] trazem toda a canella e Ceylam... ». Cherian Marakkar était désigné par les Portugais sous le nom de Cherina ou Cherme Mercar.

61. À l'époque portugaise, Cochin était un centre de transport d'éléphants ; cf. *mandados*, I.XII.1512, Cochin, *CA*, VII, p. 62 ; 10.XII.1512, Cochin, *CA*, VII, p. 63 ; 14.XII.1513, Cochin, *CA*, VII, p. 104 ; 14.II.1514, Cochin, *CA*, VI, p. 31 ; etc.

62. Barbosa, II, p. 110 ; Pires, II, p. 454.

63. Pires, p. 455, trad. p. 87.

64. *Roteiro da primeira viagem de Vasco da Gama*, Porto, 1954, fol. 56, 57, 62 et 64.

65. *Regimento que levou D. Francisco de Almeida quando foi por capitão-mor para a Índia*, 1505, *CA*, II, p. 327. L'histoire des Portugais à Ceylan a fait l'objet d'une excellente étude, parue depuis la rédaction du présent article, J. M. Flores, *Os Portugueses e o mar de Ceilão*, Lisbonne, 1998.

66. Augur, p. 68. Valentim Fernandes place ce voyage au début de 1507 (A. Brásio, « Uma carta inédita de Valentim Fernandes », dans *BBUC*, 24, 1960, p. 352), ce que dément le propre témoignage du Vice-Roi, qui annonçait le 27.XII.1506 la découverte de Ceylan (*CA*, II, p. 393).

Ferguson[67], au cours de laquelle il s'est efforcé d'établir une chronologie précise, et d'identifier le port où les Portugais prirent leurs premiers contacts avec les princes de Kōṭṭē. Il a réfuté tour à tour les opinions de João de Barros[68] et de Castanheda[69], qui plaçaient respectivement le premier voyage à Ceylan au printemps le 1506 et en novembre 1505 — et celle de Fernão de Queirós[70] qui le datait du 5 novembre de cette même année. En se limitant aux récits des contemporains, D. Ferguson confirmait l'opinion de Gaspar Correia[71] et situait cette expédition en août-septembre 1506, sans savoir que ses conclusions rejoignaient le témoignage de Martín Fernández de Figueroa dont la relation, résumée par Juan Augur, a été récemment rééditée[72]. De même, en s'appuyant sur les sources cinghalaises, Donald Ferguson parvint à démontrer que les Portugais accostèrent à Colombo, et que leurs envoyés obtinrent une audience du roi de Kōṭṭē, alors que les chroniqueurs lusitaniens, à l'exception de Gaspar Correia[73], prétendaient qu'ils avaient abordé à Galle, et qu'ils avaient été reçus par le seigneur du lieu.

D. Lourenço avait été détourné de l'archipel des Maldives par les courants marins et rejeté sur les côtes de Ceylan. Peut-être avait-il touché Galle avant de jeter l'ancre à Colombo[74], où l'irruption de la flotte portugaise consterna les négociants musulmans. Sous prétexte de servir d'intermédiaires, ils s'employèrent à décourager les nouveaux venus et à les empêcher de rencontrer le roi. Celui-ci, après avoir consulté les princes de sa famille et envoyé ses espions sur le port, finit par accepter que les ambassadeurs du roi du Portugal soient conduits jusqu'à Kōṭṭē, non sans avoir été auparavant égarés à dessein dans les bois qui entouraient la forteresse. Il les reçut avec aménité, et ne refusa ni le pacte qu'ils lui proposèrent, ni le tribut de cannelle auquel il ne pouvait se soustraire[75], mais en leur précisant — si l'on en croit

67. D. FERGUSON, « The Discovery of Ceylon by the Portuguese in 1506 », dans *JCBRAS*, 19, 1906-1907, pp. 284-400.

68. BARROS, I/10-5, (datation d'après le contexte).

69. CASTANHEDA, II/23, p. 256. Damião de GÓIS donne la même date (II/11, p. 36).

70. F. de QUEIRÓS, *Conquista temporal e espiritual de Ceylão*, éd. P. E. PIERIS, Jaffna, 1915, fol. 79b.

71. CORREIA, I/1, p. 646.

72. J. B. MCKENNA, *A Spaniard in the Portuguese Indies. The narrative of Martín Fernández de Figueroa*, Cambridge, Mass., 1967.

73. CORREIA, I/2, p. 646 *sqq*. Les indications erronées des autres chroniqueurs ont abusé les historiens d'aujourd'hui, ainsi V. M. GODINHO, *Économie*, p. 820.

74. C'est l'opinion de F. de QUEIRÓS, *o. c.*, fol. 79b. Les courants poussaient fréquemment vers Galle les vaisseaux venant du Malabar ; l'escadre de Lopo Soares fut ainsi détournée, *vide infra*, p. 259.

75. FERGUSON, *l. c.*, p. 306.

Valentim Fernandes — qu'il s'agissait d'un don occasionnel[76]. Il autorisa D. Lourenço à planter sur ses terres un *padrão*, témoin de sa découverte[77]. L'*armada* ramenait à Cochin cent cinquante *quintais* de cannelle, évalués par D. Lourenço à deux cent cinquante *cruzados*[78].

Cette mission accomplie, il semble que le Vice-Roi, sollicité par de plus larges entreprises, se soit désintéressé de Ceylan, bien qu'en 1506 D. Manuel l'ait invité à faire dans l'île son « *principal assento* »[79], D. Lourenço avait remarqué un endroit propice pour s'établir à Colombo, une pointe facile à isoler en cas d'attaque, formant un port indépendant[80]. Le Vice-Roi écrivit à D. Manuel qu'il y avait envoyé Lopo Chanoca, dès la fin de septembre 1506, avec ordre d'édifier une forteresse et de charger de la cannelle[81]. P. Pieris s'est autorisé de cette lettre, confirmée par le récit du P. de Queirós[82], pour assurer qu'une *feitoria* adossée à une chapelle avait été confiée à João Mendes Cardoso[83]. Aucun chroniqueur ne parle de *feitoria* à Ceylan avant 1518, et les pièces d'archives que nous avons consultées n'y font aucune allusion. En revanche, nous savons par une lettre de D. Francisco de Almeida que le 5 décembre 1508, la forteresse que devait édifier Lopo Chanoca était encore à l'état de projet[84].

Gaspar Correia est seul à signaler la mission que Diogo de Castro et Pero Barba auraient accomplie, en 1507, auprès du roi de Kōṭṭē qui ne savait déjà plus quelle quantité de cannelle avait été fixée pour le tribut[85]. Celle-ci continuait cependant d'être achetée à Cherian Marakkar par le *feitor* de Cochin[86].

En septembre 1508, l'arrivée de Diogo Lopes de Sequeira, chargé par D. Manuel de s'informer des suites données à la découverte de Ceylan, réveilla l'attention du Vice-Roi[87]. Le 25 septembre, Nuno Vaz Pereira fut envoyé à

---

76. Valentim FERNANDES, *l. c.*

77. Ce *padrão* fut retrouvé en 1898 dans les Gordon Gardens de Colombo ; il est actuellement au musée de la ville. Cf. *JCBRAS*, 50, 1899, p. 15.

78. Gaspar da Índia à D. Manuel, de Cochin, 6.XI.1506, *CA*, II, p. 379. Le *quintal* en vigueur à l'époque pour la pesée des épices est évalué à 51,405 kg par M. V. M. GODINHO (*Les finances de l'État portugais des Indes orientales au XVI^e^ et au début du XVII^e^ siècles*, Paris, 1958, dactylographié, p. 469).

79. D. Manuel à D. Francisco de Almeida, [1506], *CA*, III, p. 276.

80. D. Francisco de Almeida à D. Manuel, de Cochin, 27.XII.1506, *CA*, II, p. 393.

81. *Ibid.*

82. QUEIRÓS, o. *c.*, fol. 81b.

83. P. E. PIERIS, *The Portuguese era*, Colombo, 1913, p. 42.

84. D. Francisco de Almeida à D. Manuel, 5.XII.1508, cité par CORREIA, I/2, p. 917.

85. CORREIA, I/2, p. 718.

86. *Vide supra*, « Les Musulmans du Kerala», p. 68, et n. 60 du présente texte.

87. *Regimento de Diogo Lopes de Sequeira*, 13.II.1508, *Alg. Doc.*, p. 193 ; *DPM*, II, p. 258.

Colombo [88], mais n'en rapporta que de mauvaises nouvelles : le roi de Ceylan était malade, et les Portugais discrédités dans l'île par l'influence des musulmans [89].

D. Francisco de Almeida ne tenta pas de rappeler au roi de Kōṭṭē le respect de ses engagements. Lorsqu'à la fin de 1509, Afonso de Albuquerque lui succéda au gouvernement de l'*Estado da Índia*, les problèmes locaux étaient déjà dépassés par la nécessité d'une plus vaste expansion. La difficile conquête de Goa, celles de Malacca et d'Ormuz laissèrent loin derrière elles l'intérêt jadis porté au pays de la cannelle. À tel point qu'António Real, dans une lettre adressée à D. Manuel le 15 décembre 1512, n'hésitait pas à dénoncer la négligence du Gouverneur, et prétendait qu'il serait plus fructueux d'exploiter les richesses de Ceylan que de s'épuiser à conquérir des terres plus lointaines [90].

Entre autres raisons, l'écho des désordres qui s'instaurèrent à Kōṭṭē à la suite de la maladie, puis de la mort du roi, n'inspirèrent sans doute pas à Afonso de Albuquerque le désir de s'y établir. L'offre lui en fut faite cependant, au cours de l'année 1513, par l'un des deux prétendants qui se disputaient alors le trône [91], mais, peu soucieux de prendre parti dans les affaires intérieures de Kōṭṭē, il ne donna pas suite à ces propositions. Il ne manqua pas néanmoins d'en informer D. Manuel. Celui-ci, qui nourrissait depuis dix ans le désir d'établir une forteresse à Ceylan, confia la réalisation de ce projet au nouveau gouverneur qu'il envoyait en Inde, Lopo Soares de Albergaria.

Comme son prédécesseur, Lopo Soares fut très vite sollicité par les affaires de la Mer Rouge, et par les problèmes que posait l'expansion portugaise dans l'archipel indonésien. Ce fut à la fin de son mandat, dans les premiers jours de septembre 1518, qu'il quitta Cochin pour Ceylan, avec dix-sept navires et environ huit cents hommes d'armes [92]. Les vents poussèrent l'escadre jusqu'à Galle, où elle fut bloquée six semaines avant de pouvoir gagner Colombo. Dès son arrivée, Lopo Soares fit demander au roi l'autorisation d'édifier, à la pointe septentrionale du port, la forteresse qu'il avait naguère promise. Le roi de Kōṭṭē donna son agrément, mais se ravisa quelques jours plus tard, après avoir prêté l'oreille aux conseils de prudence que lui

88. *Recibo* du *Sant'Esprito*, Cochin, 25.ix.1508, AN/TT, CC. ii-15-62 ; D. Francisco de Almeida à D. Manuel, 5.xii.1508, cité par Correia, i/2, p. 899 ; Castanheda, ii/92, p. 419.

89. Barros, ii/3-1.

90. António Real à D. Manuel, de Cochin, 15.xii.1512, *CA*, iii, p. 349.

91. Albuquerque à D. Manuel, de Cananor, 30.xi.1513, *CA*, i, p. 138 : « El-rey de Ceilam he morto ; avia hy dous filhos e devisam amtre eles sobre ho socedimento do rreyno ; diseram me que hum deles mamdara dizer a Cochim que lhe desem ajuda e se quysesem forteleza, que daria lugar pera iso ».

92. Castanheda, iv/42, p. 449 ; Barros, iii/2-2 ; Góis, iv/32, p. 79 ; Correia, ii/2, p. 539.

firent tenir les marchands du Malabar. Alors que Lopo Soares se préoccupait déjà des détails techniques de son installation, le roi de Kōṭṭē fit capturer les Portugais qui étaient descendus à terre, et s'empressa de fortifier la pointe qu'ils convoitaient. Lopo Soares fit débarquer ses troupes et s'empara de la place. Le roi de Kōṭṭē fut contraint de s'incliner devant le fait accompli[93], et d'accepter de payer chaque année un tribut fixé à dix éléphants et quatre cents *bahar* de cannelle[94]. La plupart des auteurs y ajoutent vingt bagues serties de pierreries[95], qui n'apparaissent pas dans les documents de 1518, et qui furent sans doute négociées l'année suivante[96].

Ces premiers avantages furent bientôt compromis par des difficultés inattendues, inhérentes à la nature même du pays où l'on ne pouvait trouver aucun des minéraux nécessaires à la fabrication de la chaux. Force fut de construire une forteresse de terre et de pierrailles, maintenues par un mortier de coquillages[97]. Ce fragile édifice, couvert de cadjans[98], fut mis sous l'invocation de Santa Barbara[99]. Le mur d'enceinte enfermait le donjon, la chapelle et les hangars de la *feitoria ;* les cases destinées à la garnison furent construites à l'extérieur du rempart[100].

Lopo Soares fut bientôt rejoint par son neveu, D. João da Silveira qui, au retour d'une reconnaissance qui l'avait mené jusqu'au Bengale, vint prendre sa

93. CASTANHEDA, IV/43, pp. 451-452 ; BARROS, III/2-2; GÓIS, IV/32, p. 80.

94. D. João de Lima à D. Manuel, de Cochin, 22.XII.1518, AN/TT, CC. 1-23-117 (résumé dans *Alg. Doc.*, p. 421), fol. 1a. Diogo Lopes de Sequeira à D. Manuel, de Cochin, 23.XII.1518, AN/TT, CVR 12, fol. 1b. En décembre 1521, le tribut de cannelle était toujours fixé à 400 *bahar*, selon Caracão, fol. 1b (cf. aussi CASTANHEDA, IV/43, pp. 452-453 ; GÓIS, IV/32, p. 80). Le chiffre de trois cents *bahar*, donné par des sources postérieures (lettre non datée du roi de Ceylan, AN/TT, CVR 100 ; BOTELHO, *Tombo*, éd. 1868, p. 240 ; BARROS, III/2-2 ; COUTO, V/1-5 ; GODINHO, *Économie*, pp. 821-822) ne s'applique pas à l'accord initial ; le montant du tribut fut soumis à plusieurs modifications.

95. CASTANHEDA, IV/43, pp. 452-3 ; BARROS, III/2-1, p. 65 ; GÓIS, IV/32, p. 80 ; CORREIA, II/2, p. 542 ; F. de QUEIRÓS prétend avoir vu le traité et en reproduit le texte, qui mentionne aussi vingt bagues (fol. 87a), mais celui-ci, comme nous le verrons, est probablement faux (*infra*, note 184) ; BARROS, III/2-2, et COUTO, V/1-5 (éd. DE JONG, p. 87), réduisent ce chiffre à douze bagues ; CORREIA, II/2, p. 542, à six.

96. *Vide infra*, p. 262.

97. BARROS, III/2-2, p. 64.

98. D. João da Silveira à D. Manuel (fol. 1a) emploie le mot « *ola* » (tamoul *ōlei*), généralement réservé aux feuilles de palmier destinées à l'écriture (*Hobson-Jobson*, p. 636). M. J. FILLIOZAT indique que les deux espèces employées servent aussi à couvrir les maisons (*L'Inde classique*, II, p. 710). On appelle alors plutôt les feuilles de palmier du nom de *cadjan* (*Hobson-Jobson*, pp. 139-140).

99. António de Miranda à D. Manuel, *As Gavetas*, IV, p. 144. BARROS la nomme à tort « Nossa Senhora das Virtudes » (III/2-2) ainsi que CORREIA (II/2, p. 546).

100. CORREIA donne un dessin de la forteresse et la décrit (II/2, p. 541).

charge de capitaine de la forteresse. Auprès de lui, António de Miranda de Azevedo cumulait les fonctions de *alcaide-mor* et de *capitão-mor do mar* [101].

Le 21 décembre, Lopo Soares regagna Cochin [102]. Il ne dissimula sans doute pas ses inquiétudes à ceux qui vinrent l'accueillir, car dans une lettre écrite au lendemain de son arrivée, D. João de Lima déplorait la fragilité de la forteresse de Ceylan, redoutant qu'elle ne cède à la violence des pluies ou qu'elle ne soit bientôt la proie des flammes [103].

Ces craintes se trouvèrent bientôt justifiées. Le 27 octobre 1519, D. João da Silveira exposait à D. Manuel une situation assez angoissante [104], que António de Miranda confirmait à son tour quelques jours plus tard [105]. La forteresse n'abritait que cent vingt hommes et n'était gardée du côté de la mer que par un navire et une fuste [106]. On avait déjà dû réparer un pan de mur écroulé [107]. La garnison se tenait constamment en alerte, de peur que des mains malveillantes ne lancent sur les cadjans des brandons enflammés [108]. L'hostilité manifestée par les habitants de Colombo pouvait d'un jour à l'autre se transformer en guerre ouverte, mais l'imminence de ce conflit était retardée par les combats qui opposaient le roi de Kōṭṭē à un souverain voisin [109]. On se gardait aussi, par un opportunisme d'ordre alimentaire, de chercher noise aux Portugais avant l'arrivée des sampans de riz, car on craignait qu'ils ne les saisissent au large des côtes [110].

Tourné vers la Mer Rouge, le nouveau gouverneur, Diogo Lopes de Sequeira, négligeait de ravitailler la forteresse, qui manquait de vivres et de numéraire. Las d'attendre le paiement de leurs soldes, les hommes commençaient à déserter [111].

Le roi de Kōṭṭē était soumis à l'influence des marchands du Malabar, et particulièrement à celle de Mamale de Cananor qui le poussait à empêcher les Portugais de tirer profit de son royaume, et à mettre le siège devant la forteresse [112]. La faiblesse de celle-ci incitait le souverain à se dérober à la

101. D. João de Lima à D. Manuel, fol. 1b ; Diogo Lopes de Sequeira au même, fol. 1b.

102. La date du retour de Lopo Soares nous est donnée par Diogo Lopes de Sequeira, *ibid.*

103. D. João de Lima à D. Manuel, fol. 1b.

104. D. João da Silveira au même, [de Colombo], 27.x.1519, AN/TT, CC. I-25-68.

105. António de Miranda à D. Manuel, [de Colombo], 8.xi.1519, *As Gavetas*, iv, pp. 140-144.

106. *Ibid.*, p. 143.

107. D. João da Silveira à D. Manuel, fol. 1a.

108. D. João da Silveira, *ibid.*

109. *Ibid.*

110. António de Miranda à D. Manuel, *As Gavetas*, iv, p. 142.

111. D. João da Silveira au même, fol. 1b.

112. António de Miranda au même, *As Gavetas*, iv, pp. 142-143 ; D. João da Silveira au même, fol. 1b.

contrainte du tribut. Au début de novembre, D. João n'avait pu recueillir que six éléphants et cent cinquante *bahar* de cannelle [113], dont la qualité médiocre provoqua une enquête ordonnée quelques années plus tard par les autorités de Goa [114]. Mais on ignore par quelles tractations D. João réussit à soutirer au roi une douzaine de bagues [115] au moment même où le souverain, plus que jamais jaloux de ses droits sur les pierres précieuses, s'en réservait le monopole et châtiait ceux qui les montraient aux Portugais [116].

Les pièces d'archives que nous avons consultées ne donnent aucune nouvelle de Ceylan entre le 8 novembre 1519 et le 13 janvier 1522. On sait par les chroniques qu'au début de décembre 1519 Lopo de Brito fut envoyé à Colombo pour relever D. João, tandis que son frère António prenait les fonctions d'António de Miranda. Ils étaient accompagnés de quatre cents hommes d'armes, de maçons et de charpentiers pour consolider la forteresse. L'indispensable chaux fut tirée des coquilles d'huîtres de la pêcherie voisine, le mur fut renforcé, une tour ébauchée [117]. Ces travaux achevèrent d'indisposer les habitants de Colombo, qui voyaient se confirmer la présence portugaise. Celle-ci cependant demeurait précaire. Le gouvernement de Goa abandonnait la garnison à sa misère : les soldes accusaient six mois de retard en mai 1521, date où la forteresse fut assiégée [118].

Les chroniques assurent que les brimades et les vexations que subissaient les hommes d'armes furent à l'origine du conflit. Les vivres ayant été coupés, Lopo de Brito, poussé par l'exaspération de ses troupes, incendia la principale rue de Colombo. Cette imprudente sortie aurait donné au roi de Kōṭṭē le prétexte à se débarrasser de la forteresse [119] et à déclarer caduc le traité qui le liait au Portugal [120]. Cristóvão Lourenço Caracão nous révèle cependant le véritable *casus belli*. Probablement inspiré par les avis de Lopo Soares, qui avait rejoint Lisbonne en 1519, D. Manuel avait envoyé de nouvelles instructions. La récolte de cannelle toute entière devait désormais lui être réservée, ce qui revenait à confisquer à son profit le monopole du roi de Kōṭṭē ; en outre,

113. D. João da Silveira au même, fol. 1b-2a. António de Miranda précise 113 *bahar* et *3 arrobas* (*As Gavetas*, IV, p. 143).

114. *Inquirição que tirou Lopo de Brito em Ceilão sobre as pareas e canela que nom vinha boa*, AN/TT, CC. II-99-102.

115. D. João da Silveira à D. Manuel, f. 2b.

116. António de Miranda au même, *As Gavetas*, IV, p. 143.

117. Barros, III/4-6. António de Miranda avait déjà signalé l'utilisation des coquilles (*As Gavetas*, IV, p. 142). Lopo de Brito ne put terminer ces travaux (Cristóvão Lourenço Caracão, fol. 4b).

118. Cristóvão Lourenço Caracão, fol. 1a.

119. Barros, III/4-6; Góis, IV/62, p. 165-166.

120. Queirós, *o. c.*, fol. 88b.

aucun éléphant ne devait sortir de l'île sans avoir été taxé d'un droit de quatre *réis*, que les marchands étaient contraints d'acquitter à la forteresse. Cristóvão Lourenço Caracão ne cacha pas à D. Manuel l'inopportunité de ces mesures ni le mécontentement qu'elles avaient suscité : « *e com este escamdolo e com outros fizeram a guera* ... » [121].

Selon une stratégie maintes fois éprouvée en Inde, le siège fut mis au moment même où les tempêtes saisonnières empêchaient l'arrivée des secours. La prolixité des chroniques ne nous laisse rien ignorer des épreuves que subit durant cinq mois la garnison portugaise, dont nulle traverse ne put fléchir la ténacité [122].

Lorsque la mer s'apaisa, une seule galée arriva de Cochin, commandée par António de Lemos et montée par une cinquantaine d'hommes [123]. Les nouvelles qu'elle apportait ne laissaient pas espérer l'arrivée d'autres renforts. Autour de l'Océan Indien, le Portugal tenait difficilement les positions conquises. Après Kollam et les Maldives, Ormuz menaçait de se soulever ; la guerre s'étendait le long des côtes du Gujarat et du Konkan ; Cochin et Calicut étaient à nouveau affrontés et les ambassadeurs portugais envoyés en Chine étaient prisonniers à Canton [124]. L'intérêt stratégique de Ceylan ne pesait pas lourd dans une telle conjoncture.

Lopo de Brito profita de la fraîcheur de ses renforts et s'empara d'un bastion ennemi, situé à une portée d'arquebuse de la forteresse, tandis que la galée d'António de Lemos en bombardait les abords [125]. Les effectifs du roi de Kōṭṭē — en comptant les mercenaires de Kollam — ne dépassaient pas deux mille hommes [126]. Lopo de Brito les poursuivit à travers Colombo et réussit à mettre en déroute une charge de cavaliers et d'éléphants lancée à sa rencontre [127].

Le roi de Kōṭṭē dut accepter les conditions portugaises, mais continua de s'acquitter négligemment de son tribut. De son propre aveu, Cristóvão Lourenço Caracão n'apportait à Cochin que cent cinquante *bahar* de cannelle. Le 13 janvier 1522, tandis qu'il écrivait à D. Manuel, il attendait encore un

121. Cristóvão Lourenço Caracão, fol. 4a.

122. Barros, III/4-6 et Góis, IV/62, pp. 166-167, sont seuls à décrire le siège de la forteresse de Colombo. Ni Castanheda ni Gaspar Correia n'en soufflent mot ; leur silence témoigne du peu d'importance qui lui fut accordée.

123. Barros, *l. c.* ; Cristóvão Lourenço Caracão, sans autres détails, fait allusion au secours apporté par António de Lemos (fol. 3b).

124. D'après Castanheda, V, chap. 48 à 83.

125. Barros, III/4-6 ; Cristóvão Lourenço Caracão, fol. 2b.

126. Caracão, fol. 5b.

127. Barros, III/4-6.

chargement de soixante-dix *bahar* [128]. Parmi les projets qu'il soumettait au Roi en vue de mieux tirer parti de la situation économique et politique de Ceylan, il lui suggérait de fomenter une révolte en faveur d'un quelconque prince du Vēṇād, afin de détrôner le roi de Kōṭṭē, trop résolument hostile aux Portugais [129].

III. LA QUESTION DYNASTIQUE À KŌṬṬĒ

Tous les faits que nous avons exposés, en général clairement datés par les Portugais, se perdent dans les incertitudes de l'histoire cinghalaise. Les temps troublés que traversait alors le royaume de Kōṭṭē n'ont laissé que des témoignages confus. Les inscriptions et les chroniques s'accordent mal; les documents portugais étudiés jusqu'ici ont multiplié les contradictions. Malgré de savantes controverses, nous ne connaissons presque rien des princes qui régnèrent à Kōṭṭē entre 1505 et 1522. Il nous appartient donc de dénouer l'imbroglio des inscriptions et des récits, et celui des hypothèses qui tentèrent de les élucider.

Les sources cinghalaises sont de deux sortes: les chroniques, toutes apocryphes, et les inscriptions, gravées sur la pierre des temples ou les plaques de cuivre des *sannas* [130].

Malgré leur date tardive, les chroniques proposent un enchaînement de faits qui permet de relier entre elles les données épigraphiques. En outre, elles révèlent les usages dynastiques et religieux et les liens complexes des généalogies. La plus importante d'entre elles est le *Rājāvaliya* (« lignée de rois ») remanié au cours des siècles par des auteurs bouddhistes et chrétiens. Nous avons utilisé le texte établi par B. Guṇasēkara d'après un *ola* de 1687 [131]; nous lui avons emprunté les grandes lignes d'un exposé préliminaire des principaux événements de la période 1505-1522, tels que les traditions les rapportent, en le complétant parfois à l'aide d'autres chroniques, d'intérêt mineur ou d'inspiration plus particulièrement religieuse [132].

---

128. Cristóvão Lourenço Caracão, fol. 2b.

129. *Id.*, fol. 5a.

130. Les *sannas* sont des chartes royales (C. W. NICHOLAS et S. PARANAVITANA, *A Concise history of Ceylon*, Colombo, 1961, p. 134).

131. B. Guṇasēkara, *Rājāvaliya*, Colombo, 1900 (autre éd., 1954, non vue).

132. Les principales chroniques sont: le *Mahāvaṃsa*, qui traite de l'histoire du bouddhisme à Ceylan (éd. W. GEIGER, Colombo, 1900); le *Cūlavaṃsa*, qui en est la continuation, et dont la troisième partie fut composée à Kandy par Tibbotuvāvē pour la période qui s'étend du XIV[e] au XVIII[e] siècle (éd. W. GEIGER, Pali Text Society, 1925-1927); le *Rājaratnākara*, composé à Kandy dans la seconde moitié du XVI[e] siècle (éd. N. TISERA, Colombo, 1929); le *Saṅgarājavata*, composé à Kandy au XVIII[e] siècle (éd. Śri Charles da SILVA, Colombo, s.d.).

Comme nous l'avons vu, le rāja d'Ambulugala s'empara du pouvoir dont était investi son neveu, Paṇḍita Parākramabāhu. Celui-ci, après avoir mis à mort toutes ses femmes, ouvrit les portes de son palais et se laissa tuer sans résistance. Couronné sous le nom de Vīra Parākramabāhu, son oncle s'établit à Kōṭṭē. Sa première épouse lui donna quatre fils : Dharma Parākramabāhu, un prince qui vécut à Rayigama, Rājasiṇha et Vijayabāhu. Sakalakalāvalla et Taniyavalla naquirent d'un second lit [133].

Sakalakalāvalla s'établit à Uḍugampola et Taniyavalla à Mādampē ; tous deux défendaient les frontières et mataient les rebellions [134]. Rājasiṇha et Vijayabāhu s'installèrent à Maṇikkaḍavara, où ils cohabitèrent avec une même épouse. Ils en eurent trois fils : Bhuvanekabāhu, Rayigam Baṇḍāra et Māyādunnē.

Les Portugais découvrirent Colombo sous le règne de Dharma Parākramabāhu [135]. À la nouvelle de leur arrivée, celui-ci réunit quatre de ses frères afin de décider de l'attitude que l'on devait observer à l'égard des nouveaux venus. À la mort de Dharma Parākramabāhu, les ministres et le peuple offrirent à Sakalakalāvalla une couronne qu'il refusa, prétextant qu'il n'avait pas la même mère que le souverain défunt. Rājasiṇha étant mort, il établit Vijayabāhu sur le trône de Kōṭṭē et se retira à Uḍugampola.

Après avoir écarté du pouvoir ses fils aînés, Vijayabāhu adopta le jeune Dēvarāja [136] et le proclama héritier. Menacés par un complot, les princes frustrés s'allièrent au roi de Kandy [137] ; puis ils envahirent le palais de Kōṭṭē, firent mettre à mort Vijayabāhu et se partagèrent le royaume. Bhuvanekabāhu devint souverain de Kōṭṭē, Rayigam Baṇḍāra de Rayigama et Māyādunnē de Sītāvaka. Ce coup d'état est généralement désigné sous le nom de « *Vijaya bā kolle* » par les traditions cinghalaises. C'est au cours du règne de Vijayabāhu que les Portugais établirent une forteresse dans le port de Colombo [138].

En rapportant ees événements, le *Rājaratnākara* et le *Cūḷavaṃsa* ignorent le personnage de Dharma Parākramabāhu [139]. Leur silence pose un premier

133. Plus précisément de la sœur de sa première épouse.

134. Rājasinha et Sakalakalāvalla intervinrent en Uḍa-raṭa et Taniyavalla triompha du pirate musulman Kadirāyana, originaire de Kāyal, qui fit un raid sur les pêcheries de perles (*Rājāvaliya*, p. 71). Sur Taniyavalla, voir *JCBRAS*, 27, pp. 167-171.

135. *Lola* de 1687 donne la date « 1522 de N.S.J.C. », évidemment fausse comme le prouve FERGUSON, *l. c.*

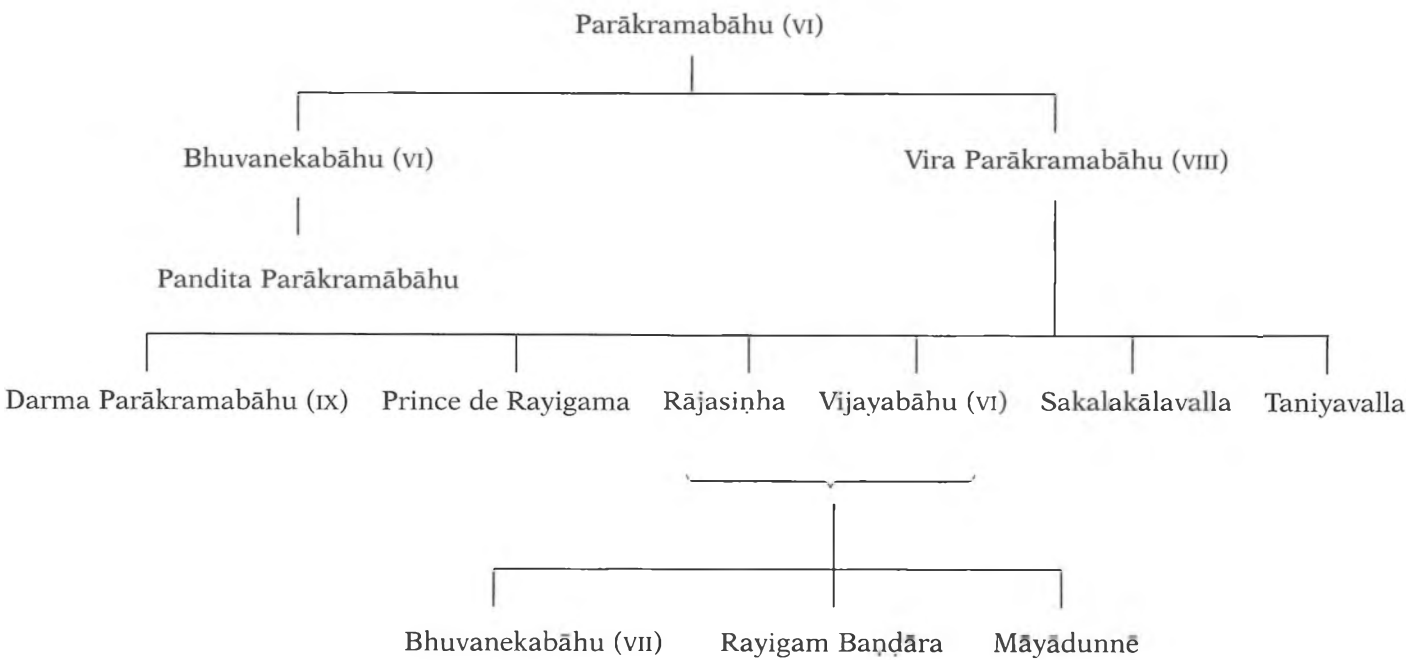
136. C'est sans doute le prince dont Gaspar CORREIA relate la visite à la forteresse en décembre 1518 (II/2, p. 547).

137. Jayavīra Baṇḍāra ; D. FERGUSON, « The History of Ceylon from the earliest times to 1600 A.D. as related by João de Barros and Diogo do Couto », dans *JCBRAS*, 20, 1908, p. 72.

138. *Rājāvaliya*, pp. 71-76.

139. *Rājaratnākara*, p. 43 ; *Cūḷavaṃsa*, II, 92, vv. 1-4 ; WIJESINHA, « *Chronological list of Ceylon kings* » dans son édition du *Mahāvaṃsa*, Colombo, 1917, p. XXVI.

GÉNÉALOGIE DES ROIS DE KŌṬṬĒ, D'APRÈS LE *Rājāvaliya*



problème : les auteurs du *Rājāvaliya*, trompés par deux titres portés par le même souverain ont-ils imaginé deux règnes ?

L'étude des documents épigraphiques ne permet pas de le résoudre, car la plupart des personnages mentionnés par le *Rājāvaliya* n'ont pas laissé trace de leur existence. Quatre des cinq inscriptions qui subsistent de cette époque ont été inspirées par Vijayabāhu [140]. Par ailleurs, on ne peut attribuer à leur date qu'une valeur relative, car les souverains de Ceylan comptaient souvent leurs années de règne à partir du moment où ils devenaient *yuvarāja*, c'est-à-dire héritier désigné, déjà associé aux affaires du royaume, promulguant des édits et accordant des donations indépendamment du souverain régnant [141].

L'inscription de Kelaṇi [142]. Cette inscription se réfère au 11 navam 2051 de l'ère bouddhique (31 janvier 1509) [143] et à la dix-neuvième année du règne d'un souverain suprême nommé Parākramabāhu, siégeant entouré de ses ministres dans le palais royal de Kōṭṭē.

Ce texte a donné lieu à des interprétations diverses. Il a été transcrit pour la première fois par Maha Mudali Louis de Zoysa [144], qui assimila l'an 2051 de l'ère bouddhique à celui de l'avènement de Dharma Parākramabāhu. Reprise par H. C. Bell [145], cette datation fut à l'origine de l'« étrange problème », [146] qui dérouta la plupart des historiens. Toutes les hypothèses furent faussées par le synchronisme de trois règnes apparemment contradictoires : d'une part, Parākramabāhu siégeant à Kōṭṭē en 1527 après dix-neuf années de règne, d'autre part Vijayabāhu, dont la souveraineté était attestée de manière évidente entre 1509 et 1521, tant par les chroniques que par d'autres inscriptions. Ces hypothèses se heurtaient aussi aux affirmations conjuguées des portugais Diogo do

140. Nous ne donnerons pas ici l'ordre numéral aux souverains de Ceylan, en raison de leur succession incertaine. Ainsi Vijayabāhu, que la plupart des historiens disent être le septième du nom ne serait que le sixième, selon les vérifications effectuées par Mudaliyar Simon da SILVA, *JCBRAS*, 22, 1912, pp. 316-328.

141. BASHAM, *The wonder that was India*, p. 92 ; N. SASTRI, *The Cōlas*, Madras, 1935-1937 ; PARANAVITANA, *l. c.*, p. 27.

142. Elle fut découverte sur un bloc de pierre détaché de l'ancien temple bouddhique (Rāja mahā Kelaṇi vihāra) qui se dresse sur la rive gauche de la Kelaṇi, à environ 8 km de Colombo.

143. L'ère bouddhique était alors comptée à Ceylan à partir de 544-543 avant J.C., soit soixante ans avant la date de la mort du Bouddha (483), cf. MENDIS, *o. c.*, p. 120.

144. Maha Mudali Louis de ZOYSA, « Text and translation of a rock inscription at the buddhist temple at Kelaniya », dans *JCBRAS*, 1871-1872, pp. 36-44 ; citée par E. MULLER, *Ancient inscriptions of Ceylon*, Londres, 1883, n° 162.

145. H. C. BELL et A. Mendis GUNASĒKARA, « Kelaṇi vihāra and its inscriptions », dans *Ceylon antiquary and literary register*, I, 1915-1916, pp. 145-158.

146. « Strange historic problem ». Cette expression, souvent reprise à propos de la succession de Vīra Parākramabāhu, est de Louis de ZOYSA, *l. c.*, p. 44.

Couto [147] et Fernão de Queirós [148], reprises par P. Pieris [149]. Celui-ci assurait que Bhuvanekabāhu — fils aîné de Vijayabāhu ou de Rājasiṇha — occupait le trône de Kōṭṭē en 1527.

L'inscription de Kelaṇi a été récemment discutée par M. Paranavitana [150]. Après un nouvel examen du texte original, il a corrigé une erreur de lecture faite par Louis de Zoysa et répétée par H. C. Bell, et dénoncé le contresens qu'elle avait provoqué. Dans la traduction qu'il propose, M. Paranavitana assimile l'année 2051 de l'ère bouddhique (1509) à la dix-neuvième année du règne de Dharma Parākramabāhu. Il fixe ainsi son entrée dans la vie politique à l'année 1490-1491.

Un fait semble avoir échappé à M. Paranavitana comme à ceux qui avaient avant lui traité de cette question. Le texte cite le nom de « Parākramabāhu » sans le situer dans aucune généalogie, ni préciser s'il s'agit de « Vīra » ou de « Dharma » [151]. Personne n'a soupçonné que ce souverain pouvait être le premier. Il est évident que la date établie par la traduction de M. Paranavitana permet d'attribuer à l'un comme à l'autre l'inscription de Kelaṇi. On rejoint ici le problème posé par les chroniques : l'existence même de Dharma Parākramabāhu se trouve être remise en cause.

L'inscription de Devundara (Dondra) [152]. Cette inscription est incomplète. Datée du premier jour de la lune décroissante de poson (mai-juin) de la cinquième année de Vijayabāhu, dont le règne commença en 1432 de l'ère śaka (1509), elle permet cependant d'établir que Vijayabāhu commença de jouer un rôle politique dans les mois qui précédèrent mai-juin 1509, et qu'il était à Devundara en mai-juin 1513 [153].

Le Vēragama sannasa. Malheureusement donné sans référence par M. Paranavitana [154], il serait daté de la septième année du règne de Vijayabāhu (1514-1515) siégeant, entouré de ses ministres, dans le palais de Jayavardhanapura (Kōṭṭē).

---

147. COUTO, V/1-6.

148. QUEIRÓS, *o. c.*, fol. 91a.

149. P. E. PIERIS, « The date of the King Bhuvaneka Bāhu VII », dans *JCBRAS*, 22, 1912, pp. 267-271.

150. PARANAVITANA, *l. c.*, pp. 21-23.

151. « *Sirisaṅgabo Śrī Parākramabāhu cakravarti ...* », cité par PARANAVITANA, *l. c.*, p. 22.

152. T. W. Rhys DAVIDS, « Dondra inscription of Vijayabāhu VII », dans *JCBRAS*, 1870-1871, pp. 25-28 ; MULLER, *o. c.*, n° 163 ; le texte a été révisé par M. PARANAVITANA dans « The Shrine of Upulvanat Devundara », dans *Memoirs of the Asiatic Society of Ceylon*, 6, p. 75-78) ; l'inscription, originaire du temple de Nagarīsa Nīla est actuellement au musée de Colombo.

153. Ces dates furent contestées par BELL, *Report of Kegalla district*, *Sessional paper*, 19 (1892), p. 86-87, qui assimila Śaka 1432 à la cinquième année du règne de Vijayabāhu. Il fut appuyé par FERGUSON (*l. c.*, dans *JCBRAS*, 20, 1908, p. 71, n.). Cette interprétation est contredite par le texte du Kadirāna sannasa (*infra*).

154. PARANAVITANA, *l. c.*, p. 19.

Le Kadirāna sannasa [155]. Ce document est daté d'Uḍugampola et du premier jour de la nouvelle lune de poson de la neuvième année de Vijayabāhu. Il consacre une donation faite à un brahmane à l'occasion d'une éclipse solaire. Celle du 18 juin 1517 ayant été visible à Ceylan permet de dater à coup sûr le Kadirāna sannasa [156]. Celui-ci confirme par ailleurs l'inscription de Devundara en situant en 1508-1509 l'avènement de Vijayabāhu [157].

L'inscription de Kappāgoḍa [158]. Elle cite Ekanāyaka Perumālu, ministre de Vijayabāhu dans la treizième année du règne de ce souverain (1520-1521), et témoigne qu'à cette date, ils n'avaient pas encore été l'un et l'autre éloignés du pouvoir [159].

Nous savons que les sources portugaises relatives à Ceylan, remarquablement riches à partir de 1540 [160], donnent peu d'informations sur la première moitié du XVIe siècle.

La lettre de D. Francisco de Almeida, datée de décembre 1506, seul témoignage direct de la découverte de Ceylan, se présente à l'état de « *sumário* » [161]. D. Manuel — qui en eut le texte intégral — écrivit au pape Jules II le 25 septembre 1507 pour lui annoncer le succès de l'expédition et l'accord conclu avec le roi de Kōṭṭē ; il précisait qu'il s'agissait là du souverain principal, et que six autres rois relevaient de son autorité [162].

Le *recibo* du *Sant'Esprito* témoigne du départ de Nuno Vaz Pereira, le 25 septembre 1508 [163], et permet d'accorder foi au récit de João de Barros, qui attribue l'échec de sa mission à la maladie du roi de Kōṭṭē [164].

---

155. Il est exposé au musée de Colombo. Le texte en fut publié par Louis de ZOYSA, « Transcription and translation of an ancient copper plate sannasa », dans *JCBRAS*, 1873, p. 75-79, et par MULLER, *o. c.*, n° 162.

156. Ces précisions furent fournies à M. PARANAVITANA (*l. c.*, p. 18, n. 9) par l'Observatoire royal de Greenwich, et par le Dr. Jayasinha, Directeur du Department of Meteorology, Colombo.

157. La neuvième année de Vijayabāhu, si l'on suivait la théorie de BELL (*vide supra*, n. 153) tomberait en 1513-1514, année sans éclipse.

158. BELL, *l. c.*, p. 86-87.

159. Ce personnage apparaît dans le *Rājāvaliya* sous le nom de Ekanāyaka Mudali. Il contribua à éliminer du trône les fils aînés de Vijayabāhu, mais échappa au *Vijaya bā kolle* en se réfugiant dans un monastère (*Rājāvaliya*, p. 76).

160. Voir G. SCHURHAMMER, *Ceylon zur Zeit des Königs Buvancka Bāhu und Franz Xavers (1539-1552)*, Leipzig, 1928, et Sousa VITERBO, « O Tesouro do Rei de Ceilão » (*Memórias da Academia das Ciências de Lisboa, Ciências Morais*, t. 10, 1904, 2).

161. D. Francisco de Almeida à D. Manuel, 27.XII.1506, *CA*, II, p. 391.

162. D. Manuel à Jules II, d'Abrantès, 26.IX.1507, dans SANUTO, VI, p. 198 et *CDP*, I, p. 116.

163. *Recibo*, Cochin. 26.IX.1508, AN/TT, CC II-15-62.

164. BARROS, II/2-1.

Il faut attendre le 30 novembre 1513 pour recueillir dans la correspondance portugaise la nouvelle de la mort du roi qu'Afonso de Albuquerque annonçait à cette date, en même temps que la rivalité qui divisait ses fils [165].

En octobre 1519, D. João da Silveira mentionnait les combats qui opposaient le roi de Kōṭṭē à un souverain voisin, et dénonçait l'influence qu'exerçaient à la Cour les agents de Mamale de Cananor [166].

Nous reviendrons sur ces informations laconiques mais sûres. Cependant, en les confrontant avec les documents épigraphiques, nous pouvons déjà dégager les faits suivants :

— Les Portugais furent reçus à Kōṭṭē en septembre-octobre 1506 [167] par un roi souverain de six autres [168], que l'on peut identifier aux princes cités par le *Rājāvaliya* [169].

— Le 31 janvier 1509, dans la dix-neuvième année de son règne, un souverain suprême nommé Parākramabāhu était établi à Kōṭṭē [170], tandis qu'en 1508-1509 Vijayabāhu portait le titre de roi [171], mais limitait peut-être sa souveraineté à la région de Devundara.

— En novembre 1513, deux prétendants se disputaient la succession du roi qui venait de mourir [172].

— En 1514-1515, Vijayabāhu occupait le trône de Kōṭṭē [173], où nous le retrouvons en juin 1517 [174], puis en 1520-1521 [175].

Les récits proposés par les chroniques portugaises peuvent être appréciés à la lumière de ces faits [176].

---

165. Albuquerque à D. Manuel, de Cananor, 30.XI.1513, *CA*, I, p. 138.

166. D. João da Silveira à D. Manuel, [de Colombo], 27.X.1519, AN/TT, CC I-25-68 ; António de Miranda au même, *As Gavetas*, IV, pp. 140-144.

167. AUGUR, p. 68 ; FERGUSON, *JCBRAS*, 19, 1906-1907.

168. D. Manuel à Jules II, d'Abrantès, 25.IX.1607, dans SANUTO, VI, p. 198 et *CDP*, I, p. 116.

169. En l'occurence, le *Rājāvaliya* (p. 73) mentionne quatre princes frères du roi et ne nomme que Cakrāyudhabāhu (qui était peut-être le prince de Rayigama). Mais on retrouve dans la généalogie donnée par ce même texte (p. 71) les six fils de Vīra Parākramabāhu, qui évoquent les six rājas dont parle D. Manuel.

170. Inscription de Kelani, *vide supra*, p. 267.

171. Inscription de Devundara, *vide supra*, p. 268.

172. Albuquerque à D. Manuel, de Cananor, 30.XI.1513, *CA*, I, p. 138.

173. Vēragama sannasa, *vide supra*, p. 268.

174. Kadirāna sannasa, *vide supra*, p. 269.

175. Inscription de Kappāgoḍa, *vide supra*, p. 269.

176. João de Barros, Castanheda et Gaspar Correia n'ont recueilli sur l'histoire politique cinghalaise que des informations fortuites et fragmentaires. Elles ont été relevées et critiquées par FERGUSON, *JCBRAS*, 20,1908, et « The Portuguese in Ceylon in the 1st half of the XVIth century »,

Diogo do Couto situe la découverte de Ceylan sous le règne d'un souverain nommé « Boenegabo Pandar ». On peut penser tout d'abord que ce vocable barbare reflète certaines traditions de Kandy, selon lesquelles un Bhuvanekabāhu siégeait alors à Kōṭṭē [177]. En fait, il désigne Vijayabāhu, car Diogo do Couto place avant 1506 les événements qui précèdent la prise de pouvoir de celui-ci, et le *Vijaya bā kolle* avant l'arrivée de Lopo Soares (1518) [178], Le texte des inscriptions infirme la chronologie de Diogo do Couto ; mais son récit retrace fidèlement par ailleurs l'histoire des rois de Kōṭṭē. L'usurpation de Vīra Parākramabāhu [179], la structure de sa descendance [180], les causes et les conséquences du *Vijaya bā kolle* se retrouvent, un siècle plus tard, dans le *Rājāvaliya* [181]. Malgré les confusions et les anachronismes, il est remarquable que Diogo do Couto nous ait transmis des informations que ne renient pas les traditions cinghalaises.

La *Conquista temporal e espiritual de Ceylão* fut écrite en Inde par le P. Fernão de Queirós entre 1635 et 1688. Il recueillit un amalgame de traditions et d'anecdotes que le P. Schurhammer qualifie de « compilation faite sans esprit critique, ... dans le but d'obtenir un ensemble logiquement composé, dans lequel il est presque impossible de distinguer le vrai du faux » [182]. Il plaça la première expédition portugaise en 1505, sous le règne de « Paracarmes Bau », fils de « Vīra Paracrama Bau ». Ce même monarque reçut Lopo Soares, et fut jugé quelque temps plus tard incapable de gouverner. Son plus jeune fils Vijayabāhu se fit confier la charge de l'état et s'empressa d'empoisonner son père [183]. En 1518, « Paracrames Bau » avouait quarante ans de

---

dans *Ceylon Literary register*, 3rd series, pp. 141-211. Nous ne les citerons pas ici, mais elles trouveront leur place au cours de cette étude. Quel que soit leur intérêt, elles ne peuvent être comparées à l'œuvre de Diogo do Couto et de Fernão de Queirós, qui tentèrent d'écrire une véritable histoire du royaume de Kōṭṭē, et même à celle, plus tardive de João Ribeiro (*Fatalidade histórica*, Lisbonne, 1685).

177. *Saṅgarājavata*, vv. 41-42. RIBEIRO, *o. c.*, éd. PIERIS, Colombo, s.d., p. 8.

178. COUTO, V/1-5 (éd. DE JONG, p. 86-7) donne une date erronée (1517).

179. « Javira Pracura Magabo Pandar ».

180. Selon COUTO, Vijayabāhu succéda directement à Dharma Parākramabāhu en faisant tuer secrètement les trois fils de celui-ci. Ce même auteur mentionne la mort de Rājasinha et lui attribue la paternité de Bhuvanekabāhu, Rayigam Baṇdāra et Māyādunnē, dont la mère n'aurait épousé Vijayabāhu qu'après la mort de son premier mari.

181. La cinquième décade de Diogo do COUTO reçut l'imprimatur en 1602 (M. DE JONG, *Década quinta da « Ásia »*, Coïmbre, 1937, introduction, p. 1, n. 2) ; l'*ola* publié par Guṇasēkara date de 1687.

182. SCHURHAMMER, *Ceylon zur Zeit des Königs Bhuvaneka Bāhu und Franz Xavers 1539-1552*, Leipzig, 1928, I, p. 49.

183. QUEIRÓS, *o. c.*, fol. 87b.

règne, ce qui situait son avènement en 1478[184]. Cette affirmation est condamnée tant par le récit du *Rājāvaliya* que par les sannas de Vēragama et de Kadirāna. Elle est formellement démentie par la lettre d'Albuquerque : si le roi de Ceylan était mort en novembre 1513, son successeur pouvait-il prétendre avoir quarante ans de règne en 1518 ?

Il semble que Fernão de Queirós ait confondu en une seule la personnalité de plusieurs souverains. « Paracarmes Bau » à la fois fils de « Vīra Parakrama Bau »[185] et père de « Vijaya Bau »[186] empiète sur les règnes de l'un et de l'autre. Qui est-il lui-même ? P. Pieris l'identifiera au Dharma Parākramabāhu du *Rājāvaliya*, bien que Queirós ait écrit que le titre de « Dharma » avait été donné, en d'autres temps, à Jayavīra Parākramābahu successeur de Parākramabāhu (VI)...[187].

Trois générations de rois portant le même nom, la répétition des rivalités fraternelles, des coups d'état et des régicides permettaient ces confusions. Mais le long règne évoqué par Fernão de Queirós s'accorde avec le récit de certaines chroniques qui ne mentionnent qu'un seul Parākramabāhu. Par ailleurs, l'examen des autres sources ne permet pas de rejeter l'hypothèse qu'un seul et même roi ait régné à Kōṭṭē assisté de ses fils, entre 1477-1490 et 1509-1513[188].

P. Pieris eut le mérite d'éditer le récit de Fernão de Queirós[189], et le tort de le suivre aveuglement. Il publia plusieurs ouvrages inspirés de la *Conquista temporal e espiritual* et diffusés en Europe[190], alors qu'il était contesté et

184. *Ibid.*, fol. 87a. QUEIRÓS cite à ce propos les termes du traité conclu avec Lopo Soares, qu'il prétend avoir copié. Mais M. Paranavitana (*l. c.*, p. 17), en le comparant aux actes de la même époque, et particulièrement à ceux que transcrivit Bell dans *Report on Kegalla district* (pp. 93-94) et *Epigraphia Zeylanica*, 3, p. 66-67, en trouve la forme suspecte.

185. QUEIRÓS, *o. c.*, fol. 79a.

186. *Ibid.*, fol. 87b.

187. *Ibid.*, fol. 16a.

188. Nous ne tenons pas compte ici des vingt années de règne accordées à Vīra Parākramabāhu par le *Rājāvaliya*, dont la chronologie est souvent erronée. La date limite de 1477 est celle de la mort présumée de Bhuvanekabāhu (VI) ; celle de 1490 est déterminée par l'inscription de Kelani. La mort du roi de Ceylan était connue d'Afonso de Albuquerque en novembre 1513, mais était peut-être antérieure : Nuno Vaz Pereira avait trouvé le roi malade en octobre 1508 (BARROS, II/3-1, p. 101).

189. F. de QUEIRÓS, S.J., *Conquista temporal e espiritual de Ceylão*, éd. PIERIS, Jaffna, 1915. Ce même ouvrage fut traduit en anglais par S. G. PERERA, *The temporal and spiritual conquest of Ceylon*, Colombo, 1930.

190. P. E. PIERIS, *Ceylon, the Portuguese era*, Colombo, 1913 ; *Ceylon and the Portuguese*, Ceylan, 1920 ; en collaboration avec H. FITZLER, *Ceylon and Portugal*, Leipzig, 1927.

maintes fois confondu au sein même de l'Asiatic Society of Ceylon [191], Les érudits locaux commencèrent à s'intéresser aux rois de Kōṭṭē, et les comptes rendus des réunions se firent l'écho de discussions parfois orageuses [192].

P. Pieris s'opposa notamment à Donald Ferguson à propos de la date de la première expédition portugaise [193]. Plus tard, H. C. Bell lui reprocha de s'appuyer sur l'ouvrage de Fernão de Queirós sans tenir compte de la version de Diogo do Couto, et en défendant celle-ci, exposa sa propre hypothèse [194].

H. C. Bell admettait que Diogo do Couto ait attribué à plusieurs rois de Ceylan le nom de « Boenegabo Pandar », mais ne contestait pas l'éventualité d'une division du royaume de Kōṭṭē avant l'arrivée de Lopo Soares. Il situe ce partage au début du XVIe siècle, à la mort présumée de Vīra Parākramabāhu. Dharma Parākramabāhu, son fils aîné, aurait reçu la forteresse de Kōṭṭē et les pays de la cannelle, Rājasiṃha et Vijayabāhu les quatre Korales, un autre prince le pays de Rayigama. H. C. Bell croit reconnaître ici les quatre rois mentionnés par Ludovico di Varthema [195]. Il ajoute, en s'appuyant sur sa propre interprétation de l'inscription de Devundara [196], que Vijayabāhu était établi dans les provinces du Sud dès 1505 et l'identifie au seigneur qui reçut D. Lourenço à Galle. Il reconnaît en l'obscur Rājasiṃha le souverain mort en 1513, sans s'attarder sur les causes de la guerre qui aurait suivi sa disparition.

Ainsi, H. C. Bell envisageait la possibilité d'un partage du pouvoir, mais aussi d'une division territoriale à laquelle aucun document de l'époque ne fit jamais allusion. Louis de Zoysa, après avoir traduit l'inscription de Kelaṇi — qu'il datait de 1527 [197] — avait déjà supposé une partition de l'île, mais à la suite des troubles de 1513 : Dharma Parākramabāhu aurait régné à Kōṭṭē, tandis que Vijayabāhu était reconnu pour souverain par les provinces méridionales.

D'autres érudits tentèrent par cette explication d'éliminer les contradictions [198]. Parmi ceux-ci, H. W. Codrington proposa une interprétation très

191. Voir notamment *JCBRAS*, Proceedings, 22, 1912, pp. 275-302.

192. Le président de l'une de ces séances en tirait cette conclusion : « I can only say... my mind is a howling wilderness full of facts and figures, peopled with the wildest of wild animals, and ... I am afraid I shall carry away recollections of a series of absolute certainties against all diametrically opposite conclusions » (*ibid.*, p. 280).

193. *JCBRAS*, Proceedings, 19, 1906-1907, pp. 388-395.

194. Bell, *JCBRAS*, Proceedings, 22, 1912, p. 283, prendra le parti de Ferguson : « a Gamaliel at whose feet Mr Pieris might have been proud to sit ».

195. Varthema/Jones, *o. c.*, p. 188.

196. *Vide supra*, n. 153.

197. Louis de Zoysa, *l. c.*, p. 36-44.

198. Notamment par W. F. Gunawardhana, *JCBRAS*, Proceedings, 22, 1912, p. 295-297, et F. G. Perera, *A history of Ceylon. The portuguese and dutch periods*, Colombo, 1955, p. 12-15.

nuancée, qui permettait de concilier les hypothèses. Elle mérite d'être rapportée ici.

Vīra Parākramabāhu avait accueilli l'ambassade de D. Lourenço. Malade à la fin de 1508, il avait abandonné le gouvernement à ses *yuvarāja* qui tous deux dataient de 1509 le début de leur règne. Il était mort en 1513 (peut-être même, s'il fallait en croire Fernão de Queirós, en 1518). Après une période de guerre civile, Vijayabāhu avait pris en mains les affaires politiques ; il laissait à son frère aîné un rôle honorifique qui lui permettait, en 1527, de porter ses titres de souverain sur l'inscription de Kelaṇi [199].

Cette argumentation sans défaut a été récemment remise en cause par la nouvelle interprétation donnée par M. Paranavitana à l'inscription de Kelaṇi, et par la chronologie qui en découle. Il est inutile de faire ici l'analyse détaillée du commentaire de celui-ci, qui aboutit aux conclusions suivantes :

L'inscription de Kelaṇi donnant à Dharma Parākramabāhu dix-neuf années de règne en 1509, et le *Rājāvaliya* vingt-deux à la date de sa mort, permettent de situer celle-ci en 1513. Les frères du roi, et non ses fils, se seraient alors disputé sa succession ; Sakalakalāvalla, moins désintéressé que ne le prétendait la légende, aurait été contraint de céder le pouvoir à Vijayabāhu, éliminé lui-même en 1521, à la suite du *Vijaya bā kolle* [200] M. Paranavitana établit enfin la chronologie suivante :

Vīra Parākramabāhu (Parākramabāhu VIII)	1477-1496 ;
Dharma Parākramabāhu (Parākramabāhu IX)	1491-1513 ;
Vijayabāhu VI (VII)	1509-1521 [201].

Or, l'examen des sources et celui des hypothèses met en évidence un fait : le personnage de Dharma Parākramabāhu apparaît nettement dans le seul *Rājāvaliya ;* Diogo do Couto ne lui accorde qu'un rôle épisodique, sans aucune relation avec les expéditions portugaises ; le souverain désigné sous ce nom par Fernão de Queirós présente la plupart des caractères de Vīra Parākramabāhu ; l'inscription de Kelaṇi peut être attribuée à l'un comme à l'autre. Rien ne nous autorise à affirmer que Vīra Parākramabāhu ait disparu de la scène politique avant novembre 1513. M. Paranavitana escamote son règne en s'appuyant sur la chronologie douteuse du *Rājāvaliya.* En outre, il déforme les informations transmises par Albuquerque en 1513, et modifie arbitrairement les liens de parenté qui unissaient les prétendants au souverain défunt.

199. Codrington, *o. c.*, p. 94-96.

200. M. Paranavitana reprend ici une affirmation arbitraire de Pieris (*The Portuguese era*, p. 62) qui place le *Vijaya bā kolle* en 1521.

201. S. Paranavitana, *l. c.*

Cependant, si les commentaires de M. Paranavitana peuvent être discutables, nous devons à leur auteur d'avoir rétabli le texte original de l'inscription de Kelaṇi. Les lignes que Cristóvão Lourenço Caracão consacre aux rois de Kōṭṭē donneront à celle-ci une plus ample signification.

En décrivant une situation observée dans les derniers mois de 1521, Cristóvão Lourenço Caracão jette quelque lumière sur les années précédentes, et sur le rôle joué par trois princes frères. L'aîné, qui avait hérité du royaume, vivait retiré après avoir renoncé au trône. Le second s'était désisté en faveur du troisième, mais gardait un rôle consultatif et le commandement des armées. En 1521, le dernier d'entre eux portait le titre de souverain principal. Entouré de sa cour et de ses dignitaires, il ne sortait jamais de sa résidence, elle-même enclose dans une citadelle sise à deux lieues de la forteresse portugaise. Il ne prenait aucune décision grave sans l'avis de celui de ses frères qui assumait la défense du territoire. Le conflit qui l'avait opposé au roi de l' Uḍarata (« *o rey da sera* ») [202] venait de prendre fin. Poussé par Mamale de Cananor, il s'employait à éliminer la présence portugaise, tout en continuant de payer tribut à D. Manuel [203].

Ces quelques lignes prennent toute leur valeur quand on les confronte aux textes que nous avons examinés. Elles répondent à la plupart des questions posées par l'« étrange problème », et nous conduisent à établir le schéma suivant.

Vīra Parākramabāhu, assisté de six princes, régnait à Kōṭṭē en 1506, lorsque les Portugais découvrirent Colombo [204]. Il était malade en octobre 1508 [205], au moment où se manifeste une division du pouvoir. Un Parākramabāhu portait le titre de souverain suprême le 30 janvier 1509, sans que l'on puisse dire à coup sûr que les dix-neuf ans de règne déjà écoulés à cette date aient été comptés à partir du sacre d'un roi ou de l'avènement d'un *yuvarāja* [206]. Par ailleurs, Vijayabāhu datait de cette même année son entrée dans la vie politique [207]. Était-elle le fait d'une sécession ou d'une délégation de pouvoir ? La mort d'un roi de Kōṭṭē survint entre la fin de 1508 et novembre 1513, date à laquelle elle était connue des autorités portugaises [208].

---

202. Il s'agit probablement de Jayavīra, roi de Kandy, qui régnait alors sur la plus grande partie de l'Uḍa-raṭa, et qui sera complice du *Vijaya bā kolle* (*vide supra*, p. 265 et n. 137).

203. Cristóvão Lourenço Caracão, fol. 5b-6a.

204. D. Manuel à Jules II, d'Abrantes, 25.IX.1507 dans SANUTO, VI, p. 198, et *CDP*, I, p. 116.

205. BARROS, II/3-1, p. 101.

206. Inscription de Kelaṇi, *vide supra*, p. 267.

207. Inscription de Devundara, *vide supra*, p. 268.

208. Albuquerque à D. Manuel, de Cananor, 30.XI.1513, *CA*, I, p. 138.

Au cours d'une période de troubles, les fils du souverain se succédèrent sur le trône. Doit-on reconnaître Dharma Parākramabāhu en ce prince aîné « qui hérita du royaume et ne voulut pas être roi » [209] ? Ce renoncement expliquerait à la fois le silence que certaines chroniques observent à son égard, et le souvenir que d'autres traditions gardent de son existence. Si l'on s'en tient au fait qu'en 1513 deux fils du souverain défunt se disputaient sa succession [210], et que celui « qui hérita du royaume ne le gouvernait plus en 1514-1515 [211], il est évident que Dharma Parākramabāhu, s'il exista jamais, ne put avoir qu'un règne fugace. Toutefois, le doute qui environne ce personnage permet aussi d'identifier le *yuvarāja* au prince qui vécut à Rayigama, et dont le nom lui-même est tombé dans l'oubli [212].

Un frère puîné se démit à son tour en faveur de Vijayabāhu [213]. Était-ce Sakalakalāvalla, dont le *Rājāvaliya* rapporte le geste [214] et dont nous reconnaissons la vocation guerrière ? Bien qu'il soit donné pour mort par cette même chronique, nous ne pouvons pas écarter de la scène Rājasiṅha, frère utérin et héritier direct du prince aîné.

Felipe Sassetti traitait de « *re di scacchi* » [215] les insaisissables souverains de l'Inde. Si l'on est tenté de qualifier ainsi les fils de Parākramabāhu, il importe de ne pas s'égarer en suppositions douteuses, mais de s'attacher à la situation politique décrite par Cristóvão Lourenço Caracão, et au personnage de Vijayabāhu, clairement identifié par le texte des inscriptions. On sait maintenant sans nul doute qu'il dut son avènement à l'abdication de ses frères, et que l'un d'eux continua de prendre part à l'exercice du pouvoir. À la fin de 1521, Vijayabābu, peut-être déjà menacé par la conjuration de ses fils, semblait avoir renoncé à toute vie publique. Il vivait reclus dans un palais protégé par l'enceinte d'une forteresse, dont la situation répond à celle de la citadelle de Kōṭṭē [216], On peut affirmer qu'à cette même date le *Vijaya bā kolle* n'avait pas encore été consommé.

---

209. Cristóvão Lourenço Caracão, fol. 5b.

210. Albuquerque à D. Manuel, *ibid.*

211. Veragama sannasa, *vide supra*, p. 269.

212. Queirós (*o. c.*, fol. 87b) fait allusion au prince « Chacraude Bau » (le Cakrāyudhabāhu que mentionne le *Rājāvaliya*, p. 73) qui fut écarté du pouvoir pour incapacité, ce qui favorisa l'avènement de Vijayabāhu, dont il était l'aîné. On ne peut évidemment s'appuyer sur des sources aussi incertaines pour identifier Cakrāyudhabāhu au prince de Rayigama.

213. Cristóvão Lourenço Caracão, fol. 5b.

214. *Rājāvaliya*, p. 74.

215. « Rois d'échiquier » (F. Sassetti à Michele Saladini, de Cochin, 1585, *Lettere*, Florence, 1855, p. 315).

216. Elle était située à 8 km du port de Colombo, ce qui correspond aux 2 lieues de Cristóvão Lourenço Caracão (fol. 6b). Le plan de la citadelle a été publié par L. H. Horace Perera, *Ceylon*

En dépit des questions qui se posent encore, on voit se dissiper le brouillard de légendes et d'erreurs où les souverains de Kōṭṭē étaient jusqu'ici confondus. Grâce au témoignage de Cristóvão Lourenço Caracão, nous pourrons aborder plus clairement l'étude des entreprises portugaises, et de celles que Mamale de Cananor leur opposa dans les parages de Ceylan [217].

under Western Rule, Madras, s.d., p. 21. Les fortifications de latérite entouraient la résidence royale ; elles etaient bordées de douves que Gaspar Correia a décrites « remplies de crocodiles que le souverain défend de tuer » (II/2, p. 519). Le mot « kōṭṭē », en cinghalais, signifie forteresse, ce que Barros n'ignorait pas : « ... uma força, em que se o Rei recolhe, chamada Cota, como dizemos fortaleza ... » (III/2-1).

217. Cf. G. Bouchon, *Mamale de Cananor, un adversaire de l'Inde portugaise (1507-1528)*, Paris-Genève, 1975.

L'ÉVOLUTION DE LA PIRATERIE SUR LA CÔTE MALABARE AU COURS DU XVIe SIÈCLE *

Si l'on se réfère à la plupart des observations faites au XVIIe siècle par les voyageurs européens, la piraterie en Inde semble avoir eu pour origine une réaction indigène aux entreprises portugaises dans l'Océan Indien. En fait, au cours des conflits qui ont opposé au XVIe siècle les hommes de mer portugais et indiens, le terme de « pirate » fut utilisé par les deux parties en présence pour désigner l'adversaire. Il faut donc dès l'abord distinguer ceux qui se livraient à la guerre maritime, avec tous les pillages qu'elle entraîne, et ceux qui faisaient profession de pirates sans autre but que de servir leurs propres intérêts.

Les témoignages des Portugais qui « découvrirent » l'Inde à la fin du XVe siècle révèlent qu'il existait au nord du Malabar des communautés de pirates parfaitement organisées. Le chef de l'une d'elles, Timoji, prit contact avec Vasco de Gama et lui offrit ses services. C'est grâce à cette alliance qui dura plus de dix ans que nous avons pu découvrir les activités d'un pirate indien et définir son rôle dans la société locale. Ce personnage que les Portugais ont observé avant que la vie maritime de l'Inde n'ait été modifiée par leurs interventions, nous donnera les éléments d'une étude comparative des différentes manifestations de la piraterie dans les eaux malabares et de l'évolution qu'elle subit au cours du XVIe siècle. L'examen critique des archives et des chroniques lusitaniennes permettent d'éclairer d'un jour nouveau les étapes d'un

---

* Études présentées à la Commission Internationale d'Histoire maritime à l'occasion de son XVe Colloque international (XIVe Congrès international des Sciences Historiques, San Francisco, août 1975). Une version portugaise de ce texte a été publié in *A Abertura do Mundo*, Lisbonne, 1989, pp. 139-147.

conflit auquel de nombreux ouvrages ont été déjà consacrés. Aussi ne nous attarderons-nous pas a en retracer les péripéties ; nous nous attacherons plutôt a étudier les conditions du développement de la piraterie chez les musulmans du Kerala et à en tirer les conséquences politiques et sociales.

Entre Goa et le mont Eli, la côte de l'Inde présente un littoral découpé par les embouchures des rivières. Depuis l'Antiquité, ces rivages étaient le lieu d'élection des pirates dont les repaires étaient dissimulés en amont des estuaires. Pline l'Ancien les avait déjà signalés dans la contrée et les voyageurs arabes et chinois y firent de nombreuses mais imprécises allusions. Selon Marco Polo, la zone des pirates avait débordé le pays canara à la fin du XIIIe siècle et couvrait le nord du Kerala. Les habitants du royaume d'Eli avaient coutume de laisser s'engager les navires dans leurs estuaires et pillaient toutes les cargaisons qui ne leur étaient pas destinées. Au large de la côte, des barrages de vingt à trente voiles traquaient tout ce qu'elles rencontraient. Après avoir mis le vaisseau à sac, les pirates laissaient à bord l'équipage libre mais retenaient les riches marchands qu'ils mettaient à la torture lorsque leur rançon tardait à être acquittée. De telles pratiques étaient en usage dans toute la région, sauf cependant dans les eaux de Calicut, réputées pour être les plus sûres de toute la contrée. Les témoignages de l'époque médiévale mettent en évidence trois caractères essentiels que nous retrouverons jusqu'à la fin du XVIe siècle : la permanence d'une activité pirate dans les estuaires canaras, la complicité du royaume d'Eli et la répugnance du Samorin de Calicut à couvrir les actes de brigandage.

Les premières relations portugaises permettent de reconnaître en Timoji le dernier témoin de la piraterie traditionnelle. Les conflits qui opposaient alors les puissances islamiques et hindoues de la péninsule offraient un champ propice à ses activités [1].

En 1507, Timoji passa au service du Portugal. Informateur, puis capitaine et administrateur, il tomba en disgrâce pour être retourné à sa vocation première, et mourut empoisonné à Vijayanagar où il avait cherché refuge. Sa carrière marque un tournant dans l'histoire de la piraterie, comme la conquête portugaise de Goa dont il avait été l'instigateur.

En soumettant Ormuz et Malacca, Albuquerque avait donné aux Portugais la maîtrise de l'Océan Indien oriental et celle de la route maritime des chevaux dont le marché de Goa conquit bientôt le monopole. Les corsaires canaras dont les cités payaient désormais tribut au Portugal, durent chercher d'autres champs d'action. À partir de 1512, certains s'allièrent secrètement aux communautés musulmanes du Kerala dont les intérêts étaient gravement lésés par l'expansion portugaise. À partir de Bhatkal, Barkur et Mangalor qui

1. Cf. *supra*, pp. 237-246, « Timoji, un corsaire indien au service du Portugal (1498-1512) ».

exportaient le riz de Vijayanagar, ils entreprirent de ravitailler Calicut et de forcer le blocus que les Portugais imposaient à cette cité. L'activité pirate, déplacée vers le sud, trouvait de nouveaux mobiles. Implantés à Cochin et à Cananor, les Portugais se réservaient le monopole des épices et n'octroyaient de sauf-conduits aux navires malabars qu'à condition de se limiter au commerce côtier. Une entreprise de falsification de ces sauf-conduits fut organisée à partir du royaume d'Eli, avec la complicité de certains agents de la forteresse de Cananor. Les documents ainsi établis permettaient à un plus grand nombre de navires de franchir les contrôles portugais et de gagner les ports de la Mer Rouge. Par ailleurs Mamale — le chef des musulmans de Cananor — ouvrait une nouvelle route aux épices à travers l'archipel des Maldives qui était alors sous sa dépendance. Cette voie maritime, qui allait en droiture de Sumatra à Aden, évitait les barrages portugais établis au large du Malabar.

Dans le même temps, des éléments nouveaux avaient achevé d'altérer les caractères de la piraterie locale. Les équipages de la flotte mamelouke, envoyés en Inde contre les Portugais qui les avaient décimés à Diu en 1509, s'étaient d'abord regroupés autour de Goa, puis avaient essaimé tout le long de la côte. Ils vivaient de rapines et guettaient le passage des navires isolés. Selon les procédés de la piraterie méditerranéenne, ils massacraient ou vendaient leurs captifs. De tels usages étaient aussi pratiqués par certains Portugais qui faisaient la course pour leur propre compte. Quelques-uns passaient à l'islam et rejoignaient les pirates mamelouks. Ces tendances nouvelles se manifestèrent ouvertement à partir de 1520. Par manque d'hommes et de matériel, les Portugais tenaient difficilement les positions conquises. Les communautés musulmanes qui avaient animé la vie économique du Kerala depuis l'époque médiévale n'avaient accepté de contrats avec les Portugais qu'à leur corps défendant. Elles se liguèrent pour recouvrer leurs anciens privilèges. Les chefs des plus puissantes familles Māppiḷḷa armèrent leurs propres flottes. Ce mouvement allait entraîner une mutation importante de la société islamique locale qui s'était consacrée jusque là aux activités mercantiles. La défense de leurs intérêts fut exaltée jusqu'à la guerre sainte qui justifiait tout acte de piraterie perpétré contre les ennemis de l'islam. C'est dans cet esprit que la chronique de Zaynuddīn, rédigée en arabe en 1579, consigna les principaux épisodes de la guerre du Malabar. Pour leur part, les chroniqueurs lusitaniens traitèrent d'acte de piraterie toute opération dirigée contre les Portugais. Les uns et les autres ne tenaient aucun compte de l'arbitrage des rājas, gardiens des lois. Or, si ceux-ci acceptaient généralement les services des corsaires musulmans, ils redoutaient leur influence chaque fois que l'un d'eux manifestait trop d'ambition. Cette attitude nous permettra de qualifier de « pirates » tous ceux qui n'agissaient pas pour le compte du souverain légitime.

Les communautés musulmanes commencèrent à prendre les armes alors que des soulèvements éclataient un peu partout contre la présence portugaise. Les forteresses de Kollam, de Colombo, de Pasai, d'Ormuz et des Maldives furent tour à tour assiégées. Le conflit entre le Portugal et Calicut, un moment apaisé par la volonté d'Albuquerque, reprit en 1524. Armées secrètement dans les lagunes et les estuaires, les flottes malabares investirent la forteresse portugaise de Calicut qui fut abandonnée par ses défenseurs. Cette victoire ranima les espoirs des communautés musulmanes qui se groupèrent pour un temps autour du Samorin. La plupart de leurs chefs étaient issus d'influentes familles Māppilla. Certains d'entre eux avaient été amis des Portugais, comme Kutti Ali de Tanor qui avait adopté certains modes de vie européens, ou leur avaient été associés, comme Pate et Cherian Marakkar dont la famille avait fourni pendant plus de vingt ans du poivre et de la cannelle à la *feitoria* de Cochin. Muhammad Marakkar devait être le premier à recevoir du Samorin le titre de Kunjali, le Bien-aimé, sous lequel s'illustrèrent les plus célèbres de ses capitaines.

Porakkad, Ponnani, Kappat, Pantalāyini Kollam et Chaliyam offraient des sites propices aux activités clandestines. Fortifiées par une double rangée de redoutes, certaines de ces places comptaient jusqu'à deux cent cinquante pièces d'artillerie. Chaque année, à l'abri de ces repaires, on chargeait d'épices une dizaine de vaisseaux pour la Mer Rouge, escortés jusqu'à la haute mer par les *paraos* malabars. Ces *paraos* étaient de petites galères rapides, manœuvrées à chaque bord par vingt ou trente rameurs. Ils pouvaient porter trois ou quatre pièces d'artillerie et cent vingt à cent trente archers et arquebusiers. Ils évitaient les rencontres en pleine mer où leurs pièces à feu n'avaient pas une portée suffisante pour atteindre les navires de haut bord portugais. Ils préféraient provoquer l'ennemi aux embouchures des rivières où celui-ci était pris sous le tir des redoutes et venait s'échouer dans le piège ouvert des estuaires. Seuls les *paraos* pouvaient se glisser dans les chenaux ensablés. Enchaînés quatre par quatre, ils opposaient un feu continu. L'artillerie était placée aux proues, et renforcée par des pots de poudre que l'on jetait tout enflammés sur les voiles portugaises.

À l'instar de leurs adversaires, les combattants malabars ne faisaient pas de quartier. Les vêtements des morts appartenaient à ceux qui les avaient tués mais les bijoux, armes et parures étaient divisés en cinq parts. Les quatre premières revenaient à ceux qui avaient pris le navire, la cinquième était elle-même divisée en cinq parts : la première allait aux œuvres islamiques d'intérêt commun, la seconde aux plus proches descendants du Prophète, la troisième aux orphelins, la quatrième à de saints personnages, la cinquième aux voyageurs.

L'activité des flottes malabares n'avait pas seulement pour but le harcèlement des *armadas*. Elles devaient aussi assurer la protection des trafics du poivre et le ravitaillement en riz des ports corsaires à partir de Bhatkal et de

Mangalor. Ce ravitaillement fut assuré grâce à l'aide des musulmans du royaume d'Eli, situé entre la pays canara et les territoires soumis à Calicut. Eli offrait alors un type original d'association entre le souverain hindou, qui régnait sur les terres, et l'Āḷi Rāja, chef de la communauté islamique de Cananor, qui avait tout pouvoir sur le domaine maritime et animait ainsi la vie économique. Si le premier avait été dès l'origine allié aux Portugais et leur avait accordé une forteresse, le second n'avait jamais cessé d'œuvrer secrètement contre eux. C'était lui qui avait établi, à travers l'archipel des Maldives, les escales d'une route clandestine des épices. Depuis le début du siècle, il favorisait le trafic des sauf-conduits et protégeait les convois de riz destinés à Calicut. Il ne fait aucun doute qu'il fut l'un des instigateurs du mouvement armé des Māppiḷḷa de ce royaume. La présence de la citadelle portugaise de Cananor ne lui permettant pas d'agir ouvertement, il encourageait les ports voisins de Māṭāyi et de Dharmapaṭam à recueillir les *paraos* traqués. Il leur offrait aussi le refuge de ses échelles d'outremer, aux Maldives et à Ceylan où il avait réussi à soumettre le roi de Kōṭṭē à son influence. La naissance de la piraterie chez certains marins du Kerala allait servir l'ambition des chefs islamiques de Cananor. Sans tenir compte des périodes de guerre et de paix qui se succédèrent entre le Portugal et Calicut, ils ne cessèrent de provoquer des ruptures et d'accroître leur prestige par la poursuite de la guerre maritime. Dès 1524 ce prestige portait ombrage au pouvoir légitime, à tel point que le roi d'Eli manifesta sa volonté de se dissocier de l'Āḷi Rāja en livrant au Vice-roi portugais un membre de cette famille. Ce « pirate », qui était peut-être le fameux Balia Hasan, fut pendu quelques mois plus tard.

Lorsque la guerre fut déclarée entre le Portugal et le Gujarat, le front maritime s'étendit de Calicut à Diu, grâce à la complicité des ports canaras. Sujets de Vijayanagar, ils n'étaient pas belligérants, mais ils saisirent l'occasion de retourner à la piraterie. Honavar et Barkur n'offraient pas seulement aux Malabars l'abri de leur rade mais organisaient aussi la distribution du riz ; Mangalor était administrée par un Chetti qui armait pour la Mer Rouge les navires du Samorin. Lopo Vaz de Sampaio, D. João de Eça et Diogo da Silveira débusquèrent souvent les *paraos* malabars de cette côte, notamment ceux de Chinna Kutti Āḷi qui s'était établi à Mangalor.

Les Portugais avaient armé une escadre spéciale pour le Malabar, mais la situation s'aggrava de telle sorte que le Gouverneur Nuno da Cunha (1529-1538) prit lui-même le commandement des opérations. Il parvint à soumettre Kutti Āḷi de Tanor et l'Atikal de Porakkad avant de négocier avec le Samorin. Il reçut de ce dernier l'autorisation d'édifier une forteresse sur le site de Chaliyam qui avait été auparavant le plus grand nid de corsaires du royaume.

En 1535, la prise de Diu par les Portugais aurait pu achever d'établir leur domination sur les rivages occidentaux de l'Inde si les hommes de mer malabars avaient accepté de désarmer. Ceux de Calicut et d'Eli avaient rejoint les équipages de fustes de Dabhol, qui étaient en grande partie constitués par les

transfuges de la flotte mamelouke auxquels allaient bientôt se joindre des éléments turcs envoyés pour reprendre Diu. En dépit des accords politiques entre l'*Estado da Índia* et les souverains du Deccan, ces flottes patrouillaient jusque sur la côte de Coromandel. Elles se concentraient dans les ports canaras et du royaume d'Eli ainsi que sur la vaste côte de la Pêcherie, en face de Ceylan, d'où elles contrôlaient la mer du Bengale, pillant tous les bâtiments qui croisaient alentour sans distinction de foi ni de nation. Kunjali avait rallié le sultan Bahadur de Gujarat après la paix de Chaliyam et revint à Calicut chargé de présents pour obtenir du Samorin l'autorisation de recruter des hommes. Le roi refusa, mais fut bientôt contraint d'intervenir dans les luttes dynastiques de Ceylan. Ce fut le prétexte d'une nouvelle rupture, les Portugais ayant pris parti pour le prince Bhuvaneka Bahu contre son frère Mayadunne que soutenait le Samorin. Les pirates qui contrôlaient la côte se mirent aussitôt au service de celui-ci. Le conflit ne prit fin qu'en 1538, après que Ibrahim et Pate Kunjali eussent été mis en déroute à Veddalai et que Pachi Marakkar eût été capturé par Miguel Ferreira qui lui fit trancher la tête. La paix fut négociée à Goa par Chinna Kutti Āḷi et signée à Ponnani en 1540 entre le Samorin et les autorités portugaises.

Nommé Gouverneur après avoir dirigé plusieurs expéditions contre les hommes de mer malabars, Martim Afonso de Sousa exprima son ressentiment par une série d'agressions. Le sac de Bhatkal, puis l'assassinat de Pocaralle Aḷi Rāja incitèrent les musulmans de Cananor à reprendre les hostilités et à ranimer l'activité pirate sur toute la côte. Placé devant le fait accompli, le Samorin se joignit à eux. À partir de 1545 et jusqu'à la fin du siècle, les Aḷi Rāja prirent l'initiative des opérations militaires et imposèrent de ce fait leur propre politique. Ils reléguèrent le souverain d'Eli à Māṭāyi, puis à Kasaragod. Enhardis par leur exemple, certains chefs pirates intervinrent dans les conflits qui opposaient les rājas entre eux ; mais tous retrouvaient leur cohésion lorsqu'il fallait agir contre les Portugais qui ne manquaient pas de leur en donner le prétexte. Ainsi, la défense de leurs intérêts économiques poussa les rois du Malabar à s'allier aux pirates au cours des guerres du poivre qui durèrent plus de dix ans. Après la trêve de 1556 et malgré la paix jurée sur la plage de Calicut, la révolte se ranima sur les côtes d'Eli. À la suite d'une rixe survenue dans le bazar de Cananor, l'Āḷi Rāja assiégea la forteresse portugaise ; sa flotte, commandée par son cousin Kutti Muça et renforcée par des équipages d'origine turque, harcelait les escadres de Luís de Melo da Silva ; aux Maldives il chassa le roi chrétien installé par les Portugais et massacra leur garnison. Ces succès incitèrent l'Āḷi Rāja à former une coalition qui groupa pour un temps toutes les puissances islamiques du Deccan. L'Adil Khan s'apprêtait à marcher sur Goa, le Nizam Shah devait attaquer la forteresse portugaise de Chaul. Mais ces deux princes se dérobèrent et le Samorin de Calicut fut seul à passer à l'action : il investit la forteresse de Chaliyam qui fut rasée après une résistance acharnée.

Durant toute cette période, Malabars et Portugais rivalisèrent de violence. Les chroniques ne font état que de pillages, de représailles et de rançons. Les Portugais n'épargnaient plus ni les mosquées, ni même les temples hindous qui furent profanés et brûlés. Ils montaient des embarcations du pays — *manchuas* et almadies — assez légères pour poursuivre les *paraos* dans les anfractuosités de la côte. Guidés par leurs espions, généralement recrutés parmi les Malabars chrétiens convertis, ils avaient adopté les techniques de guerre locales. Avant l'aube, ils attaquaient les ports suspects, incendiaient les bâtiments à l'ancre, pillaient les entrepôts et abattaient les cocotiers. Au demeurant, leur action la plus décisive fut le blocus des rivières qui se révéla d'autant plus efficace qu'ils avaient profité de la chute de Vijayanagar, en 1565, pour s'emparer des ports du riz et édifier des forteresses à Honavar, Bārkūr et Mangalor. Affamées, les populations hindoues ne se tournèrent pas contre les musulmans comme l'avaient vainement espéré les Portugais, mais elles firent pression sur le Samorin qui demanda la paix en 1583.

C'était là l'occasion pour le roi de Calicut de prendre ses distances avec les chefs corsaires qui commençaient d'exercer une activité parallèle à la sienne. L'on disait que déjà quelques années plus tôt, alors qu'il était encore en guerre, le Samorin aurait répondu à ceux qui se plaignaient de leurs ravages qu'il souhaitait voir prendre et brûler ces « fourmis voleuses ». L'exemple du roi d'Eli, mis à l'écart par l'Āḷi Rāja, le poussait à se rapprocher des Portugais qui avaient ruiné son royaume mais n'avaient jamais contesté sa souveraineté. Or, celle-ci était bafouée par Pate Kunjali Marakkar, le plus vaillant de ses capitaines, qui s'était illustré depuis plus de trente ans contre les *armadas*.

Les origines de ce personnage sont obscures, bien que la tradition le donne pour parent de ce Muhammad Kunjali Marakkar qui était passé de Cochin à Ponnāni, puis au service de Calicut. Nous savons seulement que l'Āḷi Rāja fut son premier protecteur. Kunjali armait chaque année pour son compte une escadre pour la Mer Rouge. Rompant la tradition de la course côtière il avait étendu son domaine maritime depuis le cap de Bonne Espérance jusqu'à la Mer de Chine. Mais à la faveur de la guerre, il s'était enrichi par des actes de piraterie que redoutaient les voyageurs de l'époque. Tel l'Italien Cesare Federici qui hésitait à se risquer sur mer de peur des Malabars.

Pate Kunjali se proclamait « Roi des Musulmans du Malabar, Seigneur des mers de l'Inde » et ne cachait guère ses intentions. Le Samorin n'avait engagé aucun capital dans les entreprises pirates, mais il touchait des droits sur les prises vendues dans ses ports et recevait des présents. Depuis longtemps Kunjali ne lui payait plus aucune redevance. Pour marquer le peu de cas qu'il faisait du souverain, il avait coupé l'oreille d'un de ses éléphants et émasculé l'un de ses Nāyar. Le Samorin ayant concédé aux Portugais une forteresse à Ponnāni, le Kunjali s'attribua l'embouchure de la Kotta, un peu en aval de Putupaṭṭaṇam. Les deux rives furent hérissées de palissades flanquées de redoutes. Les fustes s'enlisaient au delà des deux fortins qui défendaient les

berges et les almadies pouvaient seules naviguer sur les basses eaux qui baignaient la citadelle. Située au fond de l'estuaire, celle-ci fut construite à la mode portugaise, sur un plan carré à quatre tours. Une flotte de vingt-deux galiotes protégeait l'accès de la place forte. À partir de cette base, Pate Kunjali et son neveu Muhammad organisèrent des raids qui n'avaient d'autre but que de faire main basse sur les trésors des seigneurs voisins. La brutalité de leurs procédés terrorisaient les populations côtières. Aussi, lorsque le Samorin décida, en 1596, de réduire les Kunjali à sa merci et de s'allier aux forces portugaises, il reçut l'adhésion de tous les rājas voisins. Les jeux étaient faits et ne furent point changés par la mort de Pate Kunjali qui avait en Muhammad un héritier digne de ses ambitions. Traqué sur terre par les Nāyars, sur mer par la flotte d'André Furtado de Mendoça, Muhammad Kunjali mit son trésor en sécurité auprès de l'Āḷi Rāja. Puis il se retrancha en mars 1599 dans la citadelle de la Kotta avec ses femmes et les principaux chefs qui étaient parents et alliés : Kanatal, Kutti Ahmad et Kutti Muça, qui périt bientôt au combat. À plusieurs reprises, ils mirent les assaillants en fuite. Enfin, après quatre mois de siège, la famine eut raison de leur résistance. Muhammad accepta de rendre son épée au Samorin, mais celui-ci le livra à André Furtado de Mendoça selon les termes de l'accord précédemment conclu : le peuple au Samorin, le Kunjali aux Portugais.

La citadelle fut mise à sac et fut rasée par les armées de Calicut, tandis que le Kunjali et ses compagnons étaient emmenés à Goa dans les fers. Ils passèrent en jugement pour piraterie et rébellion contre l'autorité royale. Le Kunjali et Chinnali furent condamnés à avoir la tête tranchée mais ce dernier demanda le baptême et fut inhumé en terre chrétienne sous le nom de Bartolomeu. Le corps de Muhammad Kunjali fut dépecé, et ses membres exhibés sur les plages de Bardes et de Panjim ; mais c'est à Cananor que sa tête fut exposée par les autorités portugaises.

Ce geste était un avertissement pour les Āḷi Rāja qui s'étaient toujours gardés d'accomplir par eux-mêmes des actes de piraterie qu'ils n'avaient jamais cessé d'encourager. Mais la menace portugaise était déjà dépassée : l'Āḷi Rāja avait réussi à se rendre maître de Cananor et à s'attribuer le titre de roi. La forteresse portugaise était tolérée, mais le souverain d'Eli avait été dépossédé des régions côtières et ne régnait plus que sur les provinces de l'intérieur. La totalité des Maldives et des Laquedives relevait de l'Āḷi Rāja. La plupart des pirates se mirent à son service. Après la défaite du Kunjali, ils désertèrent les terres du Samorin, ne gardant que les bases de Vadakkara, Muttungal et Chombai ; encore n'étaient-elles point sous son influence directe mais dépendaient de seigneurs auxquels ils payaient tribut.

Nous devons à François Pyrard de Laval, qui visita le Malabar dans les premières années du XVII^e siècle, de pouvoir situer et décrire les activités de la piraterie à cette époque et de mesurer l'évolution accomplie au cours du siècle précédent.

Ceux qui voulaient tenter fortune sur mer se réunissaient chaque année à l'entrée de la saison sèche. Les sujets du Samorin, qui ne pouvaient se livrer librement à la piraterie, gagnaient secrètement les ports où elle s'exerçait ouvertement. Par milliers, ils s'assemblaient pour élire un amiral qui était investi du pouvoir absolu jusqu'à la mousson suivante. Tous les chefs et la plus grande partie des équipages étaient musulmans à l'exception des rameurs et des simples matelots qui appartenaient aux basses castes des Tiyan et des Mukkuvan. Leur flotte comptait quatre vingt à cent galiotes dont la plupart étaient armées par les Āḷi Rāja. Elles s'aventuraient rarement au large, les pirates préférant s'embusquer dans les anfractuosités du littoral et attaquer tous les navires de passage. Ils proclamaient que c'était leur métier que d'être voleurs sur mer et n'épargnaient même pas leurs coreligionnaires. Mais ils étaient revenus aux procédés de la piraterie traditionnelle et se contentaient de piller leurs victimes qu'ils renvoyaient sans prendre ni couler leurs bâtiments. Seuls, les Portugais étaient traités en ennemis, rançonnés et parfois massacrés. Le butin était conduit au port chaque jour. La saison de la course terminée, les pirates regagnaient leurs contrées respectives. Leurs prises étaient acheminées par voie de terre et vendues selon les lois du commerce local. Les larrons se muaient alors en honnêtes marchands, qui négociaient sans être inquiétés sur les marchés de Calicut, de Cochin et de Goa. À la dualité de leurs fonctions répondait celle de leurs comportements. Les voyageurs européens n'ont pas caché leur admiration pour la hardiesse et l'habileté sur mer des pirates, comme pour leur probité et l'hospitalité qu'ils leur offraient à terre.

Ainsi, après un siècle de guerre maritime, la piraterie était passée aux mains des musulmans. Aux corsaires hindous du pays canara avaient succédé des communautés islamiques, en majorité Māppiḷḷa, regroupées autour de l'Āḷi Rāja de Cananor ; après avoir étendu leur domaine maritime sur toute la côte occidentale de la péninsule, ils étaient revenus autour du Mont Eli, dans les estuaires qui avaient autrefois abrité leurs comparses.

La comparaison entre les activités de Timoji et celles des pirates de la fin du XVI[e] siècle permet d'évaluer l'importance de la mutation provoquée par la présence portugaise. Mais un examen attentif des faits révèle que cette évolution ne fut pas seulement motivée par le conflit qui opposa les forces portugaises au Samorin de Calicut, mais par le désir des communautés islamiques du Malabar de mener leur propre politique et de s'émanciper de la tutelle des rois hindous. À la faveur de la guerre, la dynamique de leur activité corsaire devait leur fournir l'occasion d'exercer un pouvoir autonome.

Les tentatives d'indépendance qui illustrèrent la fin du siècle sont significatives à cet égard. À l'échec du Kunjali s'oppose l'avènement de l'Āḷi Rāja, qui met en lumière le rôle méconnu des Musulmans de Cananor. Depuis l'arrivée en Inde des Portugais, à l'ombre même de leur forteresse, ils s'employèrent à entraver leur expansion. Jour après jour, jusqu'aux dernières années du

siècle, ils organisèrent des trafics parallèles, armèrent des flottes corsaires, tramèrent des coalitions. Par la vigueur de leurs initiatives, ils ne cessèrent d'éclipser le souverain légitime, pour réussir enfin à s'emparer du pouvoir royal et à fonder la seule dynastie musulmane qui ait régné au Kerala.

Note Bibliographique

La permanence de la piraterie sur la côte occidentale du Deccan est attestée dès le début de notre ère, notamment par Pline l'Ancien (*Histoire Naturelle*, éd. J. André et J. Filliozat, Paris, 1980), puis par les voyageurs de l'époque médiévale, tant arabes que chinois et européens (entre autres Ibn Battūta, *Voyages*, éd. G. Défrémery et B. R. Sanguinetti, 4 vol., Paris, 1853-1858 ; W. W. Rockhill, « Notes on the relations and trade of China with the Eastern archipelago and the coast of the Indian Ocean », dans *T'oung-Pao*, vol. 16, 1915 ; Marco Polo, *La description du monde*, éd. L. Hambis, Paris, 1955 ; M. Longhena, *Viaggi in Persia, India e Giava di Nicolo di Conti, Girolamo Adorno e Girolamo da Santo Stefano*, Milano, 1929 ; *The Travels of Ludovico di Varthema*, éd. G. P. Badger, trad. anglaise J. Winter-Jones, London, 1863).

Timoji a fait l'objet d'une étude de P. Pissurlencar, « Colaboradores hindus de Afonso de Albuquerque » (*Congresso do mundo português*, vol. 4, 1940, pp. 33-50) et de B. S. Shastry, « Timmayya and his relation with the Portuguese » (*Journal of the Institute of Indian Studies*, Udupi, vol. I/2, 1979, pp. 34-55). C'est sous la forme Timoji ou Timoja que son nom apparaît dans les pièces d'archives de son époque, et sur une lettre dont il est l'auteur, conservée à la Torre do Tombo de Lisbonne (publiée par G. Bouchon, *Mamale de Cananor, un adversaire de l'Inde portugaise (1507-1528)*, Genève-Paris, 1975, p. 185). Ses activités sont décrites par Afonso de Albuquerque et ses correspondants (*Cartas de Afonso de Albuquerque seguidas de documentos que as elucidam*, éd. R. A. de Bulhão Pato, 7 vol., Lisbonne, 1884-1935) et dans Brás Afonso de Albuquerque, *Comentários do grande Afonso de Albuquerque*, éd. J. V. Serrão, 2 vol., Lisbonne, 1973, ainsi que dans les chroniques classiques portugaises : *Crónica do descobrimento e conquista da Índia pelos Portugueses*, códice anónimo da British Library, Egerton 20901, éd. Luís de Albuquerque, Coïmbre, 1974 ; F.L. de Castanheda, *História do descobrimento e conquista da Índia pelos Portugueses*, 4 vol., Coïmbre, 1924-1933 ; João de Barros et Diogo do Couto, *Da Ásia*, 24 vol., Lisbonne, 1778 ; G. Correia, *Lendas da Índia*, éd. R. J. de Lima Felner, 4 vol., Lisbonne, 1860-1866 ; D. de Góis, *Crónica do felicíssimo rei D. Manuel*, 4 vol., Coïmbre, 1949-1955.

Les œuvres de Duarte Barbosa (*The Book of Duarte Barbosa*, éd. et trad. Longworth Dames, 2 vol., London, 1918-1921) et de Tomé Pires (*Suma oriental*, éd. et trad. anglaise de A. Cortesão, 2 vol., London, 1944) sont les sources essentielles pour l'étude de la situation socio-économique du début du XVIe siècle. On en suivra l'évolution dans l'ouvrage de V. Magalhães Godinho, *Os descobrimentos e a economia mundial*, 2 vol., Lisbonne, 1963 (éd. française, *L'économie de l'Empire portugais aux XVe et XVIe siècles*, Paris, 1969) que l'on peut compléter par des études ponctuelles plus récentes. Sur le commerce maritime, G. Bouchon, « Les mers de l'Inde à la fin du XVe siècle », dans *Moyen Orient et Océan Indien*, vol. 1, 1984, pp. 101-116 ; S. Digby, « The maritime trade

of India », dans *Cambridge Economic History of India*, vol. I, Cambridge, 1982, pp. 126-162 ; sur celui de l'Inde portugaise, A. DISNEY, *Twilight of the Pepper Empire*, Cambridge (Mass.), 1978 ; K. S. MATHEW, *Portuguese trade with India in the Sixteenth century*, New Delhi, 1983 ; A. T. de MATOS, *O Estado da Índia nos anos de 1581-1588*, Ponta Delgada, 1982 ; sur les relations du Gujarat et de l'*Estado da Índia*, cf. M. N. PEARSON, *Merchants and rulers in Gujarat*, Berkeley-Los Angeles, 1976. Pour l'évolution socio-économique du premier siècle de la domination moghole, cf. L'ouvrage de base de W. H. MORELAND, *India at the death of Akbar*, London, 1920 ; J. DELOCHE, *Recherches sur les routes de l'Inde au temps des Mogols*, Paris, 1968 ; pour l'étude de la communauté Māppiḷḷa à l'époque médiévale cf. G. BOUCHON, « Les Musulmans du Kerala à l'époque de la découverte portugaise », dans *Mare Luso-Indicum*, vol. II, 1973, pp. 3-59, et *supra*, pp. 23-76 et *Mamale de Cananor, un adversaire de l'Inde portugaise (1507-1528)*, Genève-Paris, 1975.

La plupart des textes contemporains des guerres du Malabar ont été écrits dans la fièvre des conflits et sont marqués par la disproportion du nombre des témoignages émanant des forces en présence, ce qui ne peut que nuire à l'objectivité de l'historien. Force est d'utiliser les données portugaises, en regrettant que la documentation asiatique n'offre aucun élément de réponse, à l'exception de la chronique de Zaynuddin, originaire des milieux arabes de Ponnāni, qui ne permet pas d'apprécier à leur juste valeur les réactions des communautés hindoues (*Tohfut ul-Mujahideen*, éd. et trad. anglaise de J. ROWLANDSON, London, 1833 ; éd. et trad. Portugaise de David LOPES, *História dos Portugueses no Malabar por Zinadim*, Lisbonne, 1898). Ces réactions ont été interprétées de manière diverse. Plusieurs ouvrages publiés en Inde ont fait état d'intéressantes traditions mais leurs auteurs, à défaut de sources autochtones, ont dû recourir aux chroniques portugaises, le plus souvent par le truchement de traductions lacunaires ou médiocres. Citons entre autres les travaux de K. M. PANIKKAR, *Malabar and the Portuguese*, Bombay, 1929 ; *A History of Kerala 1498-1801*, Annamalainagar, 1960, ainsi que celui de O. K. NAMBIAR, *The Kunjalis, admirals of Calicut*, London, 1963.

Ma propre synthèse a été faite à partir du texte de Zaynuddin et des chroniques portugaises citées ci-dessus, de certains récits de voyageurs (« Viaggi di C. Federici e G. Balbi alle Indie orientali », éd. O. PINTO, dans *Il Nuovo Ramusio*, vol. 4, Roma, 1962 ; *The voyage of J. H. van Linschoten to the East Indies*, éd. TIELE & BURNELL, 2 vol., London, 1885 ; *Voyage de François Pyrard de Laval contenant sa navigation aux Indes orientales, aux Moluques et au Brésil*, 2 vol., Paris, 1615 ; F. SASSETTI, *Lettere*, Firenze, 1855) et de documents d'archives conservés à la Torre do Tombo de Lisbonne, notamment dans le fonds du couvent de Graça.

L'on peut nuancer une vision trop européenne de ces événements en les situant dans le contexte de l'histoire de l'Asie du Sud et de l'Océan Indien, comme j'ai tenté de le faire : *Sixteenth century Malabar and the Indian Ocean*, dans *Indian Ocean 1500-1800*, éd. A. DAS GUPTA & M. N. PEARSON, New Delhi, Oxford University Press, 1987. Si l'on considère les enjeux de la guerre navale dans cette conjoncture, en prenant en compte le déclin de la puissance politique et maritime du Gujarat, les entreprises des Kunjalis peuvent apparaître comme une ultime tentative pour garder la maîtrise du commerce transocéanique aux mains des marchands de mer de l'Inde.

Premières expériences d'une société coloniale : Goa au XVIe siècle *

Si le phénomène des colonisations a marqué toute l'histoire moderne de l'Europe, c'est au Portugal qu'il revient d'avoir établi la plus ancienne et la plus durable d'entre elles. Ce caractère mériterait à lui seul de retenir l'attention des historiens. Notre propos étant limité, nous tenterons seulement ici de mettre en lumière quelques traits spécifiques de cette expérience en étudiant ses origines puis son évolution au cours du XVIe siècle. C'est durant cette période que l'on assiste pour la première fois à la transformation de groupes sociaux asiatiques au contact d'une présence européenne, et c'est à Goa que ces mutations peuvent être le plus aisément observées.

L'Inde n'était pas inconnue lorsque Vasco da Gama en découvrit la route maritime (1498-1499). Depuis les campagnes d'Alexandre, elle faisait partie du patrimoine culturel de l'Europe : visitée chaque année par les marchands du monde romain, elle était demeurée présente dans les mythes de la tradition médiévale dont les fabuleux récits avaient été nuancés par les relations précises des négociants et des missionnaires qui avaient réussi à parcourir l'Asie. Aussi, à l'époque des Découvertes, l'attitude des Européens envers les Asiatiques sera-t-elle différente de celle qu'ils auront envers les Amérindiens, peuples nouveaux que l'on n'avait même pas imaginés et dont on ne savait rien.

L'exploration des pays de l'Océan Indien permit à la chrétienté de la Renaissance de mieux connaître les autres civilisations du Vieux Monde. Les Portugais furent les premiers Européens à vivre au sein de cultures et de tradi-

---

* Extrait d'*Histoire du Portugal, Histoire européenne*, Actes du colloque, Paris, 22-23 mai 1986, Paris, Fondation Calouste Gulbenkian-Centre Culturel Portugais, 1987.

tions aussi vénérables et aussi anciennes que celles de la Grèce et de Rome. Leur expérience fut empreinte d'un certain pragmatisme car ils durent tenir compte des structures politiques et sociales en place. Elle fut différente selon les peuples et les lieux, à tel point que le mot tant galvaudé de « colonisation » ne convient pas toujours à la réalité de certaines situations.

En dehors de l'œuvre magistrale du Professeur Charles R. Boxer, et malgré les vastes domaines qu'elle éclaire, l'histoire sociale de l'Inde portugaise n'en est encore qu'à ses débuts. Le problème des sources, pour le XVI[e] siècle, repose essentiellement sur les disparités de la documentation. Alors qu'il ne reste presque rien des manuscrits originaires de Cochin et de Cananor, et fort peu de ceux des *Prazos do Norte*, les documents relatifs à Goa sont innombrables, bien qu'ils n'aient été systématiquement conservés qu'à partir des dernières décades du siècle. Fragmentaire pour les premières années, la documentation devient plus cohérente à partir de 1540, grâce à l'apport des fonds des couvents et des établissements d'aide sociale. L'étude en est à peine ébauchée. Nous manquons d'inventaires détaillés, et personne n'a critiqué les récits des voyageurs à partir des données démographiques et comptables des archives.

Évoquer les origines de la société coloniale indo-portugaise, c'est reconnaître les divers éléments qui vont la composer. Les Portugais s'installent sur la côte ouest de l'Inde, qui est depuis toujours un carrefour. C'est là que se sont établis les immigrants venus de la mer, ceux qui animent le commerce des épices. Originaires de tous les rivages de la Méditerranée, du Maghreb, des pays de la Mer Rouge, du Golfe Persique, de la mer du Bengale et de la Chine, ils avaient constitué des communautés qui au début du XVI[e] siècle étaient pour la plupart islamisées. Des juifs et des chrétiens étaient anciennement établis au Malabar. Bien avant l'arrivée des Portugais, les ports des mers indiennes abritaient une société multiraciale, et ceux qui la composaient allaient plus ou moins constituer les souches indigènes, déjà très diversifiées, de la société indo-portugaise.

Le territoire de Goa avait été récemment soumis à de grands changements politiques et culturels. Goa connut trois maîtres successifs entre 1475 et 1510 : la vieille cité hindoue, vassale des rājas de Vijayanagar, fut rasée et ses temples détruits lorsque les sultans de Bijapur s'en emparèrent (1475) ; la ville musulmane était à peine construite et repeuplée quand les Portugais s'y établirent à leur tour, le 25 novembre 1510. Elle fut en partie démolie, puis réédifiée au cours des années suivantes. Il faut savoir cela pour comprendre pourquoi la population goanaise, lasse de tant de malheurs et de tant de mutations, accepta si docilement, au moins dans un premier temps, la présence portugaise, celle qui la bouleversera le plus profondément dans ses structures et ses croyances, tout en lui donnant plus de quatre siècles de stabilité.

Les origines de la société coloniale portugaise furent marquées par un fait déterminant : contrairement aux Espagnols, les hommes partaient

outremer sans leurs épouses. Même les Vice-rois et les Gouverneurs laissaient celles-ci au Portugal et ne partageaient pas avec elles les honneurs de leur charge (D.ª Lucrécia, femme de Jorge Dias Cabral, venue en Inde dès 1522, faisait alors seule exception). Si la documentation de l'âge des Découvertes ne permet pas de retrouver la présence en Asie de femmes du *Reino*, elle nous éclaire, en revanche, sur les conditions dans lesquelles furent contractées les premières unions inter-raciales. Au Kerala, les Portugais ne pouvaient fréquenter que des femmes chrétiennes, car c'était péché mortel que de s'unir à une musulmane ou à une « païenne ». C'est pourquoi le Vice-roi D. Francisco de Almeida en vint à faire baptiser des prostituées, trop heureuses d'échapper à la bassesse de leur caste pour devenir les compagnes respectées et même les épouses des Portugais. Quelques mariages célébrés à Cochin et à Cananor sont à l'origine du peuplement des villages de paillottes groupées autour de la chapelle des forteresses.

À Goa, le génie d'Afonso de Albuquerque sut concilier les impératifs de la morale et de la politique. Dès 1510, afin de fixer les Portugais dans la ville et d'y créer une communauté nouvelle qui leur serait acquise, il les encouragea à épouser des musulmanes ou des hindoues préalablement converties. Ces *casados* recevaient un cheval et des terres et bénéficiaient de privilèges pour exercer le métier de leur choix. Les femmes qui acceptaient de les épouser recevaient des bijoux — qui sont en Inde le capital des filles — ou rentraient en possession de ceux qui avaient été les leurs et qui avaient été saisis lors du sac de la ville. C'était un véritable état de grâce que promulguait Albuquerque qui permettait même aux *degredados* d'effacer leur passé et de commencer une vie nouvelle.

Dans le même temps, il invitait les hindous à repeupler la ville en leur restituant leurs maisons, leurs biens, leurs charges administratives et militaires sans leur imposer de conversion au christianisme. Cet idéal de société dont les musulmans étaient exclus, cette promotion des mariages mixtes, étaient pour lui l'accomplissement de la volonté de Dieu : « Il me semble, écrivait-il à D. Manuel le 1er avril 1512, que Notre Seigneur a ordonné cela, et incliné le cœur des hommes à faire quelque chose dont le but nous est caché ». Aussi attribue-t-il au diable les premières réactions hostiles. Certains capitaines portugais crièrent au scandale et provoquèrent des désordres, à tel point qu'Albuquerque, qui était pourtant contesté sur bien des points par ses compatriotes, n'hésitait pas à écrire : « C'est la plus grande persécution que j'aie jamais subie en Inde ».

Dans la société hindoue locale, les Brahmanes ressentirent ce bouleversement de l'ordre social comme une atteinte aux fondements essentiels de leur morale. La correspondance adressée à D. Manuel par les rois de l'Inde exprime maintes fois leur désapprobation à cet égard. Ainsi voit-on naître à Goa un type de colonisation tout à fait original, très différent de ce qu'on peut observer au Maroc, à São Jorge de Mina ou au Malabar.

Dans les premières années, cette société nouvelle se constitue sans loi écrite. C'est grâce au *Foral* établi en 1526 par Afonso Mexia que nous en connaissons la coutume. Si les biens musulmans avaient été saisis, les propriétaires terriens hindous n'avaient rien perdu en changeant de maître. En percevant un tiers du revenu, l'administration portugaise les taxait moins lourdement que les rājas de Vijayanagar ou les sultans de Bijapur, qui levaient en outre des impôts dont on se garda bien de révéler la nature. Le *Foral* de 1526 témoigne aussi de l'existence et du fonctionnement des *panchayat* : ces communautés de village, présidées par les aînés des familles des propriétaires terriens, se réunissaient comme par le passé pour gérer le revenu des domaines. Les procès-verbaux sont encore conservés aux Archives de Goa et constituent le plus ancien témoignage de la vie rurale de l'Inde médiévale. En fait, le *Foral* codifiait une situation intermédiaire. Par exemple, lorsqu'un propriétaire mourait sans héritier, les terres revenaient à la Couronne portugaise, qui les gardait ou les distribuait aux *casados*.

Les informations du *Foral* évoquent une société hindoue encore à peine christianisée. De l'aveu même d'Afonso de Albuquerque, quarante-huit hommes s'étaient convertis entre 1510 et 1515, soit une moyenne d'une dizaine par an. Encore ces convertis étaient-ils de basse caste, gens de mer, serviteurs ou esclaves. Le prosélytisme chrétien semblait alors se limiter, comme partout en Inde portugaise, au service et à la catéchèse des paroisses.

Au sein même des familles des *casados* les générations se renouvelaient vite, d'autant plus que les mariages étaient précoces et l'espérance de vie plus courte. Aussi doit-on être attentif à ce que le mot « Portugais » recouvre dans les textes de la seconde moitié du XVIe siècle. Des patronymes comme Rodrigues, Fernandes, da Silva désignent le plus souvent des hommes et des femmes qui ont plus d'ancêtres indiens que portugais. Encore faut-il bien reconnaître la souche lusitanienne : en même temps que les *casados*, se fixaient en Inde des *soldados* — terme par lequel on désignait tout célibataire européen et Vieux-chrétien, éligible et en âge de porter les armes, mais contraint au célibat par sa condition même. Ceux-là procréaient hors mariage et entretenaient parfois des harems de femmes de couleur, malaises, chinoises et africaines. À ce noyau vint s'ajouter un flux considérable de Nouveaux-chrétiens, Juifs convertis qui allaient chercher fortune en Inde, et dont les Gouverneurs de Goa signalaient dès 1520 l'émigration croissante.

Si quelques individus portugais « bien nés » fondaient une famille et maintenaient les traditions culturelles du *Reino*, la plus grande partie d'entre eux adoptaient les habitudes locales. Afonso de Albuquerque redoutait déjà l'influence que certaines femmes indiennes prenaient sur leurs compagnons et leur progéniture, et reprochait aux Portugais de Cochin de chiquer le bétel et de s'entourer de Dravidiennes.

Cette fusion des cultures est l'une des causes du mouvement qui se manifestera au milieu du XVIe siècle, époque où la société indo-portugaise

commence à se structurer à partir d'une cristallisation plus forte des valeurs chrétiennes et des valeurs brahmaniques. Ainsi peut-on observer, dès les années 1540, un ensemble de réactions qui s'exercent à la fois sur le plan ethnique, national et religieux.

*

Alors que certains descendants des *casados* étaient déjà sensiblement indianisés, quelques familles s'efforçaient de renverser le courant et mariaient systématiquement leurs filles à des Portugais venus du royaume, ce qui avait pour effet de donner naissance à des enfants qui, au fil des générations, retrouvaient les caractères ethniques européens. Ceux-là devaient occuper les positions les plus importantes : fonctionnaires, propriétaires fonciers, hommes d'affaires siégeant à la *Câmara*. C'est dans le souci de maintenir la race blanche et la culture portugaise dans la société coloniale que le roi D. João III décida, en 1545, d'envoyer en Inde des orphelines de bonne famille, dotées d'une somme d'argent et d'une charge pour leur futur époux. Cette expérience n'eut pas les résultats escomptés, les filles nées en Orient étant plus robustes et plus fécondes, mais elle réussit à maintenir une minorité de race blanche, vivant à l'européenne.

Du côté masculin, la souche portugaise ne cessait de s'appauvrir. Les Vice-rois et les Gouverneurs se plaignaient du manque d'hommes « nés dans le royaume ». Ceux qui venaient servir en Inde étaient trop jeunes, « à peine sortis de l'enfance », trop vulnérables aux fièvres, quand ils avaient survécu aux périls du voyage, car la mortalité était énorme en mer, plus du fait des maladies que des naufrages. Cette tendance s'aggravait avec le temps : la plupart des hommes valides, à l'instar des Espagnols, préféraient chercher fortune en Amérique.

Il semble bien que ce fut au niveau des classes les plus modestes, issues de bâtards de toute origine et de gens de basse caste, que le mélange des cultures fut le plus fort à cette époque. La documentation de l'Inquisition, dont M. Charles Amiel a bien voulu me communiquer quelques données, est le révélateur d'influences qui s'exerçaient sans doute depuis plusieurs générations. Nombreux étaient les délits de *gentilidade*, c'est-à-dire la pratique de cultes hindous. Ces mêmes archives témoignent que les Nouveaux-chrétiens, après avoir, dans les premières années, pratiqué les mariages mixtes, recherchaient des alliances dans leur propre milieu. Une société d'origine juive s'était peu à peu reconstituée, à laquelle on n'épargnait point les accusations de crypto-judaïsme.

À partir de 1543, après l'annexion des provinces de Bardes et de Salcete au territoire de Goa, une autre réaction, venue des milieux brahmaniques, devait hiérarchiser plus encore les structures sociales. Peuplées par une majorité hindoue, ces régions furent soumises à une forte action missionnaire.

Lorsque les Brahmanes recevaient le baptême, la population du village se convertissait tout entière en gardant sa stratification sociale, par castes, et ses règles d'endogamie. Ces communautés éviteront de se mélanger aux chrétiens d'origine portugaise. Ainsi pouvons-nous observer, au milieu du XVIe siècle, une société coloniale traversée par deux tendances : d'une part, une minorité d'origine portugaise qui recherche des alliances de race blanche ; d'autre part, un afflux d'hindous convertis qui demeurent attachés à leurs traditions hiérarchiques. Ces groupes se referment sur eux-mêmes tandis qu'une population très nombreuse, composée de Nouveaux-chrétiens, de bâtards, d'Indiens de basse caste et de Musulmans convertis vivent dans un climat de traditions mêlées.

Ces cloisonnements sociaux s'accomplissent alors que Goa s'ouvre de plus en plus au reste du monde. La ville se peuple d'individus venus de tous les territoires soumis à la domination portugaise, Africains, Malais, Chinois et Japonais. Goa accueille les réfugiés des royaumes indiens touchés par les guerres mogholes. Les marchands gujaratis, bengalis, arméniens et persans y établissent leurs comptoirs. Les musulmans sont tolérés, à condition qu'ils ne pratiquent pas leur culte en public. Esclaves ou hommes libres, tous feront souche et sont à prendre en compte dans la formation de la société coloniale.

Les réactions ethniques n'étaient pas sans conséquences sur le plan national et religieux. Il est intéressant de constater qu'encore à cette époque la notion de chrétienté était plus forte que celle de patrie, car tout Vieux-chrétien était privilégié en Inde portugaise. Sous la couverture d'un nom lusitanien, des Européens de toute nation — Anglais, Allemands, Français, Autrichiens — essayaient de bénéficier de ce statut. Il s'agissait le plus souvent d'aventuriers qui avaient quitté leur pays d'origine en quête de quelque fortune, parfois pour servir en pays musulman. Les privilèges des Vieux-chrétiens se renforçant avec le temps, l'on s'éloignait de plus en plus de l'idéal de société luso-indienne dont Afonso de Albuquerque avait souhaité l'épanouissement. Par exemple, les orphelines des *aldeias do Norte* n'étaient dotées qu'à condition d'épouser un Portugais « né au Portugal ». En 1562, 1573, 1586, la *Câmara* puis la *Misericórdia* de Goa protestaient parce que les Eurasiennes dont le père était mort au combat ne bénéficiaient pas des mêmes avantages que les jeunes filles dont les parents étaient nés en Europe. Au début du XVIIe siècle, François Pyrard témoignait que le luxueux hôpital de Goa, avec ses lits de laque dorée et ses porcelaines de Chine était strictement réservé aux Vieux-chrétiens. À cette même époque, l'arrivée de *Luteranos* hollandais et de Réformés anglais devait susciter à l'égard de tout étranger une réaction de défense, si bien que les privilèges des Vieux-chrétiens furent vite réservés aux seuls Portugais, Espagnols et Italiens.

Le *Reinol* semblait tout puissant dans les premières années du XVIIe siècle. Si l'on en croît ce même Pyrard, il passait toujours pour gentilhomme, car les Portugais se donnaient de faux titres après avoir doublé le Cap de Bonne

Espérance. Titres fictifs que tout le monde respectait afin qu'aucun *Reinol* n'ait un statut méprisable qui pourrait lui faire perdre son prestige auprès des Indiens. L'on peut se demander si de telles réactions exprimaient une défense de l'identité portugaise face à la montée en nombre des populations asiatiques. Si cette question peut se poser au niveau de la société, elle apparaît beaucoup plus complexe lorsqu'il s'agit de la vie religieuse.

La seconde moitié du XVIe siècle est marquée à la fois par l'arrivée des Jésuites, l'intensification de l'œuvre missionnaire et l'établissement de l'Inquisition. Ce renforcement décisif de l'influence de l'Eglise catholique se fera dans un temps très court, c'est-à-dire sur vingt ans :

1540-1541. Fondation des séminaires de Cranganor et de Goa.

1542-1543. Arrivée des Jésuites et débuts de la prédication de Saint François Xavier.

1545. Ouverture du Concile de Trente en Europe. À Goa, création d'écoles paroissiales.

1556. Première imprimerie catholique.

1557. Fondation du Collège Saint Paul.

1560. Début des procès de l'Inquisition.

Mises en place rapidement, ces structures religieuses engageront l'avenir pour longtemps.

Dans les campagnes, peuplées par une majorité d'hindous, la vie s'était écoulée paisiblement jusqu'en 1540, date des premières destructions de temples, consécutives à un refus des Brahmanes à une conversion qui pour la première fois, leur était imposée plutôt que proposée. L'on incitait les villageois à embrasser la foi chrétienne en donnant à leur communauté les terres saisies des temples dévastés. L'église était construite à la place du temple et touchait les mêmes revenus. Les nouveaux baptisés s'organisaient en confréries, elles-mêmes regroupées par castes. Lorsqu'un village refusait la conversion, ses terres étaient octroyées aux ordres religieux, et principalement aux Jésuites qui utilisaient leur revenu pour le travail social et missionnaire. Les Goanais découvrirent, en même temps que la Contre-réforme, que les intérêts de l'Église et de l'État étaient le plus souvent solidaires. Ce fait nouveau ne fut pas sans incidences sur l'organisation sociale. Devenir chrétien impliquait souvent un changement de fonction à l'intérieur du village, marqué par un costume différent. Les chefs de village perdaient tout pouvoir au sein de vastes propriétés issues d'une sorte de remembrement : la plupart d'entre eux devenaient *mundkar*, c'est-à-dire attachés aux cocoteraies des ordres religieux. Alors qu'Afonso de Albuquerque avait encouragé les Brahmanes à entrer dans l'administration, ceux-ci, malgré leurs compétences, s'en trouvèrent exclus au

profit des convertis. Même les lois de succession furent amendées au bénéfice de ces derniers.

En 1560, l'établissement des tribunaux d'Inquisition s'accompagna d'une transformation du climat de l'Inde portugaise où chacun avait jusque là vécu dans une tolérance relative. Une suspicion grandissante pesait sur toutes les relations sociales parce que l'Inquisition stimulait les méfiances et soulignait les différences. Cette contrainte n'empêchait ni le désordre des mœurs, ni les excès de tout ordre dont les récits des voyageurs se firent maintes fois l'écho.

Dans le même temps — et c'est là un surprenant contraste — Goa s'ouvrait sur le monde asiatique et particulièrement sur la culture hindoue. L'œuvre missionnaire jésuite ne pénétrait plus seulement les basses castes mais touchait aussi les Brahmanes. Cette conversion des élites à laquelle tendait la Compagnie de Jésus s'accompagnait de la découverte de certains textes sacrés dont les Brahmanes étaient jusqu'alors les seuls dépositaires. Certains d'entre eux en livrèrent le secret après leur baptême, à tel point que la culture locale devint bientôt un véhicule du christianisme, puisque l'on écrivit des *purana* chrétiens, sur le modèle des poèmes sanscrits. Au demeurant, la conversion des Brahmanes ne se fit pas sans concessions : les villages gardèrent leur hiérarchie sociale et l'accès aux ordres ecclésiastiques fut bientôt interdit aux castes les plus méprisées.

L'œuvre éducative des Jésuites s'exerçait à tous les niveaux. Alors que les écoles paroissiales se développaient dans les villages, la création du Collège Saint Paul de Goa toucha les classes les plus évoluées de la société asiatique. En 1570, il comptait environ deux mille élèves s'exprimant en dix-huit langues orientales différentes, auxquels il était enseigné non seulement le latin et la théologie, mais aussi le portugais et les arts libéraux, tandis que les premières grammaires en langues de l'Inde sortaient des presses de l'imprimerie catholique. Il semble qu'ait été ainsi créée parmi les élites une société indo-portugaise dans la seconde moitié du XVI^e siècle, alors que quelques années plus tôt la fusion des cultures s'opérait dans les milieux les plus défavorisés.

Ce mouvement humaniste sera brisé en 1684, lorsque les autorités de Goa ordonneront l'enseignement obligatoire du portugais dans les écoles et la suppression des langues et des littératures locales.

Les voyageurs qui ont parcouru l'Inde à la fin du XVI^e siècle — notamment J. H. van Linschoten, Filippo Sassetti et plus tard François Pyrard — ont porté un jugement sévère sur la société coloniale portugaise. Sans doute parce que leur condition de réformés ne leur épargnait pas les avanies, les Anglais et les Hollandais en ont souvent donné une image caricaturale. L'on ne saurait oublier, en lisant leurs récits où sont mis en lumière l'intolérance, la corruption et la débauche, que la société indo-portugaise fut le fruit d'une première expérience. Marquée par le métissage, la pratique de l'esclavage et les contraintes de l'Inquisition, elle fut exposée aux pressions de populations nombreuses et confrontée à des groupes sociaux puissants, aux forces reli-

gieuses de l'hindouisme et de l'islam. Il est remarquable que cette petite communauté ait réussi à garder une identité et créé une civilisation originale, dont les manifestations sont aujourd'hui le plus vivant témoignage de l'influence européenne en Asie.

BIBLIOGRAPHIE

A. DE ALBUQUERQUE, *Cartas de Afonso de Albuquerque*, éd. R. A. de Bulhão PATO, 7 vol., Lisbonne, 1884-1935.

Brás A. DE ALBUQUERQUE, *Comentários ao grande Afonso Dalboquerque*, 2 vol., Lisbonne, 1774 ; rééd. 1973 avec préface de J. V. SERRÃO.

A. C. Viriato de ALBUQUERQUE, *O Senado de Goa. Memória historico-archeologica*, Nova Goa. 1909.

Charles AMIEL, « The Archives of Portuguese Inquisition », dans *The Inquisition in early modern Europe. Studies in sources and methods*, ed. G. HENNINGSEN and J. TEDESCHI in association with C. AMIEL, DeKalb, Northern Illinois University Press, 1986, p. 99 *sqq*.

Archivo Português Oriental, éd. J. H. da Cunha RIVARA, 9 vol., Nova Goa, 1857-1876.

Archivo Português Oriental, éd. A. B. de Bragança PEREIRA, 11 vol., Bastora (Goa), 1936-1940.

B. H. BADEN POWELL, « The villages of Goa in the early sixteenth century », dans *Journal of the Royal Asiatic Society*, 1900, pp. 261-291.

João de BARROS, Diogo do COUTO, *Da Ásia : Dos feitos que os Portugueses fizeram na conquista e descobrimento das terras e mares do Oriente*, 25 vol., Lisbonne, 1777-1788.

C. R. BOXER, « Fidalgos portugueses e Balladeiras indianas », dans *Revista de História*, São Paulo, vol. 56, 1961, pp. 83-105.

—, *Mary and misogyny, 1415-1815*, Londres, 1975.

—, *Portuguese Society in the Tropics : the municipal Councils of Goa, Macao, Bahia and Luanda, 1510-1800*, Minnesota-Wisconsin University Press, 1965.

—, *The Portuguese Seaborne Empire 1415-1825*, Middlesex, 1973.

—, *Race relations in the Portuguese Colonial Empire 1415-1825*, Oxford, 1963.

F. Lopes de CASTANHEDA, *História do descobrimento e conquista da Índia*, 9 vol., Coïmbre, 1924-1933.

Gaspar CORREIA, *Lendas da Índia*, 4 vols., Lisbonne, 1858-1864.

A. COSTA, « Órfãs del rei », dans *Boletim do Instituto Vasco da Gama*, vol. 47, 1940.

C. R. da COSTA, *Les communautés de village à Goa*, Lisbonne, 1892.

Diogo do COUTO, *O Soldado Prático*, Lisbonne, 1954.

A. D'COSTA, *The christianization of the Goa islands*, Bombay, 1965.

A. R. DISNEY, *Twilight of the pepper empire*, Harvard, 1978.

Documentação ultramarina portuguesa, éd. A. da Silva REGO, 5 vol., Lisbonne, 1960-1967.

Documentos remettidos da Índia ou Livros das Monções, éd. R. de Bulhão PATO, 5 vol., Lisbonne, 1880-1935.

J. M. Pacheco de FIGUEIREDO, « Goa Dourada nos séculos XVI e XVII : o Hospital dos Pobres do Padre Paulo Camerte », dans *Studia*, vol. 25, 1968, pp. 117-146.

Goa 1510-1685, l'Inde portugaise apostolique et commerciale, éd. M. Chandeigne, Paris, 1996.

L. da Cunha GONÇALVES, « Usos e costumes dos habitantes não cristãos da Índia portuguesa », dans *Estudos Coloniais*, vol. I, 1948-1949, pp. 49-67.

J. H. van LINSCHOTEN, *The voyage of John Huyghen van Linschoten to the East Indies*, éd. A. C. BURNELL et P. A. TIELE, 2 vol., Londres, 1885.

J. F. F. MARTINS, *História da Misericórdia de Goa, 1520-1910*, 3 vol., Nova Goa, 1910-1914.

M. N. PEARSON, « Indigenous dominance in a colonial economy : the Goa rendas, 1600-1670 », dans *Mare Luso-Indicum*, II, 1973, pp. 61-73.

A. B. de Bragança PEREIRA, *Etnografia da Índia portuguesa*, 2 vol., Bastora, 1940.

—, « Os ranes, os quetris, os oixos, os chardos e os bramanes de Goa », dans *Oriente português*, vol. 7-8, 1919, pp. 230-236.

P. S. S. PISSURLENCAR, *O elemento hindu da casta chardo*, dans *Oriente português*, vol. 12-13, 1936.

—, *Goa pré-portuguesa através dos escritores lusitanos dos séculos XVI e XVII*, Bastora, 1962.

—, *Tombo da Ilha de Goa e das terras de Salcete e Bardes*, Bastora, 1952.

François PYRARD, *Voyage de François Pyrard de Laval, contenant sa navigation aux Indes Orientales, aux Maldives, aux Moluques et au Brésil*, Paris, 1679, rééd. 1998.

M. SALDANHA, « A literatura purânica cristã », dans *Boletim do Instituto Vasco da Gama*, vol. 82, 1961.

A. C. Germano da SILVA CORREIA, *História da Colonização Portuguesa na Índia*, Lisbonne, 1948-1956.

A. da SILVA REGO, *Documentação para as Missões do Padroado Português do Oriente – Índia*, 12 vol., Lisbonne, 1947-1958.

—, *História das Missões do Padroado Português do Oriente – Índia*, I *(1500-1542)*, Lisbonne, 1949.

—, *O Padroado Português do Oriente. Esboço histórico*, Lisbonne, 1940.

T. R. de SOUZA, « Goan Agrarian Economy in Crisis (1510-1649) », dans *Journal of the Andhra Pradesh Archives*, vol. 4, 1976, pp. 55-70.

—, *Medieval Goa, a Socio-Economic History*, New Delhi, 1979.

Subsídios para a História da Índia Portuguesa, éd. R. J. de Lima FELNER, Lisbonne, 1868.

L. F. THOMAZ, « O Cristianismo e as Tradições pagãs na Índia Portuguesa », dans *Actas do Congresso Internacional de Etnografia*, congrès organisé par l'Hôtel de Ville de Santo Tirso, pp. 1-9.

—, « Goa, une société luso-indienne », dans *Bulletin des Études Portugaises et Brésiliennes*, vol. 42-43, pp. 15-44.

J. WICKI, *Documenta Indica*, 12 vol., Rome, 1940-1972.

—, *O Livro do Pai dos Cristãos*, Lisbonne, 1969.

—, (éd.), *Tratado do P. Gonçalo Fernandes Trancoso sobre o Hinduísmo*, Lisbonne, 1973.

Pionniers oubliés
Les interprètes portugais en Asie dans les premières années du XVIe siècle *

Les héros de l'expansion portugaise en Asie ont fait l'objet de nombreuses études historiques et leur personnalité est bien connue. L'on s'attache moins à ceux qui permirent l'accomplissement de leurs exploits, et particulièrement à celui qui fut souvent la clé de leur réussite : l'interprète (*língua*) qui, le premier, prenait contact avec l'étranger. Son intervention engageait l'avenir parce qu'elle se situait sur la fragile frontière qui sépare l'accord du malentendu.

L'aventure portugaise en Inde offre maint exemple du rôle déterminant joué par ces *línguas*. Les uns étaient Portugais et avaient appris une ou plusieurs langues orientales, souvent au prix d'expériences éprouvantes. Les autres étaient Juifs, Maghrébins ou Asiatiques, convertis au christianisme, et mettaient au service du Portugal leur double connaissance des idiomes et des mentalités. Si l'on peut en rencontrer quelques-uns à la lecture des chroniques, l'on saisit mieux leur personnalité en compulsant les documents d'archives où l'on trouve quelques textes écrits de leur main : traductions de missives adressées par les souverains asiatiques aux autorités portugaises, lettres et rapports divers.

Les traductions conservées dans les fonds d'archives livrent rarement le nom de leur auteur. Quelques lettres asiatiques subsistent à Lisbonne parmi les « *cartas orientais* » de Torre do Tombo. Les orientalistes qui en ont étudié une infime partie n'ont pas toujours trouvé leur version portugaise [1], si bien que l'identité des interprètes et la valeur de leur travail nous échappent encore.

---

* Extrait du *Bulletin de l'Association des Anciens Élèves* de l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales, mai 1995.

1. Citons pour mémoire les textes traduits par João de Souza, *Documentos arábicos*.

En revanche, l'on sait fort bien quelles étaient les langues en usage dans les contrées maritimes de l'Asie du Sud. L'arabe et le persan qui étaient alors les *linguæ francæ* de tout l'Océan Indien occidental, et plus encore une sorte de « sabir » qui mêlait des éléments de l'un et de l'autre, avec des emprunts au malais et aux idiomes de l'Inde. Du fait de l'influence prépondérante des musulmans dans les régions côtières, l'arabe demeurait la langue noble par excellence, à tel point que le roi de Cananor (Malabar) employait un arabophone pour rédiger sa correspondance étrangère.

La primauté de l'arabe était bien connue en Europe où le Portugal abritait un certain nombre d'individus capables d'entendre et de pratiquer la langue abâtardie des *mourarias* ou les dialectes du Maroc. Ces idiomes étaient très différents de l'arabe d'Egypte et de Syrie en usage dans les milieux marchands de l'Océan Indien : détail d'importance puisque les interprètes de Vasco da Gama et de Pedro Álvares Cabral durent avoir recours à des *Mouros* du Maghreb pour traiter de leurs affaires à Calicut et traduire leurs requêtes en malayalam. L'on sait quels malentendus et quelles tragiques conséquences allaient découler de tels procédés. Les conflits séculaires qui les opposaient encore aux Ibériques ne disposaient guère les intermédiaires maghrébins à la bienveillance, même si certains d'entre eux rendirent aux Portugais des services ponctuels.

L'on ne sait sur quels critères furent recrutés les interprètes des premières expéditions en Asie. Sans doute n'étaient-ils pas choisis parmi ces érudits qui avaient appris l'arabe classique à Salamanque et qui étaient appelés à la Cour pour écrire — ceci dès 1500 — les missives destinées aux souverains de l'Inde. Ceux que l'on expatriait alors — Martim Afonso, Fernão Martins, Gonçalo Madeira de Tânger — étaient des hommes de terrain qui avaient fait leurs preuves en Afrique, comme le sera aussi João Nunes, un Nouveau-chrétien qui savait un peu d'hébreu et que sa condition de *degredado* condamnera à rester à Calicut pour s'initier à la langue locale.

Celle-ci devait être rapidement maîtrisée par le jeune Duarte Barbosa, qui accompagnait son oncle Gonçalo Gil à Cochin (Malabar). Bientôt écrivain du comptoir de Cananor, puis de celui de Calicut, il passa toute sa vie au Malabar (1501-1546), à l'exception de quelques brefs séjours au Portugal. Le célèbre *Livro* qu'il nous a laissé, et qui constitue la somme socio-économique la plus importante (avec celle de son contemporain Tomé Pires)[2] du monde oriental au début du XVI^e^ siècle, n'exprime cependant qu'une partie de son expérience.

2. *The book of Duarte Barbosa*, éd. Longsworth, Londres, Hakluyt Society, 1918-1921, 2 vol. ; Tomé Pires, *Suma oriental*, éd. A. Cortesão, Londres, Hakluyt Society, 1944 ; *Livro em que dá relação do que viu e ouviu no Oriente Duarte Barbosa*, introdução e notas de Augusto Reis Machado, Lisbonne, Agência Geral das Colónias, 1946.

Parce qu'il parlait malayalam « mieux que les gens du pays »[3], ses relations avec les négociants et les monarques de l'Inde dépassèrent la routine des marchandages et des messages diplomatiques. Il fut l'ami et le confident du roi d'Eli dont il se fit le défenseur. Accusé d'être source de troubles, « *porque ele he lynguoa e causa de todas estas revoltas* » (parce qu'il est le truchement et la cause de toutes ces révoltes)[4], il fut mis aux fers par Albuquerque. Ces incidents ne l'empêchèrent point de poursuivre sa carrière, mais ils sont significatifs de la défiance qui s'attachait au *língua*, quelque fût l'honorabilité de sa famille et l'importance des missions qui lui étaient confiées.

Le domaine du malayalam fut bientôt dépassé par l'expansion portugaise. La multiplicité des langues de l'Inde et du monde malais obligèrent les Portugais à recourir aux truchements locaux recrutés pour la plupart parmi les réfugiés que des conflits politiques ou religieux avaient contraints de s'exiler en Orient pour y chercher fortune : tel Gaspar da Índia, un Juif dont la famille avait fui les pogromes de Pologne pour s'établir au Deccan et qui se mit au service de Vasco da Gama. Personnalité complexe, sur laquelle nous reviendrons, il fut l'informateur attitré des capitaines des premières escadres et du Vice-Roi D. Francisco de Almeida. Au demeurant, la plupart des interprètes des plus anciennes expéditions furent employés au hasard des rencontres : émigrés de Grenade, comme Sidi Ali « le tortu » qui prit la défense des prisonniers portugais au Gujarat en 1508 ; renégats, comme ce Grec de Malacca « fils de chrétien » qui, en 1509, mit en garde l'un des compagnons de Diogo Lopes de Sequeira contre le piège qui leur était tendu. Personnages fugaces, sortis de la foule orientale le temps d'une médiation ou d'un avertissement pour aider ceux qui leur rappelaient leurs contrées d'origine, mais qui ne s'attachèrent pas pour autant à la fortune du Portugal. Il faut préciser qu'à cette époque, si le castillan était entendu de quelques-uns, l'italien était assez répandu dans les milieux marchands de l'Océan Indien, du fait de la présence de négociants gênois et vénitiens. C'est dans cette langue que s'exprimaient Gaspar et le pilote gujarati ramenés à Lisbonne par Vasco da Gama.

Avec le temps, quelques Portugais se formaient sur le terrain, le plus souvent à l'occasion de pénibles expériences. L'interprète auquel on faisait le plus volontiers confiance était de bonne naissance et avait acquis la pratique d'une langue orientale au cours d'un séjour forcé en Afrique ou en Asie, vétérans du Maroc ou prisonniers de guerre. Sans doute parce que les épreuves qu'ils avaient endurées ne les inclinaient pas à servir l'ennemi, et qu'ils avaient refusé de se convertir à l'islam en échange de leur liberté, ces derniers jouissaient d'une position privilégiée. Ils avaient l'oreille du Roi, des Vice-rois et des

3. G. CORREIA, I/1, p. 335.

4. Afonso de Albuquerque à D. Manuel, de Cananor, 30.XI.1513, dans *Cartas*, I, p. 134.

Gouverneurs et de hautes charges récompensaient parfois leurs services. Parmi les prisonniers du guet-apens de Malacca (1509), citons Rui de Araújo qui avait appris le malais et le malayalam et devint facteur et juge de la ville ; Jorge Mesurado qui fut écrivain du navire *Santiago* (1519). Captif au Gurajat en 1508, Tristão de Ga y reviendra en 1512 avec le titre d'ambassadeur. Un autre homme de cour, António Camelo, écuyer de la Maison royale, avait accompagné D. Francisco de Almeida en Inde en 1505. Attaché à la forteresse de Cananor, il nous a laissé un rapport précieux pour l'histoire locale, où il analyse les lettres du Sultan du Caire, du roi d'Ormuz et de princes indiens qui avaient été interceptées en 1509-1510. Il les avait lui-même traduites de l'arabe et déclarait au roi D. Manuel : « *...isto, Senhor, pasou todo per mim* » [5].

Si nous ne pouvons ici que citer quelques exemples, il faut souligner que ces personnes de qualité, qui avaient appris un ou plusieurs idiomes dans l'exercice de leurs fonctions, ne jouaient qu'occasionnellement le rôle d'interprète et gardaient leur rang dans la société. Il en était de même pour les religieux auxquels on confiait volontiers des missions délicates. Leur connaissance des langues ne les assimilait nullement aux truchements professionnels — le *línguas* — dont le statut, généralement peu élevé, demeurait marginal en dépit des services rendus.

Le nombre et la diversité des *línguas* échappe à toute classification, d'autant plus qu'il est malaisé de les identifier. L'on ne sait quelle condition leur nom portugais recouvre — Nouveaux-chrétiens, *degredados*, Indiens de basse caste fraîchement convertis ou esclaves baptisés puis emmenés au Portugal pour en apprendre la langue : personnages épisodiques, très présents aux moments cruciaux d'une négociation, qui disparaissent tout à coup, que l'on supprime parfois pour ce qu'ils savent, ou qui choisissent de passer à l'ennemi. Le menu fretin de la profession se distingue par son habilité à dissiper les malentendus de la vie quotidienne jusqu'au jour où une mission précise met pour un temps en lumière quelques individus. L'on pourrait en citer quelques-uns dont les chroniqueurs ont gardé la mémoire, mais les limites de cette étude ne permettraient guère d'aller au-delà d'une énumération fastidieuse. Bien que la destinée de chacun d'eux eût mérité une étude particulière [6], nous nous bornerons aujourd'hui à souligner la personnalité de quelques-uns à travers les écrits qu'ils nous ont laissés.

Soulignons l'importance que les interprètes juifs ont prise dès les débuts de l'expansion portugaise en Asie. Parmi ceux-ci, Gaspar da Índia tient une place particulière. Les informations qu'il transmit aux autorités portugaises

5. António Camelo à D. Manuel, de Cananor, s.d. (1510), dans *Cartas*, I, p. 200.

6. Signalons entre autres João Machado, João de Borba, Gaspar Rodrigues, Duarte Fernandes, Nuno Fernandes Freire, Duarte Azevedo.

révèlent en effet une remarquable aptitude à saisir les mouvements de la vie politique et économique des pays de l'Océan Indien à une époque où il était bien difficile d'en concevoir l'ensemble. La faculté d'en embrasser l'ampleur, et le souci d'en souligner l'essentiel étaient associés aux subtilités d'une intelligence prompte à flatter et à servir ceux auxquels il souhaitait se rendre indispensable. Il forma son fils Baltasar à la pratique des langues dans le but d'en faire son successeur ; mais nul ne parvint à occuper la place d'honneur que tient le premier *língua* dans l'histoire de l'Orient portugais, sans doute parce que sa fidélité à la Couronne et à la religion chrétienne ne fut jamais mise en défaut.

Grâce à l'étude récente qui leur fut consacrée[7], l'on connaît mieux le comportement et les fonctions de deux autres truchements attachés à Afonso de Albuquerque : Francisco de Albuquerque (le Gouverneur était son parrain) et Alexandre de Ataíde, longtemps connu sous le nom de Joseph, du fait de sa conversion tardive. Sépharades tous deux, ils avaient été capturés en 1510 au large du Malabar et furent longtemps maintenus dans leur condition d'esclaves. Ils pratiquaient le castillan, l'italien et le portugais, le turc, le persan, le gujarati et le canara. L'un d'eux était si doué, qu'ayant accompagné Albuquerque à Malacca, il apprit le malais en quelques semaines. Vêtus à la mauresque, ils étaient rompus aux usages orientaux et à la manière de traiter les affaires. Leurs lettres, et le *Referir* écrit plus tard par Francisco, témoignent de l'étendue de leurs informations et de la richesse de leur expérience. Aussi, leur présence doit-elle être partout évoquée dans l'ombre du grand Albuquerque : aux côtés des ambassadeurs et des princes, mais aussi dans les locaux des factoreries, sur les chantiers des forteresses et plus encore dans l'intimité du maître, lors du dépouillement des lettres reçues ou interceptées qu'ils s'employaient à traduire. C'est là qu'il faut chercher les raisons de la défiance qu'inspirait généralement le *língua* pour avoir partagé les secrets d'État avec les responsables du pouvoir. « *Tradutore, traditore* », cette expression n'est pas seulement un jeu de mots qualifiant les interprétations fallacieuses d'un texte ; il s'agit bien ici de la trahison même, que les truchements pouvaient être tentés d'accomplir, ce dont certains ne se privèrent point.

Ce n'est pas seulement pour leurs indispensables services qu'Afonso de Albuquerque ne se séparait guère de ses deux Juifs que certains accusaient d'abuser de leur influence. Il les surveillait étroitement au contraire et mit Francisco aux fers parce qu'il ne pouvait le payer, de peur qu'il n'aille s'offrir à l'ennemi. Après la mort du Gouverneur (1515) et l'abandon de sa politique, les deux Sépharades retournèrent au judaïsme, probablement dans le ghetto du Caire, au terme d'autres aventures. Plus intrigant que son collègue, Fran-

7. Cf. J. Aubin, « Francisco de Albuquerque, un juif castillan... ».

cisco de Albuquerque avait sollicité de D. Manuel quelques grâces « qui me fassent oublier mon naturel » [8]. Il obtint le statut d'homme libre et une charge administrative au port de Goa, où il était marié, mais où il ne s'attarda guère.

L'on pénètre mieux la personnalité du truchement et la manière dont il était perçu par son entourage à la lecture de la relation rédigée ou dictée quelques années plus tard par l'interprète qui avait accompagné la première ambassade portugaise au Bengale (1521) [9]. Capable d'interroger les naturels du pays, curieux de toutes choses même au cœur des épreuves, son auteur mérite les qualités d'intelligence, de débrouillardise et de courage qu'il met en valeur tout au long du récit, sans doute pour appuyer quelque requête.

Homme à tout faire, c'est lui qui prend contact avec les autorités locales, négocie logements et moyens de transport, fait les menues courses de la vie quotidienne, traduit et porte les messages. Mais des tâches plus nobles lui incombent aussi. Lorsque l'ambassade portugaise est reçue à la cour de Gaur, il a le privilège de s'adresser directement au sultan, et l'intangible liberté de disposer à sa guise des informations qu'il reçoit : « Le sultan engagea avec moi, écrit-il, une conversation que je ne rapporterai pas... » La conduite des négociations qui repose sur ses épaules l'investit d'une responsabilité qu'il ne craint pas d'assumer. Ne déclare-t-il pas, lorsque le sultan veut condamner à mort les membres de la délégation portugaise : « C'est moi qui, pour être l'interprète, serai décapité le premier ? ».

La fragilité de sa condition lui impose une prudence extrême envers les grands de son propre pays, lesquels ne le ménagent point. C'est dans la seconde partie de son récit, lorsqu'il découvre les intrigues menées à Chittagong par des Portugais de bonne lignée, et la complicité de certains gentilshommes avec les renégats, que l'on s'avise du peu de crédit que l'on accorderait à ses paroles s'il lui prenait envie de rapporter les traîtrises dont il est témoin : « Ce sont là choses de *fidalgos* » et il vaut mieux les taire « en gardant pour moi tout ce qui me parut propre à provoquer le scandale... ». Il se retient de faire écho à des propos « qui sont de mauvais ton » ou « qui ne sont pas à écrire ». Prudence justifiée lorsqu'on observe l'attitude de ses maîtres. Après avoir quitté Chittagong, il participe à une reconnaissance le long des côtes de l'actuelle Birmanie et doit affronter les situations les plus périlleuses. Le truchement est un bouc émissaire lâché sur une terre hostile parce qu'il est le seul à pouvoir discuter avec un interlocuteur que l'on sait malveillant. Mal reçu, égaré à dessein dans le labyrinthe des deltas, insulté — « chien de Franc »... — à demi lapidé, roué de coups, menacé du bûcher, il est enfin rendu aux siens qui l'accueillent sans compassion. Malgré ses protestations — « Je ne

8. *Ibid.*, pp. 180-181.

9. G. Bouchon / L. F. Thomaz, *Voyage dans les deltas du Gange et de l'Irraouaddy (1521)*, 1988.

suis pas payé pour cela... » — il est renvoyé dans ces contrées redoutables et sauvé de justesse à la faveur d'une embuscade dont l'escadre portugaise triomphe. Mais les humiliations ne lui sont pas épargnées. On l'accuse de couardise : « Tu es plus juif qu'un lièvre qui prend une borne pour cent cavaliers en armes ». Mais était-il juif vraiment ? L'auteur de cette relation est un homme sans nom, dont on ne sait que ce qu'il veut bien dire : originaire du Portugal et vétéran de l'Inde, il connaissait le persan qu'il avait sans doute appris à Ormuz. Etait-ce un de ces Rodrigues — Gaspar ou Salvador — qui avaient servi à la forteresse ?

L'histoire des truchements soulève d'autres questions. L'on peut s'interroger sur les raisons de la méfiance — voire de l'odeur de soufre — qui s'attachait à leur personne, en dépit de leur dévouement et de leurs talents. L'interprète devait craindre la jalousie de ses maîtres parce qu'il pénétrait un univers pour eux inaccessible où il échappait à leur pouvoir. Si on le redoutait pour ce qu'il savait et pour ce qu'il pouvait trahir, on le soupçonnait plus encore d'appartenir en esprit au monde démoniaque de l'hindouisme ou de l'islam. Comme le comédien, il était marginalisé parce qu'il gâtait son âme en empruntant la langue de l'« autre » et les mécanismes de sa pensée.

Ces défiances d'un autre âge s'effacent à la lumière du rôle déterminant que les premiers interprètes portugais ont joué dans le domaine culturel. Ils ont été l'instrument de la connaissance d'un étranger qui n'appartenait pas à une population primitive, mais à une civilisation ancienne et évoluée. Bien qu'ils aient parfois, à leur corps défendant, été la source de malentendus, il demeure que les *línguas* ont ouvert les portes du monde encore inconnu des mentalités asiatiques.

Bibliographie

A. de Albuquerque, *Cartas de Affonso de Albuquerque seguidas de documentos que as elucidam*, éd. R. A. de Bulhão Pato, 7 vol., Lisbonne, 1881-1887.

J. Aubin, « Albuquerque et les négociations de Cambaye» , dans *Mare Luso-Indicum*, I, 1971, pp. 3-63.

—, « *Francisco de Albuquerque, un juif castillan au service de l'Inde portugaise (1510-1515)* », dans *Arquivos do Centro Cultural Português*, VII, 1974, pp. 175-202, suivi du *Referir* de Francesco dal Bocchier (1518).

—, « Lettre de Baba Abdullah à D. Manuel », dans *Mare Luso-Indicum*, II, 1974, pp. 202-211.

D. Barbosa, *The book of Duarte Barbosa*, éd. Longsworth Dames, Londres, Hakluyt Society, 2nd series, vol. 44 & 49, 1918-1921.

J. de Barros, *Ásia. Dos feitos que os Portugueses fizeram no descobrimento e conquista dos mares e terras do Oriente*, 9 vols., Lisbonne, 1778.

M. Bataillon, *L'arabe à Salamanque*, dans *Hespérie*, vol. 21 (1935), pp. 1-17.

G. Bouchon / L. F. Thomaz, *Voyage dans les deltas du Gange et de l'Irraouaddy (1521)*, Paris, Fondation Calouste Gulbenkian-Centre Culturel Portugais / École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1988.

G. Bouchon, *Mamale de Cananor, un adversaire de l'Inde portugaise (1507-1528)*, Genève-Paris, 1975 ; éd. anglaise : *Regent of the Sea*, New Delhi-New York, 1988.

F. L. de Castanheda, *História do descobrimento e conquista da Índia pelos Portugueses*, 8 vol., Coïmbre, 1924-1933.

Crónica do descobrimento e conquista da Índia pelos Portugueses (códice anónimo da British Library, Egerton 20901), éd. L. de Albuquerque & A. Lobato, Coïmbre, AECA, n° 86, 1974.

G. Correia, *Lendas da Índia*, 8 vol., Lisbonne, éd. R. de Lima Felner, 1860-1866.

F. Hummerich, « Studien zum Roteiro der Entdeckungefahrt Vasco da Gama, 1497-1499 », dans *Revista da Universidade de Coimbra*, vol. 10, 1924.

Livro em que dá relação do que viu e ouviu no Oriente Duarte Barbosa, introdução e notas de Augusto Reis Machado, Lisbonne, Agência Geral das Colónias, 1946.

Tomé Pires, *Suma oriental*, éd. A. Cortesão, Londres, Hakluyt Society, 1944.

P. Pissurlencar, *Agentes da diplomacia portuguesa na Índia*, Goa, 1952.

G. Schurhammer, « Doppelgänger in Portugiesisch Asien », dans *Orientalia*, Rome, 1963, pp. 121-123.

Sousa Viterbo, « Notícia de alguns arabistas e intérpretes de línguas africanas e orientais », dans *O Instituto*, vol. 52, pp. 367 *sqq.* ; vol. 53, p. 48 *sqq.*

J. de Souza, *Documentos arábicos para a história portuguesa, copiados dos originaes da Torre do Tombo*, Lisbonne, 1790.

L. F. Thomaz, « A viagem de António Correia a Pegu em 1519 », Lisbonne, CECA, n° 96, 1976.

[A. Velho], *Roteiro da primeira viagem de Vasco da Gama (1497-1499)*, éd. A. Fontoura da Costa, Lisbonne, 3e éd., 1969. Traduction française : *Voyages de Vasco de Gama*, trad. P. Teyssier et P. Valentin, présentation de J. Aubin, 1995.

L'IMAGE DE L'INDE DANS L'EUROPE DE LA RENAISSANCE *

Quelques mois après que Bartolomeu Dias eût doublé le Cap de Bonne Espérance (1488), l'humaniste florentin Angelo Poliziano adressait au roi de Portugal une lettre dans laquelle il exaltait l'importance des voyages de découverte, tant passés que futurs, qui bouleversaient tout ce que l'on savait du monde[1]. Contrairement à la plupart de ses contemporains, il témoignait moins d'intérêt pour les richesses matérielles que ces expéditions apporteraient à la chrétienté que pour les immenses perspectives qu'elles ouvraient sur la connaissance de l'homme et de l'univers. En trouvant quelques années plus tard la route maritime de l'Inde, le Portugal donnait à l'humanisme sa dimension la plus grande; car au moment même où l'Europe retrouvait le monde gréco-romain, les navigateurs portugais lui en ouvraient un autre, celui de l'Asie, c'est-à-dire un ensemble de civilisations aussi riches et parfois plus anciennes que celles de l'Antiquité classique. Bien que pressenti par Angelo Poliziano, cet aspect de l'humanisme fut perçu en son temps de manière assez confuse, sans doute parce que les mentalités n'étaient pas mûres encore pour accepter de reconnaître d'autres valeurs que celles du christianisme, — celles des Grecs et des Romains faisant alors seules exception.

Parmi toutes les contrées nouvellement visitées, l'Inde tient une place privilégiée parce que c'est la première terre d'Asie où les Portugais s'établirent, celle que l'expérience quotidienne leur rendit bientôt familière. Terre retrouvée plutôt que découverte — « *paesi nuovamente ritrovati* », comme le

---

* Extrait de *Puruṣārtha*, 11, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1988. Taduction portugaise : in *Oceanos*, n° 32, 1997, pp. 11-34.

1. *Omnia opera Angeli Politiani et alia quaedam lectu digna quorum nomina in sequenti indice videre licet*, Venise, in aedibus Aldi, 1498.

souligne le titre du recueil des premières relations publié à Vicence en 1507[2]. En fait, l'Europe n'avait jamais perdu le souvenir de l'Inde fabuleuse des conquêtes d'Alexandre. Par les ports de la mer Erythrée, les marchands de l'Empire romain allaient régulièrement au Gujarat et sur la côte malabare échanger l'or contre le poivre. Durant tout le Moyen Âge, des négociants italiens — sous le costume maure et souvent pour un temps convertis à l'Islam — se glissaient dans les caravanes de l'Asie Centrale, puis sur les bateaux du golfe Persique pour aller quérir sur les marchés de l'Inde mousselines et pierres précieuses. Il est significatif que Giovanni da Empoli en 1517, puis Filippo Sassetti en 1581 aient tous deux cité le célèbre tercet de Dante (*Purg.* I/22)[3] et se soient réjouis d'avoir retrouvé dans le ciel de l'Asie les « quattro stelle », ces quatre étoiles qui marquent la Croix du Sud et que les premiers hommes auraient contemplées. Comme si cette espérance, qui avait lui sur toute la fin du Moyen Âge, s'était enfin réalisée. Quelle lumière la constellation symbolique allait-elle jeter sur l'aube des Temps Modernes ? À la représentation confuse que les peuples médiévaux se faisaient des Indes orientales allait succéder, au cours du XVIe siècle, une image de plus en plus précise. Présente par ses marchandises, mais aussi par ses hommes, l'Inde mythique devient réalité pour l'Europe tout entière.

Si les auteurs gréco-romains ont perpétué le souvenir de l'Inde, ils ont aussi contribué à en occulter la vérité. Car leur autorité demeura si grande au cours de l'époque médiévale qu'il fallut attendre la fin du XVIe siècle pour qu'on osât ne plus leur accorder crédit. Ainsi peut-on suivre les fils conducteurs de deux traditions : celle des clercs et des poètes et celle des hommes de terrain, marchands et pèlerins. À la première se rattachent des descriptions fantastiques inspirées des récits de Mégasthène, Ctésias de Cnide, Diodore de Sicile ou Onésicrite, reprises par Pline l'Ancien puis Solinus et les auteurs du roman d'Alexandre[4] : hommes à tête de chien et hommes sans tête, dont les yeux s'ouvrent sur les épaules et la bouche sur la poitrine, cyclopes et monopodes dont le pied est si grand qu'il fait fonction de parasol, enfants aux cheveux

2. F. di Montalboddo, *Paesi nuovamente ritrovati et novo mondo de Alberico Vesputio florentino intitolato*, Vicence, Henrico Vicentino, 1507.

3. « Io mi volsi a man destra e posi mente All'altro polo e vidi quattro stelle Non viste mai fuor ch'alla prima gente » (*Purg.* I/22) ; « Relazione di Giovanni da Empoli a Leonardo suo padre intorno a viaggio da lui fatto a Malacca », a cura de Jacob Graaberg de Hemso, dans *Archivio storico italiano*, appendice III, 1846, pp. 26-27 ; F. Sassetti, *Lettere*, a Baccio Valori, de Lisbonne, 18.XII.1581, Florence, Marcucci, 1855, p. 487.

4. Cf. P. Petech, *Historiens compagnons d'Alexandre*, Paris, Les Belles-Lettres, 1984 ; Pline, *Histoire Naturelle*, § 46-406, éd. J. André et J. Filliozat, Paris, Les Belles-Lettres, 1980 ; Solinus, *Collectanea rerum memorabilium*, Berlin, Homnsen, 1895 ; J. André et J. Filliozat, *L'Inde vue de Rome*, Paris, Les Belles-Lettres, 1986 ; D. J. A. Ross, *Alexander Historiatus, a guide to medieval illustrated Alexander literature*, Warburg Institute Surveys, I, Londres, 1963.

blancs, ou étranges créatures vêtues de duvet de feuilles et ne se nourrissant que du parfum des pommes ; les monstres du bestiaire sont des êtres hybrides, mi-lion, mi-cheval, ânes au corps de cerf, hommes-serpents à la voix sifflante, anthropophages de surcroît. De même, l'image physique du sub-continent fut fixée pour des siècles par les géographes alexandrins, à tel point que les informations très précises des pilotes portugais s'imposeront difficilement dans la cartographie officielle où l'on trouve encore, dans la seconde moitié du XVI^e siècle, des tracés erronés inspirés de Ptolémée[5].

Il n'est de mon propos ni de ma compétence d'entreprendre l'étude critique des cosmogonies médiévales où transparaît l'héritage des Anciens, mais d'en signaler l'intérêt aux indianistes. Car c'est à cette époque que l'Inde devient le domaine privilégié de l'imaginaire. Isidore de Séville (570-636) et Beatus de Saint Sever (VIII^e siècle) reprennent les données de Pline et de Solinus en y introduisant des traits nouveaux. Ainsi apparaît le caractère sacré du Gange (nommé Phison) puisqu'il naît à la même source que les fleuves bibliques, le Nil, le Tigre et l'Euphrate. Pays de l'éternel printemps, les rivages orientaux de l'Inde marquent le bout du monde, et c'est à l'emplacement du Bengale qu'à la fin du VII^e siècle l'auteur de la carte de Saint Gall dessine le Paradis, dont l'accès est défendu par une muraille de feu. D'autres auteurs placeront l'Eden à Taprobane, c'est-à-dire à Ceylan, que certains confondent avec Sumatra. Le bestiaire s'enrichit d'animaux réels dont la description évoque la faune sud-asiatique : éléphants, rats géants, tigres qui se prennent au piège des miroirs, mais aussi dragons tapis dans les eaux du Gange, taureaux blancs au muffle démesuré, hommes à hure de sanglier[6]. Ces descriptions sont-elles le fruit de l'imagination des conteurs ou sont-elles l'écho d'observations réelles ? L'on peut s'interroger sur l'origine de ces représentations, qui furent sans doute la résultante d'un faisceau d'informations et de réminiscences transmises de bouche à oreille sur l'immense trajet des caravanes. Il demeure que ce fatras, déjà critiqué par Strabon, avait été mal accepté par les hommes de science, dont Saint Augustin et Albert le Grand. Jacques de Vitry, qui fut évêque d'Acre, s'étonnait que les chrétiens du royaume franc de Jérusalem continuent de puiser leurs informations dans de tels récits plutôt que dans les sources orientales[7]. Au demeurant, bien des traits empruntés aux conteurs arabes viendront nuancer les descriptions des Anciens.

---

5. On en trouve de nombreux exemples dans A. Cortesão et A. Teixeira da Mota, *Portugaliae Monumenta Cartographica*, 6 vol., Lisbonne, Junta de Investigações do Ultramar, 1960.

6. Isidore de Séville, *Etymologiae*, éd. W. M. Lindsay, Londres, 1911, chap. 12/3-11 ; J. Fontaine, *Isidore de Séville et la culture classique dans l'Espagne wisigothique*, 2 vol., Paris, 1959.

7. Cf. l'article très documenté de F. Pullé, « La cartografia antica dell'India », dans *Studi italiani di filologia indo-iranica*, vol. V/5, 1901-1905, pp. 1-66 ; J. Le Goff, « L'Occident médiéval et l'Océan Indien : un horizon onirique », dans *Méditerranée et Océan Indien*, Travaux du 6^e Colloque

Au fil des siècles, ces données seront reprises dans les encyclopédies médiévales qui fleurissent, à partir du XII^e siècle, sous la plume d'Honoré d'Autun, Gauthier de Metz, Gervais de Tilbury, entre autres. Amplifiées par la tradition orale, mises en images par les enlumineurs, les représentations d'un monde indien fantastique se répandent alors dans la chrétienté. C'est là que l'on place pêle-mêle tout ce que l'on ne peut situer dans les limites de l'univers connu, contes mythologiques et traditions bibliques. N'est-ce pas dans les mers de l'Inde que Lucifer, précipité du haut des cieux, a surgi en faisant fuir devant lui les terres — étrange prescience de la dérive des continents. L'Inde se peuple de races diaboliques, monstres à la triple denture et au visage sanglant, fruits du péché originel [8].

Paradis perdu, repaire de démons, terre de chrétiens aussi. Depuis l'époque de Grégoire de Tours (*c.* 538-594), l'on savait que l'apôtre Thomas avait été martyrisé en Inde, à « Calamine », précisera Isidore de Séville. Lorsque le fait avait été connu en Grande-Bretagne, le roi Alfred le Grand y avait envoyé un certain Sigelmus (886) dont il ne reste pas trace. Déjà signalée par le Byzantin Cosmas, la présence des chrétiens en Inde devint une certitude, lorsqu'un évêque indien nommé Jean se rendit à Rome. Ce personnage fut bientôt confondu avec le Négus d'Éthiopie — le fameux prêtre Jean des Indes — roi chrétien d'un royaume fermé que l'on ne savait situer [9].

Ce que l'on connaît de la documentation des Croisades est assez décevant, encore que la malheureuse tentative de Renaud de Châtillon (1182) pour donner aux Francs un port sur l'océan Indien témoigne de l'intérêt que suscitait le libre accès aux Indes Orientales où certains avaient déjà réussi à se glisser. Si l'on a retenu les noms de Bernard le Pénitent, qui atteignit le

---

international d'Histoire Maritime (Venise, 1962), Paris, SEVPEN, 1970, pp. 243-263 ; R. Wittkower, *Marvels of the East. A study in the history of monsters*, dans *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, vol. 5, 1942, pp. 159-197.

8. J. Le Goff cite Strabon II/1-9. Augustin, *De Civitate Dei* XVI-8 ; Albert le Grand, *De animalibus*, XXVI/21, Jacques de Vitry, *Historia Orientalis*, 76/87.

9. G. V. Le Clerc, « L'image du monde et autres enseignements », dans *Histoire littéraire de la France*, Paris, 1856, vol. 23, pp. 287 *sqq.* ; Marinelli, « La geografia e i Padri della Chiesa », dans *Bolletino della Società geografica italiana*, 1882 ; M. Longhena, « L'India nelle enciclopedie di Benzo d'Alexandria, di Ricobaldo da Ferrara e dell'orbis descriptio », dans Eccardus, *Corpus historicum Medii Aevi*, I, Bologne, 1923, appendice ; Lelewel, *La géographie du Moyen Âge*, Bruxelles, J. Pilliet, 1857, 4 vol. et un atlas ; K. Miller (éd.), *Monialum ebstorfensium mappamundi 1235*, Stuttgart, J. Roth, 1898 ; Id. *Mappae Mundi, die altesten welt karte*, Stuttgart, J. Roth, 1895-1898. *La topographie chrétienne de Cosmas Indicopleustes*, éd. W. Wolska Conus, Paris, Le Cerf, 1968-1973, 3 vol ; L. F. Thomaz, « A carta que mandaram os Padres da China e de Magna China », dans *Revista da Universidade de Coimbra*, 1987 ; J. Richard, « L'Extrême-Orient légendaire au Moyen Âge. Roi David et Prêtre Jean », dans *Annales d'Éthiopie*, II, 1957, pp. 225-242 ; R. Hennig, « Indienfährten abendlandischer Christen im frühen Mittelalter », dans *Archiv für Kulturgeschichte*, vol. XXV, 1935, pp. 265-280 ; Le Goff, *loc. cit.*

tombeau de Saint Thomas (1170-1180) ou d'Henri de Morungen (*c.* 1192), combien de pèlerins et de marchands dont la mémoire s'est perdue ?

En contrepoint de la tradition scholastique vont s'inscrire les récits de ceux qui ont vécu en Inde une expérience réelle. À la fin du XIIIe siècle, l'expansion mongole en Perse et en Mésopotamie ouvrit aux chrétiens d'Occident les chemins de l'Asie. Le monde arabe leur demeurait fermé, même si les nouvelles de l'océan Indien continuaient de filtrer, notamment par le truchement des Maures et des Juifs de la péninsule ibérique. Gênois, Toscans et Vénitiens se taillèrent une place privilégiée sur les marchés de l'Asie Centrale. Déjà établis sur la mer Noire, les Gênois gagnent l'Inde par Bagdad et Ormuz et lui trouvent tant d'intérêt qu'ils armeront les navires des frères Vivaldi qui se perdront en mer pour avoir tenté de la rejoindre par la route de l'Atlantique (1292) [10]. Cette même année, le franciscain Giovanni di Montecorvino visite l'Inde du Sud en compagnie des négociants Pietro di Lucalungo et Nicola da Pistoia. Marchands, missionnaires et pèlerins — les uns cheminant presque toujours avec les autres établissent la liaison avec les chrétiens du Malabar. À tel point que le dominicain Jourdain de Séverac devient évêque de Kollam (1329) et que Giovanni di Marignolli y décore l'église Saint Georges des Latins (1346) [11]. Tous deux appartenaient à la génération marquée par les premières manifestations de la Renaissance.

Nacque al mondo un sole
Como fa questo talvolta di Gange.

DANTE, *Paradis*, XV/51.

Il est malaisé de suivre les cheminements de l'imaginaire dans les sobres informations de ces voyageurs. Le religieux n'affabule point dans le domaine de la foi, ni le marchand dans celui des affaires. Pour vivant qu'il soit, le récit d'un Marco Polo ne livre rien de la sensibilité de son auteur. Mais l'on ne saurait oublier que les rares textes manuscrits se doublent de relations orales dont on ne peut saisir que les échos. Les travaux de Jean Richard ont établi que l'on allait assez facilement en Inde à cette époque « et que l'on en revenait parfois » [12]. Ceux qui rentraient en Europe ne transmettaient pas seulement le

10. AMAT DE S. FILIPPO, *Biografia dei viaggiatori italiani colla bibliografia delle loro opere*, Rome, 1882, pp. 77-79.

11. J. RICHARD, « Les navigations des Occidentaux sur l'Océan Indien et la mer Caspienne (XIIe-XVe siècles) », dans *Sociétés et Compagnies de commerce en Orient et dans l'Océan Indien*, Actes du VIIIe Colloque international d'Histoire maritime (Beyrouth, 5-10 septembre 1966), Paris, SEVPEN, 1970.

12. J. RICHARD, *Croisés, missionnaires et voyageurs. Perspectives orientales du monde latin médiéval*, Londres, Variorum reprints, 1983.

souvenir de leurs propres observations, mais aussi celles de leurs compagnons morts en Orient. L'importance du « ouï-dire » doit ici être prise en compte, tout comme la circulation de dessins et de croquis qui ont inspiré certaines enluminures, l'éléphant portant sa tour du manuscrit Parker de Cambridge en étant un exemple [13]. Ces images nouvelles ne parvenaient pas à éclipser celles de la tradition scholastique, d'autant plus que le spectacle de l'Inde et des représentations de sa mythologie était propre à stimuler l'imagination des voyageurs et à donner quelque crédit aux dires des Anciens.

Les œuvres du Toscan Brunetto Latini, qui fut l'un des maîtres de Dante, sont révélatrices des connaissances des érudits de son temps (*c.* 1220-1294). « *Quelle d'India sono la maggior gente del mondo* », écrit-il ; et s'il met en poème la liste de leurs productions — au demeurant parfaitement exacte — il ne renonce pas pour autant aux clichés traditionnels et paraphrase Pline et Solinus [14].

Son illustre élève témoigne que la génération suivante « *ficcando gli occhi verso l'Oriente* » (*Purg.* VIII/11) [15] y découvre de nouvelles sources d'inspiration. L'Inde est bien présente dans le foisonnement d'idées qui s'empare de Florence au XIV[e] siècle. Le prestige de ses sages émerveille Pétrarque qui chante sa végétation florissante (*De vita solitaria*) [16]. Liées au cycle du soleil, les eaux brûlantes du Gange sont chargées de symboles [17], tout comme les quatre étoiles du ciel austral qui marquaient le berceau de l'humanité (*Purg.* I/22) [18]. S'il convient de laisser aux exégètes de la *Divine Comédie* le soin d'éclairer la signification de ces images dans le contexte de la littérature toscane de l'époque [19], il nous faut retenir un fait : l'impact et la diffusion de ces tercets dans la société florentine était telle que deux siècles plus tard Giovanni da Empoli et Filippo Sassetti les citeront encore de mémoire [20], avec un lyrisme inattendu chez des hommes de négoce. Laissons aussi aux historiens de l'art et du costume le soin de déceler les influences que les tissus et thèmes décoratifs de l'Inde ont peut-être exercé sur les modes de la Renaissance.

---

13. Cambridge, Corpus Christi College, n° 53.

14. « Ces gens de l'Inde sont le plus grand peuple du monde ». B. Latini, *Li livres dou Tresor*, éd. Pierre Chabaille, Paris, Bibliothèque impériale, 1860.

15. « Ayant les yeux fixés en direction de l'Orient ».

16. Pétrarque, *De vita solitaria*, éd. A. Cerutti, Bologne, Romagnoli, 1879, 2/34.

17. *Purg.* II/5, XXVII/4 ; *Par.* XI/51.

18. Cf. *supra*, note 3.

19. Cf. notamment A. de Gubernatis, « Dante e l'India », dans *Giornale della Società Asiatica Italiana*, vol. III, 1889.

20. Cf. *supra*, note 3.

Tandis que certains contes et fables se répandaient dans toute la chrétienté, sans que l'on reconnaisse leur origine indienne[21], les Cours européennes se prenaient d'un intérêt plus prosaïque pour les Indes majeure et mineure comme on disait alors : fascination des pierres précieuses, mais aussi des étoffes et des animaux[22]. Les ménageries princières se peuplent d'éléphants d'Asie et bientôt de tigres, acheminés depuis les marchés de Constantinople. Les cartographes catalans commencent à redessiner le monde à partir de données nouvelles. Acquis en 1375 par le roi de France Charles V, l'atlas d'Abraham de Cresques, mentionne Gogah et Cambay au Gujarat, Mangalor, Eli et Kollam au Kerala, Bidar au Deccan ; à Delhi règne un sultan puissant, fort d'une armée de cavaliers et d'éléphants montés. Aussi redoutable que l'« eau noire » des textes sanscrits, l'océan Indien est une mer enchantée qui piège les hommes et les dévore mais qu'ils parcourent cependant, sur des bateaux aux voiles tressées[23].

Il faudra désormais traverser d'autres obstacles pour retrouver le Paradis perdu aux feuilles toujours vertes, la terre des gemmes et des épices dont rêve l'Europe misérable, en proie à la peste noire qui la ravage dans la seconde moitié du XIVe siècle. Car dans le même temps l'empire mongol s'est démantelé, les Turcs ont atteint la mer Noire et les conflits du Moyen-Orient barreront désormais l'accès au golfe Persique. La route de l'Inde passe par l'Empire des Mamelouks qui s'étaient rendus maîtres de l'Égypte et de la Syrie. Les Vénitiens pouvaient commercer au Caire, à Alexandrie et aux échelles du Levant, mais celui qui voulait aller plus loin devenait marginal et devait le plus souvent se convertir à l'Islam. Tel Nicolo de' Conti qui, à son retour d'Orient, vint implorer le pardon du Pape Eugène IV qui lui donna pour pénitence de dicter la relation de son voyage à l'humaniste florentin Poggio Bracciolini (*De varietate fortunae*, 1448). Trente-deux copies de ce manuscrit ont été retrouvées dans les bibliothèques d'Europe.

Nicolo de' Conti confirmait et actualisait les données de Marco Polo, décrivait Cambay et Calicut, Vijayanagar (Bizengalia) et les bouches du Gange. S'il comporte des erreurs, son récit ne laisse aucune place à l'imaginaire ; il ne reflète que l'observation scrupuleuse des hommes, de certains rites « idolâtres », des animaux et des plantes. Cette même objectivité marque les relations de ceux qui lui ont succédé ; le lapidaire gênois Girolamo da

---

21. Loiseleur-Deslongchamps, *Essai sur les fables indiennes et leur introduction en Europe*, Paris, Techener, 1838 ; Vieweg, 1875 ; G. Paris, *Les contes orientaux dans la littérature française au Moyen Âge*, Paris ; J. Baltrusaitis, *Réveils et prodiges. Le Gothique fantastique*, Paris, A. Colin, 1960 ; *Le Moyen Âge fantastique. Antiquités et exotisme dans l'art gothique*, Paris, Flammarion, 1981.

22. G. Loisel, *Histoire des ménageries de l'Antiquité à nos jours*, vol. I, Paris, O. Doin, 1912.

23. Buchon et Testu, « Notice d'un Atlas en langue catalane, 1375 », dans *Notices et Extraits de la Bibliothèque Nationale*, tome XIV, Paris.

Santo Stefano (1491-1499) et, dans une moindre mesure, Ludovico di Varthema (*c.* 1490-1505)[24].

Sans doute ne furent-ils pas les seuls à avoir parcouru les chemins de l'Inde. Les Portugais trouveront des Vénitiens et un Gênois établis au Malabar; les archives italiennes conservent des relations de pèlerinages aux Lieux Saints qui comportent en appendice le récit d'un voyage accompli au-delà, dans des contrées mystérieuses dont les noms de lieux échappent à toute identification. Le souci de préserver le secret des routes commerciales, mais aussi d'échapper aux soupçons d'apostasie qui pesaient sur le voyageur, nous a privés sans doute de récits plus prolixes. Il demeure que l'Inde était bien connue, à la fin du XV^e siècle, dans les milieux d'affaires de Venise, de Florence et de Gênes[25]. Contradiction surprenante, la découverte de l'imprimerie contribuera à masquer longtemps encore cette réalité. Bien que *De varietate fortunae* soit sorti des presses en 1492, la géographie de Ptolémée et les cosmogonies médiévales avaient été publiées parmi les premières. Elles contribueront à perpétuer les mythes des Anciens pour un siècle encore[26].

Despois, minha Senhora, que partido
Fui deste reyno a India
Algumas terras vi
Ouvi mil historias diferentes
De muytas antigalhas escutando
Os deles todos contos aparentes[27].

Plus sensibles aux problèmes de l'actualité qu'aux traditions scholastiques, les peuples de la péninsule ibérique étaient alors animés d'un double

24. M. Longhena, *Viaggi in Persia, India e Giava di Nicolo di Conti, Girolamo Adorno e Girolamo da Santo Stefano*, Milan, Alpina, 1962; L. di Varthema, *Itinerario*, Rome, 1510; trad. française J. Balarin de Raconis, *Le Viateur en la plus grande partie de l'Orient*, éd. C. Schefer, Paris, E. Leroux, 1888. Les problèmes d'un chrétien voyageant dans ces contrées ont été exposés par Ch. Malamoud dans la préface du *Voyage au-delà des trois mers*, d'Athanase Nikitine (1466-1472), Paris, F. Maspéro, 1982.

25. R. I. Lopez, « Nuove luci sugli Italiani in Estremo Oriente prima di Colombo », dans *Studi Colombani*, vol. III, Gênes, 1952.

26. Pline fut imprimé à Venise en 1469, puis à Rome en 1470; Isidore de Séville à Venise en 1472, 1483 et les années suivantes; Ptolémée, connu à Florence dès 1409, dans la traduction italienne de Jacopo d'Angelo, fut imprimé à Vicence en 1475, puis à Ulm en 1482 et 1486. Gautier de Metz à Paris et Genève en 1517 etc. Cf. à propos de Ptolémée l'excellente étude de W. G. L. Randles, « O Redescobrimento da geografia de Ptolomai na Italia do Renascimento e o seu impacte em Espanha e Portugal durante os Descobrimentos », dans *A Abertura do Mundo*, Lisbonne, 1986, pp. 145-152.

27. Poème portugais de la fin du XVI^e siècle cité par Selma de Vieira Velho, *A influência da Índia na literatura portuguesa*, thèse non publiée, Bombay, 1985.

dessein : d'une part, desserrer l'emprise de l'Islam et chercher des alliés chez les chrétiens de l'Inde afin d'entreprendre une nouvelle croisade ; d'autre part, éliminer les musulmans du marché des épices et acheminer celles-ci par la route de l'Atlantique pour répondre à la demande des négociants de l'Europe du Nord et en ravir aux Vénitiens la clientèle. Il est bien difficile de reconstruire l'univers imaginaire dans lequel se préparait la reconnaissance de l'Inde, eu égard à l'extrême discrétion qui entourait ce projet. Si les textes latins étaient bien connus des clercs lusitaniens et des érudits de la Cour du roi D. Manuel, le souvenir de quatre siècles d'occupation musulmane, les contacts établis avec les Maures du Maroc et d'Espagne avaient donné naissance à un autre courant légendaire, nourri des réminiscences des navigations arabes et des contes du cycle de Sinbad. Des informations plus précises avaient été récemment recueillies chez les Juifs de Grenade après la *reconquista* de la ville (1492).

Attirées par les performances nautiques des Portugais, des familles de marchands gênois et florentins s'étaient établies à Lisbonne au cours du XV^e^ siècle et devaient jouer un rôle important dans l'organisation et le financement des premiers voyages de découverte[28]. C'est à ces Italiens que nous devons les premières impressions de l'Inde, au retour à Lisbonne de Vasco da Gama (1499). La Bibliothèque Riccardiana de Florence conserve un précieux recueil des lettres qu'ils adressèrent alors à leurs correspondants[29]. Les résidents florentins de Lisbonne furent particulièrement attentifs aux propos de deux informateurs ramenés au Portugal, sans doute parce qu'ils parlaient italien l'un et l'autre. Le premier était un musulman gujarati, pilote de son état, qui avait été chargé par le roi de Malindi de conduire les navires portugais à Calicut. Le second était un Juif polonais qui avait fui les pogromes d'Europe orientale pour chercher fortune en Inde. Capturé par Vasco da Gama et dûment baptisé sous le nom de Gaspar, il devait se mettre au service du roi de Portugal et accompagner presque toutes les expéditions des années

28. C. Radulet, « Fontes italianas para a história das viagens à Índia (1499-1506) », *IVth International Seminar of Indo-Portuguese History*, Lisbonne, novembre 1985. *Girolamo Sernigi e a importância económica do Oriente*, Lisbonne, Centro de Estudos de História e de Cartografia Antiga, 1984. Cf. aussi la bibliographie donnée dans mon étude : « À propos de l'inscription de Colombo (1501). Quelques observations sur le premier voyage de João da Nova dans l'Océan Indien », dans *Revista da Universidade de Coimbra*, 28, Coïmbre, 1980, et *supra*, pp. 95-132.

29. Florence, Biblioteca Riccardiana, Codice Vaglienti 1910. Cette collection qui vient d'être transcrite par les soins de Carmen Radulet et Luís Filipe Thomaz doit être prochainement publiée à Lisbonne. Je remercie ici ces deux auteurs qui ont bien voulu m'en communiquer le manuscrit. Certaines d'entre elles ont été publiées par Carmen Radulet, dans *Vasco da Gama, la prima circumnavigazione della Africa, 1497-1499*, Reggio Emilia, Diabasis, 1994, pp. 169-198.

suivantes [30]. Il fut sans doute l'auteur du guide géo-économique qui figure à la fin du Journal de bord attribué à Álvaro Velho, l'un des écrivains de la petite escadre de Vasco da Gama [31]. L'ensemble de ces sources présente une telle densité d'informations que l'on ne peut en faire ici l'analyse mais seulement en souligner quelques traits essentiels pour tenter de faire le point des connaissances et la part de l'imaginaire. Gaspar et le pilote gujarati ont sans doute donné les précisions géographiques qui permirent d'esquisser un schéma de l'océan Indien et d'y placer l'itinéraire de la fameuse route des épices, minutieusement décrite de Calicut au Caire. Il se confirmait que le Prêtre Jean ne vivait pas en Inde, mais qu'il régnait sur un royaume africain inaccessible. Tandis que le dessin des continents se met en place peu à peu, l'univers imaginaire survit dans les îles et plus particulièrement à Taprobane, vantée par Strabon et Pline, et assimilée au Paradis par les poètes médiévaux. D. Manuel savait dès 1499 qu'il s'agissait là de Ceylan, identification que l'imprimeur humaniste Valentim Fernandes confirma et publia en 1502 [32]. Mais le mythe était vivace et l'île fabuleuse devait figurer sur certaines cartes jusqu'à la fin du XVI[e] siècle, parfois aux côtés de Ceylan et de Sumatra, terre imaginaire entre deux terres réelles.

Dans la tradition de Nicolo de' Conti, les Italiens se passionnaient pour l'histoire naturelle et ne se lassaient pas de rapporter des descriptions de fruits et d'animaux [33]. Avide de sensationnel, Girolamo Sernigi prêtait l'oreille aux propos de Gaspar qui se plaisait à abuser de sa crédulité au point de parler de licornes et de décrire le lit d'un roi de l'Inde, orné de quatre escarboucles si grandes et si brillantes qu'elles éclairaient toute la chambre et que l'on n'avait nul besoin de chandelle pour la nuit. En revanche, la satî est fidèlement décrite et l'interprétation en est donnée : « Ils brûlent ensemble et se retrouveront aussitôt dans l'autre monde ». Et le Florentin de conclure : « Et cela est très véridique, et l'on n'en dira pas que ce sont des fables comme l'on dit de celles de Pline ». Notons en passant le discrédit dans lequel celui-ci était

30. F. Hummerich, « Studien zum Roteiro der Entdeckungsfahrt Vasco da Gama, 1497-1499 », dans *Revista da Universidade de Coimbra*, vol. 10, 1924.

31. A. Velho, *Roteiro da primeira viagem de Vasco da Gama (1497-1499)*, éd. A. Fontoura da Costa, Lisbonne, Agência Geral do Ultramar, 1969. Cf. aussi la traduction anglaise dans E. G. Ravenstein, *A Journal of the first voyage of Vasco da Gama 1497-1499*, Londres, Hakluyt Society, 1898 et l'édition française *Voyages de Vasco de Gama. Relation des expéditions de 1497-1499 et 1502-1503*, traduites et annotées par Paul Teyssier et Paul Valentin et présentées par Jean Aubin, Paris, Chandeigne, 1995.

32. *Marco Paulo, ho Lyvro de Nicolau Veneto e trallado da carta de huum genoves das ditas terras*, imprimado per Valentim Fernandes alemãao, Lisbonne, 1502.

33. On trouvera le texte italien intégral de ces lettres dans l'édition du Codice Vaglienti, actuellement préparée par L F. Thomaz et Carmen Radulet. Voir aussi la traduction française de certaines de ces lettres par Paul Teyssier, dans *Voyages de Vasco de Gama*, *o. c.*, pp. 171-188.

tombé, discrédit confirmé deux ans plus tard par le banquier Bartolomeo Marchionni qui s'employait aussitôt à le réhabiliter: « On nous donne des nouvelles de beaucoup d'autres oiseaux et animaux qui démontrent que les histoires de Pline, que l'on disait menteur, étaient pourtant vraies ».

Plus fascinante encore fut la découverte de la religion hindoue, jusque-là vaguement connue comme un ensemble de cultes « idolâtres », mais le préjugé d'une Inde chrétienne était si fort que les Portugais pensèrent qu'ils s'agissait là d'une forme de christianisme. Dès son arrivée à Calicut, Vasco da Gama est conduit dans l'enceinte d'un temple: « Une église grande comme un monastère, toute de pierre ouvragée. À la porte principale, il y a une colonne de cuivre, grande comme un mât, et surmontée d'un oiseau qui ressemble à un coq; et une autre colonne très grosse, de la taille d'un homme ». Sept cloches sont rangées contre le mur, et au milieu du temple il y a « un clocher tout en pierre avec un escalier (...). La porte est en airain et à l'intérieur il y a une petite image, l'on dit que c'est Notre-Dame... ». Les Portugais ne peuvent pénétrer dans cette « chapelle » où seuls entrent « certains hommes qui portent des cordons en haut de l'épaule gauche et sous le bras droit ». Ils aspergent les nouveaux venus « d'eau bénite » et leur donnent une « boue blanche pour mettre sur leur tête (...) ». Vasco da Gama s'agenouille et prie devant la porte du sanctuaire interdit, tandis que son écrivain João de Sá contemple les murs où sont représentés des « saints » portant « diadème ». Il s'étonne de leurs membres multiples, des dents qui leur sortent de la bouche. Alors que Vasco da Gama s'abîme en oraison, João de Sá est saisi par le doute: « Si c'est là le diable, dit-il en s'agenouillant, moi c'est le vrai Dieu que j'adore ».

Si l'on est convaincu que le roi de Calicut est chrétien, l'on remarque qu'il est végétarien et que le régime alimentaire joue un rôle dans l'organisation de la société: « Le roi ne mange ni viande ni poisson, ni rien qui ait été mis à mort, et ses barons et courtisans font de même (...). Le peuple et autres gens du commun mangent de la viande et du poisson mais pas de bœuf ni de vache parce qu'ils disent que c'est un animal béni ». L'interprétation chrétienne est aussitôt donnée: « Ils disent que Jésus-Christ (...) a dit que celui qui tue sera tué, c'est pourquoi ils ne mangent pas ce qui a été à mort. (...) Ils s'habillent de tissus de soie ou d'écarlate selon leur secte ». S'agit-il ici de la caste? Pour la désigner les Portugais emploieront le plus souvent le mot de *geração* (lignée) ou *lei* (loi), *casta* ne devenant d'usage courant qu'à la fin du XVI[e] siècle[34].

Certains Florentins, tel Guido di Tommaso Detti, doutent de l'orthodoxie de tels chrétiens « qui ne sont pas des chrétiens à dire vrai parce qu'ils se font baptiser tous les trois ans au lieu de se confesser et de recevoir l'absolution

34. L. F. THOMAZ, « O descobrimento do Oriente nas cartas do Códice Riccardiano: notas avulsas de leitura », *IVth International Seminar of Indo-Portuguese History*, Lisbonne, novembre 1985.

pour leurs péchés »[35], d'autant plus que le pilote gujarati, en bon musulman, s'emploie à les prévenir contre des cultes qu'il juge abominables : « Il y a des choses incroyables, écrit Girolamo Sernigi, et celui-là (le pilote) dit qu'il les a vues (...). Dans la ville de Calicut, il y a un temple (*tempio*) de prière, et celui qui s'y rend entre une heure avant midi et deux heures après, il meurt sur le champ à cause des choses terribles qu'il entend et qu'il voit, des choses diaboliques (...) »[36].

L'illusion de l'Inde chrétienne se dissipera bientôt, au retour du second voyage (juillet 1501). Pedro Álvares Cabral, qui commandait l'expédition, est accompagné d'un prêtre malabar, le P. Joseph de Cranganor, qui fait toute la lumière sur la situation religieuse du Kerala : les chrétiens sont une minorité respectée, mais sur lesquels on ne saurait compter pour faire une croisade contre l'Islam ; les Musulmans sont puissants et nombreux et règnent sur la vie économique ; le roi est hindou, comme la plupart de ses sujets[37]. Ceux-là sont aussitôt reconnus comme les « Gentils » de l'Écriture, mais ils ne bénéficient plus d'aucune indulgence : les Gujaratis croient aux sortilèges et aux devins, les Chetti « sont les plus grands enchanteurs du monde et s'entretiennent tous les jours en secret avec le diable ». Quant à leurs femmes, elles sont possédées par la luxure « comme des bêtes »[38]. L'on peut s'interroger sur la nature du mythe d'une Inde chrétienne sur lequel les historiens sont encore partagés. Il semble surprenant que la colonie florentine de Lisbonne n'ait pas eu vent des voyages du Bas Moyen Âge, et notamment de ceux de Marco Polo et Nicolo de' Conti, qui avaient tous deux parlé de la prédominance des « cultes idolâtres ». Le récit de Nicolo de' Conti avait été imprimé en latin dès 1492 et n'était sans doute pas inconnu à Lisbonne où se préparait déjà peut-être l'édition portugaise qui devait sortir des presses de Valentim Fernandes en 1502. Il est vrai que Gaspar, qui avait lié sa fortune à celle des Portugais, avait le souci de ne point décourager leur entreprise et répandait que les rois de Kollam, du Coromandel, de Ceylan, du Siam et de Pégou, tous chrétiens, étaient autant d'alliés potentiels[39]. Il semble que le pilote gujarati n'avait pas démenti ces propos.

---

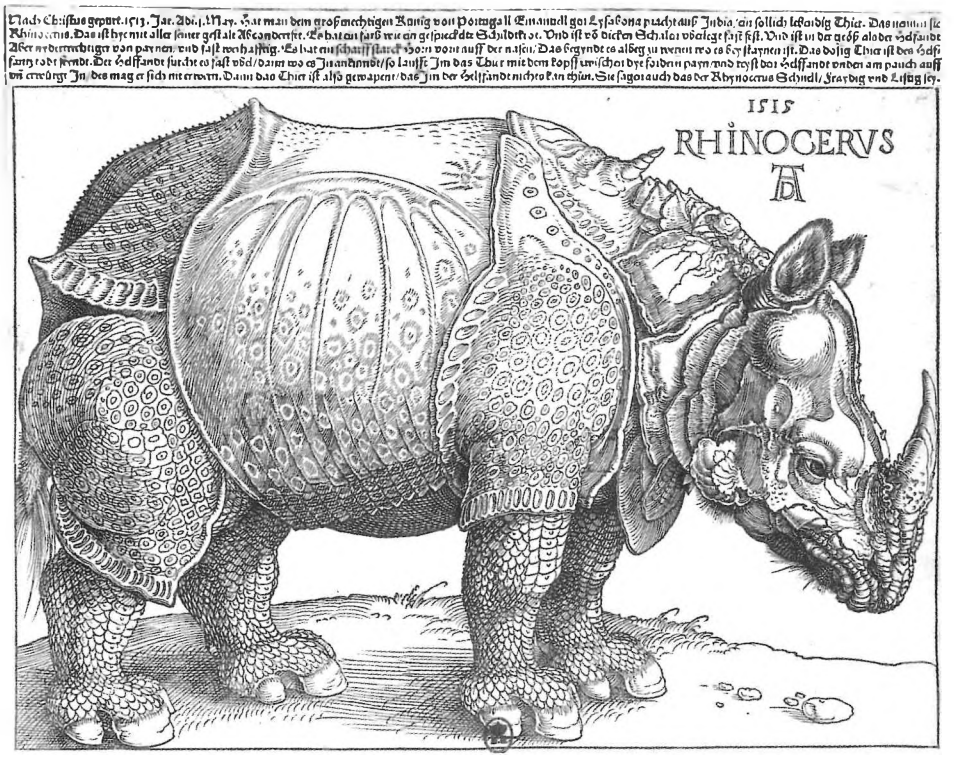
35. Codice Vaglienti, lettre 7.

36. *Ibid.*, lettre 6.

37. La relation du P. Joseph de Cranganor a été publiée dans *Paesi nuovamente ritrovati*, *o. c.*, et traduite en anglais par W. Brooks GREENLEE, *The Voyage of Pedro Álvares Cabral to Brazil and India from contemporary documents and narratives*, Londres, Hakluyt Society 2nd series, no. 81.

38. Relation portugaise anonyme dans *Paesi nuovamente ritrovati*, *o. c.* et Brook *Greenlee*, *o. c.*, pp. 81-82.

39. A. VELHO, *o. c.*, appendice I.



Rhinocéros, gravure sur bois, Albert DÜRER, 1515. Cliché Bibliothèque nationale de France, Paris.

Le problème est plus complexe en ce qui concerne le roi D. Manuel et son entourage. Le silence recouvre encore la genèse de la découverte de la route maritime de l'Inde et la nature des renseignements dont il disposait. L'on sait seulement que le caractère idéaliste du roi, comme son attachement à la recherche, puis à l'alliance de tous les chrétiens aux dépens de l'islam, le prédisposaient à privilégier les informations conformes à ses désirs. Il n'est pas impossible que l'imaginaire ait ici servi un dessein politique. Face au scepticisme des autres Cours d'Europe et à la contestation de ceux qui, au Portugal même, dénonçaient l'entreprise chimérique des Découvertes, n'en fallait-il pas justifier la poursuite par une providentielle rencontre avec les rois chrétiens de l'Inde ?

Il ne manquait à D. Manuel que la caution des Anciens. Valentim Fernandes racontait que le 9 août 1505, aux rayons de la lune montante, l'on découvrit trois colonnes romaines enfouies au pied du rocher de Sintra. L'une d'elles portait une inscription : « Prophétie de la Sibylle à ceux d'Occident. Ces pierres seront redressées, et ses lettres droites et en bon ordre, Lorsque toi, Occident, tu verras les richesses de l'Orient, Ce sera chose merveilleuse que de voir le Gange, l'Indus et le Tage, Echanger mutuellement leurs marchandises —*Ganges, Indus, Tagus erit mirabile visu, Merces commutabit suas uter que sibi* » [40].

Si j'ai pris pour exemple la documentation de ce premier voyage, c'est parce qu'elle met en évidence les questions qui se posent, et ne cesseront de se poser au fur et à mesure que se développera l'expansion portugaise. Analyser les acquis des voyages ultérieurs, mesurer l'emprise de la réalité sur la légende, déceler les influences dont l'Inde va imprégner l'imaginaire européen, sont autant de démarches qui ne peuvent être entreprises dans le cadre de cette étude. Mais l'on peut tenter de définir les conditions dans lesquelles s'étendit la connaissance de l'Inde et en marquer les étapes à partir de la publication des textes et des survivances de la tradition orale.

Malgré l'enthousiasme suscité par leurs premiers voyages, les Portugais ne s'empressèrent pas de diffuser leurs informations [41]. Hormis quelques lettres officielles du roi D. Manuel, peu de textes traitant de l'Orient furent imprimés en territoire portugais avant la seconde moitié du siècle [42]. L'on

40. CASTANHEDA, I/28.

41. Cf. plutôt A. A. Banha de ANDRADE, *Mundos novos do mundo, panorama da difusão pela Europa de notícias dos Descobrimentos geograficos portugueses*, Lisbonne, Junta das Investigações do Ultramar, 1972, 2 vol.

42. Pour la bibliographie des lettres de D. Manuel, cf. Banha de ANDRADE, *o. c.*, vol., pp. 927-928 ; F. Leite de FARIA, *Estudos bibliográficos sobre Damião de Góis e a sua época*, Lisbonne, Secretaria de Estado da Cultura, 1977.

publiait plutôt des relations italiennes, comme celles des voyages de Marco Polo et de Nicolo de' Conti éditées à Lisbonne en 1502 par Valentim Fernandes[43]. En revanche, on écrivait beaucoup en Flandre et surtout en Italie sur ces terres nouvelles découvertes par les Portugais. Vers 1504, un récit flamand du second voyage de Vasco da Gama paraît à Anvers; en 1505 et 1506 certaines épîtres de D. Manuel sont imprimées à Rome, puis à Paris en 1507[44]. La même année, Francazano di Montalboddo, dans *Paesi nuovamente retrovati*, reproduit pour la première fois des traductions de documents portugais et même la relation du P. Joseph de Cranganor[45]. L'*Itinerario* de Ludovico di Varthema est publié à Rome en 1510 et le mémoire de Martin Fernández de Figueroa à Salamanque en 1512[46]. Rédigée en Inde vers 1515, l'œuvre de Duarte Barbosa attend l'année 1550 pour être éditée à Venise par les soins de Gian Battista Ramusio, en même temps que le récit des plus anciennes expéditions[47]. Un an plus tard paraîtra enfin au Portugal un texte historique important, le premier livre de la chronique de Fernão Lopes de Castanheda[48], dont nous parlerons plus loin.

« *Nisto que posso dizer, que não seja todo dicto ?* »[49], écrivait alors Garcia de Resende à propos de l'Inde. Même s'il est pris dans son sens le plus large, le verbe « dizer » est ici révélateur; car si les textes diffusés en Europe, le plus souvent en latin, touchaient le public érudit, l'information orale avait largement pénétré toutes les couches de la population. La correspondance privée était lue et commentée, les dessins circulaient[50], des réunions étaient organi-

---

43. Cf. *supra*, note 32.

44. *Calcoen, a Dutch narrative of the second voyage of Vasco da Gama to Calicut printed at Antwerp circa 1504*, éd. J. Ph. Berieau, Londres, 1974; *Copia de una littera del Re de Portogallo mandate a el Re de Castella del viaggio e succeso del India*, Rome-Milan, 1505; réed. E. de Canto, Lisbonne, 1906; *Gesta proxime per Portugalenses in India, Ethiopia et aliis orientalibus terris*, Rome, per Joannem Besicken,1506; *Epistola serenissimi Regis Portugaliae ad Julium Papam secundum de victoria contra infedeles habita*, Paris, Guillaume Eustace, 1507; réed. par J. V. de Pina Martins, Paris, Fondation Calouste Gulbenkian, 1978.

45. Cf. *supra*, note 2. La traduction latine fut publiée l'année suivante sous le titre *Itinerarium Portugallensium e Lusitania in India et idem occidentem et demum aquilonem*, 1508.

46. Cf. *supra*, note 24.; M. Fernández de Figueroa, dans J. Augur, *Conquista de las Indias, de Persia e Arabia que elle fize la armada del-rey Don Manuel de Portugal e de las muchas tierras diversas gentes, extranas riquezas e grandes batalhas que elle ovo*, Salamanque, 1512.

47. Ramusio, *Delle Navigatione e Viaggi*, Venise, gli heredi de L. A. Giunti, 1550.

48. Castanheda, *História do descobrimento e conquista da Índia pelos Portugueses*, Coïmbre, J. de Barreyra, 1551, 9 vol.; rééd. Coïmbre, Imprensa da Universidade, 1924-1933.

49. G. de Resende, *Miscelanea e variedade de historias*, Évora, A. de Burgos, 1554; rééd. Coïmbre, Imprensa da Universidade, 1917, p. 21.

50. Le meilleur exemple est celui du recueil d'estampes du Codice Casatanense (Rome), publié sous le titre *Imagens do Oriente do Século xvi*, Lisbonne, Imprensa Nacional, 1985.

sées pour écouter les intarissables discours de ceux qui revenaient d'Asie. À l'instar du Toscan Giovanni da Empoli, qui fut l'un des compagnons d'Albuquerque, ils en parlaient pendant des heures[51]. Ce que fut à la chrétienté la découverte du monde indien, ne l'ont-ils point dit, à leur retour, et répandu dans les Cours, les ambassades, sur les chemins de leur négoce? Quelles idées, quelles légendes, quels thèmes artistiques nouveaux ont-ils propagés dans les cités d'Occident, en Italie, en Flandre, en Angleterre? Le personnage du voyageur Raphaël Hithlodée, évoqué par Thomas More, illustre parfaitement ces rencontres et ces discours, encore que le texte de l'*Utopia*, loin d'être inspiré, comme certains l'ont pensé, par les institutions de l'Inde, mette en valeur des principes fondamentalement opposés à la doctrine brahmanique[52]. Il faut cependant retenir que Thomas More était un familier de la *feitoria* d'Anvers, ce comptoir portugais qui fut aussi un centre de culture, lié à l'université voisine de Louvain où se rencontraient Albert Dürer, Érasme et ce Damião de Góis (1502-1574) qui avait passé son enfance à la cour de D. Manuel, écouté les récits des navigateurs et fréquenté les « Gentils » ramenés de l'Inde. Après des études à Paris, au Collège Sainte Barbe, et un séjour à la *feitoria* d'Anvers, il devait parcourir l'Europe, jusqu'en Pologne et en Scandinavie[53] avant de devenir archiviste et chroniqueur du royaume de Portugal. Outre les épices, c'est à Anvers qu'étaient débarqués les tissus, les animaux d'Asie qu'Albert Dürer se plaisait à dessiner, les objets précieux qui enrichissaient les collections privées, comme celles du prince Ferdinand de Tyrol, de l'empereur Rudolf II d'Autriche ou de la famille Fugger[54]. C'était aussi à Anvers que se retrouvaient les vétérans de l'Inde, ces bombardiers flamands qui avaient servi dans les forteresses portugaises, tel Rutger de

51. Le toscan Giovanni da Empoli, qui fut l'un des compagnons d'Afonso de Albuquerque, fit ainsi une relation détaillée de son premier voyage en Inde (1503-1504) devant Piero Soderini gonfalonnier de Florence, et ses invités: « Anzi si comincio, stando sempre ritto, contando tutte le cose stritamente per ordine: porto per porto e terra per terra; e che gente e che legge e che costumi, e che mercanzie e pesi e misure e che monete, e dove nasce il pepe, gherofani, cannella e altre droghe; e dove si pescano le perle, e dove nascono rubini e diamanti e altre belle cose; che parve a tutti una mirabile cosa recitare a mente tante cose: pensa, dovette durare due ore a raccontarle! » (« Lettera di Giovanni da Empoli a Leonardo suo padre intorno a viaggio da lui fatto a Malacca e frammenti di altre lettere del medesimo aggiuntavi la vita di esso Giovanni scritta da Girolamo da Empoli suo zio », dans *Archivio storico italiano*, appendice III, 1846, pp. 26-27.

52. Thomas More, *De optimo rep. statu dique nova insula Utopia*, Bâle, Froben, 1518.

53. *Damião de Góis, humaniste européen*. Études présentées par José V. de Pina Martins, Paris, Jean Touzot, 1982; J. Aubin, « Damião de Góis et l'archevêque d'Upsal », dans l'ouvrage précédent, pp. 245-330.

54. Cf. D. Lach, *Asia in the making of Europe*, vol. II. *A century of wonder*, The University of Chicago Press, 1962.

Gueldre à qui nous devons la description de certaines techniques de guerre en usage au Malabar[55].

Aussi, lorsque parurent au milieu du XVIe siècle les premières chroniques historiques portugaises, savait-on déjà beaucoup de choses sur l'Inde, mais les récits fantastiques étaient légion et il était bien difficile de distinguer le vrai du faux. n revenait à Fernão Lopes de Castanheda (1551) et à João de Barros (1552) de faire le point des connaissances. Travaillant à partir de documents originaux, ils commencèrent presqu'en même temps à publier leur œuvre en proclamant l'un et l'autre leur attachement à la vérité. Cette obsession de l'exactitude sera commune aux autres chroniqueurs qui en témoignent dans leurs prologues — Damião de Góis, Diogo do Couto et même Gaspar Correia dont la démarche fut pourtant moins objective. Si tous relèvent de l'Humanisme, ce n'est pas tant parce qu'ils se réfèrent à Homère, à Pline et à Ptolémée, ou prennent encore Tite-Live pour modèle, c'est par la rigueur de leur méthode et le choix de leurs sources. Au demeurant, leurs récits appellent une étude critique et doivent être comparés à la documentation contemporaine des événements qu'ils relatent[56].

Tous deux de formation humaniste, João de Barros et Damião de Góis menèrent leurs enquêtes avec une telle circonspection, tant auprès de leurs informateurs que dans les fonds d'archives auxquels leurs fonctions leur donnaient accès[57], qu'on ne peut soupçonner qu'ils ne furent jamais en Asie. Castanheda, qui y vécut dix ans, se disait plus épris de vérité que de belles lettres. Interrogeant les vétérans, il prenait soin de visiter les lieux qu'il devait décrire et mourut à la tâche, épuisé par les veilles passées à déchiffrer les manuscrits rapportés d'Orient[58]. Gaspar Correia séjourna en Inde durant la plus grande partie d'une vie consacrée à la recherche du passé. Les relations qu'il avait établies avec les familles locales lui permettaient de consulter les archives privées et de recueillir les souvenirs des notables. Il faut enfin souligner que João de Barros et Diogo do Couto posèrent les premiers jalons

55. G. Bouchon, *Mamale de Cananor, un adversaire de l'Inde portugaise (1507-1528)*, Genève-Paris, 1975, pp. 99 et 103-104.

56. J. de Barros, *Ásia. Dos feitos que os Portugueses fizeram no descobrimento e conquista do Oriente*, Lisbonne, Regia officina typografica, 1778-1788, publié avec l'œuvre de Diogo do Couto, 24 vol., D. de Góis, *Crónica do felicíssimo rey D. Manuel*, 3 vol., Coïmbre, Imprensa da Universidade 1952 ; G. Correia, *Lendas da Índia*, éd. R. de Lima Felner, Lisbonne, Academia das Ciências, 1868, 8 vol.

57. Tous deux furent conservateurs des archives du royaume.

58. Castanheda, *o. c.*, vol. I, « prólogo », p. 3 et vol. V, livre 8, « prólogo pelos filhos de Fernão Lopes de Castanheda » : « (...) fez tantas diligençias per escrever a verdade que com o fim da historia se acabou a vida (...) », p. 191.

de l'orientalisme en faisant traduire par des esclaves lettrés le texte de manuscrits persans, sanscrits et pâlis dont ils sauvèrent la substance [59].

En recueillant les dires du passé, c'est-à-dire d'une époque antérieure à celle des Découvertes, les chroniqueurs portugais ont consigné ce qui, sans leurs soins, eût été perdu. L'on ne peut retenir ici que quelques exemples : les chroniques de Sumatra exploitées par João de Barros, le *Rājavaliya* (Histoire des rois de Ceylan) résumé par Diogo do Couto à partir d'un texte aujourd'hui disparu, et surtout la *Chronica dos reis de Bisnaga* composée entre 1525 et 1535 par Fernão Nunes et Domingo Paes, et seulement éditée à la fin du siècle dernier par l'orientaliste portugais David Lopes [60]. Ainsi, en même temps que l'œuvre de ces humanistes transformait le mythe de l'Inde en réalité, elle sauvait de l'oubli un autre monde imaginaire, celui de ses traditions légendaires, comme celles qui consacraient la fondation des dynasties.

Formé à l'école des Dominicains et des Jésuites, Diogo do Couto était particulièrement curieux d'histoire locale. Il vécut cinquante ans à Goa d'où il s'échappait, vêtu à l'indienne, pour rencontrer ses informateurs et recueillir des traditions. Il devisait aussi bien avec les corsaires malabars qu'avec les ambassadeurs moghols ou les princes ceylanais. C'est en prenant connaissance des textes pâlis qu'il reconnut l'histoire du Bouddha dans la légende chrétienne de Barlaam et de Josaphat [61].

Une minutieuse précision procède à l'élaboration d'autres ouvrages, d'un genre différent, mais qu'il faut rattacher à l'historiographie portugaise. Tous deux composés en Orient autour de 1515, les livres de Duarte Barbosa et de Tomé Pires fourmillent d'informations, tant sur l'économie des pays riverains de l'océan Indien que sur leurs structures sociales et politiques [62]. Les livres de comptes, les recueils de renseignements pratiques et autres documents de caractère utilitaire donnent la clé des techniques et des usages de la vie quotidienne.

---

59. C. Boxer, *Three Historians of Portuguese Asia (Barros, Couto and Bocarro)*, Macao, 1948, pp. 10-11, 19-20 ; Sousa Viterbo, « O orientalismo em Portugal no século xvi », dans *Boletim da Sociedade de Geografia de Lisbonne*, vol. 12, 1893, pp. 317-330.

60. David de Melo Lopes, *Chronica dos reis de Bisnaga*, manuscripto inédito do século xvi Lisbonne, Imprensa Nacional, 1897 ; R. Sewell, *A forgotten Empire, Vijayanagar*, Londres, MacMillan, 1900 ; rééd. New Delhi, Asian Educational Services, 1962.

61. Diogo do Couto, *Décadas*, v/6-21 ; M. Correia de Lacerda, *Vida do honrado infante Josaphat, filho del Rey Avenir*, Lisbonne, Junta de Investigações do Ultramar, 1963.

62. *O Livro de Duarte Barbosa*, éd. Sebastião Trigoso, dans *Collecção de noticias para a historia e geografia*, vol. 2, pp. 235-238 ; trad. anglaise de M. Longworth Dames, *The Book of Duarte Barbosa*, 2 vol., Londres, 1918-1921, Hakluyt Society, 2nd series, no. 44 et 49 ; *The Suma oriental of Tomé Pires, an account of the East from the Red sea to Japan*, trans. and ed. by Armando Cortesão, 2 vol., Londres, 1944, Hakluyt Society, 2nd series, no. 89-90.

Les colloques de Garcia da Orta font le point des connaissances botaniques et thérapeutiques des Anciens pour mieux démontrer comment la découverte de l'Asie permit aux Portugais de dépasser Galien et Dioscoride. Ses enquêtes auprès des médecins indiens lui révélèrent non seulement les vertus de végétaux jusqu'alors inconnus, mais aussi leur légende. Celle de la fille de Parijataka et de l'Arbre triste (*Nyctanthus arbor*) évoque pour lui l'œuvre d'Ovide : « (...) qui aurait pu être originaire de ces contrées parce qu'il a composé des fables du même genre » [63].

Les contes et les coutumes indiennes offrirent aux lettrés une inépuisable source d'inspiration, fabuleuse le plus souvent, mais aussi parfois étonnamment fidèle. Garcia de Resende chante une Inde idéalisée sans « famine ni peste » mais où les scènes de *satî*, la description des chars de procession, la relation des mœurs matriarcales du Malabar sont conformes à la réalité [64].

Ce que l'Inde a donné à l'Europe du XVI^e^ siècle ne se laisse pas aisément saisir du fait de la publication différée de certains textes. Il s'écoule des décennies, parfois des siècles, entre la rédaction et l'impression. Les coteries politiques, la censure imposée par l'Inquisition retardèrent l'édition d'œuvres aussi importantes que les *Décadas* de Diogo do Couto [65]. Mais l'on ne saurait imputer à ces contraintes d'un autre âge le surprenant oubli où fut laissée la *Suma oriental* de Tomé Pires, écrite en Orient vers 1516 et découverte en 1938 à la Bibliothèque de l'Assemblée Nationale de Paris. Signalons aussi la brève mais précieuse chronique anonyme de la British Library retrouvée et publiée en 1974 [66]. Après quatre siècles, la somme d'informations que recèlent les archives portugaises demeure considérable ; mais il faut tenir compte du fait que tout ce que la masse dormante des manuscrits nous cache encore avait été lu et discuté en son temps.

De toutes ces sources d'information, dressons un rapide bilan. Quelle image de l'Inde les Portugais ont-ils donnée aux hommes de leur temps ? Image complexe, reflet d'un monde encore insaisissable, l'Inde est révélée par fragments. L'on s'étend longuement sur ses productions, l'organisation des réseaux et des sociétés mercantiles — ce qui intéressait au premier chef les

63. G. da Orta, *Colóquios dos simples e drogas da Índia*, Goa, Johannes de Endem, 1563 ; rééd. Conde de Ficalho, 2 vol. Lisbonne, Imprensa Nacional, 1891-1892, p. 71 ; « História da Árvore triste », dans *Felix renascida*, Lisbonne, 1721.

64. Garcia de Resende, *Miscelanea*, *o. c.*, p. 24-62.

65. Les *Décadas* de Diogo do Couto furent publiées en ordre dispersé entre 1602 et 1788 (Boxer, *Three Historians*, *o. c.*, p. 12-13).

66. *Crónica do descobrimento e conquista da Índia pelos Portugueses* (códice anónimo da British Library, Egerton 20901), introdução e notas de Luís de Albuquerque, leitura de Adélia Lobato, Coïmbre et Lourenço Marques, 1974 (Agrupamento de Estudos de Cartografia Antiga, n° 86 / *Revista das Ciências do Homem da Universidade de Lourenço Marques*, vol. 5, série B).

Portugais — l'on détaille volontiers le faste des princes et le cérémonial des cours, et si l'on est attentif aux croyances et aux coutumes, l'on ne dépasse guère le stade de la description. Cela nous vaut quelques tableaux de la hiérarchie des castes, quelques aperçus des cultes de *bhakti*. Mais ce qui attire les hommes d'aujourd'hui, à savoir ce qu'il est convenu d'appeler la « spiritualité indienne » ne semble pas avoir intéressé les hommes d'hier. L'on peut s'interroger sur les raisons pour lesquelles l'on ne cherchait pas la signification profonde des faits religieux et sociaux, observés pourtant avec curiosité. Il faut certes prendre en compte la réticence des brahmanes qui réservaient aux membres des plus hautes castes la révélation des textes sacrés, et le mépris des chrétiens pour les pratiques « idolâtres ». L'instauration d'un tribunal d'Inquisition à Goa en 1560 justifie l'extrême prudence, voire le silence de ceux qui auraient tenté de connaître les arcanes du brahmanisme. Significative est la réaction du savant Garcia da Orta lorsqu'il fait allusion à la transmigration des âmes (en usant de ce terme : *transmigração das almas*) : il lui donne pour origine certaines croyances en la métempsychose de l'Égypte et de la Grèce antiques, en concluant tout aussitôt : « Ils (les hindous) ont mille autres choses qui ne sont dignes que de grandes risées, à tel point que je n'en dirai rien pour ne pas perdre mal mon temps » [67].

Au demeurant, les archives du Saint Office, en leur temps tenues secrètes, sont le révélateur des survivances de l'hindouisme dans les familles chrétiennes de l'Inde portugaise, même converties depuis plusieurs générations. Plus de la moitié des trois mille six cents procès instruits à Goa entre 1560 et 1623 traitent de délits de *gentilidade*, c'est-à-dire de pratiques hindouistes. Quand on sait que les femmes portugaises n'accompagnaient presque jamais les hommes en Inde et que ceux-ci prenaient pour compagnes ou pour épouses des Indiennes de basse caste le plus souvent hâtivement baptisées [68], l'on mesure l'importance du rôle que ces femmes, marquées par la puissante empreinte de l'hindouisme, ont joué dans la transmission de mythes et de contes, à peine déguisés, qui foisonnent encore aujourd'hui dans l'univers imaginaire de la population goanaise.

L'Inquisition de Goa nous ramène en Europe, car ses archives contribuent à mettre en évidence le fait qu'au XVI[e] siècle, la capitale de l'Inde portugaise était le refuge des chrétiens de toute nation — Britanniques et Français, Allemands et Italiens —, des marginaux le plus souvent. Venus à Goa après une vie aventureuse, souvent marquée par une conversion à l'Islam et des

67. Garcia da Orta, *o. c.*, pp. 104-6, vol. 2.

68. C. Amiel, « Inquisitions modernes. Le modèle portugais » ; G. Bouchon, « Premières expériences d'une société coloniale. Goa au XVI[e] siècle », tous deux, dans *Histoire du Portugal, histoire européenne*, Actes du Colloque de la Société française d'Histoire du Portugal, Paris, 21-23 mai 1986.

services dans les armées des sultanats du Deccan, ils attendaient l'occasion d'un rapatriement en Occident. Ces documents confirment que la connaissance de l'Inde n'était pas le fait des seuls Portugais. Comme nous l'avons vu, des hommes d'affaires italiens les avaient accompagnés dès les débuts, bientôt suivis par des bombardiers flamands et allemands, des archers anglais, des capitaines suisses. La seule présence de ces Européens témoigne de l'attirance que l'Inde exerçait sur l'ensemble de la chrétienté, en dépit de l'énorme mortalité causée par les voyages et les désillusions de l'exil. Lorsqu'ils parvenaient à regagner leurs patries respectives, les voyageurs faisaient état des réalités de leur propre expérience, mais répandaient aussi les rumeurs d'un monde fabuleux peuplé de magiciens, des histoires merveilleuses liées à des cultes « diaboliques ». Mal connue, mal interprétée, la mythologie indienne donnait naissance à un monde imaginaire qui se superposait à celui de l'époque médiévale et devenait plus proche de l'Enfer que du Paradis.

La seconde moitié du XVI[e] siècle est marquée par l'arrivée des Jésuites en Inde portugaise (1542). Jusque-là limitée au service des paroisses et à la catéchèse locale, l'action missionnaire fut vigoureusement conduite et dépassa bientôt les limites territoriales. Les archives de la Compagnie de Jésus mettent en lumière les relations des Jésuites avec l'Empereur moghol Akbar, et leur participation aux discussions théologiques de Fatehpur-Sikri qui réunissaient brahmanes, parsis et musulmans[69]. Soucieux de toucher les élites plutôt que les basses castes, les Jésuites de Goa provoquèrent la conversion des brahmanes des terres nouvellement annexées de Bardes et de Salsette, qui entraîna la révélation de certains textes sanscrits[70].

La lecture des traités que les Jésuites rédigèrent à l'intention des autorités romaines permet de mesurer les réticences de leurs informateurs. Comment discerner, dans de telles conditions, ce que fut la révélation des textes sacrés de l'Inde aux théologiens de la Contre-Réforme ? Comment capter les échos de cette extraordinaire rencontre ? Les missions de recherche actuellement en

---

69. Cf. notamment G. Schurhammer, *Francis Xavier, his life, his time*, vol. 2 (India), 1541-1545, Rome, The Jesuit Historical Institute, 1977 ; J. Wicki, *Documenta Indica*, Rome, The Jesuit Historical Institute, 1945 *sqq*. 14 vols. parus ; J. Correia Afonso, *Jesuit Letters and Indian History*, Bombay-Delhi, Oxford University Press, 1969 ; Id., « Indian History in the Cartorio dos Jesuitas », dans *Indo-Portuguese History, Sources and Problems*, Bombay-Delhi, Oxford University Press, 1981, pp. 72-85.

70. *The* Livro da Seita dos Indios orientais *(B.N. ms Sloane 1820) by Father Jacobo Fenicio, S.J.*, éd. Jarl Charpentier, Paris-Uppsal, 1933 ; *Tratado do Padre Gonçalo Fernandes Trancoso sobre o Hinduísmo*, éd. J. Wicki, Lisbonne, Centro de Estudos Históricos Ultramarinos, 1973 ; Sebastião Gonçalves, S.J., *Historia dos religiosos da Companhia de Jesus e do que fizeram com a divina graça na conversão dos infieis a nossa sancta fee catholica nos reynos e provincias da India oriental*, parte I, éd. J. Wicki, Coïmbre, 1957-1962, 3 vols. ; J. Wicki, « Zum Humanismus in Portugiesisch Indien des 16. Jahrhunderts », dans *Studi sulla Chiesa Antica e sull'Umanesimo*, Rome, 1954, pp. 193-246.

cours dans les archives romaines donneront peut-être quelques éléments de réponse à ces questions.

La conversion des hautes castes permit aux Européens d'acquérir quelques rudiments de sanscrit, à l'instar du négociant florentin Filippo Sassetti qui prenait des leçons auprès des brahmanes [71]. L'on écrivit même des *Purāṇa* chrétiens à la gloire des saints et des martyrs. Dans le souci de mieux communiquer avec ceux qu'ils se proposaient de convertir, les Jésuites furent les premiers à promouvoir l'enseignement des langues de l'Inde, et ceci dès 1545, date de la première grammaire (*arte*) de la langue konkani. Date importante dans l'histoire de la linguistique: c'est à Goa que pour la première fois des Européens vont affronter les problèmes de la maîtrise d'une langue indienne et acquérir ainsi les moyens de s'initier à sa culture littéraire. En cette fin du XVI[e] siècle, les *artes* se multiplient à Goa, en tamoul, en marathi, en malais. En 1565, les élèves du Collège Saint Paul, venus de toute l'Asie du Sud, s'exprimaient en dix-neuf langues différentes et apprenaient tous le latin et le portugais [72]. L'on oublie trop souvent l'importance de ce carrefour, où les mythes des Anciens s'effaçaient à la lumière des réalités et où d'autres mythes naissaient de la connaissance de l'Inde même.

Le long itinéraire que nous venons trop rapidement de parcourir n'a pas permis de s'attarder sur l'image de l'Inde dans la littérature et les arts de la Renaissance européenne. C'est un domaine encore mal étudié pour lequel nous manquons d'analyses rigoureuses et où l'imagination des chercheurs s'est trop souvent laissée prendre aux pièges de l'imaginaire. L'on peut cependant faire quelques remarques ponctuelles. Les récits de voyage, par exemple, comportaient des erreurs mais ne cessaient de s'enrichir d'observations concrètes, non seulement en ce qui concerne la vie économique mais aussi la politique, la géographie, la description des coutumes, des mœurs et des techniques.

Les relations du Hollandais Jan Huyghen van Linschoten, des Italiens Cesare Federici et Gasparo Balbi [73], la correspondance du florentin Filippo Sassetti témoignent que le public cultivé européen de la fin du XVI[e] siècle avait

71. F. Sassetti, *o. c.*, pp. 283, 415.

72. J. M. Hein, « Language Encounter in 16th Century Goa », *International Seminar on Indo-Portuguese History*, Goa, 1978, non publié; Justino de Almeida, « O interesse dos dicionários, gramáticas e artes da língua usados no Oriente », *2nd International Seminar on Indo-Portuguese History*, Lisbonne, Novembre 1980, non publié; G. Bouchon, « Premières expériences d'une société coloniale », *l. c.*, et *supra*, pp. 291-302

73. J. Huyghen van Linschoten, *The Voyage of John Huyghen van Linschoten to the East Indies*, éd. A. C. Burnell et P. A. Tiele, *2* vol., Londres, Hakluyt Society, 1st series, 1884; « Viaggi di C. F. Federici e G. Balbi alle Indie orientali », dans *Il Nuovo Ramusio*, vol. 4, éd. O. Pinto, Rome, 1962.

les moyens de connaître l'Inde avec d'autres yeux que ceux de Ctésias et de Pline, même si certains clercs s'obstinaient à en perpétuer les images.

Il appartenait au Portugal, qui avait ouvert à l'Occident les chemins de la connaissance directe de l'Inde, d'en fixer la représentation dans sa propre tradition culturelle[74]. En 1572 les *Lusiades* de Camoëns paraissaient à Lisbonne[75]. L'auteur avait vécu douze ans en Inde. Aussi l'épopée qu'il composa à la gloire des Lusitaniens est-elle traversée par des courants complexes, déjà maintes fois étudiés par les spécialistes de la littérature portugaise. L'on peut reconnaître trois de ces courants dans les limites de notre propos. Le premier découle des concepts de l'Antiquité classique qui s'expriment encore dans les références et surtout dans la structure du poème, écrit à la manière de l'*Odyssée* et de l'*Enéide*, avec interventions des dieux de l'Olympe favorables ou contraires au héros Vasco da Gama. Le second reflète les axiomes de la Contre-Réforme : l'Inde est un pays aux « provinces infinies. Un royaume musulman, un autre idolâtre », « et tous suivent les lois écrites par le Démon »[76]. Le « païen barbare », le « Maure fourbe », sont des personnages que la récitation séculaire des *Lusiades* fixera pour longtemps dans la mémoire lusitanienne. Mais l'ostracisme jeté sur le « peuple grossier » de l'Inde ne parvient pas à détourner le troisième courant, celui de la fascination qu'elle inspire au poète. Si le temple est le repaire du diable, « les portes du jardin sont couvertes de nobles figures qui racontent les histoires des anciens âges avec tant de vie que celui qui en a la vision entière connaît la vérité à travers les ténèbres »[77]. Après Dante, il dédie au Gange les plus beaux vers jamais écrits par un auteur européen à la gloire du « *sancto rio* ». Que savait-il pour chanter le pouvoir rédempteur de ses « eaux retentissantes » ?[78] Avait-il eu connaissance de son origine céleste ? — « *O Ganges que no ceo terreno mora* »[79].

---

74. Le voyage en Inde est très présent dans l'œuvre du poète Gil Vicente (*c.* 1470-*c.*1540). L'*auto da Índia* fut représenté à Almada devant la reine Leonor en 1519. Citons pour mémoire l'œuvre picaresque de Fernão Mendes Pinto, où l'imaginaire se construit plutôt autour des aventures du soldat d'outre-mer que des pays qu'il visite (F. Mendes Pinto, *Peregrinação*, éd. Casais Monteiro, Lisbonne, 1983 ; L. F. Barreto, « Introdução à *Peregrinação* de Fernão Mendes Pinto », dans *A Abertura do Mundo*, Lisbonne, vol. I, pp. 101-117.

75. *Os Lusíadas*, Lisbonne, Antônio Gonçalves, 1572 ; trad. française R. Bismut, Lisbonne, Imprensa Portugal-Brasil, 1961 ; Paris, Les Belles Lettres, 1980 ; Fondation Calouste Gulbenkian-Centre Culturel Portugais, 1992.

76. *Os Lusíadas*, X/108.

77. *Ibid.*, VII/51.

78. *Ibid.*, VII/20 et X/21.

79. *Ibid.*, VII/1. Littéralement : « Le Gange qui demeure dans le ciel terrestre », peut s'entendre aussi « Paradis terrestre » comme le traduit R. Bismut (cf. n. 75). Cette interprétation nous renvoie aux croyances médiévales, cf. *supra*, p. 313.

Alors que le Portugal est annexé à la Couronne d'Espagne en 1580 et que l'Asie portugaise commence de s'étioler, le rêve de l'Inde fabuleuse, les merveilles et les sortilèges de l'Inde retrouvée pâliront devant la nostalgie de la grandeur passée. Le mythe de la *conquista* et de ses héros sera privilégié dans la péninsule ibérique tandis que celui de l'Inde démoniaque survivra longtemps encore dans l'imaginaire chrétien.

A French Traveller in Portuguese India (1601-1610): François Pyrard de Laval *

It may seem surprising to start talking again about François Pyrard de Laval, whose book was published almost four centuries ago. It was translated into English and Portuguese,[1] and appears in almost all bibliographies referring to India at the beginning of the XVIIth century. But we never re-read travelogues often enough. While going over the whole of the original text, it appeared to me that it had been rather neglected. Basically, I noticed three anomalies. First, Pyrard's book has never been republished in French since the end of the XVIIth century, and most historians only know the out-of-date English edition achieved by A. Gray and H. P. C. Bell at the end of the past century. Second, only the first part of the book (*i. e.*: the chapter relating to the Maldive archipelago) served as a base to constructive studies, including those by the same Gray and Bell and, quite recently, by A. D. W. Forbes.[2] Third, in spite of the wealth of its contents, the rest of the text is often overlooked. One picks out a few information here and there, sometimes without enough consideration for the context in which they were written.

Reading Pyrard today means becoming aware that his work is of capital importance to the Indo-Portuguese History. Why today? Because our seminars have placed this particular aspect of History in the highlight; and our work gives Pyrard's book a new youth. Our judgement changes as the research

---

* First published in *Studia*, no. 49, Lisbon, Instituto de Investigação Científica Tropical, 1989.

1. *The Voyage of François Pyrard de Laval to the East Indies the Maldives, the Moluccas and Brazil.* Translated into English by A. Gray and H. C. P. Bell, 3 vol., London, 1887-1890; *Viagem de Francisco Pyrard de Laval.* Tr. J. H. da Cunha Rivara and ed. A. de Magalhães Basto, 2 vol., Oporto, 1944.

2. A. D. W. Forbes, Articles published in *Archipel* 21 & 26, 1981-1983; H. C. P. Bell, *The Maldive islands*, Colombo, 1940; C. Maloney, *People of the Maldive islands*, Madras, 1980.

progresses through archives of that time, which have been discovered, and which help to compare information, thus leading to a true critical study. Our vision also changes as the History of visited countries and of people met by the traveller becomes clearer. The time has come indeed to reread Pyrard in the light of recently accomplished work on these fields. And more so because we are dealing with a reporter whom circumstances have placed in a particularly favourable position, as we shall see later.

Pyrard's stay in Portuguese India was short, which gives more density to his observations. It is a «moment» of the Portuguese presence in Asia, simultaneously caught under various official and private aspects: in Goa (over two hundred pages refer to it), Cochin, Cannanore and Ormuz, but also in Bengal and along other borders of the Indian Ocean. This "moment" is also marked by changes brought about by Moghul Akbar's reign, as well as by the beginning of the second European expansion. Pyrard has not forgotten to bear witness of it, as he is not only an observer of everyday's life; the innumerable details he notes down do not prevent him from pointing out what is essential.

To stay within our limits of time, I shall only attempt to draw your attention upon several points which seem important to me, and which would justify the critical edition I mean to undertake.[3]

*

One wonders about just what may have been the French reaction to Portuguese Discoveries. It must be noted that, since the very beginning of the *conquista*, German and Flemish men, Italian and British ones were met on board ships sailing to India, while Frenchmen were rarely there, and most of the time totally absent. Later on, some were noted in Goa, usually wanderers who had come without the support of a merchant company or a royal mission. Pyrard gives an explanation to this: "The French have neglected the Navy", he says in the 1615 edition preface, "because the land kept them busy enough, and faithfully supplied with sufficient wealth not to have to search for more on the unfaithful sea". This may be true but it is also true that the French were interested in Portuguese Discoveries, even if they took no share in them. I shall only recall the role played by the court of Burgundy in the elaboration of the Indian scheme, around Duchess Isabel of Portugal; also the ties which, later on, linked the two crowns, with the marriage of D. Leonor (D. Manuel's widow) to king Francis the First; the presence in France of those who accompanied her, the attendance of diplomats, some of which were veterans from

3. Now published, *Voyage de Pyrard de Laval aux Indes orientales (1601-1611)*, texte établi par Xavier de Castro et présenté par Geneviève Bouchon, 2 vols., Paris, Chandeigne, 1998.

India, and, finally, the presence of Portuguese scholars from the Paris Collège Sainte Barbe, the most famous of which was chronicler Damião de Góis.[4] The French were first in Europe to know Castanheda's chronicle, translated by Nicholas de Grouchy as soon as 1553, and followed by three editions during the following years.[5] French people were truly fond of travelling tales. They were curious about other countries and people. In 1529, when the Parmentier brothers from Dieppe embarked for India, one of them wrote a poem to explain that he was not going there to get wealthy, but for the honour of being the first French captain to risk the adventure.[6] The honour? one may smile about what this word covers: the hope of being gratified by the King, and the opportunity to make a fortune, although he would not admit it. But for a man of the Renaissance time, honour also meant acquiring the knowledge of lands and men. And this is the first reason Pyrard places ahead of others when he offers his journey's tale to Regent Queen Marie de Médicis: "Your Majesty, always wishing to know more, could find pleasure and satisfaction [...] such knowledge and curiousity being truly royal..." But he reveals a more realistic preoccupation when he adds: "Portuguese and Spanish men try to enslave, for themselves, elements that are common to all; to close the seas and, through ill-treatments, to chase the French and other nations which would like to travel and trade in that area."

As we can see, we are still far from Colbert's and the Compagnie des Indes motivations. France is not engaged in Asia, and this lack of a political or commercial plan precisely gives Pyrard's account all its value. This statement if of a free man, who may write all he wants, which is neither the case of Portuguese people, nor of missionaries from all nations, who must comply with some constraint. Pyrard does not come to India for a merchant company's sake, which does not limit his remarks to the mere economic facts. He is a catholic, which opens — although with great difficulty —, certain doors of the *Estado da Índia*, fiercefully forbidden to the "Lutheranos". Most of the time, he is idle, which gives him a chance to leisurely observe men, their way of life, their social organisation, their costumes, their food, the rythms and gestures of their daily life. Happily gifted for foreign languages, he quickly learns how to express himself and understand others.

---

4. L. de Matos, *Les Portugais à l'Université de Paris entre 1500 et 1550*; M. Bataillon, *Études sur le Portugal au temps de l'Humanisme*, Coimbra, 1958.

5. *Le Premier livre de l'Histoire de l'Inde, contenant comment l'Inde a esté decouverte par le commandement du roy Emmanuel, et la guerre que les capitaines Portugalois ont menée contre Samorin, roy de Calecut*, Tr. Nicolas de Grouchy, Paris, 1553.

6. J. & R. Parmentier, *Le Discours de la navigation de Jean et Raoul Parmentier de Dieppe*, Paris, ed. C. Schefer, 1883.

By the way, who is this Pyrard, and what was his adventure?

Belgian and French people discuss about his origins, but it seems likely that he was born in North-West France, more precisely in Laval or its surroundings, and that he lived in St. Malo, from where he embarked on May 18th 1601 on a small two-ship squadron belonging to local shipowners. On July 2d., the *Corbin*, on which Pyrard is sailing, is wrecked in the Maldive zone, while the *Croissant* sails on to Sumatra. This forced stay in the Maldive archipelago, where Pyrard must share the natives' life for five years, is an excellent training to get adapted to another culture. He already receives news from the *Estado da Índia* there. He evaluates the Portuguese influence in the western part of the Indian Ocean, and the expansion of their language, which is frequently heard on the islands markets.

In 1607, during a Bengali raid on the archipelago, he is captured and taken to Chittagong. He meets Portuguese there, but they are outlaws, whose past makes it impossible for them to come back to Goa, and who were trading in Bengal on their own. A long journey leads him to Calicut, in Malabar, where they update him on the latest political events, and finally to Cochin, Cannanore and Goa, where he will spend two years, and where he experiments the Hospital and jails before serving in the Portuguese forces. He claims to have visited Diu, Malacca and the Indonesian archipelago, although the short time he spent overthere makes it rather doubtful.

In January 1610, he at last finds an opportunity to go back to Europe, via Africa and Brazil.

During the Spring of 1611, he is in Paris, where a potent judge, enthralled by his tale, encourages him to publish the *Discours des Français aux Indes Orientales* (1611),[7] dedicated to the Regent Queen. Enthused over this first text, General Attorney Jerôme Bignon calls Pyrard and questions him at length. Thus he obtains complementary information which will be recorded by Canon Pierre Bergeron, under Pyrard's dictation. This edition (1615) is more complete, but probably not the most spontaneous one.

While making a comparative study of these two editions, one must embrace the context of the literary production of that period. Let us recall that Jan Huygen van Linschoten's Voyage tale is published in French in 1610.[8] Many details can be cross-checked in both texts, but the outlines are different. Pyrard gives an infinitely longer and more detailed description of the social life, while Linschoten draws out a more complete picture of economical life.

7. *Discours du Voyage des François aux Indes orientales, ensemble des divers accidens, adventures et dangers de l'auteur en plusieurs royaumes des Indes et du séjour qu'il y a fait par dix ans depuis l'an 1601 jusques en ceste année 1611...* Paris, 1611, 371 p.

8. Linschoten's book was translated in latin (The Hague, 1599), then in French (Amsterdam, 1610).

However, it is not impossible to think of Pyrard's book being influenced by some of Linschoten's themes, or completed by some of his information. Such borrowings were frequent at the time. This question still remains unanswered and will have to be carefully examined.

Anyway, this *Discours des Français aux Indes Orientales* is, in fact, that of a Frenchman in Portuguese India. Most of the text (fifteen chapters in the 1615 edition) refers to Goa and the *Estado da Índia*, and all the rest is reserved to countries placed under the influence of Portuguese people, or of countries related to them. The word "Portuguese" is never absent in any of Pyrard's book chapters.

Starting from his text, it is therefore possible to keep closer to the first ten years of the XVIIth century's reality by comparing his information to the archives data, and to other travellers' tales — then by endeavouring to place them back into the local conjuncture.

I shall not attempt this time-consuming task today. Starting from Pyrard's reports, I shall only try to draw out the main problems imposed to Historians by the situation in the *Estado da Índia* and the India world as a whole.

The *Estado da Índia* had developed in a somewhat balanced context created by the Vijayanagar territorial power and the Gujarat economic power. At the beginning of the XVIIth century, this balance is disrupted and a new order arises, after a reign of conquest and unification — that of Emperor Akbar, whose prestige is so great that no one, even kings, dares to quote his name without bending one's head, as a sign of respect.[9]

The second European expansion is on its way. In the eyes of Indian people, the image of Europe is changing — a Europe which is no more Portugal alone, and which carries its own conflicts out to Asia: Catholics against Reformed people, Spain against England and the United Provinces — which will be superimposed to the economical facts. This global vision, so easy to catch after a length of time, is embraced by Pyrard at once. And, more than information, he describes the political and social «climate» of a period.

In the *Estado da Índia*, the dominant feature of this climate is that the enemy is no longer the 'Mouro', as it was during the first start of the *conquista*, but the 'Other European'. When one is caught, he is put in irons. When they doubt about his origins, he is thrown into jail. When he is Dutch, he is hanged without any delay (Pyrard has seen three at the Cochin's gallows). Anticipating on the Inquisition verdict, the local civil jurisdiction condemns them as 'Lutheranos'. For the Portuguese authorities, whoever navigates on the Indian waters is an outlaw. The only tolerated ones are those who embark on board the Lisbon ships, and, among those, only Italians are spared any kind of discrimination.

9. Pyrard, éd. 1615, II, p. 420.

Why this defiance, turning to obsession and leading to outrageous violence from subordinate civil servants, whose victim will so often be Pyrard? Because the 'Other European', formerly welcome like a partner, is suddenly looked upon as a danger. Because he disturbs an already century old status, established through painstaking steps, and still threatened every day by the back-flashes of the Malabar war.

At the time when populations from the Indian border discover the newcomers, Pyrard evaluates the political power of the *Estado da Índia* which Delhi's Moghul treats with regards. Most of the Indian kings have ambassadors to Goa and allow the Portuguese to get settled along their borders. Few forts, but a presence: a church, a priest, a *feitor* distributing *cartazes* (passes), in order to spare Asian ships the trouble of going to fetch them in the Portuguese settlements.

A *modus vivendi* is established almost everywhere, even in Calicut where the Zamorin had signed a purely formal peace with the Portuguese. Nevertheless, the Malabar coast remains the heel of Achilles of the *Estado da Índia*. We owe Pyrard the most penetrating analysis of this situation. He hears reactions during his stay in Calicut in 1606, some six years after the Māppiḷḷa's rebellion had been subjugated by the Zamorin and the Portuguese allied forces. Pyrard hints at the deep causes of this strange and precarious alliance, that is to say the Zamorin's fear to get overshadowed by the Māppiḷḷa leaders. The initiative of fighting the Portuguese had given Māppiḷḷa the ambition of running their own policy and of liberating themselves from the Hindu Kings' tutelage. He notes the Cannanore Āḷi Rājas' success on that field and, at length, describes the way the Māppiḷḷas' activities are getting reorganized under his protection — half-way between the naval war they fight on, mercilessly, against the Portuguese alone, and the acts of piracy they perform beyond the Cambay waters.[10]. The fire is still smouldering under the embers, and the fear that insecurity could jeopardise the transoceanic trade is the safest guarantee of the alliance which still ties up the *Estado da Índia* to the Indian powers.

The two *armadas* leaving Goa every year at the beginning of September for Cambay and Ceylon protected convoys of about fifty Indian merchant ships. This Portuguese presence was still considered a stimulating and a coordinating one, and it brought some cities their fortune, for instance Cochin, which had become the favourite port of call for Bengali trade along the Malabar coast. In the Maldive archipelago, they used to say that "there had never been better trade, and nowhere was it more pleasant to live than in these islands while the Portuguese were in command." [11] Pyrard confirms what we

10. *Ibid.*, II, p. 420; I, pp. 580-592.

11. *Ibid.*, I, p. 402.

already know, *i. e.* that the *Estado da Índia*'s wealth depended upon the safety it would secure to the enormous Gujarat trade, through the Diu relay and other forts as well as by opening the Goa markets. Two or three times a year, local celebrations would mark the return of "*cafilas*", sometimes 'over one hundred ships' escorted by the Portuguese sails.

Although Pyrard gives substantial information on the *Estado da Índa*'s role in Southern Asian economy, I shall not talk about this matter. I prefer to stress the fact that Pyrard notes the first signs of a transition shaping out as the British and Dutch people are becoming better known. At first, the community of interests had brought Indians and Portuguese closer together, and all the more because the latter would propose all the goods and all possible services to the Indians in exchange for the monopoly of trade. But Asian people soon discover that Europe includes other powers than the Iberian kingdoms and that the Portuguese are not alone to rule over the seas. They are the best pilots, but they are less persistent and less clever at naval fighting than men from Northern Europe. Pyrard records the natives' comments: "They said the Portuguese were only strong when they had poorly-armed Malabars to fight against." [12] Had not the Dutch succeeded in cruising in front of Goa for three weeks?

The wind is turning, at the exact time when Pyrard is staying on the Western coast, *i. e.* between 1608 and 1610. In the Malabar area, where grudge is still hot, "in order to be welcome, you must speak of making war to the Portuguese and criticise them." [13] In Calicut, Pyrard hears about the "Comte Maurice" and about thirteen Dutch ships which are due to return and build the fortress the Zamorin proposed to give them. He learns that the Āḷi Rāja has also made overtures to them. He is aware of the Bristish presence in the Gujarat harbours and of Captain Hawkins presence at Jahangir's Court.

One can better grasp the nuances of this transitory situation by reading more than 200 pages. Pyrard wrote about Goa: "Whoever looks at it well knows everything about the Portuguese status in the East Indies." You may reply that there are many descriptions of Goa at that time in the accounts of the travellers as well as in the innumerable reports of the Philippine administration which can be found in European Archives. What does Pyrard adds to these well known sources? The wits of an exceptional observer: an ability to grasp the political and social climate in which future transformations are

12. *Ibid.*, II, p. 351. As Drs. Blussé and Winius rightly stressed, aggressiveness was not the Dutch attitude during this period (« The origin and rythym of the Dutch aggression against the Estado da Índia, 1601-1661 », in *Indo-Portuguese History. Old issues, New questions*, pp. 73-83.) Pyrard reports that while at sea, they would lay hands on the Portuguese and their goods, but did not hurt them and would send them back to the shore with a small amount of money (II, p. 218).

13. Pyrard, II, p. 102.

maturing; the talent of giving life to everything he describes (hospital and jails, costumes, houses with mother-of-pearl windows, techniques, markets and local celebrations; walks through the city, which layout is so precisely reported that one is able to locate monuments there which now have disappeared); an acute sense critical sense, showing both the front and back of everything. Each truth begets its own contradiction, each law its own dispensation, each constraint a way to free one's self from it. Thus, even if the King of Spain is a great figure whom Indian monarchs rājas are sending presents to, even if the Portuguese are raising taxes in his name, Pyrard witnesses that "Spanish people are not welcome there" and that "no one speaks of Spain or Spanish people, but only of Goa India." [14] Although the *Reinol* is enjoying privileges and thinks of himself as a gentleman, we immediately learn that the Portuguese used to give themselves false titles as soon as they doubled the Cape of Good Hope and that everybody respected this fictitious social order, so that no Portuguese could be in a position that Indians could despise him for. [15] And although the Portuguese has imposed his religion, his language and his law, he often lets himself be wrapped in the local culture nets "because he borrows his habits from the Indians who never change theirs." [16]

All necessary elements are here to start studying the multiracial society then living in Goa. A study which would be incomplete without mentioning the role of the Church. This subject has already been treated in many works, particularly by learned Jesuits. There again, Pyrard writes History in a counterpoint style: while he is indignant about the Inquisition rigour and about the suspicion the Holy Office thus spreads throughout the city, he also highlights the religious men's actions towards tolerance. Everytime Pyrard is the victim of injustified imprisonment, one of them gives him unsparing care and obtains for him to be released. In Cochin, he owes his freedom to a Jesuit Father; when he is kept as a prisoner in a Portuguese galiot, a Dominican Father helps him; in Goa, the Christians' Father rushes to his aid as well as two Jesuits who were teaching at the St Paul College — the famous Thomas Stevens and Étienne de la Croix from Rouen. He also reports that the British were welcome in Agra by Jesuit Fathers who gave them passports and recommendations for Goa where — although they were Protestants — they could live quietly. This is a remarkable fact at a time when the Holy Office was severe for Reformed people, particularly in Goa; for Pyrard notes that the freedom of thinking was greater in Diu where all religions were practised without much constraint.

14. *Ibid.*, I, p. 714; II, p. 36.

15. *Ibid.*, II, p. 210.

16. *Ibid.*, II, p. 614.

Such are the reasons which convince me to re-edit Pyrard. I am certain that one can only do so by registering the Indo-Portuguese History progresses. Thanks to your works, we are now aware of the problems the *Estado da Índia*'s situation in the early XVIIth century is imposing on Historians. Problems raised by a fundamental question: "Prosperity or decline of the *Estado da Índia* during the Philippine period?" Drs A. Disney, A. Teodoro de Matos and N. Steensgaard [17] have already studied this point. Another question, which derives from the first one: "If there has been an economical and political decline, what were the social causes of it?" — which leads us to examine the colonial society evolution, so different from the one which took place in the beginning of the *conquista*. This approach can be made thanks to Professor Boxer's outstanding works, as well as Teotónio de Souza, S. J.'s *Medieval Goa* and the research recently undertaken by young Goan and Portuguese scholars. We can also question the real limits of religious tolerance which Pyrard is drawing our attention to. Finally, what sort of image of Goa springs out of our author's description? Is it in accordance with the accurate data of the accounts, christening registers, proceedings of the *Câmara*, Holy Office documentation and other source material kept in the Archives of Goa and Portugal?

Such is a way to read François Pyrard de Laval today. Because a witness' tale is irreplaceable to give life and colour to the accounting and administrative documents as well as to question them, starting from his remarks. Such is the way his book can get stimulating to broaden the field of our research and help us reviving the *Estado da Índia* during the first decade of the XVIIth century.

17. A. Disney, *Twilight of the Pepper Empire, Portuguese trade in Southwest India in the early Seventeenth century*, Cambridge (Mass), 1978; A. T. de Matos, *O Estado da Índia nos anos de 1581-1588*, Ponta Delgada, 1982; « The financial situation of the State of India during the Philippine period (1581-1635) », in *Indo-Portuguese History. Old issues, New questions*, New Delhi 1984, pp. 90-101; N. Steensgaard, « The Return cargoes of the Carreira da Índia in the 16th and the early 17th century », in *Ibid.*, pp. 13-31.

Dix ans d'Histoire Indo-Portugaise (1978-1988) : bilan et perspectives pour l'étude du XVIe siècle *

En novembre 1978, le premier Séminaire International d'Histoire Indo-Portugaise (ISIPH) réunissait à Goa une trentaine de spécialistes venus d'Europe, d'Australie, des Amériques et de nombreuses régions de l'Inde. Les recherches entreprises au cours des trois décennies précédentes dans les archives en langue portugaise avaient motivé cette rencontre, afin de faire le point sur l'étude des sources dont la richesse n'est plus seulement exploitée pour l'histoire de l'expansion lusitanienne, mais aussi pour celle de tous les pays riverains de l'Océan Indien.

Il apparaît aujourd'hui que l'intérêt des Découvertes ne se mesure pas seulement à l'étendue et à la rapidité de la *conquista* mais à sa contribution au développement des sciences humaines. Par une victoire sans précédent sur l'espace, les Portugais ont permis à l'Europe de connaître d'autres hommes. Dans le premier quart du XVIe siècle, ils ont fait entrer dans la réalité historique occidentale des contrées jusqu'alors légendaires : au premier chef l'Inde, dont la tradition médiévale n'avait laissé que des images fascinantes et confuses [1].

Jusqu'à la fin du siècle dernier, les peuples de l'Asie du Sud attachaient peu d'importance à leur histoire. Peut-être parce qu'ils sont plus sensibles aux signes de la stabilité de l'ordre du monde qu'aux manifestations de ses changements ; peut-être aussi parce que l'exaltation du héros et de l'ascète l'a toujours emporté sur le médiocre intérêt éprouvé à l'égard d'activités utilitaires. Aussi a-t-on laissé la Nature détruire les vestiges profanes du passé. Au cours des siècles, les manuscrits ont été la proie des vers et des moisissures, et

---

* Extrait de *La Découverte, le Portugal et l'Europe*, Actes du Colloque, Paris, 26-28 mai 1988, Paris, Fondation Calouste Gulbenkian-Centre Culturel Portugais, 1990.

1. G. Bouchon, « L'image de l'Inde dans l'Europe de la Renaissance », dans *L'Inde et l'imaginaire*, Collection Purusārtha 11, Paris 1988, pp. 69-90, et *supra*, pp. 311-334.

bon nombre de témoignages épigraphiques ont été étouffés sous la végétation ou emportés par les débordements des fleuves. Seuls subsistent quelques récits légendaires, de grands poèmes écrits à la gloire des rājas et les chroniques des historiographes attachés aux princes musulmans. Ces sources sans cohérence ne reflètent que les activités des plus hautes castes, celles des prêtres et des guerriers; elles ne rendent compte que des conquêtes territoriales, des intrigues de cour ou des rivalités de sanctuaires. Tout le reste fut voué à l'oubli.

Ce que n'avait pas retenu l'historiographie indienne devait éveiller l'intérêt des Européens: la vie économique, le monde des marchands, celui des castes de service, les communautés étrangères, les navigateurs et les pirates. Les témoignages des Portugais s'étendent à tous ceux qu'ils ont fréquentés, depuis les castes les plus méprisées jusqu'aux classes dirigeantes, aux gouverneurs et aux rois. C'est ainsi que sortent de l'ombre des sociétés entières, que l'on saisit les liens qui les rattachent les unes aux autres, que leurs traditions se révèlent, que l'on découvre des personnages dont les activités éclairent tout un groupe social.

C'est aux textes portugais que l'on doit tout ce que l'on sait de la vie économique des régions côtières, de l'hégémonie des communautés musulmanes sur les trafics de la « route des épices ». Ils sont les seuls à donner la mesure de la puissance maritime du Gujarat dont ils décrivent les réseaux commerciaux. Les livres de comptes et autres documents de caractère utilitaire donnent la clé des techniques et les usages de la vie quotidienne. Témoins de l'histoire politique, les ambassadeurs, les interprètes et les captifs ont laissé des relations détaillées de royaumes oubliés: les sultanats du Gujarat et du Bengale, et l'empire de Vijayanagar dont ils ont révélé à l'Inde moderne l'ampleur et la puissance.

Datées et chiffrées, ces informations permettent d'établir une chronologie qui est inexistante dans la documentation locale. Elles fixent des dates précises au règne des souverains. aux conflits et aux rébellions; elles situent dans le temps des personnages que l'on croyait légendaires; elles marquent l'évolution de certains groupes sociaux ou attestent la permanence d'institutions et de mythes dont on retrouve parfois l'origine dans les textes sanscrits antiques. Les récits portugais font mention de castes aujourd'hui disparues ou vouées à des fonctions différentes; ils apportent des données essentielles à des problèmes fondamentaux, comme celui de la sécularisation de la fonction royale entre l'âge classique et l'Inde d'aujourd'hui; ils marquent des repères précieux pour mesurer le degré et l'étendue de l'islamisation à une époque déterminée, ou le déclin de l'influence chinoise dans l'Océan Indien oriental [2].

2. G. Bouchon, « Portuguese documents on Sixteenth century India », dans *Indo-Portuguese History, sources and problems*, Bombay 1981, pp. 86-78, et *supra*, pp. 11-12.

Contrairement à ce que l'on répand encore trop souvent, les Portugais ne sont pas arrivés dans une Asie tranquillement installée dans ses traditions séculaires, mais dans un monde en pleine mutation. Alors que les Safavides affermissent leur emprise sur la Perse, les Turcs Ottomans envahissent la Syrie, puis l'Égypte (1516-1517) un an après la mort d'Afonso de Albuquerque. Dix ans plus tard, le premier empereur moghol, Babur, commence ses conquêtes en Inde même, tandis que les derniers royaumes hindous s'effondrent en Insulinde et que l'islam s'y répand sans contrainte.

C'est dans ce contexte que s'accomplit l'expansion lusitanienne en Orient. Expansion, mais aussi présence et témoignage. Aussi la documentation portugaise sur ces contrées suscite-t-elle un intérêt croissant chez les historiens d'aujourd'hui. Pour ne citer que deux exemples, l'ouvrage édité en 1987 à Calcutta par Ashin Das Gupta et M. N. Pearson, *India and the Indian Ocean (1500-1800)*[3] laisse une large part à l'histoire indo-portugaise; la nouvelle série de la prestigieuse *Cambridge History of India* lui consacre un volume entier, au lieu d'un seul chapitre dans les éditions précédentes[4]. Un peu partout, l'on prend conscience que l'on ne peut plus écrire l'histoire des régions touchées par les Portugais sans connaître leurs sources. Celles-ci rendent aux pays de l'Asie du Sud un siècle de leur passé, puisque jusqu'ici l'histoire moderne ne commençait pour ces contrées qu'avec l'apparition des documents hollandais et britanniques du début du XVII^e siècle.

Ce caractère essentiel de l'histoire indo-portugaise a pour parallèle une connaissance renouvelée du XVI^e siècle lusitanien et des conditions politiques, économiques et sociales dans lesquelles s'accomplirent les premiers voyages au-delà du Cap de Bonne Espérance. Cet aspect de l'histoire des Découvertes attire des chercheurs de plus en plus nombreux.

*

L'intérêt des textes portugais pour le passé de l'Inde fut souligné dans les années 1920-1940 par un Jésuite espagnol, le P. Henri Heras, fondateur de l'Institut qui porte son nom à Bombay. Après la seconde guerre mondiale, l'œuvre de Charles R. Boxer donne à l'histoire indo-portugaise ses lettres de noblesse. Au Portugal, un nombre considérable de textes d'archives sont édités; l'exploitation de l'histoire économique de l'Empire donne naissance à des monographies et des études précises, dont l'intérêt dépasse vite le cadre des seuls échanges commerciaux. À Paris même, autour de M. Jean Aubin, l'équipe

3. A. DAS GUPTA et M. N. PEARSON, *India and the Indian Ocean 1500-1800*, Calcutta 1987.

4. M. N. PEARSON, « The Portuguese in India », dans *The New Cambridge History of India*, I/1, Cambridge, 1988.

de *Mare Luso-Indicum* inaugure une méthodologie nouvelle en ce domaine, à partir de l'étude comparative des sources orientales et portugaises [5]. En Inde, la tradition du P. Heras se continue, aujourd'hui animée par le P. John Correia Afonso, S.J. L'œuvre des Jésuites se poursuit par ailleurs, représentée de manière éminente par les travaux des P. Georges Schurhammer et Joseph Wicki. Le premier Séminaire organisé à Goa en novembre 1978 réunira tous ces courants : il sera suivi de quatre autres [6]. L'avance réalisée dans le domaine de l'expansion lusitanienne est telle qu'aujourd'hui où nous traitons des Découvertes, nous ne comptons pas moins de neuf membres des ISIPH parmi nos participants.

L'initiative du premier Séminaire International d'Histoire Indo-Portugaise n'avait pas seulement un but scientifique : elle s'inscrivait dans le dessein de donner à Goa son identité culturelle, de la reconnaître et de la formuler à l'heure où son intégration dans l'Union indienne n'était pas sans risques. Il s'agissait aussi de faire entrer le Portugal dans la tradition historique de l'Inde au même titre que d'autres nations étrangères. Par rapport aux Persans, Chinois, Hollandais, Anglais et Français, les Portugais avaient été déconsidérés parce que leurs textes étaient mal connus.

Révéler la valeur de ces textes a été le succès de ce premier ISIPH où avaient été invités quelques-uns des plus éminents historiens et archivistes de l'Inde. Aussi le thème principal de cette rencontre fut-il celui de la reconnaissance des sources où l'accent était mis sur les Archives Nationales de Goa : fonds illustre, jadis organisé par Diogo do Couto, et pourtant méconnu [7]. Il compte environ 60.000 volumes où l'on peut distinguer, *grosso modo*, la correspondance administrative et politique (*Livros dos monções*) [8], les archives

---

5. *Mare Luso-Indicum*, 4 vol., Paris, 1971-1980.

6. Lisbonne, octobre 1980 ; Goa, janvier 1983 ; Lisbonne, novembre 1185 ; Cochin, janvier 1989. Les Actes des trois premiers ISIPH ont été publiés sous les titres suivants : *Indo-Portuguese History, sources and problems*, éd. J. Correia AFONSO, Bombay, 1981 ; *II Seminário Internacional de História Indo-portuguesa. Actas*, éd. Luís de ALBUQUERQUE et Inácio GUERREIRO, Estudos de História e Cartografia Antiga, Memórias, n° 25, Lisbonne, 1985 ; *Indo-Portuguese History. Old issues, New questions*, éd. Teotónio de SOUZA, Goa 1984. Trois séminaires d'Histoire indo-portugaise ont eu lieu depuis la rédaction de cet article : à Macao en octobre 1991, *As Relações entre a Índia Portuguesa, a Ásia do Sueste e o Extremo Oriente*, éd. par A. T. de MATOS et L. F. Reis THOMAZ, Macao-Lisbonne, 1993 ; à Goa en janvier 1994, « O Estado da Índia e a Província do Norte », dans *Mare Liberum*, IX, julho 1995 ; à Angra do Heroísmo (Açores) en juin 1996, *A Carreira da Índia e as rotas dos Estreitos*, éd. par A. T. de MATOS et L. F. Reis THOMAZ, Angra do Heroísmo, 1998.

7. C. BOXER, « A glimpse in the Goa Archives », dans *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, 14, 1952, pp. 294-324 ; P. S. S. PISSURLENCAR, *Roteiro dos Arquivos da Índia portuguesa*, Bastora, 1955 ; le même, *Tombo da Ilha de Goa e das terras de Salcete e Bardes*, Bastora, 1952 ; V. T. GUNE, *A guide of the collections of records from the Goa Archives*, Panaji, 1973.

8. Une partie a été éditée sous le titre : *Documentos remetidos da Índia ou Livros das Monções*, éd. R. de Bulhão PATO, 5 vol., Lisbonne, 1880-1935 ; cf. aussi A. da Silva REGO, « The

de district, les archives ecclésiastiques, les archives judiciaires — celles-là seules comprenant trois cent soixante quinze volumes — auxquelles s'ajoutent des milliers de documents divers, dont des registres de douanes et des textes en langues indiennes.

Il s'agit là non seulement de la plus grande partie de la documentation administrative de l'*Estado da Índia* mais de toute une correspondance politique surtout importante, il est vrai, pour les XVII[e] et XVIII[e] siècles. Les agents portugais étaient partout, dans le Golfe Persique, en Insulinde, au Siam, en Chine, qui tous adressaient leurs rapports à Goa. C'est ainsi que l'on peut, par exemple, obtenir des informations sur les activités des autres Européens, tant politiques qu'économiques.

Il importe aussi de souligner l'intérêt de ce fonds pour l'histoire sociale ; c'est ici celle des plus anciennes sociétés coloniales de l'Asie dont on peut reconnaître les souches à partir des registres de baptême (où sont mentionnées l'origine ethnique et la caste de chacun) et des registres de mariage, précieux pour l'histoire du peuplement dont on retrouve les structures. L'on peut ainsi évaluer la part des différentes catégories de la société du *Reino*, Vieux et Nouveaux-Chrétiens, nobles et roturiers, et l'apport des autres nations d'Europe.

Dans ce même domaine, les archives de district ont l'inestimable intérêt de conserver les procès-verbaux des assemblées des communautés de village — les *panchayāt* — qui sont les plus anciens de toute l'Inde et restituent la vie rurale du territoire en marquant l'évolution de la colonisation[9]. La documentation des institutions religieuses d'aide sociale les complète (celle de la *Misericórdia*, de Goa, par exemple)[10], qui est seule à donner des informations sur les groupes les plus modestes.

Cette reconnaissance des sources locales eut pour corollaire celle des archives européennes, qui devait être rendue plus exhaustive par les ISIPH des années suivantes. Les collections de la Torre do Tombo, de la Biblioteca da Ajuda, de l'Arquivo Histórico Ultramarino et de la Biblioteca Nacional de Lisbonne sont si connues de ceux qui nous écoutent et seront si souvent

---

Monsoon Codices at the National Archives », dans *Indo-Portuguese History, sources and problems*, pp. 51-71. (Le P. Rego a poursuivi la publication).

9. T. de Souza, *Medieval Goa, a socio-economic History*, New Dehi 1979 ; le même, « Goan agrarian economy crisis (1510-1649) », dans *Journal of the Andhra Pradesh Archives*, IV, 1976, pp. 55-70.

10. Cf. l'ancien mais peu connu J. F. Ferreira Martins, *História da Misericórdia de Goa (1520-1910)*, 3 vol., Nova Goa, 1910-1914.

11. L'iniventaire des archives concernant l'Inde et conservées à Lisbonne avait été entrepris par A. da Silva Rego, *Fontes para a história do antigo Ultramar português*, I/1, *Estado da Índia*, Lisbonne, 1978.

évoquées au cours de ce Colloque que je ne les mentionnerai que pour insister sur le travail qui reste à faire dans les archives provinciales et privées [11]. Pour souligner aussi ce que fut la révélation — notamment parmi les participants anglophones du ISIPH — du nombre de documents édités au Portugal au cours des cinquante années précédentes dans des recueils mal diffusés du fait de l'isolement d'alors. Je ne citerai que pour mémoire les publications de l'Académie des Sciences et de la Société de Géographie, celles du Centro de Estudos de História e Cartografia Antiga, l'œuvre des frères Armando et Jaime Cortesão, du P. António da Silva Rego, de l'amiral Teixeira da Mota, œuvre inlassablement continuée par le professeur Luís de Albuquerque et par l'équipe qu'il anime. Des fonds d'archives entiers ont aussi été édités, dont les *Gavetas* da Torre do Tombo et plus récemment, la *Colecção de São Lourenço* [12]. Cette évocation de travaux déjà anciens n'est pas une digression, puisque leur récente diffusion dans la communauté scientifique internationale a permis un renouveau des études indo-portugaises.

Si les ISIPH n'ont proposé qu'un tour d'horizon limité, ils ont néanmoins permis de faire état de travaux élaborés à partir d'autres fonds européens comme ceux des archives de Rome concernant l'histoire des Missions catholiques en Asie portugaise [13]. Une fois encore, rappelons l'œuvre exemplaire des P. Joseph Wicki et George Schurhammer dont la biographie de François Xavier, en quatre volumes, dépasse de beaucoup la vie du Saint pour s'étendre à tout l'Orient portugais du XVI^e siècle [14]. D'Italie encore, nous aurons des échos avec le travail de M^me Carmen Radulet, basé sur des documents florentins [15]. Il y aurait encore beaucoup à dire de l'Allemagne [16], de la France et de la Grande Bretagne, ne serait-ce que pour signaler l'édition de la *Crónica* anonyme de la British Library par le prof. Luís de Albuquerque [17] et la relation de voyage d'António de Saldanha (1503) retrouvée par l'amiral Teixeira

12. *As Gavetas da Torre do Tombo*, 12 vol., Lisbonne, 1960 ; *Colecção de São Lourenço*, 3 vol., Lisbonne, 1973-1983.

13. Les archives romaines nourrissent aussi l'œuvre des PP. Correia Afonso, Hernández, Hambye et Velinkar S.J., qui continuent de les explorer et nous ont déjà éclairés sur les missions jésuites auprès du Grand Moghol Akbar, cf. notamment J. Correia Afonso, « Documents of the first Jesuit mission from Goa to the Great Mughal », dans *II Seminário Internacional de História Indo-Portuguesa*, pp. 293-300.

14. G. Schurhammer, *Franz Xaver, sein Leben und sein zeit*, Fribourg en Brisgau, 1963 ; trad. anglaise *Francis Xavier, his life, his times*, 4 vol., Rome 1977.

15. C. Radulet, « Typologie et signification de la documentation italienne sur les découvertes portugaises », in *La Découverte, le Portugal et l'Europe*, *o. c.*, pp. 279-294.

16. M. Ehrhard, *A Alemanha e os descobrimentos portugueses*, Lisbonne, 1989.

17. *Crónica do descobrimento e conquista da Índia pelos Portugueses* (códice anónimo da British Library, Egerton 20901), éd. Luís de Albuquerque, Estudos de Cartografia Antiga, n° 86, Coïmbre, 1974 ; rééd. 1985.

da Mota [18]. Ces deux textes sont bien antérieurs aux chroniques portugaises classiques.

*

Si je me suis un peu attardée sur ce premier ISIPH, c'est parce qu'il marque une étape, tant pour l'histoire de l'Inde que pour celle du Portugal. Les rencontres suivantes ont été moins significatives et d'une qualité inégale. Au demeurant, c'est autour des thèmes proposés par les organisateurs qu'ont été faits les progrès les plus manifestes. Sans se livrer à la fastidieuse énumération des ouvrages publiés et de ceux qui sont en cours [19], il importe de signaler ce que certains travaux récents ont mis en lumière.

L'étude critique des chroniques portugaises du XVI^e siècle est une démarche prometteuse. La plus remarquable et la seule achevée est l'œuvre de M^me Maria Augusta Lima Cruz sur la VIII^e *década* de Diogo do Couto [20]. D'autres initiatives ont été prises en vue de l'édition d'un manuscrit des *Lendas da Índia* de Gaspar Correia dont on attend la remise en état et que le regretté António Banha de Andrade devait entreprendre [21]. D'autres projets sont en cours comme l'étude comparative des manuscrits de Duarte Barbosa antérieurs à l'édition de Ramusio (1550) ou la réédition très attendue de la *Crónica dos Reis de Bisnaga*, qui sera le fruit d'une collaboration indo-portugaise [22]. Par ailleurs, la compilation de sources d'époque d'origine diverse a permis de jeter un regard nouveau sur les toutes premières expéditions dans l'Océan Indien [23].

L'histoire économique avait fait des progrès considérables depuis l'impulsion donnée en ce domaine par V. Magalhães Godinho et feue Virgínia

18. A. Teixeira da Mota, « A viagem de António de Saldanha em 1503 e a rota de Vasco da Gama no Atlântico Sul », Estudos de Cartografia Antiga, n° 64, Lisbonne, 1971.

19. La bibliographie comprise dans ces notes n'est pas exhaustive, elle ne mentionne que les titres les plus significatifs. Pour plus ample information cf. H. *Scholberg, Bibliography of Goa and the Portuguese India*, New Delhi, 1982, que l'auteur remet constamment à jour.

20. M. A. de Abreu Lima Cruz, *Diogo do Couto e a década 8.ª da Ásia, a edição crítica e comentada de uma versão inédita*, 4 vol., Lisbonne, 1987.

21. A. A. Banha de Andrade, « Gaspar Correia inédito », Estudos de Cartografia Antiga, n° 104, Lisbonne, 1977 et « Gaspar Correia, o primo historiador português do Oriente? », dans *II Seminário Internacional de História Indo-Portuguesa*, pp. 671-682.

22. Par M. A. Lima Cruz (Universidade Nova de Lisboa) et Sanjay Subrahmanyam (Delhi School of Economics).

23. G. Bouchon, « Le premier voyage de Lopo Soares en Inde (1504-1505) », dans *Mare Luso-Indicum*, III, 1976, pp. 57-84, et *supra*, pp. 133-158 ; « À propos de l'inscription de Colombo (1501). Quelques observations sur le premier voyage de João da Nova dans l'Océan Indien », dans *Revista da Universidade de Coimbra*, 28, Coïmbre, 1980, pp. 233-270, et *supra*, pp. 95-132 ; A. Teixeira da Mota, *A viagem de António de Saldanha, o. c.* ; J. Aubin, « L'apprentissage de l'Inde. Cochin 1503-1504 », dans *Moyen-Orient et Océan Indien*, 4, 1987, pp. 1-96 ; L. F. Thomaz, *Maluco e Malaca*, Lisbonne, 1975.

Rau. Le troisième ISIPH (Goa, 1983) qui fut réuni autour du thème de la *Carreira da Índia* en a élargi le cadre aux structures du commerce et des sociétés marchandes asiatiques et a remis en cause quelques idées reçues à partir de documents comptables récemment retrouvés. Ainsi, la publication d'inventaires de cargaisons établit définitivement la composition de certaines escadres, corrigeant ainsi les données erronées des Livres d'*armadas* auxquels les chercheurs ont encore trop aveuglément recours. Ces inventaires livrent aussi de précieuses informations sur la composition des équipages, la nature et le volume des marchandises, la répartition des profits [24]. Ils permettent de mieux définir certains problèmes, comme celui de la comptabilisation exacte entre ce qui est chargé à Cochin ou à Goa et ce qui arrive à Lisbonne. Il ressort notamment des calculs faits par le Prof. Niels Steensgaard pour le tournant des XVI[e]/XVII[e] siècles que les navires de la *Carreira da Índia* n'ont jamais transporté plus de six à huit mille *quintais* en moyenne et que les estimations poussées jusqu'à des dizaines de milliers de *quintais* par certains historiens sont fausses pour cette époque [25].

L'analyse des documents comptables conduit à une autre constatation, celle-ci établie par le Prof. Artur Teodoro de Matos : la situation financière de Goa ne correspondait pas toujours à la situation politique et militaire de l'*Estado da Índia*. Ainsi, dans les années 1570-1590, alors que la présence portugaise est mise en échec un peu partout en Asie, la ville de Goa est à l'apogée de sa richesse, grâce au commerce d'Inde en Inde [26]. Ce paradoxe peut être discuté à partir de l'étude d'Anthony Disney, *Twilight of the Pepper Empire* [27] qui décrit au contraire la déconfiture de la Compagnie de commerce portugaise qui ne put se maintenir plus d'un demi-siècle.

L'on perçoit ici trois constantes de l'expansion portugaise au XVI[e] siècle :

— Tout d'abord l'importance de l'histoire événementielle asiatique sur la vie économique. C'est à la suite de l'effondrement de Vijayanagar (1565) que

24. G. Bouchon, « L'inventaire de la cargaison rapportée de l'Inde en 1505 », dans *Mare Luso-Indicum*, III, 1976, pp. 101-136, réimpr. dans *L'Asie du Sud à l'époque des Grandes Découvertes*, Londres, 1987, et *supra*, pp. 159-188 ; la même, *Navires et cargaisons retour de l'Inde en 1518*, Paris, 1978 ; la même, « Glimpses of the beginnings of the Carreira da Índia (1500-1518) », dans *Indo-Portuguese History. Old issues, New questions*, pp. 40-55, et *supra*, pp. 189-202.

25. N. Steensgaard, « The return cargoes of the Carreira in the 16th and early 17th century », dans *Indo-Portuguese History. Old issues, New questions* pp. 13-31.

26. A. Teodoro de Matos, « The financial situation of the State of India during the Philippine period (1581-1635) », dans *Indo-Portuguese History. Old issues, New questions* pp. 90-101 ; le même, *O Estado da Índia nos anos de 1581-1588, estrutura administrativa e económica*, Ponta Delgada, 1982 ; cf. aussi l'étude de Sanjay Subrahmanyan, « The tail wagged the dog, or some aspects of the external relations of the Estado da Índia 1570-1600 », dans *Moyen-Orient et Océan Indien*, 5, 1988.

27. A. Disney, *Twilight of the Pepper Empire*, Cambridge/Mass., 1978.

l'*Estado da Índia* compense les pertes que représentaient les taxes sur le commerce des chevaux par la mainmise sur les ports exportateurs de poivre et de riz de la côte du Karnataka ; c'est après l'écrasement du royaume de Gujarat par le Moghol Akbar (1572) que les marchands de ce pays choisissent Goa et Diu pour y poursuivre leurs activités qui enrichiront plus ces deux cités que le commerce de la Couronne. De même, la conjoncture en Inde du Sud à la fin du XVIe siècle favorisera les tentatives d'indépendance des Musulmans du Kerala et provoquera des perturbations sur les marchés du poivre [28].

— Il apparaît aussi que les tentatives de contrôle des *armadas* portugaises ne réussirent pas à détruire les structures traditionnelles du commerce oriental. Les Portugais s'insèrent dans des filières déjà existantes, explorent des mers mal connues sur des navires locaux. L'un des meilleurs exemples est celui des premiers voyages à Pégou dont la relation fut éditée par Luís Filipe Thomaz, où l'on suit un *feitor* et un écrivain portugais embarqués à bord d'une jonque appartenant à un marchand tamoul de Malacca [29]. Ces complicités n'empêcheront pas la réaction des puissances économiques : celle du Gujarat par exemple, qui avait profité du déclin des Arabes et des Chinois au cours du XVe siècle pour étendre leur emprise à tous les réseaux des mers du Sud.

La plupart des travaux récents ont confirmé l'importance des échanges inter-asiatiques déjà reconnue par Afonso de Albuquerque qui écrivait qu'il y aurait plus de profit à diffuser dans le monde oriental les produits de Malacca qu'à les transporter de l'Inde à Lisbonne [30]. Le rôle du commerce des chevaux et celui du commerce des textiles, dont les profits et le volume furent considérables, a été enfin reconnu comme fondamental dans l'économie de l'*Estado da Índia*, alors qu'il ne semble guère avoir éveillé l'intérêt des historiens économistes de naguère.

Ces échanges « d'Inde en Inde » mettent en évidence le rôle des négociants privés luso-indiens, *casados* ou métis de nom portugais et de religion catholique, dont les activités débordaient souvent les frontières du monde indien, dans le Golfe Persique, en Afrique Orientale, en Asie du Sud-Est, en Chine et jusqu'au Brésil. Ces individus occupent une place de choix dans les travaux de Charles Boxer et de ses émules.

*

28. G. BOUCHON, « Reis e piratas do Malabar. Os jogos da guerra marítima nas vésperas da segunda expansão europeia », dans *A Abertura do Mundo*, 2 vol., Lisbonne 1987, pp. 139-149.

29. L. F. THOMAZ, *De Malaca a Pegu, viagens de um feitor português*, Lisbonne, 1966.

30. Afonso de Albuquerque a Duarte Galvão, s.l./s.d., dans *Cartas de Affonso de Albuquerque*, éd. R. de Bulhão PATO, Lisbonne, 1884, vol. I, p. 404.

Les remarques que nous pouvons faire sur l'histoire économique s'appliquent aussi à la vie politique et sociale. Au XVI^e siècle, les Portugais garderont en Asie l'organisation du travail qu'ils y trouvent, les structures fiscales et administratives auxquelles se superposeront celles de l'administration ecclésiastique. L'on peut déplorer la rareté des études sérieuses consacrées à la politique de l'*Estado da Índia* qui impliquent une bonne connaissance des sources orientales et une bonne lecture — et ce n'est pas chose facile — des *Cartas Orientais* da Torre do Tombo, où l'on trouve une partie de la correspondance des rājas et des sultans. Seul à pouvoir maîtriser cette documentation, M. Jean Aubin en a démontré la valeur [31].

Il est plus surprenant que l'histoire sociale des territoires portugais au XVI^e siècle n'ait encore inspiré aucun travail significatif à l'instar des essais que Charles Boxer a consacrés aux siècles suivants [32]. Un mouvement se dessine cependant chez les chercheurs portugais pour retracer l'évolution des familles du *Reino* dont les membres faisaient traditionnellement carrière outremer. Citons pour mémoire le *Tristão da Cunha* d'António Banha de Andrade [33] et les remarquables notices de L. F. Thomaz in *Voyage dans les deltas du Gange*, *o. c.*, pp. 367-413 [34].

La destinée aventureuse des *soldados* et autres personnages isolés a attiré d'autres chercheurs [35], mais on espère toujours un ouvrage d'ensemble sur toutes les catégories de la société indo-portugaise de cette époque. Au demeurant, l'on attend beaucoup des résultats de l'analyse que M. Charles Amiel a entreprise sur la documentation de l'Inquisition de Goa [36]. Celle-ci suscitera,

---

31. J. AUBIN, « Albuquerque et les négociations de Cambaye », dans Mare Luso-Indicum, 1971, pp. 3-63 ; « Les documents arabes, persans et turcs de la Torre do Tombo », suivis de « Lettres de Cojeatar à Afonso de Albuquerque » et de « Baba' Abdullah à D. Manuel », dans *Mare Luso-Indicum*, II, 1973, pp. 183-214.

32. C. BOXER, *Race relations in the Portuguese Empire 1415-1825*, Oxford, 1963 ; le même, *Portuguese Society in the Tropics, the municipal Councils of Goa, Macao Bahia and Luanda 1510-1800*, University of Wisconsin, 1965 ; *Mary and misogyny*, Londres, 1965 ; trad. portugaise, *A Mulher na Expansão Ultramarina Ibérica*, Lisbonne, Livros Horizonte, 1977.

33. A. A. Banha de ANDRADE, *História de um fidalgo quinhentista português, Tristão da Cunha*, Lisbonne, 1974 ; J. AUBIN, « Pour une biographie de Tristão da Cunha », dans *Mare Luso-Indicum*, III, 1976, pp. 188-193.

34. Actes des 4^e et 5^e ISIPH. Lisbonne, 1985 et Cochin, 1989.

35. Cf. notamment M. A. Lima CRUZ, « Exiles and renegades in early sixteenth Portuguese India », dans *The Indian Economic and Social History Review*, 23/3, 1986, pp. 249-262 ; G. WINIUS, « Francisco Rodrigues da Silveira the forgotten soldado prático », dans *II Seminário de História Indo-Portuguesa*, pp. 773-786.

36. C. Amiel, « Les archives de l'Inquisition portugaise », dans *Arquivos do Centro Cultural Português*, XIV, 1979, pp. 421-443 ; le même, « Inquisitions modernes : le modèle portugais », dans *Histoire du Portugal, histoire européenne*, Paris, 1987, pp. 43-58.

sans nul doute, des progrès substantiels dans le domaine de l'histoire religieuse, déjà bien avancée par l'utilisation des archives ecclésiastiques de Goa et de Rome. Celui de l'éducation a déjà été particulièrement privilégié par les PP. Jésuites d'origine goanaise.

*

L'extrême diversité des communications présentées aux ISIPH témoigne de la richesse des différents aspects de l'expansion portugaise en Asie. On a beaucoup appris sur les conditions de navigation, les stratégies et techniques militaires, la participation des Indiens à la fondation et au maintien de l'Empire, les associations avec les négociants asiatiques, les relations de voyage encore inédites, les progrès de la botanique et de la médecine. Les résultats des fouilles d'archéologie sous-marine suscitent un intérêt croissant, trop souvent assorti de spéculations. Les autorités malaises ont donné crédit aux recherches entreprises pour retrouver le fabuleux trésor du *Flor de la Mar* qui éveille de véritables fantasmes [37].

On ne peut énumérer ici tous les sujets abordés pour le seul XVIe siècle. Une mention spéciale doit pourtant être faite de l'art indo-portugais, surtout dans le domaine des arts plastiques et de l'architecture religieuse et militaire. Le second ISIPH (Lisbonne, 1980) leur avait réservé une place de choix où l'on remarquait le travail exemplaire présenté par les conservateurs des Musées de Lisbonne, particulièrement par la regrettée Maria Madalena Cagigal e Silva. La rencontre des schémas classiques de la Renaissance européenne et le foisonnement des thèmes décoratifs de l'Inde fait naître de stimulantes hypothèses, notamment sur les origines du Baroque [38].

À la veille de la réunion du cinquième ISIPH (Cochin, janvier 1989) il convient de nuancer ce rapide bilan de quelques critiques.

Malgré la mise en évidence de fonds d'archives presque inexplorés, malgré le travail d'inventaire qui a été réalisé, trop nombreux sont ceux qui reculent devant la difficulté d'une œuvre originale et l'épuisante tâche de la lecture paléographique. L'on abuse de la paraphrase des chroniques et des

37. Le *Flor de la Mar* fit naufrage en 1512 au large de Sumatra. Il portait le butin de la prise de Malacca, dont le trésor des sultans.

38. M. Madalena de Cagigal e SILVA, « A história e as relações artísticas entre Portugal e a Índia », dans *II Seminário de História Indo-Portuguesa*, pp. 371-394 José PEREIRA, « Barroco europeu, barroco indiano », *ibid.*, pp. 335-364. On consultera avec profit le catalogue de l'exposition organisée à l'occasion de ce séminaire au Museu d'Arte Antiga de Lisbonne. Par ailleurs, une intéressante vision de l'Inde au XVIe siècle a été donnée par la publication des dessins du Codice portugais de la Biblioteca Casanatense (Rome). Ils ont été reproduits dans *Imagens do Oriente do século XVI*, Lisbonne, 1985.

synthèses sans critique de la documentation utilisée. L'on travaille encore trop souvent à partir des mêmes textes, en dépit des sources nouvelles qui ont été récemment éditées.

Au demeurant, ceux qui acceptent les contraintes de la rigueur scientifique ont donné une dimension nouvelle à l'histoire de la *conquista*. Dimension donnée par les premières générations de Portugais qui se sont établis en Asie et qui ont créé le premier réseau de relations intercontinentales, depuis les rivages de la Mer de Chine jusqu'en Afrique et au Brésil. Il est maintenant admis que l'on ne peut étudier l'expansion portugaise en Asie du Sud sans avoir reconnu le terrain des traditions et des sources locales ; de même, on ne peut suivre son évolution si l'on ignore l'histoire politique et sociale du *Reino* et des autres territoires de l'Empire.

Dix ans d'Histoire Indo-Portugaise ont consacré un fait irréversible : l'on ne peut plus étudier ou écrire l'histoire du XVI^e^ siècle asiatique sans connaître la documentation portugaise. Des perspectives sont reconnues, définies, ouvertes, tant dans le domaine de la vie économique et maritime des pays de l'Océan Indien que sur le passé des plus anciennes sociétés coloniales. Des perspectives, mais aussi des exigences, que ne pourront plus contourner les historiens de l'expansion européenne.

Chroniques Bibliographiques

POUR UNE HISTOIRE DU GUJARAT DU XV^e AU XVII^e SIÈCLE *

Au cours de ces dernières années, de nombreuses études ont été consacrées au Gujarat. Il faut se féliciter de l'intérêt manifesté à l'une des régions les plus dynamiques de la péninsule indienne. Plus que tout autre, ce pays a contribué à faire connaître outre-mer la civilisation de l'Inde médiévale. Depuis le XV^e siècle jusqu'au milieu du XVII^e, les Gujaratis ont animé la plupart des marchés de l'Océan Indien et coordonné ses trafics. Cette période, qui marque l'apogée de leur puissance économique, fut aussi celle où leurs sultans disputèrent aux souverains de Delhi la domination du Deccan septentrional avant de tomber sous leur dépendance.

Parmi ces diverses publications, trois monographies s'imposent, non par leur qualité mais par l'ampleur et le choix de leurs sujets. La première traite de l'histoire politique [1], la seconde de l'économie [2], la troisième tente de définir, à l'occasion des interventions portugaises, les rapports existant entre le pouvoir de la Cour et celui qu'exerçaient les milieux mercantiles [3]. Toutes trois sont assez sommaires mais font la synthèse des connaissances acquises en ces domaines. Elles permettent de faire le point sur les matériaux existants et les recherches à entreprendre.

---

* Extrait de *Mare Luso-Indicum*, IV, Paris, Société d'Histoire de l'Orient, 1980.

1. J. CHAUBE, *History of Gujarat kingdom (1458-1537)*, New Delhi, Manohar Lal, 1975. In-8, 320 p., index, cartes.

2. Surendra GOPAL, *Commerce and crafts in Gujarat, 16th and 17th centuries. A study in the impact of European expansion on precapitalist economy*, New Delhi, People's publishing House, 1975. In-8, XII + 289 p., index, cartes.

3. M. N. PEARSON, *Merchants and Rulers in Gujarat. The response to the Portuguese in the sixteenth century*, Berkeley, Los Angeles, London, University of California Press, 1976. In-8, XII + 178 p., index, cartes.

Terre d'érudits et de chroniqueurs, le Gujarat possède de nombreux documents historiques. M. Chaube en dresse un inventaire où l'étude critique des sources est complétée par une importante bibliographie, très clairement classée. L'auteur, qui utilise surtout la documentation asiatique (textes en persan, arabe, sanscrit, hindi et gujarati) ne prétend pas traiter des rapports du Gujarat et du Portugal. On ne peut que louer sa sagesse quand on sait qu'il ne disposait, pour ce faire, que des ouvrages désuets et sectaires de Danvers, Whiteway et Gerson da Cunha.

C'est en 1407 que M. Chaube aborde l'histoire du Gujarat. Il la divise en trois périodes, celles de la fondation (1407-1458), de l'apogée (1458-1537) et de la chute (1537-1573), mais consacre son étude entièrement à la seconde, c'est-à-dire aux règnes des sultans Mahmūd Bīgarhā, Muzaffar Shāh et Bahādur. Il s'attache surtout aux conflits qui opposèrent ces sultans aux seigneurs radjpoutes et au Moghol Humāyūn.

On regrette que M. Chaube ait arrêté son étude en 1537 et qu'il ne nous ait pas donné le canevas événementiel des années suivantes, sur lequel nous aurions pu greffer les informations de la documentation portugaise et chercher les causes de la décadence politique du Gujarat et de sa chute. Car c'est le principal intérêt de son œuvre, élaborée consciencieusement dans une forme conventionnelle, que de donner un cadre à une recherche plus poussée. Le recensement du matériel bibliographique, la constante référence aux sources locales épargneraient un temps précieux s'ils n'étaient dénaturés par de trop nombreux lapsus, coquilles et erreurs de date — la conquête de Barur en 1464, par exemple, est interprétée (p. 40) comme une action préventive contre les incursions des Portugais alors que ceux-ci n'avaient pas encore franchi le Cap de Bonne Espérance !

Malgré ses imperfections, la chronique de M. Chaube met en évidence un fait : en portant l'accent sur l'hégémonie maritime des Gujaratis, les observateurs portugais n'ont pas toujours mesuré la dimension territoriale du sultanat, qui fut une puissance continentale et un agent d'expansion de l'Islam. Le fracas des armes, le cheminement des éléphants et des chevaux vers le pays radjpoute, la flamme des *jauhar* consumant les citadelles n'ont été perçus que lors de circonstances fortuites. Cette vision incomplète atteste que la population côtière — celle que fréquentaient les Portugais — était étrangère aux conflits. C'est à peine si l'on notait l'activité militaire de « ces tyrans qui l'ont assujettie, qui vont avec leurs camps » (Albuquerque à D. Manuel, cité par J. Aubin, *Albuquerque et les négociations de Cambaye*, dans *Mare Luso-Indicum*, I, p. 3). Ce laconisme, opposé à la geste épique que nous présente M. Chaube, invite à se défier à la fois des exagérations des chroniques locales écrites à la gloire des chefs militaires, et de la courte vue des informateurs portugais, axés sur les activités du littoral. Au demeurant, la conquête du Kathiavar explique la rivalité de Diu et de Cambaye ; la permanence de la

guerre intérieure justifie la défense louvoyante que les sultans du Gujarat ont opposée aux entreprises portugaises, qui ne furent jamais considérées à la Cour comme un danger réel parce qu'elles ne mettaient pas en cause l'intégrité du territoire. Le péril lusitanien était lié à l'Océan. « Les guerres maritimes, disait Bahādur, sont l'affaire des marchands, elles ne concernent pas le prestige des rois »

*

C'est de « l'affaire des marchands » que nous entretient M. Surendra Gopal. Son ouvrage, traduction anglaise d'une thèse écrite en russe, fut préparé à Moscou sous la direction de Mme K. A. Antonova. Les différents aspects de la vie économique du Gujarat aux XVIe et XVIIe siècles sont présentés comme une étude de l'influence européenne sur une économie jugée « précapitaliste ».

Le plan en est si déconcertant que l'on doit le refondre pour donner quelque cohérence aux informations éparses dans l'ouvrage. Toute l'activité du Gujarat est ici divisée en sections (commerce transocéanique côtier, continental, intérieur) et chacune d'elles en deux parties (XVIe et XVIIe siècles). Un tel aménagement entraîne une rupture constante de l'enchaînement chronologique et rend malaisée toute vision d'ensemble, malgré les répétitions dont l'auteur ne se prive pas. En outre, ce découpage met en lumière la disproportion des sources utilisées pour les deux siècles étudiés. Pour le premier, seules sont compulsées quelques chroniques locales et les « sommes » portugaises de Duarte Barbosa et de Tomé Pires, encore que M. Surendra Gopal semble n'avoir eu de ces dernières qu'une connaissance limitée. Pour le second, il dispose des récits de voyage édités par la Hakluyt Society, de la correspondance et des comptes publiés dans les collections britanniques et néerlandaises mais le résultat de sa compilation ne reflète pas l'érudition dont témoigne par ailleurs son abondante bibliographie.

À l'époque médiévale, et dans des conditions climatiques normales les ressources du Gujarat lui permettaient d'assurer sa propre subsistance. Les céréales, le sucre et le bétail s'y trouvaient en suffisance et les cultures industrielles (coton, indigo), auxquelles s'ajoutaient le traitement du salpêtre et l'exploitation des carrières de pierres dures, assuraient l'activité de l'industrie locale. Au XVIe siècle, les artisans confectionnaient des bijoux, des tapis, des cuirs, des objets d'ivoire et d'écaille dont la ville de Cambaye était le principal marché. Rander était spécialisée dans la composition des parfums, Ahmadabad dans le traitement de l'indigo, Patan dans la fabrication des armes et Limadora dans la taille des cornalines. Toutes ces productions étaient à la fois surclassées et stimulées par l'essor de l'industrie textile. C'est elle qui fit la fortune du Gujarat. On filait le coton dans tous les villages, selon des techniques particulières à chacun d'eux ; les grandes villes abritaient des manu-

factures où la fibre était blanchie, teinte, tissée et imprimée. Broach, Baroda, Ahmadabad, Cambaye, Surat étaient de grands centres producteurs. On eût aimé connaître leurs structures et l'activité de spécialistes qui furent sans doute les plus experts de leur temps. M. Surendra Gopal décrit quelques techniques, cite quelques groupes sociaux sans les situer dans la hiérarchie des castes et passe rapidement sur l'organisation et la division du travail. Cette présentation du monde producteur et mercantile occupe les deux derniers chapitres du livre (pp. 186-237) alors qu'elle aurait pu en constituer l'introduction.

Comment ne pas être désorienté, en effet, par l'exposé des échanges extérieurs, énumérés sans préambule dès les premières pages (pp. 1-120)? Comment soupçonner que c'est précisément un système de production très organisé qui permit au Gujarat de s'imposer sur tous les marchés de l'Océan Indien en répondant sans faillir à la demande de textiles des régions riveraines? Si M. Surendra Gopal avait mieux fréquenté les auteurs portugais qui furent les principaux témoins de ce monopole de fait, il aurait insisté davantage sur l'importance de cette fabrication d'étoffes, négociées en même temps que les produits d'un artisanat très diversifié. Ce sont là ces fameux articles de Cambaye dont les marchands gujaratis ont inondé le Vieux Monde, ceux qui accompagnaient les convois d'épices jusqu'en Afrique et en Europe occidentale. Bijoux et bibelots de luxe ou de pacotille, cotonnades écrues ou blanchies que les populations de l'Asie du Sud décoraient à leur manière, étoffes noires, imprimées ou lamées, soieries travaillées ou importées d'Extrême-Orient, ce sont ces produits manufacturés que les Gujaratis vont échanger contre le numéraire et les métaux d'Europe, l'ivoire et l'or de l'Afrique orientale, l'or encore et le poivre de Sumatra, les rubis et la laque du Pégou, les épices des Moluques et les pierreries de Ceylan — valeurs qui enrichiront prodigieusement les communautés marchandes et qui s'accumuleront dans le trésor des rois.

L'énumération décousue que l'on nous propose a pour effet de restreindre l'ampleur de cette thalassocratie qui étendait « deux bras, d'Aden à Malacca » selon l'expression de Tomé Pires. La rigidité du plan ne permet pas non plus de situer les centres de coordination du trafic, là où s'articulaient les réseaux secondaires dont M. Surendra Gopal ne souffle mot. Il est vrai que ces derniers étaient le plus souvent pris en charge par d'autres communautés (malabares, bengalies ou malaises), car pour couvrir un espace maritime immense, dans un temps limité par le régime des moussons, il fallait aux guildes gujaraties des flottes de relais et des agents dans tous les ports de l'Océan Indien.

Seule la connaissance des structures économiques du Gujarat et de son expansion transocéanique permet de mesurer l'importance des mutations provoquées par l'intervention des Européens et par l'annexion du pays à l'empire moghol. Malgré le dédain que M. Surendra Gopal témoigne aux événements politiques, il a fort bien su mettre en lumière leurs conséquences. Mais

s'il insiste sur les contraintes imposées à la navigation par le régime des saufconduits institué par les Portugais, il ne s'avise pas, du fait de la pauvreté de ses sources, que ce fut la prise de Malacca, en août 1511, qui porta le premier coup à la prédominance gujaratie. Tomé Pires ne disait pas seulement que Cambaye ne pouvait se passer de Malacca ni Malacca de Cambaye, mais encore que celui qui possédait Malacca avait la main sur la gorge de Venise (*Suma oriental*, pp. 369, 510). Aussi, dans un premier temps, Portugais et Gujaratis se ménagent, les premiers ne pouvant se passer de l'habileté des seconds ni de leurs cotonnades. Puis, au cours des années suivantes, alors que les relations entre les sultans de Champaner et les gouverneurs de Goa demeurent courtoises et que les navires du Gujarat prennent docilement leurs saufconduits à la forteresse de Malacca, une guerrilla maritime s'organise avec la complicité des Malabars, des Bengalis et de tous ceux que lèsent les entreprises portugaises. En représailles, dès le début des années 1530, les ports gujaratis furent pillés à plusieurs reprises par les Portugais qui s'installèrent à Bassein, puis à Daman. La prise de Diu (1535) fut le second et dernier coup porté par le Portugal à la puissance du Gujarat, déjà ébranlée par l'invasion manquée de Humāyūn.

M. Surendra Gopal remarque mieux le tournant décisif, celui qui va changer la carte politique et les circuits économiques de l'Inde péninsulaire au cours du règne de l'empereur Akbar. En 1573, au terme d'une guerre épuisante, le souverain moghol annexe le Gujarat, mais s'emploie aussitôt à donner une impulsion nouvelle aux affaires commerciales : il ouvre aux Gujaratis le chemin de Delhi et draine vers les plaines du Nord une grande partie de leur production. Le développement du réseau routier permet de relier Surat à Agra, Ahmedabad à Lahore et au-delà, jusqu'aux marchés du Cachemire et de l'Asie centrale ; le carrefour de Burhānpur conduit au Bengale et à Golconde. Tous les produits du Gujarat pénètrent par chariots le continent indien sans être soumis au paiement de taxes frontalières. Le négoce des cités est prospère, mais la maîtrise de l'Océan est perdue ; d'autant plus que les corsaires du Malabar s'aventurent dans les eaux du Kathiavar et que de nouveaux venus, Anglais et Hollandais, font leur apparition dans les dernières années du siècle.

Mieux connus que les sources portugaises, les témoignages britanniques et néerlandais sont à l'origine de nombreuses études consacrées aux premières décennies du XVIIe siècle. M. Surendra Gopal en reprend l'essentiel, en précisant le rôle joué par les hommes d'affaires gujaratis au début de l'ère coloniale. Ce sont là les meilleurs fragments de son œuvre, qu'il faut glaner dans un ensemble dépourvu de cohérence. Ils soulignent la différence d'attitude des Hollandais et des Anglais : les premiers, choisissant les rivages équatoriaux, favoriseront les marchands chinois aux dépens des Gujaratis de Malacca, enlevée aux Portugais en 1641 ; les seconds, bientôt fixés à Surat malgré la grogne des bureaucrates moghols et la réticence de certains négociants,

s'associeront aux affaires locales et découvriront, au fur et à mesure de leur expansion, de puissants groupes gujaratis établis dans le Golfe Persique, à Ormuz puis à Bandar-Abbās. Comme les Hollandais, les agents britanniques modifieront les échanges traditionnels, s'intéresseront à de nouveaux marchés pour la fortune de certaines communautés et pour la ruine des autres (ainsi, au troc séculaire du riz de l'Inde occidentale et des chevaux d'Ormuz ils préféreront celui du sucre et de la soie). Sans doute, les Néerlandais auront-ils recours aux gens d'affaires du Gujarat tant au Malabar qu'à Java, mais partout ces derniers favoriseront plutôt les *factors* britanniques. Certains marchands, jaïns ou parsis, acquièrent des monopoles, pratiquent l'usure à l'égard des Européens, toujours à court de numéraire ; ils servent d'intermédiaires, résolvent les difficultés administratives, en échange de la protection que la flotte anglaise accorde à leurs convois sur un océan menacé par les corsaires de Mascate, du Malabar, du pays mahratte, et par les forbans européens.

L'auteur attribue le déclin des anciens ports à la grande famine de 1630 qui dépeupla les manufactures et priva l'industrie textile de spécialistes irremplaçables. Sans doute contribua-t-elle à détourner les acheteurs vers les marchés du Bengale et du Coromandel, mais elle doit être considérée comme un des éléments d'une conjoncture qui reste à établir et à laquelle la fiscalité et les contraintes de l'administration moghole ne durent pas être étrangères.

La conclusion de M. Surendra Gopal est amorcée dès la seconde partie du chapitre VI (pp. 230-237) par l'analyse des transformations entraînées dans les ateliers et les manufactures par l'amplification de la demande européenne au cours du XVII^e siècle. L'évolution des salaires, le pouvoir croissant des intermédiaires, l'appauvrissement des tisserands sont autant de symptômes du capitalisme que l'auteur s'attache à déceler, en les accompagnant de références à Marx et à Engels que l'on eût souhaitées moins formelles. Il donne à cette occasion un intéressant aperçu des travaux soviétiques sur la pré-industrialisation de l'Inde et se range à l'avis de M^me Antonova selon laquelle la transformation des structures économiques du Gujarat ne fut pas radicale malgré l'apparition de traits spécifiques au capitalisme. M. Surendra Gopal attribue cette stagnation à la rigidité du système des castes et à la faiblesse politique des milieux d'affaires. Sans rejeter cette opinion, on eût aimé qu'un autre regard donnât à ces problèmes sociaux et culturels une plus vaste dimension.

*

C'est ce qu'a tenté M. Michael Pearson dans un essai dont on attendait beaucoup. Le choix du sujet, les facilités accordées à l'auteur, l'abondance de la documentation à laquelle il eut accès, tout laissait espérer un travail exemplaire. Comment ne pas être désappointé par le résultat de ces cinq années de recherche qui furent consacrées à explorer les fonds d'archives de Singapour,

Goa, Baroda, Lisbonne, Londres et Edimbourg ? Œuvre originale, certes, qui met en lumière le rôle déterminant joué par les Gujaratis dans l'histoire de l'Océan Indien, mais combien décevante pour qui connaît la prodigieuse richesse des sources utilisées ! Sans doute faut-il associer à cet ouvrage d'autres publications de moindre importance[4], et souhaiter que M. Pearson n'ait pas dit son dernier mot[5] ; il demeure que, quelles que soient les séductions de la synthèse, on ne peut se contenter de ces cent soixante-dix-huit pages, sans proportion avec le nombre et la densité des informations dont disposait l'auteur.

Il est surprenant que M. Pearson n'ait jugé nécessaire de présenter ni de transcrire aucun de ces textes inédits. On eût pourtant aimé trouver en annexe quelques documents qui eussent justifié le bien-fondé de son propos. Les pièces d'archives citées en référence sont désignées par leur cote, le plus souvent sans qu'un nom, une date ou un titre permette de les situer dans un contexte historique précis, ce qui fait obstacle à toute critique des sources. Le « Bibliographical essay » (pp. 161-173) présente quelques lacunes : on s'étonne de ne pas y trouver mention de l'œuvre du P. Schurhammer ni des travaux de qualité de l'Agrupamento de Cartografia Antiga de Lisbonne et de Coïmbre. Par ailleurs, pourquoi citer la traduction incomplète des Voyages d'Ibn Baṭṭūṭa établie par Mahdi Husain (Baroda, 1953) sans même signaler celles de Défrémery et de Gibb qui font autorité ? À quoi bon reconnaître la médiocrité de la traduction anglaise des *Comentários* de Brás Afonso de Albuquerque (éd. W. de Gray Birch, Londres, 1875-1884), si l'on semble ignorer le texte portugais original publié à plusieurs reprises, et en dernier lieu par M. J. Veríssimo Serrão (Lisbonne, 1973) ?

En dépit de ces négligences, *Merchants and Rulers in Gujarat* ne manque pas d'aspects positifs. Le mérite de M. Pearson est d'avoir discerné l'intérêt que présente un tel sujet pour l'histoire de l'Inde médiévale et d'avoir attiré l'attention sur l'importance de la contribution que peuvent apporter les sources portugaises. « *My description of the response to the Portuguese is really only a detailed illustration of the general nature of relations between rulers and subjects in medieval Gujarati society* » écrit-il (p. 154). En fait, tout en soulignant par de multiples exemples les rapports des uns et des autres avec les Portugais, il s'efforce de définir les relations établies entre les milieux de la Cour et le monde des affaires.

---

4. « Wealth and Power : Indian groups in the Portuguese indian economy », dans *South Asia* (Perth), vol. III, 1973, pp. 36-45 ; « Cafilas and cartazes », dans *Proceedings of the Indian History Congress*, Bhagalpur, 1968.

5. Il a publié un intéressant recueil d'articles depuis la rédaction de la présente chronique bibliographique : *Coastal Western India, Studies from the Portugueses records*, New Delhi, 1981.

Dans une première partie, après un bref exposé des activités du Gujarat dans le commerce asiatique (pp. 7-25) et un aperçu de la société islamique locale (pp. 27-28), l'auteur retrace les principales étapes de l'expansion portugaise (pp. 39-56). Puis il présente les classes dirigeantes du sultanat en esquissant l'évolution de leur influence politique (pp. 57-91). Il commente enfin les réactions de la société mercantile envers les autorités portugaises en s'appuyant sur divers témoignages glanés parmi les innombrables documents parcourus.

Pour M. Pearson, la relative modération qui marque ces rapports est due à deux causes: la prudence des Portugais à l'égard d'une puissance tôt reconnue comme telle, et la dualité des pouvoirs qui caractérisait certaines sociétés de l'Inde médiévale. Cette dualité se manifestait alors au Gujarat par une disparité profonde entre les préoccupations de la Cour et celles de la classe marchande, deux mondes différents qui ne se retrouvaient qu'à l'heure du partage des profits. Le premier n'avait aucun droit de regard sur les activités du second ; l'attitude de l'État n'était pas toujours celle des communautés mercantiles, de sorte qu'il arrivait que les Portugais fussent en guerre avec l'un et en paix avec les autres, ou vice-versa. Si le volume du commerce maritime était considérable, il était taxé à un taux bien inférieur à celui de l'impôt foncier, ce qui donnait aux princes une raison de plus de négliger l'Océan et de lui préférer la conquête des terres. Qu'importaient un ou deux ports cédés au Portugal en échange de la paix nécessaire à la bonne conduite des campagnes de l'intérieur ? Aussi, malgré les crises, Gujaratis et Portugais eurent presque toujours un terrain de rencontre, surtout après la conquête moghole, lorsque les négociants s'employèrent à sauver à tout prix leurs marchés d'outre-mer et ne dédaignèrent point le secours des *cafilas* portugaises. Diu servit de relais aux trafics établis entre le Gujarat et les pays de la Mer Rouge, et Goa connut, à la fin du XVI^e^ siècle, un regain de prospérité grâce au commerce gujarati, dont le volume se classait immédiatement après celui de la Couronne. De nombreux sujets portugais, établis dans les villes du Gujarat à titre privé, s'associaient aux hommes d'affaires locaux. Au début du XVII^e^ siècle, face à l'intrusion des Anglais et des Hollandais, une certaine complicité s'établit entre Diu, Goa, Surat et les ports de Cambaye.

L'exposé de M. Pearson ouvre d'intéressantes perspectives sur des situations parfois insoupçonnées. Il révèle notamment l'étonnante souplesse de l'insertion des Portugais — moins surprenante, il est vrai, quand on s'avise que ce terme générique recouvrait le plus souvent des sujets portugais issus de mères indiennes. Les documents témoignent de la prospérité constante de leurs affaires privées que n'affectait nullement la décadence du commerce de la Couronne, ainsi que de l'ingéniosité des Gujaratis à tirer profit des saufconduits délivrés à Goa ou à Malacca pour naviguer là où bon leur semblait. En soulignant l'habileté avec laquelle ils surent s'imposer sur les marchés de Goa et de la plupart des comptoirs de l'*Estado da Índia*, M. Pearson remarque

fort justement que l'attitude conciliante des marchands ne doit pas être jugée à la lumière du nationalisme propre à l'époque moderne, mais qu'elle relevait alors d'autres critères liés aux intérêts de leur groupe social (p. 116).

Les faits auxquels l'auteur se réfère pour appuyer ses dires sont malheureusement cités de manière trop succincte pour que l'on puisse en apprécier la portée. Si l'interprétation qu'il en donne semble exacte, on déplore qu'il n'ait pas soumis sa documentation à une analyse plus rigoureuse qui lui eût évité de formuler des généralisations hâtives et des jugements parfois sommaires. Ainsi, lorsqu'il établit comme une donnée permanente le pourcentage de 5 % pour évaluer les profits des taxes du commerce maritime par rapport à ceux de l'impôt foncier (pp. 23 et 88), il se réfère aux informations apocryphes du *Mirāt-i Ahmadi* qui fut composé au XVIII^e siècle ; quand il souligne le peu d'intérêt manifesté par les nobles aux échanges d'outre-mer, il ne semble pas soupçonner que les seigneurs possesseurs de terres à coton étaient directement concernés par les fluctuations du marché de l'exportation des textiles.

Le chapitre consacré au commerce transocéanique (pp. 7-25) escamote l'importante question de l'implantation des guildes gujaraties dans les cités du littoral et des îles, notamment en Insulinde et dans les ports de l'Afrique orientale. Plutôt que d'affirmer que les Gujaratis ne disposaient pas de comptoirs à Calicut ou à Malacca en tant que « nation » — ce qui demanderait une étude plus poussée — pourquoi ne pas avoir recueilli quelques informations précises sur leur association avec les courtiers et les armateurs malabars, bengalis ou malais ? Et s'il est vrai que certains sultans et seigneurs ne craignaient pas de déroger en armant des bâtiments pour leur propre compte, on regrette que les figures exemplaires de Malik Gopi, brahmane de Surat, et de Malik Ayāz, gouverneur de Diu, aient été seulement esquissées. Les textes sont pourtant abondants et auraient permis de mieux connaître la nature des relations que ces gens de Cour avaient établies avec les milieux d'affaires d'outre-mer : on sait que Malik Gopi envoyait régulièrement un navire dans les ports de Sumatra (Rui de Brito à Albuquerque, de Malacca, 6/7.I.1514, *CA*, III, p. 221), et que Malik Ayāz avait des intérêts à Cochin, gérés par son agent Cherian Marakkar, celui-là même qui fournissait le poivre et la cannelle à la *feitoria* portugaise (*Crónica do descobrimento e conquista da Índia pelos Portugueses*, éd. Luís de Albuquerque, Coïmbre, 1974, p. 203). De même, si M. Pearson rapporte les rares actes de violence perpétrés par les Gujaratis contre des établissements portugais comme une réaction des communautés marchandes (p. 92), il ne fait aucun cas d'une campagne plus subtile et infiniment plus efficace qui consistait à éveiller la méfiance des princes et des populations à l'égard des entreprises lusitaniennes et à attiser leurs ressentiments ; s'il a retenu l'exemple bien connu de Malacca (p. 93), où le guet-apens de 1509 fut organisé à l'instigation des agents de Cambaye, il passe sous silence les innombrables manifestations d'hostilité fomentées par leurs propos, que ce soit à Sumatra, à Ceylan, à Calicut ou à Pégou.

On s'étonne plus encore de constater que M. Pearson se fait l'écho d'une tradition aussi répandue qu'affligeante sur le comportement sanguinaire des Portugais (pp. 58, 95-96). On peut s'interroger sur les origines de ce parti-pris malveillant, alors que la plus élémentaire enquête dans les chroniques du XVIe siècle, tant en Europe qu'en Asie, démontre que les Portugais ne firent que s'abandonner aux mœurs guerrières de leur époque sans se distinguer par une particulière cruauté. Il semble que l'on doive reconnaître ici quelque réminiscence des propos de Danvers et de Whiteway, que marquait un préjugé anti-hispanique et anti-papiste hérité d'antagonismes séculaires. Si nous signalons ce fait, c'est que ces deux auteurs bénéficièrent, grâce au rayonnement de la langue anglaise, d'une diffusion exceptionnelle, et qu'ils furent trop longtemps considérés en Inde et dans les pays anglo-saxons comme les seuls historiens de l'expansion portugaise en Asie. Des préventions d'un autre âge sont encore ainsi véhiculées dans la littérature scientifique.

Les derniers chapitres de *Merchants and Rulers in Gujarat* (V et VI, pp. 118-154) constituent en fait une seconde partie de l'ouvrage, où l'auteur s'attache à retrouver les filières qui liaient les milieux politiques au monde des affaires. Basée sur des informations datant des premières décennies du XVIIe siècle et sur des études publiées en Inde, en Grande-Bretagne et aux États-Unis, son analyse des réactions gujaraties à la présence britannique est beaucoup plus élaborée que celle qu'il nous propose quand il traite des Portugais.

Il présente les différentes communautés marchandes regroupées dans les villes au sein du *mahājān*, corps représentatif placé sous l'autorité du *nagarseth*, généralement banian ou jaïn, souvent parsi au XVIIe siècle. À l'intérieur du *mahājān*, chaque assemblée de caste (*jāti panchayat*) était présidée par un *patel*. Le *shāh-bandar* dirigeait la communauté musulmane. Chaque *jāti* (caste) avait sa propre justice, chaque corps de métier son quartier, chaque rue son chef responsable devant le *kotvāla* (commandant de police). Le *mahājān* était affranchi de toute obligation politique et n'était relié au pouvoir central que par des servitudes financières. Les impôts, droits de douane et taxes de transit étaient levés et transmis au gouvernement par les *nagarseth* qui en avaient probablement la ferme. Ces notables géraient aussi les affaires des seigneurs dont ils se faisaient parfois les usuriers.

La domination moghole entraîna quelques modifications de cet ordre social. Plus attentifs que les sultans à la prospérité du négoce, les empereurs comblèrent de privilèges les *nagarseth* les plus capables et renforcèrent les pouvoirs des *shāh-bandar*, qui reçurent le statut de fonctionnaires ; les brahmanes entrèrent en grand nombre dans l'administration et participèrent plus directement qu'auparavant à la vie économique. Mais le principe même de la communication resta inchangé : partout le groupe, plus que l'individu, était responsable par l'intermédiaire de son chef, qui demeurait le seul interlocuteur du pouvoir.

C'est à l'indépendance politique des *mahājān*, tant entre eux qu'à l'égard du gouvernement central, que M. Pearson attribue la diversité des réactions que les groupes sociaux du Gujarat opposèrent aux entreprises européennes. Un peu abrupte, mais stimulante dans la mesure où elle invite à des recherches plus concrètes dans un domaine social bien défini, cette conclusion reflète les qualités et les défauts de l'œuvre tout entière : un sujet heureusement choisi, des remarques pertinentes, une démarche originale, presque partout desservis par un discours trop souvent sommaire, basé sur une documentation hâtivement parcourue. Si l'on regrette qu'il ait été dépassé par un dessein trop vaste pour le temps qui lui fut consacré, il demeure que l'auteur a bénéficié d'une vue d'ensemble sur la presque totalité des sources existantes, ce qui lui a permis de discerner nettement les lignes de partage des pouvoirs économique et politique au sein d'une société particulièrement remarquable par son dynamisme et sa diversité. Malgré les réserves que son livre suscite, on doit rendre hommage à M. Pearson pour avoir éclairé d'un jour nouveau l'un des points les plus essentiels de l'histoire de l'Inde médiévale.

*

Le grand mérite des ouvrages imparfaits est d'orienter notre réflexion sur ce qu'ils auraient pu être et de nous aider à définir ce qui leur a manqué. Si l'histoire du Gujarat reste encore à écrire, l'on ne saurait tenir rigueur à nos trois auteurs de ne l'avoir pas fait, mais plutôt d'avoir cru pouvoir élaborer d'ambitieuses synthèses à partir d'une documentation encore incohérente.

La carence d'ouvrages de base auxquels il faudrait recourir rend actuellement la tâche au-dessus des moyens de quiconque. Tout en rendant hommage aux travaux de M. S. Commissariat, de MM. M. R. Majumdar, S. A. I. Tirmizi, S. C. Misra et autres érudits, il faut reconnaître que l'on manque de monographies bien délimitées dans l'espace et le temps. Les poèmes épiques radjpoutes n'ont fait l'objet que de rares études critiques, le texte original des chroniques est souvent délaissé au profit de traductions anglaises plus ou moins exactes. Mieux édités et répertoriés, les documents européens ont presque toujours été utilisés en des essais portant sur de trop longues périodes pour avoir été méthodiquement scrutés. Quant à la masse des pièces d'archives, elle n'a presque jamais été systématiquement dépouillée, même pour des époques ou des régions précises.

Cette insuffisance d'études préliminaires est ressentie en Inde même où les historiens commencent à restreindre leurs champs d'investigation pour mieux les approfondir. Dans cette optique, il faut signaler le livre de M. O. P. Singh, *Surat and its trade in the 2nd half of the 17th century*, Delhi, 1977, dont le plan clair, les chapitres bien documentés ne prétendent pas établir ou défendre une quelconque théorie économique. Accompagné de notes malheureusement trop laconiques, cet exposé peut servir de base à une étude plus

détaillée. Sur l'histoire de cette même période on attend avec intérêt les travaux que Mme Lotika Varadarajan a entrepris à partir de sources françaises, et dont elle a déjà donné quelques éléments prometteurs (*A Note on the currency and mensuration of Surat and Ahmedabad during the late medieval period*, dans *Indica*, vol. XIV/1 (1977), pp. 21-28. Id., *Surat: Portrait of a city based on seventeenth century European travel accounts*, dans *Journal of the Oriental Institute*, vol. XXVI/3 (1977), pp. 306-321. Id., *Foreign trade of Surat (1650-1700)*, dans *Prof. H. K. Sherwani Felicitation Volume*, Hyderabad, s.d., pp. 1-12).

On mesure l'ampleur du travail à accomplir au nombre de questions qui se posent chaque fois que l'on s'interroge sur le rôle joué par le Gujarat à cette période cruciale de l'histoire de l'Inde que furent les XVe et XVIe siècles. On sait que le Gujarat fut l'un des foyers d'islamisation les plus actifs de la péninsule, tout en offrant l'image de la coexistence de communautés de religion différente, mais il est difficile de saisir dans le passé les conditions réelles de ce phénomène social, du fait de la passion partisane de la plupart des chroniqueurs. Quelles furent les limites de la guerre sainte menée contre les Radjpoutes, et les mobiles profonds des rébellions? Il semble que les manifestations de l'antagonisme hindo-musulman aient ici découlé de facteurs politiques régionaux plutôt que de comportements sectaires, et qu'il se trouvait sans objet au niveau de la vie quotidienne ou au sein d'intérêts économiques puissants.

Un article de M. K. A. Nizami (*Shaikh Ahmad Maghribi as a great historical personality of medieval Gujarat*, dans *Medieval India*, vol. II (1972), pp. 234-259) témoigne de l'influence que les saints personnages de l'islam exerçaient sur les sultans au moment même où le prestige de ces derniers commençait à s'étendre au-delà des frontières de leur État. Les sources locales ont été souvent exploitées pour exposer les relations des souverains du Gujarat et de Delhi (comme récemment encore par M. Iqtidar Husain Siddiqi, *Diplomatic relations between the rulers of Delhi and Gujarat during the 16th century*, dans *Medieval India*, vol. III (1975), pp. 113-126); mais que sait-on des rapports établis par les sultans de Champaner avec les autres princes du Deccan, et particulièrement avec les rois hindous de Vijayanagar qui avaient étendu leur domination sur tout le sud de la péninsule? Annalistes malais et observateurs portugais ont révélé quelle rivalité implacable opposait à Malacca Tamouls et Gujaratis, tant dans les milieux politiques que marchands. On ne sait si cette animosité se manifestait aussi dans les ports du pays canara voisins de Cambaye ou sur les côtes de Pégou et de Tenasserim qui se trouvaient dans la zone d'influence de Vijayanagar. On ne connaît rien non plus de la politique commerciale pratiquée par les Gujaratis à l'égard des autres pays producteurs de textiles, Chine, Bengale et Coromandel.

Répondre à ces questions, ce n'est pas seulement retrouver la présence des Gujaratis dans leur territoire d'origine, mais aussi dans les documents

historiques de tous les États de l'Inde et même des autres pays riverains de l'Océan Indien. Bien que l'émigration soit au Gujarat une tradition séculaire, et qu'elle ait presque toujours été une source de prospérité, ses traces n'ont été que partiellement reconnues. Les sépultures de musulmans gujaratis découvertes à Sumatra et à Java témoignent du rôle qu'ils jouèrent au cours de l'islamisation de l'Insulinde, mais elles laissent aussi présumer l'existence d'autres vestiges disséminés ça et là dans les nécropoles musulmanes. Il faudrait aussi déceler dans les récits de voyage européens et les chroniques arabes et persanes ce que recouvrent les mots *khodja* et *bohra* (cf. S. T. Lokhandwala, *Islamic law and Ismaili communities, Khodjas and Bohras,* dans *Indian economic and social history review*, vol. IV/2 (1967), pp. 155-176), ainsi que *bania* ou *vania* lorsqu'il s'agit de marchands originaires de l'Inde, d'autant plus que ce dernier nom, qui désigne au Gujarat des banquiers et des négociants *vaiśya,* s'applique aussi parfois aux Jaïn avec lesquels ils se confondent. C'est à partir de textes déjà connus que M. E. A. Alpers a relevé les signes de la présence des Gujaratis en Afrique orientale dès l'aube du XVIe siècle et mis l'accent sur l'évolution de leurs activités au cours des périodes suivantes (*Gujarat and the trade of East Africa, c. 1500-1800*, dans *International Journal of African historical studies*, vol. IX/1 (1976), pp. 22-44). Attestée dans le monde malais dès le XVe siècle, localisée au XVIe par les Portugais dans les principales cités maritimes de l'Océan Indien, confirmée par les autres voyageurs européens aux siècles suivants, la diaspora gujaratie demeure encore vivante aujourd'hui, notamment en Afrique du Sud, au Kenya et aux Mascareignes.

L'ancien monde du négoce a fait l'objet d'études récentes assez nombreuses : citons pour mémoire l'article bien documenté de M. Archibald R. Lewis (*Les marchands de l'Océan Indien,* dans la *Revue d'histoire économique et sociale,* vol. LIV/4 (1976), pp. 441-475) mais trop général pour déceler les structures du commerce gujarati. Ceux de MM. B. G. Gokhale (*Ahmedabad in the 17th century*, dans *Journal of the economic and social history of the Orient*, vol. XII/2 (1969), pp. 187-221) et J. Mehta (*Some aspects of Surat as a trading centre in the 17th century*, dans *Indian historical review*, I/2 (1975), pp. 247-261) apportent d'intéressantes contributions à la connaissance de la société locale. Des recherches similaires appliquées à d'autres cités anciennes permettraient de mieux définir leurs activités spécifiques, peut-être de retrouver l'origine de ces fameux hommes d'affaires dont la compétence et l'habileté émerveillaient Tomé Pires, à tel point qu'il souhaitait mettre les Portugais à leur école (*Suma oriental*, p. 367). Les traditions et les méthodes des navigateurs ont été révélées par les remarquables communications de Mme L. Varadarajan au Seminar on Indian maritime History, Shantiniketan mars 1979 (« Chronology as related to sources for the study of Indian maritime history 1500-1800 A.D. ») et à l'International Conference on Indian Ocean Studies, Perth, août 1979 (« Traditions of indigenous navigation in Gujarat »). Le rôle des armateurs a partiellement été étudié pour le XVIIe siècle notamment

par M. Jan Quisar (*Shipbuilding in the Mughul Empire during the 17th century*, dans *Indian economic and social history review*, VIII/1 (1971) pp. 87-108) mais nous savons bien peu de choses sur ceux du XIVe et du XVe siècles qui furent pourtant les pionniers de l'expansion maritime. Dans ce domaine comme dans d'autres branches de l'économie, les sources antérieures à la domination moghole semblent avoir été trop souvent méconnues. Il est vrai qu'elles n'apportent pas d'éléments aussi nombreux et précis que ceux qui furent consignés par les bureaucrates de cette époque. La production agricole par exemple pourrait être mieux évaluée grâce aux données qu'ils nous ont transmises (le mémoire de Shireen Moosvi, *Suyūrghāl statistics in the A'in-i-Akbari*, dans *Indian historical research*, II/2 (1976) pp. 282-298) portant sur la région d'Agra, paraît à cet égard tout à fait convaincant).

Quant à l'histoire de l'industrie textile, elle offre aux chercheurs d'infinies perspectives. Que sait-on des groupes sociaux qui s'en partageaient les tâches, de leur qualification, de leur hiérarchie, de leurs traditions ? de l'organisation du travail, tant à domicile qu'en manufacture ? des techniques et de la terminologie ? Des recherches sont en cours parmi lesquelles celles de Mme L. Varadarajan dont elle a publié déjà quelques résultats précis notamment sur les cotonnades imprimées (*Towards a definition of Kalamkari*, dans *Homage to Kalamkari*, Marg publications, 1979 ; *Figurative kalamkari and its locale*, dans *Rai Krishna Felicitation Volume*, Bénarès, 1979 ; *Fostat textiles. Tradition and continuity*, dans *Journal of the Indian Society of Oriental Art*, 1979). Souhaitons aussi que se poursuive la publication des monographies illustrées de John Irwin et Margaret Hall (I. *Indian painted fabrics.* II. *Indian embroideries*, Calico Museum of textiles, Ahmedabad, 1971-1972) sur ce qui fut sans doute la plus grande communauté productrice d'étoffes de l'époque médiévale. Encore faudrait-il en reconnaître et en répertorier les vestiges épars dans les musées du monde entier ; observer aussi les tentures et les costumes reproduits par les enlumineurs de manuscrits et les peintres de la Renaissance. La circulation des étoffes était si importante alors entre les différentes cours d'Europe qu'il est probable que certains tissus de luxe « de Cambaye » qui voyageaient en même temps que les épices aient été diffusés jusque-là. On peut penser qu'ils contribuèrent à faire connaître la faune, la flore et les thèmes décoratifs de l'Inde avant même que la route en ait été trouvée.

*

Le Gujarat mérite que l'on s'éveille à son histoire. Les travaux que nous avons signalés ici sont les premières ébauches de l'œuvre considérable qui reste à accomplir. Que l'on fouille les sites, que l'on interroge les traditions, que l'on édite les textes sans oublier jamais que le passé du Gujarat s'inscrit aussi au-delà de ses frontières. Parce qu'ils ont observé les mers et les rivages, les Portugais ont révélé ce que n'avaient pas retenu les annales locales : ils ont

donné au Gujarat sa dimension la plus grande, celle d'une expansion maritime immense, organisée au cours de l'époque médiévale par plusieurs générations de marchands et d'armateurs. Maîtres du marché des textiles, présents à toutes les escales de la « route des épices », harmonisant les trafics tramés depuis le Pacifique jusqu'aux portes de la Mer Rouge, ils firent du Gujarat, entre le XV^e et le XVII^e siècle, la plus grande puissance économique de l'Océan Indien. La vision de cet apogée est l'une des plus précieuses contributions que les sources portugaises aient apportées à l'histoire de l'Asie du Sud. Elle justifierait à elle seule que l'on donnât enfin au Gujarat la place qui lui revient[6].

6. Quelques travaux remarquables ont été faits depuis la parution de cet article, dont on trouvera mention dans *Le Gujarat et les sources de son histoire (XVI^e-début du XIX^e siècle)*, édité par Ernestina CARREIRA dans *Moyen Orient et Océan Indien*, Paris, Société d'Histoire de l'Orient, 1998. Notons en particulier les études de M. Sanjay SUBRAHMANYAM qui permettent d'actualiser nos connaissances sur de nombreux points : « The *Estado da Índia* and the Merchants of Surat, c. 1700 », dans *The Indian Ocean Newsletter*, vol. VIII, 1986 ; « A matter of Allignement : Mughal Gujarat and the Iberian World in the Transition of 1580-1581 », dans *Mare Liberum*, n° 9, 1995, pp. 461-479 ; « The trading world of the western Indian Ocean, 1546-1565 : A political interpretation », in Artur Teodoro de MATOS and Luís Filipe F. Reis THOMAZ, eds., *A Carreira da Índia e as Rotas dos Estreitos : Actas do VIII Seminário Internacional de História Indo-Portuguesa*, Angra do Heroísmo, The Editors, 1998, pp. 207-227 ; « A Crónica dos Reis de Bisnaga e a Crónica do Guzerate : Dois Textos Indo-Portugueses do século XVI », in *Os Construtores do Oriente Português*, Lisbonne-Porto, CNCDP-Câmara Municipal do Porto, 1998, pp. 131-154.

Le crépuscule de l'Empire du poivre *

Ce « Crépuscule de l'Empire du poivre » [1] que nous présente M. Disney étend ses rayons bien au-delà de l'Inde. Il touche Lisbonne dès la fin du XVI^e siècle, au lendemain du rattachement du Portugal à la Couronne des Habsbourg. On a beaucoup épilogué sur cette époque complexe et sur les raisons qui poussèrent le Portugal à se détourner de ses anciennes possessions asiatiques pour s'engager, à l'instar de l'Espagne, sur les chemins du Nouveau Monde. On manquait jusqu'ici d'études rigoureuses, basées sur une documentation originale, qui eussent éclairé les phases de ce mouvement. L'ouvrage de M. Disney comble en partie cette lacune ; son analyse permet de faire le point sur la situation des Portugais aux Indes orientales et ouvre partout ailleurs d'intéressantes perspectives.

Dès l'introduction le sujet est situé dans l'espace et le temps : les pays du poivre, étirés entre la chaîne des Ghâtes et la côte occidentale de l'Inde entre Goa et le Cap Comorin ; l'époque du gouvernement du Comte de Linhares, Vice-roi de l'*Estado da Índia*, qui vit naître et s'effondrer la Compagnie des Indes portugaises. L'histoire de cette Compagnie, les motifs de sa création et les raisons de son échec donnent à M. Disney l'occasion de dépasser maintes fois ces limites, tant pour établir la conjoncture économique de cette période que pour étudier la nature des crises auxquelles la société portugaise fut alors confrontée.

D'un siècle de présence lusitanienne l'auteur dresse un rapide bilan : un réseau maritime immense, basé sur quelque cinquante points d'appui autour de l'Océan Indien et de la Mer de Chine, notamment à Mozambique, Ormuz,

---

* Extrait de « Revue des Livres », *Bulletin des Études Portugaises et Brésiliennes*, tome 41, Paris : Éditions A.D.P.F., s.d.

1. Anthony Disney, *Twilight of the Pepper Empire. Portuguese trade in Southwest India in the early seventeenth century*, Cambridge (Mass.) / London, 1978. (Harvard Historical Studies, vol. 95). In-8. 222 p. + cartes.

Colombo, Malacca, Macao et Nagasaki. En Inde même, une capitale, Goa, siège du gouvernement de l'*Estado da Índia*, dont relevaient les *feitorias* et les forteresses implantées dans les états indigènes du littoral. Celles du Malabar — Cananor, Cochin, Kollam — dataient des premières années de la *conquista*, tandis que les « praças do Norte » — Diu, Damão, Bassein, Chaul — étaient de fondation plus récente.

D'emblée, la Couronne portugaise s'était arrogé le monopole du commerce du poivre et s'était heurtée aux réactions hostiles des communautés musulmanes qui en avaient naguère exploité les profits. Les conflits qui avaient marqué la période d'expansion s'apaisaient à la fin du siècle, sans doute à la faveur de l'ordre nouveau qui s'établissait alors dans la péninsule. Les conquêtes de l'empereur moghol Akbar s'étendaient à tout le Deccan, provoquant la chute des grands royaumes qui l'avaient jusqu'alors dominé. Dans un premier temps, les Portugais profitèrent du désarroi pour s'assurer des positions dans les ports poivriers du pays canara — Onavar, Barcelor et Mangalor — mais ils ne tardèrent pas à ressentir les effets de la désorganisation des trafics du Deccan, puis du mouvement de centralisation qui les dirigeait vers Delhi et les cités du Gange.

Avant d'aborder l'étude de la crise économique qui allait affecter l'*Estado da Índia*, M. Disney en décrit le théâtre en deux chapitres denses qui méritent attention (pp. 16-49). C'est à la qualité de la synthèse que l'on mesure à quel point l'auteur connaît et maîtrise son sujet. L'évocation de Goa et de ses habitants est nourrie de la fréquentation des fonds d'archives de Lisbonne et surtout de Panjim. Il en surgit une population bigarrée : Eurasiens de culture portugaise, *casados* et *soldados* venus chercher fortune puis établis en Inde, religieux de toutes nations, Nouveaux-Chrétiens, marchands asiatiques, esclaves africains et malais. Il faut lire ces quelques pages, où la précision n'engendre jamais la sécheresse et où Goa revit dans la grandeur de ses paysages, de ses églises et de ses couvents, dans le grouillement du port et le mouvement des navires.

Que représente à cette époque le commerce du poivre pour l'Espagne des Habsbourg ? Essentiellement le chargement des vaisseaux de la *Carreira da Índia* qui chaque année en janvier appareillaient pour Lisbonne. Mais ces cargaisons n'atteignaient pas plus de 6 à 7 % des échanges de l'*Estado da Índia*, depuis longtemps intégrés dans les filières plus rémunératrices du négoce interasiatique. C'est en décrivant les différentes étapes de la production et de l'acheminement du poivre jusqu'aux entrepôts de Goa que M. Disney décèle les signes avant-coureurs de la crise (pp. 30-49).

Le poivre se faisait plus rare et plus cher. Les conflits intérieurs du Deccan en compromettaient l'approvisionnement, tandis que l'Océan se couvrait de pièges. L'on n'échappait aux embuscades des corsaires du Malabar et de Mascate que pour parer les attaques des Hollandais et des Anglais. La présence de ces nouveaux-venus provoquait la montée du prix des épices sur

les marchés. Les rājas des pays du poivre ne se contentaient plus des rentes et des présents que les Portugais avaient coutume de leur offrir; leur avidité croissait au fur et à mesure que se dégradait la situation économique de Goa. La recette des droits de douane ayant diminué de moitié, faute de marchandises, la ville ne pouvait plus supporter l'inflation des charges — achat de sacs, de paniers et de chandelles, salaires du personnel, entretien de la flottille portuaire. Mal payés, et plus intéressés par les profits du commerce privé que par les bénéfices de la Couronne, les fonctionnaires royaux ne prenaient pas la peine de lutter contre la corruption et la nonchalence administrative.

Dès les années 1560, la carence de numéraire avait contraint Lisbonne à faire appel aux capitaux des particuliers, et même à confier la charge du commerce du poivre à des marchands allemands et italiens. Ces expériences avaient échoué alors que de nouveaux facteurs politiques aggravaient la crise en Asie. L'*Estado da Índia* devait à la fois faire face aux guerres locales et subir les répercussions des conflits qui opposaient en Europe les forces espagnoles aux Anglais et aux Hollandais. En 1622, les premiers aidaient les Persans à s'emparer d'Ormuz tandis que les seconds harcelaient sans relâche les escadres portugaises qui faisaient voile vers Malacca et perdaient peu à peu la maîtrise de l'Océan Indien oriental. En 1620-1630, tandis que le prix des épices baissait à Lisbonne du fait de l'accroissement de l'offre des concurrents, l'on n'expédiait plus chaque année de Goa que la moitié de la quantité de poivre chargée au siècle précédent.

La réforme qui s'imposait fut trop longtemps différée par les atermoiements de Madrid et de Lisbonne et par l'inutile recours aux expédients locaux — création d'impôts, emprunts aux couvents, contributions des particuliers souvent extorquées sous la menace. Cependant, les profits que commençaient à accumuler les Hollandais et les Anglais donnaient à réfléchir. Forts de leurs relations et de leur expérience, les Portugais ne devaient-ils pas mieux réussir s'ils créaient à leur tour leur propre Compagnie ?

On ne sait qui fut l'instigateur de l'entreprise. Annoncée officiellement en 1619, ce n'est qu'en 1624 qu'elle prend corps sous l'impulsion de D. Jorge Mascarenhas et s'insère aussitôt dans le « Grand Projet » du comte d'Olivares : celui d'une ligue hanséatique sous l'égide des Habsbourg, destinée à frapper la puissance naissante des Hollandais dans les mers du Nord, mais aussi à étendre le commerce hispanique à l'échelle du monde. De ce dessein démesuré rien ne devait aboutir, si ce n'est l'entrée en fonctions de la Compagnie des Indes portugaises.

L'exposé des statuts et des modalités de financement (pp. 71-85) donne à M. Disney l'occasion d'esquisser une étude sociale dont on regrette d'autant plus la brièveté qu'elle est établie à partir de documents inédits. Sans jamais s'écarter de son propos, l'auteur s'enquiert des origines, des alliances et des mariages. Il est attentif aux mouvements des personnages qui, entre Goa et Lisbonne, auraient pu jouer un rôle dans la création de la Compagnie. Quel-

ques touches discrètes sur une possible influence des Jésuites ou sur les coteries de la Cour donnent de stimulantes directions de recherche. On eût aimé en savoir plus, par exemple, sur les raisons de l'opposition obstinée que certains seigneurs — le duc de Villahermosa, les comtes de Basto et de Porto-Alegre — menèrent contre la Compagnie. Leur prise de position fut-elle assez forte pour cristalliser les réticences ou en fut-elle seulement l'expression?

Quoi qu'il en soit, l'entreprise suscita si peu d'enthousiasme que la Couronne dut la financer aux deux tiers et offrir des titres de noblesse en échange des participations: l'on pouvait devenir *cavaleiro fidalgo* pour 1000 *cruzados*, *fidalgo da Casa del-Rei* pour 30.000 *cruzados*, et même être intronisé dans un ordre militaire si l'on prenait en charge l'armement d'un navire. Ainsi la création de la Compagnie entraînait-elle un mouvement de promotion sociale qui força l'adhésion d'un certain nombre de Nouveaux-Chrétiens, mais ne fut pourtant pas assez convaincant pour triompher du scepticisme des milieux d'affaires.

L'organisation même de la Compagnie inspirait quelque méfiance. Le Conseil d'administration qui siégeait à Lisbonne sous la présidence de D. Jorge Mascarenhas comptait bon nombre de *fidalgos* dont les titres ne masquaient pas le souvenir d'ascendants Nouveaux-Chrétiens qui avaient parfois eu maille à partir avec les tribunaux de l'Inquisition. En outre, les directeurs relevaient officiellement du Conseil de Commerce de Madrid, ce qui avivait le préjugé anti-espagnol d'une partie de l'opinion. Le Conseil de Goa dépendait de celui de Lisbonne, mais l'éloignement lui conférait une certaine autonomie. En fait, il fut directement soumis à l'autorité de D. Miguel de Noronha, quatrième comte de Linhares et vice-roi de l'*Estado da Índia*. C'est à ce travailleur infatigable que la Compagnie portugaise dut sa brève existence, qui n'excéda même pas le temps de son mandat.

Les structures administratives et financières, la nature et le volume des échanges sont très clairement exposés en trois chapitres que complètent des tableaux statistiques basés sur des sources en partie inédites (pp. 86-136, 159-69). Rigoureux quant à la précision de ces données techniques, l'auteur n'oublie jamais de les inscrire dans leur contexte politique et social, ce qui lui permet de nuancer ses jugements. C'est à cet égard que ce « crépuscule » n'éclaire pas seulement le destin fugace d'une compagnie de commerce: les changements entraînés par l'adaptation de nouvelles structures aux routines de l'*Estado da Índia* découvrent les raisons profondes de son échec.

Dès l'abord, le manque de crédits ne permettra pas à la Compagnie de se doter de pouvoirs assez forts pour faire face aux difficultés qu'elle devra affronter. Jalouse de ses privilèges, la *Câmara* de Goa l'oblige à limiter son activité aux échanges entre Lisbonne et la côte occidentale de l'Inde, et la contraint à renoncer aux fructueux commerces de la Mer de Chine. Encore la Compagnie ne peut-elle prétendre à tous les monopoles; elle doit se contenter de celui du poivre (pour 80 à 90 % de ses achats), du corail et de l'ébène. Elle

tire quelque profit de la spéculation sur les espèces du *cabedal da pimenta*, réalise des bénéfices sur l'exportation de l'indigo, du salpêtre et de la cannelle, ainsi que sur le frêt des marchandises privées. Mais ces opérations, qui s'avèrent assez rentables les deux premières années ne peuvent suppléer à l'insuffisance des capitaux accordés par Lisbonne. La Compagnie n'avance jamais les fonds nécessaires pour acheter le poivre à la bonne saison, comme le font les Hollandais, qui accaparent à bon compte presque toute la production du Malabar et contraignent les Portugais à accepter les prix élevés des marchés canara.

La rivalité des Compagnies était aiguisée par les échos des conflits européens dont on percevait mal les péripéties : les ordres de paix ou de guerre ne parvenaient en Orient que pour compliquer des situations déjà dépassées. Si certains accords avaient pu être conclus avec les Anglais, la ténacité des Hollandais demeurait inébranlable et restreignait de plus en plus le champ d'approvisionnement de la Compagnie. Privée des épices des Moluques, elle cherchait à obtenir le monopole de la cannelle en s'accrochant à Ceylan où le soulèvement de Kandy, en 1630, acheva de ruiner ses espérances. Ce fut cette année-là que l'Inde fut ravagée par l'une des plus grandes famines des Temps modernes, qui dépeupla des villes entières et anéantit leurs trafics. Faute de réserves, les vaisseaux durent quitter Goa à moitié vides en 1631, et rester à quai l'année suivante.

Il est bien évident que ces funestes événements précipitèrent la ruine de la Compagnie, mais peut-on accuser l'injustice du sort quand ils révèlent aussi des défaillances meurtrières ? Rien n'avait été prévu pour l'entretien des carraques qui prenaient la mer sans avoir été réparées, ni pourvues du gréement nécessaire. À Lisbonne, la coordination défectueuse des services retardait indéfiniment leur départ, ce qui les exposait à perdre la mousson ou à être livrées au gré des vents contraires. Les équipages étaient malades et affamés tant le biscuit était amer et les provisions avariées. Aussi ne trouvait-on à embarquer que des matelots de fortune, des enfants le plus souvent, dont certains n'avaient pas treize ans. Les adultes valides et qualifiés préféraient l'avenir plus prometteur que leur offrait la montée des empires atlantiques. Aussi, les canons étaient-ils servis par des tailleurs et des savetiers. L'on apaisait les rébellions de ces troupes misérables en leur permettant d'entasser des marchandises indiennes dans des cales octroyées au titre de *gasalhados* et de *liberdades*. Trop vermoulues pour supporter cette surchage, trois des neuf carraques furent englouties dans les naufrages du retour.

On peut s'interroger sur les raisons de la négligence des responsables, et de l'animosité qui dressait le duc de Villahermosa contre D. Jorge Mascarenhas, lequel ne pouvait souffrir le comte de Linhares. Ce dernier mettait un point d'honneur à assurer le fonctionnement de la Compagnie mais ne cachait pas le scepticisme que lui inspirait son avenir. Plus encore à Goa qu'à Lisbonne, la méfiance qu'elle avait suscitée depuis ses origines était imputée

à la présence d'« *homens de negócio* » parmi ses administrateurs. Cette locution méprisante, que l'on appliquait alors aux Nouveaux-Chrétiens, jetait le discrédit sur toute l'entreprise. À tel point que deux directeurs furent emprisonnés sur ordre du Saint-Office tandis que la Compagnie sombrait dans l'opprobre. Dès la fin de 1632 elle fut remise en cause, puis liquidée quelques mois plus tard après seulement cinq ans d'existence. Ainsi s'achevait la dernière tentative qui eût permis aux Portugais de garder la maîtrise de l'empire du poivre.

*

M. Disney a bien saisi ce moment de l'Histoire pour lequel il disposait d'une documentation originale et cohérente dont il a su dégager les éléments essentiels. Ses enquêtes ne l'ont pas seulement conduit à Goa, au Portugal et en Espagne, mais aussi dans les bibliothèques britanniques et américaines. À la manière dont il compare et coordonne ses sources, on perçoit qu'elles ont été attentivement scrutées. On peut toutefois lui reprocher, comme à d'autres auteurs anglo-saxons de notre époque, de n'avoir publié aucune des pièces d'archives qu'il avait utilisées — comme on eût aimé lire le détail de ce Ms 14 codex Lynch sur lequel il a basé ses statistiques ! — et d'avoir cité leurs références sans titre ni date, ce qui décourage toute critique. Par bonheur, il n'a pas embrassé un sujet trop vaste, et il l'a traité avec une densité remarquable, propre à donner naissance à de plus amples développements.

On aurait mauvaise grâce à lui tenir rigueur de n'avoir pas étendu plus loin le champ de ses recherches, mais on peut souligner l'intérêt de la correspondance des agents hollandais et italiens qu'il semble avoir négligée. Les premiers révèlent que l'une des causes de la crise du poivre fut la concurrence de Sumatra, dont la fortune naissante fut étudiée par M. Denys Lombard (*Le sultanat d'Atjeh au temps d'Iskandar Muda*, Paris, 1967). Associés de longue date aux gens d'affaires portugais, les seconds ont fort bien observé les phases de la décadence de Goa dans les dernières années du XVI^e^ siècle. Filippo Sassetti a démontré que la ville avait été appauvrie par la chute de l'empire hindou de Vijayanagar (1565) et le démantèlement de ses échanges : l'importation des chevaux, achetés à prix d'or, avait été l'apanage et la richesse de Goa, qui eût sans doute pu faire face à la crise du poivre si ses coffres n'avaient été vides.

Une troisième cause de l'échec portugais a été récemment soulignée par M. Teotónio de Souza (dont il faut signaler l'étude très documentée qu'il vient de consacrer à l'histoire sociale de Goa au XVII^e^ siècle, *Medieval Goa*, New Delhi, 1979) : le médiocre sens des affaires des agents de la Couronne, déjà dénoncé par Albuquerque dans une lettre célèbre (à Duarte Galvão, [1513], *CA*, I, p. 404) qui les obligeait à recourir à des intermédiaires italiens, juifs ou indiens et ne leur permit pas de rivaliser avec les habiles négociants de

l'Europe du Nord (*Glimpses of Hindu dominance on Goan economy in the 17th century*, dans *Indica*, vol. 12 (1975), pp. 22-35).

M. Disney ne cède pas à la tentation d'attribuer le déclin de l'empire du poivre à la seule conjoncture économique ; il en cherche aussi les causes dans les orientations politiques de Madrid et les mutations de la société portugaise. Il semble que le Portugal ait payé cher son association à la couronne des Hasbourg qui l'a contraint à épouser les querelles de l'Espagne et à compromettre une alliance séculaire avec les Flandres et l'Angleterre. Transposé dans les mers de l'Inde, le contentieux européen de l'Espagne a contribué à brouiller des cartes qui étaient peut-être déjà perdantes.

Twilight of the Pepper Empire s'inscrit dans la tradition des travaux de M. C. R. Boxer qui a consacré à l'Inde portugaise une grande partie de son œuvre et récemment encore tenu trois conférences publiées sous le titre : *Portuguese India in the Mid-seventeenth century*, Delhi, 1980). Lors du premier Séminaire d'Histoire Indo-portugaise (Goa, novembre 1978), M. Disney avait souhaité que les études relatives à l'Empire d'outre-mer ne soient pas seulement limitées à ses bases maritimes mais s'étendent aussi aux territoires de l'intérieur (*The Portuguese Empire in India c. 1550-1650 : some suggestions for a less seaborne, more landbound approach to its socio-economic History*, dans *Indo-portuguese History : sources and problems*, Oxford University Press, 1980). Il semble que ce mes-sage ait été entendu des historiens de l'*Estado da Índia* qui intègrent de plus en plus leurs recherches dans le contexte de la documentation asiatique. Nous devons à notre tour souligner combien il est nécessaire qu'une démarche du même ordre relie l'histoire des établissements portugais à celle de la péninsule ibérique. Les signes relevés par M. Disney à propos de la crise du poivre sont révélateurs d'un malaise social perceptible à Goa tout autant qu'à Lisbonne.

L'« Império do Assucar » (comme M. J. Lúcio de Azevedo surnomme le Brésil dans *Épocas de Portugal económico*, Lisbonne,1927, rééd. 1947) a-t-il porté ombrage à l'« Império da Pimenta » ? Les données économiques que publie M. Disney complètent heureusement celles que MM. V. Magalhães Godinho et Frédéric Mauro avaient établies naguère pour d'autres contrées, et pourraient faire l'objet d'une étude comparative. Mais les profits de l'exploitation du Brésil ne suffisent pas à justifier la défiance qui marqua les débuts de la Compagnie et la condamna à l'échec. Pourquoi tant d'indifférence, voire d'hostilité, pour ce qui fut jadis symbole de richesse et de gloire ? Il y a loin de ce désenchantement à l'esprit des *Lusiades* qui avait exalté la mémoire de la *conquista* et lié à jamais l'image de l'Inde à la culture portugaise.

Il appartient aux lusitanistes d'élargir ce débat, de reconnaître l'ampleur des mutations intervenues au cours du XVI^e^ siècle et de se pencher sur les réactions qu'elles ont provoquée à long terme. La découverte de l'espace, la rencontre d'autres hommes, de leurs mœurs et de leurs croyances, le développement du métissage et de l'esclavage avaient ouvert des perspectives que les

contraintes de l'Inquisition et le traumatisme de la défaite contribuèrent à assombrir. Les textes législatifs, la correspondance et la littérature de l'époque des Habsbourg éclaireraient sans doute bien des attitudes inspirées par ces changements. Elles permettraient d'entrevoir comment ont été vécus l'intégration — ou le rejet — des Nouveaux-Chrétiens ou de définir le rôle de certains personnages dans l'évolution des mentalités à l'égard de l'*Ultramar*.

C'est dans ce sens que le « Crépuscule de l'empire du poivre » peut susciter d'autres recherches. Nous souhaitons que M. Disney y contribue en nous donnant, après cet essai prometteur, quelque grande œuvre à la mesure de ses talents d'historien.

Dame de Goa portée et accompagnée de ses suivantes, in van Jan Huygen van LINSCHOTEN, *Itinerario, Voyageofte Schipvaert*, La Haye, Koninklijke Bibliotheek, 1702 B 4.

LES FEMMES
DANS LA SOCIÉTÉ COLONIALE IBÉRIQUE *

L'étude de la condition féminine comporte inévitablement des côtés anecdotiques et romanesques qui ont trop souvent tenté les amateurs de « petite histoire ». Le dernier ouvrage de M. C. R. Boxer se place d'emblée bien au-dessus de ce genre mineur. Il s'agit de la publication des conférences données en 1972 à Bryn Mawr College, qu'il a réunies sous le titre de la dernière d'entre elles. En fait, c'est le sous-titre qui en définit et limite le propos [1]. Dès l'introduction, l'auteur s'en explique. En l'absence d'une documentation cohérente, il n'a pas eu l'occasion d'approfondir par des recherches d'archives un sujet choisi impromptu. Ne pouvant être exhaustif en quatre conférences, il a préféré un exposé « épisodique et sélectif » à une synthèse superficielle. Quelques pages suffisent pourtant à démontrer que c'est là une question fondamentale, pierre angulaire de toute l'histoire du peuplement, des mœurs, des structures juridiques et sociales du monde colonial ibérique. M. Boxer nous donne ici l'un de ces essais dont il a le secret, un travail basé sur une érudition immense, et ouvert sur des perspectives aussi originales que stimulantes.

L'auteur présente quelques groupes choisis dans trois domaines : l'Atlantique (Açores, Maroc, São Tomé, Angola, pp. 11-34), l'Amérique latine (Mexique, Brésil, Pérou, pp. 35-62), l'Asie (Inde, Macao, Philippines, pp. 63-96). Partout apparaissent des similitudes et des différences, ces dernières étant plutôt déterminées par le milieu ethnique que géographique.

---

* Extrait de *Mare Luso-Indicum*, III, Paris, Société d'Histoire de l'Orient, 1976.

1. C. R. BOXER, *Mary and misogyny. Women in Iberian expansion overseas 1415-1815, some facts, fancies and personalities*, Duckworth, Londres, 1975. In-8°, 142 p. dont un glossaire et deux index. Trad. portugaise : *A Mulher na Expansão Ultramarina Ibérica, 1415-1815, alguns factos, ideias e personalidades*, Lisbonne, Livros Horizonte, 1977.

Au Maroc et aux Açores, terres relativement proches du Portugal, les femmes d'origine lusitanienne étaient nombreuses, mais leur mode de vie variait d'une colonie à l'autre. Dans les présides, elles devaient faire face à l'insécurité quotidienne, toujours exposées aux massacres et aux razzias, parfois enlevées et contraintes de se convertir à l'islam. Aussi assumaient-elles aux côtés des hommes la défense des places fortes. Si M. Boxer nous présente quelques guerrières qu'une maternité prochaine n'embarrassait point pour prendre les armes, comment ne pas évoquer ici la figure de D.ª Isabel Galvão qui servit une bombarde au siège de Ceuta, en 1476 ? (cf. J. Aubin, *Duarte Galvão,* dans *Arquivos do Centro Cultural Português,* vol. ix (1975), p. 48). Bien différente était la vie patriarcale des Açores, conforme au modèle rural portugais, mais marquée par une tendance plus nette à la réclusion des filles et des épouses, confinées dans des tâches d'intendance domestique.

Dans les terres lointaines d'Afrique équatoriale, tant en Angola qu'à São Tomé, les hommes partaient seuls et se mettaient en ménage avec des femmes noires. Certaines de ces unions, consacrées par le mariage, furent à l'origine d'une aristocratie de mulâtres qui devait exploiter les richesses du pays.

C'est en Amérique latine que M. Boxer trouve un champ propice à l'étude comparative des sociétés coloniales ibériques. Elles sont marquées, relève-t-il, par le statut très différent des Espagnoles et des Portugaises. Alors que la Couronne castillane encouragea dès le début de la conquête l'émigration des femmes (trente d'entre elles furent embarquées au troisième voyage de Colomb), le gouvernement portugais laissa toujours les hommes s'établir seuls outre-mer. Tandis que les Espagnoles animaient la vie sociale de Mexico et de Lima, les Brésiliennes étaient cloîtrées au fond de leurs demeures par la jalousie de leurs époux ; à tel point que les autorités ecclésiastiques blâmèrent ces derniers de ne pas permettre à leurs compagnes de sortir pour recevoir quelque instruction ou participer aux œuvres charitables. L'évolution des sociétés d'Amérique latine devait se ressentir de ces attitudes différentes. Dans les colonies castillanes, dès le début du xvi^e siècle, se fixèrent des Espagnoles de toute condition, les fonctionnaires royaux étant autorisés à emmener parentes et servantes. Toutes contribuèrent au maintien des traditions et à l'expansion de la civilisation hispanique. Les épouses des Vice-rois protégeaient poètes et artistes, certaines religieuses se consacrèrent aux belles-lettres, les prostituées elles-mêmes, par leurs propos et leurs chansons, perpétuaient une culture populaire que les hommes aimaient à retrouver auprès d'elles. Les lois de succession, enfin, permettaient aux filles d'hériter au même titre que les hommes, ce qui leur donnait tout pouvoir sur certains grands domaines ruraux. Il est bien évident cependant que la présence de ces Espagnoles n'empêchait en rien les multiples liaisons que leurs maris nouaient avec leurs esclaves amérindiennes, ni la pratique très répandue du concubinage et

des mariages inter-raciaux, qui favorisèrent l'insertion des métis dans la société coloniale.

Ce type d'alliance, courant en Amérique espagnole, était général au Brésil. La réticence des Portugais à expatrier leurs femmes, et leur goût pour les Amérindiennes (qui ne se souvient de l'émerveillement qu'elles inspirèrent à Pero Vaz de Caminha lors de la découverte du Brésil ?) les incitèrent à vivre avec ces dernières. Les filles issues de ces unions épousaient généralement des Portugais, ce qui eut pour effet, après plusieurs générations, de donner naissance à des enfants qui pouvaient passer pour créoles. Comme quelques Portugaises commençaient à franchir l'Atlantique, il devint de bon ton, au XVII^e siècle, de faire valoir un *limpo sangue* pour accéder aux hautes charges de l'État. Il va sans dire que les mariages inter-raciaux furent toujours, dans tous les milieux, la règle la plus commune. Par leurs origines ethniques, la réclusion et l'ignorance auxquelles elles étaient le plus souvent condamnées, les Brésiliennes ne pouvaient jouer dans la société un rôle comparable à celui des Espagnoles. Mais tout comme celles-ci, elles toléraient dans leur propre demeure la présence d'esclaves privilégiées par la faveur du maître. Cette résignation leur était dictée par la doctrine traditionnelle de l'Église catholique, qui les incitait à « supporter patiemment » cette humiliation pour la sanctification de l'un et de l'autre époux, et pour ne pas troubler l'harmonie du foyer. M. Boxer nous met ici en garde contre les généralisations que pourraient entraîner la lecture du célèbre ouvrage de Gilberto Freyre, *Casa-grande e senzala*, qui dépeint une société de ce genre. Les conditions de la vie familiale et les rapports entre maîtres et esclaves variaient selon les régions, le milieu urbain ou rural.

Le caractère exclusif de l'émigration masculine marque aussi le peuplement de l'Inde portugaise. M. Boxer souligne un fait exemplaire : les Vice-rois et les Gouverneurs laissaient leurs épouses au Portugal et ne partageaient pas avec elles les honneurs de leur charge. Il affirme que cet usage fut respecté de 1549 à 1750. Sans doute évoque-t-il sans la nommer celle que nous croyons être la seule exception à la règle, la femme de Jorge Dias Cabral, D.ª Lucrécia, qui était en Inde en 1549 (Correia, IV, pp. 681 et 688 ; en fait, elle avait accompagné son mari dès 1522, comme l'atteste une lettre de celui-ci conservée à la Torre do Tombo, de Cananor, 13.1.1523, CC. I-29-6). En remontant plus haut dans le temps, nous n'avons pas non plus rencontré de cas semblable. Mais si la documentation de l'âge des Découvertes ne permet pas de déceler la présence en Inde de femmes du *Reino*, elle nous éclaire, en revanche, sur les conditions dans lesquelles furent contractées les premières unions interraciales.

À l'égard des Indiennes, « païennes » ou musulmanes, la morale chrétienne imposait aux Portugais une chasteté qui ne fut sans doute pas toujours respectée. Car si l'on déclarait, à la fin du XVI^e siècle, que « *fornicar no es pecado* » (cf. Boxer, p. 108), il n'en était pas de même dans les premières

années de la *conquista*, quand il s'agissait de femmes non baptisées. C'était là un péché mortel, châtié par le Vice-roi D. Francisco de Almeida et puni de mort par Afonso de Albuquerque (cf. la pendaison de Rui Dias dans Castanheda, III/29, pp. 70-72). Tous deux durent rapidement résoudre le problème, d'autant plus que les Portugais étaient établis au Kerala où les femmes, libres de tout interdit sexuel, sont les plus entreprenantes de toute l'Inde. D. Francisco fit baptiser les plus séduisantes, afin que les hommes « *perdessem o sentido das gentias* » (Correia, I. p. 625). Ce souci poussa Albuquerque, lors des combats livrés à Goa au printemps de 1510, à demander l'envoi de Cochinoises chrétiennes pour éviter tout contact avec les *mouras* du Konkan *(ibid.*, II, p. 78). Mais après la prise de la ville, il sut concilier les impératifs de la morale et de la politique par l'institution des *casados*. Afin de fixer les Portugais dans la cité et d'y créer une communauté nouvelle qui leur serait acquise, il les encouragea à épouser des hindoues et des musulmanes converties, en les comblant de donations et de privilèges (Brás, III/9, pp. 49-50 ; Castanheda, III/47, p. 115). Mais dans le même temps il redoutait l'influence que les femmes indiennes prenaient sur leurs compagnons et leur progéniture ; il reprochait à ses agents de Cochin de chiquer le bétel et de s'entourer de dravidiennes (Albuquerque à D. Martinho, s.l.n.d., *CA*, I, p. 408) ; il souhaita bientôt envoyer les fils de *casados* au Portugal, entre douze et vingt-cinq ans, pour y être éduqués (Correia, II, p. 375). Une réaction semblable inspira sans doute la décision d'embarquer pour l'Inde, à partir de 1545, les *orfãas del-Rei*, orphelines sans fortune dotées par le Roi pour épouser les Portugais qui servaient outre-mer. Celles-ci nous ramènent à l'ouvrage de M. Boxer et à l'exposé qu'il leur consacre.

L'auteur conteste les chiffres élevés que Germano da Silva Correia donne pour l'émigration des *orfãas del-Rei* (dans *História da colonização portuguesa na Índia*, Lisbonne, 1948-1956) qu'il estime, pour sa part, à une moyenne de cinq à quinze jeunes filles par an. Il démontre que cette institution ne modifia pas sensiblement le peuplement de l'Inde portugaise. Elle cessa de fonctionner au milieu du XVIII^e^ siècle sur un constat d'échec. Si quelques-unes de ces orphelines firent souche, les autres se révélèrent moins résistantes et moins fécondes que les créoles et les métisses. Linschoten témoigne qu'à la fin du XVI^e^ siècle, ces dernières avaient marqué d'un caractère particulier la société féminine de Goa. Il nous les dépeint recluses mais dissolues, habiles à doser la drogue, l'aphrodisiaque et poison *(The voyage of John Huyghen van Linschoten to the East Indies*, éd. A. C. Burnell et P. A. Tiele, Londres, 1884, vol. I, pp. 205-216).

À cette même époque, Goa et surtout les *aldeias do Norte* (région de Bassein) comptaient quelques rares Portugaises qui avaient suivi leurs époux, et aussi quelques couples démunis qui s'étaient embarqués sans solde pour chercher fortune en Orient (Correia, IV, p. 666). Mais un grand nombre d'hommes, qui avaient déjà convolé au Portugal ou qui refusaient les

contraintes du mariage, partageaient la vie d'une ou de plusieurs *solteiras*. Ce mot, qui désigne toute femme célibataire, s'appliquait aussi bien aux filles faciles qu'aux prostituées. Les premières, qui s'enrichissaient vite, étaient généralement mêlées à la population, tandis que les secondes semblent avoir disposé de quartiers spéciaux (comme à Ormuz, où elles furent regroupées en 1554 dans deux rues, cf. J. AUBIN dans *Mare Luso-Indicum*, II, à la p. 163).

Ce furent des *solteiras* de Cochin et de Malacca qui accompagnèrent les Portugais à Macao (CORREIA signale un cas semblable aux Moluques, III, p. 711). Sur ce terrain qui lui est familier, M. Boxer traite des conversions et des mariages. Ces derniers furent facilités par la coutume qu'avaient les Chinois de vendre les filles qu'ils jugeaient importunes. Elevées dans la foi chrétienne, celles que l'on appelait les *mui-tsai* devinrent des compagnes exemplaires, servantes-maîtresses le plus souvent, mais aussi épouses et filles adoptives. Leurs vertus domestiques leur donnèrent un statut supérieur à celui des mulâtresses et des autres métisses, mais ne les empêchèrent pas d'être soumises à la réclusion qui était de règle dans tout l'*Ultramar* portugais.

Femmes, civilisations, continents différents, mais où l'on peut cependant déceler des caractères communs. Bien que M. Boxer se défie, à juste titre, des généralisations, il nous a semblé utile de dégager quelques faits essentiels de l'étude très nuancée qu'il nous propose.

— Une constatation tout d'abord : partout, en climat tropical, la longévité féminine est plus grande et partout les veuves prennent leur revanche sur une société misogyne, même quand la loi ou l'usage les oblige à se remarier pour avoir le droit de disposer de leur héritage. Dans les présides du Maroc, aux Açores, à São Tomé, en Angola, au Brésil, au Pérou, elles régnaient sur de grands domaines et sur un peuple d'esclaves. En Inde, les femmes chefs de famille étaient rares, un curateur étant généralement chargé d'administrer les biens de leurs enfants, mais elles étaient favorisées par le système en vigueur dans les *aldeias do Norte* dont nous parlerons plus loin.

— Un autre trait dominant est la pratique des unions inter-raciales. C'est là l'un des plus importants faits sociaux des temps modernes, qui n'a pas toujours retenu l'attention qu'il mérite malgré l'influence qu'il exerça sur la civilisation ibérique et la mutation qu'il provoqua dans les sociétés autochtones. Si l'on excepte la classe dirigeante espagnole, les mariages furent contractés à tous les échelons de la population, tant avec des princesses africaines et amérindiennes qu'avec des esclaves affranchies. Cette institution n'améliora pas toujours le sort des femmes de couleur, bien qu'elle fût une promotion pour les Indiennes de très basse caste à qui le baptême et le mariage chrétiens donnaient une *jāti* et un statut social que l'hindouisme leur refusait. Promotion aussi pour une certaine catégorie de Portugais, *degredados*, délinquants et autres marginaux, qui s'établissaient outre-mer avec le statut de *casado*, tant en Inde qu'en Angola et dans les *prazos* du Zambèze. Par

ailleurs, l'usage très répandu de la polygamie, s'il engendra le plus souvent un prolétariat bâtard et servile, eut pour conséquence l'affranchissement des esclaves favorites et parfois la reconnaissance de leurs enfants. L'auteur attire notre attention sur le fait que les unes et les autres bénéficiaient de dots et de legs. Signalons pour notre part le cas des filles naturelles de Garcia de Sá, Gouverneur de l'*Estado da Índia*, qui furent légitimées et mariées à des *fidalgos* (Correia, iv, pp. 672-673).

— Une réaction se manifesta à l'égard des mariages inter-raciaux surtout à partir du xviie siècle. Dès l'origine, ils n'avaient pas échappé à certaines discriminations, celles-là mêmes qui avaient cours dans la péninsule ibérique : mieux valait épouser une Amérindienne, une Chinoise ou une Goanaise qu'une juive convertie ou une mulâtresse (les Noirs étant trop marqués par l'esclavage). Au Brésil, pour entrer dans certains couvents, être admis aux Tiers-ordres ou briguer de hautes charges, il fallait être de race blanche et « Vieux-chrétien » ; mais si la première condition était quelquefois l'objet de dérogations, la seconde était exigée dans toute sa rigueur.

Les mariages inter-raciaux furent rapidement déconsidérés dans les classes les plus élevées de la société hispano-américaine. Mais les conditions même de leur peuplement rendait la situation difficilement réversible dans les territoires portugais. Comme on ne pouvait empêcher les hommes de s'unir aux femmes de couleur, on fit pression sur les filles créoles pour les inciter à préserver la pureté de la race blanche. Dans ce but, et dès la fin du xvie siècle, des propriétés foncières leur furent données par la Couronne sous certaines conditions. Au Mozambique, elles furent octroyées à des « Portugaises nées de parents portugais » qui devaient épouser un homme de leur race, ainsi que leurs descendantes, pendant au moins trois générations. En Inde, on dota des orphelines en leur accordant les revenus d'un ou de plusieurs villages de la région de Bassein (*aldeias do Norte*), mais une clause du contrat comportait l'obligation d'épouser un sujet portugais « né au Portugal ». Ces contraintes furent souvent esquivées, quelque Européen catholique faisant à l'occasion office de Portugais ; quant aux *Donas de Zambésia* dont la vitalité venait parfois à bout de trois ou quatre maris — qui n'étaient pas tous de *limpo sangue* — elles devenaient plus noires de génération en génération.

— Malgré les mesures prises pour favoriser le mariage des orphelines et des veuves, les femmes seules et sans ressources demeuraient assez nombreuses pour qu'on se préoccupât de leur sort. Dès la fin du xvie siècle s'édifièrent des établissements charitables dont M. Boxer nous donne quelques exemples. À Goa, créées sous l'impulsion de la Santa Casa da Misericórdia, trois institutions accueillaient les femmes en difficulté : l'une hébergeait les orphelines blanches et « bien nées » ainsi que d'honnêtes veuves, l'autre des filles de race blanche « repenties » auxquelles se joignirent bientôt des Eurasiennes, tandis que le couvent de Santa Mónica ouvrait un noviciat pour les demoiselles de bonne famille. À Macao, ce furent les Clarisses qui se

chargèrent de cette assistance. À Manille, capitale des Philippines espagnoles, l'aide sociale accordée aux femmes était particulièrement bien organisée : Santa Potenciana recueillait toutes celles qui se trouvaient dans le besoin, sans distinction de rang, d'âge ou de race, et abritait des ateliers dont les bénéfices contribuaient à doter les pensionnaires. À ces fondations pieuses s'ajoutaient quelques initiatives privées, comme en témoignent les legs que Christóvão Soares, de Macao, accorda à ses filleules et autres femmes de sa maison (document publié en appendice, n° 4, pp. 119-120).

— De la foule des européennes, créoles, métisses et quarteronnes quelques personnalités surgissent : des veuves, comme Violante Álvares de Vila Viçosa qui vécut cent vingt ans et Isabel da Rocha qui fut mariée sept fois (Angola) ; des guerrières, comme Maria Úrsula de Abreu e Lancastre qui combattit quatorze ans sous le costume masculin et reçut deux palmeraies en récompense de ses services (Inde) ; des mères, comme la *Velha* de Diu qui donna dix-sept fils à la *conquista*, ou comme cette comtesse de Assumar qui écrivait à son fils des conseils dignes de la Cornélie des Gracques (C. Boxer, lettre publiée en appendice, n° 6, pp. 123-127) ; un monstre, Catalina de los Rios de Lisperguer qui assassina impunément plus de quarante personnes (Chili) ; des saintes, dont le plus bel exemple est cette étonnante *China Poblana* qui appartient à tout le monde colonial ibérique puisque, née au Bengale, elle fut enlevée par des pirates portugais, baptisée à Cochin, vendue à Manille et débarquée au Mexique où elle mena une vie édifiante.

À tous ces traits communs s'ajoutent deux particularités apparemment disparates, auxquelles M. Boxer consacre sa dernière conférence : le culte de Marie, mère du Christ, et la misogynie. Le fait qu'il les ait choisies pour titre de son recueil témoigne de l'importance qu'il y attache. Mais pourquoi ? Il semble qu'après avoir exposé les causes et les effets de la misogynie dans la péninsule ibérique et ses répercussions outre-mer, puis traité des aspects contradictoires du culte marial et de la morale dans ces régions, l'auteur ait tourné court, ou n'ait pas jugé nécessaire d'aller plus loin. Il est vrai que le développement de ces thèmes l'eût entraîné à discuter de sujets théologiques ou psychologiques qui n'étaient pas son propos. Mais les questions demeurent posées. Quels sont les traits spécifiques au culte marial et à la misogynie en milieu colonial ? Quel rapport entre cette adoration et ce mépris ? Quelle influence les femmes de couleur ont-elles pu avoir sur l'évolution de l'un et de l'autre ?

L'ampleur et la diversité des perspectives ouvertes par *Mary and misogyny* ne nous permettront pas de les examiner toutes. Mais comment ne pas souligner l'intérêt d'une investigation plus poussée dans le domaine de l'Océan Indien, là où les Portugais furent confrontés aux plus grandes civilisations du Vieux Monde ? On peut se demander, par exemple, quel rôle les femmes de l'Inde, marquées par la puissante empreinte de l'hindouisme, ont joué dans la transmission des croyances et des mœurs.

L'on souhaite que le livre de M. Boxer suscite de nouvelles recherches. À tous ceux qui se pencheront désormais sur le sort des femmes dans les colonies ibériques, *Mary and misogyny* offrira à la fois une source d'inspiration et des données indispensables.

GLOSSAIRE *

Aldeia, portg. : village, aldée.

Alvará, portg. : édit, décret.

Atalaya : mot dérivé de l'arabe, désignant un petit navire de surveillance.

Berço, portg. : petite pièce d'artillerie.

Bhakti, sanscrit : relation de dévotion absolue à la divinité, permettant de sortir du cycle des renaissances.

Cadjan (du malais *kājāng*) : feuilles de palmier destinées à couvrir les maisons.

Cáfila, portg. : caravane, désigne aussi une flotte d'accompagnement.

Câmara, portg. : chambre, assemblée municipale ou parlementaire.

Cantar : mesure de poids italienne, variable selon les régions, équivalent à Venise au *quintal* portugais de «peso velho», soit 51 kg, 405.

Cartaz : mot d'origine arabe désignant un papier et plus précisément un sauf-conduit.

Casado, portg. : marié, nom donné en Asie à un Portugais ayant épousé une hindoue ou une musulmane converti au christianisme et jouissant d'un statut particulier.

Cerame (du malayalam *śrambi*) : pavillon de bois, parfois fortifié.

Degredado, portg. : condamné à l'exil ou à la déportation.

Dharma, sanscrit : ordre socio-économique assurant la bonne marche du monde.

Estreito, portg. : détroit, désigne généralement le Bab al-Mandeb, à l'entrée de la mer Rouge, dans les textes du XVIe siècle.

Fanam (malayalam *paṇam*) : monnaie indienne d'or ou d'argent selon les époques.

Fidalgo, portg. : littéralement «fils de quelqu'un», noble d'illustre ascendance.

Foral, portg. : recueil de droits et de privilèges donnés à une ville ou à un bourg.

Jāti, sanscrit: naissance, et par extension, caste.

---

* Les mots expliqués dans le texte ne figurent pas dans le glossaire.

Jauhar, rajasthani : mot désignant, en Inde le sacrifice accompli lors de la prise d'une ville, par les femmes et les enfants qui se jettent dans un brasier avec leurs trésors plutôt que de tomber aux mains de l'ennemi.

Karimi : association de compagnies familiales de marchands arabes, qui régnèrent sur le commerce des épices du X^e^ au XV^e^ siècles.

Kamal : instrument de navigation d'origine arabe.

Kottya : petite embarcation de l'océan Indien.

Mouraria : quartier musulman dans les villes portugaises.

Nāyak (du sanscrit *nāyaka*) : titre porté par certaines chefs militaires du Deccan.

Nāyar, malayalam : membre d'une caste militaire du Malabar.

Ola (du malayalam *ōlei*) : ôle, feuille de palmier traitée pour servir de support à l'écriture.

Padrão, portg. : pilier de pierre portant la croix, la devise et les armes du Portugal, et destiné à marquer les étapes des découvertes maritimes.

Parao (du malais *perahu*) : petite galère souvent armée en guerre montée par une quarantaine de rameurs.

Pardao (du sanscrit *pratāpa*, splendeur royale) : légende figurant sur les pièces d'or de Vijayanagar, et nom de la monnaie elle-même. Ce mot fut employé par les Portugais pour désigner leur propre monnaie, frappée à Goa et à Malacca.

Purāṅa : sanscrit: recueil de traditions hindoues, relatant l'origine du monde et consignant les rituels et codes en usage.

Qādi (arabe *kādī*, juge) : magistrat d'une communauté musulmane de l'Inde.

Quinas: portg. : nom donné aux cinq besants figurant sur les armes royales du Portugal.

Quintal : mesure de poids portugaise, équivalent à 51 kg, 405 pour le «peso velho» utilisé pour le poivre, et à 58 kg, 7 de «peso novo» pour les autres épices.

Quintalada, portg. : licence d'importation d'épices accordée aux naviguants, variable selon les fonctions et le statut de chacun.

Reinol, portg. : nom donné à tout Portugais né en métropole et résidant dans l'empire portugais d'Asie.

Rume (de l'arabe *rūmī*, romain) : guerrier originaire d'Anatolie (ancienne province romaine) et servant dans l'armée de l'Egypte mamelouke.

Satī, sanscrit : veuve qui se brûle volontairement sur le bûcher de son époux. Le mot désigne par extension le sacrifice de lui-même.

Sayyid : en Inde, descendant de Mahomet par Husain.

Shāh Bandar (persan, roi du port) : titre porté par le notable responsable de l'ordre et des tractations économiques d'une cité maritime.

Tonel, portg. : tonneau, mesure servant à évaluer la capacité des navires, correspondant environ à une tonne métrique.

ABRÉVIATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

Alg. Doc. : *Alguns documentos da Torre do Tombo acerca das navegações e conquistas portuguezas*, pub. par Ramos Coelho, Lisbonne, 1892.

As Gavetas : *As Gavetas da Torre do Tombo*, éd. Centro de Estudos Históricos Ultramarinos, Lisbonne, 1960 (8 vols.; en cours).

Barbosa : Longsworth Dames, *The book of Duarte Barbosa*, 2 vols., Londres, 1918-1921 (Works issued by the Hakluyt Society, 2nd series, no. 44 & 49).

Barros : João de Barros, *Ásia. Dos feitos que os Portugueses fizeram no descobrimento e conquista dos mares e terras do Oriente*, 9 vols., Lisbonne, 1778.

BBUC : *Boletim da Biblioteca da Universidade Coimbra*.

CA : *Cartas de Afonso de Albuquerque seguidas de documentos que os elucidam*, publicadas [...] sob a direcção de Raimundo António de Bulhão Pato [e de Henrique Lopes de Mendonça], 7 vols., Lisbonne, 1884-1935.

Castanheda : Fernão Lopes de Castanheda, *História do descobrimento e conquista da Índia pelos Portugueses*, 3.ª edição conforme à edição *princeps*, revista e anotada por Pedro de Azevedo, 4 vols., Coïmbre, 1924-1933. Livro I-II, t. I ; livro III-IV, t. II ; livro V-VI, t. III ; livro VII-VIII-IX, t. IV.

Correia : Gaspar Correa, *Lendas da Índia*, publicadas... sob a direcção de Rodrigo José de Lima Felner, 4 vols. en 8 parties, Lisbonne, 1860-1866.

D'Souza : V. D'Souza, *The Nāvayat of Kanara. A study in culture contact*, Dharvar, 1955.

Garcia de Orta, *Colóquios* : Garcia de Orta, *Colóquios dos simples e drogas e cousas medicinais da Índia*, éd. Ficalho, 2. vols., Lisbonne, 1891-1895.

Góis : Damião de Góis, *Crónica do Felicíssimo rei D. Manuel*, Nova edição, conforme à primeira de 1566, 4 vols., Coïmbre, 1949-1955.

Greenlee : *The Voyage of Pedro Álvares Cabral to Brazil and India from contemporary documents and narratives*, translated by William Brooks Greenlee, Londres, 1937 (Works issued by the Hakluyt Society, 2nd series, no. 81).

Hobson-Jobson : Henry Yule & A. C Burnell, *Hobson-Jobson, a glossary of colloquial anglo-indian words and phrases, and of kindred terms, etymological, historical, geographical and discursive*, New edition edited by W. Crooke, Londres, 1903.

Ibn Battūṭa : *Riḥla*, éd. et trad. Defrémery et Sanguinetti, 4 vols., Paris, 1853-1859 (aux pages de laquelle renvoie la traduction anglaise revue et, pour les quatre premiers volumes, annotée de H. A. R. Gibb, *The Travels of Ibn Baṭṭūṭa*, éd. Hakluyt Society, 1958-....).

Ibn Mājid : *Instructions nautiques et routiers arabes et portugais des xv^e^ et xvi^e^ siècles*, reproduits, traduits et annotées par Gabriel Ferrand. T. i. *Ibn Mājid*, texte arabe, Paris, 1921. [Facsimilé du ms. B.N. Paris Arabe 2559]. Le traité *Kitāb al-fawā'id*, f. 1*a*-8*b*, a été traduit en anglais par G. R. Tibbetts, *Arab navigation in the Indian Ocean before the coming of the Portuguese, being a translation of* Kitāb al-fawā'id fī uṣūl al-baḥr wa'l-qawā'id *of Aḥmad b. Mājd al-Najdī, together with an introduction on the history of Arab navigation, notes on the navigational techniques and on the topography of India Ocean, and a glossary of navigational terms*, Londres, 1971 (Royal Asiatic Society, Oriental Translation Fund, n.s., vol. 42), aux pp. 65-268.

JCBRASI : *Journal of the Ceylon Branch of the Royal Asiatic Society.*

JRAS : *Journal of the Royal Asiatic Society.*

Inde classique : L. Renou et J. Filliozat, L'Inde classique, i, Paris, 1947; ii; Paris,Hanoï, 1953.

Innes : C. A. Innes, «Malabar and Anjengo», *in Madras District gazetteer*, Madras, 1908. L'édition ultérieure: Innes et Evans, *Madras District gazetteer. Malabar*, Madras 1951, est très différente et ne recoupe pas toujours la première.

Livro das cousas da India : *Livro que trata das cousas da India e do Japão* [1548], éd. Adelino de Almeida Calado, dans *BBUC*, 24, 1957, et en tirage à part (renvoi est fait à la pagination du tirage à part).

Livro dos pesos : António Nunes, *Lyvro dos pesos da Ymdia, e assy medidas e mohedas* (1554), dans Rodrigo José de Lima Felner, éd., *Subsidios para a historia da India portugueza*, Lisbonne, 1868.

Logan : William Logan, *Malabar Manual*, t. i, Madras, 1887; rééd. 1951.

Ma Huan : Ma Huan, *Ying-yai Sheng-lan. The overall survey of the Ocean's shores (1433)*, translated and edited by J. V. G. Mills, Cambridge, 1970.

Major : R. H. Major, *India in the 15th century, being a collection of narratives of voyages to India*, Londres, 1857 (Works issued by the Hakluyt Society, 1st series, no. 22).

Marco Polo : Marco Polo, *La description du monde*, texte intégral en français moderne, éd. L. Hambis, Paris, 1955.

Meilink-Roelofsz : M. A. Meilink-Roelofsz, *Asian trade and European influence in the Indonesian Archipelago, 1500-1630*, La Haye, 1962.

Menon, (A. S.) : A. Shreedhara Menon, *A survey of Kerala history*, Kottayam, 1967.

Menon (K. P.) : K. P. Padmanabha Menon, *History of Kerala*, 3 vols. Ernakulam, 1924-1933.

Pires : *The Suma Oriental of Tomé Pires, an account of the East, from the Red Sea to Japan, written in Malacca and India in 1512-1515*... translated... and edited by Armando Cortesão, 2 vols., Londres, 1944 (Works issued by the Hakluyt Society, 2nd series, no. 89 & 90).

Pyrard : *Voyage de François Pyrard de Laval*, Paris, 1679; rééd., 1998, Paris, Chandeigne, 2 vols.

Ramusio : G. B. Ramusio, *Delle navigatione et viaggi*, Venise, 1556.

Rego : António da Silva Rego, *Documentação para a história das Missões do Padroado Português do Oriente. Índia*, 12 vols., Lisbonne, 1947-1958.

N. Sastri : K. A. Nilakanta Sastri, *A history of South India from Prehistoric times to the fall of Vijayanagar*, Londres, 1955; nouvelle éd., Londres, 1966.

Samarqandī : 'Abdurrazāq Samarqandī, *Maṭla' al-sa'dayn*, éd. M. Šafī', t. II, Lahore, 1949. Trad. française de Quatremère, dans *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, XIV, Paris, 1843. Trad. anglaise, cf. Major.

Santo Stefano : Mario Longhena, «Il testo originale del viaggio di Girolamo Adorno e Girolamo da Santo Stefano», dans *Studi italiani di filologia indo-iranica* (1905). [Mario Longhena, *Viaggi in Persia, India e Giava di Nicolo di Conti, Girolamo Adorno e Girolamo da San Stefano*, Milan, 1929, rééd. 1962.]

Sanuto : *Marino Sanuto, Diari (1496-1533)*, 58 vol.s, Venise, 1879-1903.

Thurston : E. Thurston, *Castes and Tribes of South India*, 7 vols., Madras, 1909.

Titolo das remdas : «Titolo das remdas que remde a ylha d'Oromuz [vers 1541-1543]», dans *Mare Luso-Indicum*, II, pp. 217-232.

VARTHEMA/SCHEFER : *Les voyages de Ludovico di Varthema ou le Viateur en la plus grande partie de l'Orient, traduits de l'italien en français par J. Balarin de Raconis*, publiés et annotés par Ch. SCHEFER, Paris, 1888.

YULE, *Cathay* : H. YULE et H. CORDIER, *Cathay and the way thither*, 4 vols., Londres, 1913-1916 Works issued by the Hakluyt Society, 2nd series, no. 33, 37, 38 & 41).

ZAYNUDDĪN : ZAYNUDDĪN, «Tuḥfat al-muǧāhidīn fī ba'ḍ aḫwāl al-Burtukāliyyīn», éd. et trad. David LOPES, *História dos Portugueses no Malabar por Zinadim*, Lisbonne, 1898.

AUTRES ABRÉVIATIONS

AN/TT : Arquivo Nacional da Torre do Tombo.

CC : Corpo Cronológico (AN/TT).

CVR : Cartas dos Vice-Reis (AN/TT).

H. : Hégire lunaire (année de l').

NA: Núcleo Antigo (AN/TT).

TABLE DES CARTES DANS LE TEXTE

page

Le Kerala et la côte malabare au début du XVIe siècle 22

Les mers de l'Inde, XVe-XVIIe siècles 80

Ceylan au début du XVIe siècle 248

TABLE DES ILLUSTRATIONS EN HORS-TEXTE

En frontispice : *Hispar, Visno, Brama. Estes sam deoses dos Jentios a que eles chamão paguodes*, Ms. 1889, fls. 92-93, Rome, Bibliothèque Casanatense. Avec l'autorisation du Ministerio per i Beni e le Attività Culturali.

page

Marinheiros arabios, Ms. 1889, fls. 13-14 du codex anonyme portugais, XVI[e] siècle, Rome, Bibliothèque Casanatense. Avec l'autorisation du Ministerio per i Beni e le Attività Culturali 38-39

Plan de Cantino, 1502, copie de l'original de la Bibliothèque de Modène (Italie) réalisée par le prof. Luigi MONTI en 1950 et exposée au Musée de la Marine de Lisbonne (Portugal). Photographie de G. BOUCHON. Avec l'autorisation du Musée de la Marine de Lisbonne 94-95

Inscription de Colombo, 1501, in Jorge FLORES, Os *Portugueses e o Mar de Ceilão. Trato, diplomacia e guerra (1498-1543)*, Lisbonne : éd. Cosmos, 1998. Photographie de Jorge FLORES 94-95

Moulage de l'*Inscription de Colombo, 1501* (détail du blason). Avec l'autorisation du Musée de Colombo. Photographie de Pierre MORON 94-95

Le Fort de Calicut, in Gaspar Correia, *Lendas da Índia*, vol. 2, T. II, Lisbonne : Typographia da Academia Real das Sciencias, 1860 226-227

Rhinocéros, gravure sur bois, Albert DÜRER, 1515. Cliché Bibliothèque nationale de France, Paris 322-323

Dame de Goa portée et accompagnée de ses suivantes, in van Jan Huygen van LINSCHOTEN, *Itinerario, Voyageofte Schipvaert*, La Haye, Koninklijke Bibliotheek,1702 B4, pp. 44-45 382-383

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION 7

PORTUGUESE DOCUMENTS ON SIXTEENTH CENTURY INDIA 11

LES MUSULMANS DU KERALA À L'ÉPOQUE DE LA DÉCOUVERTE PORTUGAISE 23

LES MERS DE L'INDE À LA FIN DU XV^e SIÈCLE. VUE GÉNÉRALE 77

À PROPOS DE L'INSCRIPTION DE COLOMBO (1501). QUELQUES OBSERVATIONS SUR LE PREMIER VOYAGE DE JOÃO DA NOVA DANS L'OCÉAN INDIEN 95

LE PREMIER VOYAGE DE LOPO SOARES EN INDE (1504-1505) 133

L'INVENTAIRE DE LA CARGAISON RAPPORTÉE DE L'INDE EN 1505 159

GLIMPSES OF THE BEGINNINGS OF THE "CARREIRA DA ÍNDIA" (1500-1518) 189

NOTES ON THE OPIUM TRADE IN SOUTHERN ASIA DURING THE PRE-COLONIAL PERIOD 203

QUELQUES ASPECTS DE L'ISLAMISATION DES RÉGIONS MARITIMES DE L'INDE À L'ÉPOQUE MÉDIÉVALE (XII^e-XVI^e SIÈCLES) 215

CALICUT AT THE TURN OF THE SIXTEENTH CENTURY 227

TIMOJI, UN CORSAIRE INDIEN AU SERVICE DU PORTUGAL (1498-1512) 237

LES ROIS DE KOṬṬĖ AU DÉBUT DU XVI^e SIÈCLE 247

L'ÉVOLUTION DE LA PIRATERIE SUR LA CÔTE MALABARE AU COURS DU XVI^e SIÈCLE 279

PREMIÈRES EXPÉRIENCES D'UNE SOCIÉTÉ COLONIALE : GOA AU XVI^e SIÈCLE 291

PIONNIERS OUBLIÉS. LES INTERPRÈTES PORTUGAIS EN ASIE DANS LES PREMIÈRES ANNÉES DU XVI^e SIÈCLE 303

L'IMAGE DE L'INDE DANS L'EUROPE DE LA RENAISSANCE 311

A FRENCH TRAVELLER IN PORTUGUESE INDIA (1601-1610) : FRANÇOIS PYRARD DE LAVAL . . . 335

DIX ANS D'HISTOIRE INDO-PORTUGAISE (1978-1988) : BILAN ET PERSPECTIVES POUR L'ÉTUDE DU XVI^e SIÈCLE 345

Chroniques Bibliographiques 357

Pour une histoire du Gujarat du XV^e^ au XVII^e^ siècle 359
Le crépuscule de l'empire du poivre 375
Les femmes dans la société coloniale ibérique 383

Glossaire 391
Abréviations bibliographiques 393
Autres abréviations 396
Table des cartes dans le texte 397
Table des illustrations en hors-texte 399
Table des matières 401

ESTE VOLUME, *INDE DÉCOUVERT, INDE RETROUVÉE (1498-1630). ÉTUDES D'HISTOIRE INDO-PORTUGAISE*, FOI COMPOSTO, IMPRESSO E BROCHADO NAS OFICINAS GRÁFICAS DE BARBOSA & XAVIER, LDA., BRAGA (PORTUGAL). INICIADA A COMPOSIÇÃO EM FEVEREIRO, ACABOU DE IMPRIMIR-SE EM OUTUBRO DO ANO DE MIL NOVECENTOS E NOVENTA E NOVE.

Depósito legal n.º 143950/99

ISBN 972-8462-07-7